COLLECTION BYZANTINE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PHOTIUS

BIBLIOTHÈQUE

TOME I

(« CODICES » 1-84)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

René HENRY
Docteur en Philosophie et Lettres
Professeur à l'Athénée Royal de Charleroi

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

1959

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique qui a chargé M. Albert Severyns d'en faire la revision et d'en surveiller la correction avec M. René Henry.

A MON MAITRE
ALBERT SEVERYNS
EN TOUTE GRATITUDE

INTRODUCTION

I

La « Bibliothèque » de Photius

La *Bibliothèque* de Photius est aussi fertile en problèmes qu'elle est riche en curiosités de toute sorte ; aussi n'est-il pas possible, en gardant leurs limites normales aux prolégomènes d'une édition, d'y traiter les questions qui surgissent au fil des pages dans ce précieux document.

D'ailleurs, un commentaire de cette copieuse *Bibliothèque* excède les forces d'un seul et le temps dont il peut disposer. Ce commentaire ne peut être l'œuvre que de tous ceux auxquels les notices laissées par Photius ont apporté ou apporteront quelque pierre pour l'édifice qu'ils construisent eux-mêmes ailleurs.

Le plus urgent, c'est de donner de cette œuvre un texte bien établi qui puisse, précisément, fournir une base à toutes les discussions où Photius intervient comme témoin. Et c'est parce que telle est avant tout ma tâche que, en tête de ce premier volume, je ne ferai pas place à de longues discussions ; on y trouvera une notice sommaire sur Photius et celles de ses œuvres qui touchent à la littérature et à la philologie avec, pour le lecteur soucieux d'en savoir davantage, des renvois aux travaux les plus intéressants en la matière ; on y lira ensuite les prolégomènes propres à l'édition.

Cadres biographiques.

Un personnage aussi important que Photius, une vie mouvementée comme la sienne, n'ont tenté aucun biographe de son temps.

Il ne faut pas s'en étonner outre mesure : mort en exil

et en disgrâce, tenu pour responsable du schisme entre l'Orient et l'Occident, il devait être une sorte de réprouvé dont il ne fallait rien dire sinon pour le maudire. Seuls des ennemis nous ont parlé de lui, et sans ménagement [1], et nous n'avons, à côté de leur témoignage, d'autre source ancienne que les écrits de Photius lui-même.

Chez les savants modernes, son nom apparaît dans une foule de travaux d'histoire ecclésiastique et d'érudition [2]. Cependant, malgré l'éclat du personnage et le nombre des chercheurs qui se sont intéressés à lui, il subsiste beaucoup d'obscurités dans tout ce qui le concerne, à commencer, par exemple, par la date de sa naissance, qu'on n'a fixée aux environs des années 820-827 que par une série de recoupements [3]. Nous savons qu'il devint patriarche en 858, à la suite de la déposition d'Ignace et grâce à la faveur de Bardas, le tout-puissant favori de l'empereur Michel III [4]. Il fut déposé et banni en 867 par Basile Ier [5], qui le rappela de son exil à une date que nous ignorons [6]. Nous savons seulement qu'entre ce retour et la mort du patriarche Ignace, il s'est écoulé un certain temps pendant lequel Photius fut précepteur des enfants impériaux [7]. Ignace est mort en 877 et Photius est remonté en cette occasion au trône patriarcal [8]. Enfin, la date de sa deuxième déposition, sous Léon VI, nous est connue,

1. Principalement l'auteur de la *Vie du patriarche Ignace*, que l'on croit être Nicétas David (texte dans Migne, *P. G.*, t. CV) et le Pseudo-Syméon Magister, *Vie de saint Michel de Synnada*, éd. Bekker, Bonn, 1838.
2. Voir la notice bibliographique, *infra*, p. XLVIII.
3. Hergenröther, I, p. 315 sqq. ; Orth, p. 1 ; Ziegler, col. 668.
4. Hergenröther, *loc. cit.* ; J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire*, Londres, Macmillan, 1912, p. 188 sqq. ; Ziegler, col. 677. C'est vers la fin de ce premier patriarcat que commença l'évangélisation des Russes. Cf. H. Grégoire, *Études sur le IXe siècle*, in *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 531-534*.
5. M. Jugie, *Le schisme byzantin. Aperçu historique et doctrinal*, Paris, Lethielleux, 1941, p. 115 ; Ziegler, col. 680.
6. Ziegler, *loc. cit.*
7. Ibid., col. 681.
8. Jugie, *op. cit.*, p. 119 ; Ziegler, col. 682. Selon Dvornik, *Schisme*,

mais on ignore quelle fut exactement celle de sa mort [1].

Son existence se situe dans une des belles époques de l'histoire byzantine. Après les sombres années de la querelle iconoclaste, après les revers subis sous Irène et une série de souverains éphémères, la situation de Byzance commence à se rétablir sous l'empereur Théophile (829-842) ; le redressement se poursuit durant le règne de Michel III (842-867), sous l'égide de son grand ministre Bardas, et l'aventurier macédonien qui s'empara du pouvoir en 867 et qui allait régner sous le nom de Basile Ier inaugura une des plus brillantes périodes de l'histoire de Byzance.

L'empire allait connaître en même temps de grands succès politiques et un renouveau de la vie intellectuelle. Grâce aux institutions savantes favorisées par les souverains et leurs ministres, la culture allait avoir à Byzance un éclat nouveau : on n'exagère pas en appelant ce mouvement une renaissance. Photius allait être un de ses artisans [2].

De tous les événements auxquels il a été personnelle-

p. 214, Photius pourrait avoir réoccupé le siège patriarcal avant la mort d'Ignace.

1. Seconde déposition en 886. Mort en 891 ou 897 : Ziegler, col. 683 sqq. ; V. Grumel, *Regestes des actes du patriarcat byzantin*, 1936, t. I, fasc. II, p. 72-95 et 100-149.
2. Sur l'époque où Photius a vécu, on trouvera beaucoup de données dans les ouvrages de Hergenröther et de Dvornik cités dans la notice bibliographique. On consultera aussi avec profit les meilleurs ouvrages généraux sur l'histoire de l'Empire byzantin : J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire*, Londres, Macmillan, 1912, p. 120-286 ; A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, Picard, 1932 (trad. Brodin-Bourguina), t. I, p. 377-404 ; Ch. Diehl et G. Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, P. U. F., 1936, p. 300-334 ; N. H. Baynes et H. St. L. B. Moss, *Byzantium*, Oxford, 1949, *passim* (le chapitre *Byzantine Church* est de M. H. Grégoire) ; M. V. Levtchenko, *Byzance des origines à 1453*, Paris, Payot, 1949 (trad. P. Mabille), p. 153 sqq. ; L. Bréhier, *Le monde byzantin*, Paris, Albin Michel, 1947-1950, t. I, p. 102-155 ; t. III, p. 465-470 ; G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munich, Beck, 1952², p. 171-209. Mais c'est aux recherches du byzantiniste belge M. H. Grégoire que nous devons les clartés essentielles sur cette époque, et notamment sur le règne de Michel III, qui apparaît sous un jour tout à fait nouveau

ment mêlé dans le cadre des dates que j'ai rappelées, seuls ceux qui concernent les affaires d'Église sont bien connus. Nous sommes beaucoup moins informés sur la carrière de Photius dans les charges séculières, les études et l'enseignement.

On sait qu'il était de famille noble [1]; avant son patriarcat, il a exercé plusieurs charges officielles [2]. Il a fait, notamment, partie d'une mission en Orient dont il sera question plus loin [3].

On voudrait mieux connaître les étapes de sa vie intellectuelle. Où et comment acquit-il les connaissances dont témoignent les œuvres qu'il nous a laissées? Aucune source de l'époque ne nous le dit avec précision et Photius lui-même est muet sur ce sujet : il n'a laissé aucune indication ni sur les études qu'il a faites ni sur les maîtres qui l'ont instruit [4]. Ses connaissances, en tout cas, sont étendues et on le salue avec raison comme un des animateurs de la renaissance de son temps, temps marqué par un retour fervent aux études anciennes et par l'extension du mouvement de translittération des textes grecs. Les œuvres de Photius et son enseignement le mettent au tout premier rang dans la vie intellectuelle de cette époque [5].

grâce aux travaux suivants : *Études sur l'épopée byzantine*, in *R. É. G.*, t. XLVII (1933), p. 29-69 ; *Inscriptions historiques byzantines. Ancyre et les Arabes sous Michel l'Ivrogne*, in *Byzantion*, t. IV (1927-1928), p. 437-468 ; *Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre*, in *Byzantion*, t. V (1929-1930), p. 327-346 ; *Études sur le IX*e *siècle*, in *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 515-550. Voir aussi Fr. Dvornik, *Lettre à M. H. Grégoire à propos de Michel III et des mosaïques de Sainte-Sophie*, in *Byzantion*, t. X (1935), p. 5-9.

1. Hergenröther, I, p. 320 sqq. et 336 ; Orth, p. 1 ; Ziegler, col. 670.
2. Hergenröther, I, p. 337 ; Orth, p. 3 ; Ziegler, col. 677.
3. *Infra*, p. XIX sq.
4. Hergenröther, I, p. 322 sqq., énonce une série de rencontres possibles, mais ce ne sont que de pures suppositions auxquelles Ziegler, col. 671, n'accorde aucun crédit. Il rejette de même comme un faux le texte de Dosithéos de Jérusalem cité par Hergenröther (p. 322, note 40) selon lequel Photius aurait été un autodidacte.
5. Hergenröther, III, p. 3-7 ; F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX*e *siècle*, Paris, Champion, 1926, p. 106-146 ; Id., *Carrière*, p. 59-67 ; L. Bréhier, *Le monde byzantin*, t. III, p. 375 ; A. Dain, *Les manuscrits*, Paris, Les Belles-Lettres, 1949, p. 112 sqq. ; Id., *L'encyclopédisme de Constantin Porphyrogénète*, in *Lettres d'humanité*, t. XII (1953), p. 64. Je ne puis croire avec R. Devreesse, *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, Klincksieck, 1954, p. 94 et note 4, qu'il faille minimiser l'influence de Photius, comme le veut ce savant. Pour ne prendre qu'un exemple qui s'oppose à cette tendance, je renvoie à A. Severyns, *Recherches*, I, p. 261-336, où il est démontré qu'après Photius, la *Chrestomathie* de Proclos n'a plus été connue que par le « codex » 239 de la *Bibliothèque* de Photius et utilisée qu'à travers ce sommaire.

Dans une de ses lettres au pape Nicolas [1], lors de ses premiers démêlés avec Rome, Photius regrette en termes éloquents le temps où il se partageait entre ses élèves et ses charges à la cour ; dans plusieurs des *Questions à Amphilochius*, nous rencontrons des allusions à un enseignement philosophique qui portait sur Aristote [2]; d'autres de ces *Questions* codifient l'enseignement théologique de Photius [3], et la rigueur dont il a fait preuve partout dans ses écrits envers le langage des autres [4] porte à croire qu'il a enseigné également la grammaire.

Ces données que nous devons aux textes de Photius ne précisent pas exactement la nature de son enseignement ; elles ne fournissent non plus aucune indication nette sur l'époque de sa vie où il fut professeur, ni sur les institutions savantes auxquelles il a pu appartenir. On pourrait croire, d'après la lettre au pape Nicolas, qu'enseigner n'était pour lui qu'une façon de meubler dans le privé les loisirs que lui laissaient ses fonctions à la cour [5]. Certains

1. *Lettres*, I, 2 (Migne, *P. G.*, t. CII, p. 597 B-D).
2. *Questions* 137 à 147 (Migne, *P. G.*, t. CI, p. 760-812) ; *Question* 77 (*Ibid.*, p. 477 D et 480 A) ; *Question* 78 (*Ibid.* p. 496 A) ; sur la place de ces *Questions* dans l'œuvre de Photius, cf. *infra*, p. XVII sq.
3. Ziegler, col. 676.
4. *Question* 106 (Migne, t. CI, p. 640 D-641 A) ; il y a aussi de nombreuses remarques grammaticales dans la *Bibliothèque*, par exemple p. 123 a 33, 7 b 13, 168 b 15, 87 a 31, 78 b 31, 88 a 39, 331 a 27, 90 b 27, 127 a 20, 165 b 20. Pour celles qu'on trouve dans les *Lettres*, cf. *infra*, p. XVI sq.
5. Ziegler, col. 674 et 676. Pour les interprétations qui ont été données de ces textes, cf. Hergenröther, I, p. 326-332 et 334 sqq. ; Fuchs, p. 21 ; Orth, p. 2 sqq. et 100 sqq.

textes[1] indiquent que, sous Basile, à son retour d'exil, Photius enseigna à la Magnaure. C'est l'époque où il fut précepteur des enfants impériaux ; mais il exerçait sans doute en même temps un enseignement public, car on cite parmi ses élèves Léon le Philosophe[2], et on connaît aussi pour un de ses disciples l'illustre Aréthas de Césarée[3].

Par ailleurs, l'activité publique de Photius comme professeur est bien attestée par la vie slavonne de saint Constantin-Cyrille, l'évangélisateur des Slaves, où il est dit textuellement que Constantin « ... *étudia Homère et la géométrie ainsi que — auprès de Léon et de Photios — la dialectique et toutes les autres disciplines philosophiques*[4] ». Voilà qui est net et qui, joint aux autres témoignages, achève de nous convaincre que Photius a pratiqué l'enseignement ailleurs que dans ce cercle privé de lettrés qu'il réunissait chez lui.

Ce temps où il enseigna doit sans doute se situer avant sa première élévation au patriarcat et pendant son séjour à la Magnaure, au retour de son premier exil et avant son second patriarcat. On ne voit pas bien, en effet, comment il aurait pu mener de front son enseignement et les multiples activités du prélat le plus en vue de l'empire après l'évêque de Rome. La lettre au pape Nicolas laisse entendre que ses fonctions épiscopales forcèrent Photius à abandonner ses activités antérieures, activités auxquelles il tenait beaucoup, comme on peut le croire, moins d'après cette lettre, écrite pour les besoins d'une controverse, que

1. Cités par Fuchs, *loc. cit.*
2. P. Matranga, *Anecdota graeca*, II, p. 555 et 559, cité et discuté par Fuchs, *loc. cit.* Cf. aussi Orth, *loc. cit.*, et les critiques adressées à ce dernier par E. Richsteig, in *Byzant.-Neugr. Jahrb.*, t. V (1928), p. 572, et R. Güngerich, in *Byzant. Zeits.*, t. XXX (1930), p. 293.
3. Cf. K. Krumbacher, p. 524 ; Sandys, I, p. 395 ; Severyns, *Recherches*, I, p. 2 et 279.
4. *Vie*, chap. IV, in F. Dvornik, *Légendes*, p. 352, et *Carrière*, p. 59 ; Jagić, in *The Cambr. med. Hist.*, t. IV, 1923, p. 218.

par les préoccupations qu'il manifeste dans ses écrits jusqu'à la fin de sa vie.

Les œuvres. Au premier rang des préoccupations constantes de Photius, il y a eu la science de la langue grecque.

Nous manquons encore d'une étude sur sa langue à lui ; il écrit, si je m'en rapporte à ma longue familiarité avec le texte de sa *Bibliothèque*, un grec d'humaniste assez pur, pas assez pur pourtant pour qu'on puisse le ranger, comme le voudrait E. Orth[1], parmi les Atticistes. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Atticisme est une tendance à laquelle il accordait un grand prix[2] et qu'il était fort attaché à la correction du langage[3].

Lexiques. C'est à cette préoccupation de Photius que nous devons ses innombrables remarques sur les λέξεις dans la *Bibliothèque* et ses travaux de lexicologie. Il signale lui-même comme une œuvre de sa jeunesse un *Lexique*[4] dont nous n'avons encore aujourd'hui qu'une édition peu satisfaisante[5]. Il a dépouillé de nombreux ouvrages de la même espèce[6] et

1. P. 101 sqq. Cf. les critiques que lui adresse à ce sujet Ziegler, col. 724. Sur l'atticisme à Byzance, cf. G. Böhlig, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner*, Berlin, 1956.
2. Témoin ses remarques dans ce domaine dans la *Bibliothèque*, p. 94 a 31 b 10, 101 b 5, 158 a 10, 162 b 27, 164 a 13 et 32, 173 b 25.
3. Voir ses remarques sur la syntaxe : *Bibliothèque*, p. 54 a 24, 55 a 25, 78 b 31, 87 a 31, 88 a 39 et 40, 90 b 24, 94 b 14, 107 b 5, 168 b 15, 331 a 27, 29 et 32 ; ainsi que les remarques éparses dans les *Lettres* (cf. *infra*, p. XVI sq.) et dans les *Questions* 21, 89, 106, 131, 132, 133, 151, 154, 163 et 227.
4. *Question* 21 (Migne, t. CI, p. 153 C). Sur ce *Lexique*, cf. Hergenröther, III, p. 9-12 ; Krumbacher, p. 519 ; P. Becker, *De Photio et Aretha lexicorum scriptoribus*, diss., Bonn, 1903 ; Orth, p. 25 sqq. ; Ziegler, col. 732 sqq.
5. Celle de S. A. Naber, Leyde, 1864-1865, 2 vol. ; cf. R. Reitzenstein, *Der Anfang des Lexikons des Photios*, Leipzig, Teubner, 1907.
6. *Bibliothèque*, « codices » 151-153. Sur les sources des connaissances lexicologiques de Photius, cf. G. Wentzel, *Zu den atticistischen Glossen in dem Lexikon des Photios*, in *Hermes*, t. XXX (1895), p. 367-384.

on sait qu'il n'est pas étranger à la confection de l'*Etymologicum Genuinum*, encore inédit ; à tout le moins, Photius l'a revu et complété après son premier patriarcat et cet ouvrage est très probablement le nœud de toute la lexicographie byzantine[1].

Correspondance. Les *Lettres* que nous avons de Photius ne sont encore ni bien éditées[2] ni exactement datées ; elles ont été dictées[3] pour la plupart pendant les deux patriarcats et l'exil de Photius. Leur longueur est variable et leur contenu divers. La plupart traitent de questions religieuses[4] et c'est, on l'a vu[5], dans l'une d'elles qu'il a exprimé ses regrets pour la vie d'étude qu'il avait quittée en devenant homme d'église.

Il vaut la peine de mentionner aussi dans cette courte revue la longue « Instruction » au tzar des Bulgares, Michel[6] : elle traite des devoirs du souverain et elle suit assez exactement comme modèle l'exhortation d'Isocrate *A Nicoclès*. Car, bien que la littérature soit un thème plutôt rare dans cette correspondance, les rappels de l'antiquité classique y sont fréquents ; ils viennent tout naturellement, sans pédantisme, sous la plume de Photius et on se sent en présence de quelqu'un qui était profondément imprégné de culture antique.

1. Cf. R. Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologika. Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz*, Leipzig, Teubner, 1897, p. 1-65 et 210.
2. On les trouvera rassemblées dans Migne, *P. G.*, t. CII, p. 585 A-990 A, avec une table de concordance avec l'édition ancienne de Montagut, Londres, 1651. Ch. Charitonides, Ποικίλα φιλολογικά, in ΑΘΗΝΑ, t. I (1950), p. 227-259, publie un grand nombre de corrections au texte de ces lettres.
3. *Lettres*, I, 14 (Migne, *P. G.*, t. CII, p. 757 A).
4. Par exemple, I, 1 et 2, au pape Nicolas (*Ibid.*, p. 585 A-593 D et 593 D-617 D). La deuxième contient la profession de foi de Photius. Cf. aussi I, 8 (p. 632 A sqq.), qui retrace l'histoire des huit grands conciles dont Photius avait lu les actes en grande partie : *Bibliothèque*, « codices » 17-21, p. 4 b 22-5 a 23.
5. Cf. *supra*, p. XIII et note 1.
6. I, 8 (Migne, t. CII, p. 628 A-696 D).

C'est un fait bien connu que Photius, dans cette correspondance, s'efforce de se conformer au « canon » de la littérature épistolaire[1] ; il fait allusion en plusieurs endroits aux exigences de ce genre[2] et il consacre toute une lettre[3] à indiquer à un correspondant des modèles de style épistolaire.

Les *Lettres* abondent aussi en remarques de grammaire et de style[4], et la variété des sujets dont Photius entretenait les destinataires de ces lettres est telle qu'il s'en trouve même une qui parle d'une potion digestive qu'il avait composée lui-même et envoyée à Zacharie, évêque de Chalcédoine[5].

Les questions à Amphilochius. La collection des *Questions à Amphilochius*[6] n'a pas encore non plus sa tradition bien établie ni ses problèmes résolus ; leur nombre même varie d'une édition à l'autre, alors que Photius indique qu'elles étaient trois cents[7].

Il est difficile de savoir si ces petits traités ont été réellement tous des réponses à des questions posées à Photius par le métropolitain de Cyzique. On admet généralement que la plupart des morceaux sont bien des réponses de Photius à son correspondant, mais que l'auteur y a ajouté après coup d'autres éléments pour faire de l'en-

1. Ziegler, col. 736.
2. I, 14 (*Ibid.*, p. 757 A).
3. II, 46 (p. 861 B-D). On retrouve parmi les modèles saint Basile de Césarée, déjà promu à ce titre dans la *Bibliothèque*, « codex » 143, p. 98 b 33. Il est intéressant de noter que, dans la même lettre, Photius mentionne la correspondance de Platon et celle *dite* de Phalaris ; cette expression me semble indiquer qu'il a une opinion différente sur l'authenticité de chacune de ces deux collections. Cette lettre de Photius s'inspire probablement des τύποι ἐπιστολικοί de Libanius et peut-être aussi de la *Préparation sophistique* de Phrynichus l'Arabe résumée dans la *Bibliothèque*, « codex » 158, p. 151 a 28.
4. II, 38, p. 853 B ; 39, p. 857 B ; 48, p. 865 AC ; 90, p. 900 D et 901 A ; 94, p. 904 AC ; 98, p. 908 C.
5. II, 28, p. 840 BC.
6. Texte dans Migne, t. CI, p. 47 A-1172 A.
7. Krumbacher, p. 75 ; Ziegler, col. 729 sqq.

semble de la collection une sorte de somme de son enseignement antérieur[1].

La majorité des questions traite de sujets religieux ; on y lit beaucoup d'exégèses sur les deux Testaments. Photius y professe à l'égard de saint Paul une admiration qui va autant à l'écrivain[2] qu'à l'Apôtre.

D'autres sujets sont abordés dans ces questions, entre autres la philosophie[3], la mythologie[4] et les discussions de langue[5].

L'ensemble date du premier exil de Photius[6]. On veut y voir un complément de la *Bibliothèque*[7], mais la structure et le contenu de cette collection rappellent bien plus, à mon sens, les *Lettres* que la *Bibliothèque*, qui, elle, est, somme toute, un énorme cahier de lectures.

Ce qui rapproche le plus les *Questions* et la *Bibliothèque*, c'est que Photius a orné chacun de ces deux ouvrages d'une « lettre-dédicace » qui tend à expliquer et à excuser l'absence de système dans l'ordonnance interne de chacune de ces deux collections.

Ces deux « lettres-dédicaces » ont déjà fait couler beaucoup d'encre. Que celle des *Questions* soit ou non un arti-

1. Hergenröther, III, p. 31 sqq. ; Krumbacher, *loc. cit.* ; Ziegler, col. 731.

2. *Questions* 86, p. 557 AD ; 92, p. 576 B-592 B, et 93, p. 592 C-601 B. La première de ces trois questions donne à Photius l'occasion de faire un parallèle entre l'Asianisme et l'Atticisme. La dernière est un relevé et un commentaire détaillé de toute une série d'expressions employées par l'apôtre. Cf. Orth, p. 126-133 ; B. Wyss, *Photios über den Stil des Paulus*, in *Mus. Helv.*, t. XXI (1952), p. 236-251.

3. Cf. *supra*, p. XIII et note 2. A citer surtout, à côté de ces questions-là, la *Question* 172, p. 869 B-873 C, qui traite de la Providence et qui rappelle les « codices » 223 et 251 de la *Bibliothèque*, qui résument l'un le *Contre la Fatalité* de Diodore de Tarse et l'autre le *De la Providence* d'Hiéroclès.

4. *Question* 107, p. 641 A-645 B : sur le fait que certains poètes placent la corne d'Amalthée dans les mains d'Héraklès. *Question* 150, p. 812 C-813 A, sur le nombre des Sibylles.

5. *Questions* 21, p. 148 D-164 B ; 89, p. 561 C-569 A ; 106, p. 640 A-641 B ; 131-133, p. 725 B-736 B ; 163, p. 849 D-852 A ; 227, p. 1024 AB.

6. Krumbacher, p. 75 ; Ziegler, col. 727 sqq.

7. Hergenröther, III, p. 31 sqq. ; Ziegler, col. 729.

fice littéraire, il n'en reste pas moins admis que le fonds de la collection est bien constitué par des écrits adressés d'exil par Photius à un de ses amis.

La Bibliothèque. La Lettre-préface de la *Bibliothèque*, elle, est une pièce maîtresse dans les discussions qui sont toujours ouvertes sur les circonstances où cet ouvrage capital fut composé.

Désigné pour une ambassade en Orient, Photius, à la demande de son frère, Tarasius, qui se désolait à cause de cette séparation, a rédigé, avec l'aide d'un secrétaire, des notices sur les livres lus en l'absence de Tarasius[1].

On n'a pas manqué d'interpréter ces données, à vrai dire assez vagues, dans des sens très divers et, au cours des controverses, on a vu apparaître des explications où l'imagination a une grande place à côté de la critique des textes[2].

La revue détaillée des opinions émises sur ce problème et la discussion des arguments de leurs tenants ne pourraient trouver place dans les cadres de cette introduction. Je signalerai simplement quelles sont les positions défendues depuis longtemps dans cette controverse[3].

1. L'ambassade en Orient est une pure invention de Photius et la lettre-préface un subterfuge.

2. La *Bibliothèque* a été rédigée *avant l'ambassade* et sa matière est constituée par des lectures que Photius avait faites depuis longtemps.

1. Cf. *Bibliothèque*, p. 1, 1-22.

2. C'est le cas, par exemple, pour Orth, p. 7-29, qui veut donner sur la méthode de travail de Photius et sur les circonstances où le manuscrit établi en voyage fut adressé à Tarasius des précisions qui paraissent bien fragiles. Cf. les réserves émises à l'égard de ses constructions dans les pages pertinentes de A. Severyns, *Recherches*, t. I, p. 7 sqq., et par Ziegler, col. 668.*

3. Ziegler, col. 687-691, les caractérise assez heureusement, mais il ne me paraît pas démontrer d'une façon décisive que la *Bibliothèque* a été rédigée par Photius avant son départ en ambassade. Sur les clartés nouvelles apportées dans ce débat par B. Hemmerdinger, cf. ma Note additionnelle, *infra*, p. LI sq.

3. Les notices sont bien des comptes rendus de lectures faites au cours du voyage.

Il n'y a aucune de ces thèses qui ne se heurte à de sérieuses objections et, comme la solution de cette difficulté n'est nullement indispensable pour aborder le texte de la *Bibliothèque*, on comprendra que je ne m'attache pas à en présenter une ici, d'autant plus que je ne l'envisage que comme le couronnement de toute une recherche sur la structure interne de la *Bibliothèque*, recherche qui n'est pas encore arrivée à son terme.

En tout cas, quelle que soit la vraie relation entre la *Bibliothèque* et le voyage, celui-ci est un fait bien établi grâce à des recoupements fournis par des sources arabes et slaves, et il a eu lieu en 855[1]. Nous avons ainsi un repère chronologique pour situer la *Bibliothèque* vers le même temps, donc avant la première accession de Photius au patriarcat, qui date de 858.

Ce document[2], qui a été appelé « *le plus important ouvrage d'histoire littéraire au moyen âge* »[3], offre à la recherche un champ étendu et des richesses dont l'inventaire est loin d'être achevé. Il comprend 280 notices ou « codices »[4] sur des auteurs qui, dans le temps, se situent d'Hérodote au patriarche Nicéphore, qui appartiennent

1. F. Dölger, *Regesten der Kaiserkunden des oströmischen Reiches*, t. I, 1re part., Munich, 1924, p. 54, qui cite toutes les sources arabes ; Orth, p. 4, note 1 ; Jagič, in *Cambr. med. Hist.*, t. IV, 1927, p. 218 sqq. ; Dvornik, *Légendes*, p. 85-98 et 355 ; A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I : *La dynastie d'Amorium*, Bruxelles, 1935, appendice A, p. 275 sqq. (éd. française H. Grégoire et M. Canard).

2. Le titre *Bibliothèque* n'est pas de l'auteur ; il apparaît au XVIe siècle dans deux manuscrits de l'époque. Dans les manuscrits anciens sur lesquels est basée la présente édition, l'intitulé est celui qu'on lira en tête du texte ; c'est une formule tirée de la lettre-dédicace. Cf. Ziegler, col. 684 sqq., et L. Dindorf, *Ueber Photios' Lexikon und Bibliothek*, in *Jahrb. für Philologie*, t. CIII (1871), p. 362-369.

3. K. Krumbacher, *Die griechische Literatur des Mittelalters*, in *Kultur der Gegenwart*, t. I, Berlin-Leipzig, 1905, p. 274.

4. Je conserve cette façon de désigner les chapitres de la *Bibliothèque*, qui est traditionnelle depuis l'édition de Hoeschel et la traduction latine de Schott.

à tous les genres en prose pratiqués par les anciens et à la littérature profane aussi bien qu'à la chrétienne.

Les notices sont d'une étendue et d'un contenu très différents. Elles varient de la simple mention d'un nom d'auteur avec un titre à une longue analyse du livre lu ; il arrive qu'elles contiennent des données d'histoire littéraire ou un jugement sur la valeur de l'ouvrage dans son fond et dans sa forme, ou bien encore qu'elles soient faites d'une longue suite d'extraits tantôt littéraux, tantôt enrobés dans un sommaire où Photius s'approprie avec une grande aisance la « manière » de l'écrivain qu'il résume[1].

Souvent, le « codex » est tout ce qui nous reste d'un livre que Photius lisait[2] ; une autre fois, la notice complète ce que nous pouvions savoir de l'auteur par d'autres sources[3] et l'ensemble de la collection constitue, pour beaucoup de textes conservés, une tradition indirecte importante. Enfin, les jugements que Photius a laissés ne manquent jamais d'intérêt.

Ces jugements littéraires posent deux problèmes.

Tout d'abord, celui de savoir s'ils sont personnels ou s'ils ont été empruntés à des critiques antérieurs. E. Orth[4] est arrivé, au terme de patientes recherches, à montrer que, pour tous les auteurs sur lesquels nous avons

1. On peut lire dans le « codex » 241 (Philostrate) un échantillon caractéristique de sa méthode, dont on trouvera une belle étude dans Severyns, *Recherches*, t. I, p. 65-69.

2. G. Goossens, *Les sommaires des Persica de Ctésias par Photius*, in *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XXXVIII (1950), p. 516 sqq., note que les ouvrages anciens que nous lisons encore sont, en général, ceux qui étaient courants au IXe siècle et que, si nous avons chez Photius des notices sur des auteurs perdus, c'est parce qu'il a lu nombre d'œuvres qui étaient déjà rares de son temps. Severyns, *Recherches*, t. I, p. 257-336, a démontré que la *Chrestomathie* de Proclos n'a plus été connue après Photius que par le « codex » 239 de la *Bibliothèque*. Voir aussi, sur ce point, la Note additionnelle.

3. Il serait trop long d'aligner toutes les indications de détail sur les données dont il est question ici ; on les trouvera dans les notes propres à chaque « codex ».

4. *Die Stilkritik des Photios*, Leipzig, 1929, et *Photiana*, p. 94-98.

des jugements antérieurs à ceux de Photius, la critique de ce dernier est indépendante des appréciations formulées avant lui[1].

L'autre problème relatif à ces jugements de style est celui des rapports de Photius avec la rhétorique ancienne.

On sait, par l'étude du vocabulaire technique des rhéteurs, que la critique littéraire avait d'abord pris pour base une théorie stoïcienne des trois « caractères » du style, reflets des caractères individuels. Théophraste avait, de son côté, élaboré un système basé sur un *style idéal* qui pouvait revêtir plusieurs « formes ». Au cours du temps, les deux théories s'étaient contaminées, notamment chez Démétrius de Phalère et Denys d'Halicarnasse, et les deux systèmes mêlés s'étaient maintenus jusqu'à l'apparition, au IIe siècle de notre ère, de la doctrine des sept « formes » d'Hermogène de Tarse, qui allait devenir la base de la critique littéraire et de l'enseignement de cette partie de la rhétorique[2].

Il faut donc s'attendre à trouver, dans la terminologie de la critique chez Photius, une parenté indiscutable avec la tradition issue d'Hermogène. G. Hartmann l'avait déjà montré en même temps qu'il observait dans la *Bibliothèque* certaines réminiscences de théories antérieures du style[3].

L'étude que j'ai faite du vocabulaire de Photius, en préparant ma traduction, m'a permis d'examiner en détail ce que Hartmann avait ébauché, et la conclusion qui

1. Faut-il faire des réserves sur cette conclusion, en pensant à d'hypothétiques jugements que Photius aurait pu lire et qui auraient disparu depuis? Je pense qu'il serait exceptionnel que le hasard ait ainsi fait les choses partout. Cette critique littéraire était, aux yeux de Krumbacher (p. 518), l'élément le plus intéressant de la *Bibliothèque*.

2. Sur cette évolution des théories anciennes du style, cf. W. Schmid, *Zur antiken Stillehre aus Anlass von Proklos' Chrestomathie*, in *Rh. Mus.*, t. XLIX (1894), p. 133-161 ; G. L. Hendrickson, *The peripatetic mean of style and the three stylistic characters*, in *The Amer. Journal of Philol.*, t. XXV (1904), p. 125-146.

3. *Photios' Literarästhetik*, diss. inaug. Rostock, 1929.

s'impose, c'est que Photius ne s'est pas uniquement servi dans ses critiques de la méthode et de la terminologie hermogéniennes, mais que les théories plus anciennes du style et le vocabulaire qui leur est propre lui sont également familiers.

Il est un autre problème important parmi ceux que suscite la *Bibliothèque*; c'est celui des sources d'où Photius a tiré sa documentation sur les livres qu'il a lus et sur leurs auteurs. Il ne peut avoir trouvé tout son savoir dans le texte même de ses lectures et il est normal qu'il ait puisé dans un ou plusieurs ouvrages de consultation. On a émis l'hypothèse[1] que Photius n'aurait utilisé pour se renseigner qu'un seul livre : l'Ὀνοματολόγος d'Hésychius de Milet, que Suidas, lui, a mis largement à contribution. C'est une idée qu'il faudrait mettre à l'épreuve au moyen d'une confrontation de Photius avec Suidas.

Selon Ziegler[2], Photius aurait, en outre, tiré profit de notices biographiques contenues dans certains manuscrits. Il a dû utiliser également des ouvrages spécialisés, comme c'est sans doute le cas pour les notices sur les orateurs attiques[3].

Enfin, on voudrait sans doute, en prenant contact avec la *Bibliothèque*, savoir quel crédit cet ouvrage mérite. Mais, pour avoir sur ce sujet une opinion assurée, il faudrait une enquête basée sur une multitude de petits faits qu'il est impossible à un seul commentateur de réunir.

Ceux qui ont étudié à fond certaines notices de Photius y ont, évidemment, découvert des erreurs de détail, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner dans le cas d'un ouvrage aussi étendu, portant sur une matière aussi abondante et

1. Krumbacher, p. 518 ; G. Wentzel, *Hesychiana*, in *Hermes*, t. XXXIII (1898), p. 275-312.

2. Col. 715 sqq.

3. Sur cette question particulière, qui n'est pas encore résolue, cf. R. Ballheimer, *De Photi vitis decem oratorum*, diss., Bonn, 1877, et A. Vonach, *Die Berichte des Photios über die funf ältern attischen Redner*, in *Commentationes Æniponlanae*, t. V (1910).

aussi variée, et dans un travail fait, pour une grande part, de mémoire. Que ces petites inexactitudes nous incitent à la prudence dans l'utilisation des détails, cela va de soi, mais elles ne suffisent pas à entraîner la condamnation massive de l'ensemble.

Il y a un fait qui frappe quand on lit la *Bibliothèque* : c'est comme le style de Photius et sa langue même changent d'un « codex » à un autre. Il apparaît, par exemple, des ionismes dans le sommaire de Ctésias[1] et les notices sur Arrien[2] en sont fortement teintées, alors que les ionismes sont absents de ces mêmes chapitres quand Photius ajoute aux sommaires ses réflexions personnelles.

Dans les extraits des *Vies parallèles*[3], il faut avoir un Plutarque sous les yeux pour distinguer les extraits littéraux de l'auteur des phrases d'introduction ou de raccord de l'abréviateur tant elles ressemblent au texte du modèle.

Dans leurs éditions respectives de Philostorge et de saint Méthode, J. Bidez et G. N. Bonnwetsch ont attiré l'attention sur la virtuosité avec laquelle Photius, dans la rédaction de ses notices, s'imprègne de la manière d'écrire de ses modèles sans jamais, pourtant, les copier[4].

Étudiant les sommaires de Ctésias par Photius, G. Goossens, qui confronte le contenu de la *Bibliothèque* avec d'autres sources d'information, peut déclarer que « *jamais Photius ne fut accusé d'erreur grave dans ses résumés* »[5].

Dans le « codex » consacré à la *Chrestomathie* de Proclos, Photius, quand il résume les théories de cet auteur sur le style, utilise un vocabulaire technique dont les termes réellement caractéristiques ne se retrouvent à aucun autre endroit de la *Bibliothèque* dans les passages consacrés à la critique de style, tandis que son vocabulaire habituel n'apparaît pas dans le sommaire de Proclos. C'est, me semble-t-il, une preuve évidente de la fidélité du recenseur à son modèle[2].

1. « Codex » 72, p. 35 b 35-50 a 3.
2. « Codices » 91-93, p. 67 b 22-73 b 22.
3. « Codex » 245, p. 396 b 6-400 b 6. Cf. A. Severyns, *Les vies parallèles de Plutarque dans la « Bibliothèque » de Photius*, in *Mélanges Desrousseaux*, Paris, 1937, p. 435-450.
4. *Philostorgius' Kirchengeschichte*, éd. J. Bidez, Leipzig, 1913, p. xv ; *Methodios*, éd. G. N. Bonnwetsch, Leipzig, 1917, p. xxv (tous deux in *Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der drei ersten Jahrhunderte*). Cf. aussi Severyns, *Recherches*, t. I, p. 69 sqq.
5. G. Goossens, *art. cité*, p. 519.

Enfin, je crois qu'on peut tenir pour des garanties de probité intellectuelle les réserves prudentes de Photius[3] et ses aveux d'ignorance[4].

Ces quelques indications n'ont sans doute pas une valeur de preuves irréfutables. Cependant, si Photius suit le texte des livres dont il nous parle au point de leur emprunter leur langue et leur style, s'il lui arrive d'avouer « qu'il ne sait pas » là où il aurait pu donner le change, n'est-ce pas parce qu'il s'attache avec une grande attention aux auteurs qu'il lit et qu'il a des habitudes de précision? J'estime ces constatations rassurantes et de nature à créer une présomption favorable à la *Bibliothèque* et à son auteur.

II

Le texte

Il existe deux ouvrages qui doivent guider dans sa tâche un éditeur de la *Bibliothèque*.

En 1911 a paru chez Teubner le livre magistral d'E. Mar-

1. « Codex » 239, p. 318 b 21-322 a 41. Sur tous les problèmes qui touchent à ce « codex », voir A. Severyns, *Recherches*.
2. Cf. mon article *Proclos et le vocabulaire technique de Photius*, in *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XIII (1934), p. 615-627.
3. *Bibliothèque*, p. 108 b 34 et 125 a 33.
4. *Bibliothèque*, p. 4 b 20, 17 b 22, 67 b 7, 78 b 27, 91 a 28, 96 b 21, 99 b 14, 112 a 2, 117 b 28, 119 a 15 et 41, 120 a 10, 121 a 14 et b 35, 171 a 20, et surtout p. 496 b 40. Pour les écrits purement théologiques de Photius, dont je n'ai rien dit, je renvoie à Ziegler, col. 734 sqq. Il existe aussi de Photius quelques poèmes qu'on peut lire dans Migne, *P. G.*, t. CII, p. 575-583.

tini sur la tradition manuscrite et les éditions complètes ou partielles alors existantes de la *Bibliothèque*[1].

Depuis, quelques philologues attachés à l'étude d'auteurs connus par Photius ont pris les travaux de Martini comme base pour leurs propres recherches sur le texte de certains « codices », mais, en 1938, mon maître, M. A. Severyns, de l'Université de Liège, dans une remarquable étude sur le « codex » 239[2], étendait suffisamment son enquête autour du sommaire de Proclos pour apporter sur les manuscrits de Photius des clartés essentielles.

Martini, en travaillant à l'édition des sommaires de Conon (« codex » 186) et de Ptolémée Héphestion (« codex » 190), avait remarqué, après d'autres[3], les graves défauts de la seule édition critique existante, celle de Bekker. C'est ainsi qu'il avait été amené à revoir à fond la tradition manuscrite de la *Bibliothèque*.

Ses recherches lui ont fait découvrir vingt-cinq[4] manuscrits qui contiennent le texte complet ou des portions très étendues de l'ouvrage et vingt-huit qui nous ont transmis des « codices » isolés[5].

1. E. Martini, *Textgeschichte*. Martini se proposait d'écrire la préhistoire du texte de la *Bibliothèque*. Il n'a plus donné avant sa mort qu'une étude de détail sur cette matière : *Studien zur Geschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios* ; I : *Der alte Pinax*, in Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει νέος Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, Πεντηκονταετηρὶς 1861-1911, Suppl. au t. XXXIV (1913-1921), p. 279 sqq. C'est une édition des « tables » des deux manuscrits confrontées aux « incipit » des codices ». Severyns, *Recherches*, t. I, p. 359-382, a réuni, en partant du « codex » 239, des précisions très intéressantes sur cette préhistoire du texte.

2. Severyns, *Recherches*. Ouvrage fréquemment cité dans mon exposé ; il corrige et complète Martini sur plus d'un point et m'a été un guide précieux dans mes investigations sur les manuscrits de Photius.

3. Par exemple, C. Schenkl, *Adnotationes ad Himerium*, in *Eranos Vindobonensis*, 1893, p. 131 (cité par Martini, p. 15).

4. Vingt-quatre dans l'ouvrage cité ; Martini en a retrouvé depuis un vingt-cinquième qu'il a étudié dans un article intitulé *Zur handschriftlichen Ueberlieferung der Bibliotheke des Photios*, in *Charisteria A. Rzach*, Reichenberg, 1930, p. 136-141.

5. P. Heseler, compte rendu de Martini, in *Berl. Philol. Wo.*, t. XXXIII (1913), col. 589-591, a ajouté une liste de vingt-trois manuscrits partiels à ceux que Martini avait déjà catalogués.

La tradition manuscrite.

Martini a minutieusement étudié et complètement décrit tous ces témoins du texte[1]. Les deux plus anciens d'entre eux, le *Marcianus* 450 (xe siècle) et le *Marcianus* 451 (xiie siècle), sont absolument indépendants l'un de l'autre, comme le montrent un ordre différent des « codices », certaines lacunes qui ne leur sont pas communes et une quantité de variantes caractéristiques[2].

L'examen de tous les autres manuscrits révèle qu'ils dépendent tous soit de l'un, soit de l'autre des deux *Marciani* ; tout le livre de Martini le démontre sans équivoque possible[3]. Un éditeur de la *Bibliothèque* n'a donc, pour établir son texte, que deux témoins à consulter : les deux *Marciani*. Il aura tout juste à combler en partie la lacune finale du *Marcianus* 450 au moyen du *Parisinus gr.* 1266,

1. *Textgeschichte*, p. 6-50.

2. *Op. cit.*, p. 50-56.

3. Cf. *Textgeschichte*, p. 56-107. Dans sa longue recension de ce livre (citée *supra*, p. XXVI, note 5), P. Heseler, qui connaît fort bien la tradition manuscrite de Photius pour l'avoir travaillée avec Anton Elter, qui se préparait à éditer la *Bibliothèque*, n'a fait qu'apporter quelques compléments de détail aux résultats acquis par Martini, sans toucher à l'essentiel de ceux-ci. A ses yeux (col. 586), la démonstration de Martini est entièrement convaincante et, pour lui aussi, seuls les deux *Marciani* comptent pour un éditeur de la *Bibliothèque*. Martini avait montré clairement (p. 57-73), avec des collations étendues à l'appui, que les descendances de ces deux manuscrits se sont mélangées dans une copie hybride représentée par l'*Ottobonianus gr.* 19/20 et le *Parisinus gr.* 1226, tous deux du xve siècle. R. Cantarella, *Il testo della Biblioteca di Fozio*, in *Riv. Indo-Greco-Italica*, t. XII (1929), p. 131-139, croit qu'il faut considérer ce groupe comme une famille indépendante ; il veut le faire descendre (cf. son « stemma », p. 137) d'un manuscrit perdu qui serait de la même époque que les ancêtres respectifs des deux *Marciani*. Il n'apporte à l'appui de cette thèse aucun argument probant. Martini, dans l'article cité plus haut, a montré à nouveau clairement (p. 139-140) que la parenté des manuscrits incriminés avec les deux *Marciani* se démontre par des caractéristiques propres à ces derniers, et P. Heseler, *Zwei neue Aufsätze zur Textgeschichte der Bibliotheke des Photios*, in *Philol. Woch.*, t. LIII (1933), col. 221-223, a appuyé sans réserves le nouveau développement de Martini. Ziegler, col. 725, a fait de même. Il n'y a pas à mettre en doute les résultats atteints par Martini.

copie directe du précédent faite avant l'accident qui a privé son modèle de ses deux derniers quaternions.

A Le *Marcianus gr.* 450 (nommé A par Bekker)[1] est un très beau manuscrit en parchemin in-folio qui compte 537 feuillets de 25 cm. 5 × 32 cm. 5. Il est écrit en deux colonnes, d'une belle écriture qui date de la deuxième moitié du xe siècle. Le premier feuillet, fort maltraité par le temps, a eu son coin supérieur droit déchiré, puis réparé au xve siècle au moyen d'un morceau de parchemin neuf.

Le fol. 1 r° porte la suscription : Φωτίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως καὶ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου. Vient ensuite la lettre-dédicace à Tarasius, dont le texte est maintenant fort difficile à lire[2]. Du fol. 1 v° au fol. 4 v°, le manuscrit porte une table des chapitres. Au fol. 5 r°, on lit le titre : Ἀπογραφὴ καὶ συναρίθμησις τῶν ἀνεγνωσμένων ἡμῖν βιβλίων ὧν εἰς κεφαλαιώδη διάγνωσιν ὁ ἠγαπημένος ἡμῶν ἀδελφὸς Ταράσιος ἐξῃτήσατο...

Puis vient le texte jusqu'en 527 b 34, où il s'arrête au beau milieu d'une phrase[3], preuve évidente d'une lacune accidentelle.

Dans la succession des « codices », il y a quelques divergences par rapport à l'ordre qui est devenu traditionnel depuis l'*editio princeps* et Bekker. Notre « codex » 142 est dû à une coupure faite par Hoeschel, alors que, dans les manuscrits, ce texte forme le dernier paragraphe du « codex » 141. Le « codex » 88 est coupé en 67 a 1 et la partie restante est rattachée à notre « codex » 89 ; le « codex » 234 forme deux chapitres dans le manuscrit A. Il manque à celui-ci le « codex » 185, ainsi qu'une partie du « codex » 238 et tout le « codex » 240, lacune due à la perte accidentelle

1. Description dans Martini, *Textgeschichte*, p. 6-15, et Severyns, *Recherches*, t. I, p. 15-19.
2. Il est encore net sur la photographie que j'en ai fait faire en 1937, mais sa lecture m'a été très pénible quand j'ai étudié le manuscrit sur place en 1955.
3. Au mot ταχεῖαν. Le dernier folio est très abîmé.

de quatre feuillets. A ne devait pas avoir non plus le « codex » 279, car on ne le trouve pas dans le *Parisinus* 1266, sa copie directe. Enfin, notre « codex » 239 fait suite, dans le *Marcianus*, à notre n° 233.

Le copiste qui a exécuté ce manuscrit est un homme soigneux jusqu'à la manie ; son écriture en témoigne, ainsi que l'habileté des délicates retouches et corrections dont il est l'auteur ; il évite de commencer un chapitre à la fin d'un cahier et il laisse de grands blancs là où le parchemin présente quelque défaut. Il emploie peu d'abréviations, qu'il surmonte souvent, ainsi que les noms propres, d'un trait horizontal ; il ne place régulièrement ni l'*iota adscrit* ni le *nu euphonique*, il ne coupe pas bien les mots. Il emploie des points aussi bien dans le corps des phrases qu'à la fin de celles-ci ; il marque les citations littérales du signe ⊦ et les fins de chapitres du double point suivi de la *paragraphos*.

Au total, un homme soigneux, mais peu instruit, ainsi que le révèlent les détails que je viens de rappeler et les fautes flagrantes qu'il a laissé subsister dans son travail. Soigneux et peu instruit : il est de ceux à qui on a de bonnes raisons de faire confiance pour leur fidélité à reproduire un modèle.

Pour l'exécution de son travail, il s'est servi d'une belle encre brune qu'il a utilisée également pour revoir sa copie sur son modèle. La teinte de l'encre des corrections montre que celles-ci ont été faites les unes en même temps que la copie, les autres aussitôt après, et leur exécution atteste, comme je l'ai déjà dit, un caractère extrêmement soigneux.

Ce travail de révision opéré par le copiste lui-même consiste en corrections au texte, en annotations en majuscules qui sont pour la plupart des sommaires, rarement des explications, en une longue scolie en minuscule au « codex » 94 et en suppléments au texte dont certains sont assez étendus.

Tout ce qui appartient à cette révision du manuscrit

par le copiste, révision qui n'a guère dépassé le premier quart du texte, sera noté dans l'apparat critique par le symbole[1] A^1.

Après le scribe lui-même, quatre autres correcteurs ont revu le manuscrit.

Celui que nous nommons A^2 a opéré au XIe siècle ; c'était un homme instruit qui a revu tout le texte et l'a souvent corrigé en grattant la leçon initiale ; il a éliminé une masse de fautes d'itacisme, amélioré la ponctuation et la séparation des mots et écrit beaucoup de notes marginales.

Il ne se servait pas d'un autre manuscrit pour corriger A, car il n'a noté aucun long supplément au texte et il y a même laissé subsister d'importantes lacunes. Toutes ses émendations sont de celles qu'un Byzantin cultivé pouvait faire à la seule lecture du texte.

Il utilisait une encre brune qui, selon l'état du parchemin, a pris tantôt une teinte foncée, tantôt une teinte plus claire ; son écriture ressemble fort, à première vue, à celle du copiste, mais certaines de ses lettres ont un tracé nettement différent ; sa main est plus lourde que celle de A et sa plume moins fine, ses grattages beaucoup moins soignés, de sorte que ses interventions sont, somme toute, assez faciles à distinguer de celles[2] de A^1.

A^3 est une « main » du XIIIe siècle. Son écriture caractéristique a permis à Martini[3] d'identifier le personnage d'une façon certaine avec l'érudit Théodore Skutariotis, qui a possédé le manuscrit. Ses interventions sont du même ordre que celles de A^2 et elles ne sont pas dues, elles non plus, à la comparaison de A avec un autre manuscrit.

Skutariotis a revu deux fois le texte : une fois avec une

1. Martini, *Textgeschichte*, p. 11 sqq. ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 17. Martini (p. 12) nomme A tout ce qui vient du premier copiste, mais il emploie plus loin (p. 53) le symbole A^1 pour désigner le copiste qui se corrige lui-même.
2. Martini, *Textgeschichte*, p. 12 et 52 sqq. ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 18 et 24-27.
3. *Textgeschichte*, p. 13 sqq.

encre noire, l'autre fois avec une encre jaune clair, comme le montrent des notes commencées à l'encre noire et complétées en jaune. Nous devons aux observations attentives de M. Severyns[1] sur le « codex » 239 de connaître une particularité caractéristique de ce reviseur : il corrige volontiers en ajoutant sa leçon sans gratter ni biffer le texte qui lui paraît fautif[2].

Malgré toutes les particularités de son signalement, A^3 n'est pas toujours facile à distinguer de A^2, j'en ai fait l'expérience après d'autres. M. Severyns[3] a longuement montré comment utiliser le témoignage du *Parisinus gr.* 1266, copié sur A après l'intervention de A^2 et avant celle de A^3. Mais, comme on le verra plus loin, ce descendant de A n'est pas complet et, pour la première moitié du texte, il faut s'en tenir, pour distinguer ces deux correcteurs l'un de l'autre, à un examen paléographique pour lequel les observations précises de M. Severyns sur les *Marciani* m'ont été d'un grand secours.

A^4, qui est du XVe siècle, a noté d'une encre très noire des sommaires en marge du texte et repassé en de nombreux endroits l'écriture du copiste ; il n'a donc aucune importance au point de vue critique[4].

Quant à A^5, il ne mérite pas beaucoup d'attention pour ses petites corrections au texte, qu'on reconnaît assez vite à son encre d'un gris-brun pâle, mais il a réparé, au « codex » 244[5], une omission de A. L'examen de ce supplément montre qu'il a été emprunté au *Marcianus* 451 et que ce correcteur A^5 n'est autre que Bessarion, qui a été propriétaire des deux manuscrits et qui les a donnés en même temps à la république de Venise en 1469[6].

1. *Recherches*, t. I, p. 39.
2. Martini, *Textgeschichte*, p. 12 sqq. et 54 sqq. ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 18 sqq. et 24 sqq.
3. *Recherches*, t. I, p. 27-34.
4. Martini, *Textgeschichte*, p. 13 ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 19.
5. *Bibliothèque*, p. 388 a 4-7 (= *Marcianus* A, fol. 390 r°).
6. Martini, *Textgeschichte*, p. 13 et 55 ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 19.

M Après A, le plus ancien témoin de notre texte est le *Marcianus* 451 (nommé M par Martini)[1].

C'est aussi un très beau manuscrit en parchemin in-folio de 26 cm. 5 × 37 cm. Il compte 441 feuillets, avec trente-neuf lignes à la page. Trois copistes de la même époque ont assuré son exécution dans l'ordre suivant : M^a a écrit les feuillets de 1 à 120 et de 227 à 441, M^b ceux de 121 à 160 et M^c ceux de 161 à 226. Ces « mains », d'après les caractéristiques de leur écriture, datent toutes les trois de la première moitié du XIIe siècle.

Du fol. 1 r° au fol. 4 r°, le manuscrit offre une table des chapitres qui ne commence qu'au « codex » 44. Comme le fol. 1 r° ne porte ni suscription ni place pour en recevoir une, il faut admettre que le début du manuscrit a été perdu par accident. En tablant sur le contenu des feuillets de M et de A, Martini a montré[2] que M n'a perdu qu'un seul feuillet, ce qui fait exactement l'espace nécessaire pour la copie des quarante-trois premiers titres de la table et pour le texte de la lettre à Tarasius.

Au bas du fol. 4 v° se trouve la suscription ἀπογραφὴ... telle qu'on la lit dans A et le texte lui fait suite. L'ordre des « codices » y diffère très peu de celui de nos éditions : les « codices » 88 et 89 sont réunis en un seul et le « codex » 202 est omis.

L'écriture des trois copistes est également belle, avec un peu plus de netteté dans la plume de M^c et une teinte d'encre un peu plus foncée chez M^b. Leur minuscule s'émaille d'un assez grand nombre de formes onciales ; les abréviations sont plus nombreuses ici que dans A, mais non plus difficiles ; les mots sont mieux séparés et les noms propres presque tous surmontés du trait horizontal ; on rencontre rarement l'*iota muet* : il est souscrit çà et là, jamais adscrit. Outre le point qui apparaît dans les phrases aussi bien qu'à la fin de celles-ci, M emploie de rares virgules et, à la fin des chapitres, le double point avec ou sans la *paragraphos*.

1. Description dans Martini, *Textgeschichte*, p. 16 sqq. ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 19-21.
2. *Textgeschichte*, p. 16 sqq.

Martini a relevé dans M cinq « mains » de correcteurs qu'il numérote de 2 à 6.

Il appelle M^2 une « main » du XIIe siècle qui a fait quelques modifications au texte et a comblé des lacunes dans les deux premiers tiers du manuscrit. Selon Martini, ce correcteur a opéré peu après l'achèvement de la copie et il l'a revue sur son modèle immédiat[1].

M^3, que son écriture situe sûrement au XIIIe siècle, n'a opéré qu'aux « codices » 246-248, où il a farci les extraits d'Aelius Aristide d'un fouillis d'additions marginales et interlinéaires qui rendent la lecture du manuscrit difficile en ces endroits. Certaines de ses additions, incorporées au texte dans des manuscrits copiés sur M, sont passées ainsi indûment dans le texte imprimé[2].

M^4 et M^5 n'ont à leur actif que des scolies. Ils ont opéré au XIVe siècle[3]. Quant à M^6, correcteur du XVe siècle, il n'est responsable que de changements peu importants au texte[4].

Voilà comment se présente notre deuxième manuscrit de base d'après les recherches de Martini et de M. Severyns.

Martini donne infiniment moins de détails sur les corrections de M que sur celles de A. Ce sont des remarques de M. Severyns qui m'ont aidé, lors de mon examen de M, à repérer le correcteur M^6. Il a une petite écriture qui, à première vue, se confond avec celle de la première « main », mais un examen plus attentif permet de reconnaître des formes de lettres différentes de celles de M et son encre est plus pâle que celle du texte.

1. Martini, *Textgeschichte*, p. 18 et 56 ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 21.
2. Martini, *loc. cit.* ; Severyns, *loc. cit.* ; Fr. Lenz, *Die Aristidesexzerpte des Marcianus Gr. 451*, in *Studi Ital. di Filol. Cl.*, t. XI (1934), p. 227-246.
3. Martini, *Textgeschichte*, p. 18 ; Severyns, *loc. cit.*
4. Martini, *Textgeschichte*, p. 18 et 55 ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 21 sqq.

J'ai trouvé, par contre, M^2 facile à distinguer de M ; l'encre qu'il a utilisée a une teinte plus claire et elle est restée plus brillante que celle des copistes ; son écriture, qui est belle et régulière, a un tracé plus anguleux.

Qu'il ait revu M sur un autre manuscrit ne fait pas de doute, car, outre le fait que ses suppléments réparent toujours des lacunes dont A ne souffre pas, ses restitutions sont trop étendues pour qu'on puisse y voir des conjectures.

Martini suppose [1] que le manuscrit utilisé pour cette révision était le modèle même de M. L'hypothèse est plausible, mais il convient, à mon avis, de l'envisager avec prudence, car j'ai relevé un cas, unique, sans doute, mais curieux, où M^2 s'est séparé de M d'une façon significative en raison du passage considéré.

En lisant les sommaires de Ctésias [2], on est frappé par la constance avec laquelle M élimine, par variantes ou omissions, le mot εὐνοῦχος, qui apparait dix-sept fois [3] dans Ctésias, version A. Ailleurs, dans la *Bibliothèque*, je le relève sept fois et il est éliminé quatre fois [4] par M. Or, dans le sommaire des *Persica* [5], M^2 répare en marge une omission de M et, dans cette restitution, on peut lire le mot interdit. On peut dire, sans doute, que sa présence en cet endroit relève du même hasard qui l'a laissé subsister en trois autres passages, mais ces derniers se situent, par rapport aux sommaires de Ctésias, à l'autre bout de la *Bibliothèque* et, dans le « codex » 72, le personnage qui est à la base du texte que nous lisons dans M semble

1. *Textgeschichte*, p. 56.
2. « Codex » 72.
3. Il est remplacé onze fois par une autre leçon omis cinq fois et il se trouve une fois dans le supplément marginal de M^2 étudié ici.
4. P. 472 b 15, 479 b 29 et 36. Ailleurs : p. 83 b 6 εὐνούχου A : *om.* M ; p. 147 a 18 εὐνούχους A : οὕτω παθόντας M ; p. 149 a 13 et 153 b 6 εὐνούχου A : ἡμιάρρενος M ; p. 147 a 17 ἐξευνούχισε A : τὰ παιδαγόνα ἀπέτεμε M.
5. P. 42 b 2-5.

avoir mis un soin particulier à exclure ce mot qui y revenait trop souvent.

C'est, évidemment, trop peu pour retrouver le manuscrit autre que le modèle immédiat de M utilisé par le correcteur M^2, mais c'est assez, à mon avis, pour inciter à la prudence vis-à-vis de la supposition de Martini [1].

Enfin, il m'a paru clair, à l'examen du manuscrit, que les copistes eux-mêmes sont responsables d'un certain nombre de corrections. La forme des lettres et l'encre de certaines retouches ne peuvent, à mon avis, laisser aucun doute quant au fait que le manuscrit ait été l'objet d'une révision qui se faisait au moment même de la copie. Ce sont de légères corrections et quelques additions interlinéaires, rarement marginales, qui ne sont jamais de plus d'un mot ; c'est nettement le travail de quelqu'un qui se corrige en écrivant. C'est par souci de clarté, et non pour prétendre corriger Martini (qui, d'ailleurs, désigne les corrections des copistes par le même symbole que la première écriture), que je signalerai ces corrections au moyen du sigle M^1.

Telles sont nos deux sources anciennes du texte de la *Bibliothèque*.

B A côté d'elles, parmi tous leurs descendants, un seul a quelque importance : c'est le *Parisinus gr.* 1266 (nommé B par Bekker).

C'est un manuscrit en bombycin de 537 feuillets in-4°. Il date du XIIIe siècle et il a beaucoup souffert : des feuillets en ont été arrachés et l'humidité, qui a pénétré par les tranches du volume, a rendu l'écriture illisible sur le pourtour d'un grand nombre de pages. Il contient, avec d'autres écrits de Photius, le texte de la *Bibliothèque* de la p. 272 a 16 à la p. 540 b 7, avec les mêmes omissions que A et la même succession des chapitres.

1. Le manuscrit utilisé par M^2 n'est, en tout cas, ni A ni un de ses descendants. Il suffit de comparer A et la restitution de M^2 à la

Il est l'œuvre de deux copistes, mais tout ce qu'il a transmis de la *Bibliothèque* est du seul B^{a}, qui a effectué lui-même quelques corrections légères. Il omet l'*iota muet* et place le *nu euphonique* d'une façon arbitraire[1], mais c'est un homme instruit qui devait lire son texte d'une façon réfléchie avant de le copier ; il a amélioré les graphies de A en de nombreux endroits[2].

C'est une copie directe de A qui a été exécutée avant que celui-ci perde ses deux derniers cahiers, mais il a été lui-même amputé de ses dernières pages. Il servira, répétons-le, à suppléer en partie à la lacune finale de A (le « codex » 279 excepté)[3] et, là où il « double » A, il peut aider à démêler certaines interventions[4] de A^{2} et de A^{3}.

Pour éditer la *Bibliothèque* sans recourir à d'autres témoignages que celui des manuscrits de Photius, nos ressources sont donc les suivantes :

De 1 à 527 b 34, AM.
De 527 b 34 à 540 b 7, BM.
De 540 b 7 à la fin, M.

C'est sur ces bases que j'ai établi mon texte.

J'ai étudié à loisir A et M sur des photographies depuis 1937 et j'ai pu, dans la suite, aller les étudier sur place et, guidé par les travaux de Martini et de M. Severyns, identifier les correcteurs. Quant à B, je l'avais étudié à Paris en 1936 et j'ai eu l'occasion de l'y revoir en 1949.

Les éditions. La présente édition sera, si rien ne vient en empêcher l'achèvement, la troisième édition de la *Bibliothèque*, après celles de Hoeschel et de Bekker[5] ; la traduction qui accompagne

p. 53 b 18-32 ; les deux témoins offrent en cet endroit assez de variantes pour qu'on ne puisse croire à une parenté entre eux.

1. Martini, *Textgeschichte*, p. 20 sqq.
2. Severyns, *Recherches*, t. I, p. 29 sqq.
3. Martini, *Textgeschichte*, p. 56 sqq.
4. Cf. *supra*, p. XXXI. Severyns, *Recherches*, t. I, p. 27-34, a très bien exposé ce problème.
5. Je ne ferai pas ici la revue des éditions et traductions partielles ; je les mentionnerai dans les notes aux différents « codices ».

le texte sera sa première version intégrale en langue française.

Projets non réalisés. Il y a eu, depuis la Renaissance, plusieurs tentatives demeurées sans suite d'éditions et de traductions. Martini[1] en a établi la liste : Jean Sambucus et Konrad Gessner au XVIe siècle ; aux XVIIe et XVIIIe siècles, Cl. Capperonnier, E. Dupin et R. de Tournemine, A. Katiphoros et J. Chr. Wolf. A ces noms, Heseler[2] a encore ajouté celui du Danois Thorlacius aux confins du XVIIIe et du XIXe siècle.

L' « editio princeps ». La première édition complète de la *Bibliothèque* a été celle de David Hoeschel ; elle a paru à Augsbourg en 1601. Martini a identifié les manuscrits qui ont servi à en établir le texte. Ce sont quatre manuscrits du XVIe siècle : le *Monacensis gr.* 30 (E), le *Vaticanus-Palatinus* 421-422 (K), le *Parisinus suppl. gr.* 471 (T) et le *Harleianus gr.* 5591-5593 (X). Outre ces ressources manuscrites, Hoeschel avait profité de nombreuses émendations de J. J. Scaliger[3].

E et T sont des copies directes de M ; K, qui était le manuscrit de Schott, est une copie de l'*Ottobonianus gr.* 19-20, qui représente, comme on l'a vu plus haut, une tradition hybride où M domine et où A n'est la source que pour les soixante-deux premiers « codices » de la *Bibliothèque*. Quant à X, c'était le manuscrit d'Henri Estienne ; le grand érudit l'avait trouvé incomplet. Deux scribes successifs y avaient copié l'un (X^{a}) les « codices » 1 à 128, l'autre (X^{b}) les « codices » 129-222 et 228-229. Tous deux avaient reproduit le texte de M. Quand le manuscrit ainsi constitué parvint entre les mains d'Estienne, celui-ci le compléta de sa propre main (X^{c}), en prenant A pour

1. *Textgeschichte*, p. 109 et 121-129.
2. In *Philol. Woch.*, t. XXXIII (1913), col. 597.
3. Martini, *Textgeschichte*, p. 113-119.

modèle, et il acheva son travail en collationnant sur A les parties empruntées à M et vice versa[1].

Au total, donc, c'est la tradition M qui l'emporte largement, dans l'édition de Hoeschel, sur la tradition A ; Hoeschel n'a eu de celle-ci qu'une connaissance indirecte et incomplète[2].

Réimpressions. Il a fallu attendre E. Bekker pour que la tradition A ait sa juste place à la base d'une édition de la *Bibliothèque*. Entre Hoeschel et lui, il n'est paru que deux réimpressions de cette œuvre. L'une parut à Genève en 1611, par les soins de Paul Estienne, et l'autre fut imprimée à Rouen en 1653 par Jean et David Berthelin. Aucune des deux n'apportait du neuf dans la constitution du texte. Elles offrent, en regard du grec de Hoeschel, la traduction latine de Schott parue en 1606[3]. Ce sont deux beaux monuments de typographie, mais elles n'ont aucune valeur critique[4].

Bekker. L'édition de Bekker a paru à Berlin au cours des années 1824-1825 en deux volumes in-4° aujourd'hui habituellement présentés en un seul. C'était la première et c'est, jusqu'à ce jour, la seule édition critique de la *Bibliothèque*.

Bekker a eu la chance de retrouver le manuscrit A et le mérite de lui donner la première place dans l'établissement de son texte ; c'est un titre durable à la reconnaissance des philologues, quelles que soient par ailleurs les imperfections de son travail, et c'est lui faire un juste hommage de gratitude que de continuer à citer le texte de la *Bibliothèque* d'après son édition.

1. Martini, *Textgeschichte*, p. 75 sqq.
2. Heseler, in *Philol. Woch.*, t. XXXIII (1913), col. 594, a observé que les leçons marginales données par Hoeschel sous l'autorité de H. Estienne ne proviennent pas du manuscrit X, qui était la propriété de ce savant, mais des éditions partielles de la *Bibliothèque* qu'il avait données auparavant.
3. Cf. *infra*, p. XL.
4. Martini, *Textgeschichte*, p. 120 sqq.

Outre A, Bekker a utilisé trois manuscrits de Paris : le *Parisinus gr.* 1266 (B), le 1226 (C) et le 1227 (D). Il n'a pas connu M et on est surpris de voir qu'il ne l'ait pas découvert à Venise en même temps que A ; le seul représentant de cette tradition, parmi les manuscrits qu'il a utilisés, est C (XIVe siècle), qui descend, comme l'*Ottobonianus* de Hoeschel, du groupe hybride qui contamine les deux traditions anciennes[1] ; il s'écarte beaucoup plus que M lui-même de la famille A, en raison des fautes de copie qui se sont transmises et multipliées dans l'intervalle.

Par-dessus le marché, Bekker n'a reconnu ni une copie de A dans B, ni une copie de C dans D, qui est du XVIe siècle. Il ignorait donc, et on conviendra que c'est grave, la valeur relative des manuscrits qu'il employait et il a gonflé son apparat critique de variantes qui ne sont parfois que des erreurs de copistes ; il y a ajouté de nombreuses leçons accompagnées du symbole ς qui représente l'*editio princeps* et non un groupe de manuscrits.

Il faut donc s'attendre, en recourant à M, à rencontrer entre les deux familles beaucoup moins de divergences qu'il n'en apparaît à travers l'édition de Bekker ; c'est un premier progrès à réaliser.

Mais il y en a un autre à faire : c'est d'utiliser le manuscrit A plus attentivement que ne l'a fait Bekker. Quiconque a eu l'occasion de contrôler quelques pages de son édition sur les manuscrits a pu relever pas mal d'erreurs : fautes de lecture, confusions des « mains » de correcteurs avec celle du copiste et omission de corrections importantes[2]. Évidemment, si on considère le nombre des textes volumineux qui ont vu le jour grâce à Bekker, ses erreurs prennent l'allure d'un chapelet de fautes vénielles, mais, pour qui pense à une connaissance exacte du pré-

1. Sur ce manuscrit, cf. Martini, *Textgeschichte*, p. 22-24 et 57-73.
2. Cf. *supra*, p. XXVI, note 3, et Martini, *Textgeschichte*, p. 3, 15 et 129 sqq. ; Severyns, *Recherches*, t. I, p. 16-18 et p. 16, note 4.

cieux document qu'est la *Bibliothèque*, elles suffisent à faire souhaiter un texte plus fidèle aux sources.

Migne. Depuis Bekker, on n'a vu paraître que l'édition de Migne[1], qui juxtapose le texte de Bekker et la traduction de Schott et reproduit une grande quantité d'annotations de toute main. Loin de remédier aux faiblesses de l'édition de Bekker, celle de Migne n'a fait qu'y ajouter de nombreuses fautes d'impression.

Traductions. Les traductions complètes de la *Bibliothèque* sont aussi rares que les éditions.

La première a été celle du Jésuite anversois André Schott, qui la publia à Augsbourg en 1606, donc cinq ans après l'*editio princeps*, sur laquelle elle a d'ailleurs été faite. Cette circonstance explique en partie les inexactitudes qu'on y relève quand on la lit, comme c'est le plus souvent le cas, en face du grec de Bekker dans la *Patrologie*. Mais, même comparée au texte de Hoeschel, son modèle, elle est loin d'être exempte de défauts ; ils étonnent chez un savant de la valeur de Schott. On s'explique ces faiblesses quand on lit, chez un historien anversois de la Société de Jésus, que ce travail fut effectué non pas par Schott lui-même, mais par un de ses élèves, Philippe de Swevezeele[2].

Une autre version latine a été écrite vers le même temps par l'Italien F. Mezza, mais elle n'a pas été publiée et son manuscrit doit se trouver enfoui dans l'une ou l'autre bibliothèque italienne[3]. L'entreprise de l'abbé Gedoyn (mort en 1734) n'a pas été menée à bonne fin ; seuls

1. *Patrologie grecque*, t. CI à CIV, Paris, 1860. La *Bibliothèque* occupe tout le t. CIII et le début du t. CIV.
2. Alegambe, *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, Anvers, 1643, p. 405. A noter que cette information ne se retrouve pas dans la notice consacrée à Schott par le même auteur p. 29 sqq.
3. P. Heseler, in *Philol. Woch.*, t. XXXIII (1913), col. 595.

quelques « codices » ont paru dans cette traduction française[1].

La *Bibliothèque* a eu, au XIXe siècle, deux interprètes italiens. G. Compagnoni a publié à Milan, en 1836, une traduction italienne en deux volumes, mais en laissant de côté les sommaires des écrits théologiques. G. Veludo, mort en 1890, en avait écrit une autre qui n'a jamais paru, et on ignore le sort de son manuscrit[2].

Enfin, en 1920, une traduction anglaise a été commencée par J. H. Freese[3]. Le volume I s'arrête au « codex » 165 et c'est le seul qui me soit parvenu[4]. Je crois qu'il faut le regretter, car le premier volume révèle chez son auteur un grand souci de documentation précise.

Dressons le bilan.

Il a paru jusqu'ici deux éditions de la *Bibliothèque* : celle de Hoeschel, établie sur des manuscrits tardifs, et celle de Bekker, qui a fait la place d'honneur au plus ancien témoin de la tradition manuscrite, mais sans l'utiliser à fond, et qui n'a pas connu l'ancêtre de l'autre branche de cette tradition. Les exemplaires de ces éditions sont des raretés et seule la réimpression de Migne est encore assez courante. Aucune traduction moderne complète n'est abordable et il n'en existe pas en français.

La présente édition. Une nouvelle édition, accompagnée d'une traduction française, n'est donc pas une entreprise superflue.

Le texte qu'on va lire aura sur celui des éditions antérieures l'avantage d'avoir été établi sur les témoins les meilleurs et les plus anciens de la tradition manuscrite.

1. Martini, *Textgeschichte*, p. 128.
2. Martini, *Textgeschichte*, p. 131 sqq.
3. *The Library of Photius*, by J. H. Freese, Londres-New-York, t. I, 1920.
4. L'auteur annonçait une traduction en cinq volumes qui serait suivie d'un volume d'études sur Photius. Je n'ai jamais vu annoncer les volumes qui auraient dû suivre le tome I et, à la fin de 1955, l'ouvrage, ou ce qui en était paru, était annoncé comme épuisé.

J'ai exposé plus haut comment cette tradition se présente à nous : deux familles dont tous les représentants connus remontent soit au *Marcianus* A, soit au *Marcianus* M.

Je crois avoir consacré à mon travail assez de temps et de soins pour pouvoir dire, en toute modestie, qu'il sera plus fidèle que le texte de Bekker à l'excellent *Marcianus* A. En outre, j'ai utilisé comme seconde source le *Marcianus* M, que Hoeschel et Bekker n'ont connu que par des copies de basse époque.

Bien que le manuscrit A, auquel j'ai accordé la préférence partout où il offre un texte acceptable, présente les « codices » dans un ordre légèrement différent de celui qui nous est familier [1], je me suis gardé de bouleverser celui-ci. Un ouvrage comme la *Bibliothèque*, qui n'a pas été composé selon un plan tracé d'avance, ne réclame pas telle ordonnance plutôt que telle autre ; les transpositions que j'aurais pu y faire n'offraient aucune utilité et elles n'auraient eu pour résultat que de compliquer la tâche des lecteurs. J'ai donc conservé de Bekker et l'ordre des chapitres et la pagination et la numérotation des lignes, avec, aux endroits où il le fallait, des lignes ou des morceaux de lignes supplémentaires et des signes d'athétèse dans les passages où des additions de correcteurs se sont introduites dans le texte original.

Je n'ai eu d'autre but que de rétablir d'après ses meilleurs témoins le texte qu'on peut croire le plus proche de celui qui a été dicté par Photius à son secrétaire.

Le savant allemand A. Elter avait formé le dessein de publier Photius en le comparant au texte des auteurs qu'il a étudiés et qui nous sont conservés en tradition directe [2] ; au cours de ses recherches, il a également montré comment restituer le texte d'un auteur perdu en comparant Photius à d'autres témoignages ou, quand c'est le cas, en confrontant deux notices de Photius entre elles [1]. C'est une méthode pleine d'intérêt, mais ce genre de travaux se situe au delà des préoccupations d'un éditeur de la *Bibliothèque*. Si le texte de cet ouvrage constitue une tradition indirecte importante pour les auteurs que Photius a travaillés, il ne faut pas renverser les rôles et redresser, au moyen des textes qu'il lisait, des erreurs qu'il a pu commettre. Ce travail fait partie d'autres recherches sur l'histoire des auteurs recensés dans la *Bibliothèque* et sur la méthode de travail de Photius. Le premier instrument pour ceux qui entreprendront ces recherches, c'est, précisément, un texte qui soit le plus fidèle reflet possible de la tradition propre de la *Bibliothèque*. C'est cet instrument que j'ai voulu fournir.

J'ai donc suivi avant tout le texte du *Marcianus* A. Martini a fait valoir les titres de ce manuscrit : son ancienneté (il se situe tout au plus à un siècle de l'auteur) et le caractère soigneux jusqu'au scrupule qu'on découvre chez son copiste [2]. Sa façon de voir a reçu dans la suite une confirmation formelle. Au cours de ses travaux sur la *Chrestomathie* de Proclos, mon maître, M. Severyns, soucieux de contrôler la valeur respective des familles A et M, sur lesquelles il allait baser son édition du « codex » 239 et toutes ses recherches ultérieures, a confronté avec les extraits de Photius le texte de certains auteurs conservés [3]. La conclusion est nette : A est le témoin de

1. Cf. *supra*, p. XXVIII sq.
2. P. Heseler, compte rendu de Martini, in *Berl. Philol. Wo.*, t. XXXIII (1913), col. 598 ; Id., *Zwei neue Aufsätze zur Textgeschichte der Bibliotheke des Photios*, in *Philol. Woch.*, t. LIII (1933), col. 222 ; Ziegler, col. 727.

1. A. Elter, *Zu Hierokles dem Neuplatoniker*, in *Rh. Mus.*, t. LXV (1910), p. 175-199. Un travail du même genre a été réalisé peu après par R. Asmus, *Das Leben des Philosophen Isidoros von Damaskios aus Damaskos*, Leipzig, 1911.
2. Cf. *supra*, p. XXIX.
3. Philostrate et le « codex » 241, Arrien et le « codex » 91, saint Méthode et les « codices » 234-237, Aelius Aristide et les « codices » 246-248 : *Recherches*, t. I, p. 63-77. Plutarque et le « codex » 245 : *op. cit.*, p. 77-82, et *Les Vies parallèles de Plutarque dans la Bibliothèque de Photius*, in *Mélanges Desrousseaux*, Paris, 1937, p. 435-450.

Photius qui reflète le plus fidèlement le texte des auteurs auxquels on peut le comparer[1]. M représente une tradition fort remaniée qui doit son origine à l'intervention d'un correcteur qui, comme l'a montré M. Severyns, n'est autre (la découverte est d'importance) que l'illustre élève de Photius, Aréthas[2]. La confiance dans le manuscrit A est légitime ; c'est pourquoi j'ai suivi au maximum son texte et les corrections qui proviennent du copiste lui-même (A^1). Je n'ai suivi M que là où A présente un texte déficient. J'ai recouru aux auteurs conservés en tradition directe uniquement là où les deux témoins de Photius n'offrent pas de leçon utilisable. Enfin, j'ai évité le plus possible d'émettre des conjectures et je ne m'y suis résigné qu'à défaut de toute autre solution. J'ai, de même, usé des conjectures de mes prédécesseurs avec beaucoup de réserve, non par ignorance de leurs travaux ni par insouciance à leur égard, mais en vertu du principe que j'ai énoncé et qui est, je le répète, de publier la *Bibliothèque* en m'écartant le moins possible des deux excellents manuscrits que nous en avons.

Une tradition qui n'a que deux témoins simplifie le problème de l'apparat critique ; elle permet d'adopter la rédaction positive sans surcharge pour les notes critiques. J'y ai fait entrer toutes les données qui doivent servir à justifier ou à discuter les leçons adoptées ; sauf pour les noms propres, j'ai omis les variantes orthographiques quand elles n'ont pas de valeur morphologique.

Traduire la *Bibliothèque* n'est pas une entreprise facile. Dans les parties des « codices » où il résume, Photius écrit dans un « style d'abréviateur » fort sec qui se prête mal à la transposition dans notre langue. Là où il discute les auteurs, son style est bourré de mots techniques avec lesquels seule une longue étude familiarise et ses phrases s'étendent sans être toujours rigoureusement composées,

1. *Recherches*, t. I, p. 82 ; *Les Vies parallèles...*, p. 449.
2. *Recherches*, t. I, p. 340-347 et 364-374.

car elles ont un « style parlé » qu'on ne réduit pas aisément à une forme littéraire. Enfin, dans plusieurs collections d'extraits, ceux-ci, détachés purement et simplement de leur contexte, se succèdent sans lien dans une monotonie fatigante.

J'ai été attentif, dans les diverses situations où un pareil document met un traducteur, à n'en pas dénaturer la pensée, bien que la forme m'ait forcé à m'écarter parfois de la lettre du texte.

Les notes exégétiques posent, elles aussi, un problème épineux.

Je le répète : un commentaire de la *Bibliothèque* n'est pas possible dans les cadres d'une édition et il excède les forces et le savoir d'un seul homme, qui ne peut être spécialiste des quelque trois cents textes dont Photius a traité. Je me suis donc borné à donner quelques indications sur le sort de ces textes et à relever çà et là l'une ou l'autre donnée susceptible d'aider à définir la méthode de travail de Photius et à éclairer la genèse de la *Bibliothèque*.

J'ai essayé aussi, dans la mesure où puet le faire quelqu'un qui n'a abordé tant de textes divers qu'à travers leur abréviateur, de fournir au lecteur le minimum d'indications indispensables pour ne pas s'égarer dans les sommaires de Photius.

Si j'ai eu quelque mérite dans cette entreprise, il est tout entier dans ma longue patience au travail ; mais cette patience m'aurait en vain soutenu à la tâche pendant plus de vingt ans et la tâche elle-même n'aurait sans doute pas été commencée sans tous ceux qui m'y ont amené, puis aidé.

C'est pour moi un grand regret de n'avoir pu faire paraître au moins un volume de cette édition du vivant de notre regretté maître à tous, Paul Mazon. Dès 1936, il s'était intéressé à mon projet, il m'avait encouragé en me témoignant sa confiance et il n'avait pas cessé de me la manifester, tout en me prodiguant de précieux conseils.

Puisse son ombre familière recueillir le témoignage de toute ma gratitude.

Des dieux propices lui ont donné comme successeur à la direction des collections de l'Association Budé M. A. Dain, que j'ai eu l'honneur d'avoir pour maître à Paris au cours d'un séjour que j'y ai fait comme boursier du gouvernement belge ; c'est lui qui m'a introduit auprès de Paul Mazon, qui m'a facilité plus d'une démarche, aidé à parfaire mes connaissances en paléographie et qui, maintenant, accueille mon travail dans les collections qu'il dirige. Je sais tout ce que je dois à son inépuisable obligeance et à ses leçons.

A Venise, j'ai reçu le meilleur accueil de Mme Gasparrini-Leporace, directrice de la Bibliothèque nationale Saint-Marc.

En Belgique, les concours précieux ne m'ont pas fait défaut.

Le Fonds national de la Recherche scientifique a été pour moi une providence ; c'est à la munificence de cette généreuse institution belge que je dois les magnifiques photographies des deux *Marciani* grâce auxquelles j'ai pu faire tout le gros du travail sans avoir à me déplacer ; c'est l'aide du même Fonds national qui m'a rendu possible l'étude sur place des deux manuscrits. Que ceux qui président à ses destinées reçoivent l'hommage de ma reconnaissance.

Je dois de vifs remerciements aux RR. PP. Bénédictins de Maredsous pour l'inestimable faveur qu'ils me font en m'ouvrant leur riche « librairie ». Dom Thomas Delforge, bibliothécaire de l'abbaye, aura mis plus d'une fois à mon service son savoir et son inépuisable obligeance.

Je suis aussi, depuis des années, un familier du Musée de Mariemont et de sa bibliothèque. Grâce à Mme Faider-Feytmans, conservateur du musée, j'y trouve de très appréciables facilités de travail.

Parmi mes maîtres de l'Université de Liège, dont je n'excepte aucun de ma gratitude, M. A. Severyns est

assurément celui envers qui j'ai contracté la plus lourde dette qu'un disciple puisse avoir vis-à-vis d'un maître.

J'ai eu l'occasion de montrer, tout au long de cette introduction, ce que mes travaux doivent aux siens. Mais ce contact par les livres, si précieux soit-il, n'est rien en regard de ce que je n'ai pas cessé de trouver dans le contact avec l'homme. M. Severyns m'a formé à la recherche, mais il a aussi été le promoteur de toute mon entreprise. C'est lui qui m'a suggéré, au temps de ma jeunesse, une étude sur la *Bibliothèque* qui m'a amené, en fin de compte, à réaliser cette édition. Il s'est fait mon avocat partout où un concours matériel ou scientifique m'a été nécessaire, mettant généreusement à ma disposition son grand crédit auprès des hommes et au sein des institutions. Il n'a ménagé pour moi ni sa peine ni son temps et il m'a apporté en toute circonstance l'appui moral qui m'a soutenu tout au long de mes années de labeur. Au milieu d'une vie très chargée, il m'a donné une preuve de plus de sa bienveillance en acceptant la tâche de reviser cette édition ; de sorte que je suis son débiteur du début à la fin et que cette *Bibliothèque* de Photius, pour la réalisation de laquelle il a tant fait, lui devra intégralement ce qu'elle aura de moins imparfait. Je sais qu'en la lui dédiant, je ne m'acquitte que bien faiblement de ma dette de reconnaissance envers lui.

Juin 1956.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Il ne s'agit pas ici d'une bibliographie de Photius. Je groupe dans cette notice, afin d'alléger l'appareil des notes, avant tout les ouvrages que j'ai cités fréquemment et sous une forme abrégée. J'y ai joint des références à quelques autres ouvrages intéressants à consulter.

Sur Photius en général.

D. Hergenröther, ***Photius, Patriarch von Konstantinopel. Sein Leben, seine Schriften und das griechische Schisma***, Regensburg, 1867-1869, 3 vol.

Ouvrage vieilli et dépassé sur plus d'un point, mais il reste le seul ouvrage d'ensemble sur notre personnage et il est toujours utile à consulter. Cité : Hergenröther, I et III.

J. A. Sandys, *A History of the Classical Scholarship*, Cambridge, 1903, 3 vol. (Cité Sandys, I.)

E. Orth, *Photiana*, Leipzig, 1929. (Cité Orth.)

K. Ziegler, s. v. *Photios*, dans la *Realenc.* de Pauly-Wissowa, t. XIX, 1941, col. 667-737.

Notice complète, bien à jour et centrée surtout sur l'activité intellectuelle de Photius. Cité : Ziegler.

Le lecteur trouvera, en outre, une étude de vulgarisation, mais bien documentée, dans

K. Dieterich, *Byzantinische Charakterköpfe*, Leipzig, 1909, p. 80-92.

Sur le rôle de Photius dans l'Église.

Fr. Dvornik, *The Photian Schism. History and Legend*, Cambridge Univ. Press, 1948. Éd. française : *Le schisme de Photius. Histoire et légende.* Préface du R. P. Yves Congar, Paris, Éd. du Cerf, 1950 (coll. « Unam Sanctam »). (Cité Dvornik, *Schisme.*)

L'affaire du schisme n'entre pas dans les préoccupations d'un éditeur de la *Bibliothèque.* Je n'ai emprunté que des données biographiques au livre hardi de l'abbé Dvornik cité ci-dessus et aux ouvrages suivants :

M. Jugie, *Le schisme byzantin. Aperçu historique et doctrinal*, Paris, Lethielleux, 1941.

C. Lagier, *L'Orient chrétien* ; t. II : *De Photius à l'empire latin de Constantinople*, Paris, 1950.

V. Grumel, *Les Regestes des actes du patriarcat de Constantinople ;* t. I : *Les Actes des Patriarches ;* fasc. II : *Les Regestes de 751 à 1043*, Éd. de la Société des Assomptionnistes, 1936.

Fliche et Martin, *Histoire de l'Église*, t. VI, 1941, p. 465-501 (Bloud et Gay).

Sur la carrière laïque de Photius.

J'ajoute aux ouvrages généraux sur Photius cités ci-dessus et à ceux mentionnés en note sur l'époque de Photius les travaux plus spéciaux qui suivent :

F. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, in *Byz. Archiv*, VIII, Leipzig-Berlin, 1926. Cf. le compte-rendu de ce livre par H. Grégoire, in *Byzantion*, t. IV (1927-1928), p. 14-28. (Ouvrage cité Fuchs.)

A. Dain, *Les manuscrits*, Paris, Les Belles-Lettres, 1949.

Fr. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle*, Paris, Champion, 1926. — Id., *La carrière universitaire de Constantin le Philosophe*, in *Byzantinoslavica*, t. III (1934), p. 59-67. (Cité Dvornik, *Carrière.*) — Id., *Photius et la réorganisation de l'Académie patriarcale*, in *Analecta Bollandiana*, t. LXVII (1949), p. 108 sqq. — Id., *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933 (*Byzantinoslavica Supplementa*, I). (Cité Dvornik, *Légendes.*)

Sur l'histoire du texte de la Bibliothèque.

E. Martini, *Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios von Konstantinopel* ; Ister Teil : *Die Handschriften, Ausgaben und Uebertrâgungen*, Leipzig, 1911 (*Abhandl. der Phil.-hist. Klasse der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, Bd XXVIII, 6). (Cité Martini, *Textgeschichte.*)

A. Severyns, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos. Le « codex » 239 de Photius*, Paris-Liège, 1938, 2 vol. (*Bibl. de la Fac. de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. LXXIX). (Cité Severyns, *Recherches*.)

Enfin, j'ai constamment recouru aux ouvrages suivants :

A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, de Boccard, 1928, 5 vol. (Cité Croiset.)

A. Puech, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, Paris, Les Belles-Lettres, 1928-1930, 3 vol. (Cité Puech.)

J. Quasten, *Initiation aux Pères de l'Église* (trad. J. Laporte), Paris, Éd. du Cerf, 1955-1957, 2 vol. (Cité Quasten.)

Vacant, *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, Paris, 1903-1950, 23 vol. (Cité Vacant.)

Buchberger, *Lexikon für Theologie und Kirche*, Freiburg im Bresgau, 1930-1938, 10 vol. (Cité Buchberger.)

Héfelé-Leclercq, *Histoire des conciles d'après les documents originaux*, Paris, Letouzey. (Cité Héfelé-Leclercq.)

K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, Munich, 1896[2]. (Cité Krumbacher.)

Pendant l'impression du présent volume a paru chez Payot, sous le titre *Histoire de l'État byzantin*, par les soins de J. Gouillard (1956), une traduction de G. Ostrogorsky, *Geschichte der byzantinischen Staates*. C'est d'après cette traduction que je cite ce grand ouvrage.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

SUR LA COMPOSITION DE LA « BIBLIOTHÈQUE »

Les prolégomènes de la présente édition étaient déjà rédigés quand a paru dans la *Revue des Études Grecques*, t. LXIX (1956), p. 101-103, l'article de M. B. Hemmerdinger, *Les « notices et extraits » des bibliothèques grecques de Bagdad par Photius.*

J'ai lu ces pages avec tout l'intérêt qu'on devine. L'auteur y attire l'attention sur l'existence à Bagdad, aux IXe et Xe siècles, d'une importante colonie grecque qui comptait des scribes fameux et des traducteurs ; la ville possédait une bibliothèque grecque considérable ; c'est là que Photius a trouvé la matière de sa *Bibliothèque*. Les livres qu'il y a lus ont disparu en 1258 dans le sac de Bagdad et c'est cette circonstance qui explique la perte de tant d'ouvrages qu'il lisait encore.

Ces indications sont, évidemment, d'un très grand intérêt, en raison des éléments nouveaux qu'elles apportent à la solution de cette énigme que reste encore pour moi, après plus de vingt ans de familiarité avec la *Bibliothèque*, le problème de sa composition.

Ma position de départ dans ce débat se situe, comme celle de M. Hemmerdinger, en réaction contre l'hypercritique et je suis d'avis, comme lui, qu'il faut commencer par prendre en considération les déclarations de Photius lui-même ; mais l'épître dédicatoire de la *Bibliothèque* et sa postface appellent un commentaire beaucoup plus complexe que les quelques remarques, d'ailleurs pertinentes, de M. Hemmerdinger.

J'ai dit plus haut pourquoi la solution du problème en

question n'entrait pas dans mes projets immédiats : la recherche que cette solution implique n'est pas au point en ce qui me concerne et les limites d'une introduction sont trop restreintes pour une discussion qui prendra forcément des proportions assez vastes.

Je me contenterai donc de souligner ici tout l'intérêt de l'article de M. Hemmerdinger, en attendant de lui consacrer ailleurs l'examen détaillé qu'il mérite et une confrontation attentive avec les observations auxquelles donne lieu l'étude de la *Bibliothèque* dans sa structure interne.

SIGLES

A = Marcianus gr. 450, xe s.
M = Marcianus gr. 451, xiie s.
B = Parisinus gr. 1266, xiiie s.
Bekker = éd. de Bekker, Berlin, 1824-1825.

INVENTAIRE ET ÉNUMÉRATION DES LIVRES QUE NOUS AVONS LUS ET DONT NOTRE BIEN-AIMÉ FRÈRE TARASIUS NOUS A DEMANDÉ D'AVOIR UNE IDÉE SOMMAIRE ILS SONT, A VINGT ET UN PRÈS, TROIS CENTS

Photius, à son bien-aimé frère Tarasius, salut dans le Seigneur.

Après la décision unanime des membres de l'Ambassade[1] et le suffrage du Souverain qui m'ont choisi pour aller en mission chez les Assyriens[2], tu m'as demandé, Tarasius, mon frère bien-aimé, qu'on te mette par écrit les sujets des livres à la lecture desquels tu n'as pas été présent. Tu veux avoir en même temps un dérivatif à la séparation qui t'est pénible et un moyen de connaître, même d'une façon sommaire et tout à fait générale, les livres que tu n'as pas encore lus avec nous. (Il s'en faut d'un quinzième plus un, et pas davantage, qu'ils soient trois cents*; tel est, en effet, je crois, le nombre de ceux qu'il m'est arrivé de lire alors que j'étais privé de ta présence.)

Trop tard peut-être au gré de ton très vif désir et de ta demande instante, mais plus vite que quiconque d'autre ne l'aurait espéré, j'ai trouvé un secrétaire* et nous avons mis au jour tout ce que ma mémoire conservait de ces livres pour nous acquitter, comme on le fait d'un pieux devoir, vis-à-vis de ton désir et de ta requête.

Les sujets des livres seront repris dans l'ordre où ma mémoire m'offrira chacun d'eux*; il n'est difficile à per-

1. Je reprends cette traduction à Freese, à qui elle a été inspirée par J.-B. Bury. « Sénat », comme on le sait, se dit σύγκλητος. On le trouvera, par exemple, dans un texte hagiographique de l'époque publié et étudié par H. Grégoire, *Études sur le IXe siècle*, in *Byzantion*, t. VIII (1933), p. 519 et note 1.

2. Sur cette ambassade, cf. *supra*, p. XIX sq. Sa destination était vraisemblablement Bagdad. Ἀσσύριοι est une très ancienne désignation

ἈΠΟΓΡΑΦΗ ΚΑΙ ΣΥΝΑΡΙΘΜΗΣΙΣ ΤΩΝ ἈΝΕΓΝΩΣΜΕΝΩΝ ἩΜΙΝ ΒΙΒΛΙΩΝ ὩΝ ΕἸΣ ΚΕΦΑΛΑΙΩΔΗ ΔΙΑΓΝΩΣΙΝ Ὁ ἨΓΑΠΗΜΕΝΟΣ ἩΜΩΝ ἈΔΕΛΦΟΣ ΤΑΡΑΣΙΟΣ ΕΞΗΙΤΗΣΑΤΟ ἘΣΤΙ ΔΕ ΤΑΥΤΑ ΕἸΚΟΣΙ ΔΕΟΝΤΩΝ ἘΦ' ἙΝΙ ΤΡΙΑΚΟΣΙΑ

Φώτιος ἠγαπημένῳ ἀδελφῷ Ταρασίῳ ἐν Κυρίῳ χαίρειν.

Ἐπειδὴ τῷ τε κοινῷ τῆς πρεσβείας καὶ τῇ βασιλείῳ ψήφῳ πρεσβεύειν ἡμᾶς ἐπ' Ἀσσυρίους αἱρεθέντας ᾔτησας τὰς ὑποθέσεις ἐκείνων τῶν βιβλίων, οἷς μὴ παρέτυχες ἀναγινωσκομένοις, γραφῆναί σοι, ἀδελφῶν φίλτατέ μοι, Ταράσιε, ἵν' ἔχοις ἅμα μὲν τῆς διαζεύξεως ἣν βαρέως φέρεις παραμύθιον, ἅμα δὲ καὶ ὧν οὔπω εἰς ἀκοὰς ἡμῶν ἀνέγνως εἰ καὶ διατυπωτικήν τινα καὶ κοινοτέραν τὴν ἐπίγνωσιν (ταῦτα δέ ἐστι πεντεκαιδεκάτῳ μέρει τῶν τριακοσίων ἐφ' ἑνὶ καὶ οὐ πλέον ἀπολείποντα, τοσαῦτα γάρ, οἶμαι, τῆς σῆς οὐ τυχόντα παρουσίας ἀναγνωσθῆναι συνέπεσεν), ὀψὲ μὲν ἴσως τοῦ σοῦ διαπύρου πόθου καὶ τῆς θερμῆς αἰτήσεως, θᾶττον δὲ ἢ ὅσα ἄν τις ἄλλος ἐλπίσειε, τυχόντες ὑπογραφέως, ὅσας αὐτῶν ἡ μνήμη διέσωζε, τὸν σὸν ὥσπερ ἀφοσιούμενοι πόθον καὶ τὴν ἀξίωσιν ἐκδεδώκαμεν.

Οὕτω δὲ τάξεως αἱ ὑποθέσεις ἐπιλήψονται, ὡς ἂν ἑκάστην αὐτῶν ἡ μνήμη προβάλοι, οὐ χαλεπὸν ὂν καὶ εἴ τις ἕλοιτο ἰδίᾳ μὲν τούτων ὅσα τῆς ἱστορίας ἐστίν,

1/21 *Epistulam ad Tarasium habent* A *et eius apographa.*

sonne d'y reprendre séparément ceux d'entre eux qui se rapportent à l'histoire et séparément ceux qui se rapportent à d'autres genres de préoccupations[1]. . . . .
. . . .

Pour toi, quand tu te seras mis à l'étude de ces livres et que tu les travailleras, si certains sujets te semblent avoir été rappelés d'une manière insuffisante et peu précise, n'en sois pas surpris. Car, pour celui qui lit un livre à la fois, en ramasser le sujet pour le livrer à sa mémoire et à sa plume, c'est une œuvre estimable si l'on veut. Mais, pour plusieurs livres à la fois, et à un moment où un grand intervalle de temps s'est écoulé, parvenir à s'en souvenir avec précision, je ne crois pas que c'est facile.

Pour nous, tout ce qui, dans nos lectures, est d'ordre courant et n'a pu, à cause de son caractère usuel, échapper à ton étude, nous ne nous en sommes pas souciés autant que du reste, mais c'est à dessein que nous avons négligé d'en traiter avec des détails précis. Et si quelque autre donnée utile qui n'était pas contenue dans ce que tu demandais se mêle à ces sommaires, tu n'en comprendras que mieux.

Les données que j'ai reproduites te serviront sans aucun doute à te mettre ou à te remettre sommairement en mémoire ce que tu as abordé toi-même dans tes lectures et à trouver tout préparé ce que tu y cherches, mais aussi à comprendre plus aisément ce qui n'a pas encore fait l'objet de tes préoccupations attentives.

grecque des peuples du Proche-Orient. Cf. *Thés. gr.*, s. v. Ἀσσυρία et M. Besnier, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, Klincksieck, s. v. *Assyria*.

1. Toute tentative pour trouver un sens à ce passage en lambeaux est vaine. Exemple, celle de Quasten, I, p. 5, qui offre un texte cohérent, mais étranger aux données du grec.

ἰδίᾳ δὲ ὅσα πρὸς ἄλλον καὶ ἄλλον σκοπὸν ἀναφ... . . . . εἶδος. . . . . ἀλλὰ περιττῆς . . . . τιμίας μᾶλλον . . . . νομίζων ἀξι . . . . δὲ καὶ τὸ ποικίλον ἐν πολλοῖς καὶ πολλάκις ὁρμ... καὶ κόρον οὐκ οἶδε τίκτειν εἰς μι... Εἰ δέ σοί ποτε κατ' αὐτὰ γενομένῳ τὰ τεύχη καὶ φιλοπονουμένῳ τινὰ ὑποθέσεων ἐλλιπῶς ἢ οὐκ εἰς τὸ ἀκριβὲς δόξουσιν ἀπομεμνημονεῦσθαι, μηδὲν θαυμάσῃς. Μίαν μὲν γὰρ ἑκάστην βίβλον ἀναλεγομένῳ τὴν ὑπόθεσιν συλλαβεῖν καὶ μνήμῃ καὶ γραφῇ παραδοῦναι ἀξιόλογον ἔργον ἐστὶ τῷ βουλομένῳ· ὁμοῦ δὲ πλειόνων, καὶ τότε χρόνου μεταξὺ διαρρυέντος, εἰς ἀνάμνησιν μετὰ τοῦ ἀκριβοῦς ἐφικέσθαι οὐκ οἶμαι ῥᾴδιον εἶναι. Ἡμῖν δὲ καὶ ὅσον ἐπιπολάζει τῶν ἀνεγνωσμένων καὶ οὐδὲ τὰς σὰς διὰ τὸ πρόχειρον ἴσως διαπέφευγε μελέτας, οὐδὲ τούτοις τὴν ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ὁμοίαν ἐθέμεθα φροντίδα, ἀλλὰ κατὰ τὸ ἑκούσιον τὸ ἀκριβὲς αὐτῶν ὑπερώφθη. Εἰ δέ τι καὶ ἄλλο χρειῶδες καὶ τῆς σῆς αἰτήσεως ἐπὶ πλέον ταῖς ὑποθέσεσι συνεισπίπτει, αὐτὸς μᾶλλον συνήσεις.

Χρησιμεύσει δέ σοι δηλονότι τὰ ἐκδεδομένα εἴς τε κεφαλαιώδη μνήμην καὶ ἀνάμνησιν τῶν εἴτε κατὰ σεαυτὸν ἀναλεξάμενος ἐπῆλθες, καὶ εἰς ἕτοιμον εὕρεσιν τῶν ἐν αὐτοῖς ἐπιζητουμένων, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ εἰς εὐχερεστέραν ἀνάληψιν τῶν οὔπω τὴν ἀνάγνωσιν τῆς σῆς συνέσεως ὑπελθόντων.

10 ἀναφ... A : ἀναγράφειν καὶ κατ' οἰκεῖον Hoeschel ‖ εἶδος... A : εἶδος συνεμβάλλειν Hoeschel ‖ **11** ... τιμίας μᾶλλον A : φιλοτιμίας μᾶλλον εἶναι Hoeschel ‖ ἀξι... A : ἀξιῶ τὸ ἀδιάφορον Hoeschel ‖ δὲ A : τε Hoeschel ‖ ποικίλον A : ποικίλον. Ἐμποιεῖ γὰρ Hoeschel ‖ **12** ὁρμ... A : ὁρμήν τινα Hoeschel ‖ μι... A : μνήμην Hoeschel ‖ **15** ἀξιόλογον Hoeschel : ἀξ... A.

1.

[1 a] Lu* du prêtre Théodore, *Le livre de Saint Denys est authentique*[1].

Quatre objections étaient réfutées dans cet écrit.

1. Si le livre était authentique, comment certains des Pères des époques suivantes n'ont-ils pas cité de paroles et d'exemples pris dans ce livre?

[1 b] 2. Eusèbe fils de Pamphile[2], qui a dressé un inventaire des livres écrits par nos saints Pères, n'a pas fait la moindre mention de celui-ci.

3. Comment ce livre fait-il un exposé détaillé de traditions qui se sont développées au sein de l'Église progressivement [2 a] et en beaucoup de temps? Le grand Denys, en effet, comme le montrent les *Actes*, était contemporain des Apôtres et le contenu du livre est, pour la plus grande part, une relation de traditions développées progressivement et plus tard dans l'Église. C'est donc, dit-on, non seulement une invraisemblance, mais un faux maladroit de supposer que Denys ait décrit des traditions qui se sont développées au sein de l'Église longtemps après la mort du grand Denys.

4. Comment ce livre mentionne-t-il la lettre d'Ignace l'inspiré de Dieu? Denys, en effet, fut au faîte de sa carrière au temps des Apôtres et Ignace a subi l'épreuve du martyre sous Trajan; c'est lui qui, peu avant de mourir, a écrit cette lettre citée dans l'ouvrage.

Telles sont les quatre objections que l'auteur s'évertue à réfuter et il confirme que, à ses yeux, en tout cas, le livre du grand Denys est authentique[3].

1. L'ouvrage est perdu. Son auteur serait du VIe siècle p. C. Cf. O. Bardenhewer, *Patrologie*, Fribourg, 1910³, t. IV, p. 296, et W. Enslin, s. v. *Theodoros* (n. 187), in *P. W.*, 2e sér., t. V (1934), col. 1916. Le saint Denys dont il s'agit ici est l'Aéropagite, converti, dit-on, par saint Paul et premier chef de l'Église d'Athènes.
2. Sur cette appellation, cf. « codex » 13, p. 4 b 11.
3. Hergenröther, t. III, p. 29, estime que Photius partage l'erreur de Théodore dans cette affaire d'authenticité. R. Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1754, t. XIX, p. 431, interprétait dans le sens absolument opposé ce sommaire tout impersonnel qui n'autorise, selon moi, aucune conclusion.

[1 a] **1**

Ἀνεγνώσθη Θεοδώρου πρεσβυτέρου ὅτι γνησία ἡ τοῦ ἁγίου Διονυσίου βίβλος. Διελύοντο δὲ ἐν τῷ λόγῳ ἐνστάσεις δʹ, μία μὲν ὅτι εἰ ἦν γνησία, πῶς οὐκ ἐμνήσθησαν τῶν ἐν αὐτῇ ῥητῶν τε καὶ χρήσεών τινες τῶν μεταγενεστέρων πατέρων; δευτέρα [1 b] δέ, ὅτι Εὐσέβιος ὁ Παμφίλου, ἀναγραφὴν ποιησάμενος τῶν συγγεγραμμένων τοῖς μακαρίοις πατράσιν ἡμῶν βιβλίων, οὐδεμίαν ταύτης μνήμην ἐποιήσατο· τρίτη δέ, ὅτι πῶς τῶν κατὰ προκοπὴν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ διὰ μακροῦ τοῦ χρόνου αὐξηθέντων παραδόσεων ἡ βίβλος αὕτη λεπτομερῆ τὴν ἐξήγησιν ποιεῖται; ὁ [2 a] μὲν γὰρ μέγας Διονύσιος σύγχρονος ἦν, ὡς δῆλον ἐκ τῶν Πράξεων, τοῖς ἀποστόλοις· ἃ δὲ ἡ βίβλος περιέχει, τὰ πλεῖστα τῶν κατὰ προκοπὴν καὶ ἐς ὕστερον ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ αὐξηθέντων παραδόσεών ἐστιν ἀναγραφή· ἀπίθανον οὖν, φασί, μᾶλλον δὲ κακόπλαστον, τὰ μετὰ πολὺν χρόνον τῆς τελευτῆς τοῦ μεγάλου Διονυσίου ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ αὐξηθέντα Διονύσιον ὑπολαμβάνειν ἀναγράψαι· τετάρτη δέ, πῶς μέμνηται τῆς τοῦ θεοφόρου Ἰγνατίου ἐπιστολῆς ἡ βίβλος; ὁ μὲν γὰρ Διονύσιος τοῖς τῶν ἀποστόλων ἐνήκμασε χρόνοις, Ἰγνάτιος δὲ ἐπὶ Τραϊανοῦ τὸν διὰ μαρτυρίου ἤθλησεν ἀγῶνα· ὃς καὶ πρὸ βραχὺ τῆς τελευτῆς ταύτην τὴν ἐπιστολήν, ἧς ἡ βίβλος μνημονεύει, γράφει.

Ταύτας οὖν τὰς τέσσαρας ἀπορίας διαλῦσαι ἐπαγωνισάμενος, βεβαιοῖ τό γε ἐπ' αὐτῷ γνησίαν εἶναι τοῦ μεγάλου Διονυσίου τὴν βίβλον.

[1 b] **2** μακαρίοις A^{2}M : μακάριος A.

[2 a] **4** ἐκκλησίᾳ AM^1 : *quid prius praeb.* M *non liquet* ‖ **5** φασί *ego* (*vid.* Bekker *in ap. crit.*) : φησὶ *codd.* ‖ **8** μέμνηται A^{1}M : μένηται A ‖ **11** ὃς A : ὁ M ‖ **13** μνημονεύει A^{1}M : μημονεύει A.

2.

Lu d'Adrien, une *Introduction à l'Écriture*[1]. Livre utile pour les néophytes.

3.

Lu de Nonnosos[2] un *Récit* dans lequel il relate son ambassade chez les Éthiopiens, les Amérites et les Saracènes, peuples très puissants de ce temps-là, et aussi chez d'autres peuplades du Levant.

Justinien, à cette époque, régnait sur l'Empire romain. Le chef des Saracènes était Kaïsos, descendant d'Aréthas, qui avait été chef lui aussi, et auprès de qui le grand-père de Nonnosos avait été envoyé en ambassade par Anastase alors empereur, et il avait négocié une paix. D'ailleurs, le père de Nonnosos lui aussi, qui s'appelait Abramès, était allé en mission auprès d'Alamundar, un chef des Saracènes, et deux généraux romains, Timostrate et Jean, prisonniers de guerre, furent libérés grâce à lui ; c'est pour le service de l'empereur Justin que cette libération des généraux avait été négociée.

Quant à Kaïsos, chez qui on envoyait Nonnosos, il était à la tête de deux tribus des plus en vue parmi les Saracènes : les Chindènes et les Maadènes. C'est aussi chez ce Kaïsos que le père de Nonnosos, avant la désignation de ce dernier comme ambassadeur, fut envoyé sur l'ordre de Justinien ; et il avait conclu un traité de paix aux termes duquel il reçut comme otage le propre fils de Kaïsos qui s'appelait Mauïas et qu'il ramena auprès de Justinien à

1. Auteur du début du v[e] siècle p. C. Texte conservé (éd. Goessling, Berlin, 1887).

2. Ouvrage perdu. Premier échantillon de la curiosité de Photius pour les histoires extraordinaires et les relations de voyages. Celle-ci a été utilisée par Malalas et Théophane. Cf. R. Laqueur, s. v. *Nonnosos* (n. 2), in *P. W.*, t. XVII (1937), col. 920. Sur les relations de Byzance avec l'Éthiopie à l'époque, voir Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI[e] siècle*, Paris, Leroux, 1901, p. 391-398.

2

Ἀνεγνώσθη Ἀδριανοῦ εἰσαγωγὴ τῆς Γραφῆς. Χρήσιμος τοῖς εἰσαγομένοις ἡ βίβλος.

3

Ἀνεγνώσθη Νοννόσου ἱστορία ἐν ᾗ διαλαμβάνεται πρεσβεία αὐτοῦ πρός τε Αἰθίοπας καὶ Ἀμερίτας καὶ Σαρακηνούς, τὰ ἰσχυρότερα τῶν τότε ἐθνῶν, ἔτι δὲ καὶ πρὸς ἄλλα ἀνατολικὰ ἔθνη.

Ἰουστινιανὸς δὲ τὸ τηνίκα τὴν ῥωμαϊκὴν περιεῖπε πολιτείαν· φύλαρχος δὲ τῶν Σαρακηνῶν ἐχρημάτιζε Κάϊσος, ἀπόγονος Ἀρέθα, καὶ αὐτοῦ φυλάρχου γεγενημένου, πρὸς ὃν ὁ Νοννόσου πάππος ἐπρεσβεύσατο παρὰ Ἀναστασίου τότε βασιλεύοντος ἀποσταλείς, καὶ τὰ πρὸς εἰρήνην ἐσπείσατο· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ὁ πατὴρ Νοννόσου (Ἀβράμης δ' ἦν αὐτῷ ὄνομα) πρὸς Ἀλαμούνδαρον φύλαρχον Σαρακηνῶν ἐπρεσβεύσατο, καὶ δύο στρατηγοὺς Ῥωμαίων, Τιμόστρατον καὶ Ἰωάννην, νόμῳ πολέμου συλληφθέντας ἀνεσώσατο. Ἰουστίνῳ δὲ τῷ βασιλεῖ τὴν τῶν στρατηγῶν διηκονεῖτο ἀνάρρυσιν.

Ὁ μέντοι Κάϊσος, πρὸς ὃν ἐστέλλετο Νόννοσος, δύο γενῶν ἡγεῖτο τῶν παρὰ τοῖς Σαρακηνοῖς ἐπισημοτάτων, Χινδηνῶν καὶ Μααδηνῶν. Πρὸς τοῦτον δὴ τὸν Κάϊσον καὶ ὁ Νοννόσου πατήρ, πρὶν ἢ Νόννοσον πρεσβεύειν αἱρεθῆναι, Ἰουστινιανοῦ πέμποντος ἀπέσταλτο καὶ εἰρηνικὰς ἔθετο σπονδάς, ὥστε καὶ τὸν υἱὸν Καΐσου (Μαυΐας ἐκαλεῖτο) ὅμηρα λαβεῖν καὶ πρὸς Ἰουστινιανὸν ἐς Βυζάντιον ἀποκομίσαι· μεθ'

21 Ἀμερίτας AM : γρ. Ὁμηρίτας A[3] *mg.* ‖ **23** τηνίκα A : τηνικαῦτα M ‖ **40** Μαυΐας A : Μαυΐας δὲ M ‖ **41** Ἰουστινιανὸν A[1]M : Ἰουστινιανὸς A.

Byzance. C'est plus tard que Nonnosos partit lui-même en [2 b] mission dans un double but : ramener si possible Kaïsos auprès de l'empereur et parvenir jusqu'au roi des Axoumites (Élesbaas était alors le maître de cette peuplade) et, en outre, pousser jusque chez les Amérites[1].

Axoum est une ville considérable et en quelque sorte la capitale de toute l'Éthiopie ; celle-ci est située au Sud-Est par rapport à l'Empire romain.

Pour Nonnosos, il fut en butte sur sa route à bien des embûches des indigènes et il courut beaucoup de dangers à cause des fauves ; il fut souvent aux prises avec maintes difficultés de terrain et placé devant des situations critiques ; il réalisa néanmoins ses plans jusqu'au bout et fut rendu sain et sauf à sa patrie.

Kaïsos, après une seconde ambassade d'Abramès auprès de lui, vint à Byzance ; il partagea sa propre province entre ses frères Ambros et Jézidos et il reçut lui-même de l'empereur le commandement sur la Palestine ; il emmenait avec lui beaucoup de ses sujets.

Ce que maintenant, dit-il, on appelle « sandales » s'appelait chez les anciens « brodequins » et le « turban » s'appelait « phasôlis »[2].

La plupart des Saracènes, ceux de Phoenicon comme ceux d'au-delà de cette ville et des monts dits Tauréniens*, considèrent comme sacré un endroit dédié à je ne sais quel dieu et ils s'y rassemblent deux fois l'an. De ces assemblées, la première dure un mois tout entier en se prolongeant jusque vers le milieu du printemps, où elle s'achève quand le soleil traverse le signe du Taureau. L'autre as-

1. Ces ambassades, d'après Procope, *Guerres de Justinien*, I, 1 (t. I, p. 106, éd. Bonn), qui ne mentionne pas Nonnosos, mais Julien et Kaïsos, avaient pour but d'allier Éthiopiens et Himyarites contre la Perse et d'amener les Éthiopiens à détourner de la Perse le trafic de la soie. Cf. Ostrogorsky, *Hist. de l'État byzantin*, trad. Gouillard, Paris, Payot, 1956, p. 104 ; Levtchenko, p. 97 ; Doresse, t. I, p. 174 sqq.

2. Ce paragraphe n'est pas sans ressemblance avec une note marginale que Photius, toujours curieux de langage, aurait insérée dans son sommaire. On regrettera qu'il n'ait glosé aucun de ces mots dans son *Lexique* ; il aurait ainsi permis de donner une traduction plus valable de ce passage que j'ai rendu vaille que vaille, les dictionnaires ne fournissant aucune indication précise.

ὃν χρόνον ἐπρεσβεύσατο Νόννοσος ἐπὶ δυσὶ τούτοις, [2 b] Καΐσον, εἰ δυνατόν, πρὸς βασιλέα ἀγαγεῖν, καὶ πρὸς τὸν τῶν Αὐξουμιτῶν ἀφικέσθαι βασιλέα (Ἐλεσβαᾶς δὲ τότε ἐκράτει τοῦ ἔθνους), καὶ πρὸς τούτοις καὶ εἰς τοὺς Ἀμερίτας παραγενέσθαι·

Ἡ δὲ Αὔξουμις πόλις ἐστὶ μεγίστη καὶ οἷον μητρόπολις τῆς ὅλης Αἰθιοπίας, κεῖται δὲ μεσημβρινωτέρα καὶ ἀνατολικωτέρα τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς.

Ὁ δὲ Νόννοσος, πολλὰς μὲν ἐπιβουλὰς ἐθνῶν ὑποστάς, πολλὰς δὲ θηρίων χαλεπότητας παρὰ τὴν ὁδόν, καὶ πολλαῖς δυσχωρίαις καὶ ἀπορίαις πολλάκις περιπεσών, ὅμως καὶ τὰ δόξαντα ἐξετέλεσε καὶ σῶος τῇ πατρίδι ἀποδίδοται.

Ὅτι Καΐσος Ἀβράμου πάλιν πρὸς αὐτὸν πρεσβεύσαντος πρὸς τὸ Βυζάντιον παραγίνεται, καὶ τὴν ἰδίαν φυλαρχίαν Ἄμβρῳ καὶ Ἰεζίδῳ τοῖς ἀδελφοῖς διανειμάμενος, αὐτὸς τὴν Παλαιστινῶν ἡγεμονίαν παρὰ βασιλέως ἐδέξατο, πλῆθος πολὺ ὑποτεταγμένων αὐτῷ σὺν αὐτῷ ἐπαγόμενος.

Ὅτι τὰ σανδάλια, φησί, νυνὶ λεγόμενα, ἀρβύλας ἔλεγον οἱ παλαιοί, καὶ τὸ φακιόλιον φασώλιν.

Ὅτι τῶν Σαρακηνῶν οἱ πλεῖστοι, οἵ τε ἐν τῷ Φοινικῶνι καὶ οἱ τοῦ Φοινικῶνος καὶ τῶν ὀνομαζομένων Ταυρηνῶν ὀρῶν ἐπέκεινα, ἱερόν τι χωρίον νομίζουσιν, ὅτῳδὴ θεῶν ἀνειμένον, καὶ ἐνταῦθα συλλέγονται κατ' ἐνιαυτὸν ἕκαστον δίς· ὧν τὴν μὲν τῶν πανηγύρεων αὐτῶν μὴν ὅλος μετρεῖ παρατείνων, σχεδόν που τοῦ ἔαρος κατὰ τὸ μέσον τελουμένην, ὅτε τὸν ταῦρον ὁ ἥλιος ἐπι-

[2 b] **2** Ἐλεσβαᾶς M : Ἐλεσβαὰς A ‖ **12** ὅτι A¹M : ὁ A ‖ **16** ὑποτεταγμένων A : τῶν ὑποτεταγμένων A²M ‖ **16/17** αὐτῷ σὺν αὐτῷ Bekker : αὐτῷ σὺν αὐτῷ *codd.* ‖ **19** φακιόλιον : φακεϊόλιον M φακίολον A ‖ **25** ἔαρος A²M : ἑνὸς A.

semblée dure deux mois ; ils la tiennent après le solstice d'été.

Tant que durent ces assemblées, ils vivent, dit Nonnosos, dans une paix complète non seulement entre eux, mais aussi avec tous les gens qui séjournent dans leur pays. Ils prétendent que les bêtes sauvages elles-mêmes vivent en paix avec les hommes et, qui plus est, également entre elles. Il rapporte encore beaucoup d'autres merveilles toutes semblables à des légendes.

La distance d'Adoulis[1] à Axoum, dit-il, est de quinze jours de voyage.

Tandis que Nonnosos et sa suite s'en allaient vers Axoum, un spectacle extraordinaire s'offrit à eux aux environs d'une place appelée Auè (Auè est située à mi-chemin entre Axoum et Adoulis)[2] : un gros troupeau d'éléphants qui comptait bien environ cinq mille bêtes. Ces éléphants paissaient une plaine immense et il [3 a] n'était pas facile aux indigènes de s'approcher d'eux ni de les écarter de leur pâturage. Voilà donc le spectacle qui s'offrit à eux en cours de route.

Il faut aussi parler du climat et de ses changements successifs entre Auè et Axoum ; il offre les contrastes extrêmes de l'hiver et de l'été. En effet, quand le soleil traverse le Cancer, le Lion et la Vierge, c'est, jusqu'à Auè, tout comme chez nous, l'été et le temps sec qui règnent sans discontinuer dans l'air ; mais à partir d'Auè en direction d'Axoum et du reste de l'Éthiopie règne un rude hiver. Il ne sévit pas tout le jour, mais commence à midi partout ; il remplit l'air de nuées et inonde la contrée d'averses violentes. C'est à ce moment-là aussi que le Nil en crue se répand sur l'Égypte, fait d'elle une mer et irrigue

1. Adoulis, aujourd'hui Zoula, sur le golfe d'Arabie. Cf. Pietschmann, s. v. *Adoule*, in *P. W.*, t. I (1894), col. 431 sqq.

2. Auè est l'ancien nom de Yéha. Αὔη ou Αὔα serait la transcription grecque de *Hou*. Cf. Pietschmann, s. v. *Aua*, in *P. W.*, t. II (1896), col. 2263, et J. Doresse, *op. cit.*, t. I, p. 73-78 et 85. La rencontre d'un troupeau d'éléphants ne pouvait étonner qu'un étranger, car il semble que cet animal était très répandu dans le pays. Agatharchide de Cnide (Photius, « codex » 250) l'atteste également. Dans tout l'ancien royaume d'Axoum, des postes étaient organisés pour la chasse à l'éléphant. Cf. J. Doresse, *op. cit.*, t. I, p. 99 sqq.

πορεύεται. Ἡ δὲ ἑτέρα πανήγυρις δυσὶ μησὶ παρατείνεται· μετὰ θερινὰς τροπὰς ἄγουσι ταύτην.

Ἐν ταύταις, φησί, ταῖς πανηγύρεσι πᾶσαν ἄγουσιν εἰρήνην, οὐ πρὸς ἀλλήλους μόνον ἀλλὰ καὶ πρὸς ἅπαντας τοὺς ἐνδημοῦντας ἀνθρώπους· φασὶ δὲ ὅτι καὶ τὰ θηρία πρὸς τοὺς ἀνθρώπους, οὐ μόνον δὲ ἀλλὰ καὶ αὐτὰ πρὸς ἄλληλα. Λέγεται δὲ καὶ ἄλλα πολλὰ παράδοξα καὶ μύθων οὐδὲν διαλλάττοντα.

Ὅτι διεστηκέναι φησὶ τὴν Ἄδουλιν τῆς Αὐξούμεως ιε' ἡμερῶν ὁδόν. Ἀπιοῦσι δὲ εἰς τὴν Αὔξουμιν Νοννόσῳ τε καὶ τοῖς μετ' αὐτὸν μέγιστον ἐφάνη θέαμα περὶ χωρίον Αὔην προσονομαζόμενον (κεῖται δὲ ἡ Αὔη ἐν μέσῳ τῆς τε τῶν Αὐξουμιτῶν καὶ τῆς τῶν Ἀδουλιτῶν πόλεως), ἐλεφάντων πλῆθος οὐκ ὀλίγον, ἀλλὰ σχεδὸν ὡς χιλιάδων πέντε. Ἐνέμοντο δὲ οὗτοι οἱ ἐλέφαντες ἐν πεδίῳ μεγάλῳ· καὶ πελάζειν αὐτοῖς οὐδενὶ τῶν ἐγχω- [3 a] ρίων ἦν εὔκολον, οὐδὲ εἴργειν τῆς νομῆς. Τοῦτο μὲν οὖν μεταξὺ τὸ θέαμα αὐτοῖς προσεγεγόνει.

Χρὴ δὲ καὶ τὰ περὶ τῆς κράσεως τῶν ἀέρων εἰπεῖν, οἷα ἀπὸ τῆς Αὔης ἐπὶ τὴν Αὔξουμιν διαδέχεται. Ἐναντίως γὰρ περί τε θέρος καὶ χειμῶνα διάκειται. Τοῦ γὰρ ἡλίου τὸν καρκίνον τε καὶ λέοντα καὶ παρθένον διερχομένου, μέχρι μὲν τῆς Αὔης ὥσπερ καὶ παρ' ἡμῖν θέρος τε καὶ ξηρότης διακρατεῖ τὸν ἀέρα, ἀπὸ δὲ τῆς Αὔης ἐπὶ τὴν Αὔξουμιν καὶ τὴν ἄλλην Αἰθιοπίαν χειμὼν ἐπίκειται σφοδρός, οὐ δι' ὅλης ἡμέρας, ἀλλὰ γὰρ ἀπὸ μεσημβρίας ἀρχόμενος ἑκάστοτε, συννεφῆ τε τὸν ἀέρα ποιῶν καὶ ὄμβροις ῥαγδαίοις τὴν χώραν ἐπικλύζων.

Τηνικαῦτα δὲ ἄρα καὶ ὁ Νεῖλος πολὺς ἐπὶ τὴν Αἴγυ-

28 μετὰ A : μετὰ δὲ M ‖ **31/32** φασὶ — ἀνθρώπους A^1 *mg* M : *om.* A ‖ **35** φησὶ A : *om.* M. ‖ Αὐξούμεως A^1M : Αὐξουμένης A ‖ **39** τῆς τε A^2 *s. v.* : *om.* A ‖ Αὐξουμιτῶν A^1M : Ἀξομιτῶν A ‖ **40** ὡς A : ὅσον M.

[3 a] **4** τῆς A : τε M ‖ **11** τε A^2 *s. v.* M : *om.* A.

son sol. Mais, lorsque le soleil traverse le Capricorne, le Verseau et les Poissons, inversement, l'air, chez les Adoulites jusqu'à Auè, inonde la contrée d'averses et, pour ceux qui vivent entre Auè et Axoum et dans tout le reste de l'Éthiopie, c'est l'été et la terre leur offre ses splendeurs.

Nonnosos quittait Pharsan[1] et, quand il eut atteint la dernière des îles, il lui survint cette aventure dont le récit même est surprenant. Il rencontra, en effet, des êtres de forme et d'apparence humaines, de taille très petite, noirs de peau, avec une épaisse toison de poils sur tout le corps ; les hommes étaient suivis de femmes qui leur ressemblaient et d'enfants encore plus petits que les hommes de leur race. Tous étaient nus ; toutefois, un petit pagne en peau dissimulait le sexe chez les adultes, hommes et femmes. Ils ne manifestaient aucune attitude féroce ni sauvage ; ils possédaient même un langage humain, mais leur parler était tout à fait inconnu de tous leurs voisins et à plus forte raison des compagnons de Nonnosos. Ils vivaient de coquillages et de poissons rejetés par les vagues. Ils n'avaient aucune hardiesse : au contraire, en voyant nos gens, ils restaient stupéfaits comme nous le sommes devant les fauves de très grande taille.

4.

Lu de Théodore d'Antioche[2], *Pour Basile, contre Eunomius*[3] en vingt-cinq livres.

1. Peut-être s'agit-il des îles Farsan ou Farasan, dans le golfe Arabique, dont les habitants vivent encore de la pêche des perles et des tortues.

2. C'est l'évêque de Mopsueste, mort en 428 p. C. On trouvera le texte de ses œuvres conservées dans Migne, *P. G.*, t. XLVI. Sur l'auteur et son œuvre, cf. A. Puech, *Hist. de la litt. gr. chrét.*, Paris, Les Belles-Lettres, 1930, t. III, p. 567-584, et R. Devreesse, *Essai sur Théodore de Mopsueste*, in *Studi e testi*, Cité du Vatican, 1948.

3. Basile, c'est saint Basile le Grand, évêque de Césarée (330-379) ; Eunomius est l'évêque de Cyzique mort en 393 et qui fut déposé pour arianisme. Un fragment du présent écrit a été conservé par un évêque latin du VIe siècle, Facundus ; on le trouvera dans Migne, *P. L.*, t. LXVII, qui reprend l'édition de J. Sirmond, Paris, 1629. Cf. aussi H. G. Opitz, s. v. *Theodoros* (n. 49), in *P. W.*, 2e sér., t. V (1934), col. 1887.

πτον ἐρχόμενος πελαγίζει τε καὶ κατάρδει τὴν γῆν. Ὅτε δὲ ὁ ἥλιος τὸν αἰγόκερών τε καὶ ὑδρηχόον καὶ ἰχθύας ἐπιπορεύεται, ἀνάπαλιν ὁ ἀὴρ τοῖς μὲν Ἀδουλίταις μέχρι τῆς Αὔης ὄμβροις ἐπικλύζει τὴν χώραν, τοῖς δὲ ἀπὸ τῆς Αὔης μέχρι Αὐξούμεως καὶ τῆς ἄλλης Αἰθιοπίας θέρος τέ ἐστι καὶ τὰ ὡραῖα τηνικαῦτα τούτοις ἡ γῆ παραδίδωσιν.

Ὅτι ἀπὸ τῆς Φαρσὰν πλέοντι τῷ Νοννόσῳ, ἐπὶ τὴν ἐσχάτην τῶν νήσων κατηντηκότι, τοιόνδε τι συνέβη, θαῦμα καὶ ἀκοῦσαι. Ἐνέτυχε γάρ τισι μορφὴν καὶ ἰδέαν ἔχουσιν ἀνθρωπίνην, βραχυτάτοις δὲ μέγεθος καὶ μέλασι τὴν χρόαν, ὑπὸ δὲ τριχῶν δεδασυμένοις διὰ παντὸς τοῦ σώματος. Εἵποντο δὲ τοῖς ἀνδράσι καὶ γυναῖκες παραπλήσιαι καὶ παιδάρια ἔτι βραχύτερα τῶν παρ' αὐτοῖς ἀνδρῶν. Γυμνοὶ δὲ ἦσαν ἅπαντες· πλὴν δέρματί τινι μικρῷ τὴν αἰδῶ περιεκάλυπτον οἱ προβεβηκότες ὁμοίως ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες. Ἄγριον δὲ οὐδὲν ἐπεδείκνυντο οὐδὲ ἀνήμερον, ἀλλὰ καὶ φωνὴν εἶχον μὲν ἀνθρωπίνην, ἄγνωστον δὲ παντάπασι τὴν διάλεκτον τοῖς τε περιοίκοις ἅπασι καὶ πολλῷ πλέον τοῖς περὶ τὸν Νόννοσον. Διέζων δὲ ἐκ θαλαττίων ὀστρείων καὶ ἰχθύων τῶν ἀπὸ τῆς θαλάσσης εἰς τὴν νῆσον ἀπορριπτομένων. Θάρσος δὲ εἶχον οὐδέν, ἀλλὰ καὶ ὁρῶντες τοὺς καθ' ἡμᾶς ἀνθρώπους ὑπέπτησσον ὥσπερ ἡμεῖς τὰ μείζω τῶν θηρίων.

4

Ἀνεγνώσθη Θεοδώρου Ἀντιοχέως ὑπὲρ Βασιλείου κατὰ Εὐνομίου ἐν λόγοις κε΄. Ἔστι δὲ τὴν

15 αἰγόκερών τε καὶ M : αἰγοκέρω τε καὶ A² αἰγοκέρωτα καὶ A || ὑδρηχόον A : ὑδροχόον M || **19** ἐστι A : *om.* M || **23** καὶ A : μὲν καὶ M || **24** μέγεθος A : τὸ μέγεθος M || **25** μέλασι M : μελανὴν A || **29** μικρῷ M : μικρὸν A || **36** ἀπορριπτομένων A : ἀπορριπτουμένων M || **37** ὑπέπτησσον A : ὑπέπτησσαν M || **41** τὴν A : τὴν μὲν M.

Dans son style, cet auteur n'est pas bien brillant, mais, [3 b] dans les pensées et dans l'argumentation, il est très dense et il offre une heureuse richesse de témoignages empruntés aux Écritures. C'est à peu près mot pour mot qu'il réfute les écrits d'Eunomius : il démontre par de nombreuses preuves que ce dernier ignore les sciences profanes et plus encore notre théologie.

Cet écrivain est, je pense, celui qui a été évêque de Mopsueste.

5.

Lu pareillement, de Sophronius*, *Pour Basile, contre Eunomius*[1].

Il est plus clair que Théodore et beaucoup plus concis. Et il n'attaque pas tous les écrits d'Eunomius, mais il harcèle et ruine par une argumentation convaincante tous les points qui paraissent les positions essentielles de l'hérésie d'Eunomius. C'est d'un style laconique qu'il use et, en général, sa phrase est sans contrainte et hachée, elle n'est pas dépourvue de grâce, mais même l'argumentation logique lui est une parure.

6.

Lu de Grégoire de Nysse[2], également, *Pour Basile, contre Eunomius*.

Dans son style, il est aussi brillant que n'importe quel rhéteur et il flatte agréablement l'oreille. D'autre part, il ne fait pas, lui non plus, une réfutation continue de l'écrit d'Eunomius ; aussi est-il à la fois plus concis que Théodore et plus long que Sophronius. Il surabonde, en effet, d'arguments et d'exemples ; et on peut dire en toute franchise que par la beauté, l'éclat et le suprême agrément, il l'emporte sur Théodore dans la même mesure où celui-ci l'emporte sur lui par l'abondance et le bon aloi de ses démonstrations.

1. Ouvrage inconnu par ailleurs.
2. Frère cadet de saint Basile (332-396) ; évêque de Nysse. Ses œuvres sont dans Migne, *P. G.*, t. XLIV-XLVI. Pour les écrits cités aux « codices » 6 et 7, cf. l'édition de V. Jaeger, Berlin, 1920.

φράσιν οὐ πάνυ λαμπρός, ταῖς δὲ διανοίαις καὶ τοῖς [3 b] ἐπιχειρήμασι λίαν πυκνός, καὶ ταῖς γραφικαῖς ἄριστα πλουτῶν μαρτυρίαις. Κατὰ λέξιν δὲ σχεδὸν τῶν Εὐνομίου λόγων τὴν ἀνασκευὴν ποιεῖται, ἀμαθῆ τε λίαν τῶν τε θύραθεν μαθημάτων καὶ πολλῷ μᾶλλον τῆς καθ' ἡμᾶς θεοσοφίας διὰ πολλῶν ἐπιδεικνύς. Ὁ δὲ Μοψουεστίας γεγονὼς ἐπίσκοπος οὗτός ἐστιν οἶμαι.

5

Ἀνεγνώσθη ὁμοίως Σωφρονίου ὑπὲρ Βασιλείου κατὰ Εὐνομίου. Σαφέστερος μὲν Θεοδώρου καὶ πολλῷ συντομώτερος, καὶ οὐδὲ πᾶσι τοῖς Εὐνομίου ἐπεξιὼν ἀλλ' ἐκεῖνα γυμνάζων καὶ ἐλέγχῳ καθυποβάλλων ἃ δοκεῖ συνεκτικὰ καὶ κεφάλαια τῆς Εὐνομίου αἱρέσεως εἶναι. Ἀφοριστικῷ δὲ κέχρηται χαρακτῆρι, καὶ ὡς ἐπίπαν ἀπόλυτός ἐστιν αὐτῷ καὶ ἀσύνδετος ὁ λόγος, οὐκ ἄχαρις δέ, ἀλλὰ καὶ λογικοῖς ἐπιχειρήμασι περιηνθισμένος.

6

Ἀνεγνώσθη Γρηγορίου Νύσσης ὁμοίως ὑπὲρ Βασιλείου κατὰ Εὐνομίου. Τὴν μὲν φράσιν, εἴ τις ἄλλος ῥητόρων, λαμπρὸς καὶ ἡδονῆς ὠσὶν ἀποστάζων, οὐ μέντοι καθεξῆς οὐδ' οὗτος τὴν Εὐνομίου γραφὴν ἀπελέγχει. Διὸ καὶ συντομώτερός ἐστι Θεοδώρου, Σωφρονίου δὲ πλατύτερος· πλεονάζει γὰρ τοῖς ἐνθυμήμασι καὶ τοῖς παραδείγμασιν. Ἔστι δὲ ἀδεκάστως εἰπεῖν ὡς ὅσον ὑπερβάλλει κάλλει τε καὶ λαμπρότητι καὶ τῷ ἡδυτάτῳ Θεόδωρον, τοσοῦτον ἐκείνου τοῦτον τὸ πλῆθος τῶν ἐπιχειρημάτων καὶ τὸ γόνιμον εἰς τὸ προέχειν ἐκβιάζεται.

[3 b] 9 συντομώτερος A : συνετώτερος καὶ συντομώτερος M || 19 λαμπρὸς A^2M : λαμπρῶς A || 20 οὐδ' οὗτος M : οὐδ' οὐ A || 25 ἐκείνου τοῦτον A^2 : ἐκεῖνον τούτου AM.

7.

Lu un autre traité du même Grégoire de Nysse sur le même sujet. Il s'y attaque avec plus de rigueur logique à Eunomius ; il triomphe de haute lutte en ruinant les fortes positions de son hérésie. Et la beauté dans l'expression et l'éclat mêlé à la douceur se montrent ici aussi d'une façon toute spéciale[1].

8.

Lu d'Origène, *Le traité des principes*[2], en quatre livres dont le premier traite du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Dans ce livre, il blasphème d'abondance en déclarant que le Fils a été créé par le Père, l'Esprit par le Fils et que le Père appréhende tous les êtres, le Fils les seuls êtres doués de raison et l'Esprit ceux-là seuls qui ont été sauvés. Il dit encore d'autres absurdités énormes et [4 a] pleines d'impiété ; il radote, en effet, sur des migrations d'âmes, sur des astres animés et sur d'autres erreurs du même genre.

Son premier livre est un tissu de fables qui concernent le Père et, dit-il, le Christ et le Saint-Esprit ainsi que les êtres doués de raison.

Le deuxième traite du monde et des créatures qu'il contient ; il dit que le Dieu de la Loi et celui des Prophètes est un seul Dieu et que celui de l'Ancien et du Nouveau Testament est le même. Il traite aussi de l'incarnation du Sauveur ; il explique qu'un même esprit était en Moïse, dans les Prophètes et dans les Saints Apôtres. Il traite encore de l'âme, de la résurrection, du châtiment et des récompenses.

1. Remarquer cette succession de quatre « codices » qui groupe des œuvres consacrées à un même sujet. On retrouvera des « suites » du même genre qui sont de nature à faire croire à un travail de mémoire : la rédaction d'une notice sur un sujet rappelant à l'auteur ce qu'il a connu d'autre qui s'y rapporte.

2. Le personnage est bien connu (184-253). Cf. sur lui l'excellent livre de R. Cadiou, *La jeunesse d'Origène et les origines de l'école d'Alexandrie*, Paris, Beauchesne, 1936 ; H. Koch, s. v. *Origenes*, in *P. W.*, t. XVIII (1942), col. 1049, et Quasten, II, p. 49. Nous connaissons

7

Ἀνεγνώσθη ἑτέρα πραγματεία τοῦ αὐτοῦ Γρηγορίου Νύσσης περὶ τῆς αὐτῆς ὑποθέσεως, ἐν ᾗ λογικώτερον Εὐνομίῳ συμπλακεὶς κατὰ κράτος αἱρεῖ, πάντα σαθρώσας τῆς δυσσεβείας αὐτοῦ τὰ ὀχυρώματα. Τὸ δὲ κάλλος τοῦ λόγου καὶ ἡ σύγκρατος λαμπρότης γλυκύτητι κἀνταῦθα διαπρεπῶς ἐπιδείκνυται.

8

Ἀνεγνώσθη Ὠριγένους τὸ περὶ ἀρχῶν, λόγοι δ', ὧν ὁ μὲν πρῶτος περὶ πατρὸς καὶ υἱοῦ καὶ ἁγίου πνεύματος· ἐν ᾧ πλεῖστα βλασφημεῖ, τὸν μὲν υἱὸν ὑπὸ τοῦ πατρὸς πεποιῆσθαι λέγων, τὸ δὲ πνεῦμα ὑπὸ τοῦ υἱοῦ, καὶ διήκειν μὲν τὸν πατέρα διὰ πάντων τῶν ὄντων, τὸν δὲ υἱὸν μέχρι τῶν λογικῶν μόνων, τὸ δὲ πνεῦμα μέχρι μόνων τῶν σεσωσμένων. Λέγει δὲ καὶ ἄλλα παραλογώτατα καὶ δυσσεβείας πλήρη· μετεμψυ- [4 a] χώσεις τε γὰρ ληρῳδεῖ, καὶ ἐμψύχους τοὺς ἀστέρας, καὶ ἕτερα τούτοις παραπλήσια. Ἔστι δ' ὁ μὲν πρῶτος αὐτῷ λόγος μεμυθολογημένος περὶ πατρὸς καὶ (ὡς ἐκεῖνός φησι) περὶ Χριστοῦ καὶ περὶ ἁγίου πνεύματος, ἔτι καὶ περὶ λογικῶν φύσεων.

Ὁ δὲ δεύτερος περὶ κόσμου καὶ τῶν ἐν αὐτῷ κτισμάτων, καὶ ἔτι ὅτι εἷς θεὸς νόμου καὶ προφητῶν, καὶ ὅτι ὁ αὐτὸς παλαιᾶς καὶ καινῆς διαθήκης θεός, καὶ περὶ τῆς τοῦ σωτῆρος ἐνανθρωπήσεως, καὶ ὅτι τὸ αὐτὸ πνεῦμα ἐν Μωϋσῇ καὶ τοῖς ἄλλοις προφήταις καὶ ἁγίοις ἀποστόλοις· ἔτι περὶ ψυχῆς, περὶ ἀναστάσεως, περὶ κολάσεως, περὶ ἐπαγγελιῶν.

30 αἱρεῖ Bekker : αἱρεῖ A αἵρει M || **41** μόνων A : *om.* M.

[4 a] **1** γὰρ A : *om.* M || **3** λόγος μεμυθολογημένος A : μεμυθολογημένος λόγος M || **9** Μωϋσῇ A : Μωσεῖ M.

Le troisième a pour sujet le libre-arbitre, et comment le diable et les puissances ennemies, d'après les Écritures, s'attaquent au genre humain ; et il dit que le monde est créé et qu'il est périssable, puisqu'il a un commencement dans le temps.

Le quatrième traite de la Fin dernière, professe que les Écritures sont d'inspiration divine et, finalement, enseigne comment il faut lire et comprendre les Écritures[1].

9.

Lu les quinze livres de la *Préparation évangélique* d'Eusèbe ; dans ces quinze livres, il réfute d'une manière générale les vains discours des païens et il leur reproche de n'avoir pas cessé d'être en désaccord entre eux. Il rappelle, d'autre part, au début du quinzième livre et à la fin d'un autre traité qu'il intitule *Démonstration évangélique* et qui fait suite à la *Préparation évangélique*, que ce dernier traité est, en somme, une réfutation de l'erreur païenne et l'autre la confirmation du message évangélique.

10.

Lu d'Eusèbe, la *Démonstration évangélique* en vingt livres.

11.

Lu d'Eusèbe, la *Préparation ecclésiastique* en ... livres dans lesquels des extraits...

12.

Lu d'Eusèbe, la *Démonstration ecclésiastique* en ... livres.

le *Traité des Principes*, une œuvre capitale d'Origène, par une traduction latine de Rufin (éd. Koetschau, Berlin, 1913, in *Die Gr. Christl. Schrifsteller*).

1. Schoell, *Hist. de la litt. gr. profane*, Paris, 1823-1825, t. VI, p. 309, juge ce compte rendu « imparfait et passionné ». Il est fort schématique, évidemment, et, pour le ton, il est tout simplement celui de la plupart des controverses d'autrefois, mais il est fidèle.

Ὁ δὲ τρίτος περὶ αὐτεξουσίου· πῶς ὁ διάβολος καὶ αἱ ἀντικείμεναι δυνάμεις κατὰ τὰς γραφὰς στρατεύονται τῷ ἀνθρωπίνῳ γένει· ὅτι γενητὸς ὁ κόσμος καὶ φθαρτὸς ἀπὸ χρόνου ἀρξάμενος. Ὁ δὲ τέταρτος περὶ τέλους· ὅτι θεῖαι αἱ γραφαί· τέλος ὅπως δεῖ ἀναγινώσκειν καὶ νοεῖν τὰς γραφάς.

9

Ἀνεγνώσθη εὐαγγελικῆς προπαρασκευῆς Εὐσεβίου λόγοι ιε', ἐν οἷς ὡς ἐπίπαν τὴν Ἑλλήνων ματαιολογίαν ἐλέγχει, καὶ ὡς ἀσύμφωνοι αὐτοὶ πρὸς ἑαυτοὺς διετέλεσαν. Μέμνηται δὲ ἐν ἀρχῇ τοῦ πεντεκαιδεκάτου λόγου καὶ ἐν τῷ τέλει ἑτέρας πραγματείας, ἣν εὐαγγελικὴν ἀπόδειξιν ἐξονομάζει, ἀκόλουθον οὖσαν τῇ εὐαγγελικῇ προπαρασκευῇ, ὅτι ἡ μὲν ἔλεγχός ἐστι σχεδὸν τῆς Ἑλλήνων πλάνης, ἡ δὲ βεβαίωσις τοῦ κηρύγματος τοῦ εὐαγγελικοῦ.

10

Ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου ἡ εὐαγγελικὴ ἀπόδειξις ἐν βιβλίοις εἴκοσιν.

11

Ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου ἐκκλησιαστικὴ προπαρασκευὴ ἐν βιβλίοις..., ἐν οἷς ἐκλογαί...

12

Ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου ἐκκλησιαστικὴ ἀπόδειξις ἐν βιβλίοις...

16 δεῖ A^{2}M : δὴ A ‖ 23 ἀπόδειξιν ἐξονομάζει Bekker : ἀπόδειξιν ἀποδείξειν ἐξονομάζει A ἀπόδειξιν ὀνομάζει M.

13.

Lu d'Eusèbe, deux livres de *Réfutation et d'Apologie* et deux autres qui diffèrent des deux premiers en certains passages, mais leur sont identiques pour le reste, tant par le style que par la pensée. Il met en discussion certaines apories originaires, dit-il, du paganisme contre notre irréprochable religion et il les résout avec bonheur, sinon entièrement.

[4 b] Dans son style, nulle part il n'offre de l'agrément ni de goût pour l'éclat. C'est un auteur très savant ; pourtant, sa pénétration d'esprit et sa fermeté de caractère, eu égard à la rigueur nécessaire en matière de dogme, laissent à désirer. Et, en effet, même ici, on peut voir en plus d'un endroit qu'il blasphème contre le Fils ; il l'appelle seconde cause et généralissime ; et il laisse percer certains autres rejetons de l'hérésie arienne. Il est évident que le sommet de sa carrière se place sous Constantin le Grand. Il s'éprit ardemment de la vertu du saint martyr Pamphile ; c'est pourquoi, disent certains, il a reçu le surnom de Pamphile [1].

14.

Lu d'Apollinaire, *Contre les Païens et sur la Piété et la Vérité* [2].

L'auteur est d'Hiérapolis, d'Hiérapolis d'Asie, dont il

1. Encore une suite de cinq « codices » consacrés, cette fois, au même auteur, la mention de l'un de ses ouvrages ayant sans doute appelé celle des autres. On trouvera la liste des œuvres d'Eusèbe de Césarée (265-340 environ) traitées par Photius chez E. Schwartz, s. v. *Eusebios* (n. 24), in *P. W.*, t. VI (1909), col. 1438. Des ouvrages mentionnés ici, la *Préparation évangélique* nous a été conservée (éd. K. Mras, t. I (l. I-X), Vienne, 1954 ; t. II (l. XI-XV) en cours de publication, in *Die Gr. Chist. Schr.*). Nous n'avons plus que les dix premiers livres de la *Démonstration évangélique* (éd. Heikel, Berlin, 1913, même collection) et les trois autres traités sont perdus. On remarquera que les « codices » 11 et 12 sont incomplets ; c'est le genre de lacune qu'on laisse en travaillant faute d'un détail précis. Photius n'aura pu y revenir. Cf. « codices » 27, 39, 127, 134 et 162.

2. Il ne nous reste rien de cet auteur, dont l'ἀκμή doit se situer vers 175 p. C. Quasten, I, p. 258. J'attire l'attention sur l'aveu d'ignorance qui termine la notice.

13

Ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου ἐλέγχου καὶ ἀπολογίας λόγοι δύο, καὶ ἕτεροι δύο, οἵτινες πρὸς τοὺς προτέρους δύο ἔν τισι ῥητοῖς παραλλάσσοντες ἐν τοῖς ἄλλοις τῇ τε λέξει καὶ τῇ διανοίᾳ οἱ αὐτοί εἰσιν. Εἰσάγει δὲ ὡς ἀπὸ τῶν Ἑλλήνων τινὰς ἀπορίας κατὰ τῆς ἀμωμήτου θρησκείας ἡμῶν, καὶ ταύτας καλῶς, εἰ μὴ καὶ ἐν [4 b] πᾶσιν, ἐπιλύεται.

Τὴν δὲ φράσιν οὐκ ἔστιν οὐδαμοῦ οὔτε ἡδὺς οὔτε λαμπρότητι χαίρων. Πολυμαθὴς δέ ἐστιν ὁ ἀνήρ, εἰ καὶ τὴν ἀγχίνοιαν καὶ τὸ σταθηρὸν τοῦ ἤθους, ὡς παρὰ τὴν ἀκρίβειαν τὴν ἐν τοῖς δόγμασιν, ἐνδεέστερος· καὶ γὰρ κἂν τούτοις ἐν πολλοῖς ἔστιν αὐτὸν ἰδεῖν τὸν υἱὸν βλασφημοῦντα, καὶ δεύτερον αἴτιον καλοῦντα καὶ ἀρχιστράτηγον καὶ ἄλλα τινὰ τῆς ἀρειανικῆς λύσσης βλαστήματα.

Δῆλον ὡς ἐπὶ Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου οὗτος ἤνθησε. Γέγονε δὲ καὶ τῆς Παμφίλου τοῦ ἱερομάρτυρος ἀρετῆς διάπυρος ἐραστής, δι' ἣν αἰτίαν φασί τινες αὐτὸν καὶ τῆς τοῦ Παμφίλου ἐπωνυμίας μετεσχηκέναι.

14

Ἀνεγνώσθη Ἀπολιναρίου πρὸς Ἕλληνας καὶ περὶ εὐσεβείας καὶ περὶ ἀληθείας. Ἔστι δὲ Ἱεραπολίτης ὁ συγγραφεύς, τῆς ἐν Ἀσίᾳ Ἱεραπόλεως γεγονὼς ἐπίσκοπος· ἤνθησεν ἐπὶ Μάρκου Ἀντωνίνου Βήρου βασιλέως Ῥωμαίων.

Ἀξιόλογος δὲ ὁ ἀνὴρ καὶ φράσει ἀξιολόγῳ κεχρημένος. Λέγεται δὲ αὐτοῦ καὶ ἕτερα συγ-

[4 b] 4 ὡς παρὰ A : ὥσπερ M || 8 δῆλον ὡς A : καὶ δῆλόν ἐστιν ὡς M || 10 φασὶ A²M : φησί A || 17 ἤνθησεν A : ἤνθησε δὲ M || Ἀντωνίνου A : Ἀντωνίου A²M.

a été évêque. Le sommet de sa carrière se situe sous Marc-Antonin Verus, empereur des Romains. C'est un homme digne de considération et qui use d'un style estimable. On dit qu'il existe de lui d'autres traités qui valent qu'on en parle ; nous ne les avons pas encore trouvés.

15.

Lu les *Actes du premier synode* en trois tomes.

Le livre portait le nom de Gélase [1], mais c'est moins un procès-verbal qu'un historique. Le style en est commun et bas, mais il rapporte en détail les événements du synode.

16.

Lu les *Actes du troisième synode* [2], qui sont presque entièrement composés de lettres de saint Cyrille à Nestorius et de cet impie à Cyrille.

17.

Lu les *Actes du quatrième synode* [3] en plusieurs livres et dix-sept sessions au cours desquelles Dioscore fut condamné, ainsi qu'Eutychès ; avec eux Nestorius fut aussi frappé d'anathème. Flavien, qui est au nombre des saints, a été justifié après sa mort, ainsi qu'Eusèbe, fils de Dorylée, et Théodoret et Ibas. Quelques autres affaires furent aussi discutées en détail et l'esprit de la vraie doctrine fut affermi.

[5 a] 18.

Lu les *Actes du cinquième synode* [4], où il est traité de l'affaire dite *des trois chapitres** ; le cas d'Origène, qui fut

1. Concile de Nicée (325). L'auteur est Gélase de Cyzique, qui vivait au v[e] siècle. Le texte est dans Migne, *P. G.*, t. LXXXV, p. 1179-1360. Photius revient à cet écrit au « codex » 88, où il est attribué à Gélase de Césarée.
2. Concile d'Éphèse (431).
3. Concile de Chalcédoine (451).
4. Concile de Constantinople (553).

γράμματα ἀξιομνημόνευτα εἶναι, οἷς οὔπω ἡμεῖς ἐνετύχομεν.

15

Ἀνεγνώσθη πρακτικὸν τῆς πρώτης συνόδου ἐν τρισὶ τόμοις. Γελασίου δὲ ἔφερε τὸ βιβλίον ἐπιγραφήν, οὐ μᾶλλον ὑπάρχον πρακτικὸν ἢ ἱστορικόν. Εὐτελὴς δὲ καὶ ταπεινὸς τὴν φράσιν, πλήν γε λεπτομερῶς διέξεισι τὰ ἐν τῇ συνόδῳ.

16

Ἀνεγνώσθη πρακτικὸν τῆς τρίτης συνόδου, σχεδόν τι δι' ἐπιστολῶν τοῦ τε θείου πρὸς Νεστόριον Κυρίλλου καὶ τοῦ δυσσεβοῦς ἐκείνου πρὸς αὐτὸν συντεθειμένον.

17

Ἀνεγνώσθη πρακτικὸν τῆς τετάρτης συνόδου, ἐν βιβλίοις μὲν διαφόροις, πράξεσι δὲ ιε', ἐν αἷς Διόσκορος μὲν καθῄρηται καὶ Εὐτυχής, ἀναθέματι δὲ σὺν αὐτοῖς ὑπεβλήθη καὶ Νεστόριος, Φλαβιανὸς δὲ ὁ ἐν ἁγίοις καὶ μετὰ θάνατον δεδικαίωται, Εὐσέβιός τε ὁ Δορυλαίου καὶ Θεοδώρητος καὶ Ἴβας. Ἐπράχθη δὲ καὶ ἕτερά τινα ἐπὶ μέρους, καὶ τὸ τῆς εὐσεβείας ἐκρατύναντο φρόνημα.

[5 a] 18

Ἀνεγνώσθη πρακτικὰ τῆς πέμπτης συνόδου, ἐν οἷς τὰ λεγόμενα τρία κεφάλαια ἐτρα-

30/31 πρὸς Νεστόριον A : *om.* M || 36 αἷς M : οἷς A || 41 ἐκρατύναντο A : ἐκρατύνατο M.

[5 a] 2 πρακτικὰ A : πρακτικὸν M.

frappé d'anathème en personne et dans ses écrits ; ceux de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste furent frappés eux aussi d'anathème. L'anathème y fut aussi jeté sur les douze chapitres de Théodoret contre Cyrille. Auparavant avaient eu lieu quelques sessions à propos de Zooras et au sujet d'Anthime, qui, de Trapézonte, s'était glissé sur le siège épiscopal de Constantinople ; quelques autres affaires sont aussi prises en considération par ce synode.

19.

Lu les *Actes du sixième synode*[1] en ... sessions au cours desquelles Serge, Cyrus et Pyrrhus de Constantinople furent frappés d'anathème, ainsi qu'Honorius de Rome, Polychronius et d'autres avec eux, pour avoir osé professer qu'il n'y a qu'une seule volonté et qu'une seule énergie dans le Christ. Le dogme de vérité fut confirmé.

20.

Lu les *Actes du septième synode*[2] en ... sessions au cours desquelles l'hérésie iconoclaste fut vouée au mépris, tandis que la croyance orthodoxe brilla d'un vif éclat *.

21.

Lu de Jean Philopon, le traité *Sur la Résurrection*[3] en ... tomes dans lesquels il rejette la résurrection des corps et se répand en discours inconsidérés ; il tourne même en dérision nos bienheureux saints Pères.

1. Concile de Constantinople (680).
2. Nicée (787). Encore une « suite » dont la teneur s'explique de la même façon que celle des précédentes et qui offre des lacunes pareilles à celles relevées *supra*, p. 11, n. 1.
3. Ouvrage perdu. Nicéphore, *Hist. eccl.*, XVIII, 47, en a également fait une analyse. L'auteur était d'Alexandrie et vivait au VIe siècle de notre ère ; il est encore question de lui aux « codices » 43, 55, 215 et 240. Cf. W. Kroll, s. v. *Ioannes* (n. 21), in *P. W.*, t. IX (1916), col. 1791.

καΐσθη τὰ περὶ Ὠριγένους, καὶ ἀνεθεματίσθη αὐτὸς καὶ τὰ συγγράμματα αὐτοῦ, τὰ περὶ Διοδώρου Ταρσοῦ καὶ Θεοδώρου τοῦ Μοψουεστίας, καὶ αὐτοὶ ὁμοίως ἀνεθεματίσθησαν. Ἀνεθεματίσθη δὲ καὶ Θεοδωρήτου τὰ κατὰ τοῦ Κυρίλλου γραφέντα κεφάλαια ιβʹ. Ἐγένοντο δὲ καὶ πρὸ ταύτης πράξεις τινὲς περί τε Ζωόρα καὶ Ἀνθίμου τοῦ ἐκ Τραπεζοῦντος τὸν Κωνσταντινουπόλεως θρόνον ὑπελθόντος, ἄλλαι τέ τινες, αἳ ταύτῃ συμπεριέχονται.

19

Ἀνεγνώσθη Π ρ α κ τ ι κ ὰ τ ῆ ς ἕ κ τ η ς σ υ ν ό δ ο υ ἐν πράξεσιν..., ἐν αἷς Σέργιος, Κῦρος, Πύρρος Κωνσταντινουπόλεως ἀνεθεματίσθησαν, μεθ' ὧν Ὁνώριος Ῥώμης, Πολυχρόνιος καὶ ἕτεροι σὺν αὐτοῖς ἓν θέλημα καὶ μίαν ἐνέργειαν ἐπὶ Χριστοῦ εἰπεῖν τολμήσαντες. Τὸ δὲ τῆς ἀληθείας δόγμα ἐβεβαίωσαν.

20

Ἀνεγνώσθη Π ρ α κ τ ι κ ὰ τ ῆ ς ἑ β δ ό μ η ς σ υ ν ό δ ο υ, ἐν πράξεσιν..., ἐν αἷς ἥ τε τῶν εἰκονομάχων αἵρεσις ἐθριαμβεύθη καὶ τῶν ὀρθοδόξων διέλαμψεν ἡ πίστις.

21

Ἀνεγνώσθη Ἰ ω ά ν ν ο υ Φ ι λ ο π ό ν ο υ ὁ περὶ ἀναστάσεως λόγος ἐν τόμοις..., ἐν οἷς τὴν τῶν σωμάτων ἀνάστασιν ἀναιρεῖ πολλά τε ἀπερισκέπτως λέγει, ἐπιχλευάζων καὶ τοὺς μακαρίους καὶ ἁγίους πατέρας ἡμῶν.

7 Θεοδωρή (ι M) του A¹M : Θεοδώρου A ‖ **11** ταύτῃ M : ταύτης A ‖ συμπεριέχονται A : περιέχονται M ‖ **16** Ὁνώριος *edd.* : Ὀνώριος *codd.*

22.

Lu du moine Théodose[1] une réfutation sérieuse à propos des passages d'auteurs allégués par Jean Philopon contre la résurrection et un appareil de citations empruntées aux Écritures et aux Pères pour confondre le vain travail de Philopon.

23.

Lu de Conon, Eugène et Thémistius[2], *Contre Jean.* Ils mettent au pinacle son vain travail sur la résurrection et ils se livrent, dans cet ouvrage, à une violente charge contre lui ; ils vont jusqu'à le déclarer absolument étranger au dogme chrétien. Pourtant, ces auteurs, eux [5 b] aussi, partageaient son opinion en refusant de reconnaître le concile de Chalcédoine.

24.

Lu un livre qui contient les actes d'un colloque qui a eu lieu devant Jean[3], évêque de la ville impériale, sous le règne de Justin ; il eut lieu entre Conon et Eugène, les Trithéites, et Paul et Stéphane, eux-mêmes de la secte des Hésitants *.

Dans cette discussion, Conon et Eugène prennent visiblement parti pour Philopon. En effet, alors que les partisans de Paul et de Stéphane exigeaient d'eux l'anathème contre Philopon, ils n'y consentirent pas, mais produisirent même des témoignages qui tendaient à attester la conformité de la pensée de celui-ci avec celle de Sévère et de Théodose, leurs maîtres. Or, ceux-ci, en matière de théologie, entre autres propos conformes à la vraie foi,

1. Tout ce que nous savons de cet auteur et de cet ouvrage tient dans ce « codex » 22.
2. Tous ces adversaires de Philopon, eux-mêmes hérétiques, sont de la fin du VI[e] siècle p. C. L'ouvrage est perdu.
3. Patriarche de Constantinople de 565 à 577. Ces *Actes* sont perdus.

22

Ἀνεγνώσθη Θεοδοσίου μονάζοντος τῶν τῷ Φιλοπόνῳ Ἰωάννῃ παραληφθέντων χρήσεων κατὰ τῆς τῶν σωμάτων ἀναστάσεως ἐσπουδασμένη ἀνατροπή, καὶ παράθεσις ῥητῶν γραφικῶν τε καὶ πατρικῶν εἰς ἔλεγχον τῆς Ἰωάννου ματαιοπονίας.

23

Ἀνεγνώσθη Κόνωνος καὶ Εὐγενίου καὶ Θεμιστίου κατὰ Ἰωάννου, τὴν περὶ ἀναστάσεως αὐτοῦ ματαιοπονίαν στηλιτευόντων· ἐν οἷς πολλὴν αὐτοῦ καταδρομὴν ποιοῦνται, ὥστε καὶ ἀλλότριον λέγειν αὐτὸν παντελῶς τοῦ δόγματος τῶν Χριστιανῶν. Καίτοι καὶ οὗτοι [5 b] τῆς αὐτῆς αὐτῷ δόξης ἐκοινώνουν, τὴν ἐν Χαλκηδόνι, ὡς ἐκεῖνος, οὐ παραδεχόμενοι σύνοδον.

24

Ἀνεγνώσθη βιβλίον ἔχον πεπραγμένα συστάντα παρὰ τῷ τῆς βασιλίδος ἐπισκόπῳ Ἰωάννῃ, Ἰουστίνου βασιλεύοντος· ἅ τινα συνέστησαν μεταξὺ Κόνωνος καὶ Εὐγενίου τῶν τριθεϊτῶν καὶ Παύλου καὶ Στεφάνου, καὶ αὐτῶν τῆς τῶν διακρινομένων αἱρέσεως τυγχανόντων. Ἐν ᾧ φαίνονται Κόνων καὶ Εὐγένιος ἀντιποιούμενοι τοῦ Φιλοπόνου· τῶν γὰρ περὶ Παῦλον καὶ Στέφανον ἀπαιτούντων αὐτοὺς ἀναθεματίσαι τὸν Φιλόπονον, οὗτοι οὐκ ἠνέσχοντο, ἀλλὰ καὶ προεκόμιζον μαρτυρίας ὡς συνῳδὰ Σεβήρῳ καὶ Θεοδοσίῳ τοῖς ἑαυτῶν φρονεῖ διδασκάλοις.

34 παράθεσις A : παράδοσις M ‖ **39** ματαιοπονίαν A : ματαιολογίαν A[2] *v. lec.* M ‖ **40** παντελῶς A : *om.* M ‖ **41** οὗτοι A : αὐτοὶ M.

[5 b] **1** Χαλκηδόνι A : Καρχηδόνι M ‖ **7** τῶν A : *om.* M ‖ **9** φαίνονται M : φαίνεται A ‖ **11** Φιλόπονον A[2]M : Φίλιππον A.

professent que la Trinité est d'une même substance et d'une même nature, que Dieu est un et une la Divinité. Mais ils blasphèment quand ils appellent substances partielles, divinités particulières et natures particulières le Père, le Fils et l'Esprit-Saint : ils sont en contradiction avec eux-mêmes et avec la vérité. Et ils tiennent encore certains autres propos vides et fort proches de cette opinion futile.

25.

Lu de Chrysostome un texte intitulé *Commentaires sur la mort*, vingt-deux petits sermons.

Dans le même volume, lu vingt-deux sermons du même genre sur l'Ascension et encore sur la Pentecôte, dix-sept de la même sorte[1].

26.

Lu d'un évêque de Cyrène appelé Synésius[2], *Sur la Providence, sur la Royauté*[3] et sur certains autres sujets.

Dans son style, il a de l'élévation et de l'ampleur, mais il penche vers une expression trop poétique.

Lu également de lui des *Lettres diverses* qui distillent une grâce et un agrément qu'accompagne une pensée forte et drue. Il avait des origines païennes et des attaches avec la philosophie. On dit que, quand il eut opté pour la doctrine divine du christianisme, il en accepta docilement tous les enseignements, mais ne consentit pas à admettre celui sur la résurrection. Cependant, malgré cette attitude,

1. Il n'est pas nécessaire de gloser sur un personnage aussi connu que saint Jean Chrysostome (347-407), auquel Photius s'est encore intéressé à plusieurs reprises dans d'autres « codices » (86, 172-174, 270, 274, 277). Cf. A. Puech, *op. cit.*, t. III, p. 458-533. Nous n'avons plus les homélies dont il est question ici.

2. Évêque de Ptolémaïs, en Cyrénaïque (378-431) ; œuvres dans Migne, *P. G.*, t. LXVI. Cf., sur le personnage, Ch. Lacombrade, *Synésios de Cyrène, Hellène et chrétien*, Paris, Les Belles-Lettres, 1951.

3. Cf. Ch. Lacombrade, *Le Discours de la Royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadios*, trad. et comm., Paris, Les Belles-Lettres, 1951.

Οὗτοι δὲ τὰς μὲν ἄλλας περὶ τὴν θεολογίαν λέγουσι φωνὰς εὐσεβεῖς, Τριάδα ὁμοούσιον καὶ ὁμοφυῆ, καὶ θεὸν ἕνα καὶ μίαν θεότητα· βλασφημοῦσι δὲ λέγοντες μερικὰς οὐσίας καὶ ἰδικὰς θεότητας καὶ ἰδικὰς φύσεις τὸν πατέρα καὶ τὸν υἱὸν καὶ τὸ ἅγιον πνεῦμα ἑαυτοῖς τε καὶ τῇ ἀληθείᾳ μαχόμενοι· καὶ ἄλλα ἄττα ληροῦσι παραπλήσια ταύτης τῆς ματαιότητος.

25

Ἀνεγνώσθη τοῦ Χρυσοστόμου ἐπιγραφὴν ἔχον σχόλια εἰς τὸν θάνατον, λόγοι μικροὶ εἴκοσι δύο. Καὶ ἐν τῷ αὐτῷ λόγοι παραπλήσιοι εἰς τὴν ἀνάληψιν κβʹ, καὶ ἔτι εἰς τὴν πεντηκοστὴν ὡσαύτως λόγοι ιζʹ.

26

Ἀνεγνώσθη ἐπισκόπου Κυρήνης, Συνέσιος αὐτῷ ὄνομα, περὶ προνοίας, περὶ βασιλείας καὶ περὶ ἄλλων τινῶν· τὴν δὲ φράσιν ὑψηλὸς καὶ ὄγκον ἔχων, ἀποκλίνων δὲ καὶ πρὸς τὸ ποιητικώτερον.

Ἀνεγνώσθη δὲ αὐτοῦ καὶ ἐπιστολαὶ διάφοροι, χάριτος καὶ ἡδονῆς ἀποστάζουσαι μετὰ τῆς ἐν τοῖς νοήμασιν ἰσχύος καὶ πυκνότητος.

Ἦν δ' οὗτος ἐξ Ἑλλήνων, φιλοσοφίᾳ σχολάζων· ὅν φασι πρὸς τὸν θεϊασμὸν τοῦ χριστιανισμοῦ νεύσαντα τὰ μὲν ἄλλα παραδέχεσθαι εὐπειθῶς, τὸν δὲ περὶ ἀναστάσεως οὐκ ἐθέλειν προσίεσθαι λόγον. Ἀλλ' οὖν καὶ οὕτω διακείμενον ἐμύησάν τε τὰ ἡμέτερα καὶ

19 ἄλλα ἄττα A : ἄλλα τα M ‖ **23** σχόλια A : σχόλιον M ‖ **24** λόγοι A : λόγῳ M ‖ **31** τὸ A² *s. v.* M : *om.* A ‖ ποιητικώτερον A : πολιτικώτερον M ‖ **31** ἀνεγνώσθη A : ἀνεγνώσθησαν M ‖ **34** φιλοσοφίᾳ A : σοφίᾳ M ‖ **34** σχολάζων A¹M : σχολάσας A ‖ **35** φασὶ A : φησὶ M.

on l'initia à notre religion et on le jugea même digne de l'épiscopat, eu égard à la dignité de sa personne et à la pureté de sa vie, et parce qu'on estimait qu'un homme qui vivait [6 a] une vie comme la sienne ne pouvait manquer d'être illuminé par la lumière de la résurrection. Et on ne fut pas trompé dans cette espérance : car c'est le plus aisément du monde, quand il fut évêque, que le dogme de la résurrection devint aussi pour lui un article de foi. Il était l'ornement de Cyrène au temps où Théophile était évêque d'Alexandrie.

27.

Lu d'Eusèbe, une *Histoire de l'Église*[1] en dix livres. Il commence à la naissance du Christ notre vrai Dieu ; il passe en revue avec beaucoup de soin les événements du temps des tyrans et termine son récit avec le règne de Constantin le Grand en exposant par le menu tout ce qui fut décidé sous son règne et par lui pour les Églises.

28.

Lu de Socrate[2], une *Histoire de l'Église* qui fait suite à celle d'Eusèbe. Elle commence, en effet, au règne de Constantin et descend jusqu'à celui de Théodose le Jeune.

L'auteur, dès son enfance, fréquenta l'école d'Ammonius et d'Helladius, érudits alexandrins, où il s'instruisit dans les lettres. C'étaient deux païens bannis de leur patrie pour sédition et qui vivaient à Constantinople.

Le livre embrasse une période de cent quarante ans. L'histoire tout entière se compose de sept tomes. Son

1. Sur Eusèbe, cf. *supra*, p. 11, n. 1. L'*Histoire de l'Église* est conservée (éd. Schwartz, Berlin, Akademie Verlag, 1952, reprise de l'éd. Schwartz-Mommsen, 1903-1908). Cf. aussi *Histoire ecclésiastique*, texte et traduction G. Bardy, Paris, Éd. du Cerf, 1952-1958, 3 vol. (coll. *Sources chrétiennes*).

2. Vers 380-439. L'ouvrage est conservé (éd. R. Hussey, Oxford, 1853, 3 vol., et Migne, *P. G.*, t. LXVII). Sur l'auteur, cf. Eltester, s. v. *Sokrates Scholasticus*, in *P. W.*, 2e sér., t. III (1929), col. 893-901.

ἔτι καὶ ἀρχιερωσύνης ἠξίωσαν, πρὸς τὴν ἄλλην τοῦ ἀνδρὸς καλοκἀγαθίαν καὶ τὸ καθαρὸν ἀφορῶντες τοῦ βίου, καὶ ὅτι οὐκ ἂν οὕτω βιοὺς ἄνθρωπος τὸ τῆς ἀνα- [6 a] στάσεως οὐκ ἐλλαμφθείη φέγγος. Καὶ τῆς ἐλπίδος οὐκ ἐψεύσθησαν· ῥᾷστα γὰρ αὐτῷ, ἐπεὶ ἀρχιεράτευσε, καὶ τὸ τῆς ἀναστάσεως εἰς πίστιν ἀποκατέστη δόγμα. Ἐπεκόσμει δὲ Κυρήνην ὅτε Θεόφιλος Ἀλεξανδρείας ἐπεστάτει.

27

Ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία ἐν τόμοις δέκα. Ἄρχεται ἀπὸ παρουσίας Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ θεοῦ ἡμῶν, καὶ διέρχεται τὰ κατὰ τοὺς τυράννων χρόνους ἐπιμελέστερον, καὶ καταλήγει μέχρι τῆς Κωνσταντίνου βασιλείας τοῦ μεγάλου λεπτότερον, ὅσα ταῖς ἐκκλησίαις ἐπὶ αὐτοῦ τε καὶ ὑπ' αὐτοῦ ἐπρυτανεύθη ἀναγραφόμενος.

28

Ἀνεγνώσθη Σωκράτους ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία, ἐφεξῆς οὖσα τῆς Εὐσεβίου· ἄρχεται μὲν γὰρ ἀπὸ τῆς Κωνσταντίνου βασιλείας, καὶ κάτεισιν ἕως τῆς τοῦ νέου Θεοδοσίου βασιλείας.

Ὁ δὲ συγγραφεὺς παρὰ Ἀμμωνίῳ καὶ Ἑλλαδίῳ τοῖς Ἀλεξανδρεῦσι γραμματικοῖς φοιτῶν ἔτι παῖς ὢν τὰ τῆς γραμματικῆς ἐδιδάσκετο, ἑλληνισταῖς οὖσι καὶ διὰ στάσιν ἐκπεσοῦσι τῆς πατρίδος καὶ ἐν Κωνσταντινουπόλει διατρίβουσι.

Περιέχει ἡ βίβλος χρόνον ἐτῶν ρμ'· ἡ δὲ πᾶσα ἱστορία ἐν τόμοις

[6 a] **3** ἀποκατέστη A²M : ἀπεκατέστη A || **8/9** τὰ κατὰ τοὺς τυράννων χρόνους A³ : τὰ κατὰ τοὺς τυράννους χρόνους A τὰ ἐν τοῖς κατὰ τοὺς τυράννους χρόνους M || **9** καὶ καταλήγει A¹M : καὶ τὰ λήγει A || **9/10** τῆς Κωνσταντίνου βασιλείας τοῦ μεγάλου A : τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου τοῦ μεγάλου M || **16** παρὰ M : περὶ A || **20** περιέχει A : περιέχει δὲ M.

style n'a rien de remarquable ; d'autre part, même en fait de dogmes, il n'est pas des plus minutieux.

29.

Lu d'Évagre[1], érudit et ancien préfet, originaire de la ville d'Épiphania en Coelè-Syrie, une *Histoire de l'Église* en six tomes ; elle commence là où s'arrêtent celles de Socrate et de Théodoret et descend jusqu'au temps où Maurice était dans la douzième année de son règne.

Dans son style, il n'est pas dépourvu de grâce, malgré une allure parfois diffuse. Et en matière d'orthodoxie, il est plus exact que les autres historiens. Le livre contient aussi quelques citations au sujet des Images.

30.

Lu de Salamanus Hermias Sozomène[2], érudit païen, une *Histoire de l'Église* en neuf livres. Il dédie son récit à Théodose le Jeune. Il le commence au consulat de Crispus et de son père Constantin pour descendre jusqu'au règne de Théodose le Jeune. Cet écrivain était juge à Constantinople. Il est meilleur que Socrate dans son style et, d'autre part, il est en désaccord avec lui sur certaines données de son récit.

[6 b] 31.

Lu de Théodoret[3], une *Histoire de l'Église*.

De tous ceux dont j'ai parlé, c'est lui qui a le mieux

1. Vers 536-600. Ouvrage conservé ; éd. Bidez-Parmentier, Londres, 1898.

2. Vers 400-450. Éd. Migne, *P. G.*, t. LXVII, et R. Hussey, Oxford, 1860. Cf. Eltester, s. v. *Sozomenos* (n. 2), in *P. W.*, 2ᵉ sér., t. II (1929), col. 1240-1248.

3. Évêque de Cyr vers 393-458. L'édition de cette œuvre par L. Parmentier dans les *Gr. Christl. Schrift.* vient d'être refaite par F. Scheidweiler, Berlin, 1955. Il est question d'autres ouvrages de Théodoret aux « codices » 46, 56, 203-205 et 273.

Les « codices » 27-31 forment un nouveau groupe traitant d'une même matière.

αὐτῷ συντέθειται ἑπτά. Ἡ δὲ φράσις οὐδὲν ἔχει ἀξιόλογον ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς δόγμασιν οὐ λίαν ἐστὶν ἀκριβής.

29

Ἀνεγνώσθη Εὐαγρίου σχολαστικοῦ ἀπὸ ὑχάρχων, πόλεως δὲ Ἐπιφανείας τῆς κατὰ τὴν κοίλην Συρίαν, ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία ἐν τόμοις ἕξ, ἀρχὴν ποιουμένη τὸ τέλος τῆς Σωκράτους καὶ Θεοδωρήτου ἱστορίας, καὶ κατιοῦσα μέχρι τῆς βασιλείας Μαυρικίου, ἔτος δωδέκατον ἐν τῇ βασιλείᾳ διανύοντος.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν οὐκ ἄχαρις, εἰ καί πως περιττεύεσθαι ἐνίοτε δοκεῖ· ἐν τῇ δὲ τῶν δογμάτων ὀρθότητι, ἀκριβὴς τῶν ἄλλων μᾶλλον ἱστορικῶν. Ἔχει δὲ καὶ χρήσεις περὶ εἰκόνων.

30

Ἀνεγνώσθη Σαλαμανοῦ Ἑρμείου Σωζομενοῦ σχολαστικοῦ ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία ἐν λόγοις θʹ. Προσφωνεῖ δὲ τὴν ἱστορίαν πρὸς Θεοδόσιον τὸν νέον. Ἄρχεται δὲ ἀπὸ τῆς ὑπατείας Κρίσπου καὶ τοῦ πατρὸς Κωνσταντίνου, καὶ κάτεισι μέχρι τῆς τοῦ νέου Θεοδοσίου βασιλείας.

Οὗτος δὲ δίκας ἦν λέγων ἐν Κωνσταντινουπόλει. Ἔστι δὲ Σωκράτους ἐν τῇ φράσει βελτίων, διαφωνεῖ δὲ αὐτῷ καὶ κατά τινας ἱστορίας.

[6 b] 31

Ἀνεγνώσθη Θεοδωρήτου ἐκκλησιαστικὴ ἱστο-

26 Ἐπιφανείας *ego* : ἐπιφανέως A ἐπιφανοῦς M ‖ 29 βασιλείας A : *om.* M ‖ 31 περιττεύεσθαι A¹M : περίττεσθαι A ‖ 35 Σαλαμάνου A *in indicibus et* M : σλαμάνου A *in textu* ‖ 38 δὲ A : *om.* M ‖ 41 βελτίων A²M : βλτίων A.

donné à l'histoire un style qui lui convient ; en effet, il a de la clarté et de l'élévation ; il est sobre, bien que parfois il ait usé des métaphores avec excès et avec un certain manque de goût.

Cet écrivain a aussi repris plus longuement que ceux dont j'ai parlé l'affaire du deuxième synode. Les autres l'ont expédiée avec une sorte de hâte et à la manière de gens qui n'en voulaient rien dire ; toutefois, lui non plus ne raconte pas tout en détail. Il commence son récit à l'hérésie arienne et il le poursuit jusqu'au règne de Théodose le Jeune et jusqu'à la mort de Diodore. C'était alors que Sisinnius était évêque de Constantinople.

32.

Lu d'Athanase[1], des *Lettres diverses* au nombre desquelles figurent celles qui contiennent une sorte d'apologie de sa retraite. Elles sont composées avec élégance, éclat et clarté aussi ; elles sont riches de talent persuasif et de grâce. C'est un plaisir d'écouter cette apologie.

33.

Lu de Justus de Tibériade[2], une chronique intitulée : Justus de Tibériade, *Chronique des rois juifs disposée en forme de tableau généalogique.*

Cet écrivain était originaire de Tibériade, en Galilée. Il commence son récit à Moïse et le poursuit jusqu'à la mort d'Agrippa, septième souverain de la maison d'Hé-

1. Patriarche d'Alexandrie, principal adversaire de l'hérésie (296-373). Ses œuvres sont dans Migne, *P. G.*, t. XXV-XXXVIII. L'*Apologie* en question est au t. XXV. Elle date de 357 ou du début de 358. On sait qu'Athanase a été mêlé directement aux conflits avec les Ariens à Alexandrie, ce qui lui a valu une vie mouvementée et, notamment, plusieurs expulsions de son siège patriarcal. Finalement, en 356, il dut s'enfuir au désert. C'est à ce dernier départ que se rapporte l'*Apologie* dont il est question ici et dont une édition nouvelle vient de paraître aux Éditions du Cerf (coll. *Sources chrétiennes*). On retrouve Athanase aux « codices » 139 et 140.

2. Sur ce personnage, qui fut le contemporain et l'ennemi de Flavius Josèphe (37-98), cf. F. Jacoby, s. v. *Iustus* (n. 9), in *P. W.*, t. X (1917), col. 1341-1346. L'œuvre est perdue.

ρία. Πάντων τῶν εἰρημένων κατάλληλον φράσιν τῇ ἱστορίᾳ μᾶλλον οὗτος ἐπέθηκε· σαφής τε γὰρ καὶ ὑψηλὸς καὶ ἀπέριττος, πλὴν ὅτι ἐνίοτε ταῖς μεταφοραῖς παραβόλως καὶ ὥσπερ ἀπειροκάλως ἐχρήσατο.

Οὗτος καὶ πλατύτερον τῶν εἰρημένων τὰ περὶ τῆς δευτέρας συνόδου διέλαβε, σχεδόν τι τῶν ἄλλων ὥσπερ μόνον διὰ τῆς ἐπιδρομῆς ἀφοσιουμένων, ἀλλ' οὐ βουλομένων τι περὶ αὐτῆς εἰπεῖν· πλὴν ἀλλὰ καὶ οὗτος οὐ πάντα λεπτομερῶς λέγει. Ἄρχεται δὲ τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῆς Ἀρείου αἱρέσεως, καὶ καταλήγει μέχρι τῆς Θεοδοσίου τοῦ νέου βασιλείας καὶ μέχρι τῆς Διοδώρου τελευτῆς, ἡνίκα καὶ Κωνσταντινουπόλεως Σισίννιος ἦρχεν.

32

Ἀνεγνώσθη Ἀθανασίου ἐπιστολαὶ διάφοροι ἐν αἷς ἐμφέρονται καὶ αἱ τῆς γεγενημένης αὐτοῦ φυγῆς ὥσπερ ἀπολογίαν περιέχουσαι, κομψῶς τε καὶ λαμπρῶς καὶ ἔτι σαφῶς συντεθειμέναι, καὶ τὸ πιθανὸν μετὰ τοῦ χαρίεντος ἀνθοῦσαι· ἡδονὴ τῆς ἐκεῖθεν ἀπολογίας ἀκούειν.

33

Ἀνεγνώσθη Ἰούστου Τιβεριέως χρονικόν, οὗ ἡ ἐπιγραφὴ Ἰούστου Τιβεριέως Ἰουδαίων βασιλέων τῶν ἐν τοῖς στέμμασιν.

Οὗτος ἀπὸ πόλεως τῆς ἐν Γαλιλαίᾳ Τιβεριάδος ὡρμᾶτο. Ἄρχεται δὲ τῆς ἱστορίας ἀπὸ Μωϋσέως, καταλήγει δὲ ἕως τελευτῆς Ἀγρίππα τοῦ ἑβδόμου μὲν τῶν ἀπὸ τῆς οἰκίας Ἡρῴδου, ὑστάτου

[6 b] **16** ἀνεγνώσθη A : ἀνεγνώσθησαν M ‖ **20** ἡδονὴ A : ἡδονῇ M ‖ **21** ἀκούειν A : *om.* M ‖ **24** βασιλέων AM[6] : βασιλέως M ‖ **28** ὑστάτου A : ὕστατον M.

rode et dernier des rois juifs. Il avait reçu le pouvoir sous Claude, l'avait vu s'accroître sous Néron et davantage encore sous Vespasien, et il mourut la troisième année du règne de Trajan. C'est le moment où s'achève le récit.

Dans son style, il est d'une concision extrême ; il ne fait qu'effleurer la plupart des faits essentiels. Victime des travers des Juifs (il est lui-même Juif de race), il ne fait pas la moindre mention de la naissance du Christ ni des événements qui le concernent ni des miracles qu'il a accomplis. Fils d'un Juif nommé Pistos, il était, à en croire Josèphe, le pire des hommes, esclave de l'argent et des plaisirs. Il était l'adversaire politique de Josèphe et passe pour avoir ourdi plus d'une ruse contre lui. Josèphe, lui, qui pourtant eut plus d'une fois son ennemi à sa [7 a] merci, se serait contenté de l'admonester pour le laisser aller ensuite indemne[1].

L'histoire qu'il a écrite n'est en majeure partie, dit-on, que pure invention, en particulier dans le récit de la guerre des Romains contre les Juifs et dans celui de la prise de Jérusalem.

34.

Lu d'Africanus, un *Récit historique*. C'est l'auteur qui a aussi composé l'ouvrage appelé *Les Cestes*, en quatorze livres[2].

Il est concis, mais rien de ce qu'il est important de raconter n'est négligé. Il commence à la cosmogonie mosaïque et va jusqu'à la naissance du Christ ; puis il fait

1. Ces données proviennent sans doute de l'*Autobiographie* de Josèphe, qui semble avoir été rattachée à l'*Antiquité juive* traitée au « codex » 76.

2. L'auteur est Jules Africain (vers 170-240). Le texte de ce « Récit » est perdu. Sur le nombre des livres qui composaient les *Cestes* (dont nous avons des fragments), il y a une divergence entre Photius (14 livres) et Suidas (24 livres, qui est le chiffre correct) et Georges Syncelle (9 livres). Cf. W. Kroll, s. v. *Iulius (Africanus)*, in *P. W.*, t. X (1919), col. 118 ; Quasten, II, p. 164-166. Κεστοί veut dire « broderies » et ce titre révèle la variété des sujets traités dans l'ouvrage. C'était une des sources de l'agronome Vindanius Anatolius de Bérytos (« codex » 163). Pour les fragments de Justus, cf. Grenfell et Hunt, *Ox. pap.*, t. III, 1903, et R. Vieillefond, Paris, 1952.

δὲ ἐν τοῖς Ἰουδαίων βασιλεῦσιν, ὅς παρέλαβε μὲν τὴν ἀρχὴν ἐπὶ Κλαυδίου, ηὐξήθη δὲ ἐπὶ Νέρωνος καὶ ἔτι μᾶλλον ὑπὸ Οὐεσπασιανοῦ, τελευτᾷ δὲ ἔτει τρίτῳ Τραϊανοῦ, οὗ καὶ ἡ ἱστορία κατέληξεν.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν συντομώτατός τε καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ἀναγκαιοτάτων παρατρέχων. Ὡς δὲ τὰ Ἰουδαίων νοσῶν, Ἰουδαῖος καὶ αὐτὸς ὑπάρχων γένος, τῆς Χριστοῦ παρουσίας καὶ τῶν περὶ αὐτὸν τελεσθέντων καὶ τῶν ὑπ' αὐτοῦ τερατουργηθέντων οὐδὲν ὅλως μνήμην ἐποιήσατο.

Οὗτος παῖς μὲν ἦν Ἰουδαίου τινὸς ὄνομα Πιστοῦ, ἀνθρώπων δέ, ὥς φησιν Ἰώσηπος, κακουργότατος, χρημάτων τε καὶ ἡδονῶν ἥττων. Ἀντεπολιτεύετο δὲ Ἰωσήπῳ, καὶ πολλὰς κατ' ἐκείνου λέγεται ἐπιβουλὰς ῥάψαι· ἀλλὰ τόν γε Ἰώσηπον, καίτοι ὑπὸ χεῖρα πολ- [7 a] λάκις λαβόντα τὸν ἐχθρόν, λόγοις μόνον ὀνειδίσαντα ἀπαθῆ κακῶν ἀφεῖναι. Καὶ τὴν ἱστορίαν δέ, ἣν ἐκεῖνος ἔγραψε, πεπλασμένην τὰ πλεῖστά φασι τυγχάνειν, καὶ μάλιστα οἷς τὸν Ῥωμαϊκὸν πρὸς Ἰουδαίους διέξεισι πόλεμον καὶ τὴν Ἱεροσολύμων ἅλωσιν.

34

Ἀνεγνώσθη Ἀφρικανοῦ ἱστορικόν. Οὗτός ἐστιν ὁ καὶ τοὺς λεγομένους κεστοὺς ἐν λόγοις συντάξας ιδ'.

Ἔστι δὲ σύντομος μέν, ἀλλὰ μηδὲν τῶν ἀναγκαίων ἱστορηθῆναι παραλιμπάνων. Ἄρχεται δὲ ἀπὸ τῆς Μωϋσαϊκῆς κοσμογενείας, καὶ κάτεισιν ἕως τῆς Χριστοῦ παρου-

31 ὑπὸ A : ἐπὶ M || **31/32** τελευτᾷ-Τραιανοῦ AM² *mg* : *om.* M || **35** καὶ A : τε καὶ M || γένος A : τὸ γένος M || **37** οὐδὲν A : οὐδενὸς M.

[7 a] **2** ἀφεῖναι A¹ *v. lec.* M : ἀφῆναι A || **3** πεπλασμένην *hic* M : *ante* ἣν (v. 2) *ponit* A || **7/8** ὁ καὶ M : ὅς A.

une revue rapide des événements depuis le Christ jusqu'au règne de l'empereur romain Macrin, date à laquelle, dit-il, la présente chronique a été terminée ; elle embrasse 5723 années. L'ouvrage est en cinq livres.

L'auteur écrit aussi à Origène au sujet de l'histoire de Suzanne : il ne l'a pas lue dans les livres hébraïques. Tirer πρίσαι (scier) de πρίνου (kermès) et σχίσαι (fendre) de σχίνου (lentisque) n'est pas conforme à l'étymologie hébraïque, ce qu'Origène a contesté dans sa réponse.

L'Africain adresse aussi à Aristide un écrit dans lequel il démontre à suffisance que ce qu'on prend pour une divergence entre Mathieu et Luc sur la généalogie du Christ notre Sauveur n'en est pas une.

35.

Lu un livre de Philippe de Sidè[1] intitulé *Histoire du Christianisme*.

Il part de « Au commencement, Dieu créa (le Ciel et la Terre) », et il passe en revue l'histoire mosaïque, tour à tour résumant et développant, en tout cas avec, chaque fois, force paroles inutiles.

Son premier livre comporte vingt-quatre volumes ; pareillement, vingt-trois autres livres de lui que nous avons vus jusqu'à présent[2] sont de vingt-quatre volumes chacun.

Il est verbeux et il manque de distinction et de grâce ; il est même ennuyeux, voire déplaisant ; il est plus pédant qu'instructif et il insère à qui mieux mieux dans son récit

1. Prêtre du vi[e] siècle p. C. Nous n'avons de lui que des fragments. Cf. H. G. Opitz, s. v. *Philippos* (n. 41), in *P. W.*, t. XIX (1934), col. 2351. Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 27, 2, donnait déjà sur cet auteur un jugement avec lequel celui de Photius se rencontre.

2. Photius n'a pas lu tout l'ouvrage. Celui-ci comptait trente-six livres d'après Socrate, *H. E.*, VII, 27, et Nicéphore, XIV, 29. J'ai déjà eu l'occasion d'attirer l'attention sur des lacunes laissées par Photius dans ses notices et des aveux d'ignorance comme celui-ci ne sont pas rares dans la *Bibliothèque*. Ce n'est guère la marque d'un auteur qui veut faire illusion auprès de ses lecteurs. S'il ne devait son information qu'à des encyclopédies analogues à la sienne, nous ne nous trouverions sans doute jamais devant pareils aveux. Photius a pu se tromper, mais il ne veut pas tromper.

σίας. Ἐπιτροχάδην δὲ διαλαμβάνει καὶ τὰ ἀπὸ Χριστοῦ μέχρι τῆς Μακρίνου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως βασιλείας, ὅτε αὐτῷ, ὥς φησι, καὶ ἥδε ἡ συγγραφὴ συνετελεῖτο, ἐτῶν οὖσα εψκγʹ. Τεύχη δὲ τὸ βιβλίον πέντε.

Οὗτος καὶ πρὸς Ὠριγένην γράφει περὶ τοῦ κατὰ Σωσάνναν διηγήματος ὡς οὐκ εἴη αὐτῷ ἐν τοῖς Ἑβραϊκοῖς ἀνεγνωσμένον, καὶ ὡς οὐδ' ἀκόλουθον τῇ ἑβραϊκῇ ἐτυμολογίᾳ οὔτε τὸ ἀπὸ τοῦ πρίνου πρῖσαι οὔτε τὸ ἀπὸ τοῦ σχίνου σχίσαι· ἃ καὶ ἐπιλαβόμενος Ὠριγένης ἀντέγραψε.

Γράφει δὲ Ἀφρικανὸς καὶ πρὸς Ἀριστείδην, ἐν οἷς ἱκανῶς τὴν νομιζομένην διαφωνίαν παρὰ Ματθαίῳ καὶ Λουκᾷ περὶ τῆς τοῦ σωτῆρος ἡμῶν γενεαλογίας σύμφωνον ἔδειξεν.

35

Ἀνεγνώσθη βιβλίον Φιλίππου Σιδήτου, οὗ ἡ ἐπιγραφὴ Χριστιανικὴ ἱστορία.

Ἀπάρχεται δὲ ἀπὸ τοῦ ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ θεὸς [τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν], καὶ διέξεισι τὰ μὲν συντέμνων τὰ δὲ πλατύνων τὴν Μωσαϊκὴν ἱστορίαν, ὅμως οὖν πολλοὺς ἐν πᾶσι λόγους ἀναλίσκων.

Ἡ πρώτη οὖν αὐτοῦ βίβλος λόγους περιέχει κδʹ· ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ ἄλλαι αὐτοῦ κγʹ βίβλοι ἀνὰ λόγων κδʹ, ἃς τέως ἡμεῖς εἴδομεν.

Ἔστι δὲ πολύχους ταῖς λέξεσιν, οὐκ ἀστεῖος δὲ οὐδὲ ἐπίχαρις, ἀλλὰ καὶ προσκορής, μᾶλλον δὲ καὶ ἀηδής, καὶ ἐπιδεικτικὸς μᾶλλον ἢ ὠφέλιμος, καὶ παρεντιθεὶς ὡς πλεῖστα μηδὲν

14 φησι A : φασι M ‖ **15** τὸ βιβλίον A : τοῦ βιβλίου M ‖ **19** τοῦ σχίνου A : σχίνου M ‖ **20** ἐπιλαβόμενος A : ἐπιλυόμενος A²M ‖ **32** αἱ ἄλλαι M : ἄλλαι A ‖ **33** λόγων A : λόγους M ‖ **35** δὲ καὶ A : διὸ καὶ M ‖ **36** ὠφέλιμος A¹M : *quid pr. praeb.* A *non liquet.*

une revue rapide des événements depuis le Christ jusqu'au règne de l'empereur romain Macrin, date à laquelle, dit-il, la présente chronique a été terminée ; elle embrasse 5723 années. L'ouvrage est en cinq livres.

L'auteur écrit aussi à Origène au sujet de l'histoire de Suzanne : il ne l'a pas lue dans les livres hébraïques. Tirer πρίσαι (scier) de πρίνου (kermès) et σχίσαι (fendre) de σχίνου (lentisque) n'est pas conforme à l'étymologie hébraïque, ce qu'Origène a contesté dans sa réponse.

L'Africain adresse aussi à Aristide un écrit dans lequel il démontre à suffisance que ce qu'on prend pour une divergence entre Mathieu et Luc sur la généalogie du Christ notre Sauveur n'en est pas une.

35.

Lu un livre de Philippe de Sidè[1] intitulé *Histoire du Christianisme*.

Il part de « Au commencement, Dieu créa (le Ciel et la Terre) », et il passe en revue l'histoire mosaïque, tour à tour résumant et développant, en tout cas avec, chaque fois, force paroles inutiles.

Son premier livre comporte vingt-quatre volumes ; pareillement, vingt-trois autres livres de lui que nous avons vus jusqu'à présent[2] sont de vingt-quatre volumes chacun.

Il est verbeux et il manque de distinction et de grâce ; il est même ennuyeux, voire déplaisant ; il est plus pédant qu'instructif et il insère à qui mieux mieux dans son récit

1. Prêtre du VIe siècle p. C. Nous n'avons de lui que des fragments. Cf. H. G. Opitz, s. v. *Philippos* (n. 41), in *P. W.*, t. XIX (1934), col. 2351. Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 27, 2, donnait déjà sur cet auteur un jugement avec lequel celui de Photius se rencontre.

2. Photius n'a pas lu tout l'ouvrage. Celui-ci comptait trente-six livres d'après Socrate, *H. E.*, VII, 27, et Nicéphore, XIV, 29. J'ai déjà eu l'occasion d'attirer l'attention sur des lacunes laissées par Photius dans ses notices et des aveux d'ignorance comme celui-ci ne sont pas rares dans la *Bibliothèque*. Ce n'est guère la marque d'un auteur qui veut faire illusion auprès de ses lecteurs. S'il ne devait son information qu'à des encyclopédies analogues à la sienne, nous ne nous trouverions sans doute jamais devant pareils aveux. Photius a pu se tromper, mais il ne veut pas tromper.

σίας. Ἐπιτροχάδην δὲ διαλαμβάνει καὶ τὰ ἀπὸ Χριστοῦ μέχρι τῆς Μακρίνου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως βασιλείας, ὅτε αὐτῷ, ὥς φησι, καὶ ἥδε ἡ συγγραφὴ συνετελεῖτο, ἐτῶν οὖσα εψκγ΄. Τεύχη δὲ τὸ βιβλίον πέντε.

Οὗτος καὶ πρὸς Ὠριγένην γράφει περὶ τοῦ κατὰ Σωσάνναν διηγήματος ὡς οὐκ εἴη αὐτῷ ἐν τοῖς Ἑβραϊκοῖς ἀνεγνωσμένον, καὶ ὡς οὐδ' ἀκόλουθον τῇ ἑβραϊκῇ ἐτυμολογίᾳ οὔτε τὸ ἀπὸ τοῦ πρίνου πρῖσαι οὔτε τὸ ἀπὸ τοῦ σχίνου σχίσαι· ἃ καὶ ἐπιλαβόμενος Ὠριγένης ἀντέγραψε.

Γράφει δὲ Ἀφρικανὸς καὶ πρὸς Ἀριστείδην, ἐν οἷς ἱκανῶς τὴν νομιζομένην διαφωνίαν παρὰ Ματθαίῳ καὶ Λουκᾷ περὶ τῆς τοῦ σωτῆρος ἡμῶν γενεαλογίας σύμφωνον ἔδειξεν.

35

Ἀνεγνώσθη βιβλίον Φιλίππου Σιδήτου, οὗ ἡ ἐπιγραφὴ Χριστιανικὴ ἱστορία.

Ἀπάρχεται δὲ ἀπὸ τοῦ ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ θεὸς [τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν], καὶ διέξεισι τὰ μὲν συντέμνων τὰ δὲ πλατύνων τὴν Μωσαϊκὴν ἱστορίαν, ὅμως οὖν πολλοὺς ἐν πᾶσι λόγους ἀναλίσκων.

Ἡ πρώτη οὖν αὐτοῦ βίβλος λόγους περιέχει κδ΄· ὡσαύτως δὲ καὶ αἱ ἄλλαι αὐτοῦ κγ΄ βίβλοι ἀνὰ λόγων κδ΄, ἃς τέως ἡμεῖς εἴδομεν.

Ἔστι δὲ πολύχους ταῖς λέξεσιν, οὐκ ἀστεῖος δὲ οὐδὲ ἐπίχαρις, ἀλλὰ καὶ προσκορής, μᾶλλον δὲ καὶ ἀηδής, καὶ ἐπιδεικτικὸς μᾶλλον ἢ ὠφέλιμος, καὶ παρεντιθεὶς ὡς πλεῖστα μηδὲν

14 φησι A : φασι M ‖ **15** τὸ βιβλίον A : τοῦ βιβλίου M ‖ **19** τοῦ σχίνου A : σχίνου M ‖ **20** ἐπιλαβόμενος A : ἐπιλυόμενος A²M ‖ **32** αἱ ἄλλαι M : ἄλλαι A ‖ **33** λόγων A : λόγους M ‖ **35** δὲ καὶ A : διὸ καὶ M ‖ **36** ὠφέλιμος A¹M : *quid pr. praeb.* A *non liquet.*

des détails qui n'ont aucun rapport avec lui, si bien que son ouvrage est moins un récit qu'un amalgame de données hétéroclites, tant sa profusion est un défi au bon goût. [7 b] Il était contemporain de Sisinnius et de Proclus, qui ont été évêques de Constantinople. Au cours de la rédaction de son récit, il attaque beaucoup Sisinnius, parce que, alors qu'ils remplissaient tous deux la même charge, malgré l'apparente supériorité de Philippe en éloquence, Sisinnius fut, dit-on, élu au siège patriarcal.

36.

Lu un livre intitulé *Livre du Chrétien*[1], commentaire sur l'*Octateuque*. L'auteur dédie son livre à un certain Pamphile ; le sommet de sa carrière se situe au temps de Justin, empereur des Romains.

Il entame une discussion pour défendre certains dogmes de l'Église à l'aide, semble-t-il, de témoignages empruntés aux Écritures.

Dans son style, il est bas et ne suit même pas la syntaxe courante ; en outre, il rapporte certains faits inadmissibles en histoire. Aussi est-il juste de tenir cet homme pour un auteur de fables plutôt que pour un témoin véridique. Les dogmes pour lesquels il entre en lice sont les suivants : le ciel n'a pas la forme d'une sphère et la terre non plus, mais le premier est une sorte de chambre à coupole, l'autre un rectangle, et les bords extrêmes du ciel sont soudés à ceux de la terre ; tous les astres se meuvent parce que les Anges assurent leurs mouvements — et encore d'autres énormités du même genre.

Dans une sorte de digression, il fait mention de la *Ge-*

1. Cet ouvrage était une tentative d'explication de l'Univers en conformité avec les enseignements du christianisme. Il s'agit, en réalité, de la Χριστιανικὴ τοπογραφία du moine Cosmas Indicopleustès, contemporain non, comme le dit Photius, de Justin, mais de Justinien. Cette identification, déjà mise en avant par Montfaucon, premier éditeur du texte, en 1707, a été confirmée depuis. Cf. Fabr.-Harles, *Bibl. gr.*, t. IV, p. 253 ; Krumbacher, p. 512 ; Wecker, s. v. *Kosmas* (n. 3), in *P. W.*, t. XI (1922), col. 1487-1490. Texte dans Migne, *P. G.*, t. LXXXVIII, p. 10-476, et éd. Winstedt, Cambridge, 1909.

πρὸς τὴν ἱστορίαν συντείνοντα, ὡς οὐδὲν μᾶλλον ἱστορίαν εἶναι ἢ πραγμάτων ἑτέρων τὴν πραγματείαν διάληψιν· οὕτως ἀπειροκάλως ἐκκέχυται.

Σύγχρονος δὲ Σι-

[7 b] σιννίου καὶ Πρόκλου οἳ Κωνσταντινουπόλεως ἐπεσκόπησαν. Ἐν δὲ τῇ αὐτοῦ τῆς ἱστορίας συγγραφῇ πολλὴν καταδρομὴν Σισιννίου ποιεῖται, ὅτι τὸν αὐτὸν κλῆρον ἄμφω πληρούντων, κἂν λόγοις πρωτεύειν Φιλίππου δοκοῦντος, Σισίννιος, φασίν, εἰς τὸν ἀρχιερατικὸν θρόνον ἐξείλεκται.

36

Ἀνεγνώσθη βιβλίον, οὗ ἡ ἐπιγραφὴ Χριστιανοῦ βίβλος ἑρμηνεία εἰς τὴν ὀκτάτευχον. Παμφίλῳ δέ τινι προσφωνεῖ τὸ βιβλίον. Ἦν δὲ ταῖς Ἰουστίνου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως ἡμέραις ἐνακμάζων.

Ἀπάρχεται μὲν ἀπό τινων ἐκκλησιαστικῶν δογμάτων γραφικαῖς, ὡς ἐδόκει, μαρτυρίαις ἀγωνίζεσθαι.

Ἔστι δὲ ταπεινὸς τὴν φράσιν καὶ συντάξεως οὐδὲ τῆς κοινῆς μετέχων. Ἀλλὰ καί τινα κατὰ τὴν ἱστορίαν ἀπίθανα συντίθησι· διὸ καὶ μυθικώτερον μᾶλλον ἢ ἀληθέστερον ἡγεῖσθαι τὸν ἄνθρωπον δίκαιον. Ὑπὲρ ὧν δὲ δογμάτων ἐνίσταται, ἔστι ταῦτα, ὅτι ὁ οὐρανὸς οὐκ ἔστι σφαιρικὸς οὐδὲ ἡ γῆ, ἀλλ' ὁ μὲν ὡσεὶ καμάρα, ἡ δὲ ἑτερομήκης, καὶ κεκόλληται τὰ πέρατα τοῦ οὐρανοῦ πρὸς τὰ πέρατα τῆς γῆς, καὶ ὅτι πάντες οἱ ἀστέρες κινοῦνται ἀγγέλων αὐτοῖς τῇ κινήσει διακονούντων, καὶ ἕτερά τινα τοιαῦτα.

Ποιεῖται δὲ καὶ ὡς ἐν παρεκβάσει μνήμην τῆς γενέσεως καὶ

37 οὐδὲν M : οὐδὲ A.

[7 b] 2 αὐτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.* || 5 ἐξείλεκται *edd.* : ἐξελήλεκται A ἐξελήλεγκται M || 7 Χριστιανοῦ A : Χριστιανῶν M || 10 μὲν A^1 : *om.* A μὲν οὖν M || 11 ἀπὸ A : ὅπερ M.

nèse et de l'*Exode* et il s'attache à raconter l'histoire du Tabernacle et à le décrire.

Il traite à la hâte des Prophètes et après eux des Apôtres. Il dit que le soleil a une dimension de deux « climata »*, que les Anges ne sont pas dans le ciel, mais seulement sous le firmament et parmi nous ; que le Christ, quand il s'est élevé de la terre, est entré dans l'espace qui sépare le ciel du firmament et que c'est là et rien que là le royaume des cieux ; il profère encore d'autres absurdités*.

Il dédie ses six livres à un certain Pamphile et, des six autres (car il y en a douze en tout), il dédie le septième à Anastase : il y traite de l'indestructibilité des cieux. Le huitième, qui traite du cantique d'Ézéchias et de la marche rétrograde du soleil, est dédié à Pierre ; il y dit avoir commenté le *Cantique des cantiques*. Les quatre livres restants n'ont été dédiés à aucun personnage.

[8 a]

37.

Lu un traité *Sur la politique*[1], en forme de dialogue. Le patrice Ménas et le référendaire Thomas sont les interlocuteurs qu'il met en scène. L'ouvrage comporte six livres qui proposent une forme de gouvernement encore différente de celles dont ont parlé les anciens. Il l'appelle « Dicéarchie »*. Il formule de justes critiques envers la *République* de Platon. Quant à la constitution que les personnages eux-mêmes proposent, elle doit être, disent-ils, un mélange des trois formes de gouvernement : monarchie, aristocratie, démocratie ; chacune de celles-ci lui fournit ce qu'elle a de pur et réalise ainsi en elle la forme de gouvernement vraiment la meilleure.

1. Texte perdu. Il n'est guère possible, en effet, de l'identifier avec le dialogue dont A. Mai a publié des fragments (*Script. vet. nova coll.*, t. II, p. 571-609). Cf., sur le sujet, E. Barker, *Social and political Thought in Byzantium. From Justinian I to the last Palaeologus*, Oxford, Clarendon, 1957, p. 63-75. Barker groupe des textes qui montrent que la théorie politique byzantine a surtout tourné autour des idées sur la monarchie. Photius lui-même a écrit une instruction sur les fonctions du prince au tzar bulgare Michel. Cf. Barker, *op. cit.*, p. 109-117, et *supra*, p. XVI.

τῆς ἐξόδου, διατρίβει δὲ τῇ διηγήσει καὶ τῇ θεωρίᾳ ὡς ἐπίπαν τῆς σκηνῆς· ἐπιτρέχει δὲ καὶ τοὺς προφήτας, κἀκεῖθεν τοὺς ἀποστόλους. Λέγει δὲ ὅτι τὸ μέγεθος ἔχει ὁ ἥλιος δύο κλιμάτων, καὶ ὅτι οἱ ἄγγελοι οὐκ εἰσὶν ἐν τῷ οὐρανῷ ἀλλὰ μόνον ὑπὸ τὸ στερέωμα καὶ μεθ' ἡμῶν, καὶ ὅτι ὁ Χριστὸς ἀνελθὼν ἀπὸ τῆς γῆς εἰς τὸ μεταξὺ τοῦ οὐρανοῦ καὶ τοῦ στερεώματος εἰσῆλθε, καὶ ὅτι τοῦτό ἐστι καὶ μόνον ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν. Λέγει δὲ καὶ ἄλλα τινὰ ἀλλόκοτα.

Προσφωνεῖ δὲ τοὺς μὲν ἓξ αὑτοῦ λόγους Παμφίλῳ τινί· τῶν δὲ λοιπῶν ἓξ (οἱ γὰρ πάντες αὐτοῦ δώδεκά εἰσι) τὸν μὲν ἕβδομον Ἀναστασίῳ, ἐν ᾧ ὅτι ἀκατάλυτοί εἰσιν οἱ οὐρανοί, τὸν ὄγδοον δέ, ὅς ἐστιν εἰς τὴν ᾠδὴν Ἐζεκίου καὶ εἰς τὸν ἀναποδισμὸν τοῦ ἡλίου, Πέτρῳ προσφωνεῖ, ἐν ᾧ ὅτι ὑπεμνημάτισε τὰ ᾄσματα τῶν ᾀσμάτων λέγει. Οἱ δὲ λοιποὶ τέσσαρες οὐ πρός τι πρόσωπον αὐτῷ συνετάγησαν.

[8 a]

37

Ἀνεγνώσθη περὶ πολιτικῆς ὡς ἐν διαλόγῳ Μηνᾶν πατρίκιον καὶ Θωμᾶν ῥεφερενδάριον τὰ διαλεγόμενα εἰσάγον πρόσωπα. Περιέχει δὲ ἡ πραγματεία λόγους ἕξ, ἐν οἷς καὶ ἕτερον εἶδος πολιτείας παρὰ τὰ τοῖς παλαιοῖς εἰρημένα εἰσάγει, ὃ καὶ καλεῖ δικαιαρχικόν. Ἐπιμέμφεται δὲ τῆς Πλάτωνος δικαίως πολιτείας. Ἣν δ' αὐτοὶ πολιτείαν εἰσάγουσιν, ἐκ τῶν τριῶν εἰδῶν τῆς πολιτείας δέον αὐτὴν συγκεῖσθαί φασι, βασιλικοῦ καὶ ἀριστοκρατικοῦ καὶ δημοκρατικοῦ, τὸ εἰλικρινὲς αὐτῇ ἑκάστης πολιτείας συνεισαγούσης, κἀκείνην τὴν ὡς ἀληθῶς ἀρίστην πολιτείαν ἀποτελειούσης.

27 ὑπὸ A : ὑπὲρ M ‖ **32** αὑτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.*

[8 a] **4** εἰσάγον AM[1] : εἰσάγων M ‖ **9** δέον A : *om.* M ‖ **12** ἀποτελειούσης A[1]M : ἀποτελούσης A.

38.

Lu de Théodore d'Antioche un livre intitulé *Interprétation de la Genèse*[1]. Le premier livre comptait sept tomes.

Dans son style, il n'est ni brillant ni très clair ; il évite autant qu'il peut les allégories et s'en tient au commentaire historique. Il se répète très souvent et laisse une impression désagréable et déplaisante. Mais qui plus est, bien qu'il soit antérieur à Nestorius, c'est sa doctrine qu'il vomit.

Cet auteur est Théodore de Mopsueste, à qui on sait que Jean Philopon (ce dernier le proclame lui-même) a demandé à bien des reprises et avec insistance des comptes sur cette méthode d'interprétation dans son propre ouvrage sur la *Genèse*.

39.

Lu d'Eusèbe, fils de Pamphile[2], un petit livre de réfutation des écrits consacrés par Hiéroclès à la défense d'Apollonius de Tyane.

40.

Lu de l'Arien Philostorge l'ouvrage appelé *Histoire de l'Église*[3]. Il relate le contraire de presque tous les historiens ecclésiastiques, exalte tous les arianisants et accable les orthodoxes d'injures, si bien que son récit est moins un récit qu'un éloge des hérétiques et un blâme direct et une mise en accusation des orthodoxes.

1. Texte perdu. Sur l'auteur, cf. *supra*, « codex » 4 et p. 7, n. 2.
2. Sur l'auteur, cf. *supra*, p. 11, n. 1. Le texte dont il est question ici a été conservé dans le fameux *Codex apologetarum* d'Aréthas (*Par. gr.*, 451). Cf. éd. Conybeare, Londres, 1912 (coll. Loeb). Hiéroclès, proconsul de Bithynie sous Domitien, voyait dans Apollonius un être divin.
3. Tout ce qu'on peut savoir sur cet auteur (qui vivait vers 368-425) et tout ce que nous possédons encore de lui se trouve dans *Philostorgius' Kirchengeschichte*, éd. J. Bidez, Leipzig, 1913 (*Die Griech. Christl. Schrift.*). On y lira de longs passages conservés par Photius, mais qui ne se trouvent pas dans la *Bibliothèque* et dont l'origine pose un problème sur les travaux laissés par Photius en dehors de cette collection. Cf. encore J. Bidez, *L'historien Philostorge*, in *Mél. H. Pirenne*, Bruxelles, 1926, t. I, p. 20-30; *Fragments nouveaux de Phi-*

38

Ἀνεγνώσθη Θεοδώρου Ἀντιοχέως οὗ ἡ ἐπιγραφὴ ἑρμηνεία τῆς κτίσεως· ἐν τόμοις ἑπτὰ ἡ πρώτη βίβλος ἐπεραίνετο.

Τὴν δὲ φράσιν οὔτε λαμπρὸς οὔτε λίαν σαφής, φεύγων δὲ τὸν δυνατὸν αὐτῷ τρόπον τὰς ἀλληγορίας, καὶ κατὰ τὴν ἱστορίαν τὴν ἑρμηνείαν ποιούμενος. Ταὐτολογεῖ δὲ τὰ πλεῖστα, καὶ ἄχαρίς πως καὶ ἀηδὴς εἶναι δοκεῖ, ἀλλὰ καὶ τὸ Νεστορίου δόγμα, εἰ καὶ πρὸ Νεστορίου ὑπῆρχεν, ὑπερευγόμενος.

Οὗτος δέ ἐστιν ὁ Μοψουεστίας, ὃν καὶ πλείστας εὐθύνας Ἰωάννης ὁ Φιλόπονος, ὡς αὐτός φησι, τῆς τοιαύτης ἑρμηνείας ἐν οἰκείῳ τῷ εἰς τὴν κτίσιν πονήματι ἐδείχθη σπουδαίως εἰσπραττόμενος.

39

Ἀνεγνώσθη Εὐσεβίου τοῦ Παμφίλου ἀνασκευαστικὸν βιβλιδάριον πρὸς τοὺς ὑπὲρ Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως Ἱεροκλέους λόγους.

40

Ἀνεγνώσθη Φιλοστοργίου Ἀρειανοῦ τὴν θρησκείαν, ὡς δῆθεν ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία. Ἱστορεῖ δὲ τἀναντία σχεδὸν ἅπασι τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς ἱστορικοῖς. Ἐξαίρει τοὺς Ἀρειανίζοντας ἅπαντας, λοιδορίαις πλύνει τοὺς ὀρθοδόξους, ὡς εἶναι τὴν ἱστορίαν αὐτοῦ μὴ ἱστορίαν μᾶλλον ἀλλ' ἐγκώμιον μὲν τῶν αἱρετικῶν, ψόγον δὲ γυμνὸν καὶ κατηγορίαν τῶν ὀρθοδόξων.

28 ἀνασκευαστικὸν AM[1] : *quid prius praeb.* M *non liquet.*

Dans son style, il a de l'élégance ; il se sert de termes poétiques, mais sans excès et non sans grâce. Et, chez lui, le style figuré, par son caractère expressif, engendre grâce et agrément. Pourtant, il arrive que l'usage de figures trop hardies et trop contournées le fasse tomber dans un style [8 b] froid et incongru. Son langage a des surcharges variées jusqu'à la satiété ; elles entraînent le lecteur dans une obscurité souvent dépourvue de grâce. D'autre part, en de nombreux endroits, il parle par sentences pleines d'à-propos.

Il raconte les événements depuis les débuts d'Arius dans son zèle pour l'hérésie et va jusqu'au rappel de l'impie Aétius [1].

Cet Aétius fut démis de sa charge par ses propres frères en hérésie, parce que, comme Philostorge lui-même le rapporte même sans le vouloir, il les surpassait, eux aussi, en impiété [2]. Il fut rappelé par l'impie Julien et reçu avec bienveillance. Et le récit de Philostorge descend jusqu'à cette époque en un seul livre qui compte six tomes.

L'écrivain est un menteur et il ne rejette même pas les inventions fabuleuses. Il exalte surtout dans ses discours Aétius et Eunomius [3] au prix de cette énormité : qu'ils sont les seuls à avoir purifié les dogmes de la vraie foi contaminés avec le temps. Pour les prodiges qu'il a accomplis et pour sa vie, il exalte Eusèbe de Nicomédie, qu'il surnomme même le Grand [4] ; il exalte encore Théophile l'Indien [5] et beaucoup d'autres. D'un autre côté, il met surtout en accusation Acace, qui fut évêque de Césarée, en Palestine, pour sa sévérité extrême et pour son astuce imbattable qui lui valurent, dit-il, de l'emporter sur tous, tant sur ceux qui étaient apparemment de son parti tout en

lostorge sur la Vie de Constantin, in *Byzantion*, t. X (1935), p. 403-442.

1. C'est-à-dire d'environ 321 p. C. au rappel des bannis par Julien, en 362.
2. Il avait été banni par le concile de Constantinople en 360, lors du triomphe des Ariens Homéens sur les Anoméens.
3. Eunomius, évêque de Cyzique au IVe siècle p. C., chef des Anoméens. Photius analyse des écrits de lui aux « codices » 137 et 138.
4. Avait été un des premiers à se rallier à Arius.
5. Vieux missionnaire et thaumaturge qui eut une grande influence sur Constance. Cf. Bidez, *La vie de l'empereur Julien*, Paris, 1930, p. 36 sqq.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν κομψὸς καὶ ποιητικαῖς, ἀλλ' οὐ κατακόρως οὐδ' ἀχαρίτοις λέξεσι κεχρημένος. Καὶ ἡ τροπὴ δὲ αὐτῷ τῷ ἐμφατικῷ τὴν χάριν μετὰ τοῦ ἡδέος ἐφέλκεται. Πλὴν ἐνίοτε παραβόλως αὐταῖς καὶ πλεῖστον ἀποτετραμμέναις χρώμενος εἰς ψυχρολογίαν καὶ ἀκαιρολογίαν ἐκπίπτει. Περιβέβληται δὲ αὐτῷ ποικίλως [8 b] ὁ λόγος καὶ ἐν κόρῳ, ὡς εἰς τὸ ἀσαφὲς καὶ οὐκ ἀεὶ χαρίεν τὸν ἀκροατὴν ὑποσύρεσθαι. Ἐν πολλοῖς δὲ καὶ οἰκείως γνωμολογεῖ.

Ἱστορεῖ δὲ τὰ ἀπὸ τῆς Ἀρείου περὶ τὴν αἵρεσιν σπουδῆς τε καὶ κατάρξεως μέχρι τῆς Ἀετίου τοῦ δυσσεβεστάτου ἀνακλήσεως.

Οὗτος δὲ ὁ Ἀέτιος παρ' αὐτῶν μὲν τῶν συναιρεσιωτῶν, διὰ τὸ κἀκείνους ὑπερβαλέσθαι τῇ δυσσεβείᾳ, ὡς αὐτὸς οὗτος καὶ μὴ βουλόμενος ἱστορεῖ, τῆς διακονίας καθῃρέθη, ὑπὸ δὲ τοῦ δυσσεβεστάτου Ἰουλιανοῦ ἀνεκλήθη τε καὶ φιλοφρόνως ἐδεξιώθη. Καὶ ἡ μὲν ἱστορία αὐτοῦ δι' ἑνὸς βιβλίου, τόμοις ἓξ συμπληρουμένη, μέχρι τοῦδε πρόεισι τοῦ χρόνου.

Ἔστι δὲ ὁ ἀνὴρ ψευδολόγος τε καὶ οὐδὲ μυθολογίας ἀπεχόμενος. Ἐξαίρει δὲ ἐν μὲν λόγοις μάλιστα Ἀέτιον καὶ Εὐνόμιον, μόνους ἀνακαθᾶραι τὰ τῆς εὐσεβείας δόγματα τῷ χρόνῳ συγκεχωσμένα τερατευόμενος, ἐν τεραστίοις δὲ καὶ βίῳ Εὐσέβιον τὸν Νικομηδείας, ὃν καὶ μέγαν ἀποκαλεῖ, καὶ Θεόφιλον τὸν Ἰνδὸν καὶ ἄλλους πλείονας. Κατηγορεῖ δὲ Ἀκακίου μάλιστα, τοῦ Καισαρείας τῆς κατὰ Παλαιστίνην ἐπισκοπήσαντος δεινότητά τε ἀνυπέρβλητον καὶ πανουργίαν ἄμαχον, μεθ' ὧν καὶ πάντων φησὶ κατισχῦσαι τῶν τε

40 ἐμφατικῷ AM : ἐμφαντικῷ A[1].

[8 b] 3 τὰ A : *om.* M ‖ 12 ὁ Bekker : *om. codd.* ‖ 20 πανουργίαν A : κακουργίαν M ‖ 21 κατισχῦσαι A[1]M : *quid prius praeb.* A *non liquet.*

nourrissant contre lui quelque inimitié personnelle, que sur ceux qui professaient une foi opposée à la sienne[1].

Voilà donc ce que j'avais déjà lu quand, peu après, je découvris dans un autre volume six autres livres de lui[2]. Ainsi, son ouvrage complet comprenait douze livres. Les initiales réunies de ces douze livres forment le nom de l'auteur, Philostorgios. Il pousse son récit jusqu'au temps de Théodose le Jeune pour s'arrêter à l'époque où Théodose, après la mort d'Honorius, remit le sceptre de Rome aux mains de Valentinien le Jeune, fils de Constance et de Placidia et neveu d'Honorius[3].

Ce Philostorge, malgré sa rage contre les orthodoxes, n'a pas osé s'en prendre à Grégoire le Théologien[4] ; il s'incline même, quoique de mauvais gré, devant sa culture. Contre Basile le Grand, il a tenté d'élever le blâme, mais par là il n'a fait que le rendre plus célèbre, car il s'est vu forcé, par l'évidence même des faits, de reconnaître la vigueur et la beauté de son enseignement dans les assemblées tout en le taxant de témérité et d'inexpérience dans la controverse, parce que, dit-il, il a osé s'attaquer aux écrits d'Eunomius.

[9 a] 41.

Lu de Jean[5] une *Histoire de l'Église*. Il commence au règne de Théodose le Jeune et, en somme, à l'hérésie même et à la déposition de Nestorius, et il poursuit jusqu'à Zénon et à la déposition de Pierre l'Hérétique, qui avait usurpé le siège d'Antioche.

1. Acace, évêque de Césarée au IVe siècle, avait fait triompher la doctrine homéenne au concile de Constantinople en 360.
2. Indication intéressante à retenir ; elle montre, me semble-t-il, comment ont été faites les lectures dont la *Bibliothèque* nous offre les comptes rendus. Photius lisait les livres dans l'ordre où il les trouvait dans l'endroit où il a travaillé.
3. Soit en 425 p. C.
4. Nom donné à saint Grégoire de Nazianze (329-389).
5. Jean, comme Photius l'indique plus bas, est Jean d'Égée (Ve siècle ap. J.-C.). C'est par erreur qu'il est rangé ici parmi les partisans d'Eutychès ; il était nestorien (cf. *infra*, p. 45, n. 2). L'ouvrage mentionné ici est perdu et Photius ne le lisait plus en entier.

ὁμοφρονεῖν δοκούντων, εἰς ἔχθραν δέ τινα καταστάντων, καὶ τῶν τἀναντία θρησκευόντων.

Καὶ ταῦτα μέν μοι ἤδη ἀνέγνωστο, μετ' οὐ πολὺ δὲ ἐν ἄλλῳ βιβλίῳ καὶ ἕτεροι αὐτοῦ λόγοι ἕξ, ὡς συμπληροῦσθαι αὐτοῦ τὴν σύμπασαν πραγματείαν ἐν λόγοις δώδεκα, ὧν αἱ ἀπαρχαὶ συντιθέμεναι τὸ τοῦ συγγεγραφότος ἀπαρτίζουσι Φιλοστοργίου ὄνομα. Κάτεισι δὲ μέχρι τῶν Θεοδοσίου τοῦ νέου χρόνων, κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον παυόμενος καθ' ὃν Οὐαλεντινιανῷ τῷ νέῳ τῷ Πλακιδίας καὶ Κωνσταντίου υἱῷ, Ὀνωρίου τελευτήσαντος Θεοδόσιος τὰ τῆς Ῥώμης σκῆπτρα τῷ ἀδελφιδῷ ἐνεχείρισεν.

Οὗτος δὲ ὁ Φιλοστόργιος, καίτοι κατὰ τῶν ὀρθοδόξων λυσσῶν, Γρηγορίου μὲν τοῦ θεολόγου καθάψασθαι οὐκ ἐτόλμησεν, ἀλλὰ καὶ τὴν παιδείαν καὶ ἄκων συνομολογεῖ, Βασιλείου δὲ τοῦ μεγάλου ἐπεχείρησεν ὑφάναι μῶμον, δι' οὗ λαμπρότερον ἔδειξε. Τὴν μὲν γὰρ ἰσχὺν καὶ τὸ κάλλος τῆς ἐν ταῖς πανηγύρεσιν ὁμιλίας ὑπ' αὐτῆς τῆς τῶν πραγμάτων ἐναργείας ἐβιάσθη συμφθέγξασθαι, θρασὺν δὲ αὐτὸν ὁ δείλαιος ἀποκαλεῖ καὶ ἀντιλογικῶν λόγων ἄπειρον, ὅτι, φησίν, ἀπετόλμησεν Εὐνομίου ταῖς συγγραφαῖς ἀντιτάξασθαι.

[9 a] 41

Ἀνεγνώσθη Ἰωάννου ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς Θεοδοσίου τοῦ νέου βασιλείας, ἀπ' αὐτῆς που τῆς Νεστορίου βλασφημίας καὶ καθαιρέσεως, καὶ κάτεισι μέχρι Ζήνωνος καὶ τῆς καθαιρέσεως Πέτρου τοῦ αἱρετικοῦ, ὃς τὸν Ἀντιοχικὸν ὑφήρπασε θρόνον.

24 μέν μοι A : μέντοι M ‖ 29 Θεοδοσίου A : τοῦ Θεοδοσίου M ‖ 31 Κωνσταντίου Schott (*vid.* Bidez, p. 4, 8/9) : Κωνσταντίνου *codd.* ‖ 32 ἀδελφιδῷ A : ἀδελφῷ M.
[9 a] 3 νέου A : μεγάλου M.

Dans son style, cet écrivain est clair et fleuri. Il passe en revue avec détails le troisième synode, celui d'Éphèse, et aussi celui qui fut rassemblé peu après dans la même ville (je veux dire le Brigandage d'Éphèse)[1]. Notre historien lui témoigne de la vénération, ainsi qu'à son président, Dioscore, et à son parti. Il relate aussi le synode de Chalcédoine, mais pour le persifler ; d'où il est permis de déduire que Jean, l'auteur de ce livre, est le prêtre égéate qui, en hérétique qu'il était, a composé un ouvrage spécial contre le concile de Chalcédoine[2].

Son récit est en dix livres, ainsi qu'il l'annonce lui-même ; nous avons eu l'occasion d'en lire les cinq embrassant, comme je l'ai dit, la période comprise entre l'hérésie de Nestorius et la déposition de Pierre l'Hérétique[3].

42.

Lu de Basile de Cilicie une *Histoire de l'Église*[4]. Il commence à la mort de Simplicius, évêque de Rome, qui écrivit à Acace, évêque de Constantinople, de s'abstenir de tout rapport avec Pierre, qui souillait Alexandrie de sa présence et qu'on a surnommé « Monge »[5]. Ce dernier, en effet, lançait en public et en chaire l'anathème contre le synode de Chalcédoine ; sous son influence, Acace, qui d'abord avait brillamment lutté contre lui, pour ne pas s'en être écarté, se fit plus tard une réputation d'hérétique auprès de bien des gens et fut même mis par ceux de Rome sous le coup d'une mesure de déposition. Ces événements se déroulaient sous le second règne de Zénon[6].

Il commence donc à cette époque et poursuit jusqu'à la mort d'Anastase, qui passa, comme le dit notre histo-

1. Tenu en 449.
2. Il est question de cet écrit plus loin, au « codex » 55.
3. Mieux connu sous le nom de Pierre le Foulon ; a eu une vie très mouvementée et a occupé à plusieurs reprises le siège d'Alexandrie entre 471 et 486.
4. Cet ouvrage est perdu. L'auteur, dont il sera à nouveau question au « codex » 107 et, accessoirement, au « codex » 95, vivait aux environs de 500 p. C.
5. « L'enroué », patriarche monophysite d'Alexandrie vers 482.
6. Empereur de 474 à 491.

Ἔστι δὲ οὗτος τὴν φράσιν σαφὴς καὶ ἀνθηρός. Διέρχεται δὲ τὴν τρίτην σύνοδον τὴν ἐν Ἐφέσῳ λεπτομερῶς. Ἀλλὰ καὶ τὴν μετὰ ταύτην ἐν αὐτῇ συναγελασθεῖσαν, τὴν λῃστρικὴν λέγω· ἣν οὗτος θειάζει, καὶ τὸν ταύτης ἡγεμόνα Διόσκορον καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ. Διέξεισι δὲ καὶ τὴν ἐν Καλχηδόνι σύνοδον, διασύρων ταύτην. Ἐξ ὧν ἔστι συμβαλεῖν Ἰωάννην εἶναι τὸν πατέρα τοῦ βιβλίου τὸν πρεσβύτερον τὸν Αἰγεάτην, ὃς καὶ ἰδίως ὡς αἱρετικὸς κατὰ τῆς ἐν Καλχηδόνι συνόδου βιβλίον συνέταξε. Τῆς μέντοιγε ἱστορίας αὐτοῦ δέκα τυγχάνουσι τόμοι, ὡς καὶ αὐτὸς ἐκεῖνος ἐπαγγέλλεται· ὧν ἡμῖν τοὺς πέντε γέγονεν ἀναγνῶναι, περιέχοντας, ὡς ἔφημεν, ἀπὸ τῆς Νεστορίου βλασφημίας μέχρι τῆς τοῦ αἱρετικοῦ Πέτρου καθαιρέσεως.

42

Ἀνεγνώσθη Βασιλείου Κίλικος ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς τελευτῆς Σιμπλικίου τοῦ Ῥώμης, ὃς πρὸς Ἀκάκιον τὸν Κωνσταντινουπόλεως ἔγραψεν ἀποστῆναι τῆς πρὸς Πέτρον τὸν Ἀλεξάνδρειαν λυμαινόμενον κοινωνίας, ᾧ ἐπίκλην Μογγός· οὗτος γὰρ τὴν ἐν Καλχηδόνι ἁγίαν σύνοδον δημοσίᾳ καὶ ἐν ἐκκλησίᾳ ἀνεθεμάτιζε. Δι' ὃν καὶ Ἀκάκιος καλῶς πρότερον κατ' αὐτοῦ κεκινημένος, ὕστερον οὐκ ἀποστρεφόμενος αἱρετικοῦ δόξαν παρὰ πολλοῖς ἐκτήσατο, τοῖς δὲ Ῥωμαίοις καὶ ὑπὸ καθαίρεσιν ἔπεσεν. Ἐπὶ Ζήνωνος δὲ τὸ δεύτερον ταῦτα ἐπράττετο.

Ἄρχεται μὲν οὖν ἐκ τῶνδε τῶν χρόνων, καὶ κάτεισι μέχρι τελευτῆς Ἀναστασίου ὃς εἰκοσιεπτὰ ἔτη καὶ μῆνας τρεῖς, ὡς

8 μετὰ ταύτην A : μετ' αὐτὴν M ‖ 24 Ἀλεξάνδρειαν A : τὴν Ἀλεξάνδρειαν M ‖ 26 ἐν A¹ *s. v.* M : *om.* A ‖ 27 ἀνεθεμάτιζε A : ἀνεθεμάτισε M ‖ 28/29 ὕστερον οὐκ ἀποστρεφόμενος AM² *mg* : *om.* M.

rien, vingt-sept ans et trois mois sur le trône[1]. Après Anastase, ce fut, écrit-il, le Thrace Justin[2] qui fut proclamé empereur. Le présent livre arrête donc le récit vers cette époque ; il s'étend du règne de Zénon à la mort d'Anastase et à la proclamation de Justin. L'historien dit aussi avoir composé deux autres livres[3] : un premier et un troisième. L'un commence à l'empereur Marcien[4] et finit à Zénon, au règne duquel commençait le deuxième, le troisième [9 b] commençant à la fin du deuxième et au règne de Justin.

L'historien n'est pas très soigneux dans son style et il a même des inégalités vis-à-vis de sa propre manière. Il se sert surtout de la correspondance échangée par les évêques comme preuve, dit-il, de ce qu'il écrit. Le procédé rend volumineux le livre, qui, dans cette abondance verbale, ne rapporte que bien peu d'histoire[5]. Aussi la clarté de la narration est-elle saccagée par la foule des éléments qu'on y a introduits.

43.

Lu de Jean Philopon, *Sur l'Hexaméron*[6]. Dans ce livre, il a de la pureté et de la clarté et son propre style se surpasse. Il est d'accord presque en tout point avec Basile le Grand et s'oppose d'un bout à l'autre à Théodore de Mopsueste, qui a entrepris de traiter le même sujet et intitulé son livre *Interprétation de la Genèse*. Ce sont ses opinions que Philopon réfute en en prenant le contre-pied.

1. Dernier représentant de la dynastie théodosienne. A régné de 491 à 518.
2. Justin Ier, 518-527.
3. Relevons encore cette donnée, qui peut être mise au crédit de Photius. Un auteur qui voudrait tromper son monde en exagérant son propre savoir aurait, je crois, tout simplement parlé d'un ouvrage en trois livres, puisqu'il pouvait, de toute façon, en indiquer le contenu. Des notations de ce genre sont précieuses pour acquérir une idée exacte de la méthode de Photius.
4. Marcien a régné de 450 à 457.
5. D'autres notices montrent que la sobriété est, aux yeux de Photius, une qualité essentielle pour l'historien.
6. Sur l'auteur, voir *supra*, p. 13, n. 3. L'ouvrage recensé ici est à nouveau traité au « codex » 240. On l'a conservé (éd. W. Reichardt, Leipzig, 1897). Cf. aussi *supra*, p. 23.

οὗτός φησιν, ἐν τῇ βασιλείᾳ διήρκεσε· μεθ' ὃν Ἰουστῖνον τὸν Θρᾷκα ἀναρρηθῆναι γράφει βασιλέα. Ἀλλ' ἡ μὲν βίβλος αὕτη ἐνταῦθά που τὴν γραφὴν ἵστησιν, ἀπὸ Ζήνωνος μέχρι τῆς τελευτῆς Ἀναστασίου καὶ τῆς Ἰουστίνου ἀναρρήσεως κατιοῦσα. Λέγει δὲ οὗτος ὡς εἴησαν αὐτῷ καὶ ἕτεραι δύο πεπονημέναι βίβλοι, πρώτη καὶ τρίτη· ὧν τὴν μὲν ἀπὸ Μαρκιανοῦ τοῦ βασιλέως ἄρχεσθαι, καταλήγειν δὲ ἕως Ζήνωνος, ἀφ' οὗ τὴν ἀρχὴν ἡ δευτέρα ἐπεποίητο, τὴν δὲ τρίτην ποιεῖσθαι προοί- [9 b] μιον τὸ τέλος τῆς δευτέρας καὶ ἀπὸ τῆς βασιλείας Ἰουστίνου ἀπάρχεσθαι.

Ἔστι δὲ ὁ συγγραφεὺς οὐ λίαν τὴν φράσιν ἀπηκριβωμένος, ἀλλὰ καὶ ἀνωμάλως ἔχων καὶ πρὸς ἑαυτόν. Κέχρηται δὲ μάλιστα ταῖς παρ' ἀλλήλων τῶν ἐπισκόπων στελλομέναις ἐπιστολαῖς, εἰς πίστιν, ὥς φησιν, ὧν αὐτὸς γράφει· αἳ καὶ πολύστιχον ποιοῦσι τὸ βιβλίον καὶ ἐν πλήθει λόγων ὀλίγην συνάγον ἱστορίαν· διὸ καὶ τὸ σαφὲς τῆς ἱστορίας τῷ πλήθει περικόπτεται τῶν παρεντιθεμένων.

43

Ἀνεγνώσθη Ἰωάννου τοῦ Φιλοπόνου εἰς τὴν ἑξαήμερον. Ἔστι δὲ ἐν τούτῳ τῷ βιβλίῳ καθαρὸς καὶ σαφὴς καὶ κρείττων τῇ λέξει ἑαυτοῦ, καὶ συμφωνῶν σχεδὸν ἐν τοῖς πλείστοις Βασιλείῳ τῷ μεγάλῳ, ἀντιπίπτων δὲ δι' ὅλου τῷ Μοψουεστίας Θεοδώρῳ, ὃς τὴν αὐτὴν ὑπόθεσιν ἐνστησάμενος ἑρμηνείαν τῆς κτίσεως τὸ βιβλίον ἐπέγραψεν· οὗ τὰς δόξας διελέγχων ὁ Φιλόπονος τὴν ἐναντίαν ἐτράπετο.

35 Θρᾷκα ἀναρρηθῆναι M : θρακαναρρηθῆναι A ‖ γράφει A : λέγει M.

[9 b] **4** καὶ πρὸς A : πρὸς M ‖ **7** γράφει A¹M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **8** συνάγον A² : συναγαγειν M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **15** Μοψουεστίας A : Μομψουεστίας M.

44.

Lu de Philostrate de Tyr[1] huit livres sur la *Vie d'Apollonius de Tyane*. Dans son style, il est clair, gracieux et concis et plein de douceur. Il manie avec complaisance l'archaïsme aussi bien que les tournures de la dernière nouveauté.

Il raconte qu'Apollonius se rendit chez les Indiens, qu'il appelle aussi Brahmanes ; auprès d'eux, il étudia à fond l'essentiel de leurs connaissances sur les dieux. Il visita également les sages éthiopiens, qu'il appelle aussi « gymnes » parce qu'ils passent leur vie entière tout nus sans que le climat même les oblige à se vêtir.

Les sages de l'Inde, dit-il, l'emportent de beaucoup sur ceux d'Éthiopie. C'est, dit-il, à cause de leur situation du côté de l'Orient que leur intelligence est plus pénétrante et plus pure ; c'est aussi parce qu'ils sont plus anciens qu'eux.

Il dit qu'Apollonius n'a accompli aucun miracle du genre de ceux que lui prête la légende, mais il le vante parce qu'il a vécu une vie toute de sagesse et de maîtrise de soi en mettant en pratique la philosophie de Pythagore tant dans sa manière d'être que dans son enseignement. Les circonstances de sa mort, dit-il, sont obscures et diversement rapportées par beaucoup d'auteurs. Apollonius lui-même aurait veillé à les rendre obscures. D'ailleurs, de son vivant, il proclamait que le sage doit vivre caché aux yeux de la foule et, s'il ne le peut, du moins quitter la vie en cachette ; on ne lui connaît, dit-il, de [10 a] tombeau en aucun point du monde.

Philostrate dit qu'il eut le plus grand dédain des

1. Auteur et texte bien connus (éd. Kayser, Leipzig, Teubner, 1870-1871, 2 vol.). Ce Philostrate s'est illustré à Athènes du temps de Septime-Sévère (empereur de 193 à 211) et il est originaire de Lemnos. C'est sans doute à la suite d'une confusion avec le lexicographe du même nom (voir « codex » 150) que Photius en fait un Tyrien. Au « codex » 241, nous retrouvons le même ouvrage traité dans une notice beaucoup plus longue qui offre à la fois un sommaire et des extraits. Le résumé que nous lisons ici n'est pas systématique, mais se borne à dégager les faits les plus frappants de la vie d'Apollonius. Photius me paraît, en tout cas, avoir bien compris le propos de l'auteur.

44

Ἀνεγνώσθη Φιλοστράτου Τυρίου εἰς τὸν Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως βίον λόγοι ὀκτώ.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν σαφής, ἐπίχαρίς τε καὶ ἀφοριστικὸς καὶ βρύων γλυκύτητος, καὶ τῷ ἀρχαϊσμῷ καὶ ταῖς καινοπρεπεστέραις τῶν συντάξεων ἐμφιλοτιμούμενος.

Ἱστορεῖ δὲ τὸν Ἀπολλώνιου πρός τε Ἰνδούς, οὓς καλεῖ καὶ Βραχμᾶνας, ἀπιέναι, ἐξ ὧν καὶ πλεῖστα τῆς παρ' αὐτοῖς θεοσοφίας ἐκμαθεῖν, καὶ πρὸς τοὺς τῶν Αἰθιόπων σοφούς, οὓς καὶ γυμνοὺς ὀνομάζει, ὅτι γυμνοὶ τὸν βίον ὅλον διάγουσι, μηδὲ τοῦ ἀέρος διοχλοῦντος αὐτοὺς εἰς περιβολὴν ἐλθεῖν.

Πολλῷ δέ φησι τοὺς Ἰνδῶν τῶν ἐν τῇ Αἰθιοπίᾳ σοφῶν προέχειν, ὅτι τέ φησι πρὸς ἀκτῖνα οἰκοῦντες ἡλίου μᾶλλόν εἰσι τὴν διάνοιαν ὀξεῖς καὶ καθαροί, καὶ ὅτι καὶ χρόνῳ προήκοντες.

Τῷ μέντοι Ἀπολλωνίῳ οὐδὲν ὅλως φησὶ τελεσθῆναι οἷα ὁ μυθώδης αὐτῷ χαρίζεται λόγος· φιλόσοφον δέ τινα καὶ ἐγκρατῆ βίον ἀποσεμνύνει αὐτὸν βιοῦντα, ἅτε καὶ Πυθαγορικὴν ἐπιδεικνύμενον φιλοσοφίαν ἔν τε ἤθεσι καὶ ἐν δόγμασι. Τὸν δὲ θάνατον αὐτοῦ ἄδηλόν τε καὶ πολλοῖς διαφωνούμενον λέγει γενέσθαι, αὐτοῦ ἐκείνου τοῦτο σπουδάσαντος· καὶ γὰρ καὶ ζῶντα ἐπιλέγειν ὡς δεῖ τὸν σοφὸν τοὺς πολλοὺς λαθόντα βιῶναι, εἰ δὲ μή, κἂν γοῦν ἀποβιῶναι λαθόντα· τάφον δὲ αὐτοῦ μηδαμοῦ γῆς [10 a] φησιν ἐγνῶσθαι.

Λέγει δὲ αὐτὸν μάλιστα χρημάτων κρείττω

24 συντάξεων AM[1] : συνάξεων M ‖ 27 τῶν A : *om.* M ‖ 28 γυμνοὶ A : καὶ γυμνοὶ M ‖ 29 αὐτούς A : αὐτοῖς M ‖ 33 προήκοντες A[1]M : προσήκοντες A ‖ 35 φιλόσοφον A : φιλοσοφίαν M ‖ 36 ἀποσεμνύνει M : ἀποσεμνύνειν A ‖ 40 ἐπιλέγειν A : ἐπιλέγει M.

[10 a] 1 φησιν A[1] *s. v.* M : *om.* A ‖ μάλιστα A : *om.* M.

richesses ; il le poussa jusqu'à abandonner son avoir à son propre frère et à d'autres gens. Aucun des puissants du monde, qui le pressaient pourtant beaucoup, ne le détermina jamais à accepter de l'argent. Il dit qu'Apollonius prévit la peste d'Éphèse et y mit fin quand elle eut éclaté. A la vue d'un lion, il déclara que l'âme du roi d'Égypte Amasis[1] était dans cette bête, où elle payait les crimes de sa vie. Il démasqua Empouse[2], qui, sous les traits d'une courtisane, feignait d'être éprise de Ménippe. A Rome, une jeune fille qui semblait morte depuis peu fut rendue à la vie par lui. Il débarrassa sa jambe de ses entraves alors qu'il était enchaîné en prison. Il plaida devant Domitien sa propre cause et celle de Nerva, qui régna sur les Romains après Domitien, puis il disparut du prétoire après sa plaidoirie pour se rendre, selon un arrangement pris d'avance avec eux, auprès de Démétrius et de Damis, et cela non pas en un certain temps, mais dans l'instant même, et, pourtant, plusieurs journées de marche les séparaient de lui.

Voilà donc les fictions que Philostrate forge au sujet d'Apollonius. Il ne dit pas, cependant, que c'était un faiseur de miracles, bien qu'il ait accompli quelques-unes des merveilles dont certains répandent le bruit. Philostrate montre qu'Apollonius a réalisé les merveilles qu'il rapporte grâce à sa pratique de la philosophie et à la pureté de sa vie. Il était détesté surtout des mages et des sorciers, loin de s'adonner lui-même à la magie.

C'est à propos des Indiens que Philostrate fait le plus beau tissu d'incroyables absurdités. Grâce à des jarres pleines de pluie et de vents qu'il leur donna, il les mit à même d'arroser la terre de pluie en cas de sécheresse, et de l'assécher quand les pluies s'étaient répandues, et cela par la vertu des ressources mélangées dans les jarres[3].

1. 570-526 a. C.
2. Sorte de vampire du folklore ancien.
3. On sait que les « miracles » d'Apollonius ont suscité des réactions passionnées de la part des chrétiens, et notamment un discours d'Eusèbe que Photius mentionne brièvement au « codex » 39. Cette thaumaturgie était exploitée par les païens pour minimiser l'argument que les apologistes chrétiens tiraient des miracles du Christ. On remarquera que Photius n'a pas rapproché la présente recension de la mention du discours d'Eusèbe rappelé ci-dessus.

γενέσθαι, ὡς καὶ τὴν κτῆσιν αὐτοῦ τῷ τε ἰδίῳ ἀδελφῷ καὶ ἑτέροις καταλιπεῖν καὶ παρὰ μηδενὸς τῶν ὑπ' ἐξουσίαις, καίτοι πολλὰ ἀξιούντων, πεισθῆναι λαβεῖν χρήματα. Φησὶν αὐτὸν τὸν ἐν Ἐφέσῳ λοιμὸν καὶ προϊδεῖν καὶ γεγονότα παῦσαι. Καὶ λέοντα δὲ ἰδεῖν, καὶ εἰπεῖν ὡς ἡ τοῦ Ἀμάσιδος τοῦ Αἰγυπτίων βασιλέως ψυχὴ ἐν τῷ θηρίῳ εἴη, ὑπέχουσα δίκην τῶν βεβιωμένων· καὶ Ἔμπουσαν ἐλέγξαι ἐν ὑποκρίσει ἑταίρας ἐρᾶν Μενίππου προσποιουμένην· καὶ κόρην ἐν Ῥώμῃ ἄρτι τεθνάναι δοκοῦσαν ἐπαναστρέψαι τῷ βίῳ· καὶ λῦσαι τὸ σκέλος ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ ὄντα δεδεμένον· καὶ ἀπολογήσασθαι μὲν πρὸς Δομιτιανὸν ὑπέρ τε αὑτοῦ καὶ Νερούα, ὃς μετὰ Δομιτιανὸν Ῥωμαίων ἐβασίλευσεν, ἀφανισθῆναι δὲ μετὰ τὴν ἀπολογίαν τοῦ δικαστηρίου καὶ πρὸς Δημήτριον καὶ Δάμιν, οὕτω καὶ συνθέμενον αὐτοῖς, παραγενέσθαι, οὐ διὰ χρόνου, παραυτίκα δέ, καίτοι ὁδὸν ἡμερῶν τινων διεστηκότας.

Ταῦτα μὲν περὶ αὐτοῦ ἀναπλάττει, οὐ μέντοι γε ὡς εἴη τελεστής, εἴ τινα διετελέσατο τῶν ἐνίοις διαθρυλλουμένων ὑπ' αὐτοῦ πεποιῆσθαι τελεσμάτων· φιλοσοφίᾳ δὲ καὶ βίου καθαρότητι, καὶ ἅπερ αὐτὸς ἔφησεν, ἐκεῖνον εἰσάγει διαπεπράχθαι· ἀπεχθάνεσθαι δὲ μᾶλλον μάγοις καὶ φαρμακοῖς, μὴ ὅτι γε αὐτὸν τῇ μάγῳ προσανακεῖσθαι τέχνῃ.

Περὶ δὲ τῶν Ἰνδῶν οὗτος τὰ πάντα παραλογώτατα καὶ ἀπιστότατα διαρραψῳδεῖ· πίθους γὰρ αὐτοῖς πλήρεις ὄμβρων καὶ ἀνέμων δοὺς ὕειν τὴν χώραν ἀνομβρίας ἐπεχούσης ἐξικμάζειν τε αὖ καταρρηγνυμένων ὄμβρων ταῖς ἐκ πίθων ἀνὰ μέρος χορηγίαις κυρίους ἐκάθισε,

2 ἰδίῳ A : ἰδίῳ αὐτοῦ M ‖ ἀδελφῷ AM[1] : *quid prius praeb.* M *non liquet* ‖ **3** ὑπ' A : ἐπ' M ‖ **4** πεισθῆναι A : *om.* M ‖ **10** ἐρᾶν AM[1] : ἐρᾶς M *ut vid.* ‖ **13** αὑτοῦ *edd.* : αὐτοῦ *codd.* ‖ **19** αὐτοῦ A : ἑαυτοῦ M ‖ εἴ A : ἢ M ‖ **24** μάγῳ A : μάγων M ‖ **25** πάντα A : πάντων A[2]M ‖ **26** πλήρεις A : πλήρης M ‖ **28** ἐξικμάζειν : γρ. ἐξικμάζειν A[3] *mg.* M ἐξεικμάζειν A[x] ἐξεικάζειν A ‖ τε AM[1] : δὲ M.

C'est en faisant semblables contes dépourvus de sens et bien d'autres encore que, dans ses huit livres, il a perdu toute sa peine à une vaine besogne.

45.

Lu d'Andronicianus, *Contre les sectateurs d'Eunomius*, deux brefs discours[1]. Il fait de grandes promesses dans son introduction, mais rien n'y répond dans son développement et surtout dans le deuxième discours. Cet auteur est épris de philosophie ; on le voit à son caractère, à sa pensée et à la forme dans laquelle il s'exprime. Il est chrétien de religion.

46.

Lu de Théodoret[2], évêque de Cyr, vingt-sept livres [10 b] contre diverses propositions. Le premier combat ceux qui prétendent que le Verbe divin n'est qu'une nature unique qui a reçu son principe de la semence de David et ceux qui attribuent des passions à la divinité. Le deuxième s'attaque aux mêmes erreurs, mais en se fondant davantage sur les Écritures.

Le troisième traite du même sujet ; le quatrième contient des enseignements de nos saints Pères sur la glorieuse incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu. Le cinquième rassemble des opinions d'hérétiques et les compare à l'opinion de ceux qui refusent de reconnaître deux natures dans le Christ et montre qu'il y a beaucoup de parenté entre elles. Le sixième traite de l'unité en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le septième a la forme d'une lettre. Telle est la matière qui remplissait le premier volume. Le huitième livre s'en prend à ceux qui ne jugent de la vérité que par le nombre et le neuvième à ceux qui prétendent qu'il ne faut pas chercher ni discuter sur la base des Écritures, mais qu'il faut se contenter de sa propre croyance.

1. Ces textes sont perdus et tout ce que nous savons d'eux et de leur auteur tient dans ce « codex » 45 de Photius. Cf. Jülicher, s. v. *Andronikianos*, in *P. W.*, t. I (1894), col. 2161.

2. Sur l'auteur, cf. *supra*, p. 17, n. 3. Quant à l'ouvrage dont il est question ici et qui est partiellement conservé, il semble bien que ce

παραπλήσια τούτοις ἀνοίας μεστὰ καὶ ἕτερα πλεῖστα τερατευσάμενος. Ἐν ὀκτὼ δὲ λόγοις ἡ πᾶσα αὐτῷ τῆς ματαιοπονίας σπουδὴ κατηνάλωται.

45

Ἀνεγνώσθη Ἀνδρονικιανοῦ πρὸς Εὐνομιανοὺς λόγοι βραχεῖς δύο. Ὑπισχνεῖται μὲν οὖν ἐν προοιμίοις μεγάλα, οὐ τοιαῦτα δὲ ἃ διέρχεται, καὶ μάλιστά γε ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ. Ἔστι δὲ οὗτος φιλοσοφίας ἐραστὴς τῷ τε ἤθει καὶ τῇ διανοίᾳ καὶ τοῦ λόγου τῷ σχήματι, Χριστιανὸς δὲ τῷ σεβάσματι.

46

Ἀνεγνώσθη Θεοδωρήτου ἐπισκόπου Κύρου λόγοι κζʹ πρὸς διαφόρους θέσεις· ὧν ὁ μὲν πρῶτος λό- [10 b] γος πρὸς τοὺς λέγοντας μίαν φύσιν γεγενῆσθαι τὸν θεὸν λόγον καὶ τὴν ἐκ σπέρματος Δαβὶδ ληφθεῖσαν ἀπαρχὴν καὶ προσάπτοντας τὰ πάθη τῇ θεότητι, ὁ δὲ δεύτερος πρὸς τοὺς αὐτοὺς γραφικώτερον συμπλεκόμενος, καὶ ὁ τρίτος περὶ τῆς αὐτῆς ὑποθέσεως. Ὁ δὲ τέταρτος διδασκαλίας τῶν ἁγίων πατέρων περιέχει περὶ τῆς ἐνδόξου οἰκονομίας τοῦ δεσπότου ἡμῶν Χριστοῦ, τοῦ υἱοῦ τοῦ Θεοῦ. Ὁ μέντοι πέμπτος αἱρετικῶν δόξας ἀθροίζει, καὶ παρατίθησιν αὐτὰς τῇ δόξῃ τῶν μὴ ὁμολογούντων ἐπὶ Χριστοῦ δύο φύσεις, καὶ δείκνυσι πολλὴν πρὸς ἀλλήλους διασῴζοντας τὴν συγγένειαν. Ὁ δὲ ἕκτος διαλαμβάνει ὅτι εἷς ἐστιν υἱὸς ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς ὁ Χριστός. Ὁ ἕβδομος ἐπιστολῆς ἐπέχει τόπον· ἐν οἷς τὸ πρῶτον συνεπληροῦτο βιβλίον. Ὁ δὲ ὄγδοος πρὸς τοὺς πλήθει μόνῳ κρίνοντας τὴν ἀλή-

[10 b] 14 συνεπληροῦτο A : συμπληροῦται M.

Le dixième attaque ceux qui mettent en avant avec des intentions mauvaises la parole : « Le Verbe s'est fait chair. » Le onzième combat ceux qui veulent nous interdire de voir deux natures dans l'incarnation ; le douzième, ceux qui prétendent que dire que le Verbe est une chose et la chair une autre, c'est affirmer qu'il y a deux Fils. Le treizième s'en prend à ceux qui disent que reconnaître un homme dans le Christ revient à mettre ses espérances dans un homme. Le quatorzième est contre ceux qui disent : « Il a souffert sans souffrance. » Le quinzième contre ceux qui disent : « Il a souffert comme il a voulu. » Le seizième attaque ceux qui prétendent qu'il faut accepter les paroles sans en examiner la signification parce qu'elles dépassent tout entendement. Le dix-septième combat ceux qui disent : « Le Verbe a souffert par la chair » et le dix-huitième ceux qui demandent quel châtiment auraient subi les Juifs s'ils n'avaient pas crucifié un Dieu. Le dix-neuvième attaque ceux qui affirment : « C'est un Juif celui qui nie qu'un Dieu ait été crucifié. » Le vingtième est contre ceux qui prétendent que les Anges qui mangeaient à la table d'Abraham n'avaient pas revêtu entièrement une nature charnelle. Le vingt et unième s'en prend à ceux qui minimisent tout miracle en niant la chair et le vingt-deuxième à ceux qui font injure à notre espèce en niant que le principe ait été emprunté à notre nature. Le vingt-troisième attaque ceux qui prétendent croire tout simplement à ce qu'on dit sans examiner ce qui convient ou non, et le vingt-quatrième ceux qui suppriment la différence des natures après la passion et l'ascension. Le vingt-cinquième résume l'exposé des détails qui précèdent ; le vingt-sixième traite de la composition [11 a] ou plutôt de la consubstantiation qui fut révélée plus tard. Le vingt-septième traite de l'exemple selon l'homme commun.

On distingue clairement, au seul énoncé des sujets, ceux

soit un assemblage de parties dues à des auteurs différents ou, en tout cas, qu'on a attribuées à des auteurs différents. Cf., sur cette question, Fabricius-Harles, *Bibl. gr.*, t. X, p. 693 ; H. G. Opitz, s. v. *Theodoretos* (n. 1), in *P. W.*, 2e sér., t. V (1934), col. 1795 sqq. On aura remarqué que la notice énumère avec précision les sujets des vingt-sept livres, ce qui ne me paraît guère faisable de mémoire.

θειαν. Ὁ ἔνατος πρὸς τοὺς λέγοντας μὴ δεῖν ἀπὸ τῶν γραφῶν ζητεῖν ἢ λαλεῖν, ἀλλ' ἀρκεῖσθαι τῇ παρ' ἑαυτοῖς πίστει. Ὁ ι' πρὸς τοὺς προβάλλοντας κακοήθως τὸ « ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο ». Ὁ ια' πρὸς τοὺς κωλύοντας δύο φύσεις ἐπὶ τῆς ἐνανθρωπήσεως ἐκλαμβάνειν. Ὁ ιβ' πρὸς τοὺς λέγοντας ὅτι ὁ λέγων ἄλλο μὲν τὸν λόγον ἄλλο δὲ τὴν σάρκα δύο υἱοὺς λέγει. Ὁ ιγ' πρὸς τοὺς λέγοντας ὅτι τὸ καὶ ἄνθρωπον γινώσκειν τὸν Χριστὸν ταὐτόν ἐστι τῷ καὶ εἰς ἄνθρωπον ἔχειν τὰς ἐλπίδας. Ὁ ιδ' πρὸς τοὺς λέγοντας « ἔπαθεν ἀπαθῶς ». Ὁ ιε' πρὸς τοὺς λέγοντας « ἔπαθεν ὡς ἠθέλησεν ». Ὁ ις' πρὸς τοὺς λέγοντας ὅτι χρὴ δέχεσθαι τὰς φωνὰς καὶ μὴ σκοπεῖν τὰ δι' αὐτῶν σημαινόμενα, ὡς πάντας ὑπερβαίνοντα. Ὁ ιζ' πρὸς τοὺς λέγοντας « ἔπαθεν ὁ λόγος σαρκί ». Ὁ ιη' πρὸς τοὺς λέγοντας « ποίαν δώσουσιν οἱ Ἰουδαῖοι δίκην, εἰ μὴ θεὸν ἐσταύρωσαν; » ὁ ιθ' πρὸς τοὺς λέγοντας « Ἰουδαῖός ἐστιν ὁ μὴ θεὸν ἐσταυρῶσθαι λέγων ». Ὁ κ' πρὸς τοὺς λέγοντας ὅτι καὶ ἄγγελοι ἐπὶ τοῦ Ἀβραὰμ ἐσθίοντες οὐ πάντως σαρκὸς φύσιν ἐπεφέροντο. Ὁ κα' πρὸς τοὺς σμικρύνοντας ἕκαστον θαῦμα τῷ ἀρνεῖσθαι τὴν σάρκα. Ὁ κβ' πρὸς τοὺς ζημιοῦντας ἡμῶν τὸ γένος τῷ μὴ λέγειν ἐκ τῆς φύσεως ἡμῶν εἰλῆφθαι τὴν ἀπαρχήν. Ὁ κγ' πρὸς τοὺς λέγοντας πιστεύειν ἁπλῶς οἷς λέγουσι καὶ μὴ κατανοεῖν τί πρέπον ἢ ἀπρεπές. Ὁ κδ' πρὸς τοὺς ἀναιροῦντας τὴν τῶν φύσεων διαφορὰν μετὰ τὸ πάθος καὶ τὴν ἀνάληψιν. Ὁ κε' ἀνακεφαλαίωσις τῶν κατὰ μέρος ῥηθέντων. Ὁ κς' [11 a] περὶ τῆς ὕστερον μηνυθείσης συνθέσεως ἤτοι συνουσιώσεως. Ὁ κζ' περὶ τοῦ κατὰ τὸν κοινὸν ἄνθρωπον ὑποδείγματος.

Δῆλον δὲ καὶ ἐκ μόνης αὐτῶν τῆς ὑπο-

23 τὸ καὶ A : καὶ τὸ M ‖ 24 ταὐτόν ἐστι τῷ καὶ M : *om.* A ‖ 24/25 τὰς ἐλπίδας A : τὴν ἐλπίδα M ‖ 27 ὅτι A : *om.* M.

des livres énumérés qui tendent à fortifier la doctrine orthodoxe et ceux qui s'en écartent.

Dans le même volume, lu du même auteur trois écrits plus étendus que les précédents, qui avaient pour titre *Le Mendiant*[1] ou *Le Multiforme*. Le premier expose que le Verbe de Dieu est immuable ; le deuxième développe que l'union des natures n'est pas leur confusion. Le troisième traite de l'impassibilité du Verbe divin ; de même, un quatrième, qui défend par syllogismes la même proposition.

Ces trois derniers livres ont été mis en dialogue par leur auteur, les autres forment un exposé continu.

Dans son style, il est partout clair parce que net et pur ; il n'est pas dépourvu d'agrément et il a le même bonheur dans l'abondance de ses pensées que dans son style.

47.

Lu du Juif Josèphe[2], *Les épreuves des Juifs*. Il y raconte, à la fin de l'ouvrage, la prise de Jérusalem, ainsi que celle de la petite place de Masada et, avant ces épisodes, celle de Jotapata, où il fut lui-même fait prisonnier. Il rapporte aussi la prise de Gischala et la dévastation d'autres places juives.

Son ouvrage est en sept livres. Il a de la pureté dans son style et il possède l'art d'exprimer le poids de sa pensée avec une netteté agréable ; il est persuasif dans ses harangues et plein de grâce ; quand l'occasion l'amène à se servir de son éloquence pour des thèses contraires, il est adroit et fécond en arguments au profit de l'une et de l'autre ; d'autre part, il est sentencieux plus que quiconque. Il excelle dans l'art d'exprimer les passions par le langage et, pour susciter l'émotion puis l'apaiser, c'est un maître.

1. L'*Eranistès*, écrit de polémique contre le monophysisme, figure parmi les œuvres conservées de l'auteur. Cf. Migne, *P. G.*, t. LXXXIII, p. 27-318.

2. Auteur bien connu (37-98) dont Photius a lu également les *Antiquités juives* (cf. « codices » 76 et 236). Texte dans l'éd. B. Niese, Berlin, 1887-1895. Voir A.-J. Bouquet, *The references to Josephus in the*

θέσεως, ποῖοι τῶν εἰρημένων λόγων τὸ ὀρθόδοξον κρατύνουσι φρόνημα, καὶ τίνες ἐκκλίνουσιν.

Ἔτι ἐν τῷ αὐτῷ τεύχει ἀνεγνώσθη τοῦ αὐτοῦ λόγοι τρεῖς μείζους τῶν προειρημένων· ἐρανιστὴς ἢ πολύμορφος ἔφερον ἐπιγραφήν. Ὧν ὁ μὲν πρῶτος, ὅτι ἄτρεπτος ὁ θεὸς λόγος· ὁ δεύτερος, ὅτι ἀσύγχυτος ἡ ἕνωσις· ὁ τρίτος, ὅτι ἀπαθὴς ὁ θεὸς λόγος. Ἔτι καὶ τέταρτος, ἐν ᾧ συλλογισμοῖς τῆς αὐτῆς ὑποθέσεως ὑπεραγωνίζεται.

Οὗτοι δὲ οἱ τρεῖς λόγοι ἐν διαλόγῳ εἰσὶν αὐτῷ διεσκευασμένοι, οἱ δὲ ἄλλοι καταλογάδην. Σαφὴς δέ ἐστιν ἐν ἅπασι τὴν φράσιν, ὡς εὐκρινὴς καὶ καθαρός, καὶ οὐκ ἀμοιρῶν τοῦ ἡδέος, καταλλήλως τε τοῖς νοήμασιν ἐνευθηνούμενος.

47

Ἀνεγνώσθη Ἰωσήπου Ἰουδαίου τὰ κατὰ Ἰουδαίους πάθη, ἐν οἷς ἥ τε τῆς Ἱερουσαλὴμ ἐπὶ τέλει τῶν λόγων ἅλωσις καὶ ἡ τῆς Μασάδας πολίχνης, πρὸ δὲ τούτων ἡ τῶν Ἰωταπάτων, ἐν ᾗ καὶ αὐτὸς Ἰώσηπος ἧλω, ἔτι δὲ Γισχάλων ἅλωσις καὶ ἄλλων ἰουδαϊκῶν φρουρίων ἐρημία.

Ἔστι δὲ αὐτῷ τὸ σύνταγμα ἐν λόγοις ἑπτά. Καθαρὸς τὴν φράσιν καὶ ἀξίωμα λόγου μετὰ εὐκρινείας καὶ ἡδονῆς δεινὸς ἐκφῆναι, πιθανός τε ταῖς δημηγορίαις καὶ ἐπίχαρις, κἂν ἐπὶ τἀναντία ὁ καιρὸς καλῇ χρήσασθαι τῷ λόγῳ, δεξιὸς καὶ γόνιμος ἐνθυμημάτων ἐφ' ἑκατέρα, καὶ γνωμολογικὸς δὲ ὡς εἴ τις ἄλλος, καὶ πάθη τῷ λόγῳ παραστῆσαι ἱκανώτατος, καὶ ἐγεῖραι πάθος καὶ πραῦναι δοκιμώτατος.

[11 a] 6 ἀνεγνώσθη A : ἀνεγνώσθησαν M || 9 ἀσύγχυτος A : καὶ ἀσύγχυτος M || 22 δὲ A : *om.* M || Γισχάλων *edd.* : χισχάλων A σχισχάλων M || 28 γνωμολογικὸς A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet*.

Il rapporte que beaucoup de présages et de prodiges annoncèrent la prise de Jérusalem. Une vache qu'on conduisait au sacrifice mit bas un agneau ; une lumière brilla dans le temple et on entendit une voix qui en sortait disant : « Nous nous en allons d'ici. » Les portes du sanctuaire, que vingt hommes n'auraient pu pousser, s'ouvrirent toutes seules ; une troupe apparut un soir toute en armes et un homme (il s'appelait Jésus, fils d'Ananias) ne fit que répéter sans arrêt durant six ans et trois mois, comme s'il était frappé de délire : « Malheur, malheur sur Jérusalem ! » Aux supplices qu'on lui infligea pour ces paroles, il ne réagit que par ces mêmes mots. Lors de la prise de la ville, il était là, lui aussi, et, tandis qu'il répétait ces mêmes mots, il fut frappé d'une pierre venue des [11 b] ennemis et il mourut*.

Tels furent donc les signes qui se manifestèrent avant la prise de Jérusalem, mais ce furent les dissensions des tribus tout autant que les ennemis qui la ruinèrent. En effet, divisés en Zélotes et Sicaires[1], ils s'entretuaient et la communauté populaire était déchirée avec une cruauté implacable par les uns et les autres. Et la famine les étreignit à tel point que les gens en vinrent à toutes sortes de pratiques de sauvages ; entre autres, une femme dévora son propre enfant. Et la peste en s'ajoutant à la famine montrait clairement à tous que c'était là l'œuvre de la colère divine et que c'étaient les prédictions et les menaces du Seigneur qui s'accomplissaient dans la destruction et la prise de la cité.

48.

Lu de Josèphe *Sur l'Univers*, que j'ai lu ailleurs in-

Bibliotheca of Photius, in *Journ. of Theol. Stud.*, t. XXXVI (1935), p. 289-293.

1. Partisans de la résistance à outrance aux Romains. Les Zélotes étaient les plus fanatiques. En 66 p. C., ils avaient déjà imposé leur loi à Jérusalem, où ils s'étaient emparés de la forteresse, après avoir massacré ou expulsé la garnison romaine. Ils massacrèrent même les Juifs modérés quand Jérusalem, devenue le seul centre de résistance, fut assiégée par Titus. Cf. E. Albertini, *L'empire romain*, Paris, 1929, p. 96 et 106.

Πολλὰ δὲ σύμβολα καὶ σημεῖα λέγει προϋπάρξαι τῆς Ἱερουσαλὴμ ἁλώσεως· βοῦν τε γὰρ ἐπὶ θυσίαν ἀγομένην ἄρνα τεκεῖν, καὶ φῶς ἀναλάμψαι ἐν τῷ ναῷ, καὶ φωνῆς ἐκεῖθεν ἐπακοῦσαι « μεταβαίνομεν ἐντεῦθεν », καὶ τὰς τοῦ ἱεροῦ πύλας, οὐδ' ὑπὸ ἀνδρῶν εἴκοσιν ἀνοιγομένας, αὐτομάτως ἀνεῷχθαι, καὶ στρατὸν ἑσπέρας ἐπιφαίνεσθαι ὅπλοις περιπεφραγμένον, καὶ ἄνθρωπόν τινα (ὄνομα αὐτῷ ὁ τοῦ Ἀνανία Ἰησοῦς) μηδὲν ἄλλο ἐπιφθέγγεσθαι ἐπὶ ἔτη ς' μῆνας γ', ὥσπερ βεβακχευμένον ὄντα ἐπ' αὐτὸ τοῦτο ἢ τὸ « αἲ αἲ τῇ Ἱερουσαλήμ »· ὃς καὶ ὑπὲρ τούτου αἰκισθεὶς πλὴν ταύτης τῆς φωνῆς οὐδὲν ἄλλο ἀπεκρίνατο, ἐν αὐτῇ τε τῇ ἁλώσει παρὼν καὶ αὐτὸς καὶ τὴν τοιαύτην φωνὴν ἐπειπών, λίθῳ βληθεὶς ὑπὸ τῶν [11 b] πολεμίων, ἐτελεύτησε.

Τὰ μὲν οὖν προδειχθέντα τῆς ἁλώσεως σημεῖα ταῦτα· ἡ στάσις δὲ τῶν ἐμφυλίων ἢ οἱ πολέμιοι τὴν πόλιν ἐπόρθησαν. Εἰς ζηλωτὰς γὰρ ἑαυτοὺς καὶ σικαρίους διαστήσαντες, ἀλλήλους τε ἔφθειρον, καὶ τὸ κοινὸν σῶμα ὁ δῆμος ὑπ' ἀμφοῖν πικρῶς τε καὶ ἀνηλεῶς ἐσπαράττετο. Λιμός τε οὕτω κατέσχεν ὡς καὶ εἰς ἄλλα μὲν παράνομα τοὺς ἀνθρώπους ἐκδιαιτηθῆναι, καὶ γυναῖκα δὲ τὸ οἰκεῖον τέκνον θοινήσασθαι. Καὶ τῷ λιμῷ ὁ λοιμὸς συνεπιλαβόμενος ἐδείκνυ πᾶσιν ἐμφανῶς θεομηνίας ἔργον καὶ τῆς δεσποτικῆς προρρήσεως καὶ ἀπειλῆς τὴν τῆς πόλεως ὑπάρξαι πανωλεθρίαν καὶ ἅλωσιν.

48

Ἀνεγνώσθη Ἰωσήπου περὶ τοῦ παντός, ὃ ἐν ἄλ-

32 ἁλώσεως A^2M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **34** *post* μεταβαίνομεν, *in* A *ras. lit. circ.* 5 ‖ **36** ἀνεῷχθαι A : ἀνεῳχθῆναι M ‖ **37** περιπεφραγμένον A : συντεταγμένον M ‖ **38** ὁ τοῦ Ἀνανία A : *om.* M ‖ **40** αὐτὸ τοῦτο A : αὐτῷ τούτῳ M ‖ **41** πλὴν AM^6 : πλεῖν M ‖ **42/43** καὶ αὐτὸς καὶ τὴν A^1 : καὶ αὐτῷ τὴν A καὶ ἑαυτῷ τὴν M.

[11 b] **1** προδειχθέντα A^1M : προσδειχθέντα A.

titulé *Sur la cause de l'Univers* et ailleurs encore *Sur la nature de l'Univers*[1]. Il est fait de deux petits traités.

L'auteur y démontre que Platon se contredit. Il convainc également Alcinoüs[2] d'avoir tenu sur la matière et la résurrection des propos absurdes et faux et il lui oppose ses propres opinions sur ces sujets. Il démontre que la race juive est de beaucoup plus ancienne que la race grecque.

Il émet l'opinion que l'homme est un composé de feu, de terre et d'eau et aussi d'un esprit qu'il appelle également âme. Sur cet esprit, voici ce qu'il dit en termes propres : « Il prit cet esprit comme élément essentiel, le façonna en même temps que le corps et lui fit un passage à travers tous ses membres et toutes ses articulations. Cet esprit façonné en même temps que le corps et répandu à travers ce corps tout entier a été modelé sur la même apparence extérieure que le corps visible, mais, quant à son essence, il est plus froid que les trois substances dont est composé le corps. »

Tels sont les propos qu'il tient ; ils ne s'accordent ni avec la doctrine juive sur la nature humaine ni avec la teneur habituelle de ses propres ouvrages. Il traite ensuite sommairement de la création du monde. Au sujet du Christ notre vrai Dieu, il professe des idées d'une rigoureuse exactitude : il lui attribue formellement le nom même de Christ et il donne une explication impeccable de son ineffable procession du Père. Ces constatations pourraient en amener plus d'un à douter que ce petit ouvrage soit de Josèphe ; mais son style ne diffère en rien des autres œuvres de cet auteur[3]. D'autre part, dans des notes marginales[4], j'ai découvert que l'ouvrage n'est pas

1. « Ailleurs » (ἐν ἄλλοις) signifie sans doute « dans une autre édition ». D'autres notices mentionnent des éditions différentes d'un même texte.

2. Un commentateur de Platon du Ier ou du IIe siècle p. C. qui interprétait ce dernier dans un esprit théosophique. Cf. Robin, *La pensée grecque*, Paris, 1932, p. 437.

3. Entre des critères de fond et celui du style, Photius, on le voit, opte pour ce dernier et se laisse ainsi induire en erreur, mais cette erreur a ceci d'heureux : c'est qu'elle atteste de la part de notre recenseur une réflexion personnelle et non la simple répétition de l'opinion d'autrui.

4. Retenons cette mention d'un texte orné de scolies. Photius doit avoir recueilli plus d'une information par cette voie-là.

λοις ἀνέγνων ἐπιγραφόμενον περὶ τῆς τοῦ παντὸς αἰτίας, ἐν ἄλλοις δὲ περὶ τῆς τοῦ παντὸς οὐσίας. Ἔστι δὲ ἐν δυσὶ λογιδίοις.

Δείκνυσι δὲ ἐν αὐτοῖς πρὸς ἑαυτὸν στασιάζοντα Πλάτωνα, ἐλέγχει δὲ καὶ περὶ ψυχῆς καὶ ὕλης καὶ ἀναστάσεως Ἀλκίνουν ἀλόγως τε καὶ ψευδῶς εἰπόντα, ἀντεισάγει δὲ τὰς οἰκείας περὶ τούτων τῶν ὑποθέσεων δόξας, δείκνυσί τε πρεσβύτερον Ἑλλήνων πολλῷ τὸ Ἰουδαίων γένος.

Δοξάζει δὲ συγκεῖσθαι τὸν ἄνθρωπον ἐκ πυρὸς καὶ γῆς καὶ ὕδατος, καὶ ἔτι ἐκ πνεύματος, ὃ καὶ ψυχὴν ὀνομάζει. Περὶ οὗ πνεύματος αὐταῖς λέξεσιν οὕτω φησίν· « Τούτου τὸ κυριώτερον ἀνελόμενος ἅμα τῷ σώματι ἔπλασε, καὶ διὰ παντὸς μέλους καὶ ἄρθρου πορείαν αὐτῷ παρεσκεύασεν· ὃ τῷ σώματι συμπλασθὲν καὶ διὰ παντὸς δικνούμενον τῷ αὐτῷ εἴδει τοῦ βλεπομένου σώματος τετύπωται, τὴν οὐσίαν δὲ ψυχρότερον ὑπάρχει πρὸς τὰ τρία, δι' ὧν τὸ σῶμα συνήρμοσται ».

Οὕτω μὲν οὖν ἀναξίως τῆς τε τῶν Ἰουδαίων περὶ ἀνθρώπου φυσιολογίας ταῦτα εἰπὼν καὶ τῆς ἄλλης αὐτοῦ περὶ τοὺς λόγους ἀσκήσεως, διέξεισι καὶ περὶ τῆς κοσμογονίας κεφαλαιωδῶς. Περὶ μέντοι Χριστοῦ τοῦ ἀληθινοῦ θεοῦ ἡμῶν ὡς ἔγγιστα θεολογεῖ κλῆσίν τε αὐτὴν ἀναφθεγγόμενος Χριστοῦ, καὶ τὴν ἐκ πατρὸς ἄφραστον γέννησιν ἀμέμπτως ἀναγράφων. Ὃ τινας ἴσως καὶ ἀμφιδοξεῖν ὡς Ἰωσήπου εἴη τὸ συνταγμάτιον ἀναπείσειεν. Οὐδὲν δὲ τὸ τῆς φράσεως αὐτῷ πρὸς τὰ ὑπόλοιπα τοῦ ἀνδρὸς ἀποδεῖ. Εὗρον δὲ ἐν παραγραφαῖς ὅτι οὐκ ἔστιν ὁ λόγος Ἰωσήπου, ἀλλὰ Γαίου τινὸς πρεσβυτέρου ἐν Ῥώμῃ διατρίβοντος,

19 καὶ ὕλης A[1] *s. v.* M : *om.* A ‖ 27 παρεσκεύασεν A : κατεσκεύασεν M ‖ 31 τὸ σῶμα A : τῷ σώματι M ‖ 35 μέντοι A : μὲν τοῦ M ‖ 37 ἀμέμπτως A : *om.* M ‖ 41 παραγραφαῖς AM : περιγραφαῖς A[3].

de Josèphe, mais d'un certain prêtre nommé Gaïus qui vivait à Rome et dont on dit qu'il est aussi l'auteur du *Labyrinthe* [12 a]; on a encore de lui un dialogue contre un certain Proclus, champion de l'hérésie montaniste. L'ouvrage est resté anépigraphe ; les uns, dit-on, l'attribuaient à Josèphe, les autres au martyr Justin, d'autres encore à Irénée. Certains ont, de même, attribué le *Labyrinthe* à Origène. Pourtant, il s'agit vraiment d'une œuvre de Gaïus, auteur du *Labyrinthe*, puisque lui-même a attesté, à la fin de ce *Labyrinthe*, que l'ouvrage *Sur la nature de l'Univers* est de lui. Mais s'agirait-il d'un autre ouvrage et non de celui-ci? La question n'est pas encore claire à mes yeux[1].

Ce Gaïus a été, dit-on, prêtre de l'Église de Rome sous l'épiscopat de Victor et de Zéphyrin et il a été élu évêque des Gentils. Il a encore composé un ouvrage spécial contre l'hérésie d'Artémon et une discussion sérieuse contre Proclus, sectateur de Montanus. Dans cette discussion, il ne compte que treize épîtres de Paul ; il n'admet pas dans leur nombre l'épître aux Hébreux.

49.

Lu de saint Cyrille d'Alexandrie[2] *Contre les blasphèmes de Nestorius*, en cinq livres. Il a gardé ici la manière d'écrire propre à ses ouvrages, mais il est plus clair que dans ses écrits adressés à Hermias et que dans son livre *Sur l'adoration du Saint-Esprit*.

Son style est recherché et maintenu par contrainte dans une forme singulière ; en somme, une poésie libre et affranchie de la métrique.

1. De toutes les questions d'attribution évoquées dans ce « codex » où Photius s'empêtre, une seule est, à ma connaissance, formellement résolue ; c'est que l'ouvrage *Sur l'Univers* n'est pas de Josèphe, mais d'Hippolyte de Rome (IIe-IIIe siècles). Cf. Hergenröther, t. III, p. 20 ; Hölscher, s. v. *Josephus*, in *P. W.*, t. IX (1916), col. 1997. Quasten, t. II, p. 232. Nous avons de ce texte un assez long morceau qu'on trouvera, avec les autres écrits de l'auteur, dans Migne, *P. G.*, t. X, p. 795-802.

2. Saint Cyrille d'Alexandrie, homme d'Église bien connu, a vécu de 380 à 444 environ. Il est encore question du présent écrit *Contre*

ὅν φασι συντάξαι καὶ τὸν λαβύρινθον. οὗ καὶ διάλο- [12 a] γος φέρεται πρὸς Πρόκλον τινὰ ὑπέρμαχον τῆς τῶν Μοντανιστῶν αἱρέσεως. Ἀνεπιγράφου δὲ καταλειφθέντος τοῦ λόγου φασὶ τοὺς μὲν Ἰωσήπου ἐπιγράψαι τοὺς δὲ Ἰουστίνου τοῦ μάρτυρος, ἄλλους δὲ Εἰρηναίου, ὥσπερ καὶ τὸν λαβύρινθόν τινες ἐπέγραψαν Ὠριγένους. Ἐπεὶ Γαΐου ἐστὶ πόνημα τῇ ἀληθείᾳ τοῦ συντεταχότος τὸν λαβύρινθον, ὡς καὶ αὐτὸς ἐν τῷ τέλει τοῦ λαβυρίνθου διεμαρτύρατο ἑαυτοῦ εἶναι τὸν περὶ τῆς τοῦ παντὸς οὐσίας λόγον. Εἰ δ' ἕτερος καὶ οὐχ οὗτός ἐστιν, οὔπω μοι γέγονεν εὔδηλον.

Τοῦτον τὸν Γάϊον πρεσβύτερόν φασι γεγενῆσθαι τῆς κατὰ Ῥώμην ἐκκλησίας ἐπὶ Οὐΐκτορος καὶ Ζεφυρίνου τῶν ἀρχιερέων, χειροτονηθῆναι δὲ αὐτὸν καὶ ἐθνῶν ἐπίσκοπον. Συντάξαι δὲ καὶ ἕτερον λόγον ἰδίως κατὰ τῆς Ἀρτέμωνος αἱρέσεως, καὶ κατὰ Πρόκλου δὲ σπουδαστοῦ Μοντανοῦ σπουδαίαν διάλεξιν συντεταχέναι, ἐν ᾗ τρισκαίδεκα μόνας ἐπιστολὰς ἀριθμεῖται Παύλου οὐκ ἐγκρίνων τὴν πρὸς Ἑβραίους.

49

Ἀνεγνώσθη τοῦ ἐν ἁγίοις Κυρίλλου τοῦ Ἀλεξανδρέως κατὰ τῶν τοῦ Νεστορίου βλασφημιῶν, ἐν λόγοις πέντε. Φυλάττει δὲ κἀν τούτοις τῶν οἰκείων λόγων τὸν χαρακτῆρα καὶ τὸ ἰδίωμα, σαφέστερος δέ ἐστι τοῦ πρὸς Ἑρμείαν καὶ τοῦ περὶ τῆς ἐν πνεύματι λατρείας. Ὁ δὲ λόγος αὐτῷ πεποιημένος καὶ εἰς ἰδιάζουσαν ἰδέαν ἐκβεβιασμένος καὶ οἷον λελυμένη καὶ τὸ μέτρον ὑπερορῶσα ποίησις.

[12 a] 4 *pro* Ἰουστίνου : ἰωσήπου M, *cal. del.* M¹ ‖ 6 τοῦ A : αὐτοῦ M ‖ 16 διάλεξιν M : δὲ λέξιν A ‖ 19 Ἀλεξανδρέως A : Ἀλεξανδρείας M ‖ 25 ἰδέαν A¹ *s. v.* M¹ : *om.* A *quid prius praeb.* M *non liquet.*

50.

Lu du moine Nicias[1] *Contre les sept propositions capitales de Philopon*, mentionnées par lui dans son livre intitulé l'*Arbitre*. Dans son style, il est simple et concis, il convient aux controverses et il est sobre.

Lu également du même auteur *Contre l'impie Sévère* et aussi *Contre les Hellènes*, en deux livres.

51.

Lu d'Hésychius[2], prêtre de Constantinople, *Sur le serpent d'airain*, quatre livres. Son style est travaillé et vise à l'effet et s'évertue à donner aux personnages le langage qui leur est naturel. On y façonne des harangues de Moïse au peuple, et on y imagine, d'autre part, des entretiens du peuple avec Moïse et on y invente des discours de Dieu à Moïse et au peuple et des adresses du peuple à [12 b] Dieu sous la forme de prières et d'excuses. C'est dans ces inventions qu'il a dépensé l'abondante éloquence de son livre, en adoptant un ton d'emphase plein de longueurs. L'écrivain, comme on peut en juger d'après cet ouvrage même, est de croyance orthodoxe.

52.

Lu le synode tenu à Sidè[3] contre l'hérésie des Messaliens ou Euchites ou Adelphiens. Le président du synode

Nestorius au « codex » 169. Ses œuvres sont dans Migne, *P. G.*, t. LXVIII-LXXVII. Cf. encore le « codex » 136.

1. Ce personnage vivait vers 600 p. C. Nous ne connaissons l'existence de ses écrits que par Photius. Cf. K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 56. L'*Arbitre* de Philopon, dont il est question ici, nous est connu par une traduction syriaque : cf. A. Sanda, *Johannis Philoponi opera monophysistica*, Beyrouth, 1930.

2. L'identité de ce personnage est inconnue et son ouvrage est perdu.

3. Tenu en 383. La secte désignée ici sous trois noms différents prétendait que la constance dans l'ascétisme et la prière valait au fidèle l'inspiration du Saint-Esprit. Nous n'avons plus ni les actes de

50

Ἀνεγνώσθη Νικίου Μοναχοῦ κατὰ τῶν Φιλοπόνου κεφαλαίων ἑπτά, ὧν διεμνημόνευσεν ἐν τῷ καλουμένῳ αὐτοῦ λόγῳ Διαιτητής. Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἁπλοῦς καὶ σύντομος καὶ ταῖς ἀντιρρήσεσιν ἱκανὸς καὶ ἀπέριττος.

Ἀνεγνώσθη δὲ τοῦ αὐτοῦ καὶ κατὰ τοῦ δυσσεβοῦς Σεβήρου, ἔτι δὲ καὶ κατὰ Ἑλλήνων λόγοι δύο.

51

Ἀνεγνώσθη Ἡσυχίου πρεσβυτέρου Κωνσταντινουπόλεως εἰς τὸν χαλκοῦν ὄφιν λόγοι δ'. Ἔστι δὲ ὁ λόγος εἰς ἐπίδειξιν διεσκευασμένος καὶ ἐν ἠθοποιΐας εἴδει μεμελετημένος, ἐν οἷς δημηγορίαι τε διατυποῦνται τοῦ Μωϋσέως πρὸς τὸν λαόν, καὶ αὐτῶν πάλιν κατασχηματίζονται πρὸς τὸν Μωϋσέα διαλαλιαί, ἔτι δὲ καὶ τοῦ θείου πρός τε Μωϋσέα καὶ τὸν λαόν, καὶ τού- [12 b] των ἐν τύπῳ δεήσεων καὶ ἀπολογίας ἐκπεποιημένοι λόγοι· ἐν οἷς καὶ ὁ πολὺς αὐτῷ κατηνάλωται τοῦ βιβλίου λόγος, πολύστιχον ὄγκον ἐμπεριειληφώς. Ὁ δέ γε ἀνήρ, ὡς ἔστιν ἐκ τοῦδε αὐτοῦ τεκμηριῶσαι τοῦ συντάγματος τῶν ὀρθοδοξούντων ἐστίν.

52

Ἀνεγνώσθη σύνοδος γενομένη ἐν Σίδῃ κατὰ τῆς αἱρέσεως τῶν Μεσσαλιανῶν ἤγουν Εὐχιτῶν ἤτοι Ἀδελφιανῶν. Ἐξῆρχε δὲ τῆς συνόδου Ἀμφιλόχιος ὁ

29 Φιλοπόνου A : τοῦ Φιλοπόνου M || 37 λόγοι δ' A : λόγος M || 39 δημηγορίαι A : δημηγορίαν M.

[12 b] 2 κατηνάλωται AM[1] : κατανάλωται M || 5 ὀρθοδοξούντων A : ὀρθοδόξων M || 8 τῆς αἱρέσεως A : *om.* M.

était Amphilochius[1], évêque d'Iconium, assisté de vingt-cinq autres évêques.

Dans ce même livre, lu, émanant de la même assemblée, une lettre synodale au grand Flavien, évêque d'Antioche[2], donnant un compte rendu des travaux du synode. Au reçu de ce message, Flavien lui-même rassembla un synode contre les mêmes hérétiques ; il avait auprès de lui trois évêques : Bizos de Séleucie, Marouthas de Sufarène[3] et Samus ; des prêtres et des diacres y assistaient au nombre de trente.

A ce synode, Adelphius, qui promettait de faire pénitence, ne fut pas reçu et il ne fut pas davantage admis quand il voulut abjurer son hérésie, car rien ne montrait que son abjuration et son repentir vinssent du cœur. Les promoteurs de cette hérésie étaient cet Adelphius dont j'ai parlé, qui n'appartenait à aucun ordre ni de moines ni de prêtres, mais qui vivait la vie du siècle, et Sabas, qui avait usurpé l'habit monastique et que, en raison de la conjoncture, on appelait « castrat », et un autre Sabas et Eustathe d'Édesse et Dadoës et Syméon, cette ivraie du Mauvais et d'autres qui avaient poussé avec eux*.

Adelphius et les siens furent condamnés, bien qu'ayant cherché, comme je l'ai dit, une occasion de manifester du repentir, mais ils ne la trouvèrent pas, parce qu'ils furent convaincus d'avoir communiqué par écrit comme avec des partisans avec ceux qu'on avait anathématisés pour messalianisme ; et Flavien écrivit une lettre à ceux d'Os-

ce synode ni les autres documents mentionnés dans la notice de Photius. Cf. Hergenröther, t. III, p. 21, n. 1. Mansi, *Concil. ampl. coll.*, III, p. 651, n'enregistre sur ce concile aucun autre témoignage que celui-ci et, pour Héfelé-Leclercq, II, 1, p. 73, cette assemblée est mal attestée. On comprendra donc, devant cet embarras des spécialistes, qu'il y ait des difficultés pour identifier tous les personnages cités ici.

1. Bien connu. On sait par Théodoret (*H. E.*, V, 16) qu'il a joui d'un grand crédit sous Théodose. Il a été l'ami et le continuateur de saint Basile. On a de lui huit sermons, des fragments de lettres et d'un écrit sur le Saint-Esprit (textes dans Migne, *P. G.*, t. XXIX). Cf. Bareille, in Vacant, I, 1121-1123.

2. Élu en 381 au milieu des luttes qui déchiraient la ville, il se maintint au milieu des difficultés, soutenu, notamment, par saint Jean Chrysostome.

3. En Mésopotamie.

τοῦ Ἰκονίου, συνεδρευόντων αὐτῷ καὶ ἑτέρων ἐπισκόπων τὸν ἀριθμὸν πέντε καὶ εἴκοσιν.

Ἐν τῇ αὐτῇ δὲ βίβλῳ ἀνεγνώσθη τῆς αὐτῆς συνόδου πρὸς τὸν μέγαν Φλαβιανὸν τὸν Ἀντιοχείας ἐπιστολὴ συνοδική, τῶν πεπραγμένων ποιουμένη τὴν διδασκαλίαν. Διόπερ καὶ αὐτὸς συναθροίζει σύνοδον κατὰ τῶν αὐτῶν αἱρετικῶν, συμπαρόντων μὲν αὐτῷ ἐπισκόπων τριῶν, Βίζου τοῦ Σελευκείας καὶ Μαρουθᾶ τοῦ Σουφαρηνῶν ἔθνους καὶ Σάμου· πρεσβύτεροι δὲ καὶ διάκονοι συμπαρῆσαν μέχρι τριάκοντα.

Ἐν ταύτῃ τῇ συνόδῳ μετάνοιαν ἐπαγγελλόμενον τὸν Ἀδελφιὸν οὐκ ἐδέξαντο, οὐδὲ τὴν αἵρεσιν ἀπαρνούμενον προσήκαντο· οὐδὲ γὰρ ἐκ καρδίας οὔτε ἡ τῆς αἱρέσεως ἄρνησις οὔτε ἡ μετάνοια ἐπεδείκνυτο. Ἦσαν δὲ οἱ ταύτης γεννήτορες τῆς αἱρέσεως Ἀδελφιός τις ὁ ῥηθείς, οὔτε μοναστῶν οὔτε ἱερέων ἐγκατειλεγμένος κλήρῳ, ἀλλ' ἐν λαϊκοῖς ἐξεταζόμενος, καὶ Σαβᾶς τὸ τῶν μοναχῶν ὑπεισδὺς σχῆμα, ὃν ἐκ τῆς πράξεως ἐκάλουν ἀπόκοπον, καὶ ἕτερος Σαβάς, καὶ Εὐστάθιος Ἐδεσηνὸς καὶ Δαδώης καὶ Συμεώνης τοῦ πονηροῦ τὰ ζιζάνια, καὶ ἕτεροι τούτοις συμπαραφυόμενοι.

Κατεκρίθη δὲ Ἀδελφιὸς καὶ οἱ σὺν αὐτῷ, καίτοι μετανοίας τόπον, ὡς ἔφημεν, ἐπιζητοῦντες· πλὴν ταύτης οὐκ ἔτυχον, διότι ἐγγράφως οὓς ἀνεθεμάτισαν ὡς Μεσσαλιανούς, τούτοις ὡς ὁμόφροσιν ἐφωράθησαν κοινωνήσαντες. Ἐγράφη δὲ Φλαβιανῷ πρὸς τοὺς ἐν Ὀσροήνῃ ἐπιστολὴ τὰ περὶ αὐτοὺς πραχθέντα ἐκδιδάσκουσα, ἐν ᾗ ἐμφέρεται ὡς οἱ αἱρετικοὶ ἐτυπτήθησαν καὶ ἀνεθεματίσθησαν· καὶ ἀντεγράφη παρὰ τῶν δεξαμένων ἐπισκόπων Φλαβιανῷ

11 τὸν ἀριθμὸν A : *om.* M ‖ **20** Ἀδελφιὸν A²M : ἀδελφὸν A ‖ **27** Ἐδεσηνὸς A³ : αἰδέσηνος A² αἰδέσινος A αἰδέσιμος M ‖ **32** τούτοις M : τούτους A ‖ **34** Ὀσροήνῃ A : ῥοίνῃ M ‖ **35** πραχθέντα A : γραφέντα M ‖ **36** ἐτυπτήθηταν AM² : *quid prius praeb.* M *non liquet.*

roène[1] pour les instruire de ce qui avait été décidé à leur sujet. Il y est rapporté que les hérétiques avaient été punis et anathématisés. Les évêques qui reçurent cette lettre répondirent à Flavien pour le remercier et marquer leur accord en cette affaire. Litoïus, évêque d'Arménie, écrivit aussi pour s'informer des décisions prises au sujet des Messaliens et on lui fit savoir le vote et la sentence du synode.

[13 a] Le grand Flavien écrivit encore une deuxième fois à un évêque d'Arménie sur le même sujet; dans cette deuxième lettre, il formule le reproche que les Messaliens trouvent auprès de lui quelque patronage. D'autre part, l'évêque de Constantinople, Atticus[2], écrivit, lui aussi, aux évêques de Pamphylie d'expulser de toute part les Messaliens comme impies et impurs; il écrivit encore dans le même sens à Amphilochius, évêque de Sidè[3]. Sisinnius de Constantinople[4] et Théodote d'Antioche[5] écrivirent aussi une lettre commune à Vérinianus et à Amphilochius et aux autres évêques de Pamphylie; elle avait comme suscription : « A nos coréligionnaires aimés de Dieu Vérinianus et Amphilochius et à tous les évêques de Pamphylie, Sisinnius et Théodote et tout le saint synode réuni par la grâce de Dieu dans la grande ville de Constantinople pour l'élection du saint évêque très aimé de Dieu Sisinnius[6], par la volonté du très pieux empereur chrétien, Théodose, salut dans le Seigneur. »

Dans cette lettre synodale, l'évêque Néon proclama que si quelqu'un, après la condamnation, était pris à n'importe quel moment, soit pour des paroles, soit pour des actes, à se faire soupçonner de tomber dans cette erreur, il ne lui serait plus permis désormais de conserver

1. L'Osroène est un district de Mésopotamie.
2. Patriarche de 406 à 425. Hérétique converti, il devait devenir l'adversaire le plus dur de saint Jean Chrysostome (cf. Verschaffel, in Vacant, t. I, p. 2220 sqq.).
3. Vers 430. Cf. Jülicher, s. v. *Amphilochios*, in *P. W.*, t. I (1894), col. 1937.
4. Mort en 427. Cf. Bigelmair, in Buchberger, t. IX, p. 600.
5. Évêque de cette ville de 420 à 429. Cf. Ensslin, s. v. *Theodotos* (n. 44), in *P. W.*, t. V (1934), col. 1964.
6. Ce n'est pas le même personnage que celui cité plus haut, mais un évêque novatien qui s'était glissé dans le clergé de Constantinople. Cf. Bigelmair, in Buchberger, t. IX, p. 601.

εὐχαριστία ὑπὲρ τούτων καὶ συμφωνία. Ἔγραψε δὲ καὶ Λιτώϊος ὁ Ἀρμενίας ἐπίσκοπος, διαπυνθανόμενος τὰ περὶ τῶν Μεσσαλιανιτῶν· καὶ ἐγράφη αὐτῷ ἡ περὶ αὐτῶν συνοδικὴ ψῆφος καὶ ἀπόφασις. Ἔγραψε δὲ ὁ μέγας Φλαβιανὸς καὶ Ἀρμενίῳ τινὶ ἐπισκόπῳ περὶ [13 a] τῆς αὐτῆς ὑποθέσεως δεύτερον· ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ ἐπιστολῇ ἔγκλησιν προσάγει, ὅτι προστασίας τινὸς παρ' αὐτοῦ οἱ Μεσσαλιανῖται τυγχάνουσιν· ἔγραψε μέντοι καὶ ὁ Κωνσταντινουπόλεως Ἀττικὸς τοῖς ἐν Παμφυλίᾳ ἐπισκόποις, ἵνα πανταχόθεν τοὺς Μεσσαλιανοὺς ὡς ἄγη καὶ μύση ἀπελαύνωσιν· ἔτι δὲ ὁ αὐτὸς καὶ πρὸς Ἀμφιλόχιον τὸν Σίδης ὁμοίως· ἔγραψε δὲ καὶ Σισίννιος ὁ Κωνσταντινουπόλεως καὶ Θεόδοτος ὁ Ἀντιοχείας κοινὴν ἐπιστολὴν πρὸς Βερινιανὸν καὶ Ἀμφιλόχιον καὶ λοιποὺς τοὺς ἐν Παμφυλίᾳ ἐπισκόπους, ἧς ἡ ἐπιγραφή· « Τοῖς θεοφιλεστάτοις συλλειτουργοῖς Βερινιανῷ καὶ Ἀμφιλοχίῳ, καὶ πᾶσι τοῖς ἐν Παμφυλίᾳ ἐπισκόποις, Σισίννιος καὶ Θεόδοτος καὶ πᾶσα ἡ ἁγία σύνοδος ἡ κατὰ θεοῦ χάριν συγκροτηθεῖσα ἐν τῇ μεγαλοπόλει Κωνσταντινουπόλει τῆς χειροτονίας ἕνεκα τοῦ θεοφιλεστάτου καὶ ἁγιωτάτου ἐπισκόπου Σισιννίου, θεσπίσματι τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ φιλοχρίστου ἡμῶν βασιλέως Θεοδοσίου ἐν κυρίῳ χαίρειν. »

Ἐν ταύτῃ τῇ συνοδικῇ ἐπιστολῇ καὶ Νέων ἐπίσκοπος ἐξεφώνησεν, ὡς εἴ τις μετὰ τὸν ἀναθεματισμὸν φωραθείη τῷ χρόνῳ ἢ διὰ ῥημάτων ἢ διὰ πραγμάτων εἰς τὴν ὑποψίαν τῆς νόσου ταύτης ἐμπίπτων, μηκέτι λοιπὸν αὐτὸν χώραν ἔχειν, μηδ' ἂν μυριάκις ἐπαγγέλληται τὴν τάξιν ἀναπληροῦν τῶν μετανοούντων· συγκινδυνεύειν

41/42 ὁ μέγας A : *om.* M.

[13 a] **2** ἔγκλησιν A : καὶ ἔγκλησιν M || **9** Βερινιανὸν A : βεριανὸν M || **14** θεοῦ A : θείαν M || **16** καὶ ἁγιωτάτου A : *om.* M || **22** ἐμπίπτων A^2M : *quid prius praeb.* A *non liquet.*

son poste, promît-il mille fois de rejoindre les rangs des repentants ; le même risque serait à courir pour quiconque, évêque ou autre, qui prendrait parti pour lui.

Une lettre fut aussi écrite par Jean d'Antioche [1] à Nestorius au sujet des Messaliens. Le troisième saint synode œcuménique qui se tint à Éphèse [2] publia également un décret qui révélait les propositions blasphématoires et hérétiques contenues dans l'ouvrage messalien appelé *Ascétique* et qui les frappait d'anathème. Archélaüs, évêque de Césarée en Cappadoce [3], écrivit aussi vingt-quatre formules d'anathème contre leurs propositions. Et Héraclide de Nysse composa contre eux deux lettres ; dans la seconde, il apporte un témoignage sur l'ancienneté des saintes Images.

Plus tard, Gérontius, prêtre et supérieur des moines de Glitide, écrivit aussi à Alypius, archevêque de Césarée en Cappadoce, pour élever des griefs contre Lampétius [4], qui fut le premier sectateur de la susdite hérésie qui réussit [13 b] à voler et à usurper la dignité sacerdotale alors qu'il n'était qu'un profane et un imposteur. Alypius, au reçu de cet écrit, le transmit à l'évêque de Comana [5], Hormisdas, aux fins d'enquête sur ce qu'on disait de Lampétius. Voici ce qu'on lui reprochait : il prenait une jeune fille dans ses bras et la baisait sur la bouche ; il disait lui-même, ce Lampétius, avoir péché à Jérusalem avec une diaconesse ; des gens étaient venus implorer la guérison d'une maladie et il dit : « Amène-moi une belle fille et je te montrerai ce qu'est la sainteté » ; il tournait en dérision et persiflait ceux qui chantent les heures parce qu'ils se soumettent encore à la loi ; et on l'accusait d'autres délits

1. Évêque de 428 à 441. Nicéphore Calliste (*H. E.*, XIV, 33, in Migne, *P. G.*, t. CXLVII, p. 1168 B) mentionne cette lettre. Cf. Jülicher, s. v. *Ioannes* (n. 44), in *P. W.*, t. IX (1916), col. 1805-1806.

2. Le grand concile anti-nestorien de 431, dont Photius mentionne les *Actes* au « codex » 16. Sur cette affaire subsidiaire, cf. Héfelé-Leclercq, II, 1, p. 341.

3. Vers 440 p. C. Ces formules sont perdues. Cf. Jülicher, s. v. *Archelaos* (n. 41), in *P. W.*, t. II (1896), col. 455.

4. Lampétius n'est connu que par Photius et par quelques allusions dans l'œuvre de Sévère d'Antioche (VI[e] siècle). Cf. Amann, in Vacant, t. VIII, 2, p. 2549.

5. Comana est une ville de Pisidie. Parmi les personnages cités ici, Gérontius, Alypius et Hormisdas me sont inconnus.

δὲ αὐτῷ καὶ τὸν συγκροτοῦντα αὐτὸν εἴτε ἐπίσκοπος εἴτε ἄλλος τις εἴη.

Ἐγράφη δὲ καὶ ἐπιστολὴ Ἰωάννου Ἀντιοχέως πρὸς Νεστόριον περὶ τῶν Μεσσαλιανιτῶν. Ἐξήνεγκε δὲ καὶ ὅρον ἡ ἁγία καὶ οἰκουμενικὴ σύνοδος, ἡ ἐν Ἐφέσῳ τρίτη, ἀπογυμνώσασα αὐτῶν καὶ τὰ ἐν τῷ λεγομένῳ αὐτῶν βιβλίῳ ἀσκητικῷ βλάσφημα καὶ αἱρετικὰ κεφάλαια, καὶ καθυποβαλοῦσα τῷ ἀναθέματι. Ἔγραψε δὲ καὶ Ἀρχέλαος ὁ Καισαρείας τῆς Καππαδοκῶν ἐπίσκοπος ἀναθεματισμοὺς εἰκοσιτέσσαρας τῶν κεφαλαίων αὐτῶν. Συνέταξε δὲ κατ' αὐτῶν καὶ Ἡρακλείδας ὁ Νύσσης ἐπίσκοπος ἐπιστολὰς δύο, ὧν ἐν τῇ δευτέρᾳ καὶ χρῆσις φέρεται τῆς ἀρχαιότητος τῶν σεπτῶν εἰκόνων.

Ἔγραψε δὲ χρόνῳ ὕστερον καὶ Γερόντιος, πρεσβύτερος καὶ ἡγούμενος τῶν ἐν Γλιτίδι μοναχῶν, πρὸς Ἀλύπιον ἀρχιεπίσκοπον τῆς ἐν Καππαδοκίᾳ Καισαρείας, ἐγκλήματα κατὰ Λαμπετίου κινῶν, ὃς καὶ πρῶτος τῆς εἰρημένης αἱρέσεως ἴσχυσεν ἐκκλέψαι τὸ τῆς ἱερωσύνης [13 b] καὶ ὑπελθεῖν ἀξίωμα, βέβηλος ὢν καὶ ἀπατεών. Ἀλύπιος δὲ τὰ γραφέντα δεξάμενος, πρὸς τὸν ἐπίσκοπον Κομάνης Ὁρμίζην ἐπιστέλλει τὰ περὶ Λαμπετίου ἐξετάσαι λεγόμενα. Καὶ ἦν τὰ ἐγκαλούμενα, ὅτι κόρην κατὰ στόμα φιλῶν ἐνηγκαλίζετο, καὶ ὅτι αὐτὸς ἐκεῖνος ἔφη Λαμπέτιος ἐν Ἱεροσολύμοις μετά τινος διακονίσσης ἐξαμαρτεῖν, καὶ ὅτι ἐλθόντων τινῶν καὶ νοσήματος ἴασιν ἐξαιτουμένων ἔφη· « Φέρε μίαν κόρην πρὸς ἐμὲ καλήν, καὶ δείξω σοι ἁγιωσύνην », καὶ ὅτι τοὺς τὰς ὥρας ψάλλοντας ἐξεμυκτήριζε καὶ διέσυρεν ὡς ὑπὸ νόμον ἔτι τυγχάνοντας. Καὶ ἄλλα ἄττα ἀθέ-

25 αὐτὸν A : αὐτῷ M || 27 Ἀντιοχέως A : Ἀντιοχείας M || 32 δὲ A[1] *s. v.* M : *om.* A.

[13 b] 6 Λαμπέτιος A[2]M : Λαμπέτης A *ut vid.* || 7 ἐλθόντων A : προσελθόντων M || 9 πρὸς ἐμὲ A : *om.* M.

du même genre qui se commettent en actes ou en paroles chez les Messaliens. C'est ainsi que nous-mêmes, en essayant autant qu'il se pouvait d'écarter d'une erreur pareille des gens qui y avaient pris pied depuis peu de temps, nous avons pu voir qu'une affreuse pourriture de passions et de malice faisait sa pâture de leurs âmes.

Quant à Lampétius, jugé par l'évêque Hormisdas, accusé par le prêtre Gérontius, confondu d'une part par des témoins, accablé d'autre part par ses propres paroles, il fut exclu du sacerdoce à l'unanimité ; on vit même s'associer au vote Alypius de Césarée, qui avait été trompé et avait élevé ce misérable à la dignité sacerdotale.

Ce Lampétius trois fois criminel a composé un écrit qu'il a appelé *Testament* ; il y a introduit l'une ou l'autre proposition de sa doctrine impie que Sévère, l'usurpateur du siège d'Antioche, réfuta alors qu'il était toujours simple prêtre [1].

Cependant, un certain Alphius, évêque de Rhinocoroura [2], prit la défense de Lampétius, alléguant qu'il n'avait rien fait ni rien dit de ce qu'on lui avait reproché. Il publia même un écrit qui, pour autant qu'on peut s'en rendre compte, n'avait rien de blasphématoire, mais il fut néanmoins condamné comme partisan de Lampétius. Un autre Alphius, du même nom que son maître, ordonné prêtre par Timothée d'Alexandrie, fut condamné pour la même hérésie, ainsi que nous l'apprend le rapport de Ptolémée, évêque de Rhinocoroura, au dit Timothée [3].

1. Sévère a été patriarche d'Antioche de 518 à 538 ; c'était un adepte du monophysisme. Il a eu une activité littéraire importante, mais la plupart de ses nombreux ouvrages ont disparu dans leur texte original, sans doute par suite de la condamnation de Justinien. Cf., sur ce personnage, Bardy, in Vacant, t. XIV, 2, p. 1988-2000. De sa réfutation du *Testament* de Lampétius, il nous reste quelques bribes dans les Catènes et ce sont là toutes les traces qui subsistent dudit *Testament*. Cf. Amann, in Vacant, t. VII, 2, p. 2550.

2. Rhinocoroura est une ancienne ville d'Égypte. Quant aux deux évêques, Alphius et Ptolémée, qui ont dirigé cet évêché, je n'en ai pas trouvé d'autres traces, pas plus, d'ailleurs, que de la défense de Lampétius par Alphius. Le second Alphius m'est également inconnu.

3. Ce Timothée d'Alexandrie était un évêque monophysite qui est mort en 477. Cf. Koch, in Buchberger, t. X, p. 167.

μιτα διεβέβλητο, ἃ τοῖς Μεσσαλιανοῖς καὶ ποιεῖται καὶ λέγεται, καθὼς καὶ ἡμεῖς, ὡς οἷόν τε ἡμῖν, τινὰς τῆς τοιαύτης πλάνης ἀπάγοντες, ἄρτι βλαστάνειν ἐκεῖθεν ἀρξαμένους, πολλὴν σηπεδόνα παθῶν καὶ κακίας τὰς ἐκείνων ψυχὰς ἐπιβοσκομένην ἑωράκαμεν.

Ἀλλ' ὅ γε Λαμπέτιος Ὁρμίζου μὲν τοῦ ἐπισκόπου δικάζοντος, Γεροντίου δὲ τοῦ πρεσβυτέρου κατηγοροῦντος, καὶ τὰ μὲν διὰ μαρτύρων ἐξελεγχθείς, τὰ δὲ τῷ οἰκείῳ στόματι περιπαρείς, ἁπάσαις ψήφοις τῆς ἱερωσύνης καθῄρηται, συμψήφου γεγενημένου καὶ τοῦ Καισαρείας Ἀλυπίου, ὃς καὶ τὸν δείλαιον ἐκεῖνον ἐξαπατηθεὶς εἰς τὸν τοῦ πρεσβυτερίου βαθμὸν ἐτύγχανε προενηνοχώς.

Οὗτος δὲ ὁ τρισαλιτήριος Λαμπέτιος καὶ λόγον τινὰ συνέθηκεν, ὃν καὶ Διαθήκην ἐπεκάλεσεν, ἐν ᾗ καί τινα τῆς δυσσεβείας αὐτοῦ ἐνέσπαρται· ἣν καὶ Σεβῆρος ὁ τὸν Ἀντιοχικὸν θρόνον ὑπεισδύς, ἔτι πρεσβυτέρων ἐπέχων τάξιν, ἀνέτρεψεν.

Ἀλφειὸς μέντοι τις ἐπίσκοπος Ῥινοκορούρων ὑπεραπολογεῖται Λαμπετίου ὡς μηδὲν ὧν ἐνεκλήθη ἢ εἰπόντος ἢ ποιήσαντος· ἐκθέμενος δὲ καὶ λόγον τινὰ οὐδὲν ἐν αὐτῷ, ὅσον ἐστὶ συνιδεῖν, βλασφημεῖ· καθῃρέθη μέντοι γε ὡς τὰ Λαμπετίου φρονῶν. Καὶ Ἀλφειὸς δέ τις ἄλλος, ὁμώνυμος τῷ καθηγητῇ, χειροτονηθεὶς πρεσβύτερος ὑπὸ Τιμοθέου τοῦ Ἀλεξανδρέως, διὰ τὴν αὐτὴν καθῃρέθη αἵρεσιν, ὡς ἡ Πτολεμαίου τοῦ Ῥινοκορούρων ἐπισκόπου πρὸς Τιμόθεον τὸν προειρημένον ἐκδιδάσκει ἀναφορά.

18 καὶ A : *om.* M || 22 πρεσβυτερίου A : πρεσβυτέρου M || 23 δὲ A^1 *s. v.* M : *om.* A || 27 ἐπέχων A^1M : ἔχων A || 34 Ἀλεξανδρέως A : Ἀλεξανδρείας M || 35 ἡ A : ἡ τοῦ M.

53.

Lu un livre qui relate le synode contre Pélage et Céleste[1], tenu à Carthage[2], en l'église principale, au temps où Faustus Honorius détenait la dignité d'empereur d'Occident [14 a]. Le président de ce synode était l'évêque Aurèle[3], assisté de Dotianus de Teptenté, primat de la province de Byzacène*. Avec eux siégeaient, venus de différentes provinces, des prêtres d'un haut mérite au nombre de deux cent quatorze.

Ce synode anathématise ceux qui disent qu'Adam fut créé mortel et non condamné à mourir à la suite de sa désobéissance. Même sanction contre ceux qui prétendent que les enfants nouveau-nés n'ont nul besoin du baptême parce qu'ils n'ont pas hérité de la faute originelle qui nous vient d'Adam. Et ceux qui disent qu'il existe un lieu intermédiaire entre celui du châtiment et le Paradis, lieu où sont transportés et vivent dans la béatitude les petits enfants qui n'ont pas reçu le baptême, le synode les anathématise.

Il lance encore l'anathème contre six autres propositions proches des précédentes et qui font autorité chez les sectateurs de Pélage et de Céleste. En outre, les empereurs Théodose et Honorius écrivirent à l'évêque Aurèle contre les mêmes hérétiques ; plus tard, Constance, époux de Placidia et père de Valentinien le Jeune, écrivit aussi à propos de l'exil de Céleste et il envoya le décret pris contre lui à Volusien, préfet de la ville. Léon, évêque de Rome*, écrivit, de son côté, à propos des Pélagiens repen-

1. Personnages d'origine occidentale des IVe-Ve siècles. Sur le pélagianisme, qui combattait la doctrine traditionnelle du péché originel, de la grâce et de la rédemption, cf. G. Welter, *Hist. des sectes chrétiennes*, Paris, Payot, 1950, p. 64-66. Le texte perdu résumé au « codex » 54 retraçait l'histoire de cette hérésie.

2. En 411 ou 412. Les actes de ce concile ne nous sont pas parvenus en entier, mais saint Augustin en a conservé un fragment dans son *De gratia Christi et peccato originali*, II, 21, 4. Cf. Héfelé-Leclercq, II, 1, p. 169.

3. Évêque de Carthage de 391 à 430 environ. A pris l'initiative de plus de vingt synodes contre le pélagianisme. On a de lui quelques écrits de polémique. Cf. Bigelmair, in Buchberger, t. I, p. 839.

53

Ἀνεγνώσθη βιβλίον ἡ κατὰ Πελαγίου καὶ Κελεστίου σύνοδος ἐν Καρταγένῃ συστᾶσα ἐν τῇ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ Φαύστου Ὁνωρίου τὸ τῆς ἑσπερίου βασιλείας φρουροῦντος ἀξίωμα. Ἐξῆρχε δὲ ταύτης [14 a] τῆς συνόδου Αὐρήλιος ἐπίσκοπος καὶ Δοτιανὸς Τεπτεντεσίου τοῦ πρωτοθρόνου ἐπαρχίας Βυζακηνῆς, οἷς συνήδρευον ἐκ διαφόρων ἐπαρχιῶν ἄνδρες διαπρέποντες ἱερωσύνῃ τὸν ἀριθμὸν σκε'.

Αὕτη ἡ σύνοδος τοὺς θνητὸν πλασθῆναι τὸν Ἀδὰμ λέγοντας ἀλλὰ μὴ ἐκ παραβάσεως τοῦτο καταδικασθῆναι, ἀναθεματίζει· ὡσαύτως τοὺς τὰ βρέφη τὰ ἀρτίτοκα μὴ χρείαν ἔχειν βαπτίσματος διὰ τὸ μὴ ἕλκειν αὐτὰ προγονικὴν ἁμαρτίαν τὴν ἐξ Ἀδὰμ ἀναθεματίζει. Καὶ τοὺς λέγοντας μέσον τόπον κολάσεως καὶ παραδείσου, εἰς ὃν καὶ τὰ ἀβάπτιστα βρέφη μετατιθέμενα ζῆν μακαρίως, καὶ τούτους οὖν ἀναθεματίζει.

Ἔτι δὲ καὶ ἕτερα ἓξ ἀναθεματίζει παραπλήσια τούτοις κεφάλαια, ἃ τοῖς Πελαγιανισταῖς καὶ Κελεστιανοῖς πρεσβεύεται. Ἔγραψε δὲ καὶ Θεοδόσιος καὶ Ὁνώριος οἱ βασιλεῖς πρὸς Αὐρήλιον ἐπίσκοπον κατὰ τῶν αὐτῶν. Ἔγραψε μετὰ ταῦτα καὶ Κωνσταντῖνος ὁ Πλακιδίας ἀνήρ, Οὐαλεντινιανοῦ δὲ τοῦ μικροῦ πατήρ, περὶ τοῦ ἐξορισθῆναι Κελέστιον τὸν αἱρετικόν. Ἔγραψε δὲ τὴν κατ' αὐτοῦ ψῆφον πρὸς Οὐολοσιανὸν ἔπαρχον πόλεως. Ἔγραψε δὲ καὶ Λέων ὁ Ῥώμης περὶ τῶν ἐπιστρεφόντων Πελαγιανιστῶν, ὅπως

42 φρουροῦντος A : φοροῦντος M.

[14 a] **1** Δοτιανὸς M : διά τινος A ‖ **1/2** Τεπτεντεσίου A : τοῦ Τεπτεντεσίου M ‖ **2** πρωτοθρόνου A : πρώτου θρόνου M ‖ ἐπαρχίας Βυζακηνῆς A : Βυζακηνῆς ἐπαρχίας M ‖ **7** τοὺς A : *om.* M ‖ **12** ἓξ ἀναθεματίζει A²M : ἐξαναθεματίζει A ‖ **15** Αὐρήλιον A : ἀβρίλιον M ‖ **16** ἔγραψε A : ἔγραψε δὲ M.

tants : ces repentants devaient être reçus en communion à condition de détester leur propre hérésie par écrit.

De plus, dans la lettre adressée par Honorius à Célestin, évêque de Rome [1], on retrouve la condamnation contre eux. Le même Célestin écrivit aux évêques des Gaules au sujet de l'orthodoxie de saint Augustin et contre ceux qui font un étalage insolent de leur hérésie. Le prêtre Jérôme écrivit, de son côté, à Ctésiphon [2] contre ceux qui proclament l'impassibilité, c'est-à-dire contre Pélage. Ce Pélage était un moine qui avait trouvé un disciple en Céleste.

54.

Lu un écrit dirigé contre l'hérésie de Pélage et de Céleste; il a pour titre : *Copie*[3] *des actes des évêques d'Occident contre les doctrines nestoriennes*. Il y est exposé que l'hérésie nestorienne et l'hérésie célestienne sont identiques. On cite comme témoin Cyrille d'Alexandrie, qui écrivait à [14 b] l'empereur Théodose que l'hérésie de Nestorius est identique à celle de Céleste. C'est, dit-il, un fait évident [4]; en effet, les partisans de Céleste, à propos du corps ou des membres du Christ, c'est-à-dire l'Église, ont l'audace de dire ceci : ce n'est pas Dieu, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, qui dispense la foi et tout ce qui concerne la vie, la piété et le salut à chacun en particulier selon Sa volonté, mais c'est la nature constituée de l'homme, déchue de sa condition bienheureuse par sa désobéissance et sa faute, séparée de Dieu et vouée à la mort qui, au gré de son choix, appelle à elle ou repousse l'Esprit-Saint.

1. Sans doute saint Célestin Ier, pape de 422 à 432. Cf. Hemmer, in Vacant, t. II, p. 2001 sqq. Cette lettre est dans Migne, *P. L.*, t. L, col. 530. Cf. Portalé, in Vacant, t. II, p. 2052-2061.

2. Je n'ai pu identifier ce personnage. Son correspondant est peut-être bien saint Jérôme, qui a été mêlé à cette controverse.

3. *Exemplar*, trad. Schott, qui se réfère à des expressions analogues employées au troisième concile général de Nicée. Il y a eu plusieurs synodes en Occident contre le pélagianisme, notamment à Carthage. Cf. Heddé et Amann, in Vacant, t. XII, 1, p. 675-715.

4. Nestorius ne semble pourtant pas avoir partagé les doctrines pélagiennes sans réserve, mais il est de fait qu'il a défendu les Pélagiens, sans doute pour se faire des alliés en Occident. Cf. Heddé et Amann, *loc. cit.*

ὀφείλουσιν ἐπιστρέφοντες δεχθῆναι, ὅτι ἐγγράφως αὐτῶν τὸ φρόνημα ἀναθεματίζοντες.

Ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ πρὸς Νεστόριον Κελεστίνου τοῦ ἐπισκόπου Ῥώμης ἐπιστολῇ ἡ κατ' αὐτῶν ἔγκειται διαβολή. Ἔγραψε δὲ ὁ αὐτὸς τοῖς ἐν Γαλλίαις ἐπισκόποις περί τε τῆς τοῦ ἁγίου Αὐγουστίνου πίστεως καὶ κατὰ τῶν ἀλαζονευομένων ἐπὶ τῇ τῆς αἱρέσεως ἐξουσίᾳ. Ἔγραψε δὲ καὶ Ἱερώνυμος πρεσβύτερος πρὸς Κτησιφῶντα κατὰ τῶν λεγόντων ἀπάθειαν ἤτοι κατὰ Πελαγίου. Οὗτος δ' ὁ Πελάγιος μοναχὸς ἦν, μαθητὴν κτησάμενος τὸν Κελέστιον.

54

Ἀνεγνώσθη κατὰ τῆς Πελαγιανῆς καὶ Κελεστιανῆς αἱρέσεως, οὗ ἡ ἐπιγραφή· « Ἶσα πεπραγμένων ἐν τοῖς δυτικοῖς ἐπισκόποις κατὰ τῶν Νεστοριανῶν δογμάτων ». Ἐν ᾧ γέγραπται ὡς ἡ Νεστοριανὴ καὶ Κελεστιανὴ αἵρεσις ἡ αὐτή ἐστι. Φέρει δὲ καὶ μάρτυρα Κύριλλον τὸν Ἀλεξανδρείας γράφοντα πρὸς [14 b] Θεοδόσιον τὸν βασιλέα ὡς ἡ αὐτή ἐστιν αἵρεσις ἡ Νεστοριανὴ τῇ Κελεστιανῇ. Δῆλον δέ, φησίν· οἱ μὲν γὰρ Κελεστιανοὶ περὶ τοῦ σώματος ἤτοι τῶν μελῶν τοῦ Χριστοῦ, τουτέστι τῆς ἐκκλησίας, ἀποθρασύνονται ὅτι περ οὐχὶ ὁ θεός, τουτέστι τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, τήν τε πίστιν αὐτοῖς καὶ πάντα τὰ πρὸς ζωὴν καὶ εὐσέβειαν καὶ σωτηρίαν διαιρεῖ ἰδίᾳ ἑκάστῳ, καθὼς βούλεται, ἀλλ' ὅτι περ ἡ κατατεταγμένη τοῦ ἀνθρώπου φύσις, ἡ διὰ τὴν παράβασιν καὶ τὴν ἁμαρτίαν τῆς μὲν μακαριότητος ἐκπεσοῦσα καὶ τοῦ θεοῦ χωρισθεῖσα, τῷ δὲ θανάτῳ παραδοθεῖσα, αὕτη κατὰ τὴν τῆς προαιρέσεως ἀξίαν

22 αὐτῶν Bekker : αὐτῶν *codd.* || 33 Πελαγιανῆς καὶ Κελεστιανῆς A : Κελεστιανῆς καὶ Πελαγιανῆς M.

[14 b] 7/8 ὅτι περ A¹M : ὅτι A || 11 προαιρέσεως A¹M : αἱρέσεως A.

Les Nestoriens, à propos de la tête même du corps, le Christ, ont la même opinion téméraire. Ils disent, en effet, que, puisque le Christ participe à notre nature et que Dieu veut le même salut pour tous, et qu'Il veut que chacun se relève de sa chute et se rende digne de Lui par le choix de sa volonté propre, ce n'est donc pas le Verbe celui qui a été engendré ; mais le fils de Marie, à cause de la valeur de sa volonté naturelle, a reçu le Verbe qui l'a accompagné et il n'a rien à voir avec la notion de filiation divine, sinon par son seul mérite et par une similitude de nom.

Cette hérésie pélagienne ou célestienne eut sa grande vogue en Orient ; elle se propagea aussi en Occident[1] et, à Carthage, en Afrique, elle fut confondue et percée à jour par Aurèle et Augustin et publiquement condamnée par divers synodes[2]. Les tenants de cette erreur furent rejetés comme hérétiques du sein de l'Église au temps où Théophile était évêque à Alexandrie[3] et Innocent à Rome[4] par les évêques d'Italie et d'Afrique et de tout l'Occident.

Quant à Pélage, un synode tenu en Palestine et groupant quatorze évêques[5] l'acquitta lorsqu'il eut renié comme une folie et anathématisé certaines propositions et reconnu qu'il en avait formulé d'autres non dans l'esprit qu'y voyaient ses accusateurs, mais selon celui de l'Église catholique. Ses accusateurs étaient Néporus et Lazare, évêques de Gaule ; ils n'avaient pas assisté à [15 a] son interrogatoire : la maladie de l'un d'eux les avait fait renoncer à y être présents.

1. Cette hérésie aurait eu pour promoteur Théodore de Mopsueste et elle aurait été introduite à Rome par un prêtre syrien nommé Rufin. Cf. Heddé et Amann, in Vacant, t. XII, 1, p. 677-678.
2. Tenus à Carthage, à Jérusalem, à Diospolis, à Rome et à Milan. Cf. Héfelé-Leclercq, II, 1, p. 168-196.
3. Évêque de 385 à 412. Cf. Delobel et Richard, in Vacant, t. XIV, 1, p. 523-530.
4. Il s'agit de saint Innocent Ier, pape de 401 à 417.
5. C'est le concile tenu à Diospolis en 415. Les accusateurs venus d'Occident étaient Héros et Lazare, évêques d'Arles et d'Aix. Pélage y fut acquitté et réadmis en communion quand il eut proclamé qu'il se désolidarisait de Céleste. C. Heddé et Amann, *op. cit.*, p. 691-692.

τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον καὶ προσκαλεῖται καὶ ἀπωθεῖται. Οἱ δὲ Νεστοριανοί, καὶ περὶ αὐτὴν τὴν τοῦ σώματος κεφαλήν, τὸν Χριστόν, τὴν αὐτὴν διάνοιαν καὶ τόλμαν ἔχουσι. Λέγουσι γὰρ ὅτι ἐπεὶ τῆς ἡμετέρας φύσεώς ἐστιν ὁ Χριστός, ὁ δὲ θεὸς πάντας ἀνθρώπους ὁμοίως θέλει σωθῆναι καὶ οἰκείᾳ προαιρέσει ἕκαστον τὸ ἑαυτοῦ πταῖσμα ἐπανορθώσασθαι καὶ ἄξιον ἑαυτὸν αὐτοῦ ποιῆσαι, διὰ τοῦτο οὐκ ἔστιν ὁ λόγος ὁ τεχθείς, ἀλλ' ὁ γεννηθεὶς ἐκ Μαρίας διὰ τὴν τῆς φυσικῆς προαιρέσεως ἀξίαν εἶχεν ἑπόμενον τὸν λόγον μόνῃ τῇ ἀξίᾳ καὶ τῇ ὁμωνυμίᾳ κεκοινωνηκὼς τῷ λόγῳ τῆς υἱότητος.

Αὕτη μέντοι ἡ Πελαγιανὴ ἤτοι Κελεστιανὴ αἵρεσις ἤκμασεν ἐν τῇ ἀνατολῇ, διεδόθη δὲ καὶ ἐν τῇ δύσει. Καὶ ἐν μὲν τῇ Καρταγένῃ τῆς Ἀφρικῆς διηλέγχθη καὶ ἐφωράθη ὑπό τε Αὐρηλίου καὶ Αὐγουστίνου, ἀπεκηρύχθη δὲ διαφόροις συνόδοις. Ἐξεβλήθησαν δὲ καὶ οἱ οὕτω φρονοῦντες τῆς ἐκκλησίας ὡς αἱρετικοὶ ἐν τοῖς χρόνοις Θεοφίλου τοῦ Ἀλεξανδρείας καὶ Ἰνοκεντίου Ῥώμης ὑπό τε Ῥωμαίων καὶ Ἄφρων καὶ τῶν λοιπῶν δυτικῶν ἐπισκόπων.

Ὁ μέντοι Πελάγιος ἐν Παλαιστίνῃ συνόδου συστάσης (τεσσαρεσκαίδεκα δὲ τὴν σύνοδον ἐπλήρουν ἀρχιερεῖς) ἠθώώθη, τὰ μὲν τῶν κεφαλαίων παντελῶς ἐξαρνησάμενος ὡς μωρὰ καὶ ἀναθεματίσας, τὰ δὲ εἰρηκέναι μὲν φήσας, οὐχὶ δὲ ὡς οἱ κατήγοροι ἐξειλήφασι, συμφώνως δὲ μᾶλλον τῇ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ. Οἱ μέντοι κατηγοροῦντες αὐτοῦ Νέπορος ἦν καὶ Λάζαρος οἱ Γάλλοι ἐπίσκοποι, οἳ οὐδὲ παρεγένοντο [15 a] ἐν τῇ ἐξετάσει αὐτοῦ, διὰ τὴν κάκωσιν θατέρου αὐτῶν τὴν παρουσίαν παραιτησάμενοι.

15 γὰρ A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || **16** ὁμοίως A : οἶμαι M || **18** αὐτοῦ A : αὐτὸς M || **26** Αὐρηλίου A : ἀβριλίου M || **32** τεσσαρεσκαίδεκα A : δεκατέσσαρες M || **37** Νέπορος A : νέπρος M.

C'est ainsi qu'Augustin rapporte le fait dans ses lettres à Aurèle, patriarche de Carthage. Cependant, après la mort de saint Augustin, quelques clercs commencèrent à appuyer la doctrine impie et à dire du mal d'Augustin et à le railler pour avoir enseigné la négation du libre-arbitre ; mais Célestin, évêque de Rome, écrivit, pour la défense du saint homme et contre ceux qui ranimaient l'hérésie, aux évêques du pays et il mit fin à cette agitation hérétique.

Puis, au cours du temps, l'agitation recommença parmi ceux des hérétiques qui étaient rentrés dans le sein de l'Église après avoir jeté l'anathème sur leur propre erreur ; mais l'évêque Septime[1] arrêta les effets du mal dès ses commencements en écrivant à Léon, qui occupait alors le siège romain et qui lutta contre l'hérésie avec un zèle ardent. Peu après, cette mauvaise racine eut l'audace éhontée de repousser ; à Rome, certains prirent ouvertement parti pour l'hérésie ; mais un certain Prosper[2], qui fut réellement l'homme de Dieu, publia contre eux des pamphlets qui les réduisirent alors que Léon, dont j'ai parlé, régissait encore le siège épiscopal romain.

Cette hérésie fut aussi frappée d'anathème au saint synode d'Éphèse[3]. De son côté, Jean, évêque d'Alexandrie, dans son apologie à Gélase, évêque de Rome, anathématisa non seulement l'hérésie pélagienne, mais aussi Pélage et Céleste, et aussi Julien[4], en qui on avait reconnu leur successeur.

1. Peut-être s'agit-il de l'évêque d'Altinum, en Vénétie.

2. C'est saint Prosper d'Aquitaine, théologien bien connu du v[e] siècle et ardent défenseur de saint Augustin et de ses doctrines. Ses écrits pro-augustiniens sont une longue lettre sur la grâce et un *Pro Augustino* ; on peut les lire dans Migne, *P. G.*, t. LI, p. 67-74 et 187-202. Cf. Bardy, in Vacant, t. XIII, 1, p. 846-850.

3. C'est le grand concile de 431. On sait qu'il s'était surtout occupé de l'hérésie nestorienne. Il ne nous reste aucun acte authentique des délibérations de ce synode au sujet du pélagianisme, de sorte qu'il est difficile de se faire une idée exacte de l'activité du concile sur cette question. Mais cette condamnation n'empêcha pas l'hérésie de garder des adeptes, car le pape Gélase (492-496) la combattra à nouveau dans un écrit. Cf. Heddé et Amann, in Vacant, t. XII, 1, p. 711-713.

4. Évêque d'Éclane, en Apulie, un des continuateurs de Pélage,

Οὕτως Αὐγουστῖνος ἐν τοῖς πρὸς Αὐρήλιον τὸν Καρταγένης πάπαν διέξεισι. Μετὰ μέντοι γε θάνατον τοῦ ἐν ἁγίοις Αὐγουστίνου ἤρξαντό τινες τῶν ἐν τῷ κλήρῳ τὸ μὲν δυσσεβὲς κρατύνειν δόγμα, κακῶς δὲ λέγειν Αὐγουστῖνον καὶ διασύρειν ὡς ἀναίρεσιν τοῦ αὐτεξουσίου εἰσηγησάμενον· ἀλλὰ καὶ Κελεστῖνος ὁ Ῥώμης ὑπέρ τε τοῦ θείου ἀνδρὸς καὶ κατὰ τῶν ἀνακινούντων τὴν αἵρεσιν τοῖς ἐγχωρίοις γράφων ἐπισκόποις τὴν κινουμένην πλάνην ἔστησε. Χρόνου δὲ παριόντος καὶ τῶν ἀπὸ τῆς αἱρέσεως διὰ τὸ ἀναθεματίσαι τὴν οἰκείαν αἵρεσιν τῇ ἐκκλησίᾳ παραδεχθέντων, πάλιν ἐξ αὐτῶν ἀρχὴν ἐλάμβανε τὸ κακόν· ἀλλὰ Σέπτιμος ἐπίσκοπος ἀρχομένης τῆς λύμης ἐπέσχε τὴν φορὰν γράψας πρὸς Λέοντα τὸν Ῥώμης τηνικαῦτα προσεδρεύοντα, ὃς διαπύρῳ ζήλῳ κατὰ τῆς δυσσεβείας ἠγωνίσατο.

Μετ' οὐ πολὺ δὲ πάλιν ὥσπερ ἀναφύειν τῆς πικρᾶς ῥίζης ἀναισχυντούσης, ἐν τῇ Ῥώμῃ τινὲς ὑπὲρ τῆς αἱρέσεως ἐπαρρησιάζοντο· ἀλλὰ Πρόσπερός τις ἄνθρωπος ὡς ἀληθῶς τοῦ θεοῦ, λιβέλλους κατ' αὐτῶν ἐπιδεδωκὼς ἀφανεῖς αὐτοὺς ἀπειργάσατο, ἔτι Λέοντος τοῦ προειρημένου τὸν Ῥωμαϊκὸν θρόνον ἰθύνοντος.

Ἀνεθεματίσθη δὲ αὕτη ἡ αἵρεσις καὶ ἐν τῇ Ἐφεσίων ἁγίᾳ συνόδῳ. Ἀναθεματίζει δὲ καὶ Ἰωάννης ὁ Ἀλεξανδρείας ἐν τῇ πρὸς Γελάσιον τὸν Ῥώμης ἀπολογίᾳ οὐ μόνον τὴν Πελαγιανὴν αἵρεσιν ἀλλὰ καὶ Πελάγιον καὶ Κελέστιον, καὶ ἔτι Ἰουλιανόν, ὃς καὶ αὐτῶν ἐγνώσθη διάδοχος.

[15 a] **3** Αὐρήλιον A : ἀβρίλιον M ‖ **15** Λέοντα *post* A^1A^3 *et* M : λέντα A *ut vid.* ‖ **18** ἀναισχυντούσης A^1M : ἀνισχυούσης A ‖ **19** τῇ A : αὐτῇ M ‖ **28** καὶ A : *om.* M.

55.

Lu de Jean Philopon[1] (ou plutôt « Mataiopon ») *Contre le quatrième saint synode œcuménique.* Dans cet écrit, il est égal à lui-même quant au style, mais il essaye sans vergogne de pousser le synode du côté de l'hérésie de Nestorius en disant que le synode avait accueilli l'anathème contre Nestorius parce qu'il estimait ne pas porter atteinte à l'homme par la sanction d'un dogme, fait auquel le condamné lui-même attachait plus de prix qu'à tout et auquel il tenait ; l'auteur forgeait ainsi une construction imaginaire bien digne de son esprit et de sa pensée mouvante. Tels sont les vains discours qu'il tient contre ce synode, non sans audace. C'est en quatre sections qu'il a composé toute cette comédie contre le synode. Il n'y dit rien qui soit persuasif ou qui ait du sens.

[15 b] Lu dans le même volume d'un autre Jean[2] d'opinion nestorienne *Contre le même quatrième saint synode.* Celui-ci est l'Égéate ; c'est un hérétique, mais il use d'un beau langage qui a de l'agrément avec de la clarté et de l'éclat.

56.

Lu de Théodoret, évêque de Cyr, *Contre les hérésies*[3] qui ont commencé avec Syméon et qui ont germé jusqu'au temps de la pleine carrière de l'auteur. Il dédie ce travail à Sporakius, qui avait manifesté le désir de l'entendre sur ces matières. Il va jusqu'à Nestorius et à son

particulièrement défendu par Nestorius. Cf. Forget, in Vacant, t. VII, 2, p. 1926-1931.

1. Sur l'auteur, cf. *supra*, p. 13, n. 4. Le texte résumé ici est perdu.

2. Ce Jean d'Égée, appelé ici Nestorien, est rangé parmi les partisans d'Eutychès au « codex » 41. C'est là qu'est l'erreur. Cf. *supra*, p. 25, n. 5.

3. Cf. *supra*, p. 17, n. 3. L'auteur a déjà été traité aux « codices » 31 et 46 et nous le retrouverons au « codex » 273. L'ouvrage mentionné ici est dans Migne, *P. G.*, t. LXXXIII, p. 335-556. Le Syméon dont il s'agit est, en réalité, Simon, le mage de Samarie. Cf. Bardy, in Vacant, t. XV, 1, p. 315-316. Cet érudit estime que le « codex » 56 donne bien l'idée de ce que contient l'œuvre originale.

55

Ἀνεγνώσθη Ἰωάννου τοῦ Φιλοπόνου, μᾶλλον δὲ ματαιοπόνου, κατὰ τῆς ἁγίας καὶ οἰκουμενικῆς τετάρτης συνόδου. Ἐν οἷς ἐστι τὴν μὲν φράσιν ὅμοιος ἑαυτῷ, ὠθεῖν δὲ πειρᾶται ἀναισχύντως τὴν σύνοδον εἰς τὸ Νεστορίου φρόνημα, καὶ λέγει καταδέξασθαι τὴν σύνοδον τὸν ἀναθεματισμὸν Νεστορίου ἅτε μηδὲν ἡγουμένην εἰς ἄνθρωπον ἐξαμαρτεῖν ἐπὶ κυρώσει δόγματος, ὃ καὶ αὐτὸς ὁ βαλλόμενος τῷ ἀναθέματι πάντων ὑπερετίμα καὶ ἔστεργε, πρᾶγμα πλάττων καὶ τερατευόμενος, ὃ τῆς ἐκείνου φρενὸς καὶ τῆς ἀστηρίκτου γνώμης καθέστηκεν ἄξιον. Τοιαῦτα μὲν κατὰ ταύτης ματαιολογεῖ καὶ θρασύνεται, ἐν τμήμασι δὲ τέσσαρσι ποιεῖται τὴν ὅλην κατ' αὐτῆς κωμῳδίαν, οὐδὲν πιθανὸν ἢ διανοίας λέγων ἐχόμενον.

[15 b] Ἀνεγνώσθη δὲ ἐν τῷ αὐτῷ καὶ Ἰωάννου ἄλλου, τὴν θρησκείαν Νεστοριανοῦ, κατὰ τῆς αὐτῆς ἁγίας τετάρτης συνόδου. Οὗτός ἐστιν ὁ Αἰγειάτης, δυσσεβὴς μέν, καλλιεπείᾳ δὲ καὶ τῷ ἡδεῖ μετὰ τῆς σαφηνείας καὶ λαμπρότητος κεχρημένος.

56

Ἀνεγνώσθη Θεοδωρήτου Κύρου κατὰ τῶν αἱρέσεων τῶν ἀπὸ Σίμωνος ἀρξαμένων καὶ μέχρις ὧν ἐκεῖνος τὴν ἀκμὴν κατείληφε τὴν βλάστην προβαλλομένων. Προσφωνεῖ ταῦτα Σπορακίῳ εἰς αἴτησιν τῆς τοιαύτης φιληκοΐας καταστάντι. Κατέρχεται δὲ μέχρι

32 ἐν οἷς ἐστι A : *om.* M ‖ 38 πάντων A : μᾶλλον M ‖ πλάττων A : πράττων M ‖ 40 κατὰ ταύτης A : κατ' αὐτῆς M ‖ 41 θρασύνεται A : ἀποθρασύνεται M.

[15 b] 1 ἐν τῷ αὐτῷ A[1] : ἐν ταὐτῷ M ἐν αὐτῷ A ‖ 2 τετάρτης A : *om.* M ‖ 8 ἀρξαμένων A : ἀρξάμενος M ‖ 9 τὴν βλάστην M : τῆς βλάστην A ‖ 10 Σπορακίῳ M : σπαρακίῳ A.

hérésie en se livrant contre lui à une réfutation impitoyable ; il poursuit même jusqu'à l'hérésie d'Eutychès[1].

Dans son cinquième livre (il y a, en effet, cinq livres dans cet ouvrage), il fait un sommaire des vérités divines de l'orthodoxie qu'il compare aux bavardages de l'hérésie ; il montre qu'elles sont sans rapport avec celle-ci, pures et irréprochables.

Dans son style, il est clair et sobre.

57.

Lu d'Appien[2] une *Histoire romaine* en trois volumes et vingt-quatre livres.

Le premier de ces livres, qui est consacré aux sept rois (Romulus, Numa Pompilius, Ancus Hostilius, un autre Ancus appelé aussi Marcius, successeur de Numa, Tarquin, Servius Tullius et Lucius Tarquin, fils de Tarquin), contient les faits et gestes de ces souverains.

Le premier d'entre eux, qui fonda et édifia la cité, régna plutôt en patriarche qu'en maître absolu ; il fut pourtant assassiné ; selon d'autres, il disparut.

Le second fut un roi qui ne le céda en rien au précédent, et qui peut-être même le surpassa ; il mourut de mort naturelle ; le troisième fut foudroyé, le quatrième mourut de maladie, le cinquième fut assassiné par des bergers, le sixième finit aussi ses jours par un assassinat et le septième fut chassé de la cité et de son trône pour avoir violé la loi. Après lui, la royauté fut abolie et le

1. Cette « reprise » de Photius n'est pas la seule de l'espèce. Ces façons de faire caractérisent bien la manière de quelqu'un qui *dicte* un texte *improvisé* : une donnée énoncée une première fois est corrigée au cours du travail quand l'occasion s'en présente.

2. Appien d'Alexandrie vivait à Rome vers 98-161. Il ne nous reste que onze livres de son *Histoire romaine* sur les vingt-quatre que Photius lisait encore (éd. Mendelssohn, Leipzig, Teubner, 1879-1881, revue par Viereck, 1905). Sur l'auteur, cf. Schwartz, s. v. *Appianus* (n. 2), in *P. W.*, t. II (1893), col. 217-235, qui s'est surtout attaché à l'étude des sources de cet historien. Le sommaire de Photius nous donne une vue complète de l'œuvre. On trouvera dans les notes des indications relatives aux parties du texte qui sont conservées et à celles qui sont perdues.

Νεστορίου καὶ τῆς αἱρέσεως αὐτοῦ, ἄκρατον αὐτοῦ καταχέων τὸν ἔλεγχον. Πρόεισι δὲ καὶ μέχρι τῆς Εὐτυχιανῆς αἱρέσεως.

Ἐν δὲ τῷ πέμπτῳ λόγῳ (τοσοῦτοι δὲ ὄντες τὸ βιβλίον τυγχάνουσι) τῶν θείων καὶ ὀρθῶν δογμάτων τὴν ἐπιτομὴν ἐν παραθέσει ποιησάμενος πρὸς τὰς αἱρετικὰς ἀδολεσχίας, τὸ ἀσύγκριτον αὐτῆς καὶ καθαρὸν ἐπιδεικνύει καὶ ἀμώμητον. Ἔστι δὲ τὴν φράσιν σαφὴς καὶ ἀπέριττος.

57

Ἀνεγνώσθη Ἀππιανοῦ Ῥωμαϊκὴ ἱστορία, ἐν μὲν τεύχεσι τρισί, λόγοις δὲ κδʹ. Ὧν ὁ μὲν πρῶτος τόμος τῶν ἑπτά βασιλέων, Ῥωμύλου, Νουμᾶ Πομπιλίου, Ἀγκοῦ Ὀστιλίου καὶ Ἀγκοῦ ἑτέρου τοῦ καὶ Μαρκίου, ἐπιγόνου Νουμᾶ, Ταρκυνίου, Ἐρουίου Τυλλίου, καὶ Ταρκυνίου Λευκίου τοῦ Ταρκυνίου· τούτων τῶν ἑπτὰ ἔργα τε καὶ πράξεις περιέχει.

Ὧν ὁ πρῶτος κτιστής τε Ῥώμης καὶ οἰκιστὴς γεγονώς, ἄρξας τε πατρικῶς μᾶλλον ἢ τυραννικῶς, ὅμως ἐσφάγη, ἢ ὡς ἄλλοι φασίν, ἠφανίσθη.

Ὁ δὲ δεύτερος οὐδὲν ἧττον βεβασιλευκώς, εἰ μὴ καὶ μᾶλλον, τὸν ἑαυτοῦ βίον ἐτελεύτησε ζήσας. Ὁ δὲ τρίτος ἐκεραυνώθη· νόσῳ δὲ τὸν βίον ὁ τέταρτος ὑπεξῆλθεν· ὁ δὲ πέμπτος ὑπὸ ποιμένων ἐσφάγη, καὶ ὁ ἕκτος ὁμοίως σφαγῇ κατέστρεψε τὸν βίον· ὁ δὲ ἕβδομος καὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς βασιλείας παρανομῶν ἐξηλάθη· ἐξ οὗ τῆς βασιλείας καταλυθείσης εἰς τοὺς ὑπάτους τὰ τῆς ἀρχῆς

12 αἱρέσεως A¹M : ἀναιρέσεως A ‖ **16** ἐπιτομὴν A : δ' ἐπιτομὴν M ἐπιστολὴν A² ‖ **17** ἀσύγκριτον A : ἀσύγχυτον M ‖ **18** καὶ ἀμώμητον A : ἀμώμητον M ‖ **29** ἢ A¹ *s. v.* A²M : *om.* A ‖ **35** παρανομῶν A : παρὰ νόμον M.

pouvoir passa aux consuls. Tel est donc le contenu de ce premier livre qui s'intitule *Histoire romaine sous les rois*[1].

Le deuxième livre concerne les événements du reste de l'Italie, excepté la région de la mer Ionienne ; il s'intitule *Histoire romaine, l'Italie*. Le suivant contient la lutte des Romains contre les Samnites, peuplade considérable qui fut un rude adversaire à la guerre : en quatre-vingts ans [16 a] de luttes, les Romains eurent grand mal à les soumettre, eux et les alliés qui combattaient à leurs côtés. Ce livre s'intitule : *Histoire romaine, les Samnites*.

Le quatrième, qui comprend la guerre des Romains contre les Celtes, s'intitule de ce fait *Histoire romaine, les Celtes*. Et les autres livres ont reçu leur titre en vertu du même principe : le cinquième, *Histoire romaine, la Sicile et les îles*, parce qu'il traite de la lutte contre les Siciliens et les insulaires[2] ; le sixième, *Histoire romaine, l'Espagne* ; le septième, *Histoire romaine, Annibal*, parce qu'il traite de la guerre contre Annibal le Carthaginois ; le huitième, *Histoire romaine, la Libye, Carthage et les Nomades* ; le neuvième, *Histoire romaine, la Macédoine* ; le dixième, *Histoire romaine, la Grèce et l'Ionie* ; le onzième, *Histoire romaine, la Syrie et le pays des Parthes* ; le douzième, *Histoire romaine, Mithridate*[3].

Les exploits des Romains et leurs guerres contre des peuples étrangers sont répartis ici dans ces livres de la manière qu'on a indiquée. Quant aux événements au cours desquels les Romains en discorde se firent la guerre entre eux, ils sont exposés dans les livres suivants sous les titres de *Premier livre des guerres civiles*, *Deuxième*

1. Ce premier livre est perdu. Il comprenait également toute l'antiquité « troyenne » de Rome, que Photius résume p. 16 b 4-17 a 8. C'est lui notre source principale pour la connaissance de ce premier livre.

2. Les livres II à V sont également perdus. Ce qui en a été sauvé nous vient en ordre principal des *Excerpta de legationibus* qui figuraient dans les collections réunies sur l'ordre de Constantin Porphyrogénète.

3. Le texte des livres VI à VIII et du livre XII nous a été conservé. Du livre IX, nous avons, en plus d'un épitomé, ce qui concerne l'Illyrie et des fragments du reste. Nous n'avons rien du livre X et, dans le livre XI, ce qui concerne les Parthes est une contrefaçon byzantine faite d'après Plutarque. Cf. Schwartz, *op. cit.*, col. 217.

μετετέθη. Ἃ μὲν ὁ πρῶτος λόγος περιέχει, ταῦτά ἐστιν· ἐπιγράφεται δὲ Ῥωμαϊκῶν βασιλική.

Ὁ δὲ δεύτερος τὰ εἰς τὴν ἄλλην Ἰταλίαν χωρὶς τῆς παρὰ τὸν κόλπον τὸν Ἰόνιον· οὗ ἡ ἐπιγραφὴ Ῥωμαϊκῶν Ἰταλική. Ὁ δὲ ἐφεξῆς περιέχει τὸν πρὸς τοὺς Σαυνίτας Ῥωμαίων πόλεμον, ἔθνος μέγα τε καὶ χαλεπὸν πολέμοις γεγονός, ὅπερ ἐν ἔτεσιν ὀγδοήκοντα Ῥωμαῖοι πολε- [16 a] μοῦντες μόλις ὑπηγάγοντο, σὺν αὐτοῖς δὲ καὶ ὅσα αὐτοῖς συνεμάχει ἔθνη· ἐπιγράφεται δὲ Ῥωμαϊκῶν Σαυνιτική.

Ὁ δὲ τέταρτος, ἐπεὶ τὸν πρὸς Κελτοὺς περιέχει Ῥωμαίων πόλεμον, ἐπιγράφεται Ῥωμαϊκῶν Κελτική. Καὶ οἱ λοιποὶ κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον, ὁ μὲν πέμπτος Ῥωμαίων Σικελικὴ καὶ νησιωτική, ἐπεὶ πρὸς Σικελοὺς καὶ νησιώτας, ὁ δὲ ἕκτος Ῥωμαϊκῶν Ἰβηρική, ὁ δὲ ἕβδομος Ῥωμαϊκῶν Ἀννιβαϊκή, ἐπεὶ τὸν πρὸς τὸν Ἀννίβαν τὸν Καρχηδόνιον περιέχει πόλεμον, ὁ ὄγδοος Ῥωμαϊκῶν Λιβυκή, Καρχηδονικὴ καὶ Νομαδική, ὁ δὲ ἔνατος Ῥωμαϊκῶν Μακεδονική, ὁ δὲ δέκατος Ῥωμαϊκῶν Ἑλληνικὴ καὶ Ἰωνική, ὁ δὲ ἑνδέκατος Ῥωμαϊκῶν Συριακὴ καὶ Παρθική, ὁ δὲ δωδέκατος Ῥωμαϊκῶν Μιθριδάτειος.

Καί τὰ μὲν πρὸς ἀλλοφύλους Ῥωμαίοις ἐπιδεδειγμένα ἔργα τε καὶ οἱ πόλεμοι ἐν τούτοις καὶ οὕτω τυγχάνει τοῖς λόγοις ἐνταῦθα διῃρημένα· ὅσα δὲ αὐτοὶ Ῥωμαῖοι πρὸς ἀλλήλους ἐστασίασαν καὶ ἐπολέμησαν αἱ ἐφεξῆς βίβλοι δηλοῦσιν, ἐπιγραφὴν δεξάμεναι ἐμφυλίων πρώτη, ἐμφυλίων δευτέρα, καὶ ἑξῆς

37 μὲν A : μὲν οὖν M || 38 Ῥωμαϊκῶν A : Ῥωμαίων M || 39 τὰ εἰς τὴν M : ταῦτά ἐστιν A || 43 γεγονὸς M : γεγονὼς A.

[16 a] 3 Κελτοὺς A : τοὺς κόλπους M || 8/9 Ἀννίβαν A³M : Ἀννίβα A || 9 ὁ AM¹ *s. v.* : *om.* M || 10 Λιβυκὴ A : Λυδικὴ M || 12 Ἰωνική A : οἰωνικὴ M || 13 δὲ A : *om.* M || 15 πόλεμοι M : πολέμιοι A.

livre des guerres civiles et ainsi de suite jusqu'au neuvième livre des guerres civiles, qui est le vingt et unième de tout l'ouvrage.

Le vingt-deuxième est intitulé *Cent ans d'histoire*[1], le suivant *Livre des Daces* et le vingt-quatrième *Livre arabe*[2]. Telle est la division générale du récit.

Parmi les luttes civiles ont d'abord place les démêlés de Marius et de Sylla et la guerre qu'ils se livrèrent ; ensuite, ceux de Pompée et de Jules César, qui, eux aussi, se dressèrent l'un contre l'autre et se heurtèrent dans de grandes batailles jusqu'au moment où la fortune pencha du côté de Jules et amena Pompée à céder et à fuir. Viennent ensuite les entreprises d'Antoine et d'Octave César, appelé aussi Auguste, contre les meurtriers du premier César ; en ces circonstances, beaucoup de Romains illustres furent envoyés à la mort sans aucune forme de procès. Viennent, enfin, les événements qui les mirent aux prises (c'est d'Auguste et d'Antoine que je parle). Ils se livrèrent des luttes violentes et causèrent la perte de nombreuses armées. Pourtant, dans la suite, la victoire sourit à Auguste et poussa Antoine, fugitif et dépourvu d'alliés, vers l'Égypte, où il mit fin à ses jours de sa propre main. Dans ce livre, le dernier qui traite des [16 b] guerres civiles, l'auteur expose aussi comment l'Égypte tomba au pouvoir des Romains et comment l'État romain redevint une monarchie entre les mains d'Auguste[3].

Il commence donc son récit à Énée, fils d'Anchise, fils lui-même de Capys. Énée vivait au temps de la guerre de Trois ; après la prise de la ville, il s'enfuit et, après avoir

1. C'était l'histoire des empereurs d'Auguste à Trajan. Elle est perdue.
2. Ces deux livres racontaient les conquêtes de Trajan. Nous n'avons que des fragments du livre XXIV.
3. Les livres que Photius intitule *Guerres civiles* formaient donc, d'après lui, dans l'ensemble de l'ouvrage, les livres XIII à XXI. Il ne nous reste de ce groupe que les livres XIII à XVII, et c'est à eux seuls, dont le contenu va jusqu'à la mort de Pompée, que conviendrait le titre que Photius attribue à tout le groupe. Le vrai titre des livres VI à IX sur les guerres civiles, soit les livres XVIII à XXI de tout l'ouvrage, serait Αἰγυπτιακῶν et non ἐμφυλίων. Cf. Schwartz, *op. cit.*, col. 217.

μέχρι τῆς ἐμφυλίων μὲν ἐνάτης, τῆς δὲ ὅλης ἱστορίας εἰκοστῆς πρώτης.

Ὁ δὲ εἰκοστὸς δεύτερος λόγος ἐπιγράφεται ἑκατονταετία, ὁ δὲ ἐφεξῆς Δακική, καὶ ὁ εἰκοστὸς τέταρτος Ἀράβιος. Οὕτω μὲν τῆς ὅλης ἱστορίας ἡ διαίρεσις.

Ἐμπεριέχεται δὲ τοῖς ἐμφυλίοις πρῶτον μὲν τὰ περὶ Μάριον καὶ Σύλλαν ἀλλήλοιν ἐκπολεμησάντοιν, ἔπειτα τὰ περὶ Πομπήϊον καὶ Ἰούλιον τὸν Καίσαρα, καὶ τούτοιν ἐς ἀλλήλους στασιασάντοιν καὶ μεγάλαις μάχαις προσραγέντοιν, ὅτε καὶ ἡ τύχη πλέον Ἰουλίῳ ῥοπὴν παρασχοῦσα ἐς νῶτα καὶ φυγὴν Πομπήϊον ἔτρεψεν. Ἐφεξῆς δὲ τὰ περὶ Ἀντώνιον καὶ Ὀκτάυϊον Καίσαρα, τὸν καὶ Αὔγουστον, πρὸς τοὺς ἀνδροφόνους τοῦ προτέρου Καίσαρος, καθ' ὃν καιρὸν καὶ πολλοὶ τῶν ἐπισήμων Ῥωμαίων δίκης ἁπάσης χωρὶς τὴν ἐπὶ θανάτῳ ἀπήχθησαν. Τελευταῖον δὲ ἃ ἐς ἀλλήλους συνέπεσεν, Ἀντώνιόν φημι καὶ Αὔγουστον, οἳ πολέμοις κρατεροῖς ἀλλήλους διεπολέμησαν καὶ πολλῶν στρατοπέδων φθορὰν ἐνειργάσαντο, εἰ καὶ Αὐγούστῳ ὕστερον ἡ νίκη ἐμβλέψασα ἔρημον συμμάχων εἰς Αἴγυπτον φυγάδα τὸν Ἀντώνιον ἤλασεν, ἐφ' ἧς καὶ αὐτοχειρίᾳ τὸν βίον κατέστρεψεν· ᾧτινι τῶν ἐμφυλίων ὄντι λόγῳ τε- [16 b] λευταίῳ καὶ Αἴγυπτος δηλοῦται, ὡς ὑπὸ Ῥωμαίοις ἐγένετο καὶ τὰ Ῥωμαίων ἐς μοναρχίαν καὶ Αὔγουστον ἐπανέδραμεν.

Ἄρχεται μὲν οὖν τῆς ἱστορίας ἀπὸ Αἰνείου τοῦ Ἀγχίσου τοῦ Κάπυος· ὃς ἐν τῷ Τρωϊκῷ ἤκμαζε πολέμῳ, μετὰ δὲ τὴν ἅλωσιν τῆς Τροίας ἔφυγε, καὶ μετὰ μακρὰν

20 μὲν A : *om.* M ‖ **24/25** μὲν τὰ A³M : μετὰ A ‖ **26** τὰ A : δὲ τὰ M ‖ **30** Ἀντώνιον καὶ Ὀκτάυιον A : Ἀντωνῖνον καὶ ὅτι κατὰ Ἄβιον M ‖ **34** ἃ A : τὰ M ‖ **34** συνέπεσεν A : συνέπεσον M ‖ **35** φημί A : τέ φημι M ‖ **36** ἀλλήλους A : ἀλλήλοις M ‖ **40** ὄντι λόγῳ A : λόγων ὄντι M.

[16 b] **1** Ῥωμαίοις A : Ῥωμαίους M ‖ **5** ἤκμαζε A : ἤκμασε M.

longtemps erré, il débarquait en un point du rivage italien appelé Laurente ; on y montre même son camp et, depuis lui, on appelle le promontoire Troie[1]. A la tête des Aborigènes italiens de cette région se trouvait alors Faunus, fils d'Arès, qui maria sa fille Lavinie à Énée et attribua à celui-ci le territoire dans un rayon de quatre cents stades. Énée fonda une ville et l'appela Lavinium du nom de sa femme. Trois ans après, Faunus mourut ; Énée lui succéda au pouvoir, en vertu de sa parenté par alliance, et il donna aux Aborigènes le nom de Latins d'après celui de son beau-père, Latinus Faunus.

Trois autres années plus tard, à cause de sa femme, Lavinia, qui avait été auparavant fiancée à leur roi, Énée fut tué dans une guerre par les Rutules tyrrhéniens. Son successeur fut Euryléon, surnommé Ascagne, fils qu'Énée avait eu de Créuse, fille de Priam, qui avait été sa femme à Troie ; d'autres prétendent que c'est de Lavinie qu'il eut cet Ascagne, son successeur.

Ascagne mourut quatre ans après la fondation d'Albe (car lui aussi fonda une ville ; il l'appela Albe et y transplanta la population de Lavinium). Son successeur fut Silvius, et on donne comme fils à Silvius Énée Silvius et, à cet Énée, Latinus Silvius ; à ce dernier, Capys et à Capys, Capetus ; à Capetus, Tiberinus, à celui-ci Agrippa et à Agrippa, Romulus. Celui-ci fut foudroyé ; son fils fut Aventinus, celui d'Aventinus, Proca ; tous ont Silvius comme surnom.

1. L'arrivée des Troyens en Italie et tous les événements ultérieurs jusqu'à Romulus et Rémus faisaient, eux aussi, partie du premier livre de l'ouvrage. Cette partie-ci du sommaire (p. 16 b 4-17 a 8) aurait donc dû logiquement venir avant celle qui résume l'histoire des rois de Rome (*supra*, p. 15 b 21). Ce « codex » 57 a, d'ailleurs, une structure bizarre : commencé par un sommaire incomplet du livre I (p. 15 b 4-38), il se poursuit par une vue d'ensemble sur le contenu de l'œuvre (p. 15 b 38-16 a 24). Photius revient ensuite aux guerres civiles pour en donner une vue générale (p. 16 a 24-b 3), puis il reprend ici toute l'antiquité « troyenne » de Rome et il donnera encore un court aperçu sur l'ensemble ci-dessous (p. 17 a 9-12). Toutes les notices n'ont pas la même allure, mais celle-ci, avec tous ses « retours », est bien la marque d'un auteur à qui les souvenirs de lecture ne reviennent pas nécessairement dans l'ordre de la lecture.

πλάνην κατέπλει ἔς τινα τῆς Ἰταλίας αἰγιαλόν, Λώρεντον ἐπικαλούμενον, ἔνθα καὶ στρατόπεδον αὐτοῦ δείκνυται, καὶ τὴν ἀκτὴν ἀπ᾿ ἐκείνου Τροίαν καλοῦσιν. Ἦρχε τότε Ἀβοριγίνων τῶν τῇδε Ἰταλῶν Φαῦνος ὁ τοῦ Ἄρεως, ὃς καὶ ζεύγνυσιν Αἰνείᾳ τὴν θυγατέρα αὐτοῦ Λαουϊνίαν, καὶ γῆν δίδωσιν ἐκ περιόδου σταδίων τετρακοσίων. Ὁ δὲ πόλιν ἔκτισε, καὶ ἀπὸ τῆς γυναικὸς Λαουΐνιον ἐπωνόμασε. Τρίτῳ δὲ ἔτει, τοῦ Φαύνου τελευτήσαντος, ἐκδέχεται τὴν ἀρχὴν ὁ Αἰνείας κατὰ τὸ κῆδος, καὶ τοὺς Ἀβοριγίνας ἀπὸ τοῦ κηδεστοῦ Λατίνου Φαύνου Λατίνους ἐπωνόμασε.

Τρίτῳ δὲ ἔτει πάλιν διὰ Λαουϊνίαν τὴν γυναῖκα ὑπὸ Ῥουτούλων τῶν Τυρρηνῶν προμνηστευθεῖσαν αὐτῶν τῷ βασιλεῖ, ἀναιρεῖται πολέμου νόμῳ ὁ Αἰνείας, καὶ τὴν ἀρχὴν διεδέξατο Εὐρυλέων, Ἀσκάνιος μετονομασθείς, ὃς ἐγεννήθη τῷ Αἰνείᾳ ἐκ Κρεούσης τῆς Πριάμου, τῆς ἐν Ἰλίῳ γενομένης αὐτῷ γυναικός· οἱ δὲ ἐκ τῆς Λαουϊνίας Ἀσκάνιον αὐτῷ γεννηθῆναί φασι, τὸν διάδοχον τῆς ἀρχῆς.

Ἀσκανίου δὲ τελευτήσαντος ἔτει τετάρτῳ μετὰ τὴν Ἄλβης οἴκισιν (καὶ γὰρ καὶ οὗτος ἔκτισε πόλιν, Ἄλβην καλέσας, καὶ ἀπὸ Λαουϊνίας τὸν λαὸν μετῴκισεν) ἐκδέχεται τὴν ἀρχὴν Σιλούϊος. Καὶ Σιλουΐου παῖδα Αἰνείαν Σιλούϊόν φασιν Αἰνείου δὲ Λατῖνον Σιλούϊον, τοῦ δὲ Κάπυν, Κάπυος δὲ Κάπετον γενέσθαι, Καπέτου δὲ Τιβερῖνον, τοῦ δὲ Ἀγρίππαν, τοῦ δὲ Ῥωμύλον. Καὶ τόνδε μὲν βληθῆναι κεραυνῷ· οὗ γενέσθαι παῖδα Αὐεντῖνον, Αὐεντίνου δὲ Πρόκαν γενέσθαι. Καὶ πᾶσι δὲ τὸν Σιλούϊον ἐπώνυμον εἶναι.

7 κατέπλει A : καταπλεῖ M || 11 αὑτοῦ *edd.* : αὐτοῦ *codd.* || 12 γῆν δίδωσι A : δίδωσι γῆν M || 12 τετρακοσίων A : τριῶν M || 13 πόλιν A : πόλιν τε M || 13 Λαουίνιον A : Λαουινίας Λαουίνιον M || 18 ὑπὸ Ῥουτούλων A : ὑπὸ ῥουτοῦλον M || 20 ὁ A : *om.* M || 24 Ἀσκανίου A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || 25 οἴκισιν Bekker : οἴκησιν *codd.* || 29 Αἰνείου A : Αἰνείᾳ M || 31 τόνδε A : τὸν M.

Proca eut deux fils : l'aîné s'appelait Numitor, le cadet, Amulius. L'aîné reçut le pouvoir de son père mourant, mais le cadet s'en empara en le lui enlevant par une violence criminelle. Il assassina le fils de son frère Égeste ; quant à sa fille Rhéa Silvia, pour qu'elle restât sans descendance, il en fit une prêtresse. Pour Numitor, toute entreprise [17 a] contre sa vie lui fut épargnée grâce à son caractère doux et inoffensif. Mais Silvia conçut en dépit de la loi du sacerdoce ; Amulius s'en saisit pour la punir ; deux enfants étaient nés d'elle ; Amulius donna ces deux petits à des pâtres pour les jeter dans le fleuve voisin ; ce fleuve s'appelait le Tibre, les enfants Rémus et Romulus ; ils descendaient d'Énée par leur mère, leur père était inconnu[1].

Le récit commence donc, comme je l'ai dit, à Énée et se continue en raccourci jusqu'à ses descendants ; mais, à partir de Romulus, le fondateur, il fait une revue détaillée de tous les événements et va ainsi jusqu'à Auguste ; ensuite, par bribes et d'une façon sommaire, jusqu'à Trajan.

Cet Appien était originaire d'Alexandrie ; à Rome, il avait commencé par plaider ; plus tard, il fut élevé à la dignité de procurateur impérial[2].

Dans son style, il est sobre et dépouillé ; dans son récit, il est, autant qu'il se peut, véridique et sait mieux que quiconque, dans sa narration, expliquer des opérations stratégiques. Et, pour relever par des discours le courage abattu d'une troupe ou pour calmer son exaltation, pour exprimer la passion et donner à n'importe quel objet son expression fidèle dans le discours, il n'a pas son pareil. Le sommet de sa carrière se place à l'époque de Trajan et d'Adrien.

1. Schwartz, *op. cit.*, col. 218, a noté que, pour tout ce qui regarde la haute antiquité de Rome, c'est-à-dire les antécédents troyens et l'histoire des rois, les données des fragments d'Appien concordent en grande partie avec le récit de Denys d'Halicarnasse dans ses *Antiquités romaines*.

2. Sur la carrière d'Appien, cf. Schwartz, *op. cit.*, col. 216. Il a sans doute plaidé à Alexandrie, puis il est devenu avocat du fisc à Rome et on sait que sa place de procurateur impérial lui fut accordée par Antoine sur la recommandation du rhéteur latin Fronton ; on a gardé la correspondance qui en fait foi. Photius tient tous ces renseignements d'Appien lui-même, dans sa préface.

Τῷ δὲ Πρόκᾳ δύο ἐγενέσθην υἱοί· πρεσβύτερος μὲν Νεμέτωρ, νεώτερος δὲ Ἀμούλιος. Λαβόντος δὲ τοῦ πρεσβυτέρου παρὰ τοῦ πατρὸς τελευτῶντος τὴν ἀρχήν, ὁ νεώτερος ὕβρει καὶ βίᾳ κατέσχεν ἀφελόμενος. Καὶ τὸν μὲν παῖδα τοῦ ἀδελφοῦ Ἔγεστον κτείνει, τὴν θυγατέρα δὲ Ῥέαν Σιλουΐαν ἱέρειαν, ἵνα ἄπαις διαμείνῃ, καθίστησι· τὸν μέντοι Νεμέτορα τῆς εἰς τὸ [17 a] σῶμα ἐπιβουλῆς ἡ τῶν ἠθῶν ἐξεῖλε πραότης καὶ ἡ πολλὴ ἐπιείκεια. Ἀλλ' ἡ Σιλουΐα ἔκυε παρὰ τὸν νόμον καὶ τὴν μὲν Ἀμούλιος ἐπὶ κολάσει συνελάμβανε, δύο δὲ παῖδας ἐκ τῆσδε γενομένους ποιμέσιν ἔδωκεν, εἰς τὸν πλησίον ποταμὸν ἐμβαλεῖν τὰ βρέφη· Θύβρις ἦν ὄνομα τῷ ποταμῷ, Ῥῶμος δὲ καὶ Ῥωμύλος οἱ παῖδες, ἐξ Αἰνείου ἕλκοντες μητρόθεν τὸ γένος· τὸ γὰρ τοῦ φύντος ἄδηλον.

Ἄρχεται μὲν οὖν, ὡς εἴρηται, ἡ ἱστορία ἐν ἐπιδρομῇ ἀπὸ Αἰνείου ἄχρι τῶν παίδων· ἀπὸ δὲ Ῥωμύλου τοῦ οἰκιστοῦ λεπτομερῶς ἅπαντα διεξιοῦσα, καὶ κάτεισι μέχρι τοῦ Σεβαστοῦ, σποράδην δὲ καὶ ἐξ ἐπιδρομῆς καὶ ἕως Τραιανοῦ.

Οὗτος δὲ ὁ Ἀππιανὸς τὸ μὲν γένος ἦν Ἀλεξανδρεύς, ἐν Ῥώμῃ δὲ τὰ πρῶτα δίκαις συνηγόρει, ἔπειτα δὲ καὶ βασιλέων ἐπιτροπεύειν ἠξιώθη.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἀπέριττος καὶ ἰσχνός, τὴν δὲ ἱστορίαν, ὡς οἷόν τ' ἐστί, φιλαλήθης, καὶ στρατηγικῶν διὰ τῆς ἱστορίας μεθόδων, εἴ καί τις ἄλλος, ὑποφήτης, ἐπᾶραί τε λόγοις τεταπεινωμένον φρόνημα στρατοῦ καὶ διαπραῧναι φλεγμαῖνον καὶ πάθος δηλῶσαι καὶ εἴ τι ἄλλο λόγοις ἐκμιμήσασθαι ἄριστος. Ἤκμασε δὲ ἐν τοῖς χρόνοις Τραϊανοῦ καὶ Ἀδριανοῦ.

37 ὕβρει A^2M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || **39** Σιλούϊαν A : Σερούϊαν M.

[17 a] **1** σῶμα A : σῶμα τοῦ ἀδελφοῦ A^3M || ἐξεῖλε A : ἐξεῖλκε M || **8** *post* ἄδηλον : βδελυκτόμενοι τούτῳ μᾶλλον ἐγκαυχωμένοι ἦσαν *add.* M || **10** παίδων AM^1 : ποδῶν M || **11** καὶ A : *om.* M || **16** δὲ M : *om.* A || **18** καὶ A : *om.* M.

58.

Lu d'Arrien l'*Histoire des Parthes*[1] en dix-sept livres. C'est lui qui a composé également la meilleure histoire d'Alexandre de Macédoine et il est encore l'auteur d'un autre ouvrage sur les événements de Bithynie, son pays natal ; il a intitulé le livre *Histoire de Bithynie*. Il a aussi raconté les faits et gestes des Alains sous le titre de *Histoire des Alains*.

Il passe en revue dans le présent ouvrage les guerres que se firent les Romains et les Parthes sous le règne de l'empereur romain Trajan. Il dit que le peuple parthe est de race scythe et qu'il secoua la domination macédonienne qui l'avait tenu longtemps asservi à partir du moment même où les Perses avaient été soumis. Voici la cause de leur révolte :

Arsace et Tiridate étaient deux frères, enfants d'Arsace, le fils d'Arsace descendant de Phriapitès. Le roi Antiochus (celui qu'on appelait le « dieu ») avait établi Phéréclès comme satrape, mais les fils d'Arsace assassinèrent ce Phéréclès qu'Antiochus avait donné comme satrape à leur pays parce qu'il avait tenté une violence infamante contre l'un des deux frères ; ils ne purent supporter l'affront et tuèrent l'offenseur avec cinq complices [17 b]. Ils chassèrent les Macédoniens, se gouvernèrent eux-mêmes et parvinrent à une puissance si considérable qu'ils livrèrent aux Romains des luttes indécises et que parfois même ils quittèrent le combat en vainqueurs.

Il dit que les Parthes, au temps où Sésostris régnait en Égypte et Iandysès en Scythie, émigrèrent de la Scythie, leur pays, dans leur habitat actuel. L'empereur romain

1. Arrien, qui vivait au IIe siècle de notre ère, est bien connu comme disciple d'Épictète, dont il nous a gardé l'enseignement dans les *Entretiens* et le *Manuel* (éd. Schenkl, Leipzig, Teubner, 1894), dont Photius fait mention dans sa notice. On retrouvera cet auteur aux « codices » 91, 92 et 93. L'ouvrage *Sur les Parthes* dont il est question ici nous est connu par ce que Photius en dit et par quelques fragments (Jacoby, *F. H. G.*, II, p. 858-862). Sur l'auteur : Schwartz, s. v. *Arrianus* (n. 9), in *P. W.*, t. II (1896), col. 1230-1247.

58

Ἀνεγνώσθη Ἀρριανοῦ Παρθικὰ ἐν βιβλίοις ιζʹ. Οὗτος δὲ συντάττει πάντων ἄμεινον καὶ τὰ κατὰ Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα, ἔτι δὲ καὶ ἄλλην πραγματείαν, τὰ πάτρια τῆς Βιθυνίας, ἐξ ἧς καὶ αὐτὸς ἔφυ, ἐπιγράψας τὸ βιβλίον Βιθυνιακά· συγγράφεται δὲ καὶ τὰ κατὰ Ἀλανούς, ἣν ἐπέγραψεν Ἀλανικήν.

Διέρχεται δὲ ἐν ταύτῃ τῇ πραγματείᾳ τοὺς πολέμους οὓς ἐπολέμησαν Ῥωμαῖοι καὶ Πάρθοι Ῥωμαίων αὐτοκράτορος ὄντος Τραιανοῦ. Φησὶ δὲ τὸ Πάρθων γένος Σκυθικόν, ἀποστῆναι δὲ τῆς τῶν Μακεδόνων ἐπικρατείας, ἅμα Περσῶν καταστραφέντων πάλαι δουλωθέν, δι' αἰτίαν τοιαύτην.

Ἀρσάκης καὶ Τιριδάτης ἤστην ἀδελφὼ Ἀρσακίδαι, τοῦ υἱοῦ Ἀρσάκου τοῦ Φριαπίτου ἀπόγονοι. Οὗτοι Φερεκλέα τὸν ὑπὸ Ἀντιόχου τοῦ βασιλέως (θεὸν αὐτὸν ἐπίκλην ὠνόμαζον), ἀλλ' οἵ γε Ἀρσακίδαι τὸν ὑπὸ Ἀντιόχου σατράπην αὐτῶν τῆς χώρας καταστάντα Φερεκλέα, ἐπεὶ τὸν ἕτερον τῶν ἀδελφῶν αἰσχρῶς ἐπείρασε βιασάμενος, οὐκ ἐνεγκόντες τὴν ὕβριν ἀνεῖλόν τε τὸν ὑβρίσαντα, καὶ ἑτέροις πέντε τὴν πρᾶξιν ἀνα- [17 b] κοινωσάμενοι καὶ τὸ ἔθνος Μακεδόνων ἀπέστησαν, καὶ καθ' ἑαυτοὺς ἦρξαν, καὶ ἐπὶ μέγα δυνάμεως ἤλασαν, ὡς καὶ Ῥωμαίοις ἀντιρρόπους μάχας θέσθαι, ἐνίοτε δὲ καὶ μεθ' ἑαυτῶν τὴν νίκην ἔχοντας τοῦ πολέμου ἀπελθεῖν. Πάρθους δέ φησιν ἐπὶ Σεσώστριδος τοῦ Αἰγυπτίων βασιλέως καὶ Ἰανδύσου τοῦ Σκυθῶν ἀπὸ τῆς σφῶν χώρας Σκυθίας εἰς τὴν νῦν μετοικῆσαι. Οὓς ὁ Ῥωμαίων αὐτοκράτωρ Τραιανὸς κατὰ κράτος ταπεινώ-

23 Ἀρριανοῦ A : ἀρειανοῦ M ‖ **29** ταύτῃ M : αὐτῇ A ‖ **31** Πάρθων A[1] : Πάρθον AM ‖ **35** οὗτοι A : ὅτι M ‖ **36** ὑπὸ M : ἀπὸ A ‖ **38** αὐτῶν A : αὐτῆς M.

[17 b] **7** Ῥωμαίων A[1]M : ῥωμαϊκῶν A *ut vid.*

Trajan les battit complètement, s'en fit des vassaux et leur imposa lui-même leur souverain.

Cet Arrien était un philosophe savant, un des familiers d'Épictète ; au temps d'Adrien, d'Antonin le Pieux et de Marcus Antonin, c'était un homme célèbre. On le surnommait le nouveau Xénophon. A cause de sa remarquable culture, on lui confia diverses charges publiques et il accéda au rang de consul.

Il écrivit encore d'autres ouvrages : les *Entretiens* de son maître Épictète en huit livres (je les connais) et douze livres de *Leçons* du même Épictète.

Il est dépouillé dans son style et imite réellement Xénophon. On dit qu'il est aussi l'auteur d'autres ouvrages que je ne connais pas encore. Il est évident qu'il n'a manqué ni d'habileté ni de puissance oratoires.

59.

Lu les Actes du synode illégalement assemblé contre saint Jean Chrysostome[1]. Y assistaient comme présidents Théophile, évêque d'Alexandrie[2], Acace, évêque de Béroa[3], Antiochus, évêque de Ptolémaïs, Sévérien, évêque de Gabala, et Cyrin, évêque de Chalcédoine ; c'étaient les hommes les plus mal disposés envers saint Jean et ils étaient à la fois juges, accusateurs et témoins*. L'affaire fut réglée en treize sessions, mais il n'y eut que les douze premières contre le saint ; la treizième concernait le cas d'Héraclide, qui avait été élu par lui au siège d'Éphèse

1. Synode dit « Du Chêne » (403). Les actes en sont perdus. Cf. H. Lietzmann, s. v. *Ioannes*, in *P. W.*, t. X (1916), col. 1821-1822. Au « codex » 96, Photius rend compte d'un ouvrage de Georges d'Alexandrie qui défend Jean Chrysostome ; seul un travail basé sur le hasard des lectures ou leur souvenir explique que ces deux textes ne soient pas recensés ensemble.

2. Théophile, patriarche de 385 à 412, en voulait à Jean d'avoir protégé des moines que lui-même persécutait. Il l'accusait de donner ainsi sa protection aux origénistes. Convoqué pour répondre de ses sévices contre les moines, il renversa la situation et devint lui-même accusateur. Cf. Bardy, in Vacant, t. VIII, 1, p. 664-665.

3. Béroa est l'ancien nom d'Alep. Cet Acace, patriarche de 378 à 432, serait mort à cent dix ans.

σας ὑποσπόνδους ἀφῆκεν, αὐτὸς αὐτοῖς τὸν βασιλέα καταστησάμενος.

Οὗτος ὁ Ἀρριανὸς φιλόσοφος μὲν ἦν τὴν ἐπιστήμην, εἷς τῶν ὁμιλητῶν Ἐπικτήτου, κατὰ δὲ τοὺς χρόνους Ἀδριανοῦ καὶ Ἀντωνίνου τοῦ Πίου καὶ Μάρκου τοῦ Ἀντωνίνου ἐγνωρίζετο. Ἐπωνόμαζον δὲ αὐτὸν Ξενοφῶντα νέον. Διὰ δὲ τὸ τῆς παιδείας ἐπίσημον ἄλλας τε πολιτικὰς ἀρχὰς ἐπιστεύθη, καὶ εἰς τὸ τῶν ὑπάτων ἀνέβη τέλος. Ἔγραψε δὲ βιβλία καὶ ἕτερα, τῶν μὲν Διατριβῶν Ἐπικτήτου τοῦ διδασκάλου ὅσα ἴσμεν βιβλία ὀκτώ, τῶν δὲ ὁμιλιῶν τοῦ αὐτοῦ Ἐπικτήτου βιβλία δώδεκα.

Ἰσχνὸς δὲ τὴν φράσιν ἐστὶ καὶ μιμητὴς ὡς ἀληθῶς Ξενοφῶντος. Φασὶ δὲ αὐτὸν καὶ ἕτερα γράψαι, ἃ οὔπω εἰς ἡμετέραν ἀφίκετο γνῶσιν. Δῆλον δὲ ὡς οὐδὲ ῥητορικῆς σοφίας τε καὶ δυνάμεως ἀπελίπετο.

59

Ἀνεγνώσθη συνόδου τῆς παρανόμως κατὰ τοῦ ἐν ἁγίοις Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου συγκροτηθείσης, ἐν ᾗ ὑπῆρχον κατάρχοντες Θεόφιλός τε ὁ Ἀλεξανδρείας, Ἀκάκιος ὁ Βεροίας, Ἀντίοχος ὁ Πτολεμαΐδος καὶ ὁ Σεβηριανὸς Γαβάλων καὶ Κυρῖνος ὁ Καλχηδόνος, οἱ τὰ μάλιστα δυσμενῶς ἔχοντες πρὸς τὸν ἄνδρα οἵ ἅμα πάντα καὶ κριταὶ καὶ κατήγοροι καὶ μάρτυρες ἦσαν. Ἐν ὑπομνήμασι δὲ ταῦτα ἐπράχθη ιγʹ· ἀλλὰ τὰ μὲν δυοκαίδεκα κατὰ τοῦ ἁγίου, τὸ δὲ τρισκαιδέκατον περιέχει τὰ κατὰ Ἡρακλείδου τοῦ εἰς Ἔφεσον ὑπ' αὐτοῦ χειροτονηθέντος, οὗπερ οὐδὲ τὴν καθαίρεσιν ἴσχυσαν τελειῶσαι, ἑτέρων τινῶν κω-

11 Ἀρριανὸς A : ἀρειανὸς M ‖ **13** Ἀντωνίνου A : Ἀντωνίου M ‖ **18** ὅσα A : ὅσον M ‖ **19-23** τῶνδε — ἀπελίπετο A : *om.* M ‖ **20** δὲ A² : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **21** καὶ A² : *om.* A ‖ **23** οὐδὲ A² : οὐδὲν A *ut vid.* ‖ **32** ταῦτα A : αὐτὰ M ‖ **33** ιγʹ A : δεκὰ πρὸς τοῖς τρισὶ M.

et dont on n'osa pas décréter la déposition, à cause de l'opposition de quelques autres évêques. L'accusateur d'Héraclide était un évêque de Magnésie nommé Macaire; l'ennemi déclaré de saint Jean et son principal accusateur était Jean, son diacre. Il accusait Chrysostome d'avoir usé d'injustice envers lui en le chassant parce [18 a] qu'il avait frappé son domestique, Eulalius; deuxième accusation : un moine du nom de Jean avait été, dit-il, battu et maltraité sur l'ordre de Chrysostome et mis aux fers avec des démoniaques. Troisième accusation : il avait vendu des objets du trésor sacré en quantité. Quatrième accusation : les marbres de Sainte-Anastasie que Nectaire avait réservés pour l'ornementation de cette église, Chrysostome les avait vendus. Cinquième grief : il injuriait les clercs en les appelant gens sans honneur, dissolus, inutiles et hommes de rien. Sixième grief : il disait que saint Épiphane divaguait sous l'empire du démon[1]. Septième grief : il avait ourdi un complot contre Sévérien en excitant les « doyens »[2] contre lui. Huitième grief : il avait composé contre le clergé un livre calomnieux. Neuvième grief : il avait réuni l'assemblée de tout le clergé et cité trois diacres : Acace, Édaphe et Jean, en les accusant d'avoir dérobé son scapulaire et en leur demandant s'ils ne l'avaient pas pris pour je ne sais quel usage. Dixième grief : Antonin, quoique convaincu de violation de sépulture, avait été élu évêque par lui. Onzième grief : il avait dénoncé lui-même le comte Jean lors d'une mutinerie des troupes. Douzième grief : il était allé vers l'église et y était entré sans avoir fait oraison. Treizième grief : il avait procédé sans autel à des ordinations de diacres et de prêtres. Quatorzième grief : en une seule ordination, il avait consacré quatre évêques. Quinzième grief : il recevait des femmes en tête à tête en faisant sortir tout le monde*. Seizième grief : il avait

1. Saint Épiphane de Salamine, alors très vieux, était venu pour combattre les origénistes et, endoctriné par Théophile, il avait voulu prêcher contre saint Jean comme contre l'un d'eux. Cf. Bardy, *op. cit.*, p. 665.

2. Supérieurs des moines (Héfelé-Leclercq, t. II, 1, p. 143) et, dans la hiérarchie ecclésiastique, prêtres d'un rang supérieur. Cf. Ducange, s. v. Δεκανός.

λυσάντων. Ὁ δὲ κατήγορος Ἡρακλείδου τῆς Μαγνητῶν πόλεως ἐπίσκοπος ἦν ὀνόματι Μακάριος. Ὁ δὲ τοῦ μακαρίου Ἰωάννου προφανὴς ἐχθρὸς καὶ πρῶτος κατήγορος Ἰωάννης ὁ διάκονος αὐτοῦ ἦν. Κατηγόρει δὲ τοῦ Χρυσοστόμου ὅτι τε αὐτὸν ἠδίκησεν, ἀφορίσας αὐ- [18 a] τόν, διότι τὸν οἰκεῖον παῖδα Εὐλάλιον ἔτυψε· δεύτερον δὲ ὅτι Ἰωάννης τις μοναχὸς ἐξ ἐπιτροπῆς τοῦ Χρυσοστόμου ἐτυπτήθη, ὥς φησι, καὶ ἐσύρη καὶ μετὰ τῶν δαιμονώντων ἐσιδηροφόρησε· τρίτον ὅτι τὰ κειμήλια πλῆθος πολὺ διέπρασε· τέταρτον ὅτι τὰ μάρμαρα τῆς ἁγίας Ἀναστασίας, ἃ Νεκτάριος εἰς μαρμάρωσιν τῆς ἐκκλησίας ἐναπέθετο, οὗτος διέπρασε· πέμπτον ὅτι τοὺς κληρικοὺς ἀτίμους καὶ διεφθαρμένους καὶ αὐτοπαραχρήτους καὶ τριοβολιμαίους ὑβρίζει· ἕκτον ὅτι τὸν ἅγιον Ἐπιφάνιον λῆρον ἐκάλει καὶ δαιμονιάριον· ἕβδομον ὅτι κατὰ Σεβηριανοῦ συσκευὴν ἐποιήσατο, κινήσας κατ' αὐτοῦ τοὺς δεκανούς· ὄγδοον ὅτι καὶ κατὰ τοῦ κλήρου συκοφαντικὸν βιβλίον κατεσκεύασεν· ἔννατον ὅτι συγκροτήσας συνέδριον παντὸς τοῦ κλήρου ἔστησε τρεῖς διακόνους, Ἀκάκιον, Ἐδάφιον, Ἰωάννην, κατηγορήσας ὡς τὸ μαφόριον αὐτοῦ κλέφαντας, λέγων μὴ καὶ εἰς ἄλλο τι αὐτὸ ἔλαβον· δέκατον ὅτι Ἀντώνιον ἐλεγχθέντα τυμβωρύχον ἐχειροτόνησεν ἐπίσκοπον· ἑνδέκατον ὅτι Ἰωάννην τὸν κόμητα ἐν τῇ στάσει τῶν στρατιωτῶν αὐτὸς κατεμήνυσε· δωδέκατον ὅτι οὔτε προϊὼν ηὔξατο εἰς τὴν ἐκκλησίαν οὔτε εἰσιών· τρισκαιδέκατον ὅτι ἄνευ θυσιαστηρίου χειροτονίας διακόνων καὶ πρεσβυτέρων ἐποίησε· τεσσαρεσκαιδέκατον ὅτι ἐν μιᾷ χειροτονίᾳ τέσσαρας ἐπισκόπους ἐποίησε· πεντεκαιδέκατον ὅτι δέχεται γυναῖκας μονοπρόσμονα πάντας ἐκβάλλων ἔξω·

[18 a] 4/5 τὰ κειμήλια A : τῶν κειμηλίων M ‖ 6 ἃ A : ἃ ὁ M ‖ 9 τριο (τριω M) βολιμαίους A²M : τριβολιμαίους A ‖ 13 ὅτι M¹ *s. v.* : *om.* AM ‖ 18 αὐτὸ A : *om.* M ‖ ὅτι M : *om.* A.

fait vendre l'héritage de Thècle par l'intermédiaire de Théodule. Dix-septième grief : les revenus de l'Église, personne ne savait où ils passaient. Dix-huitième grief : il avait ordonné Sarapion[1] prêtre alors qu'il était sous le coup d'une accusation. Dix-neuvième grief : des membres de la communion universelle qu'il avait fait enfermer étaient morts en prison ; il ne s'en était pas soucié et n'avait même pas pris la peine de faire rendre les honneurs à leurs dépouilles. Vingtième grief : il avait outragé le très saint Acace et ne lui avait même pas accordé un entretien. Vingt et unième grief : il avait livré le prêtre Porphyre à Eutrope pour l'exiler. Vingt-deuxième grief : il avait également livré le prêtre Venerius avec de graves outrages. Vingt-troisième grief : il ne faisait chauffer de bain que pour lui seul et, quand il l'avait pris, Sarapion vidait la baignoire pour que personne d'autre ne pût se baigner. Vingt-quatrième grief : il avait fait beaucoup [18 b] d'ordinations sans témoins. Vingt-cinquième grief : il mangeait seul et avec gloutonnerie et vivait à la manière des Cyclopes*. Vingt-sixième grief : il se faisait lui-même accusateur, lui-même témoin, lui-même juge ; on en avait la preuve évidente dans le cas de Martyrius l'archidiacre et, disait-on, dans celui de Proérésius, évêque de Lydie. Vingt-septième grief : il avait donné un coup de poing à Memnon dans l'église des Saints-Apôtres et, alors que le sang lui coulait de la bouche, il lui avait présenté la communion. Vingt-huitième accusation : il se dévêtait et se vêtait sur son trône et y mangeait un petit pain[2]. Vingt-neuvième grief : il donnait de l'argent aux évêques qu'il avait élus pour maintenir grâce à eux son oppression sur le clergé.

Tels furent les chefs d'accusation contre le saint. Sommé jusqu'à quatre fois de comparaître, il refusa, non

1. Sarapion, diacre de saint Jean, était son homme de confiance. Il avait défendu les intérêts de son supérieur contre Sévérien, qui avait essayé de le supplanter pendant qu'il était parti en mission. Cf. Bardy, in Vacant, t. XIV, 2, p. 2001.

2. Il conseillait aux fidèles de manger une « pastille » de miel ou de boire un peu d'eau après la communion, afin de ne pas garder quelque parcelle des Saintes Espèces dans la bouche (Héfelé-Leclercq, t. II, 1, p. 144, note 3).

ἑκκαιδέκατον ὅτι τὴν κληρονομίαν τὴν ἀπὸ Θέκλας καταλειφθεῖσαν πέπρακε διὰ Θεοδούλου· ἑπτακαιδέκατον ὅτι τὰ προσόδια τῆς ἐκκλησίας οὐδεὶς οἶδε ποῦ ἀπῆλθεν· ὀκτωκαιδέκατον ὅτι Σαραπίωνα ὑπὸ ἔγκλημα ὄντα πρεσβύτερον ἐχειροτόνησεν· ἐννεακαιδέκατον ὅτι τοὺς κοινωνικοὺς τῆς οἰκουμένης κατὰ γνώμην αὐτοῦ ἐγκλεισθέντας καὶ τελευτήσαντας ἐν τῇ φυλακῇ ὑπερεῖδε, καὶ οὐδὲ προπέμψαι τὰ σκηνώματα αὐτῶν κατηξίωσεν· εἰκοστὸν ὅτι τὸν ἁγιώτατον Ἀκάκιον ὕβρισε καὶ οὔτε λόγου μετέδωκεν αὐτῷ· εἰκοστὸν πρῶτον ὅτι Πορφύριον τὸν πρεσβύτερον παρέδωκεν Εὐτροπίῳ ἐξορισθῆναι· εἰκοστὸν δεύτερον ὅτι καὶ Βενέριον πρεσβύτερον παρέδωκε μεθ' ὕβρεως πολλῆς· εἰκοστὸν τρίτον ὅτι αὐτῷ μόνῳ λουτρὸν ὑποκαίεται καὶ μετὰ τὸ λούσασθαι αὐτὸν Σαραπίων ἀπολύει τὴν ἔμβασιν ὥστε ἄλλον τινὰ μὴ λούεσθαι· εἰκοστὸν τέταρτον ὅτι πολλοὺς ἀμαρτύρως [18 b] ἐχειροτόνησεν· εἰκοστὸν πέμπτον ὅτι μόνος ἐσθίει ἀσώτως ζῶν Κυκλώπων βίον· εἰκοστὸν ἕκτον ὅτι αὐτὸς κατηγορεῖ, αὐτὸς μαρτυρεῖ, αὐτὸς ἀποφαίνεται (καὶ δῆλον ἐκ τῶν περὶ Μαρτύριον τὸν πρωτοδιάκονον, καὶ ἐκ τῶν περὶ Προαιρέσιόν φασι τὸν Λυκίας ἐπίσκοπον)· εἰκοστὸν ἕβδομον ὅτι γρόνθον ἔδωκε Μέμνονι ἐν τοῖς Ἀποστόλοις, καὶ ῥέοντος τοῦ αἵματος ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ προσήνεγκε τὰ μυστήρια· εἰκοστὸν ὄγδοον ὅτι ἐν θρόνῳ ἀποδύεται καὶ ἐνδύεται καὶ πάστιλον τρώγει· εἰκοστὸν ἔννατον ὅτι καὶ χρήματα τοῖς ὑπ' αὐτοῦ χειροτονουμένοις ἐπισκόποις δίδωσιν, ἵνα δι' αὐτῶν καταπονῇ τοῦ κλήρου.

Τὰ μὲν κατὰ τοῦ ἁγίου κεφάλαια ταῦτα· ἐκεῖνος δὲ τέταρτον προσκληθεὶς οὐ παρεγένετο, δηλο-

30 ἀπῆλθεν A : ἀπῆλθον M || 34 προπέμψαι — κατηξίωσεν A : τὰ σκηνώματα αὐτῶν προπέμψαι ἠξίωσεν M || 41 ἔμβασιν AM[1] : *quid prius praeb.* M *non liquet.*

[18 b] 12 μὲν A : μὲν οὖν M.

sans avoir fait dire à ceux qui l'assignaient : « Si vous écartez du jury mes ennemis déclarés, je suis prêt à comparaître et à répondre à toute accusation portée contre moi ; et si vous ne voulez pas agir ainsi, chaque fois que vous me convoquerez, ce sera sans plus de succès[1] ».

Ils intsruisirent à leur gré le premier et le second des chefs d'accusation. Ensuite, ils se mirent à examiner le cas d'Héraclide et de Palladius d'Hélénopolis[2], tous deux évêques ; et, de nouveau, un libelle fut produit par le moine Jean (celui dont le diacre Jean avait fait mention dans ses accusations contre Chrysostome) ; il reprochait à Héraclide d'être un sectateur d'Origène et d'avoir été pris sur le fait à Césarée, en Palestine, au moment où il dérobait les vêtements du diacre Aquilinus : et voilà, dit-il, l'homme que l'évêque Jean a élu, malgré ses tares, au siège d'Éphèse. Il faisait aussi grief à Chrysostome des nombreux maux qu'il avait endurés à cause des partisans d'Origène et par l'intermédiaire de Sarapion et de Chrysostome lui-même. Après l'examen de ces points, on revint au neuvième chef d'accusation, puis au vingt-septième.

Ensuite, l'évêque Isaac[3] accusa une fois de plus Héraclide d'être un sectateur d'Origène et de n'avoir pas été admis par saint Épiphane à prendre part à la prière ni aux agapes. Le même Isaac produisit aussi contre Chrysostome un libelle qui contenait les points suivants : le premier concernait Jean le moine, souvent cité, qui fut maltraité à cause des partisans d'Origène et mis aux fers. Second point : le bienheureux Épiphane, à cause des Origénistes Ammonius, Euthyme, Eusèbe, Héraclide et Palladius, avait refusé tout rapport avec lui. Troisième

1. Saint Jean pouvait, en effet, résister assez aisément au concile. Cette assemblée ne comptait que trente-six évêques amenés presque tous d'Égypte par Théophile. Lui-même avait plus de quarante évêques auprès de lui et les fidèles l'entouraient en foule dans son palais.

2. Héraclide est connu par le « codex » 96. Palladius (363-431) est l'auteur d'une vie dialoguée de saint Jean Chrysostome qu'on peut lire dans Migne, *P. G.*, t. XLVII, p. 1-82 (Amann, in Vacant, t. XI, 2, p. 1823-1830). C'est de lui que s'est inspiré Georges d'Alexandrie, dont la biographie de saint Jean est résumée, je l'ai dit, au « codex » 96.

3. Ancien moine sacré évêque pour les services rendus aux ennemis de saint Jean (Héfelé-Leclercq, t. II, 1, p. 147, note 2).

ποιήσας τοῖς προσκαλουμένοις ὅτι « εἰ τοὺς προφανεῖς ἐχθροὺς ἀπὸ τῆς τάξεως τῶν κρινόντων παραστέλλετε, ἕτοιμός εἰμι καὶ παραγενέσθαι καὶ ἀπολογεῖσθαι, εἴ τίς τί μου κατηγορεῖ· εἰ δὲ τοῦτο ποιεῖν οὐ βούλεσθε, ὁσάκις ἂν ἀποστείλητε, οὐδὲν πλέον ἀνυσθήσεται ».

Ἐξήτασαν δέ, ὡς ἐνόμισαν, ἐκ τῶν κεφαλαίων τούτων τὸ πρῶτον καὶ τὸ δεύτερον, εἶτα ἤρξαντο περὶ Ἡρακλείδου καὶ Παλλαδίου τοῦ Ἑλενουπόλεως τῶν ἐπισκόπων ἐξετάζειν· καὶ ἐπέδωκε λίβελλον πάλιν ὁ μοναχὸς Ἰωάννης, οὗ ὁ διάκονος Ἰωάννης ἐν ταῖς κατὰ τοῦ Χρυσοστόμου κατηγορίαις ἐμνήσθη, ἐγκαλῶν κατὰ Ἡρακλείδου ὅτι Ὠριγενειαστής ἐστι, καὶ ὅτι κλέπτης ἐφωράθη ἐν Καισαρείᾳ τῆς Παλαιστίνης, ἱμάτια τοῦ διακόνου Ἀκυλίνου κλέπτων, καὶ ὅτι αὐτόν, φησίν, ὁ ἐπίσκοπος Ἰωάννης τοιοῦτον ὄντα εἰς Ἔφεσον ἐχειροτόνησεν. Ἐνεκάλει δὲ καὶ κατὰ τοῦ Χρυσοστόμου ὡς πολλὰ κακὰ παθὼν χάριν τῶν Ὠριγενειαστῶν διὰ Σαραπίωνος καὶ παρ' αὐτοῦ ἐκείνου. Εἶτα τούτων ἐξετασθέντων, ἐξητάσθη πάλιν τὸ ἔννατον κεφάλαιον τῶν ἐγκλημάτων, εἶτα τὸ εἰκοστὸν ἕβδομον.

Εἶτα πάλιν κατηγόρησεν Ἰσαάκιος ἐπίσκοπος τοῦ Ἡρακλείδου ὡς Ὠριγενειαστοῦ καὶ ὡς μὴ παραδεχθέντος Ἐπιφανίῳ τῷ ἁγιωτάτῳ μήτε εἰς εὐχὴν μήτε εἰς συνεστίασιν. Ἐπέδωκε δὲ ὁ αὐτὸς Ἰσαάκιος καὶ λίβελλον κατὰ τοῦ Χρυσοστόμου περιέχοντα ταῦτα, πρῶτον περὶ τοῦ πολλάκις μνημονευθέντος Ἰωάννου τοῦ μοναχοῦ, ὅτι ἐδάρη διὰ τοὺς Ὠριγενειαστὰς καὶ ὅτι ἐσιδηροφόρησε· δεύτερον ὅτι ὁ μακάριος Ἐπιφάνιος διὰ τοὺς Ὠριγενειαστὰς Ἀμμώνιον, Εὐθύμιον, Εὐσέβιον καὶ Ἡρακλείδην καὶ Παλλάδιον οὐκ ἠθέλησε κοινωνῆσαι· τρίτον

15 παραστέλλετε *edd.* : παραστείλετε *codd.* || **28/29** ἐνεκάλει δὲ καὶ κατὰ τοῦ A : ἐγκαλεῖ δὲ κατ' αὐτοῦ τοῦ M || **30** ἐκείνου A : ἐκείνου ἀπέστειλεν M.

[19 a] point : il se dérobait au devoir d'hospitalité par son habitude des repas solitaires. Quatrième point : il disait à l'église que la Table était pleine d'Érinyes. Cinquième point : il criait à pleine voix dans l'église : « Je suis en mal d'amour et de folie », et il aurait fallu expliquer qui sont les Érinyes et ce que veut dire « je suis en mal d'amour et de folie ». Car ce sont là des paroles inconnues de l'Église. Sixième point : il donnait toute sécurité aux pécheurs en disant : « Si tu retombes, repens-toi à nouveau, et chaque fois que tu tomberas, viens à moi et je te guérirai ». Septième point : il blasphémait en disant à l'église que le Christ ne fut pas exaucé dans sa prière parce qu'il n'avait pas prié comme il faut. Huitième point : il excitait le peuple à se soulever contre le synode. Neuvième point : des païens qui avaient fait du mal aux chrétiens avaient été reçus dans l'église, gardés et patronnés par lui. Dixième point : il empiétait sur les provinces d'autrui et y consacrait des évêques. Onzième point : il faisait violence aux évêques et les faisait jeter « démunis »[1] hors de son palais. Douzième point : il lançait aux clercs des injures inouïes. Treizième point : il s'était emparé de force de dépôts appartenant à autrui. Quatorzième point : il faisait ses ordinations sans réunir le clergé et malgré celui-ci. Quinzième point : il avait accueilli les partisans d'Origène. Par contre, des membres de la communion ecclésiastique s'étaient présentés chez lui munis de lettres de recommandation. Il les avait fait jeter en prison et, quand ils furent morts en captivité, il ne s'en soucia pas le moins du monde. Seizième point : des esclaves qui ne lui appartenaient point et n'étaient pas encore affranchis et qui se trouvaient par-dessus le marché sous le coup d'une accusation avaient été élus évêques par lui. Dix-septième point : Isaac lui-même eut beaucoup à souffrir de leur part[2].

1. Sur le sens de ce mot ἐκπιγγάτους, visiblement emprunté au latin, mes recherches sont restées vaines ; la traduction que j'en donne est toute conjecturale et fondée uniquement sur le sens général du contexte. A. Dain suggère ἐκσιγνάτους ou ἐκπιγνεράτους.

2. En comparant les deux séries d'accusations, on voit qu'elles font souvent double emploi, mais que certains griefs ont été renforcés dans la seconde série.

[19 a] ὅτι τὴν φιλοξενίαν ἀθετεῖ, μονοσιτίαν ἐπιτηδεύων· τέταρτον ὅτι ἐπ' ἐκκλησίας λέγει τράπεζαν Ἐριννύων πεπληρωμένην· πέμπτον ὅτι καυχᾶται ἐπ' ἐκκλησίας λέγων· « ἐρῶ, μαίνομαι », καὶ ὅτι ὀφείλει ἑρμηνεῦσαι τίνες εἰσὶν Ἐριννύες, καὶ τί ἐστι τὸ λέγειν· « ἐρῶ, μαίνομαι. » ἡ γὰρ ἐκκλησία οὐκ οἶδε ταῦτα· ἕκτον ὅτι ἄδειαν παρέχει τοῖς ἁμαρτάνουσι διδάσκων· « ἐὰν πάλιν ἁμάρτῃς, πάλιν μετανόησον, καὶ ὁσάκις ἂν ἁμάρτῃς, ἐλθὲ πρός με καὶ ἐγώ σε θεραπεύσω »· ἕβδομον ὅτι βλασφημεῖ ἐπ' ἐκκλησίας, λέγων ὅτι ὁ Χριστὸς προσευξάμενος οὐκ εἰσηκούσθη ἐπεὶ μὴ δεόντως προσηύξατο· ὄγδοον ὅτι τοῖς λαοῖς ὑποβάλλει στασιάζειν κατὰ τῆς συνόδου· ἔννατον ὅτι Ἕλληνας πολλὰ κακὰ τοῖς Χριστιανοῖς διαθεμένους ὑπεδέξατο καὶ ἔχει ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καὶ προΐσταται αὐτῶν· δέκατον ὅτι ἐπιβαίνει ἀλλοτρίαις ἐπαρχίαις καὶ χειροτονεῖ ἐπισκόπους· ἑνδέκατον ὅτι ὑβρίζει τοὺς ἐπισκόπους καὶ ἐκπιγγάτους κελεύει ἐκβληθῆναι τῆς οἰκίας αὐτοῦ· δωδέκατον ὅτι τοὺς κληρικοὺς ξέναις ὕβρεσιν ὑβρίζει· τρισκαιδέκατον ὅτι παραθήκας ἀλλοτρίας ἥρπασε βίᾳ· τεσσαρεσκαιδέκατον ὅτι ἄνευ συνεδρίου καὶ παρὰ γνώμην τοῦ κλήρου ποιεῖ τὰς χειροτονίας· πεντεκαιδέκατον ὅτι τοὺς μὲν Ὠριγενειαστὰς ἐδέξατο τοὺς δὲ κοινωνικοὺς τῆς ἐκκλησίας μετὰ συστατικῶν ἐλθόντας γραμμάτων καὶ ἐν τῇ φυλακῇ βληθέντας οὐκ ἐξείλετο, ἀλλὰ καὶ ἀποθανόντας ἐν αὐτῇ οὐδ' ὅλως ἐπεσκέψατο· ἑκκαιδέκατον ὅτι δούλους ἀλλοτρίους μήπω ἐλευθερωθέντας, ἀλλὰ καὶ διαβεβλημένους ἐχειροτόνησεν ἐπισκόπους· ἑπτακαιδέκατον ὅτι αὐτὸν τοῦτον Ἰσαάκιον πολλὰ παρ' αὐτῶν συνέβη κακωθῆναι.

[19 a] **4** καὶ ὅτι A : ἕκτον ὅτι M || **6** ἕκτον A : ἕβδομον M || **9** ἕβδομον A : ὄγδοον M || **10** ὅτι ὁ M : ὅτε εἰ ὁ A || **12** ὄγδοον A : ἔνατον M || κατὰ A : καὶ κατὰ M || **13** ἔννατον : θ' A δέκατον M || **17/18** ὅτι — δωδέκατον M : *om.* A || **18** αὐτοῦ Bekker : αὑτοῦ M || **23** ἐδέξατο A : ὑπεδέξατο M || **24** ἐλθόντας A : ἐλθόντες M || **25** ἐξείλετο A : ἐξείλατο M || **29** αὐτῶν A : αὐτοῦ M.

De toutes ces accusations, la première, qui, à leur avis, avait déjà été l'objet d'un examen antérieur, ne fut pas réexaminée ; la deuxième fut examinée, ainsi que la septième ; ensuite, on réexamina la troisième des accusations apportées par Jean le diacre. A ce propos, l'archiprêtre Arsace[1], qui succéda à Chrysostome, et le prêtre Atticus[2] se levèrent, je ne sais en vertu de quoi, comme témoins et déposèrent contre le saint ; le prêtre Elpidius fit de même. Ceux-ci, avec le prêtre Acace, furent témoins à charge sur le quatrième chef d'accusation.

Quand ces points eurent été examinés, les prêtres dont les noms précèdent, ainsi qu'Eudémon et Onésime, se [19 b] mirent à demander qu'on hâtât la sentence et le président du synode, Paul, évêque d'Héraclée, décida que tous exposeraient leur sentence, et ils se prononcèrent à leur gré pour la déposition du saint. Le premier qui émit son verdict fut l'évêque Gymnase et le dernier fut Théophile, évêque d'Alexandrie. Ils étaient en tout quarante-cinq. On écrivit ensuite au clergé de Constantinople soi-disant au nom du synode au sujet de la déposition du saint ; on rendit compte aussi aux souverains. En outre, trois libelles furent produits : par Géronte, par Faustin, par Eugnomonius ; ils disaient avoir été injustement déposés par Jean. Il y eut une réponse de l'empereur au synode. Ainsi s'acheva la douzième session ; la treizième, comme on l'a dit, s'occupait du cas d'Héraclide, évêque d'Éphèse*.

60.

Lu d'Hérodote une *Histoire*[3] qui a neuf livres comme

1. A succédé à saint Jean en 403 et est resté patriarche jusqu'en 406.
2. Successeur du précédent (406-425).
3. Ce n'est pas le lieu de faire des commentaires sur un personnage comme Hérodote. Signalons que c'est l'auteur le plus ancien de ceux que Photius a recensés dans sa *Bibliothèque*. Son laconisme sur ce grand écrivain ne laisse pas d'être surprenant. C'est lui le premier auteur à qui Photius donne le titre de *modèle* (κανών). Sur l'emploi de ce terme dans la *Bibliothèque* et sur les *canons* d'auteurs, cf. Orth, p. 102 sqq.

Τούτων οὖν τῶν κατηγοριῶν τὸ μὲν πρῶτον ἅτε δὴ προεξετασθέν, ὡς ἐνόμιζον, οὐκέτι ἐξητάσθη, τὸ δὲ δεύτερον ἐξητάσθη καὶ τὸ ἕβδομον. Εἶτα ἐξητάσθη πάλιν τὸ τρίτον ἔγκλημα τῶν ὑπὸ τοῦ διακόνου Ἰωάννου ἐπιδοθέντων. Ἐν τούτῳ δὲ τῷ κεφαλαίῳ καὶ Ἀρσάκιος ὁ πρωτοπρεσβύτερος, ὁ αὐτὸν τὸν Χρυσόστομον διαδεξάμενος, καὶ Ἀττικὸς ὁ πρεσβύτερος οὐκ οἶδ' ὅπως μάρτυρες ἔστησαν καὶ τοῦ ἁγίου κατεμαρτύρησαν· καὶ Ἐλπίδιος δὲ ὁ πρεσβύτερος. Οἱ αὐτοὶ δὲ κατεμαρτύρησαν, καὶ σὺν αὐτοῖς καὶ ὁ πρεσβύτερος Ἀκάκιος ἐπὶ τῷ τετάρτῳ κεφαλαίῳ.

Τούτων οὖν ἐξετασθέντων αὐτοί τε οἱ προειρημένοι πρεσβύτεροι καὶ Εὐδαίμων ἔτι καὶ Ὀνήσιμος ἠτοῦντο ἐπιταχῦναι τῇ [19 b] ἀποφάσει, καὶ πρῶτος τῆς συνόδου Παῦλος ὁ Ἡρακλείας ἠξίωσεν ἅπαντας ἀποφήνασθαι. Καὶ ἀπεφήναντο τὴν τοῦ ἁγίου ὡς ἔδοξαν ἑαυτοῖς, καθαίρεσιν, ἀρξαμένου Γυμνασίου ἐπισκόπου καὶ τελευτήσαντος Θεοφίλου τοῦ Ἀλεξανδρείας, οἱ πάντες τὸν ἀριθμὸν τεσσαράκοντα πέντε. Εἶτα ἐγράφη τῷ κλήρῳ Κωνσταντινουπόλεως, ὡς δῆθεν ἀπὸ συνόδου, περὶ τῆς τοῦ ἁγίου καθαιρέσεως· ἀνηνέχθη καὶ τοῖς βασιλεῦσιν. Ἐπεδόθησαν ἔτι καὶ λίβελλοι τρεῖς παρὰ Γεροντίου, παρὰ Φαυστίνου, παρὰ Εὐγνωμονίου, οἳ ἔλεγον ἑαυτοὺς ἀδίκως ὑπὸ Ἰωάννου καθηρῆσθαι. Ἐγένετο καὶ ἀντιγραφὴ βασιλικὴ πρὸς τὴν σύνοδον. Ἐν οἷς καὶ ἡ δωδεκάτη πρᾶξις. Ἡ δὲ τρισκαιδεκάτη, ὡς ἐρρήθη, ἔχει τὰ περὶ Ἡρακλείδην τὸν Ἐφέσου ἐπίσκοπον.

60

Ἀνεγνώσθη Ἡροδότου ἱστοριῶν λόγοι θ', κατὰ

38 Ἐλπίδιος δὲ A : Ἐλπίδιος M || αὐτοὶ δὲ A : αὐτοὶ M.

[19 b] 3 ἔδοξαν A : ἔδοξεν M || 8 βασιλεῦσιν A : βασιλεύουσιν M || Ἐπεδόθησαν ἔτι καὶ A : καὶ ἐπεδόθησαν M || 10 ἀδίκως A²M : ἀδίκους A.

les Muses dont ils portent les noms sont neuf. Pour le dialecte ionien, cet auteur pourrait être pris comme modèle, ainsi que Thucydide l'est pour l'attique.

Il a usé de fables et de nombreuses digressions, tout au long desquelles se répand la douceur de sa pensée. Pourtant, à considérer comment il faut concevoir l'histoire, et quelle forme particulière convient à ce genre, ces éléments sont parfois cause de quelque obscurité : la vérité répugne à laisser les mythes altérer son exactitude et à céder plus qu'il ne convient aux détours de la digression.

Il commence son récit à Cyrus, le premier roi des Perses, raconte son origine, son éducation, comment il s'éleva et devint roi, et il descend jusqu'au règne de Xerxès et jusqu'à l'expédition qu'il fit contre les Athéniens et jusqu'à la retraite précipitée qui s'ensuivit. Notre Xerxès était le quatrième souverain depuis Cyrus. Le second fut, en effet, Cambyse et le troisième Darius ; car Smerdis le mage, qui régna entre ces deux derniers, n'est pas compris dans leur nombre, parce qu'il fut un tyran qui, par ruse et trahison, usurpa un trône auquel il n'avait nul droit. Le successeur de Darius fut son fils, Xerxès, avec qui s'arrête le récit, qui n'est pas même poussé jusqu'à la fin du règne.

Hérodote eut sa pleine activité en ce temps même, ainsi que l'atteste, parmi beaucoup d'autres, Diodore de Sicile. On raconte que, quand Hérodote lut son histoire, Thucydide encore tout jeune, qui était là avec son père, se mit à pleurer en l'écoutant ; et Hérodote déclara : « Ton fils, Olouros, a une nature passionnée pour l'étude ».

[20 a] 61.

Lu d'Eschine[1], les trois discours *Contre Timarque* (qui

1. D'Eschine (390-314) nous avons encore les trois discours cités ici (éd. Martin et de Budé, Paris, Les Belles-Lettres, 1927-1928). Les *Lettres* transmises sous le nom de l'orateur sont au t. II de cette édition. Aux « codices » 259-268, on trouvera une suite de notices sur les orateurs attiques ; Eschine y est étudié au « codex » 264. Sans doute Photius en aura-t-il trouvé une édition séparée avant de rencontrer

ἀριθμὸν καὶ ἐπωνυμίαν τῶν ἐννέα Μουσῶν. Ἰωνικῆς δὲ διαλέκτου κανὼν ἂν. οὗτος εἴη, ὡς ἀττικῆς Θουκυδίδης.

Κέχρηται δὲ μυθολογίαις καὶ παρεκβάσεσι πολλαῖς, δι' ὧν αὐτῷ ἡ κατὰ διάνοιαν γλυκύτης διαρρεῖ, εἰ καὶ πρὸς τὴν τῆς ἱστορίας κατάληψιν καὶ τὸν οἰκεῖον αὐτῆς καὶ κατάλληλον τύπον ἐνίοτε ταῦτα ἐπισκοτεῖ, οὐκ ἐθελούσης τῆς ἀληθείας μύθοις αὐτῆς ἀμαυροῦσθαι τὴν ἀκρίβειαν, οὐδὲ πλέον τοῦ προσήκοντος ἀποπλανᾶσθαι ταῖς παρεκβάσεσιν.

Ἄρχεται δὲ τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῆς Κύρου βασιλείας τοῦ πρώτου Περσῶν βασιλεύσαντος, ὅθεν τε ἔφυ καὶ ὅπως ἐτράφη τε καὶ ηὐξήθη καὶ ἐβασίλευσε· καὶ κάτεισι μέχρι τῆς Ξέρξου βασιλείας καὶ τῆς κατὰ τῶν Ἀθηναίων ἐπελάσεως καὶ τῆς φυγῆς τῆς ἐκεῖθεν. Τέταρτος δέ ἐστιν ἀπὸ Κύρου Ξέρξης· δεύτερος γὰρ Καμβύσης καὶ τρίτος Δαρεῖος. Ὁ γὰρ μεταξὺ Σμέρδις ὁ μάγος οὐκ ἀριθμεῖται τούτοις, ἅτε δὴ τύραννος καὶ οὐ προσήκουσαν αὐτῷ ἀρχὴν δόλῳ καὶ ἀπάτῃ ὑπελθών. Δαρείου δὲ διάδοχος ὁ υἱὸς Ξέρξης, ἐφ' οὗ ἡ ἱστορία καταλήγει, οὐδὲ μέχρι τέλους τῆς αὐτοῦ προελθοῦσα βασιλείας.

Ὁ δὲ Ἡρόδοτος ἐν αὐτοῖς τούτοις ἤκμασε τοῖς χρόνοις, ὡς ἄλλοι τε καὶ ὁ Σικελιώτης Διόδωρος ἱστορεῖ. Λέγεται δὲ ἀναγινωσκομένης αὐτῷ τῆς ἱστορίας κομιδῇ νέον ὄντα παρὰ τῷ πατρὶ Θουκυδίδην ἀκοῦσαι καὶ δακρῦσαι. Τὸν δὲ Ἡρόδοτον ἀποφήνασθαι ὡς εἴη ὁ παῖς, ὦ Ὄλουρε, ὁ σὸς ὀργῶσαν ἔχων τὴν φύσιν πρὸς μαθήματα.

[20 a] 61

Ἀνεγνώσθη Αἰσχίνου οἱ τρεῖς λόγοι, ὁ κατὰ

18 ἂν οὗτος A : οὗτος ἂν M || 32 ὁ γὰρ A[1]M : ὃς A *ut vid.* || 36 ὁ δὲ AM : ὁ γὰρ A[3] *var. l.*

est aussi le premier de ses discours), *Sur la fausse ambassade*, et le troisième et dernier, *Contre Ctésiphon*; car il n'y a de lui, dit-on, que trois discours authentiques, avec neuf lettres. C'est pourquoi certains ont appelé ses discours « Grâces », à cause de la grâce de son éloquence et du nombre des Grâces; et ils ont appelé ses lettres « Muses » à cause du nombre des neuf Muses.

On cite encore comme étant de lui un autre discours : *La loi déliaque*, mais Cécilius [1] n'en admet pas l'authenticité : un autre Esshine, contemporain de celui-ci et Athénien, est, à l'entendre, l'auteur du discours.

L'Eschine qui nous occupe fut un des dix orateurs. Accusé par Démosthène de trahison dans une ambassade, il fut acquitté grâce à l'homme d'État Eubule; Eschine avait été à son service et lui l'assista contre Démosthène en réussissant à faire lever les juges alors que celui-ci parlait encore. Plus tard, Eschine attaqua pour illégalité le décret que Démosthène avait rédigé contre Ctésiphon [2]. Il avait lui-même fixé sa peine pour le cas où il ne pourrait en prouver l'illégalité; il n'y parvint pas et il s'exila comme il s'y était engagé. Il allait se réfugier auprès d'Alexandre, fils de Philippe, qui guerroyait en Asie, mais il s'en abstint quand il apprit la mort de ce prince et l'agitation qui régnait parmi ses successeurs. Il s'embarqua pour Rhodes et y séjourna un certain temps qu'il passait à instruire les jeunes gens. Ses auditeurs étonnés se demandaient comment, avec un talent comme le sien, il avait été surpassé par Démosthène. « Si, dit-il, vous aviez entendu le Fauve (c'est Démosthène qu'il appelait le fauve), vous ne seriez pas surpris ! »

On rapporte qu'il fut le premier, au cours de ses loisirs là-bas, à composer des discours fictifs et ce qu'on appelle

la collection des orateurs; cette édition devait contenir une biographie de l'orateur et des commentaires.

1. Rhéteur de Sicile qui vivait sous Auguste, auteur, entre autres, d'un ouvrage sur les dix orateurs. Nous n'avons de lui que des fragments. Cf. Ofenloch, *Caecilii Calactini frag.*, Leipzig, 1907. Les rapports entre ce critique et Photius ont été examinés par Orth, p. 33-36.

2. Erreur manifeste et qui est de Photius, car elle est attestée par toute la tradition manuscrite.

Τιμάρχου, ὅς ἐστι καὶ πρῶτος τῶν αὐτοῦ λόγων, καὶ ὁ παραπρεσβείας, τρίτος δὲ ὁ καὶ τελευταῖος ὁ κατὰ Κτησιφῶντος. Τρεῖς γὰρ μόνους αὐτοῦ φασὶ γνησίους εἶναι, καὶ ἐννέα ἐπιστολάς· διὸ τοὺς μὲν λόγους αὐτοῦ τινες χάριτας ὠνόμασαν διά τε τὸ χαρίεν τοῦ λόγου καὶ τὸν ἀριθμὸν τῶν Χαρίτων, Μούσας δὲ τὰς ἐπιστολὰς διὰ τὸν ἀριθμὸν τῶν ἔννεα Μουσῶν.

Φέρεται δὲ αὐτοῦ καὶ ἄλλος λόγος, ὁ δηλιακὸς νόμος· οὐκ ἐγκρίνει δὲ αὐτὸν ὁ Καικίλιος, ἀλλ' Αἰσχίνην ἄλλον σύγχρονον τοῦδε Ἀθηναῖον τὸν πατέρα εἶναι τοῦ λόγου φησίν.

Οὗτος ὁ Αἰσχίνης εἷς ἦν τῶν δέκα ῥητόρων. Κατηγορηθεὶς δὲ παραπεσβείας ὑπὸ Δημοσθένους οὐχ ἑάλω, ἅτε δὴ Εὐβούλου τοῦ δημαγωγοῦ, ᾧ ὑπηρέτησε, συναγωνισαμένου αὐτῷ κατὰ Δημοσθένους ἐν τῷ παρασκευάσαι τοὺς δικαστὰς ἀναστῆναι ἔτι τοῦ Δημοσθένους λέγοντος. Ὕστερον δὲ κατηγορήσας τοῦ ψηφίσματος ὡς παρανόμου, ὃ κατὰ Κτησιφῶντος ἔγραψε Δημοσθένης, καὶ ὁρίσας τὸ πρόστιμον αὐτὸς ἑαυτῷ, ἐὰν μὴ δείξῃ παράνομον, μὴ δείξας ὡς ὑπέσχετο ἐξέπεσε τῆς πατρίδος. Καὶ πρὸς μὲν Ἀλέξανδρον τὸν Φιλίππου ἐν Ἀσίᾳ στρατεύοντα φεύγειν ὁρμηθεὶς ἐπεσχέθη τὸν ἐκείνου θάνατον ἀκούσας καὶ μεστοὺς θορύβων τοὺς ἐκείνου μαθὼν διαδόχους, εἰς Ῥόδον δὲ πλεύσας κατέμεινε χρόνον, ἐν ᾧ τοὺς νέους ἐπαίδευε. Θαυμαζόντων δὲ τῶν ἀκροατῶν καὶ ἀπορούντων ὅπως τοσαύτην ἔχων δύναμιν τοῦ γράφειν ὑπὸ Δημοσθένους ἡττήθη, ἔφη· « Εἰ ἠκούσατε τοῦ θηρίου ἐκείνου », θηρίον καλῶν τὸν Δημοσθένην, « οὐκ ἂν ὑμῖν τοῦτο ἠπόρητο ».

Λέγεται δὲ οὗτος πρῶτος ἐκεῖσε σχολάζων τὰ πλάσματα καὶ τὰς λεγο-

[20 a] 4 ὁ καὶ A¹M : καὶ A ‖ 5 φασὶ M : φησὶ A ‖ 21 δείξας A : δείξας δὲ M ‖ 22 μὲν A¹M : μὲν τὸν A ‖ 27 ἀκροατῶν A¹M : ἀκρατῶν A.

des exercices oratoires. Devenu vieux, il quitta Rhodes pour Samos, où il mourut. Son père était Atromètos, sa mère la prêtresse Glaucothéa, ascendance sans éclat ; il avait deux frères : Aphobètos et Philocharis. Il commença par jouer les troisièmes rôles au théâtre (il était doué d'une voix très puissante) ; il fut ensuite greffier du Conseil, puis, petit à petit, il se lança dans les affaires publiques. A Athènes, il était du parti de Philippe ; c'est pourquoi il était l'adversaire politique de Démosthène.

Il fut, dit-on, auditeur de Platon et disciple d'Antalcidas : [20 b] chacun de ces deux maîtres a sa marque dans les écrits d'Eschine avec la grandeur de l'expression et la majesté des inventions. Denys le sophiste trouva un jour par hasard le discours *Contre Timarque* et, quand il eut lu les premières lignes de l'exorde : « Jamais je n'ai intenté d'action publique contre quelqu'un ni attaqué quiconque en reddition de comptes... », il déclara : « Plût au ciel que tu en eusses mis beaucoup en accusation, que tu en eusses attaqué beaucoup : tu nous aurais ainsi laissé plus de discours ! » Tant il s'était enthousiasmé pour le style de l'orateur[1].

Son éloquence est en quelque sorte spontanée et improvisée et elle porte moins à admirer l'art de l'orateur que ses dons naturels. Car tout ce qui tient du talent se retrouve dans ses discours, mais on y décèle surtout les marques de dons naturels. En effet, dans son vocabulaire, il est simple et clair, et, dans la construction, il n'est ni trop languissant, à la manière d'Isocrate, ni serré et étriqué comme Lysias. En souffle et en vigueur, il ne le cède en rien à Démosthène. Il se sert des figures de pensées et

1. Au « codex » 264 figure une autre biographie du personnage qui est très proche de celle qu'on peut lire dans les *Vies des dix orateurs* du Pseudo-Plutarque. En tête de leur édition d'Eschine (Les Belles-Lettres, 1927), MM. Martin et de Budé ont publié sept biographies de l'orateur, entre autres celle-ci. Tous ces documents se répètent peu ou prou, mais de telle façon qu'il est difficile de démêler clairement leurs relations de parenté. Ce qui est remarquable, c'est que, après des données biographiques empruntées à une tradition incontestablement très répandue, Photius donne sur l'art de l'orateur un jugement qui ne doit rien à ses devanciers connus. Cf., sur ce dernier point, E. Orth, *Die Stilkritik des Photios*, p. 1-3.

μένας μελέτας συνθεῖναι. Γηράσας δὲ ἀπὸ Ῥόδου εἰς Σάμον μετέστη, κἀκεῖ τελευτᾷ. Ἦν δὲ πατρὸς μὲν Ἀτρομήτου, μητρὸς δὲ Γλαυκοθέας τῆς ἱερείας, ἀσήμου γένους. Ἀδελφοὺς δὲ εἶχε δύο, Ἀφόβητον καὶ Φιλόχαριν. Τὸ μὲν οὖν πρῶτον ἐτριταγωνίστει μεγαλόφωνος ὤν, ἔπειτα ἐγραμμάτευε τῇ βουλῇ, καὶ κατ' ὀλίγον ἐπὶ τὸ δημαγωγεῖν προῆλθε. Τῆς δὲ τῶν φιλιππιζόντων ἐν Ἀθήναις μοίρας ἦν· διὸ καὶ διεπολιτεύετο Δημοσθένει.

Διακοῦσαι δὲ αὐτὸν Πλάτωνος καὶ Ἀνταλκίδᾳ φασὶ μαθητεῦσαι, καὶ εἶναί τι καὶ ἑκατέρου δεῖγμα [20 b] διὰ τῶν Αἰσχίνου λόγων τὸ μέγεθος τῶν ὀνομάτων καὶ τὴν σεμνότητα τῶν πλασμάτων. Διονύσιος δέ ποτε ὁ σοφιστὴς ἐντυχὼν τῷ κατὰ Τιμάρχου λόγῳ, καὶ τὴν ἀρχὴν ἀναγνοὺς τοῦ προοιμίου « οὐδένα πώποτε οὔτε γραφὴν γραψάμενος οὔτε ἐν εὐθύναις λυπήσας », εἴθε πολλοὺς ἐγράψω, ἔφη, εἴθε πολλοὺς ἐλύπησας, ἵνα πλείους καταλελοιπὼς ἐτύγχανες λόγους· οὕτως ἥσθη τῷ χαρακτῆρι τοῦ ῥήτορος.

Ἔστι δὲ ὁ λόγος αὐτῷ ὥσπερ αὐτοφυὴς καὶ αὐτοσχέδιος, οὐ τοσοῦτον διδοὺς τὴν τέχνην ἀποθαυμάζειν τοῦ ἀνδρὸς ὅσον τὴν φύσιν· καὶ γὰρ ὅσα δεινότητος ἔχεται, ταῦτα ἔστιν εὑρεῖν παρὰ τοῖς λόγοις αὐτοῦ, καὶ ἃ φύσεως μᾶλλόν ἐστι δείγματα. Περί τε γὰρ τὴν ὀνομασίαν ἐστὶν ἀφελὴς καὶ εὔσημος, καὶ περὶ τὴν τῶν λόγων σύνθεσιν οὔτε ἄγαν ἄτονος ὥσπερ Ἰσοκράτης, οὔτε πεπιεσμένος καὶ συνεσφιγμένος ὥσπερ ὁ Λυσίας· πνεύματι δὲ καὶ τόνῳ οὐδὲν Δημοσθένους ἀπο-

36 ἐτριταγωνίστει A : ἐτριταγωνίστη M || 41 εἶναί τι καὶ A : ἦν ἔτι M.

[20 b] 1 διὰ τῶν — λόγων A : διὰ τὸν — λόγον M || 1/2 τὸ μέγεθος τῶν ὀνομάτων καὶ τὴν σεμνότητα τῶν πλασμάτων *edd.* : τὸ μέγεθος τῶν ὀνομάτων καὶ ἡ σεμνότης τῶν πλασμάτων A[1] *mg.* *om.* AM || 4 γραφὴν A : γραφῇ M || 5 γραψάμενος AM : γραψάμενος ὤφθη M[1] || 9/10 τὴν τέχνην ἀποθαυμάζειν A : ἀποθαυμάζειν τὴν τέχνην M || 15 οὔτε πεπιεσμένος A : *om.* M.

de mots non pour paraître s'exprimer avec art, mais pour satisfaire à la plus stricte exigence des faits. Aussi son éloquence a-t-elle un air direct et elle convient à merveille pour les harangues publiques comme pour la conversation, car Eschine n'offre pas sans discontinuer démonstrations et arguments et n'est pas tendu à l'excès.

Pourtant, c'est Eschine, fils de Lysanias[1], appelé aussi le Socratique, que Phrynichos[2] et d'autres mettent au rang des meilleurs, et ils déclarent que ses discours sont, du moins après ceux du tout premier rang, des modèles de style attique.

62.

Lu de Praxagoras l'Athénien[3] l'*Histoire de Constantin le Grand* en deux livres. Il y raconte que le père de Constantin, Constance, régnait sur la Bretagne. Maximin régnait sur Rome, l'Italie et la Sicile, l'autre Maximin sur la Grèce, la Macédoine, l'Asie Mineure et la Thrace. Dioclétien, l'aîné de tous, commandait à la Bithynie et à l'Arabie, à la Libye et à la partie de l'Égypte soumise aux crues du Nil.

Constantin, donc, fut envoyé par son père auprès de Dioclétien, à Nicomédie, pour y faire son éducation ; il y avait là, dit l'auteur, Maximin, qui régnait sur l'Asie Mineure : il se mit à attirer le jeune prince dans des embûches. Il mit l'adolescent aux prises avec un lion

1. Il s'agit du disciple de Socrate, un de ceux qui, selon l'*Apologie* et le *Phédon*, assistèrent à la mort du maître. S'il est comparé ici à l'ennemi de Démosthène, c'est qu'il ne manquait pas de talent oratoire. Toutefois, c'est à ses dialogues socratiques qu'il a dû sa notoriété. On trouvera tout ce qui reste de lui dans Hermann, *De Aeschinis Socratici reliquiis*, Göttingen, 1850. Cf. aussi H. Dittmar, *Aeschines von Sphettos*, Berlin, 1912.

2. Il s'agit sans doute ici de l'atticiste contemporain de Marc-Aurèle dont Photius a lu la *Préparation sophistique* (« codex » 158). Sur la relation entre ce rhéteur et Photius, cf. Orth, p. 55-57.

3. Auteur du IVe siècle p. C. ; ses œuvres sont perdues. Tout ce que nous savons de lui tient dans cette notice. Cf. W. Ensslin, s. v. *Praxagoras* (n. 4), in *P. W.*, t. XXII (1954), col. 1743.

λείπει· σχήματι δὲ κέχρηται διανοίας τε καὶ λέξεως, οὐ πρὸς τὸ δοκεῖν τι σὺν τέχνῃ λέγειν ἀλλὰ πρὸς τὸ ἀναγκαιότατον τοῖς ὑποκειμένοις πράγμασι. Διὸ καὶ ἀπανοῦργός πως ὁ λόγος εἶναι δοκεῖ καὶ ὡς τὰς ἐν πλήθει ῥητορείας καὶ τοὺς ἰδιωτικοὺς λόγους μάλιστα ἐμπρέπων· καὶ γὰρ οὐδὲ ἐπιχειρήμασιν οὐδὲ ἐνθυμήμασι συνεχής τις καὶ λίαν ἐκβεβιασμένος.

Τὸν μέντοι Λυσανίου Αἰσχίνην ἄλλοι τε καὶ Φρύνιχος μᾶλλον, ὃν καὶ Σωκρατικὸν καλοῦσιν, εἰς τοὺς ἀρίστους ἐγκρίνει, κανόνα μετά γε τοὺς πρώτους Ἀττικοῦ λόγου τοὺς ἐκείνου ἀποφαινόμενος λόγους.

62

Ἀνεγνώσθη Πραξαγόρου τοῦ Ἀθηναίου τῆς κατὰ τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον ἱστορίας βιβλία δύο. Ἐν οἷς λόγοις διέξεισιν ὅτι ὁ πατὴρ Κωνσταντίνου Κωνστάντιος Βρετανίας ἐβασίλευε, Μαξιμῖνος δὲ τῆς Ῥώμης καὶ τῆς ἄλλης Ἰταλίας καὶ Σικελίας, ὁ δὲ ἕτερος Μαξιμῖνος τῆς τε Ἑλλάδος καὶ Μακεδονίας καὶ τῆς κάτω Ἀσίας καὶ Θρᾴκης· Διοκλητιανὸς δέ, ὁ καὶ τῶν ἄλλων πρεσβύτατος, τῆς τε Βιθυνίας ἦρχε καὶ τῆς Ἀραβίας καὶ τῆς Λιβύης καὶ τῆς Αἰγύπτου ὅσην ὁ Νεῖλος ἐπερχόμενος ἄρδει.

Τὸν οὖν Κωνσταντῖνον ὁ πατὴρ πέμπει παρὰ Διοκλητιανὸν εἰς Νικομήδειαν παιδευθησόμενον. Παρὼν δέ, φησί, Μαξιμῖνος ὁ τῆς κάτω Ἀσίας βασιλεύων εἰς ἐπιβουλὰς ὥρμησε τοῦ νέου καὶ πρὸς μά-

18 τὸ δοκεῖν A : δοκεῖν M ‖ 20 ὡς A : πρὸς M ‖ 27 *post* λόγους *add. codd.* ὅτι οἱ μαργαρῖται — ἐν τῇ χρήσει *quae edd. ponunt* p. 22 a 12/17 *ut scholion ad v.* μάργαρον *pertinens* ‖ 29 Πραξαγόρου *edd.* : Πραξαγόρου τοῦ πραξαγόρου *codd.* ‖ 31 Κωνστάντιος AM : γρ. Κωνστάς A³ *mg.* ‖ 32 ἐβασίλευε A : ἐβασίλευσε M ‖ 33/34 ὁ δὲ ἕτερος A²M : ὁ δεύτερος A ‖ 38 Κωνσταντῖνον AM : Κωνστάντιον A² ‖ 39 παρὰ A : πρὸς M ‖ 41 ὥρμησε A : ὁρμῆσαι M.

[21 a] furieux et Constantin vint à bout du fauve et le tua, puis il comprit la traîtrise et il s'enfuit auprès de son père. A la mort de celui-ci, le jeune homme lui succéda sur le trône[1]; dès qu'il y fut installé, il soumit les Celtes et les Germains, tribus barbares voisines. Il apprit que Maxence commandait à ses sujets avec violence et dureté (ce Maxence était devenu le maître de Rome après Maximin). Il se mit en campagne contre lui pour lui faire payer son injustice envers ses sujets ; il le battit et le contraignit à fuir. Dans sa fuite, Maxence trouva la mort de la manière qu'il avait lui-même imaginée pour perdre ses ennemis et il tomba dans la fosse qu'il avait fait creuser[2]. Des Romains lui coupèrent la tête et la promenèrent fixée sur un bâton par toute la ville.

Cette partie de l'Empire fit sa soumission spontanément et dans l'allégresse à Constantin[3]. Il avait appris, d'autre part, que Licinius, lui aussi, traitait ses sujets avec une cruauté inhumaine. (Ce Licinius régnait sur le territoire gouverné par Maximin, qui avait suscité à Constantin l'épreuve contre le lion et qui était mort.) Incapable de tolérer ce traitement insupportable pour ses concitoyens, Constantin entreprit une expédition contre lui pour l'amener à échanger ses manières de tyran contre une attitude de souverain.

Licinius prit peur en apprenant l'expédition de l'empereur et masqua sa cruauté sous une apparence de bonté ; il jura d'être bon pour ceux qui dépendaient de lui et de garder inviolés les traités conclus. C'est pourquoi, à ce moment, l'empereur renonça à lui faire la guerre ; mais plus tard (car la méchanceté est incapable de s'amender) il viola ses serments et s'abandonna tout à fait à son mau-

1. On sait que Constantin a été proclamé par les troupes de son père en 306, peu après qu'il avait fui d'Orient, où il était retenu par Galère (ici nommé Maximin), qui voulait le surveiller. La jalousie de ce personnage à l'égard de Constantin est bien connue (Albertini, *op. cit.*, p. 349). Les dangers auxquels Galère exposa Constantin sont moins bien attestés. Cf. Gibbon, *Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain*, éd. Guizot, Paris, 1828, t. II, p. 392.

2. Année 312 p. C. On sait que Maxence se noya dans le Tibre en tentant de fuir. Cf. Albertini, *op. cit.*, p. 351.

3. Eusèbe, *Vita Constantini*, I, 39, 2, décrit cette allégresse.

[21 a] χην λέοντι ἀγρίῳ καθίστησι τὸν νεανίαν· ὁ δὲ τὸ μὲν θηρίον κρατήσας ἀνεῖλε, τῆς δὲ ἐπιβουλῆς αἰσθόμενος φεύγει πρὸς τὸν πατέρα. Οὗ τὸν βίον λιπόντος, ὁ παῖς ἐκδέχεται τὴν βασιλείαν. Ταύτης δὲ ἐπιβὰς Κελτοὺς καὶ Γερμανούς, ἔθνη πρόσοικα καὶ βάρβαρα κατεστρέψατο. Ἀσελγῶς δὲ καὶ βαρέως τῶν ὑπηκόων ἄρχειν Μαξέντιον μαθών (οὗτος δ' ἄρ' ἦν μετὰ Μαξιμῖνον τῶν ἐν Ῥώμῃ καταστὰς κύριος) ἐστράτευσεν ἐπ' αὐτόν, δίκας τῆς εἰς τοὺς ἀρχομένους παρανομίας πραττόμενος. Καὶ μάχῃ νικήσας, ἐς φυγὴν ἔτρεψε. Φεύγων δὲ ἣν τοῖς πολεμίοις αὐτὸς ἀπωλείας ἐδολορράφει μηχανήν, ταύτην εὕρατο τοῦ βίου καταστροφήν, τῇ παρ' αὐτοῦ κατασκευασθείσῃ διώρυγι περιπεσών. Τὴν μέντοι τούτου κεφαλήν τινες τῶν Ῥωμαίων ἀποτεμόντες καὶ ξύλῳ ἀρτήσαντες τὴν πόλιν περιεπόλευον. Κωνσταντίνῳ δὲ καὶ ἥδε ἡ βασιλεία προθύμως καὶ χαίρουσα προσεχώρησεν. Ἐπεὶ δὲ καὶ Λικίνιον ὠμῶς καὶ ἀπανθρώπως τοῖς ὑπηκόοις ἀποκεχρημένον ἐπυνθάνετο (οὗτος δὲ τῆς μοίρας ἐκείνης ἐβασίλευσεν ἧς Μαξιμῖνος ὁ τὴν ἐπιβουλὴν Κωνσταντίνῳ διὰ τοῦ λέοντος προσενεγκὼν ἐπεστάτει, αὐτοῦ τὸν βίον λιπόντος), οὐκ ἐνεγκὼν ὁμοφύλων ὕβριν ἀφόρητον ἐστράτευεν ἐπ' αὐτόν, τῆς τυραννίδος αὐτὸν εἰς τὸ βασιλικῶς ἄρχειν μεταστησόμενος.

Λικίνιος δὲ τὴν τοῦ βασιλέως ἐπιστρατείαν ἀκούσας καὶ δείσας ἔκρυπτέ τε τὴν ὠμότητα φιλανθρωπίας προσχήματι, καὶ ὅρκους ὑπέτεινεν ἀγαθόν τε ἑαυτὸν τοῖς ὑπὸ χεῖρα παρασχέσθαι καὶ ἃς ἔθετο σπονδὰς συντηρεῖν ἀπαραβάτους. Διὸ τότε μὲν ὁ βασιλεὺς ἀπέστη τοῦ πολεμεῖν. Ὕστερον δέ, ἐπεὶ κακία ἠρεμεῖν οὐχ οἵα τέ ἐστι, καὶ τῶν ὅρκων ἠφειδηκότα καὶ ἐς πᾶν

[21 a] **7** δ' A³ *mg* : *om.* AM ‖ **10/11** τοῖς — μηχανὴν A : αὐτὸς τοῖς πολεμίοις ἐδολορράφει μηχανὴν τῆς ἀπωλείας M ‖ **26/27** τε ἑαυτὸν A¹ : τε αὐτὸν AM.

vais naturel. Constantin lui livra de rudes combats pour l'assiéger ensuite dans Nicomédie, où il l'avait enfermé ; de là, il partit se réfugier auprès de l'empereur, qu'il supplia de le décharger de son autorité souveraine[1]. Il se fit ainsi que Constantin le Grand, au moment où le grand empire cherchait un chef digne de lui, réunit sous son commandement les territoires susdits. Il détenait, en effet, le domaine paternel par héritage, Rome pour avoir renversé Maximin, la Grèce, la Macédoine et l'Asie Mineure pour avoir dépouillé notre Licinius de son pouvoir. De plus, il s'adjugea l'autorité sur le territoire où Dioclétien était maître, car Licinius détenait aussi ce domaine [21 b] enlevé en guerre à Maximin, successeur de Dioclétien. Maître, donc, il put faire voir un empire unifié et il fonda Byzance, qui tient son nom de lui[2]. Et Praxagoras, qui était pourtant païen, déclare que, par ses multiples vertus, par sa personnalité et tous ses succès, l'empereur Constantin fit oublier tous ceux qui avaient régné avant lui[3].

Ainsi se terminent ses deux livres.

Praxagoras, à ce qu'il dit lui-même, avait vingt-deux ans au moment où il composait cet ouvrage. Il a fait aussi deux autres livres *Sur les rois d'Athènes*, écrits quand il avait dix-neuf ans. Il composa encore six autres livres sur Alexandre, roi de Macédoine, à l'âge de trente et un ans[4].

Dans son style, il est clair et agréable, avec un peu moins de vigueur qu'il n'en faut. Il s'est servi du dialecte ionien.

1. Licinius, élevé au rang d'Auguste en 308 par Galère, ne s'entendait avec lui que par nécessité. Constantin entreprit une première campagne contre lui en prenant pour prétexte une conspiration découverte dans son propre entourage. Il y eut une première paix en 314 et, en 324, Licinius reprit les hostilités. Battu, déposé et enfermé à Thessalonique, il fut mis à mort un peu plus tard. Cf. Albertini, *op. cit.*, p. 352 sqq.

2. Constantin a régné seul à partir de 324 et fondé sa capitale en 330.

3. L'ouvrage est difficile à situer, mais les données du sommaire suffisent à en faire apparaître le caractère laudatif surprenant chez un païen.

4. L'ouvrage composé par l'auteur quand il avait dix-neuf ans a pu être rappelé dans celui-ci et Photius peut en avoir connu l'existence ainsi. Il est curieux qu'il ne dise pas comment il connaît le dernier, car, en pareil cas, il dit parfois : « j'ai vu... » ou « je connais... tel livre que je n'ai pas encore lu ».

κακότητος ἐληλακότα. καταπολεμήσας μάχαις καρτεραῖς καὶ ἐν τῇ Νικομηδείᾳ συγκλείσας ἐπολιόρκει· κἀκεῖθεν ἐν ἱκέτου πρὸς βασιλέα καταφυγόντα σχήματι κατέλιπεν ἡ βασιλεία, καὶ συνέβη τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον, τῆς μεγάλης ἀρχῆς ἄξιον ἐπιζητούσης, εἰς ἑαυτὸν τὰς εἰρημένας βασιλείας ἐπισπάσασθαι· τῆς τε γὰρ πατρῴας κληρονόμος ἐγένετο, καὶ τῆς Ῥωμαίων καταλύσας Μαξιμῖνον, Ἑλλάδος τε καὶ Μακεδονίας καὶ τῆς κάτω Ἀσίας παραλύσας τῆς ἀρχῆς τὸν ῥηθέντα Λικίνιον. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τῆς ἄλλης μοίρας, ἧς ἦρχε Διοκλητιανός, αὐτὸς ἀνεδήσατο τὸ κράτος· ὁ γὰρ Λικίνιος καὶ ταύτην εἶχεν ὑφ' ἑαυτῷ Μαξιμίνου [21 b] πολέμου νόμῳ ἀφελών, ὃς Διοκλητιανοῦ διάδοχος ἐγεγόνει. Κρατυνάμενος οὖν καὶ μίαν δείξας τὴν σύμπασαν βασιλείαν, κτίζει τὸ Βυζάντιον ἐπώνυμον ἑαυτῷ. Φησὶν οὖν ὁ Πραξαγόρας, καίτοι τὴν θρησκείαν Ἕλλην ὤν, ὅτι πάσῃ ἀρετῇ καὶ καλοκἀγαθίᾳ καὶ παντὶ εὐτυχήματι πάντας τοὺς πρὸ αὐτοῦ βεβασιλευκότας ὁ βασιλεὺς Κωνσταντῖνος ἀπεκρύψατο. Ἐν οἷς αὐτοῦ καὶ οἱ δύο συμπεραιοῦνται λόγοι.

Ἔτος δὲ τῆς ἡλικίας ἦγε δεύτερον καὶ εἰκοστὸν Πραξαγόρας, ὡς αὐτός φησίν, ὅτε ταῦτα συνέγραφε. Συνεγράψατο δὲ ὁ αὐτὸς καὶ ἕτερα βιβλία δύο, περὶ τῶν Ἀθήνησι βασιλευσάντων, ἔτος ἀνύων ἐννεακαιδέκατον. Συνέταξε δὲ καὶ ἕτερα βιβλία ἓξ εἰς τὸν τῶν Μακεδόνων βασιλέα Ἀλέξανδρον, τριακοστὸν πρῶτον ἐλαύνων ἐνιαυτόν.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν σαφὴς καὶ ἡδύς, ὀλίγον δὲ τοῦ δέοντος ἀτονώτερος. Κέχρηται δὲ Ἰωνικῇ διαλέκτῳ.

31 καρτεραῖς A : κρατεραῖς M || 41 αὐτὸς — κράτος A : ἀνεδήσατο τὸ κράτος αὐτὸς M || 42 ἑαυτῷ A : ἑαυτὸν M || Μαξιμίνου A²M : Μαξιμῖνος A.

[21 b] 2 κρατυνάμενος M : κρατυνόμενος A || 16 δὲ A : δὲ καὶ M.

63.

Lu de Procope* le rhéteur un ouvrage d'histoire en huit livres[1]. Il raconte ce que les Romains ont accompli sous Justinien contre les Perses, les Vandales et les Goths[2] et surtout les exploits de Bélisaire dans son commandement. Compagnon de tous les instants de ce dernier, le rhéteur a composé son histoire de faits dont il a été le témoin oculaire[3].

Dans le premier livre, il raconte que l'empereur romain Arcadius avait, en mourant, désigné par testament Yezdegerd roi des Perses, pour veiller sur son fils Théodose. Ce roi perse accepta le testament, s'acquitta de sa tutelle avec conscience et conserva le trône à Théodose[4].

Dans la suite, Vararanès, qui avait succédé à Yezdegerd, qui était mort, partit en guerre contre les Romains ; mais Anatole, stratège du Levant, fut envoyé en ambassade chez les Perses par Théodose ; Vararanès, le roi des Perses, accueillit l'ambassade et se retira après avoir conclu un traité[5]. Après lui, le roi des Perses, Pérozès, successeur d'un autre Yezdegerd, fils de Vararanès, fit la guerre aux Huns qu'on appelle Ephthalites et aussi « Blancs », car ils ont la peau blanche et ne sont pas laids à voir. Ils ne ressemblent pas aux autres Huns : ils ne vivent pas en nomades et en sauvages, mais dans une société régie par des lois, et ils sont soumis à l'autorité de leur roi. Ce sont eux les voisins des Perses au nord : c'est ainsi que, pour des questions de frontières, Pérozès entra en campagne [22 a] contre les Ephthalites. Attiré dès le début par leur tactique dans un terrain difficile, il se retira humilié, après avoir péniblement obtenu un traité : il reconnut

1. C'est l'ouvrage *Les guerres de Justinien*, éd. Dindorf, t. I.
2. Procope parle des Barbares du Levant et d'Occident (I, 1, p. 10, 1-4).
3. C'est l'auteur lui-même qui s'en prévaut (I, 1, p. 10, 14-17). C'est en 527 qu'il fut adjoint à Bélisaire.
4. Sommaire de I, 2, p. 13, 5-14, 19, avec beaucoup d'emprunts textuels à l'auteur. Théodose est ici Théodose II (408-450). Cf. Stein, p. 268.
5. I, 2, p. 14, 20-15, 15. On sait que, sous Théodose, les relations byzantines avec la Perse furent assez faciles.

63

Ἀνεγνώσθη Προκοπίου τοῦ ῥήτορος ἱστορικὸν ἐν βιβλίοις ὀκτώ. Ἱστορεῖ δὲ τὰ ἐπὶ Ἰουστινιανοῦ συνενεχθέντα πρός τε Πέρσας Ῥωμαίοις καὶ πρὸς Βανδήλους καὶ Γότθους, ἃ Βελισάριος στρατηγῶν διεπράξατο μάλιστα· ᾧ καὶ τὰ πολλὰ ὁ ῥήτωρ συνὼν τὴν ἱστορίαν ἐξ ὧν ὄψει παρείληφε συνεγράψατο.

Ἐν μὲν οὖν τῷ πρώτῳ βιβλίῳ διέξεισιν ὡς ἀποβιοὺς Ἀρκάδιος ὁ Ῥωμαίων βασιλεὺς Θεοδοσίῳ τῷ παιδὶ Ἰσδιγέρδην τὸν Περσῶν βασιλέα κηδεμόνα κατέλιπεν ἐν ταῖς διαθήκαις, ὁ δὲ ταύτας δεξάμενος ἐπετρόπευσε τοῦ παιδὸς σωφρόνως καὶ Θεοδοσίῳ τὴν βασιλείαν διεσώσατο. Εἶτα Οὐαραράνης τὸν Ἰσδιγέρδην τελευτήσαντα διαδεξάμενος ἐστράτευσεν ἐπὶ Ῥωμαίους. Ἀνατολίου δὲ τοῦ τῆς Ἑῴας στρατηγοῦ παρὰ Θεοδοσίου εἰς Πέρσας ἐπὶ πρεσβείᾳ σταλέντος, Οὐαραράνης ὁ Περσῶν βασιλεὺς τὴν πρεσβείαν δεξάμενος ὑπέστρεψε σπονδὰς θέμενος. Εἶτα Περόζης ὁ Περσῶν βασιλεύς, Ἰσδιγέρδην ἄλλον τὸν Οὐαραράνου παῖδα διαδεξάμενος, ἐπολέμησε πρὸς Οὔννους, ἔθνος οὕτω καλουμένους Ἐφθαλίτας, οὓς καὶ λευκοὺς καλοῦσι· λευκοὶ γάρ εἰσι καὶ οὐκ ἄμορφοι τὰς ὄψεις, οὐδ' ὅμοιοι τοῖς ἄλλοις Οὔννοις· οὔτε γὰρ νομαδικοί εἰσιν οὔτε ἄγριοι ἀλλὰ πολιτείᾳ τε νομίμῳ χρῶνται καὶ ὑπὸ σφῶν βασιλέα τάττονται· προσοικοῦσι δὲ πρὸς Βορρᾶν ἄνεμον Πέρσαις· διὸ καὶ ὁροθεσίων [22 a] ἕνεκα ἐπὶ τοὺς Ἐφθαλίτας Περόζης ἐστράτευσεν. Ἀλλὰ τὸ μὲν πρῶτον δυσχωρίαις περιπεσὼν ἐκ προνοίας

20 ὀκτώ : η' A : ὄγδοον M ‖ **21** Ῥωμαίοις A²M : ῥωμαίους A ‖ **26** τὸν M : τῶν A ‖ **28** ταύτας AM¹ : ταύτην M ‖ **33** Οὐαραράνης M *et alibi* A : οὐαράνης *hic* A ‖ **37** Ἐφθαλίτας AM¹ : εὐθαλίτας M ‖ **41** προσοικοῦσι A¹M : προσήκουσι A ‖ **42** ὁροθεσιῶν M : ὁροθετῶν A.

[22 a] **1** Ἐφθαλίτας A : εὐθαλίτας M ‖ **2** τὸ M : τὸν A ‖ δυσχωρίαις AM¹ : δυσπορίαις M *ut vid.*.

le roi des Ephthalites pour son maître et il jura de ne plus jamais s'attaquer à eux, après quoi il fut relâché[1]. Il viola son serment plus tard et se remit en campagne pour trouver, avec toute son armée, une fin sans gloire dans des fosses et des tranchées ménagées par les Ephthalites ; il était alors dans la vingt-quatrième année de son règne. C'est à ce moment que la fameuse perle que Pérozès portait en pendant à l'oreille droite fut perdue[2].

(Les *margarites* sont aussi appelés *margaroi* et *margarides*. On trouve, en effet, *margaros* chez le rhéteur Procope et chez d'autres bons écrivains et *margarides* chez l'ionisant Praxagoras, dans le deuxième livre de son histoire de Constantin le Grand, et chez d'autres auteurs. Le mot *margarites* est courant et très utilisé)[3].

Puis, après Pérozès, régna son fils cadet, Cabadès, que ses transgressions de la loi[4] firent reléguer par les Perses eux-mêmes dans la forteresse de l'oubli[5]. Évadé grâce à sa femme, il s'enfuit en secret chez les Ephthalites ; là, il se remaria et, se lançant sur la Perse à la tête d'une armée immense, il reprit le pouvoir sans combat. Blasès, frère de Pérozès, régnait à sa place ; ses défenseurs l'abandonnèrent ; Pérozès s'empara de lui et le fit aveugler en lui faisant verser de l'huile bouillante dans ses yeux grands ouverts, car c'est ainsi que les Perses procèdent pour aveugler leurs victimes[6].

Il rapporte aussi les démêlés de Pacorius, le roi de Perse, et d'Arsace, roi d'Arménie, et le dessein formé par

1. Sommaire de I, 3. Photius déplace la donnée sur la cause du conflit qui, chez Procope, vient en tête de cette partie du récit.
2. I, 4, p. 19, 12-22, 5. On disait que le roi avait jeté cette perle pour que personne ne la portât après lui, mais l'auteur croit que Pérozès eut l'oreille coupée et perdit la perle de cette façon.
3. L'éditeur de Procope ne nous éclaire pas sur l'origine de cette scolie. Photius n'a recueilli aucun de ces mots dans son *Lexique*. On se rappelle qu'il a consacré une notice à Praxagoras (« codex » 62).
4. I, 5, p. 25, 2-3. Il aurait voulu imposer la communauté des femmes.
5. On ne pouvait même parler de ceux qu'on y enfermait (I, 5, p. 26, 5-8).
6. Sommaire de I, 6, p. 31, 1-33, 8. Ici, Photius déplace l'histoire d'Arsace, qu'il résume au paragraphe suivant, et il nous donne ainsi d'une seule venue toute l'aventure de Cabadès. Il résume donc après avoir lu une certaine étendue de texte, puisqu'il passe un épisode pour y revenir.

τῶν Ἐφθαλιτῶν, αἰσχρῶς καὶ μόλις σπονδὰς θέμενος ὑπέστρεψε· προσεκύνησε γὰρ ἅτε κύριον τὸν βασιλέα τῶν Ἐφθαλιτῶν καὶ μήποτε ἐπιστρατεύσειν διομοσάμενος ἀπηλλάγη. Παρασπονδήσας δὲ ὕστερον καὶ ἐπιστρατεύσας, ἀκλεῶς ἅμα τῷ παντὶ στρατῷ διεφθάρη, τάφροις τισὶ καὶ διώρυξι περιπεσὼν διεσκευασμένοις, τέταρτον δὲ καὶ εἰκοστὸν τῆς βασιλείας αὐτοῦ ἐλαύνων ἐνιαυτὸν ἐν ᾧ καὶ τὸν πολυθρύλητον μάργαρον, ὅσπερ ἐξ ὠτὸς τοῦ δεξιοῦ Περόζου ἀπεκρέματο, συνέβη ἀφανισθῆναι.

Ὅτι οἱ μαργαρῖται καὶ μάργαροι λέγονται καὶ μαργαρίδαι. Εὕρηται γὰρ ὁ μάργαρος παρά τε Προκοπίῳ τῷ ῥήτορι καὶ ἄλλοις ἀξιολόγοις, τὸ δὲ μαργαρίδαι παρά τε Πραξαγόρᾳ ἰωνίζοντι ἐν τῇ περὶ τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον δευτέρᾳ ἱστορίᾳ καὶ παρ' ἄλλοις. Οἱ δὲ μαργαρῖται σύνηθες καὶ πολὺ ἐν τῇ χρήσει.

Εἶτα μετὰ Περόζην ὁ νεώτατος υἱὸς Καβάδης ὡς ἐβασίλευσεν, ὅπως τε παρανομῶν εἰς τὸ τῆς λήθης φρούριον ὑπ' αὐτῶν Περσῶν ἐνετέθη, ὅπως τε λαθὼν διὰ τῆς γυναικὸς εἰς τοὺς Ἐφθαλίτας ἀπέδρα, καὶ ὅπως ἐκεῖσε κηδεύσας, στρατῷ μεγάλῳ Ἐφθαλιτῶν ἐπὶ Πέρσας ἐλάσας, ἀμαχητὶ τὴν ἀρχὴν ἀνεκτήσατο, καὶ Βλάσην τὸν Περόζου ἀδελφὸν ἀντ' αὐτοῦ βασιλεύσαντα ἔρημον λαβὼν τῶν ἀμυνομένων ἐξετύφλωσε, ζέον ἔλαιον τοῖς ὀφθαλμοῖς ἠνεωγμένοις ἐπεγχέας· τρόπῳ γὰρ τῷδε Πέρσαι τυφλοῦσι.

Τά τε περὶ Πακουρίου τοῦ Περσῶν βασιλέως καὶ Ἀρσάκου Ἀρμενίων. Τῆς τε τῶν ἐπαοιδῶν ὑποθήκης κατὰ Ἀρσάκου τῷ

5 Ἐφθαλιτῶν A : εὐθαλιτῶν M ‖ ἐπιστρατεύσειν A : ἐπιστρατεύειν M ‖ 6 δὲ ὕστερον A²M : δ' ὕστερον A *ut vid.* ‖ καὶ A³M : *om.* A ‖ 8 διώρυξι M : διωρύξεσι A ‖ 9 αὑτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.* ‖ 12/17 *scholion* ὅτι — ἐν τῇ χρήσει *supra* 20 b 27 *post* λόγους *ponunt codd.* ‖ 19 τε A : δὲ M ‖ 26 ἠνεωγμένοις A : ἀνεωγμένοις M ‖ 28 Πακουρίου *edd.* : πακορίου A πεκουρίου M ‖ τοῦ AM : *del.* A².

Pacorius de recourir à des incantations contre Arsace[1], si ce n'est pas là une légende qu'on a faite.

Le Cabadès dont on vient de parler avait des dettes chez les Ephthalites et il demanda à l'empereur Anastase de lui faire un prêt. Ce dernier refusa et Cabadès, sans autre mobile, fit de nombreuses incursions en Arménie ; il était occupé à l'attaque d'Amida et se préparait à lever le siège, en désespoir de cause[2] ; mais, comme il se retirait, une exhibition insultante des courtisanes lui fit faire demi-tour et, après un siège poussé avec une ardeur pleine de colère, Cabadès emporta la ville de haute lutte et en asservit les habitants. Mais, plus tard, beaucoup de ces prisonniers furent libérés sans rançon et Anastase leur fit le meilleur accueil[3].

A la nouvelle qu'Amida était assiégée, Anastase envoya [22 b] une armée très nombreuse contre les Perses. Il lui avait donné comme chefs Aréobindos, stratège du Levant et gendre d'Olybrius, qui, peu auparavant, avait été empereur d'Occident, Celer le Magistre, Patrice le Phrygien et Hypatius, son propre neveu.

Tels étaient donc les quatre généraux ; avec eux se trouvait aussi Justin, qui succéda à Anastase[4], ainsi que plus d'un autre bon chef de guerre[5]. Jamais, dit-on, armée romaine pareille à celle-là n'avait été mise en branle contre les Perses ; mais, comme elle tardait, la ville fut prise et les généraux, au lieu d'attaquer Cabadès tous ensemble, lui livrèrent bataille séparément et exécutèrent une retraite peu glorieuse, avec de grosses pertes dans leurs troupes[6]. Plus tard, ils parvinrent sous Amida et l'assiégèrent ; ils laissèrent passer le temps et les Perses assiégés furent réduits à une situation difficile et se résignèrent à conclure avec les Romains un traité pour sept ans ; Celer négocia pour les Romains et Aspeuvède pour les Perses[7].

Le Taurus, chaîne montagneuse de Cilicie, traverse

1. I, 5, p. 26, 11-30, 23. La réflexion qui suit est personnelle à Photius.
2. Le sommaire suit fidèlement I, 7, p. 33, 20-36, 15.
3. I, 7, p. 36, 17-39, 8.
4. Reprise à peu près textuelle de I, 8, p. 39, 8-19.
5. Ces mots couvrent toute une énumération : I, 8, p. 39, 19-40, 3.
6. I, 8, p. 40, 3-42, 20. Amida avait été prise en 503.
7. I, 9, p. 47, 8-14. Le traité fut conclu en 506. Cf. Stein, p. 99.

Πακουρίῳ γεγενημένης, εἰ μὴ μῦθος ταῦτα συνέθετο.

Ὅτι Καβάδης ὁ προειρημένος, ὀφλων Ἐφθαλίταις χρήματα Ἀναστάσιον βασιλέα ᾐτεῖτό οἱ δανεῖσαι, τοῦ δὲ μὴ δόντος ἄνευ ἄλλης αἰτίας ἀθρόον πολλὰ τῆς Ἀρμενίας κατέδραμε καὶ Ἀμίδαν ἐπολιόρκει, ἀπορήσας δὲ ἀνεχώρει, ἀναχωροῦντι δὲ ἡ τῶν ἑταιρίδων γυναικῶν αἰσχροπραγμοσύνη αἰτία τῆς ὑποστροφῆς κατέστη, καὶ πολιορκήσας θυμῷ καὶ ὀργῇ Καβάδης τήν τε πόλιν κατὰ κράτος ἔσχε καὶ τοὺς ἐν αὐτῇ ἠνδραποδίσατο. Ὕστερον δὲ πολλοὺς τῶν αἰχμαλώτων ἀφῆκε προῖκα, οὓς καὶ Ἀναστάσιος ἐς τὰ μάλιστα ἐφιλοφρονήσατο.

Ὅτι πολιορκουμένην Ἀμίδαν μαθὼν Ἀναστάσιος στράτευμα πλῆθος λίαν κατὰ Περσῶν ἔστειλε, στρα- [22 b] τηγοὺς ἐπιστήσας Ἀρεόβινδόν τε τὸν Ἑῴας στρατηγόν, ὃς ἦν Ὀλυβρίου κηδεστὴς τοῦ μικρῷ πρόσθεν τῆς Ἑσπέρας βασιλεύσαντος, Κελερά τε τὸν μάγιστρον Πατρίκιόν τε τὸν Φρύγα καὶ Ὑπάτιον τὸν οἰκεῖον ἀδελφιδοῦν.

Οὗτοι μὲν οὖν στρατηγοὶ τέσσαρες, συνῆν δὲ αὐτοῖς καὶ Ἰουστῖνος ὁ μετὰ Ἀναστάσιον βασιλεύσας, ἄλλοι τε πολλοὶ καὶ ἀγαθοὶ τὰ πολέμια· στράτευμα γὰρ τοιοῦτον οὔποτε ἐπὶ Πέρσας Ῥωμαίοις φασὶ ξυστῆναι· ἀλλ' ὑστερησάντων ἡ πόλις ἑάλω καὶ οὐχ ἅμα Καβάδῃ πολεμήσαντες ἀλλὰ χωρὶς ἕκαστοι, ἀκλεῶς ἀπηλλάγησαν, πολλοὺς τῶν οἰκείων ἀποβαλόντες. Ὕστερον δὲ ἐς Ἀμίδαν ἀφικόμενοι ἐπολιόρκουν τὴν πόλιν· χρονοτριβούντων δὲ οἱ ἐντὸς Πέρσαι, ἤδη καὶ ἀπορούμενοι, ἐς σπονδὰς Ῥωμαίοις ἔτεσιν ἑπτὰ συνέβησαν, Κέλερος μὲν ὑπὲρ Ῥωμαίων, Ἀσπευέδου δὲ ἀντὶ Περσῶν αὐτὰς ποιησαμένων.

Ὅτι τὸ Κιλίκων ὄρος ὁ Ταῦρος ἀμείβει μὲν τὰ

42 στράτευμα A : στρατεύματος M.

[22 b] 2 Ὀλυβρίου A : Ὀλυμβρίου M || 6 βασιλεύσας A : βασιλεὺς M || 17 Κιλίκων M : Κίλικος A.

d'abord la Cappadoce et l'Arménie et le pays des Persarméniens, puis celui des Albanes et des Ibères et de toutes les autres peuplades libres ou soumises aux Perses qui sont fixées dans ces régions. Lorsqu'on a franchi la frontière des Ibères, un sentier court à travers un défilé aux parois très enserrées sur une distance de cinquante stades ; il finit dans un site abrupt et absolument impraticable, car aucun passage ne s'y montre, à part une poterne qu'on dirait faite de main d'homme et que la nature y a ménagée. De longue date, elle s'appelle Caspia. Au delà s'étend une plaine praticable pour les chevaux et partout copieusement arrosée par de nombreuses eaux, et un vaste pays plat nourricier de chevaux où sont établis presque tous les clans des Huns, qui s'étendent jusqu'au lac Maïotis. Quand ces Huns prennent, par la poterne dont je viens de parler, le chemin des territoires perses et romains, ils s'y lancent avec leurs pur-sang, car ils ne sont aux prises avec les difficultés du terrain que sur les cinquante stades dont on a parlé et qui, comme on l'a dit, mènent aux frontières des Ibères, tandis qu'en empruntant d'autres voies, c'est avec de grandes fatigues et à grand'peine qu'ils parviennent aux territoires des Perses et des Romains. Quand Alexandre, fils de Philippe, avait découvert cet accès, il avait fait bâtir une porte fortifiée dans l'endroit en question et y avait fait installer un poste de garde[1]. Ce poste était occupé, du temps d'Anastase, par Ambazoukès, Hun d'origine, mais ami des Romains et d'Anastase ; il tenait les portes pour le compte de celui-ci, qui acceptait ses [23 a] bons offices et n'avait pas à assumer lui-même cette charge[2].

Cabadès, à la mort d'Ambazoukès, s'en prit par violence à ses enfants et se rendit maître du passage[3]. Anastase conclut un traité avec Cabadès et bâtit dans le

1. Le début de cette digression est à peine moins abrupt chez Procope que dans le sommaire. Elle est en I, 10, p. 47, 16-48, 9. Photius la rend avec beaucoup d'emprunts textuels. Les portes Caspiennes sont un passage entre la Médie et l'Hyrcanie.

2. I, 10, p. 48, 17-49, 7.

3. Ici, le passage de Procope (I, 10, p. 49, 7-9) est repris à peu près mot pour mot, ce qui porte à croire que Photius avait son auteur sous la main.

πρῶτα Καππαδόκας καὶ Ἀρμενίους καὶ τῶν Περσαρμενίων τὴν γῆν, εἶτα Ἀλβανοὺς καὶ Ἴβηρας, καὶ ὅσα ἄλλα αὐτόνομα ἔθνη καὶ Πέρσαις κατήκοα ταύτῃ ᾤκηνται. Ὑπερβάντι δὲ τοὺς Ἰβήρων ὅρους ἀτραπός ἐστιν ἐν στενοχωρίᾳ πολλῇ ἐπὶ σταδίους πεντήκοντα ἐξικνουμένη, αὕτη τε ἡ ἀτραπὸς ἐς ἀπότομόν τινα καὶ ὅλως ἄβατον τελευτᾷ χῶρον· δίοδος γὰρ οὐδεμία φαίνεται, πλήν γε δὴ ὅτι ὥσπερ τινὰ χειροποίητον πυλίδα ἐνταῦθα ἡ φύσις ἐξεῦρεν, ἣ Κασπία ἐκ παλαιοῦ ἐκλήθη. Τὸ δὲ ἐνθένδε πεδία τέ ἐστιν ἱππήλατα καὶ ὑδάτων πολλῶν ἀτεχνῶς ἔμπλεα, καὶ χώρα πολλὴ ἱππόβοτός τε καὶ ἄλλως ὑπτία, οὗ δὴ τὰ Οὔννων ἔθνη σχεδόν τι πάντα ἵδρυται ἄχρι ἐς τὴν Μαιῶτιν διήκοντα λίμνην. Οὗτοι δὴ ἢν μὲν διὰ τῆς πυλίδος, ἧς ἄρτι ἐμνήσθην, ἴωσιν ἐς τὰ Περσῶν καὶ Ῥωμαίων ἤθη, ἀκραιφνέσι τοῖς ἵπποις ἵενται· μόνοις γὰρ τοῖς εἰρημένοις πεντήκοντα σταδίοις τῆς δυσχωρίας ταλαιπωροῦνται, οἵπερ ἐς τοὺς Ἰβηρίας ὅρους, ὥσπερ ἐρρήθη, διήκουσιν. Ἐπ' ἄλλας δέ τινας ἐξόδους ἰόντες, πόνῳ τε πολλῷ καὶ μόλις ἐς τὰ Περσῶν καὶ Ῥωμαίων ἤθη παραγίνονται. Ὅπερ ἐπειδὴ ὁ Φιλίππου Ἀλέξανδρος κατενόησε, πύλας τε ἐν χώρῳ τῷ εἰρημένῳ ἐτεκτήνατο καὶ φυλακτήριον κατεστήσατο. Τοῦτο ἐν ταῖς Ἀναστασίου ἡμέραις Ἀμβαζούκης κατεῖχεν, Οὖννος μὲν γένος, Ῥωμαίοις δὲ καὶ Ἀναστασίῳ φίλος, ὃς καὶ ἐνεχείριζεν Ἀναστασίῳ τὰς πύλας. Ὁ δὲ [23 a] τῆς μὲν προθυμίας ἀπεδέχετο, οὐκ ἀνεδέχετο δὲ τὴν φροντίδα.

Καβάδης δὲ τελευτήσαντος Ἀμβαζούκου ἐβιάσατο τοὺς παῖδας καὶ τὰς πύλας ἔσχεν. Ἀναστάσιος δέ, ἐπεὶ αἱ πρὸς Καβάδην ἐγένοντο σπονδαί, πόλιν

21 Ἰβήρων M : Ἰβήρους A || ὅρους M : ὄρους A || **22** πεντήκοντα A : ἑξήκοντα M || **29** ἄλλως A¹M : ἄλλω A || **33** πεντήκοντα A : ἑξήκοντα M || **34** ἐς A : εἰς M || **36** ἐς A : εἰς M || **41** γένος A : τὸ γένος M || Ἀναστασίῳ M : Ἀναστασίου A.

voisinage Daras, une ville forte, malgré l'opposition des Perses ; il en édifia une autre en Arménie, tout près des frontières des Persarméniens ; elle s'appelait auparavant Théodosioupolis, parce que Théodose avait donné le rang de ville à ce village[1].

A la mort d'Anastase, alors que nombre des siens méritaient le trône, ils en furent écartés et ce fut Justin qui lui succéda au pouvoir[2]. Cabadès, désireux de laisser son trône en toute sécurité à son fils cadet, Chosroès, écrivit à Justin pour lui demander d'adopter Chosroès. Justin fut très heureux d'accepter cette requête et c'était aussi le sentiment de son neveu, Justinien, héritier présomptif de son trône. Mais, sur les conseils de Proclus le questeur, ils revinrent sur leur décision et Chosroès ne fut pas adopté par Justin : Proclus leur répétait, en effet, que le fils est également l'héritier légal de son père[3]. Pour les discussions relatives à Chosroès et pour les négociations de paix, on avait envoyé, du côté perse, Séosès (qui avait autrefois sauvé Cabadès) et Béodès[4] ; du côté romain, c'étaient Rufin et Hypatius. Béodès se répandit chez les Perses en calomnies contre Séosès et le fit mettre à mort, et Rufin, en desservant Hypatius auprès de l'empereur, le fit démettre de sa charge[5].

Les clans huns d'entre le Bosphore et Cherson (endroits que séparent vingt journées de marche), qui étaient autrefois autonomes, se soumirent à Justin. Cherson était la ville extrême des territoires romains. Les Ibères, avec leur chef, Gourgénès, se soumirent aussi à Justin, parce que les Perses les maltraitaient, et, à cause d'eux, une guerre éclata entre les Romains et les Perses[6].

1. Sur les fortifications de Daras et de Théodosioupolis et sur leur situation, cf. Stein, p. 100 ; Procope, I, 10, p. 49, 10-50, 8.
2. En 518.
3. Résumé des discussions racontées par Procope, I, 11, p. 50, 9-54, 7.
4. Mébodès, dans le texte de Procope.
5. Toutes les tractations résumées ici sont racontées par Procope, I, 11, p. 55, 10-56, 19. La mention de Séosès, qui avait autrefois sauvé Cabadès, est soit un souvenir du récit de l'évasion de ce dernier (I, 6), soit une indication empruntée à un passage qu'on peut lire plus loin en I, 11, p. 56, 12.
6. Procope, I, 12, p. 56, 20-59, 6. Stein, p. 270.

ἐδείματο ἐν χωρίῳ Δαρᾶς ἐχυρὰν Περσῶν οὐκ ἐθελόντων, καὶ ἑτέραν πόλιν ἐν Ἀρμενίοις, ἀγχοτάτω τῶν Περσαρμενίας ὁρίων, ἥτις πρὶν ἐκαλεῖτο Θεοδοσιούπολις, ἅτε Θεοδοσίου πόλεως αὐτῇ ἀξίωμα ἀντὶ κώμης περιθεμένου.

Ὅτι Ἀναστασίου τελευτήσαντος, καίτοι πολλῶν ὄντων τῶν πρὸς γένους ἀξίων τῆς βασιλείας, πάντων ταύτης ἀπεληλαμένων Ἰουστῖνος τὴν ἀρχὴν διεδέξατο. Πρὸς ὃν Καβάδης, Χοσρόῃ τῷ νεωτάτῳ παιδὶ τὴν βασιλείαν μέλλων ἀσφαλῶς καταλιπεῖν, γράμματα ἔγραψεν υἱοποιηθῆναι αὐτῷ τὸν Χοσρόην αἰτούμενος. Ἰουστῖνος δὲ περιχαρὴς ἐδέξατο τὴν αἴτησιν, ἀλλά γε δὴ καὶ Ἰουστινιανὸς ὁ ἀνεψιός, ἤδη ἐπίδοξος ὢν τὴν βασιλείαν ἀναδέξασθαι. Ἀλλὰ Πρόκλου τοῦ κυαίστορος ταῖς συμβουλαῖς μετέμελε τὰ δόξαντα, καὶ Χοσρόης ἐσποιητὸς υἱὸς Ἰουστίνῳ οὐκ ἐγένετο· τὸν γὰρ υἱὸν ἔφασκε καὶ κληρονόμον εἶναι τῆς πατρῴας ἀρχῆς νόμιμον. Ἐπὶ δὲ τοὺς περὶ Χοσρόην λόγους καὶ τὴν εἰρήνην Περσῶν μὲν Σεόσης ὁ Καβάδην σώσας πάλαι καὶ Βεόδης ἐστάλησαν, Ῥωμαίων δὲ Ῥουφῖνος καὶ Ὑπάτιος. Καὶ Βεόδης μὲν Σεόσην Πέρσαις ἐνδιαβαλὼν ἀναιρεθῆναι πεποίηκε, Ῥουφῖνος δὲ Ὑπάτιον εἰς βασιλέα διαβαλὼν παραλυθῆναι τῆς ἀρχῆς παρεσκεύασεν.

Ὅτι μεταξὺ Βοσπόρου καὶ Χερσῶνος, αἳ διέχουσιν ἀλλήλων ὁδὸν ἡμερῶν εἴκοσι, τὰ ἐν μέσῳ Οὐννικὰ ἔθνη αὐτόνομα ὄντα πρότερον Ἰουστίνῳ κατήκοα γέγονεν· ἡ δὲ Χερσὼν ἐσχάτη τῆς Ῥωμαϊκῆς ὑπῆρχε γῆς. Προσεχώρησαν δὲ καὶ Ἴβηρες Ἰουστίνῳ ἅμα Γουργένῃ τῷ σφῶν ἡγεμόνι, ὑπὸ Περσῶν ταλαιπωρούμενοι. Καὶ ὑπὲρ αὐτῶν Ῥωμαίοις καὶ Πέρσαις ἠρέθη πόλεμος.

[23 a] **5** ἐχυρὰν A : καὶ ἀγχοῦ M || **6** ἀγχοτάτω A : ἐγγυτάτω M || **11** γένους A : γένος M || **14** ἀσφαλῶς καταλιπεῖν A : καταλιπεῖν ἀσφαλῶς M || **16** περιχαρὴς A : περιχαρῶς M || **18** ἀναδέξασθαι A : ἐκδέξασθαι M || **19** μετέμελε M : μετέμελλε A || **28** μεταξὺ M : τὰ μεταξὺ A.

Justin, de son vivant, avait associé Justinien à l'empire ; à la mort de son oncle, le pouvoir fut aux mains de Justinien seul. Bélisaire et Sittas avaient été gardes du corps de Justinien au temps où il était encore chef d'armée[1]. Justin avait nommé Bélisaire commandant de la garnison de Daras, et c'est alors que l'historien Procope lui fut donné comme conseiller[2].

Quand Justinien fut seul empereur, Bélisaire, nommé [23 b] stratège du Levant, reçut l'ordre de marcher contre les Perses[3]. Cabadès, de son côté, avait désigné le Perse Pérozès, qui avait rang de « mirane »[4], pour commander ses propres troupes. Les deux armées s'étant établies autour de Daras, Pérozès fit avertir Bélisaire de tenir un bain prêt dans la ville, car il voulait s'y baigner le lendemain. Aussi les Romains poussèrent-ils avec vigueur leurs préparatifs de combat[5]. Quand les deux armées furent en ligne, André, un Byzantin qui était maître de gymnastique et préposé à la palestre à Byzance, se trouvait parmi les gens de Bouzès, qui commandait avec Bélisaire ; il s'occupait des bains de Bouzès ; cet homme, lors d'une provocation en combat singulier, se battit deux fois et fut vainqueur sans que personne ne le reconnût ; et ils rompirent le combat commencé. Plus tard, le conflit se ralluma ; les Romains l'emportèrent nettement et il y eut un grand massacre de Perses ; et, depuis lors, ils ne voulurent plus risquer de bataille rangée contre les Romains, mais on se livra de part et d'autre à des raids offensifs[6].

Cabadès envoya une autre armée contre l'Arménie soumise aux Romains ; cette armée était composée de Perarméniens, de Sunites et de Sabires ; elle était comman-

1. Paraphrase de I, 12, p. 59, 7-12.
2. Il devait le rester de 527 à 540. Dans le passage repris ici, Procope (I, 12, p. 59, 21-60, 20) parle de lui-même à la troisième personne.
3. I, 13, p. 61, 4-5.
4. C'est bien un titre et non pas un nom de personne. Procope, dans une définition d'ailleurs assez vague (I, 13, p. 62, 6-7), l'appelle une ἀρχή.
5. Paraphrase de I, 13, p. 62, 7-11.
6. Ces combats et les exploits du Byzantin André sont racontés chez Procope en I, 13, p. 62, 12-66, 2, et ils occupent aussi tout le chapitre 14. Sur ces événements, cf. Stein, p. 288-289.

Ὅτι ἔτι ζῶν Ἰουστῖνος Ἰουστινιανὸν κοινωνὸν τῆς βασιλείας ἐποιήσατο, τελευτήσαντος δὲ τοῦ θείου ἐς μόνον Ἰουστινιανὸν τὰ τῆς ἀρχῆς περιελήλυθε. Βελισάριος δὲ καὶ Σίττας δορυφόρω ἤστην Ἰουστινιανοῦ ἔτι στρατηγοῦντος. Ὑπὸ δὲ Ἰουστίνου τῶν ἐν Δαρᾶς καταλόγων Βελισάριος ἄρχων κατέστη, ὅτε καὶ Προκόπιος ὁ συγγραφεὺς σύμβουλος αὐτῷ ᾑρέθη.

Μοναρχήσαντος [23 b] δὲ Ἰουστινιανοῦ Βελισάριος τῆς Ἑῴας στρατηγὸς καταστὰς ἐπὶ Πέρσας στρατεύειν ἐτέτακτο. Καβάδης δὲ Περόζην ἄνδρα Πέρσην, μιρράνην δὲ τὸ ἀξίωμα, τοῦ οἰκείου στρατοῦ ἡγεμόνα κατεστήσατο· καὶ ἄμφω τὰ στρατεύματα περὶ Δαρᾶς ἐστρατοπεδεύσαντο. Καὶ Περόζης Βελισαρίῳ ἐδήλου ἐν παρασκευῇ τὸ ἐν πόλει βαλανεῖον ἔχειν· βούλεσθαι γὰρ αὐτὸν λούσασθαι τῇ ὑστεραίᾳ. Διὸ δὴ Ῥωμαῖοι τὰ ἐς τὴν συμβολὴν κρατερῶς ἐξηρτύοντο. Παρατάξεως δὲ γενομένης ἑκατέρου στρατεύματος, Ἀνδρέας τις Βυζάντιος παιδοτρίβης καὶ παλαίστρας ἐν Βυζαντίῳ προεστηκώς, ὃς δὴ καὶ ἐν τοῖς τοῦ Βούζου τοῦ συστρατηγοῦντος Βελισαρίῳ οἰκείοις ἐτύγχανεν, ἅτε τοῦ Βούζου σώματος ἐν βαλανείῳ ἐπιμελούμενος, οὗτος προκλήσεως ἐς μονομαχίαν γεγενημένης, λαθὼν ἅπαντας δεύτερον μονομαχήσας, ἐνίκησε, καὶ ἀρξαμένου τοῦ πολέμου διελύθησαν. Ὕστερον δὲ πάλιν συστάντος αὐτοῖς πολέμου πολλῷ καθυπέρτεροι Ῥωμαῖοι ἐγένοντο καὶ Περσῶν πολὺς ἐρρύη φόνος, καὶ ἀπ' αὐτοῦ οὐκέτι ἤθελον ἐκ τοῦ εὐθέος μάχην διενεγκεῖν ἐς Ῥωμαίους, ἔφοδοι δὲ ἐξ ἐπιδρομῆς ἀμφοτέροις ἐγίνοντο.

Ὅτι Καβάδης ἄλλο στράτευμα ἐς Ἀρμενίαν τὴν Ῥωμαίοις κατήκοον ἔπεμψεν, ὃ δὴ στράτευμα Περσαρμενίων καὶ Σαυνιτῶν καὶ Σαβίρων ἦν· τούτῳ τῷ στρατῷ

[23 b] **1** Ἑῴας A : Ἕω M ‖ **7** τῇ ὑστεραίᾳ A : τῇ ὑστεραίᾳ ἔφη M ‖ **8** συμβολὴν A^1 : συμβουλὴν AM ‖ **17** καθυπέρτεροι A^1M : καθύπερτε. A ‖ **19** Ῥωμαίους A : Ῥωμαίοις M.

dée par Merméroès[1]. Dorothéos, stratège d'Arménie, et Sittas, commandant en chef de l'armée romaine dans cette région, livrèrent bataille aux ennemis et, malgré leurs effectifs peu considérables, triomphèrent d'un adversaire très supérieur en nombre. Dès lors, l'armée perse de ce secteur se retira vers ses frontières[2].

En cette occasion, les Romains s'emparèrent encore d'autres territoires perses et occupèrent aussi la région appelée Pharangion. C'est de là que les Perses extrayent l'or qu'ils portent au roi[3]. Les Tzanes, auparavant appelés Sanes, peuplade indépendante qui razziait par trop ses voisins, battus par Sittas, se tournèrent vers nous ; ils se convertirent au christianisme et firent leur soumission aux Romains pour entrer dans les rangs de leur armée[4].

Cabadès, après la défaite de ses deux armées, se trouvait dans une situation difficile[5], mais Alamundar, roi des Saracènes de Perse, soldat habile et homme d'action, qui tenait les Romains en échec depuis cinquante ans, suggéra [24 a] à Cabadès de pousser vers Antioche, alors dépourvue de garnison, et vers les régions voisines[6]. Bélisaire l'apprit et se porta à sa rencontre à marches forcées ; il emmenait, avec ses propres troupes, une armée d'Isauriens et Aréthas, le roi des Sarrasins, soumis aux Romains. Alamundar et Azaréthès, inquiets, se retirèrent vers leur pays et Bélisaire les suivait, non dans le dessein de prendre le contact, mais pour simuler une poursuite. Mais la troupe lui en faisait reproche, d'abord sous le manteau ; puis, comme on le blâmait ouvertement, il provoqua la bataille à contre-cœur[7]. Au premier choc, il y eut des

1. Cette première phrase suit assez littéralement le texte de I, 15, p. 74, 6-11. Sur ces événements, qui datent de 530, cf. Stein, p. 291-292.
2. Sommaire de I, 15, p. 74, 6-76, 23. Cf. Stein, *loc. cit.*
3. Reprise de I, 15, p. 77, 1-3.
4. Sommaire de I, 15, p. 77, 1-78, 10. Sur la soumission des Tzanes, cf. Stein, *loc. cit.*
5. Le résumé de Photius reprend, avec ces données-ci, en I, 17, p. 80, 1. Alamundar est l'émir bien connu de Hira.
6. Sommaire très succinct de I, 17, p. 86, 11-I, 18, p. 90, 5. Photius, pourtant si amateur de curiosités et de mythes, laisse de côté un long passage de I, 17 où Procope évoque le mythe d'Oreste et d'Iphigénie en Tauride.
7. I, 18, p. 90, 5-93, 12.

Μερμερόης ἡγεῖτο. Δωρόθεος δὲ ὁ Ἀρμενίας στρατηγὸς καὶ Σίττας, ὃς παντὸς ἐφεστήκει τοῦδε τοῦ Ῥωμαϊκοῦ στρατεύματος, συμβαλόντες τοῖς πολεμίοις ὀλίγοι πολὺ πλειόνων ἐκράτησαν· ἐξ οὗ δὴ καὶ ἐπ' οἴκου οἱ τῇδε Πέρσαι ἀνεχώρησαν.

Τότε καὶ ἄλλα μὲν Περσικὰ χωρία Ῥωμαῖοι κατέσχον, κατέσχον δὲ καὶ τὸ Φαράγγιον καλούμενον, ὅθεν δὴ καὶ τὸν χρυσὸν Πέρσαι ὀρύσσοντες βασιλεῖ φέρουσι. Καὶ Τζάνοι δὲ οἱ πάλαι Σάνοι καλούμενοι, αὐτόνομοι ὄντες καὶ ληστρικώτερον τοὺς πλησιοχώρους κατατρέχοντες, ὑπὸ Σίττα καταστρατηγηθέντες εἰς τὸ ἡμέτερόν τε μεταβληθέντες Χριστιανοὶ γεγόνασι καὶ κατήκοοι Ῥωμαίοις, ὡς καὶ ἐς λόγους στρατοῦ Ῥωμαϊκοῦ κατατάττεσθαι.

Ὅτι Καβάδης ἄμφω τῶν στρατευμάτων αὐτοῦ ἡττηθέντων ἐν ἀπορίᾳ ἦν. Ἀλαμούνδαρος δὲ ὁ τῶν παρὰ Πέρσαις Σαρακηνῶν βασιλεύς, ἀνὴρ ὢν δεινὸς τὰ πολέμια καὶ δραστήριος, ὃς ἐς γόνυ τὰ Ῥωμαίων ἔκλινε πράγματα ἔτεσι πεντήκοντα, οὗτος ὑπέθετο Καβάδῃ [24 a] ἐς Ἀντιόχειαν τότε ἀφύλακτον οὖσαν καὶ τὰ ταύτῃ χωρία ἐσβαλεῖν. Γνοὺς δὲ Βελισάριος κατὰ τάχος ὑπηντίαζε, στράτευμα Ἰσαύρων καὶ Ἀρέθαν τὸν τῶν παρὰ Ῥωμαίοις Σαρακηνῶν βασιλέα ἅμα τοῦ οἰκείου συνεπαγόμενος λαοῦ. Ἀλαμούνδαρος δὲ καὶ Ἀζαρέθης ὀρρωδήσας ἐπ' οἴκου ἀπεχώρει· καὶ Βελισάριος εἵπετο, οὔτι ἐς χεῖρας ἐλθεῖν προαιρούμενος, τὴν δίωξιν δὲ σχηματιζόμενος. Ἀλλὰ τό γε πλῆθος ἐλοιδορεῖτο αὐτῷ, πρῶτον μὲν οὐκ εἰς τὸ ἐμφανές· ἐπεὶ δὲ ἐμφανῶς ἐκάκιζον, ἄκων συγκροτεῖ τὸν πόλεμον· καὶ τὰ μὲν

27 οἱ A : *om.* M || **32** Σάνοι A : Σαῦνοι M || **33** τοὺς πλησιοχώρους A : τοῖς πλησιοχώροις M || **33/34** ὑπὸ — μεταβληθέντες A : *om.* M || **34** ἡμέτερον AM : *quid fec.* A^3 *non liquet.*

[24 a] **1** ταύτῃ A : ταύτης M || **3** τὸν τῶν M^1 : τὸν M τῶν A || **4/5** τοῦ οἰκείου — λαοῦ A : τῷ οἰκείῳ — λαῷ M || **9** δὲ A : *om.* M || ἐμφανῶς A : ἀφανῶς M.

pertes de part et d'autre et le combat s'équilibra ; mais, ensuite, les troupes d'Aréthas furent bousculées et les Isauriens aussi [1] ; les Perses l'emportaient de haute lutte et, si Bélisaire, descendu de cheval, n'était venu prêter main-forte à ceux qui restaient, tous auraient été massacrés [2]. Toutefois, Azaréthès, le général perse, revenu auprès de Cabadès, ne jouit pas de sa victoire : il avait, en effet, perdu lui-même beaucoup de monde dans la bataille, même en comparaison des pertes supérieures de l'ennemi ; aussi vécut-il en disgrâce [3]*.

Bélisaire fut rappelé à Byzance par l'empereur pour conduire une armée contre les Vandales tandis que Sittas fut envoyé tenir le Levant [4]. A ce moment, les Perses, de leur côté, attaquèrent les Romains et, à la mort de Cabadès, son fils, Chosroès, lui succéda sur le trône [5]. Rufin, Alexandre, Thomas et Hermogène arrivèrent en ambassade chez Chosroès ; il leur offrit d'établir une paix perpétuelle moyennant onze mille livres [6], mais, cette fois-là, ils se séparèrent sans avoir conclu [7] ; plus tard, la paix perpétuelle fut établie ; Justinien était déjà dans la sixième année de son règne et les Romains cédèrent aux Perses, outre de l'argent, Pharangion et la place forte de Bolon ; de leur côté, les Perses cédèrent la contrée avoisinant Lazica ainsi qu'un guerrier de valeur, Dagaris, en échange duquel ils obtinrent un autre guerrier de haut rang [8].

Par ailleurs, il arriva aussitôt aux deux souverains d'être en butte à des complots ourdis par leurs sujets [9]. Chosroès, turbulent et déréglé, se fit détester du peuple perse, qui voulut se donner pour roi Cabadès, fils de Za-

1. Procope raconte ce combat en I, 18, p. 94, 8-96, 6.
2. Sur cet exploit de Bélisaire, cf. I, 18, p. 96-7-97, 15.
3. I, 18, p. 97, 16-98, 17.
4. I, 21, p. 107, 16-19.
5. I, 21, p. 109, 15-110, 10. Ce souverain a régné de 531 à 579.
6. Le κεντηνάριον vaut cent *livres* (λίτραι). Cf. Procope, I, 22, p. 112, 3-5.
7. C'est-à-dire que Rufin reporta les conditions à l'empereur, qui le renvoya donner son accord (I, 22, p. 112, 7-15), mais il y avait eu auparavant une ambassade d'Hermogène sans résultat (I, 21, p. 107, 12-15).
8. Sommaire de I, 22, p. 113, 13-114, 11.
9. Reprise à peu près textuelle de I, 23, p. 114, 12-13.

πρῶτα πιπτόντων ἑκατέρωθεν ἀγχώμαλος ἡ μάχη ἐγένετο, ἔπειτα δὲ τραπέντος τοῦ περὶ Ἀρέθαν λαοῦ καὶ τῶν Ἰσαύρων, κατὰ κράτος ἐνίκων Πέρσαι· καὶ εἰ μὴ ἀπὸ τοῦ ἵππου καταβὰς Βελισάριος τοῖς καταλελειμμένοις συνετάττετο καὶ ἠμύνετο, ἅπαντες ἂν διεφθάρησαν. Ἀζαρέθης μέντοι ὁ Περσῶν στρατηγὸς ὑποστρέψας πρὸς Καβάδην οὐκ ἀπώνατο τῆς νίκης· πολλοὺς γὰρ ἦν καὶ αὐτὸς ἀποβαλὼν ἐν τῇ μάχῃ εἰ καὶ πολὺ πλείους τῶν ἀντιπάλων διεφθάρησαν· διὸ ἐν τοῖς ἀτίμοις ἐτέλει.

Ὅτι Βελισάριον ὁ βασιλεὺς ἐς Βυζάντιον μετακαλεσάμενος ἐφ' ᾧ ἐπὶ Βανδάλους στρατεύσειε, Σίτταν φυλάξοντα τὴν Ἑῴαν ἀπέστειλεν· ἐν ᾧ καὶ Πέρσαι κατὰ Ῥωμαίων ἐσβάλλουσι, καὶ Καβάδου τελευτήσαντος ὁ παῖς Χοσρόης τὴν βασιλείαν ἐκδέχεται. Ῥουφῖνος δὲ καὶ Ἀλέξανδρος καὶ Θωμᾶς σὺν Ἑρμογένει παρὰ Χοσρόην παραγίνονται ἐπὶ πρεσβείαν· οἷς τὴν εἰρήνην ἀπέραντον ἔφησε θέσθαι δέκα καὶ ἑκατὸν κεντηναρίοις. Ἀλλὰ τότε μὲν ἄπρακτοι διελύθησαν, ὕστερον δὲ τὴν ἀπέραντον εἰρήνην ἐσπείσαντο, ἕκτον ἤδη ἔτος τὴν βασιλείαν Ἰουστινιανοῦ ἔχοντος. Καὶ Ῥωμαῖοι μὲν τά τε χρήματα καὶ τὸ φαράγγιον καὶ Βῶλον τὸ φρούριον Πέρσαις παρέδοσαν, Πέρσαι δὲ Ῥωμαίοις τά τε Λαζικῆς ὅρια καὶ Δάγαριν, ἄνδρα ἀγαθὸν τὰ πολέμια, ἀντ' αὐτοῦ ἕτερον κεκομισμένοι οὐκ ἀφανῆ ἄνδρα.

Εὐθὺς μέντοι ἑκατέρῳ βασιλεῖ ἐπιβουλὴν ξυνηνέχθη γενέσθαι πρὸς τῶν ὑπηκόων. Καὶ Χοσρόην μὲν ἅτε θορυβώδη καὶ ἄτακτον ὁ Περσῶν μισήσας λεώς, Καβάδην τὸν Ζάμου τοῦ ἀδελφοῦ παῖδα βασιλέα σφίσιν ἐβουλεύσαντο

13 κατὰ κράτος ἐνίκων Πέρσαι A : ἐνίκων Πέρσαι κατὰ κράτος M || **17** πρὸς A : εἰς M || Καβάδην AM[1] : *quid prius praeb.* M *non liquet* || ἀπώνατο A[3]M : ἀπώνα A || **22** Βανδάλους *edd.* : Βανδίλους *codd.* || **27** εἰρήνην M : εἰρηνήνην A || **32** Βῶλον M : Βολών A || **35** ἕτερον κεκομισμένοι A : δὲ καὶ ἕτερον κεκοσμημένον M || **39** ἐβουλεύσαντο AM : ἐβουλεύοντο A[1].

mès, frère de Chosroès ; mais celui-ci l'apprit : Zamès et [24 b] ses autres frères, ainsi que tous leurs complices, furent mis à mort et ce fut la fin du soulèvement[1].

Quant à Cabadès, fils de Zamès, qui était encore tout jeune, il dut à la prévoyance du « Chanarangès » Adergubandès[2] d'échapper à la mort ; ce dernier dut à ce geste d'être mis à mort plus tard par Chosroès.

Et le peuple de Constantinople, conjuré contre Justinien, voulut proclamer empereur contre son propre gré Hypatius, neveu de l'ancien empereur Anastase. Le début du complot et de la sédition éclata à propos d'une querelle à l'hippodrome ; mais l'empereur Justinien, secondé par les généraux Bélisaire et Mundas, s'empara d'Hypatius et fit massacrer une foule de séditieux : le nombre des gens tués atteignit les trente mille ; l'empereur avait aussi l'aide de Boraïdès et de Justus, ses neveux[3].

Dans le même livre, Procope parle de Tribonien, originaire de Pamphylie, qui occupa le poste de questeur ; il dit son avarice et son astuce. Il parle aussi de Jean de Cappadoce, le préfet, de sa fourberie, de ses désirs effrénés, de son ivrognerie et de ses autres vices[4]. Il rapporte comment Antonine, la femme de Bélisaire, leurra Jean avec l'aide de sa fille, Euphémie, et révéla ses menées contre l'empereur et comment aussi, plus tard, après l'assassinat d'Eusèbe, évêque de Cyzique, dans un guet-apens, Jean, soupçonné de complicité dans ce meurtre sacrilège, fut mis à la torture et fut, pour sa grande honte, condamné à un exil sévère et définitif[5].

Dans le deuxième livre, il raconte comment Chosroès,

1. Sommaire de I, 23, p. 114, 14-115, 11.

2. Chanarangès est pour Procope un titre militaire et Adergubandès un nom propre de personne. Cf. I, 6, p. 33, 1 ; I, 23, p. 115, 13, et p. 118, 4-6.

3. Le récit de cette sédition (Nika, 532) occupe tout I, 24.

4. Court portrait de Tribonien en I, 24, p. 122, 13-18. Jean est dépeint plus longuement en I, 24, p. 121, 17-122, 13. Photius a donc d'abord fait un sommaire général de I, 24, puis il a repris dans le corps du récit diverses données sur Jean qu'il a groupées autour de l'affaire d'Antonine, affaire importante dans la vie de Jean.

5. La chute de Jean est racontée en I, 25, p. 130, 7-137, 5.

στήσασθαι· ἀλλὰ γνοὺς ὁ Χοσρόης Ζάμην τε τὸν ἀδελ- [24 b] φὸν καὶ τοὺς ἄλλους ἀδελφοὺς ἅμα τῶν μετασχόντων τῆς βουλῆς ἀνελὼν τὴν στάσιν ἔπαυσε.

Καβάδης δὲ ὁ Ζάμου, κομιδῇ νέος ὤν, προνοίᾳ Χαναράγγου τοῦ Ἀδέργουβάνδου διέφυγε τὸν θάνατον· καὶ ὁ Χαναράγγης ὕστερον διὰ τοῦτο ὑπὸ Χοσρόου ἀνῄρηται. Ἰουστινιανὸν δὲ ὁ δῆμος ἐπιβουλεύων Ὑπάτιον ἄκοντα τὸν Ἀναστασίου τοῦ βεβασιλευκότος ἀδελφιδοῦν, βασιλέα σφῶν ἀνηγόρευσαν, ἀρξάμενοι τῆς ἐπιβουλῆς καὶ τῆς στάσεως ἀπὸ τῆς ἐν τοῖς ἱπποδρόμοις ἔριδος· βασιλεὺς δὲ Ἰουστινιανός, Βελισαρίῳ τε καὶ Μούνδῳ τοῖς στρατηγοῖς χρώμενος, τόν τε Ὑπάτιον καθεῖλε καὶ πολλοὺς τῶν στασιωτῶν ἀνεῖλεν, ἄχρι καὶ ἐς τρεῖς μυριάδας τοῦ ἀναιρεθέντος λαοῦ συντελοῦντος. Συνέπραττον δὲ τῷ βασιλεῖ Βοραΐδης καὶ Ἰοῦστος, οἱ αὐτοῦ ἀνεψιοί.

Ἐν αὐτῷ δὲ τῷ λόγῳ περὶ Τριβωνιανοῦ τοῦ ἐκ Παμφυλίας ἕλκοντος τὸ γένος διέξεισιν, ὃς τὴν κυαίστορος διεῖπεν ἀρχήν, περί τε τῆς φιλοχρηματίας καὶ τῆς ἄλλης αἱμυλίας, καὶ περὶ Ἰωάννου τοῦ ἐπάρχου τοῦ ἐκ Καππαδοκῶν, τῆς τε πανουργίας καὶ ἀπληστίας καὶ μέθης καὶ τῆς ἄλλης κακότητος· ὅπως τε Ἀντωνῖνα, ἡ τοῦ Βελισαρίου γυνή, δι' Εὐφημίας τῆς αὐτοῦ θυγατρὸς φρεναπατήσασα Ἰωάννην ἐπίβουλον ἔδειξε βασιλέως, ὅπως τε ὕστερον, Εὐσεβίου τοῦ ἐπισκόπου Κυζίκου ἐξ ἐπιβουλῆς ἀναιρεθέντος, σύνεργος ὑπονοηθεὶς τοῦ μιάσματος ᾐκίσθη τὸ σῶμα καὶ ἀκλεῶς ἐξορίᾳ πικρᾷ καὶ τελευταίᾳ παρεδόθη.

Ὅτι ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ διέξεισιν ὅπως τε Χοσρόην

[24 b] 1 τῶν μετασχόντων A : τοῖς μετασχοῦσι M ‖ 3 Ἀδέργουβάνδου A : Ἀδέργου Δουνάντου M ‖ 4 Χαναράγγης M *et alibi* A : Καναράγγης *hic* A ‖ 4/5 ὕστερον διὰ τοῦτο A : διὰ τοῦτο ὕστερον M ‖ 5 Ἰουστινιανὸν A : Ἰουστινιανῷ M ‖ 7 ἀνηγόρευσαν A : ἀνηγόρευσεν M ‖ 16 κυαίστορος A : τοῦ κυαίστωρος M ‖ 20 Βελισαρίου M : Βελισάριος A ‖ 25 ἀκλεῶς A : ἀνηλεῶς M.

qui s'apprêtait à rompre les traités parce qu'il enviait aux Romains leur mainmise sur la Libye[1], y fut incité davantage par Vitigès, roi des Goths, qui était entré en relations avec lui par l'intermédiaire de certains Ligures et, ensuite, de Bassacès[2], en même temps que les Arméniens s'étaient détachés des Romains, avaient tué en combat le stratège Sittas et s'étaient ralliés aux Perses[3]. Le traité dit perpétuel fut violé par Chosroès qui décida de se mettre en guerre. Justinien, à cette nouvelle, lui fit adresser par Anastase une exhortation à ne pas rompre le traité[4].

A ce moment, Vitigès, fait prisonnier par Bélisaire, fut envoyé à Constantinople[5], tandis que Chosroès, au cours de ses raids sur les frontières romaines, s'emparait de la ville de Sura et en réduisait les habitants en esclavage. Plus tard, cependant, il libéra tous les prisonniers, qui [25 a] étaient douze mille, moyennant deux cents livres. Candidus, évêque de Sergiopolis, avait promis de régler cette dette[6], mais il renia sa promesse et subit la juste conséquence de son geste.

D'autre part, Chosroès avait commencé le siège d'Hiérapolis, mais, lorsque l'évêque de Béroa lui eut payé deux mille livres d'argent, il leva le siège, après avoir convenu qu'il évacuerait aussi tout le Levant s'il recevait mille livres d'or[7].

Et Bouzès, stratège du Levant, qui ne se croyait pas en mesure de combattre Chosroès, errait çà et là. Chosroès, qui avait marché sur Béroa, exigeait de grosses sommes ; il avait reçu deux mille livres d'argent, mais il en réclamait encore autant et, comme on ne les lui donnait pas, il assiégea la ville avec vigueur, mais son évêque (il

1. Il est déjà question de cette réaction de Chosroès en I, 26, p. 137, 6-16.
2. C'est l'ambassadeur de Vitigès. Cf. II, 2, p. 156, 7-158, 19.
3. II, 3, p. 158, 20-162, 11.
4. Ambassade relatée en II, 4, p. 169, avec la teneur des lettres de Justinien. On sait que Chosroès rompit la paix en 540.
5. II, 4, p. 168, 20-22. Cette donnée du texte est transposée dans le sommaire après le récit de l'ambassade d'Anastase.
6. Sur la prise de Sura et les tractations avec Candidus, cf. II, 5, p. 172, 5-176, 9.
7. II, 6, p. 176, 10-180, 20.

μελετῶντα λῦσαι τὰς σπονδὰς διὰ τὴν τῶν Ῥωμαίων κατὰ Λιβύην ἐπικράτειαν (φθόνῳ γὰρ ἐβάλλετο) Οὐΐτιγις ὁ τῶν Γότθων βασιλεὺς διά τινων Λιγούρων κοινολογησάμενος μᾶλλον ἐπώτρυνεν· εἶτα καὶ Βασσάκου ἅμα τῶν Ἀρμενίων ἀποστάντων μὲν Ῥωμαίων καὶ Σίτταν τὸν στρατηγὸν ἐν μάχῃ ἀνελόντων, Πέρσαις δὲ προσχωρησάντων, τὰς ἀπεράντους σπονδὰς καλουμένας λύσας Χοσρόης πολεμεῖν ἔγνω, Ἰουστινιανὸς δὲ μαθὼν παραίνεσιν αὐτῷ δι' Ἀναστασίου προσῆγε μὴ παρασπονδεῖν.

Ἐν τούτῳ καὶ Οὐΐτιγις αἰχμάλωτος παρὰ Βελισαρίου ἐς Βυζάντιον ἀνεπέμφθη, Χοσρόης δὲ τὰ Ῥωμαίων ὅρια καταδραμὼν τὴν Σούρων πόλιν εἷλε καὶ Σουρήνας ἠνδραποδίσατο. Ὕστερον [25 a] μέντοι δισχιλίους καὶ μυρίους ὄντας τοὺς αἰχμαλώτους δυοῖν ὁμολογίᾳ κεντηναρίων ἀφῆκεν ἅπαντας, Κανδίδου τοῦ ἐπισκόπου Σεργιουπόλεως ἐκτῖσαι τὸ χρέος ὑποσχομένου· ὁ δὲ τῆς ὑποσχέσεως ἀλογήσας τὴν δικαίαν εἰσεπράττετο ἔκτισιν.

Χοσρόης δὲ τὴν Ἱεράπολιν πολιορκεῖν ἀρξάμενος, ἐπεὶ ὁ Βεροίας αὐτῷ ἐπίσκοπος ἀργύρου σταθμὰ δισχίλια ἔθετο, ἀπέστη τῆς πολιορκίας, ὁμολογήσας καὶ πάσης ἀποστῆναι τῆς Ἑῴας, εἰ δέκα χρυσοῦ κεντηνάρια λάβοι.

Βούζης δὲ ὁ τῆς Ἑῴας στρατηγός, ἀξιόμαχον ἑαυτὸν οὐκ οἰόμενος τῷ Χοσρόῃ, ὧδε κἀκεῖσε περιεπλανᾶτο. Χοσρόης δὲ ἐπὶ Βέροιαν στρατεύσας ᾔτει μὲν πολλὰ χρήματα, λαβὼν δὲ δισχίλια σταθμὰ ἀργυρίου ἄλλα τοσαῦτα προσεπεζήτει, μὴ διδούντων δὲ ἰσχυρῶς ἐπολιόρκει. Τοῦ δὲ σφῶν ἐπισκόπου

28 τῶν A : *om.* M || 29 Λιβύην M : Λιβύων A || 32 ἅμα A : ὅ τε ἅμα M¹ ὁ ἅμα M || 34/35 σπονδὰς καλουμένας A : καλουμένας σπονδὰς M || 38 ἐς A : εἰς M || 39 Σούρων A : Σύρον M || 40 Σουρήνας A : Συρίνους M.

[25 a] 1 δισχιλίους A : εἰς χιλίους M || 10 οὐκ οἰόμενος A²M¹ : οὐχ οἰόμενος AM || 13/14 διδούντων A : διδόντων M.

s'appelait Mégas) vint implorer Chosroès, qui laissa les gens de Béroa s'en aller sains et saufs où chacun d'eux le voulait. La plupart des soldats de la garnison se mirent volontairement en campagne avec Chosroès, parce que l'empereur les laissait sans solde[1].

Chosroès, qui avait réclamé sans succès de l'argent aux gens d'Antioche, assiégeait la ville; et, comme le siège était vigoureusement mené, Théoctiste et Moulatzès, avec les soldats du Liban qui étaient sous leurs ordres, sortirent en cachette et s'enfuirent, et ainsi Chosroès s'empara sans peine d'Antioche et en asservit les habitants[2]. Des ambassadeurs vinrent auprès de lui; c'étaient Jean, Rufin et Julien, le secrétaire privé; une longue discussion s'engagea entre eux et Chosroès, et, en fin de compte, ils firent accord aux conditions suivantes : Chosroès recevrait immédiatement des Romains cinq mille livres, il en toucherait cinq cents autres comme tribut annuel à perpétuité, il ne leur causerait plus aucun tort à l'avenir, des ambassadeurs seraient à nouveau envoyés par l'empereur pour ratifier le traité de paix[3].

Mais, malgré cette convention, Chosroès marchait sur Apamée, dont Thomas était alors évêque; il y obtenait de fortes sommes et, finalement, se retirait en emportant tous les objets du culte et toutes les offrandes. C'est alors qu'eut lieu le miracle du Précieux Bois qui donne la vie. L'auteur rapporte aussi comment Chosroès assista dans cette ville à une course de chars[4].

De là, il marcha encore sur Chalcis; moyennant deux

1. Sommaire très bref de II, 7, mais rien d'essentiel n'est omis.

2. Ces quelques lignes résument II, 8, p. 186, 5-191, 18. Elles ne donnent qu'une idée bien imparfaite du récit dramatique de Procope, qui se continue en II, 9, p. 194, 8-23, et II, 10, p. 195, 22-196, 8. L'événement se situe en 540. Cf. Stein, p. 488-490.

3. Tout ce que Photius rapporte sur les conditions de paix est repris à peu près mot pour mot à II, 10, p. 198, 15-24. Par contre, les noms des ambassadeurs qu'il cite ici ne figurent pas dans le texte de Procope.

4. Sommaire de II, 11, p. 200, 17-204, 14. Le miracle auquel Photius fait allusion ici fut l'apparition, au-dessus du Précieux Bois, d'une flamme qui y brilla durant toute une procession de supplication et qui ne s'éteignit que quand le Bois eut été replacé dans sa châsse. Cf. Stein, p. 491.

παραγενομένου (Μέγας ἦν ὄνομα αὐτῷ) καὶ Χοσρόην λιπαροῦντος τοὺς μὲν Βεροιαίους κακῶν ἀπαθεῖς ἀφῆκεν ἰέναι ὅπῃ φίλον ἑκάστῳ εἴη· οἱ δὲ στρατιῶται οἱ πλεῖστοι ἑκόντες εἵποντο συστρατευόμενοι Χοσρόῃ ὅτι αὐτοὺς ὁ βασιλεὺς τῶν συντάξεων ἀπεστέρει.

Χοσρόης δέ, ἐπεὶ χρήματα Ἀντιοχεῖς αἰτήσας οὐκ ἔλαβεν, ἐπολιόρκει τὴν Ἀντιόχειαν· σφοδρῶς δὲ πολιορκουμένης, Θεόκτιστος καὶ Μουλάτζης, ἅμα τῶν ἑπομένων αὐτοῖς ἀπὸ τοῦ Λιβάνου στρατιωτῶν, ὑπεξελθόντες ἔφυγον, καὶ οὕτω Χοσρόης ἀταλαιπώρως Ἀντιόχειαν παρεστήσατο καὶ τοὺς ἐν αὐτῇ ἠνδραποδίσατο. Πρέσβεων δὲ παρ' αὐτὸν ἡκόντων Ἰωάννου τε τοῦ Ῥουφίνου καὶ Ἰουλιανοῦ τοῦ γραμματέως τῶν ἀπορρήτων, καὶ πολλῆς δικαιολογίας ἀναμεταξὺ αὐτῶν τε καὶ Χοσρόου γεγενημένης, τέλος ἀλλήλοις συνέβησαν ἐφ' ᾧ Χοσρόην ἐν μὲν τῷ παραυτίκα κεντηνάρια πεντήκοντα πρὸς Ῥωμαίων λαβόντα, πέντε δὲ φερόμενον ἐπέτειον ἄλλον δασμὸν ἐς τὸν πάντα αἰῶνα, μηδὲν αὐτοὺς ἐργάσασθαι περαιτέρω κακόν· πρέσβεις τε πάλιν παρὰ βασιλέως στελλομένους τὰς ἀμφὶ τῇ εἰρήνῃ σπονδὰς ἐν βεβαίῳ θήσεσθαι.

Ἀλλὰ καίτοι ταῦτα θέμενος Χοσρόης, ἐπί τε τὴν Ἀπάμειαν ᾔει, Θωμᾶ τότε ἀρχιερατεύοντος, καὶ χρήματα μεγάλα εἰσεπράττετο· τέλος τά τε ἱερὰ καὶ τὰ ἀναθήματα πάντα λαβὼν ἀπιὼν ᾤχετο. Ἐν ᾧ καὶ περὶ τῶν τιμίων καὶ ζωοποιῶν ξύλων τεθαυματούργηται. Εἴρηται καὶ ὅπως Χοσρόης ἱπποδρόμιον ἐκεῖ ἐθεάσατο.

Ἀλλ' ἐκεῖθεν Χοσρόης ἐπὶ Χαλκίδα πάλιν ἐπορεύετο, ὑπὲρ ἧς

15 παραγενομένου M : παραγεναμένου A || **18** συστρατευόμενοι A : στρατευόμενοι M || **18/19** ὁ βασιλεὺς A : *om.* M || **30** πρὸς A : παρὰ M || **31** ἄλλον A : μᾶλλον M || ἐς A : εἰς M || **41** πάλιν A : πόλιν M.

[25 b] cents livres qu'il reçut des habitants, il s'abstint de l'assiéger[1]. Puis il marcha sur Édesse[2]; moyennant deux cents livres, mais aussi devant la menace de certains avertissements divins[3], il ne l'assiégea pas non plus. Édesse est cette ville où vécut Augar et où eut lieu le miracle du Christ en sa faveur. Cet Augar était venu à la cour d'Auguste, l'empereur romain de l'époque; il fut son grand ami et ne réussit que par un stratagème à rentrer dans son pays[4].

Quant à Chosroès, il avait quitté Édesse et se remettait en marche. C'est à ce moment-là aussi que Justinien écrivit à ses ambassadeurs pour donner son accord sur la conclusion ferme du traité[5]. Et Chosroès tirait encore de l'argent de la population de Constantine, marchait sur Daras et mettait le siège devant cette ville que défendait le stratège Martin; mais, incertain du succès, il perçut mille livres d'argent et se retira en Perse[6]. Il fonda en Assyrie une ville à une journée de marche de Ctésiphon, l'appela Antioche de Chosroès et y établit tous les gens d'Antioche qu'il traita avec beaucoup de bienveillance et de bonne grâce; il décida qu'ils n'auraient d'autre chef que lui-même et il s'attachait à les séduire par des courses de chars et par d'autres plaisirs[7].

Bélisaire, rappelé d'Italie, fut envoyé commander contre Chosroès et contre les Perses au début du printemps; arrivé en Mésopotamie, il équipa avec soin et rassura l'armée, qui était presque dépourvue d'armes et démoralisée devant le seul nom des Perses[8]. De son côté, Chosroès, incité par les Lazes, qui, avec leur chef, Goubazès,

1. II, 12, p. 204, 15-206, 6.
2. L'épisode d'Édesse est relaté en II, 12, p. 205, 17-210, 6.
3. Chosroès fut subitement atteint d'une maladie à la face.
4. Procope rapporte en long et en large l'histoire de ce personnage en II, 12, p. 206, 1-209 15. Il avait entendu parler des miracles du Christ et lui avait demandé de venir vivre à Édesse et de le guérir d'une maladie. Jésus lui aurait répondu en lui promettant la guérison et Augar aurait été guéri dès qu'il aurait reçu la lettre du Christ.
5. II, 13, p. 210, 7-9.
6. Fin de l'été 540. Cf. II, 13, p. 211, 4-214, 11.
7. Sommaire de II, 14, p. 214, 12-215, 3, avec beaucoup d'emprunts textuels.
8. En 541. Cf. II, 14, p. 215, 16-216, 12; II, 16, p. 222, 9-15.

[25 b] δύο λαβὼν κεντηνάρια παρὰ τῶν οἰκούντων ἀπολιόρκητον εἴασε. Καὶ ἐπὶ Ἔδεσσαν δὲ πορευθείς, δύο λαβὼν κεντηνάρια, τισὶ δὲ καὶ θεοσημείαις ἀπειληθείς, ἀπολιόρκητον εἴασε κἀκείνην. Αὕτη ἐστὶν Ἔδεσσα ἐν ᾗ Αὐγαρός τε καὶ τὰ περὶ Αὔγαρον πάλαι πρὸς Χριστοῦ ἐπράχθη. Οὗτος δ'ὁ Αὔγαρος καὶ παρὰ Αὔγουστον τὸν τότε Ῥωμαίων αὐτοκράτορα παραγεγονὼς φίλος τε ἐς τὰ μάλιστα ἐχρημάτισε, καὶ τὴν ἐς τὰ οἰκεῖα ἐπάνοδον σοφίᾳ κατεπράξατο.

Ἀλλ' ὅ γε Χοσρόης ἐξ Ἐδέσσης ἀπάρας ἐπορεύετο. Τότε καὶ Ἰουστινιανὸς ἔγραψε τοῖς πρέσβεσιν ἐπιτελέσειν τὰ συντεθέντα ὁμολογῶν. Χοσρόης δὲ ἔτι Κωνσταντιαίους χρήματα εἰσεπράττετο καὶ ἐπὶ Δαρὰς ἐλθὼν ἐπολιόρκει τὴν πόλιν, Μαρτίνου τοῦ στρατηγοῦ ἔνδον μαχομένου. Ἀπορήσας δὲ τῆς πολιορκίας, καὶ χίλια σταθμὰ ἀργύρου λαβών, ἐς τὰ Περσῶν ἤθη ἐχώρει, καὶ τοὺς Ἀντιοχεῖς ἅπαντας, πόλιν ἐν Ἀσσυρίοις δειμάμενος ὁδὸν ἡμέρας ἀπὸ Κτησιφῶντος διέχουσαν, Ἀντιόχειάν τε τὴν Χοσρόου καλέσας, ἐν αὐτῇ συνῴκισε, πολλῇ σωφροσύνῃ καὶ χάριτι ἐς αὐτοὺς χρησάμενος, καὶ οὐδενὶ ὑποκεῖσθαι αὐτοὺς τῶν ἀρχόντων πλὴν ἑαυτῷ θεσπίσας, ἱπποδρομίαις τε καὶ ταῖς ἄλλαις ἐψυχαγώγει τέρψεσιν.

Ὅτι Βελισάριος ἐξ Ἰταλίας μετακληθεὶς στρατηγὸς ἐπὶ Χοσρόην καὶ Πέρσας ἅμα ἦρι ἀρχομένῳ ἐστάλη, καὶ ἐν Μεσοποταμίᾳ γενόμενος ἄνοπλον ὄντα σχεδόν τι τὸν στρατὸν καὶ κατεπτηχότα τὸ Περσῶν ὄνομα ὥπλιζέ τε ἐπιμελῶς καὶ ἐπιθάρρυνε. Χοσρόης δέ, Λαζῶν αὐτὸν ἐπαγομένων, ἅτε δὴ αὐτῶν τε καὶ Γουβάζου τοῦ σφῶν ἡγεμόνος Πέρσαις προσκεχωρηκότων διὰ τὴν

[25 b] 1 λαβὼν κεντηνάρια A : κεντηνάρια λαβὼν M ‖ 15 ἀργύρου A : ἀργυρίου M ‖ 16 ἅπαντας A : πάντας M ‖ 18 τὴν Χοσρόου A : *om.* M ‖ 19 συνῴκισε M : συνῴκησε A ‖ 20 αὐτοὺς *hic* A : *post* πλὴν v. 21 *ponit* M ‖ 21 ἑαυτῷ A : ἑαυτοῦ M ‖ 25/26 σχεδόν τι A : *om.* M ‖ 28 Γουβάζου A : Γουνάζου M ‖ 29 προσκεχωρηκότων A : προκεχωρηκότων M.

étaient passés aux Perses à cause des exactions et des trafics de Jean, il se hâtait vers Pétra, ville côtière de Colchide sur le Pont-Euxin, et l'attaquait sans succès tant que Jean fut là, mais, quand celui-ci, blessé d'une flèche à la gorge, fut mort, Chosroès s'empara de la ville. Toutefois, il épargna la population : il accepta sa promesse de soumission et il se contenta de piller les richesses que Jean s'était faites par ses monopoles et qui étaient considérables[1].

Bélisaire tenta de s'emparer de Nisibis et ne le put[2], mais il mit le siège devant la ville des Sisauriens ; il la força et lui imposa un traité. Blèschamès, le commandant de la place, et les plus notables des Perses qui y avaient [26 a] été capturés furent dirigés sur Byzance. Il envoya Aréthas avec une armée chez les Assyriens et fit razzier ce pays ; les compagnons d'Aréthas s'y firent beaucoup d'argent et ils ne voulaient pas revenir chez Bélisaire. Ce dernier avait son armée éprouvée par la maladie ; il ignorait encore ce qui se passait chez Aréthas ; Rhécithangus et Théoctiste étaient sur le point de se séparer de lui pour aller protéger la Phénicie, où Alamundar faisait des raids. C'est dans ces circonstances qu'il quitta la Perse pour rentrer dans son pays, car il était appelé à Byzance par l'empereur[3].

64.

Lu de Théophane de Byzance[4] dix livres d'histoire.

Le premier livre commence avec la guerre perse, qui éclata après la rupture du traité conclu entre l'empereur Justinien et Chosroès, le roi des Perses. La rupture fut

1. II, 15-17.
2. II, 18 est résumé en ces quelques mots.
3. Ce dernier paragraphe donne le contenu de II, 18.
4. Il ne faut pas confondre ce personnage avec son homonyme qui a vécu de 758 à 818 et dont nous avons la grande *Chronique* (éd. C. De Boor, Leipzig, 1883-1885). Celui dont il s'agit ici a vécu à la fin du VIe siècle de notre ère et nous n'avons de lui que ce que Photius nous en a gardé. L'intérêt principal de cette notice est dans ce qu'elle rapporte sur l'introduction des vers à soie à Byzance (cf. K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 243).

Ἰωάννου φορολογίαν τε καὶ καπηλείαν, ἐπὶ Πέτρας τὴν πόλιν, ἐπιθαλασσίαν οὖσαν ἐν Κόλχοις πρὸς τῷ Εὐξείνῳ καλουμένῳ πόντῳ, ἠπείγετο, καὶ ταύτην πολιορκῶν, ἕως μὲν Ἰωάννης περιῆν, οὐδὲν ἤνυεν, ἐπεὶ δὲ βέλει τρωθεὶς τὸν τράχηλον ἐτελεύτησε, τὴν πόλιν παρεστήσατο. Τοὺς μέντοι ἐνοικοῦντας ἀπαθεῖς κακῶν ἀφῆκεν· ὁμολογίᾳ γὰρ αὐτοὺς προσελάβετο, καὶ μόνα τὰ τοῦ Ἰωάννου χρήματα, ἅπερ ἀπὸ τοῦ μονοπωλίου αὐτῷ συνείλεκτο, ἐληΐσατο πολὺ πλῆθος ὄντα.

Βελισάριος δὲ Νισίβιδος μὲν ἀποπειράσας οὐδὲν ἴσχυσε, τὴν Σισαύρων δὲ πόλιν πολιορκήσας καὶ βιασάμενος ὁμολογίᾳ παρεστήσατο, Βλησχάμην τε τὸν στρατηγὸν καὶ τοὺς λογιωτάτους Περ- [26 a] σῶν ἐν αὐτῷ λαβὼν ἐς τὸ Βυζάντιον ἔπεμψε καὶ Ἀρέθαν ἅμα στρατῷ ἐν Ἀσσυρίοις πέμψας τὰ ἐκείνῃ χωρία ἐληΐζετο· ἐξ ἧς χρήματα πολλὰ οἱ περὶ Ἀρέθαν περιβαλλόμενοι οὐκ ἤθελον ὑποστρέφειν ἐπὶ Βελισάριον. Βελισάριος δὲ τοῦ στρατοῦ νοσοῦντος καὶ τῶν περὶ Ἀρέθαν ἀγνοουμένων, καὶ Ῥεκιθάγγου καὶ Θεοκτίστου ἀποπορεύεσθαι μελλόντων ἐς φυλακὴν τῶν περὶ Φοινίκην χωρίων ἃ ὑπὸ Ἀλαμουνδάρου κατετρέχετο, διὰ ταῦτα ἐξ ἠθῶν τῶν Περσῶν ἐς τὰ οἰκεῖα ἐπανήει, καὶ ἐς Βυζάντιον παρὰ βασιλέως μετεπέμπετο.

64

Ἀνεγνώσθη Θεοφάνους Βυζαντίου ἱστορικῶν λόγοι δέκα.

Ἄρχεται δὲ ὁ πρῶτος λόγος ἀπὸ τοῦ Περσικοῦ πολέμου τοῦ συστάντος μετὰ τὴν διάλυσιν τῶν

38 πολὺ πλῆθος A : πολυπληθῆ M.

[26 a] 2 ἐν Ἀσσυρίοις A : πρὸς Ἀσσυρίους M ‖ ἐκείνῃ A : ἐκεῖσε M ‖ 8 Φοινίκην M : Φοινίκων A ‖ κατετρέχετο A : κατεστρέφετο M ‖ 9 ἐς A : εἰς M ‖ 12 Θεοφάνους A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ 13 δὲ A : *om.* M.

consommée par Chosroès lui-même et Justin, successeur de Justinien[1], à la fin de sa deuxième année de règne. Commencé là, le récit est conduit jusqu'à la dixième année de cette guerre même[2].

L'auteur rappelle, dans ce premier livre de son ouvrage, qu'il a aussi écrit l'histoire de Justinien ; il est en tout cas certain qu'à la suite des six présents livres, il en a encore composé d'autres.

Il raconte dans ce livre comment le traité fut violé. Justin faisait réclamer par Comentiolus Souania à Chosroès ; ce dernier promettait, mais ne s'exécutait pas. Il raconte aussi comment toute la Mésopotamie entra dans une effervescence qui fut le prélude des maux qui allaient arriver.

A l'est du Tanaïs habitent les Turcs autrefois dénommés Massagètes et que les Perses appellent dans leur langue « Kermichions ». Ces tribus, elles aussi, à cette époque, envoyèrent cadeaux et ambassadeurs à l'empereur Justin[3] en lui demandant de ne pas faire accueil aux Avars. L'empereur accepta leurs cadeaux, répondit à leurs témoignages d'amitié et les renvoya chez eux. Quand, plus tard, les Avars se présentèrent et demandèrent à occuper la Pannonie et à bénéficier d'un traité de paix, par égard pour la parole donnée aux Turcs et pour la convention faite avec eux, Justin ne traita pas avec les Avars[4].

L'élevage des vers à soie fut connu à Byzance grâce à un Perse sous le règne de Justinien : auparavant, les Romains l'ignoraient. Ce Perse, venu de chez les Chinois, avait emporté dans une canne creuse des œufs de ver à soie. Il les garda vivants jusqu'à Byzance et, au début du [26 b] printemps, il leur fit manger des feuilles de mûrier. Nourris par les feuilles, ces vers développèrent des ailes

1. A régné de 565 à 578.

2. En réalité, le récit va de 566 à 581. On sait que Justin avait voulu renoncer à l'habitude de traiter avec les Barbares pour de l'argent.

3. C'est en 568 que la cour de Byzance avait reçu cette ambassade et de bons rapports s'étaient noués entre les Turcs et l'Empire. Cf. Diehl et Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, P. U. F., 1936, p. 128.

4. Sur leur irruption et leur installation dans les Balkans, cf. Ostrogorsky, p. 111 ; Diehl et Marçais, *op. cit.*, p. 131-133.

σπονδῶν ἃς Ἰουστινιανὸς ὁ βασιλεὺς καὶ Χοσρόης ὁ Περσῶν ἀλλήλοις ἔθεντο, ἔλυσε δὲ Χοσρόης τε αὐτὸς καὶ Ἰουστῖνος διάδοχος Ἰουστινιανοῦ καταστάς, δευτέρου ἔτους τῆς ἀρχῆς αὐτοῦ περαιουμένου. Ἀρχόμενος δὲ ἐντεῦθεν τῆς ἱστορίας κάτεισι μέχρι δεκάτου ἔτους αὐτοῦ τοῦ πολέμου.

Μέμνηται δὲ ἐν τῷδε τῷ πρώτῳ τοῦ βιβλίου λόγῳ καὶ τὰ κατὰ Ἰουστινιανὸν ἱστορῆσαι· οὐ μὴν ἀλλὰ δῆλός ἐστιν ὡς καὶ ἐφεξῆς τῶν δέκα λόγων ἑτέρους συνέταξε.

Διέξεισι δὲ ἐν μὲν τῷδε τῷ λόγῳ ὅπως αἱ σπονδαὶ συνεχύθησαν Ἰουστίνου μὲν διὰ Κομεντιόλου Σουανίαν παρὰ Χοσρόου ἀπαιτοῦντος, αὐτοῦ δὲ ὑποτιθεμένου, οὐ μέντοι διδοῦντος, ὅπως τε ἡ Μεσοποταμία πᾶσα ἐσείσθη, προοίμιον τῶν ἐπελευσομένων κακῶν γενομένη.

Ὅτι τὰ πρὸς Εὖρον ἄνεμον τοῦ Ταναΐδος Τοῦρκοι νέμονται, οἱ πάλαι Μασσαγέται καλούμενοι, οὓς Πέρσαι οἰκείᾳ γλώσσῃ Κερμιχίωνάς φασι. Καὶ αὐτοὶ δὲ ἐν τῷ τότε δῶρα καὶ πρέσβεις πρὸς βασιλέα Ἰουστῖνον ἔστειλαν, δεόμενοι μὴ ὑποδέξασθαι αὐτὸν τοὺς Ἀβάρους. Ὁ δὲ τὰ δῶρα λαβὼν καὶ ἀντιφιλοφρονησάμενος ἀπέλυσεν εἰς τὰ οἰκεῖα. Τοῖς δὲ Ἀβάροις ὕστερον ἐλθοῦσι, καὶ Παννονίαν οἰκῆσαι καὶ εἰρήνης τυχεῖν δεομένοις, διὰ τὸν πρὸς τοὺς Τούρκους λόγον καὶ τὰς συνθήκας οὐκ ἐσπείσατο.

Ὅτι τὴν τῶν σκωλήκων γένεσιν ἀνὴρ Πέρσης βασιλεύοντος Ἰουστινιανοῦ ἐν Βυζαντίῳ ὑπέδειξεν οὔπω πρότερον ἐγνωσμένην Ῥωμαίοις. Οὗτος δὲ ἐκ Σηρῶν ὁρμηθεὶς ὁ Πέρσης τὸ σπέρμα τῶν σκωλήκων ἐν νάρθηκι λαβὼν μέχρι Βυζαντίου διεσώσατο, καὶ τοῦ ἔαρος [26 b] ἀρξαμένου ἐπὶ τὴν τροφὴν τῶν συκαμίνων φύλλων ἐπαφῆκε τὰ σπέρματα· τὰ δὲ τραφέντα τοῖς φύλλοις ἐπτε-

15 Ἰουστινιανὸς A : Ἰουστῖνος M ‖ **18** αὐτοῦ A : αὐτῷ M ‖ **22** καὶ A : *om.* M ‖ **23** μὲν A : *om.* M ‖ **26** διδοῦντος A : διδόντος M ‖ **28** τὰ Bekker : τε *codd.* ‖ τοῦ A : *om.* M ‖ **32** αὐτὸν A¹M : αὐτῶν A ‖ **39** Σηρῶν M : Περσῶν A.

et accomplirent tout leur travail. L'empereur Justin, en révélant, plus tard, leur mode d'élevage et leur travail aux Turcs, les stupéfia, car les Turcs occupaient alors les comptoirs et les ports des Chinois. Auparavant, c'étaient les Perses qui les occupaient, mais quand Ephthalanus, roi des Ephthalites, qui avait donné son nom à la peuplade, eut vaincu Pérozès et les Perses, ceux-ci furent dépouillés de ces possessions et les Ephthalites s'en rendirent maîtres ; ces derniers furent, un peu plus tard, vaincus par les Turcs, qui leur enlevèrent ces possessions à leur tour. Justin envoya Zémarque en ambassade chez les Turcs[1]. Zémarque traita les Turcs avec magnificence et fut reçu avec les plus grandes marques d'amitié, puis rentra à Byzance. C'est ce qui détermina Chosroès à conduire une expédition contre les Éthiopiens, alliés des Romains, appelés autrefois Macrobites et maintenant Homérites. Le roi des Homérites, appelé Sanatourkès, fut pris vivant par le « mirane », général perse ; la ville fut détruite et la population asservie[2].

L'auteur rapporte aussi comment les Arméniens, maltraités par Sourènas surtout à cause de leur foi, conspirèrent et firent assassiner Sourènas par Vardane, dont Sourènas avait fait tuer le frère, Manuel, et par un autre, un certain Vardès ; ils se détachèrent des Perses et passèrent aux Romains ; ils abandonnèrent la ville de Doubios qu'ils habitaient et ils pénétrèrent en territoire romain[3]. Ce fut la raison principale de la rupture du traité conclu entre les Perses et les Romains. On vit aussitôt se détacher également les Ibères, qui, sous la conduite de Gorgénès, passèrent aux Romains. Les Ibères avaient alors Tiphilis comme capitale[4].

Marcien, neveu de l'empereur Justin, élu stratège du Levant, fut envoyé faire la guerre contre Chosroès la hui-

1. Cette ambassade a eu lieu en 569. Cf. Stein, p. 773 et note 2 ; Vasiliev, *Hist. de l'empire byz.*, t. I, p. 221.

2. Sur le problème de la soie à Byzance, cf. Stein, *op. cit.*, p. 769-773, et Excursus Z, p. 843-845.

3. A propos de cette révolte (qui se situe en 572) et de ses conséquences, cf. Diehl et Marçais, *op. cit.*, p. 129 ; R. Grousset, *L'empire du Levant*, Paris, Payot, 1949, p. 82-83.

4. Les Ibères étaient une tribu du Caucase.

ροφύησέ τε καὶ τἆλλα εἰργάσατο. Ὧν τήν τε γένεσιν καὶ τὴν ἐργασίαν ὁ βασιλεὺς Ἰουστῖνος ὕστερον τοῖς Τούρκοις ὑποδείξας ἐθάμβησεν. Οἱ γὰρ Τοῦρκοι τότε τά τε Σηρῶν ἐμπόρια καὶ τοὺς λιμένας κατεῖχον. Ταῦτα δὲ πρὶν μὲν Πέρσαι κατεῖχον, Ἐφθαλάνου δὲ τοῦ Ἐφθαλιτῶν βασιλέως, ἐξ οὗ καὶ τὸ γένος ἔσχε τὴν κλῆσιν, Περόζην καὶ Πέρσας νικήσαντος ἀφῃρέθησαν μὲν τούτων οἱ Πέρσαι, δεσπόται δὲ κατέστησαν Ἐφθαλῖται· οὓς μικρῷ ὕστερον μάχῃ νικήσαντες Τοῦρκοι ἀφεῖλον ἐξ αὐτῶν καὶ ταῦτα. Ἰουστῖνος δὲ Ζήμαρχον ἐς τοὺς Τούρκους πρέσβυν ἀπέστειλεν· ὃς καὶ λαμπρῶς ἑστιάσας τε τοὺς Τούρκους καὶ ἐς τὰ μάλιστα φιλοφρονηθεὶς ἐς τὸ Βυζάντιον ἐπανήει. Διὸ καὶ ὁ Χοσρόης ἐπ' Αἰθίοπας φίλους ὄντας Ῥωμαίοις, τοὺς πάλαι μὲν Μακροβίους νῦν δὲ Ὁμηρίτας καλουμένους, ἐστράτευσε καὶ τόν τε βασιλέα τῶν Ὁμηριτῶν Σανατούρκην διὰ μηράνους τοῦ Περσῶν στρατηγοῦ ἐζώγρησε, τήν τε πόλιν αὐτῶν ἐξεπόρθησε, καὶ τὸ ἔθνος παρεστήσατο.

Διέξεισι δὲ καὶ ὅπως Ἀρμένιοι ὑπὸ Σουρήνου κακούμενοι, καὶ μάλιστα περὶ τὴν εὐσέβειαν, τόν τε Σουρήναν ὁμοφρονήσαντες διὰ Οὐαρδάνου οὗ τὸν ἀδελφὸν Μανουὴλ ἐτύγχανεν ἀνελών, καὶ δι' ἑτέρου τινὸς Οὐάρδου ἀνεῖλον, καὶ Περσῶν ἀποστάντες Ῥωμαίοις προσεχώρησαν, τὸ Δούβιος τὸ πόλισμα, ἐν ᾧ κατῴκουν, ἀπολιπόντες καὶ πρὸς τὰ Ῥωμαίων ἤθη γενόμενοι καὶ τοῦτο μάλιστα γέγονε τῆς τῶν Περσῶν πρὸς Ῥωμαίους σπονδῶν καταλύσεως αἴτιον. Ἀπέστησαν δὲ παραυτίκα καὶ Ἴβηρες, καὶ προσεχώρησαν Ῥωμαίοις, Γοργένους αὐτῶν ἡγεμονεύοντος· ἦν δὲ τῶν Ἰβήρων τότε ἡ Τίφιλις μητρόπολις.

Ὅτι Μαρκιανὸς ὁ τοῦ Ἰουστίνου τοῦ βασίλεως ἐξάδελφος, τῆς Ἕω χειροτονηθεὶς στρατηγός, εἰς τὸν πρὸς Χοσρόην

[26 b] 4 τοῖς A : *om.* M ‖ 7 δὲ τοῦ AM[1] : τοῦ M ‖ 16 Ῥωμαίοις A[1]M : Ῥωμαίους A ‖ 17 τε A : *om.* M ‖ 21 Σουρήνου A : σουρίνου M[1] συρίνου M ‖ 30 Τίφιλις A : Τίφλις M.

tième année du règne de Justin. Jean, stratège d'Arménie, et le général perse, le mirane, appelé aussi Baramanès [1], réunissaient l'expédition. Avec les Arméniens combattaient les Colches, les Abasges et Saroès, roi des Alains. Avec le mirane, les Sabires, les Daganes [2] et la tribu des Dilmaïni [3]. Marcien livra bataille au mirane aux environs de la ville de Nisibis et le mit en fuite ; il lui avait tué douze cents [27 a] hommes dans la bataille et il avait fait soixante-dix prisonniers ; chez les Romains, il y avait eu sept tués. Il assiégeait déjà les murs de Nisibis quand Chosroès apprit la nouvelle ; rassemblant quarante mille cavaliers et plus de cent mille fantassins, il se hâtait de secourir la place et d'attaquer les Romains ; à ce moment, on accusa fortement Marcien auprès de l'empereur d'aspirer au trône ; l'empereur se laissa convaincre et le démit de son commandement pour nommer à sa place Théodose, fils de Justinien, surnommé Tzirus. Il s'ensuivit une mutinerie ; les Romains abandonnèrent le siège et Chosroès investit et réduisit Daras [4].

65.

Lu de Théophylacte, ancien préfet et secrétaire impérial, une *Histoire* [5] en huit livres. Ce Théophylacte est d'origine égyptienne.

Son style a une certaine grâce ; toutefois, l'abus des mots figurés et de l'allégorie mène à une certaine froideur et à un manque de goût puéril ; en outre, l'introduction

1. Bahram Mihran.
2. Tribus du Caucase et clans huns.
3. Nationalité indéterminée.
4. Ces événements terminent une première guerre perse en 574. La prise de Daras était une telle catastrophe que Justin en devint fou. Cf. Vasiliev, *op. cit.*, I, p. 222 ; Goubert, *Byzance avant l'Islam*, t. I, p. 68-69. La perte de l'œuvre de Théophane ne nous permet pas de juger le sommaire en toute connaissance de cause, mais sa lecture laisse l'impression d'un résumé complet et systématique qui semble s'attacher surtout aux événements importants.
5. Cette *Histoire* est conservée (éd. C. De Boor, Leipzig, Teubner, 1887). L'auteur vivait sous le règne d'Héraclius (610-640). Cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 247-251. Je le cite d'après Bekker, Bonn, 1834.

πόλεμον ὀγδόῳ ἔτει τῆς Ἰουστίνου βασιλείας ἐξαποστέλλεται. Ἰωάννης δὲ ὁ τῆς Ἀρμενίας στρατηγὸς καὶ μιράνης ὁ τῶν Περσῶν, ὁ καὶ Βαραμαάνης, τὴν στρατείαν συνήθροιζον. Καὶ τοῖς μὲν Ἀρμενίοις συνεμάχουν Κόλχοι, Ἀβασγοὶ καὶ Σαρώης ὁ Ἀλανῶν βασιλεύς, τῷ δὲ μιράνῃ Σάβιροι καὶ Δάγανες καὶ τὸ Διλμαϊνὸν ἔθνος. Πολεμήσας δὲ ὁ Μαρκιανὸς τὸν μιράνην περὶ τὴν Νισιβηνῶν πόλιν αὐτὸν μὲν ἐς φυγὴν ἔτρεψεν, ἀνεῖλε δὲ ἐν τῇ μάχῃ χιλίους καὶ διακοσίους, καὶ [27 a] ζῶντες ἐλήφθησαν ο´ Ῥωμαίων δὲ ἄνδρες ἀνῃρέθησαν ζ´· ἐπολιόρκει τε ἤδη καὶ τὸ τῶν Νισιβηνῶν τεῖχος. Χοσρόης δὲ ταῦτα μαθὼν τεσσαράκοντα μὲν χιλιάδας ἱππέων, πεζῶν δὲ ὑπὲρ τὰς ἑκατὸν συναγείρας, ἠπείγετο βοηθεῖν καὶ πολεμεῖν Ῥωμαίους. Ἐν τούτῳ δὲ διαβάλλεται ὁ Μαρκιανὸς τῷ βασιλεῖ ὡς ἐρῶν τυραννίδος, καὶ βασιλεὺς πεισθεὶς αὐτὸν μὲν παρέλυσε τῆς ἀρχῆς, Θεόδωρον ἀντικαταστήσας τὸν τοῦ Ἰουστινιανοῦ παῖδα, Τζίρον ἐπίκλην. Ἀταξίας δὲ διὰ ταῦτα συμβάσης τῆς τε πολιορκίας Ῥωμαῖοι ἀπέσχοντο, καὶ Χοσρόης τὸ Δαρὰς πολιορκήσας παρεστήσατο.

65

Ἀνεγνώσθη Θεοφυλάκτου ἀπὸ ἐπάρχων καὶ ἀντιγραφέως ἱστοριῶν λόγοι ὀκτώ. Ἔστι δὲ οὗτος ὁ Θεοφύλακτος τῷ γένει Αἰγύπτιος.

Ἡ μέντοι φράσις αὐτῷ ἔχει μέν τι χάριτος, πλήν γε δὴ ἡ τῶν τροπικῶν λέξεων καὶ τῆς ἀλληγορικῆς ἐννοίας κατακορὴς χρῆσις εἰς ψυχρολογίαν τινὰ καὶ νεανικὴν ἀπειροκαλίαν ἀποτελευτᾷ.

36 συνήθροιζον AM[1] : συνάθροιζον A.

[27 a] 4 ἱππέων M : ἱππέας A ‖ 5 Ῥωμαίους A : Ῥωμαίοις M ‖ 7 βασιλεὺς πεισθεὶς A : πεισθεὶς ὁ βασιλεὺς M ‖ 9 συμβάσης A[3]M : συμπάσης A.

intempestive du langage sentencieux atteste un souci exagéré et fort vain de la recherche ; quant au reste, il n'y a pas de quoi le blâmer [1]. Il commence son récit au règne de Maurice et le poursuit jusqu'à la proclamation de Phocas [2].

Dans le premier livre, il raconte comment Maurice fut proclamé empereur par Tibère au temps où Jean était chef de l'Église de Constantinople et il rapporte les avertissements qui furent adressés à Maurice par la voix du questeur Jean, mandaté pour parler à Maurice lui-même et au peuple au nom de l'empereur ; comment l'empereur fiança sa fille à Maurice et mourut le lendemain de la proclamation de celui-ci. Avant de mourir, il vit une apparition qui lui dit : « Voici, ô Tibère, ce que te dit la Très Sainte Trinité : les temps de la tyrannie impie n'arriveront pas sous ton règne ». C'était là pour lui l'annonce d'un drame : celui de la tyrannie sacrilège sous le cruel Phocas [3].

Il raconte aussi qu'avec les Avars, qui déjà, auparavant, avaient assiégé Sirmium, Maurice fit un traité par lequel il convenait avec les Barbares de leur payer en [27 b] argent et en étoffes quatre-vingt mille pièces d'or. La convention tint deux ans, mais fut rompue à cause des désirs sans limite des Barbares, qui réclamaient un supplément de vingt mille pièces d'or ; d'où la rupture du traité [4] et la prise par les Barbares de la place de Singèdon et d'Augusta et de Vimia ; ils assiégèrent également

1. Photius a très bien caractérisé cet auteur assez pédant, dont le goût pour la recherche apparaît dès son prologue dialogué entre Histoire et Philosophie. Les renseignements sommaires sur Théophylacte qu'on lit au début du « codex » ne figurent pas dans le texte.

2. Soit 582-602. Sur ces événements, outre les histoires générales de l'empire, lire P. Goubert, S. J., *Byzance avant l'Islam*, Paris, de Boccard, t. I : *Byzance et l'Orient sous les successeurs de Justinien. L'empereur Maurice* (1951).

3. Ce paragraphe résume I, 1, et I, 2. Photius reprend textuellement à l'auteur les paroles adressées à Tibère par l'apparition (p. 36, 17-19). La réflexion qui termine ce passage du sommaire doit être personnelle à Photius.

4. Événements de 582. Théophylacte les raconte en I, 3, p. 39, 4-40, 3. Photius reprend presque mot pour mot ce qui touche aux clauses du traité.

Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἡ τῆς γνωμολογίας οὐκ ἐν καιρῷ παρενθήκη φιλοτιμίας ἐστὶ περιέργου καὶ περιττῆς. Τὰ δ' ἄλλα οὔ τι εἰς μῶμον ἥκει. Ἄρχεται δὲ ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τοῦ Μαυρικίου, καὶ κάτεισι μέχρι τῆς Φωκᾶ ἀναρρήσεως.

Ἐν μὲν οὖν τῷ πρώτῳ λόγῳ διέξεισιν ὅπως ὁ Μαυρίκιος ὑπὸ Τιβερίου τοῦ βασιλέως ἀναγορεύεται βασιλεύς, Ἰωάννου κατ' ἐκεῖνο καιροῦ τῆς Κωνσταντινουπολιτῶν ἐκκλησίας προεστηκότος· ὅσα τε εἰς νουθεσίαν εἶπε Μαυρικίου, Ἰωάννῃ τῷ κυαίστορι χρώμενος ὑπουργῷ τῶν λόγων, ὃς πρός τε αὐτὸν Μαυρίκιον καὶ τὸν δῆμον τὴν ἐν τῷ λόγῳ πρᾶξιν ἐτάχθη πληροῦν τοῦ βασιλέως· ὅπως τε αὐτῷ τὴν θυγατέρα κατενεγγύησεν· ὅπως τε τῇ ὑστεραίᾳ τῆς Μαυρικίου ἀναρρήσεως ἐτελεύτησε, καὶ ὡς πρὶν ἢ τελευτῆσαι αὐτὸν εἶδεν ὄψιν λέγουσαν αὐτῷ· « Τάδε σοι, Τιβέριε, τὸ τρισάγιον λέγει· οἱ τύραννοι τῆς ἀσεβείας ἐπὶ τῆς σῆς βασιλείας οὐ φοιτήσουσι χρόνοι ». Ἦν δ' ἄρα ταῦτα ἐκεῖνα τραγῳδίας τινὸς προαγόρευσις τῆς ἀνὰ τὸν παλαμναῖον Φωκᾶν ἀνοσιουργοῦ τυραννίδος.

Ἔτι δὲ καὶ ὡς πρὸς Ἀβάρους ἤδη μικρῷ πρόσθεν τὸ Σίρμιον πολιορκήσαντας Μαυρίκιος σπονδὰς ἔθετο, ἀν' ἔτος ἕκαστον τοῖς βαρβάροις συνθέμενος ἐγκαταβάλλεσθαι δι' [27 b] ἐμπορείας ἀργύρου τε καὶ ἐσθῆτος χρυσοῦ χιλιάδας π', αἳ μέχρις ἐνιαυτῶν δύο διήρκεσαν, ὑπὸ τῆς βαρβαρικῆς ἀπληστίας λυθεῖσαι· εἴκοσι γὰρ χιλιάδων χρυσοῦ ὁ βάρβαρος προσθήκην ἐζήτει. Ἐξ οὗ λύσις γέγονε τῶν σπονδῶν· καὶ ἁλίσκεται ὑπὸ τῶν βαρβάρων Σιγγηδὼν ἡ πόλις καὶ Αὐγούστα καὶ τὸ Βιμινάκιον, πολιορκεῖται

19 γνωμολογίας A^{1}M : γνωλογίας A ‖ **25** καιροῦ A^{1}M : καιρῷ A *ut vid.* ‖ **30** κατενεγγύησεν A^{3} : κατενεγύησεν A κατηγγύησεν M ‖ **31** πρὶν A^{2}M : *quid prius praeb* A *non liquet* ‖ **33** ἀσεβείας A^{1}M : εὐσεβείας A ‖ **35** ταῦτα A : *om.* M ‖ ἐκεῖνα M : ἐκεῖναι A *ut vid.* ἐκεῖ A^{2} ‖ **38** πολιορκήσαντας A : πολιορκήσαντες M.

[27 b] **1** ἐμπορείας A^{1}M : ἐμπειρίας A.

Anchialos[1]. Elpidius et Comentiolus furent envoyés en ambassadeurs des Romains au chagan des Avars; ils furent maltraités à cause du franc-parler de Comentiolus devant le Barbare[2]. L'année suivante, Elpidius alla de nouveau en ambassade auprès du chagan pour consentir l'augmentation de vingt mille pièces; il ramena avec lui un certain Targitius, envoyé des Avars, lors de son retour à Byzance; puis, comme les Barbares se livraient à de nombreuses entreprises de brigandage contre les Romains, Targitius fut relégué dans l'île de Chalcis : son exil était fixé à six mois[3]. Comentiolus, choisi comme général contre les Slaves, se distingua[4]. L'auteur rapporte aussi comment le chagan dénonça à nouveau le traité. Il parle du mage Boucolobra et de la destruction de nombreuses villes romaines par les Barbares[5].

Ensuite, il raconte la bataille entre les Perses et les Romains au fleuve Nymphios et le mariage de Maurice avec Constantine, fille de Tibère. Il relate encore l'incendie qui éclata au Forum au début du règne de Maurice[6], le supplice du magicien Paulin et le miracle du vase de sainte Glycérie martyre. Il rapporte comment le patriarche Jean, alors que l'empereur semblait disposé à l'indulgence, insistait avec force pour que le magicien fût livré au feu, et, à son discours, il mêlait des paroles des Apôtres. Paulin et son fils, qui avait participé à ses pratiques impies, furent condamnés à mort; le glaive mit fin à leurs jours.

Il parle aussi des places d'Aphoumon et d'Acbas. Ce livre contient aussi le récit d'une bataille entre Romains et Perses où il est rapporté comment Jean fut battu par les Barbares[7].

1. I, 4, p. 40, 3-41, 2.
2. L'auteur relate (I, 5) le fier discours de Comentiolus au chef avar.
3. I, 6, p. 45, 17-46, 11. Mais Photius ajoute à ce passage une donnée sur la relégation de Targitius qui est empruntée à I, 8, p. 48, 14-16.
4. Le récit de ses victoires est en I, 7, p. 46, 11-47, 8.
5. L'auteur énumère ces villes en I, 8, p. 48, 19-20. C'est à cause du mage Boucolobra, qui s'était réfugié auprès des Byzantins pour fuir la colère du Chagan, que ce dernier reprit la guerre (I, 8, p. 47, 11-48, 14).
6. Ce retour en arrière n'est pas le fait de Photius : il suit les détours de l'auteur. Ici, il résume I, 9, p. 49, 22-51, 4; I, 10; I, 11, p. 53, 12-21.
7. C'est en assiégeant Acbas que Jean « Moustache » fut battu à nouveau peu après sa défaite au Nymphios (I, 12, p. 57, 5-58, 8).

δὲ καὶ Ἀγχιαλὸς πόλις. Καὶ πρεσβεύονται Ἐλπίδιος καὶ Κομεντίολος Ῥωμαίων πρέσβεις πρὸς τὸν τῶν Ἀβάρων χαγᾶνον, καὶ ἀτιμοῦνται ἅτε δὴ Κομεντιόλου παρρησιασαμένου πρὸς τὸν βάρβαρον. Τοῦ δὲ ἐπιγενομένου ἔτους πάλιν Ἐλπίδιος πρὸς τὸν χαγᾶνον διαπρεσβεύεται ἐπὶ τῷ καὶ τὰς εἴκοσι χιλιάδας προστεθῆναι, καὶ λαβὼν Ταργίτιόν τινα ἀπὸ τῶν Ἀβάρων ἐς Βυζάντιον ἧκεν. Ἐπεὶ δὲ οἱ βάρβαροι πολλὰ τῶν Ῥωμαίων ἐληΐζοντο, Ταργίτιος εἰς Χαλκίδα νῆσον ἐξορίζεται, μηνῶν ἓξ τῇ ἐξορίᾳ παραταθέντων. Στρατηγὸς δὲ αἱρεθεὶς Κομεντίολος κατὰ Σκλαβήνων ἠνδραγάθησε. Καὶ ὅπως πάλιν ὁ χαγᾶνος τὰς σπονδὰς συγχεῖ· καὶ περὶ Βουκολόβρα τοῦ μάγου· πόρθησίς τε πλείστων πόλεων Ῥωμαϊκῶν ὑπὸ τῶν βαρβάρων.

Εἶτα τὸν πόλεμον διέξεισι τῶν Περσῶν καὶ Ῥωμαίων τὸν ἐπὶ τὸν Νύμφιον ποταμόν, τόν τε γάμον Μαυρικίου καὶ Κωνσταντίνης τῆς Τιβερίου θυγατρός. Διαλαμβάνει δὲ καὶ περὶ τοῦ γενομένου ἐμπρησμοῦ, ὃς ἐν τῷ φόρῳ κατὰ τὰ προοίμια τῆς βασιλείας Μαυρικίου συνέβη, καὶ περὶ τῆς ἀναιρέσεως Παυλίνου τοῦ γόητος, καὶ περὶ τοῦ θαύματος τοῦ κατὰ τὴν κόγχην Γλυκερίας τῆς μάρτυρος, ὅπως τε Ἰωάννης ὁ πατριάρχης, φιλανθρωπότερον δοκοῦντος ἔχειν τοῦ βασιλέως, αὐτὸς πυρὶ παραδοθῆναι τὸν γόητα διϊσχυρίζετο, παρυφαίνων τῷ λόγῳ καὶ τὴν ἀποστολικὴν ῥῆσιν· καὶ ὅτι Παυλῖνός τε καὶ ὁ παῖς, κοινωνὸς ὢν τῆς ἀσεβείας, τὴν ἐπὶ θανάτῳ ἀπήχθησαν, ξίφει τὸν βίον καταστρεψάμενοι.

Ἔτι τε περὶ τοῦ Ἀφούμων καὶ Ἀκβᾶς τῶν φρουρίων. Ἐμπεριέχεται δὲ τῷ λόγῳ μάχη Ῥωμαίων καὶ Περσῶν, καὶ ὅπως ὁ Ἰωάννης καταστρατηγεῖται ὑπὸ τῶν βαρβάρων.

14 βάρβαροι A : Ἄβαροι M || **19** Βουκολόβρα Bekker : βοσκολόβρα *codd.* || **25** βασιλείας Μαυρικίου A : Μαυρικίου βασιλείας M.

Il raconte aussi le grand tremblement de terre qui eut lieu au début du règne de Maurice [1] et il relate l'accession de ce dernier au consulat [2]. Il rapporte aussi comment Philippicus, beau-frère de l'empereur, dont il avait épousé la sœur, Gordia, [28 a] fut élu stratège du Levant ; il raconte ses exploits, l'évacuation du territoire mède par les Romains, le danger que courut l'armée romaine privée d'eau, comment la région d'Arzanène fut livrée au pillage par le général romain, les hauts faits des forces romaines, comment les environs de Martyropolis furent dévastés par le général perse et la première et la deuxième ambassade des Perses auprès des Romains [3]. Voilà ce qu'on lit dans le premier livre.

Dans le deuxième, il parle du mont Izala [4] et de la vantardise du cardarègue [5], général perse. Il raconte comment s'engagea la bataille entre les Romains de Philippicus et les Perses du cardarègue près d'Arzamon, comment Philippicus, portant l'image miraculeuse, faisait le tour de son armée pour la purifier. Une victoire éclatante fut alors remportée par les Romains et l'image miraculeuse fut renvoyée avec vénération à Syméon, évêque d'Amida. Les Romains pillèrent le pays des Barbares et le cardarègue s'enfuit vers Daras. L'auteur raconte comment les gens de Daras le renvoyèrent de leur ville à cause de sa défaite, comment le soldat romain avait été blessé au corps ; il était de l'unité qu'on appelait des Quarto-Parthes et qui tenait garnison à Béroa, ville de Syrie [6].

1. Le phénomène et la panique qu'il provoqua sont racontés en I, 12, p. 59, 9-14. L'auteur recourt à Aristote pour expliquer les tremblements de terre.

2. Bref récit de la cérémonie en I, 12, p. 59, 1-9.

3. Philippicus est élu stratège du Levant en 583. Sur ses campagnes, cf. Goubert, I, p. 91-102. Photius résume ici I, 13-15 (fin du livre I).

4. Entre Nisibe et Amida. Belle région décrite en II, 1.

5. C'est le nom d'une fonction. Cf. II, 9, p. 50, 2-5. Les Perses, dit Théophylacte, aiment qu'on leur donne le nom de la charge qu'ils exercent.

6. Sommaire de II, 2-6. L'image miraculeuse dont il est question ici était une image du Christ (II, 3, p. 70, 19). Le soldat auquel il est fait allusion aurait été rapporté au camp atteint de quatre blessures graves. Il mourut heureux, dit l'auteur, en apprenant la victoire des siens (II, 6, p. 76, 16-78, 5).

Ἔτι δὲ καὶ ὁ μέγας σεισμὸς ὁ γενόμενος κατὰ τὴν ἀρχὴν τῆς ἀναγορεύσεως Μαυρικίου, καὶ περὶ τῆς ὑπατείας αὐτοῦ. Ὅπως τε Φιλιππικός, ὁ ἐπ' ἀδελφῇ τοῦ βασιλέως [28 a] Γορδίᾳ γαμβρός, τῆς Ἑῴας δυνάμεως προχειρίζεται στρατηγός, καὶ ἀνδραγαθίαι αὐτοῦ, ἀναχώρησίς τε ἐκ τῆς Μηδικῆς τῶν Ῥωμαίων, καὶ ὅπως ἀνυδρίᾳ τὸ Ῥωμαϊκὸν ἐκινδύνευσεν, ὅπως τε τὴν Ἀρζανηνὴν χώραν ὁ Ῥωμαίων στρατηγὸς προνομῇ παρέδωκεν, ἀριστεῖαι τε τῆς Ῥωμαίων δυνάμεως, καὶ ὅπως τὰ κατὰ τὴν Μαρτυρόπολιν ὁ Περσῶν στρατηγὸς κατεπόρθησε, πρεσβεία τε Περσῶν πρὸς Ῥωμαίους πρώτη καὶ δευτέρα. Ταῦτα μὲν ἐν τῷ πρώτῳ λόγῳ.

Ἐν δὲ τῷ δευτέρῳ διαλαμβάνει περὶ τοῦ ὄρους τοῦ Ἰζαλά, περί τε τῆς κατὰ τὸν καρδαρηγὰν τὸν τῶν Περσῶν στρατηγὸν ἀλαζονείας, ὅπως τε Φιλιππικοῦ τε καὶ Ῥωμαίων πρὸς τὸν καρδαρηγὰν καὶ Πέρσας μάχη περὶ τὸ Ἀρζάμων συνέστη, καὶ ὅπως ὁ Φιλιππικὸς τὴν ἀχειροποίητον εἰκόνα φέρων περιήει καθαγιάζων τὸ στράτευμα, καὶ ὡς νίκη ἐπιφανεστάτη τότε Ῥωμαίων ἐγένετο, ὅπως τε ἡ ἀχειροποίητος πρὸς Συμεώνην τὸν ἐπίσκοπον Ἀμίδης μετὰ σεβασμιότητος ἀποστέλλεται. Σκυλεύεται δὲ ὑπὸ Ῥωμαίων τὸ βάρβαρον, καὶ φεύγει ὁ καρδαρηγὰν ἐπὶ τὸ Δαράς· καὶ ὅπως οἱ Δαρηνοὶ ἀπὸ τοῦ ἄστεως αὐτὸν ἀποπέμπονται διὰ τὸ κατὰ κράτος ἡττηθῆναι. Ὅπως τε ὁ Ῥωμαίων στρατιώτης τὸ σῶμα κατετέτρωτο· ἦν δὲ τῆς τῶν Κουαρτοπάρθων τάξεως οὕτω καλουμένων, τῶν ἐν Βεροίᾳ πόλει τῆς Συρίας τὰς διατριβὰς ποιουμένων.

37 ὁ γενόμενος A : γενόμενος M ‖ **39** Φιλιππικός A : ὁ Φιλιππικός M.

[28 a] **2** καὶ A : καὶ αἱ M ‖ **5/6** ἀριστεῖαι A : ἀριστεία M ‖ **10** τοῦ ὄρους A^{1} *mg.* M : *om.* A ‖ **12/13** τε καὶ M : τε A ‖ **20** καρδαρηγὰν A : καρδαρίγας M ‖ **23** κατετέτρωτο A : κατατέτρωτο M.

Il parle ensuite de l'expédition romaine contre l'Arzanène et dit comment Marouthas et Job, les commandants de la région désertèrent chez Philippicus et les Romains[1]; il parle des troupes sans entraînement rassemblées par le cardarègue afin d'attaquer les Romains par surprise et il rapporte comment Héraclius, père de l'empereur du même nom, envoyé par Philippicus pour observer l'ennemi, trouva son salut d'une manière extraordinaire[2].

Il parle du Perse Zabertas[3] et rapporte comment le siège de Chlomaron fut abandonné par les Romains; il signale encore l'inimaginable fuite en masse des troupes de Philippicus, le désordre qui se mit dans les corps expéditionnaires romains et la maladie qui atteignit Philippicus[4]. Il raconte qu'Héraclius, le père de l'empereur du même nom, se vit attribuer les soucis du commandement, que le commandant en second des forces romaines attaqua la Médie du Sud et comment, au printemps, les [28 b] Romains attaquèrent l'empire perse[5].

Il explique aussi que Comentiolus fit une expédition contre les Avars avec comme seconds Marin et Castus; ceux-ci se distinguèrent contre les Avars; plus tard, Castus fut fait prisonnier et Ansimuth, commandant de l'infanterie romaine, fut pris par les Avars, dont les forces ravagèrent la Thrace. Et Comentiolus examina s'il fallait attaquer les Avars; il y eut un discours en faveur de l'attaque, un autre contre. L'auteur rapporte comment une rumeur

1. Sommaire de II, 7.

2. Héraclius, dangereusement avancé en reconnaissance avec peu de monde, fut attaqué et s'échappa en menant une retraite adroite de colline en colline (II, 8, p. 80, 13-81, 17).

3. C'était le commandant de Chlomaron. Par ruse, il amena les Byzantins à lever le siège de cette ville.

4. La panique des armées byzantines est racontée dans un style très oratoire en II, 9. De Philippicus, l'auteur dit simplement, à la fin du même chapitre, qu'il était ἀπόμαχος.

5. Sommaire de II, 10, p. 86, 11-87, 3. Dans ce passage de son résumé, Photius a interverti deux données du texte. L'attaque contre la Médie du Sud est, en effet, relatée par Théophylacte avant l'annonce de la prise du commandement par Héraclius. Celle-ci eut lieu en 587. Théophylacte dit uniquement à ce propos que le stratège confia les deux tiers de l'armée à Héraclius.

Περί τε τῆς ἐπιστρατείας Ῥωμαίων κατὰ τῆς Ἀρζανηνῆς, καὶ ὅπως Μαρουθᾶς καὶ Ἰώβιος οἱ ἡγεμόνες αὐτῆς αὐτομολοῦσι πρὸς Φιλιππικὸν καὶ Ῥωμαίους. Καὶ περὶ τῆς ἰδιωτικῆς δυνάμεως τῆς συναθροισθείσης ὑπὸ τοῦ καρδαρηγὰν εἰς τὸ ἐξαπατῆσαι Ῥωμαίους. Καὶ ὅπως Ἡράκλειος, ὁ Ἡρακλείου τοῦ αὐτοκράτορος πατήρ, ὑπὸ τοῦ Φιλιππικοῦ ἐπὶ κατασκοπῇ τῶν πολεμίων ἀποσταλείς, παραδόξως διασῴζεται.

Καὶ περὶ Ζαβέρτα τοῦ Πέρσου, καὶ ὅπως τῆς τῶν Χλομαρῶν πολιορκίας Ῥωμαῖοι ἀπέσχοντο· ἔτι δὲ περὶ τῆς ἀθρόας καὶ ἀλόγου φυγῆς Φιλιππικοῦ καὶ τῆς γενομένης ἀταξίας τοῖς Ῥωμαϊκοῖς ἐκστρατεύμασι. Περί τε τῆς ἐνεχθείσης τῷ Φιλιππικῷ νόσου, καὶ ὅτι Ἡράκλειος, ὁ Ἡρακλείου τοῦ αὐτοκράτορος πατήρ, τὰς φροντίδας τῆς ἡγεμονίας ἀναδέχεται. Ὅπως τε τοῖς μεσημβρινοῖς τῆς Μηδικῆς προσβάλλει ὁ τῆς Ῥωμαίων δυνάμεως ὑποστράτηγος· καὶ ὡς ἔαρος ὥρᾳ προσβάλλουσι Ῥωμαῖοι κατὰ τῆς [28 b] Περσῶν πολιτείας.

Διαλαμβάνει τε ὡς Κομεντίολος κατὰ τῶν Ἀβάρων ἐκστρατεύει, ἔχων ὑποστρατηγοὺς Μαρῖνον καὶ Κάστον, καὶ ὡς εὐδοκιμοῦσιν οὗτοι κατὰ τῶν Ἀβάρων· ὕστερον δὲ ζωγρεῖται ὁ Κάστος. Καὶ ὅτι Ἀνσιμοὺθ τὸν ἔξαρχον τῆς πεζικῆς Ῥωμαίων δυνάμεως οἱ Ἄβαροι ζωγρίαν ἔλαβον, καὶ κατέδραμον τὰ ἀνὰ τὴν Θρᾴκην αἱ δυνάμεις αὐτῶν. Καὶ Κομεντιόλου διάσκεψις εἰ χρὴ ἐπιτίθεσθαι τοῖς Ἀβάροις, καὶ δημηγορία ἐπὶ τὸ δεῖν ἐπιτίθεσθαι, καὶ ἀντιδημηγορία. Ὅπως φωνὴ ἐμπεσοῦσα τῷ στρατῷ τῶν Ἀβάρων ἀ-

30 καρδαρηγὰν A : καρδαρίγα M || 34 τῶν M : τοῦ A || 40 ἀναδέχεται A : ἀνεδέχετο M.

[28 b] 4 ὁ Κάστος A : ἕκαστος M || 9 τὸ AM : τῷ M³ || 10 φωνὴ AM¹ : φωνὴ τῶν Ἀβάρων M.

qui se répandit parmi l'armée des Avars rendit inutile l'attaque de Comentiolus contre le chagan[1].

Il parle du soldat Bousa et rapporte comment, alors qu'il chassait, il fut pris par les Avars et comment, à cause du mépris que lui témoignèrent les siens, il fut le premier à enseigner aux Avars la construction des machines de siège[2]. Il dit aussi comment Béroa fut assiégée par le chagan et comment celui-ci manqua son entreprise, comment le même assiégea sans succès la ville de Dioclétien et comment l'empereur Maurice se faisait insulter par la populace byzantine à cause des revers subis contre les Barbares sur le front d'Europe ; comment l'empereur envoya, pour prendre le commandement, Jean, surnommé « Moustache », avec comme second Drocton, qui, quand les Avars assiégeaient Andrinople, livra bataille aux ennemis et sauva la ville[3].

L'auteur relate aussi comment Héraclius entreprit de prendre d'assaut un poste fortifié perse ; il parle de la place de Beioudaes et dit comment un exploit extraordinaire du soldat Sapéros permit aux Romains de prendre la place[4]. Il rapporte aussi le séjour de Philippicus dans la capitale.

Le troisième livre raconte comment Priscus fut nommé stratège des forces du Levant à la place de Philippicus[5] et comment Philippicus, jaloux de Priscus, écrivit à Héraclius d'annoncer à la troupe la diminution des rations[6]. Et il raconte que Priscus, arrivé au camp, ne descendit pas de cheval, comme le voulait la coutume ancienne, et salua la troupe en restant en selle[7]. Aussi l'armée, devant la réduction des vivres et devant cet affront, s'était mutinée ; et Priscus donna à Éliphrède l'image miraculeuse

1. Le paragraphe de Photius résume ici II, 10-15.
2. II, 16. Les gens d'Appérée avaient refusé de payer sa rançon.
3. Sommaire d'événements racontés de II, 16, p. 102, 10, à II, 17 p. 104, 15.
4. Récit du siège : II, 18, p. 104, 16-105, 14. L'exploit de Sapeir est rapporté en II, 18, p. 107, 2-109, 2. Il escalada le mur deux fois et en fut rejeté, mais il réussit la troisième tentative et entraîna toute l'armée.
5. En 588.
6. III, 1, p. 112, 1-12. La mesure émanait, d'ailleurs, de l'empereur.
7. III, 1, p. 113, 10-16.

πρακτον τὴν τοῦ Κομεντιόλου ἐπίθεσιν τὴν κατὰ τοῦ χαγάνου εἰργάσατο.

Καὶ περὶ Βουσᾶ τοῦ στρατιώτου, ὅπως τε κυνηγῶν ἑάλω ὑπὸ τῶν Ἀβάρων, καὶ ὅπως ὑπὸ τῶν ὁμοφύλων ὑπεροφθεὶς πρῶτος διὰ τοῦτο τοὺς Ἀβάρους πολιορκητικὰ ὄργανα ἐδίδαξε κατασκευάζεσθαι. Ὅπως τε ὑπὸ τοῦ χαγάνου πολιορκεῖται Βερόη, καὶ ὅπως ἀποτυγχάνει τοῦ ἐγχειρήματος. Ὅπως τε Διοκλητιανοῦ πόλιν ὁ αὐτὸς πολιορκήσας ἀπρακτεῖ. Καὶ ὅπως ὁ βασιλεὺς Μαυρίκιος ὑπὸ τοῦ ἀγελαίου πλήθους τῶν Βυζαντίων ἐλοιδορεῖτο διὰ τὰ ἀπὸ τῶν βαρβάρων συμβεβηκότα περὶ τὴν Εὐρώπην δυστυχήματα, ὅπως τε ἐκπέμπει στρατηγὸν τὸν Ἰωάννην ὃν ἐπεκάλουν Μυστάκωνα, ὑποστράτηγον αὐτῷ καταστησάμενος Δρόκτωνα, ὃς καὶ πολιορκουμένης ὑπὸ τῶν Ἀβάρων τῆς Ἁδριανουπόλεως, συμμίξας τοῖς πολεμίοις τὴν πόλιν διεσώσατο.

Διαλαμβάνει δὲ καὶ ὅπως ὁ Ἡράκλειος φρούριον Περσικὸν ἐνεχείρει τοῖς ὅπλοις ἑλεῖν, καὶ περὶ τοῦ Βεϊουδάες φρουρίου, καὶ ὅπως παραδόξῳ ἀριστείᾳ Σάπηρος τοῦ στρατιώτου εἷλον τὸ φρούριον Ῥωμαῖοι. Καὶ τὴν ἐνδημίαν δὲ Φιλιππικοῦ περὶ τὸ βασίλειον ἄστυ.

Ὁ δὲ τρίτος λόγος διέξεισιν ὅπως χειροτονεῖται ἀντὶ Φιλιππικοῦ στρατηγὸς ὁ Πρίσκος τῆς Ἑῴας δυνάμεως, ὅπως τε Φιλιππικός, διαφθονούμενος Πρίσκῳ, πρὸς Ἡράκλειον ἔγραψεν ἐμφανίσαι τῷ στρατῷ τῶν σιτήσεων αὐτῶν τὴν μείωσιν, καὶ ὅτι Πρίσκος προσπελάζων τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἀπέβη τοῦ ἵππου κατὰ τὸ παλαιὸν ἔθος καὶ οὕτως ἠσπάσατο τὸ στρατιωτικόν· διὸ τὸ στρατιωτικόν, ὅτι τε αἱ σιτήσεις ὑπετέμνοντο καὶ ὅτι ἠτιμοῦντο, ἐστασίαζον. Καὶ Πρίσκος Ἐλιφρέδα δοὺς τὴν ἀχει-

11 τὴν τοῦ A : τὴν M || 23 Μυστάκωνα A : Μουστάκωνα M || 25 Ἁδριανουπόλεως A : Ἁδριανοπόλεως M || 39 καὶ ὅτι AM[1] : καὶ ὅτε M.

pour tenter, grâce à elle, de calmer l'armée, mais celle-ci se mit à jeter des pierres sur l'image elle-même ; aussi Priscus [29 a] s'enfuit-il à Constantine[1] et l'armée se choisit comme général Germanus qui ne voulait pas de cet honneur[2]. Et, tandis que régnait ainsi la violence, les Perses causaient aux Romains de nombreux désastres. Dès lors, l'empereur démit Priscus et renvoya Philippicus commander à sa place ; et l'armée se mutina également contre lui. Constantine, assiégée par les Perses, fut sauvée du danger par Germanus, venu à son secours[3].

Et une bataille entre les Perses et les Romains s'engagea sous Martyropolis ; la victoire des Romains fut éclatante : le général perse Marouzas et trois mille soldats tombèrent, mille furent faits prisonniers. La réconciliation de l'empereur et de l'armée se fit grâce à Aristobule[4].

Près de la place de Gilègerdon eut lieu un exploit des prisonniers romains[5]. Grégoire, évêque d'Antioche, par son entremise, rétablit Philippicus à la tête de son armée[6]. Martyropolis fut prise par les Perses grâce à la trahison de Sittas[7] ; Philippicus fut destitué et Comentiolus se vit confier à sa place par l'empereur les opérations contre les Perses[8].

D'un autre côté, les Gètes ou Slaves ravageaient les environs de la Thrace ; Rome s'armait contre les Lombards et la Libye venait à bout des Maures[9]. Sous le commandement de Comentiolus, un engagement eut lieu près de Sisarbanon, non loin de Nisibis, entre les Perses et les Romains, et les Romains l'emportèrent de haute lutte ; Héraclius se distingua particulièrement au combat. Le

1. III, 1, p. 114, 10-115, 3.
2. Selon Théophylacte, III, 2, p. 115, 18-116, 6, Germanus fut même menacé de mort par les soldats en cas de refus.
3. Événements relatés en III, 2, p. 118, 1-13.
4. III, 4, p. 118, 20-119, 17. L'auteur ne cite pas le nom d'Aristobule.
5. Ils avaient fui en tuant leurs gardes et rejoint l'armée (III, 5, p. 121, 5-17).
6. III, 5, p. 123, 3-8. Cf. Goubert, I, p. 112-113.
7. III, 5. Sittas avait décidé les habitants à accueillir les Perses.
8. En 589. Cf. III, 5, p. 123, 2-3 ; III, 6, p. 123, 4-5.
9. Dans le texte, ces données sont avant l'exploit des prisonniers (III, 4, p. 119, 23-120, 5). Photius les reprend en les séparant des événements d'Orient.

ροποίητον δι' αὐτῆς ἐκλιπαρεῖν τὸ πλῆθος ἐτέχναζεν, οἱ δὲ καὶ ταύτην λίθοις ἔβαλον. Διὸ φεύγει μὲν ἐν Κων- [29 a] σταντίνῃ Πρίσκος, καὶ αἱρεῖται ὑπὸ τῆς στρατιᾶς Γερμανὸς αὐτοῖς στρατηγὸς ἀκούσιος· καὶ ταύτης τῆς τυραννίδος κρατούσης, πολλαὶ παρὰ Περσῶν συμφοραὶ τοῖς Ῥωμαίοις ἐναπετίκτοντο. Διὸ καὶ βασιλεὺς παύει μὲν Πρίσκον, ἀνταποστέλλει δὲ Φιλιππικὸν πάλιν στρατηγόν. Ἡ δὲ στρατιὰ καὶ πρὸς αὐτὸν ἐστασίαζε· καὶ πολιορκεῖται μὲν Κωσταντῖνα ὑπὸ Περσῶν, ῥύεται δὲ τῶν κινδύνων ἐπιστάντος αὐτῇ Γερμανοῦ.

Καὶ πόλεμος Πέρσαις καὶ Ῥωμαίοις κατὰ τὴν Μαρτυρόπολιν γίνεται, καὶ νικῶσι Ῥωμαῖοι λαμπρῶς, ἅτε τοῦ Περσῶν στρατηγοῦ Μαρούζα καὶ τρισχιλίων πεσόντων, χιλίων δὲ ζωγρηθέντων· καὶ διαλλάσσεται πρὸς τὸν αὐτοκράτορα δι' Ἀριστοβούλου τὸ στρατόπεδον.

Γίνεταί τε κατὰ τὸ φρούριον Γιληγερδῶν τῶν δεσμωτῶν Ῥωμαίων ἀριστεία. Καὶ Γρηγόριος ὁ Ἀντιοχείας ἀρχιερεὺς Φιλιππικὸν διὰ πρεσβείας ἀποκαθίστησι τῷ στρατεύματι. Ἁλίσκεται δὲ ὑπὸ Περσῶν ἡ Μαρτυρόπολις διὰ Σίττα δόλῳ, καὶ ἀποχειροτονεῖται Φιλιππικός, καὶ Κομεντίολος ἀντ' αὐτοῦ τὸν Περσικὸν ὑπὸ τοῦ αὐτοκράτορος πιστεύεται πόλεμον.

Οἱ δὲ Γέται ἤτοι Σκλάβοι τὰ περὶ τὴν Θρᾴκην ἐλυμαίνοντο, ἡ Ῥώμη δὲ πρὸς τοὺς Λογγιβάρδους ἀνθωπλίζετο, καὶ Λιβύη τῶν Μαυρουσίων περιεγίνετο. Κομεντιόλου δὲ στρατηγοῦντος συμπλέκονται περὶ τὸ Σισάρβανον πλησίον Νίσιβος Πέρσαι καὶ Ῥωμαῖοι, καὶ νικῶσι κατὰ κράτος Ῥωμαῖοι, Ἡρακλείου περιφανῶς ἐνευδοκιμοῦν-

[29 a] 1 στρατιᾶς M : στρατείας A || 8 ἐπιστάντος αὐτῇ Γερμανοῦ AM² *mg* : *om.* M || 9 Μαρτυρόπολιν M : Μαρτυρούπολιν A || 13 Ἀριστοβούλου A²M : ἀριστούλου A || 18 τὸν A : *om.* M || 21 Λογγιβάρδους M : Λαγγιβάρδους A.

général perse Phraate lui-même tomba et on recueillit les dépouilles des ennemis[1].

L'historien relate encore comment Baram, vainqueur des Turcs, retira de chez eux des richesses considérables pour le roi Hormisdas, après quoi il leva aussi l'épée contre Souania. Les Romains, sous les ordres de Romanus, attaquèrent Baram et l'armée qu'il commandait et les Romains l'emportèrent de haute lutte[2]. Pour cette défaite, Hormisdas insulta Baram en lui envoyant un costume féminin ; l'autre répondit à l'insulte en appelant Hormisdas fille, et non fils, de Chosroès, dans les suscriptions de ses lettres[3].

C'est à ce moment aussi que les Arméniens, poussés par Sabbatius, assassinèrent leur stratège, Jean, et se disposèrent à passer du côté des Perses, mais Domenziolus, envoyé par l'empereur, calma la mutinerie et amena Sabbatius à Byzance. Celui-ci fut condamné à servir de pâture aux bêtes, mais la mansuétude de l'empereur lui épargna la mort[4].

Hormisdas, de son côté, envoya Saramès contre Baram [29 b] ; Baram défit Saramès et le jeta en pâture aux éléphants, puis il se dressa ouvertement contre Hormisdas[5]. Baram, avant d'entreprendre sa révolte, s'était élevé à une telle fortune que, le roi excepté, personne n'avait une condition plus illustre que la sienne, car il jouissait de la charge qui s'appelle chez les Romains celle de curopalate[6].

On trouve également dans ce livre un aperçu des événements des temps anciens et un bref récit de ceux arri-

1. Sommaire de III, 6, p. 123, 5-124, 3.
2. III, 6, p. 124, 4-126, 3 ; III, 7, avec plusieurs emprunts textuels.
3. Cf. III, 8, p. 129, 7-16.
4. Photius résume ici III, 8, p. 129, 16-130, 14, en nous donnant un détail : le nom de Sabbatius, qui, chez l'auteur, n'est cité que plus loin.
5. Sur la révolte de Bahram, cf. Théophylacte, III, 8, p. 130, 23-131, 9 ; Goubert, I, p. 120-164.
6. L'auteur dit tout ce qu'il sait sur la personne de Bahram en III, 18, p. 153, 4-155, 4. En reprenant ces données ici, Photius veut sans doute grouper tout ce qui se rapporte au personnage. Ces renseignements font, d'ailleurs, naturellement suite à ce qui précède. On voit, une fois de plus, que Photius devait lire des morceaux étendus avant de dicter son sommaire.

τος τῷ δόρατι· πίπτει γὰρ καὶ αὐτὸς ὁ τῶν Περσῶν στρατηγὸς Φραάτης καὶ σκυλεύεται τὸ πολέμιον.

Ἔτι δὲ διαλαμβάνει ὅπως ὁ Βαρὰμ Τούρκους καταπολεμήσας, καὶ πολὺν πλοῦτον Ὁρμίσδᾳ τῷ βασιλεῖ ἐκεῖθεν χορηγήσας, ἦρε τὴν μάχαιραν καὶ κατὰ Σουανίας· Ῥωμαῖοι δὲ Ῥωμανοῦ στρατηγοῦντος συμπλέκονται Βαρὰμ καὶ τῷ ὑπ' αὐτὸν στρατῷ, καὶ κατὰ κράτος νικῶσι. Καὶ ὡς διὰ τὴν ἧτταν Ὁρμίσδας τῷ Βαρὰμ ἐπονειδίζων γυναικείαν ἔστειλεν ἐσθῆτα· ὁ δὲ ἀνθύβριζε, θυγατέρα Χοσρόου ἀλλ' οὐχ υἱὸν Ὁρμίσδαν τοῖς γράμμασιν ἐπιγραφόμενος.

Ἐν ᾧ καὶ Ἀρμένιοι ὑποθήκαις Σαββατίου τὸν μὲν σφῶν στρατηγὸν Ἰωάννην ἀναιροῦσι, προσχωρεῖν δὲ Πέρσαις ἐγχειροῦσι. Δομεντζίολος δὲ σταλεὶς ὑπὸ τοῦ βασιλέως τήν τε στάσιν κατευνάζει καὶ Σαββάτιον ἐς Βυζάντιον ἄγει· ὁ δὲ θηρίοις βορὰ γενέσθαι καταδικάζεται, φιλανθρωπίᾳ δὲ βασιλικῇ τοῦ θανάτου ἀπολύεται.

Ὁρμίσδας δὲ Σαράμην κατὰ Βαρὰμ ἀποστέλλει· Βαρὰμ δὲ μάχῃ [29 b] νικήσας Σαράμην ἐλεφάντων βορὰν ἐποιήσατο καὶ ἀναφανδὸν κατὰ Ὁρμίσδα παρατάσσεται. Ὁ δὲ Βαρὰμ ἐπὶ τοσοῦτο δόξης ἦν κεχωρηκὼς πρὶν ἢ μελετῆσαι τὰ τῆς ἀποστάσεως ὡς μετά γε βασιλέα μηδένα τῶν πάντων μείζονα δόξαν ἔχειν αὐτοῦ· ὃ γὰρ κουροπαλάτην Ῥωμαῖοι καλοῦσι, ταύτης ἀπήλαυε τῆς τιμῆς.

Ἐμπεριέχεται δὲ τῷ λόγῳ καὶ ἀναδρομὴ τῶν συγκυρησάντων περὶ τοὺς πρεσβυτέρους χρόνους, καὶ σύντομος ἀφήγησις τῶν κεκινη-

32 αὐτὸν M : αὐτῶν A || **36** Σαββατίου M : Σαμβατίου A || **39** Σαββάτιον *vid.* M *supra* v. 36 : Σαμβάτιον A Συμβάτιον *hic* M.

[29 b] **3** τοσοῦτο Bekker : τοσούτῳ A τοσοῦτον M || πρὶν A : τὸ πρὶν M || **4** ἀποστάσεως A : ἀποστασίας M || **5** ὃ γὰρ κουροπαλάτην A : ἦν γὰρ κουροπαλάτα M.

vés sous les règnes des empereurs Justin et Tibère et des cruautés d'Hormisdas, roi des Perses, et un exposé sur les origines de la famille royale perse [1]. Tel est le contenu du troisième livre.

Le quatrième expose comment la guerre civile se déchaîna chez les Perses ; il évoque les victoires et les succès qui leur échurent sous le règne de l'usurpateur Baram, l'assassinat de Phéréchanès et la trahison de Zadespras, comment Bindoès chassa Hormisdas du trône, comment celui-ci demanda à plaider sa cause sous les fers et la plaida, comment Bindoès parla à son tour [2]. Le fils d'Hormisdas fut égorgé sous ses yeux, la reine mise en pièces ; Hormisdas lui-même fut aveuglé. On apprend comment, plus tard, Hormisdas fut tué à coups de massue par son fils Chosroès que les Perses avaient proclamé roi. L'usurpateur Baram dominait et Chosroès, roi des Perses, s'enfuit. L'auteur raconte comment ce souverain arriva à Circensium et, décidé à se tourner vers l'empereur Maurice, lui envoya une ambassade [3].

L'auteur revient à Baram et à la façon dont il manœuvra pour être proclamé roi par les Perses et comment, en désespoir de cause, il se proclama lui-même [4] ; l'écrivain raconte comment l'empereur fit conduire Chosroès à Hiérapolis en le faisant accompagner d'une suite royale. Il rapporte ce qui s'était passé entre Baram et Chosroès avant l'alliance de celui-ci avec les Romains ; Baram envoya à l'empereur Maurice une ambassade qui fut éconduite et Chosroès envoya une nouvelle ambassade qui fut bien accueillie. L'auteur raconte comment l'empereur envoya le prêtre de Mélitène et Grégoire, évêque d'Antioche, à Chosroès [5].

Il parle de l'assassinat par traîtrise tramé contre Baram

1. Sommaire très large de III, 9-18, où l'auteur, lui, mélange ses renseignements sur la famille royale à ce qui regarde Bahram.
2. IV, 1-5. Le discours d'Hormisdas est en IV, 4 ; celui de Bindoès, en IV, 5.
3. Contenu de IV, 6-10.
4. IV, 12, p. 182, 13-183, 20 (année 540). Cf. Goubert, I, p. 139-140.
5. Résumé à larges traits de IV, 12-14, où l'auteur relate les tractations entre Maurice et Chosroès II et le succès qu'elles eurent. Sur tout ce qui regarde cette ambassade, voir l'étude détaillée de Goubert, I, p. 131-137.

μένων ἐπὶ τῆς βασιλείας Ἰουστίνου καὶ Τιβερίου τῶν αὐτοκρατόρων, καὶ περὶ τῆς ὠμότητος Ὁρμίσδου τοῦ Περσῶν βασιλέως, καὶ τῆς Περσικῆς γενεαρχίας ἀφήγησις. Ταῦτα μὲν καὶ ὁ γʹ.

Ὁ δὲ τέταρτος διαλαμβάνει ὅπως τε Πέρσαις ὁ ἐμφύλιος ἐκρατύνετο πόλεμος, καὶ ὅσα συνεκύρησε κατὰ τὴν τυραννίδα Βαρὰμ τρόπαιά τε καὶ εὐτυχήματα· καὶ ἡ τοῦ Φερεχάνους ἀναίρεσις καὶ ἡ Ζαδέσπρα προσχώρησις, ὅπως τε ὑπὸ Βινδόου καθαιρεῖται τῆς βασιλείας Ὁρμίσδας, ὅπως τε ᾔτησε δέσμιος ὢν δημηγορῆσαι, καὶ ὡς δημηγορεῖ· ὅπως τε Βινδόης δημηγορεῖ, καὶ κατασφάζεται ἐνώπιον Ὁρμίσδα ὁ παῖς καὶ τεμαχίζεται ἡ βασιλίς, καὶ τυφλοῦται καὶ αὐτὸς Ὁρμίσδας· ὅπως τε ὕστερον ὑπὸ τοῦ παιδὸς Χοσρόου, ὃν ἐστήσαντο Πέρσαι βασιλέα, ῥοπάλοις ἀναιρεῖται. Ἐπικράτειά τε τῆς τυραννίδος Βαράμ, καὶ φυγὴ Χοσρόου τοῦ Περσῶν βασιλέως, ὅπως τε ἐπὶ τὸ Κιρκήσιον ὁ Περσῶν βασιλεὺς παραγίνεται, προσχωρήσας Μαυρικίῳ τῷ αὐτοκράτορι, ὅπως τε διαπρεσβεύεται πρὸς αὐτόν.

Περὶ Βαρὰμ δὲ πάλιν, ὅπως τεχναζόμενος ὑπ' αὐτῶν ἀναρρηθῆναι βασιλεὺς καὶ μὴ τυχὼν ἑαυτὸν ἀνηγόρευσε βασιλέα. Ὅπως ὁ βασιλεὺς Χοσρόην ἐπὶ τὴν Ἱερὰν πόλιν μετάγει, βασίλειον αὐτῷ θεραπείαν συστησάμενος. Καὶ περὶ τῶν συγκυρησάντων Βαρὰμ καὶ Χοσρόῃ πρὸ τῆς Ῥωμαϊκῆς συμμαχίας, καὶ ὡς διαπρεσβευσάμενος Βαρὰμ πρὸς τὸν αὐτοκράτορα Μαυρίκιον ἀποπέμπεται, διαπρεσβεύεται δὲ πάλιν Χοσρόης καὶ τυγχάνει. Ὅπως ὁ βασιλεὺς τὸν τῆς Μελιτηνῆς ἱερέα ἅμα Γρηγορίῳ τῷ Ἀντιοχείας ἀρχιερεῖ πρὸς Χοσρόην ἐξέπεμψε.

Περὶ τῆς δολοφονίας Βαράμ, ἣν Ζαμέρδης καὶ

16 προσχώρησις A : προχώρησις M ‖ 17 Βινδόου *edd.* (*vid. infra* v. 19) Βίνδου *codd.* ‖ 18 δημηγορεῖ A²M : δηγορεῖ A ‖ 19 Βινδόης A : Νινδόης M.

par Zamerdès et Zoanambès puis de la mise à mort de ceux qui avaient trempé dans ce complot [1] ; il parle encore du Perse Bindoès, qui s'enfuit du pays parce qu'il avait fait partie du complot contre Baram [2] ; il raconte comment Martyropolis fut rendue aux Romains par Chosroès et [30 a] comment Sittas mourut par le supplice du feu. Il y eut un sermon solennel de l'évêque de Mélitène, qui s'appelait Domitian, pour célébrer la reprise de la ville*. Telle est la matière du quatrième livre.

Le cinquième expose comment Chosroès, le roi des Perses, l'âme épuisée par le souci, vénéra le martyr Serge, que vénèrent aussi les autres nations barbares, pour obtenir la délivrance de ses malheurs, et il l'honora en lui faisant offrande d'une croix d'or sertie de pierreries [3]. Il se fit dans la suite que Zadespras fut assassiné traîtreusement par Rhosâ à l'instigation de Blèschanès et d'autres événements favorables à Chosroès se produisirent [4].

L'auteur parle de l'or prêté à Chosroès, le roi des Perses, par l'empereur Maurice, et Chosroès reconnut l'emprunt par un écrit de sa main. Chosroès envoya une ambassade pour demander que Comentiolus fût relevé de son commandement ; Narsès fut élu à la place de Comentiolus [5] ; les Romains aidèrent Chosroès à combattre l'usurpateur Baram. L'historien parle des dons royaux envoyés à Chosroès par l'empereur [6], il dit comment Chosroès fit remettre à l'empereur les clefs de Daras par son envoyé Dolbzas [7]. Domitian de Mélitène prêcha pour exhorter l'armée romaine à combattre aux côtés de Chosroès contre Baram. L'auteur rapporte les succès qui échurent à Chosroès avant le choc des Romains et des Perses, comment les trésors royaux et le trône royal de Perse furent rendus à Chosroès grâce à Bindoès. La jonction des forces romaines d'Arménie et du Levant s'opéra ; la bataille fut

1. Ils furent dépecés et jetés aux éléphants. Cf. IV, 14, p. 192, 3-23.
2. Sur les aventures de ce personnage, cf. IV, 15, p. 193, 1-194, 2.
3. Le texte dit que Chosroès promit cette offrande : V, 1, p. 204, 1-205, 20. La promesse fut exécutée dans la suite.
4. V, 1, p. 215, 10-V, 2, p. 207, 16.
5. Ces faits se passent en 591. Cf. V, 2, p. 207, 16-208, 14 ; Goubert, I, p. 151.
6. Un baudrier, une tiare et du mobilier en or : V, 3, p. 209, 18-20.
7. V, 3, p. 210, 6-16.

Ζοανάμβης συνεσκευάσαντο, καὶ περὶ τοῦ φόνου τῶν εἰς τοῦτο συμφραξαμένων.

Περὶ Βινδόου τοῦ Πέρσου, καὶ ὅπως δραπετεύει Περσίδα, τῆς κατὰ Βαρὰμ ἐπιβουλῆς κοινωνὸς γεγονώς. Ὅπως ἡ Μαρτυρόπολις ὑπὸ Χοσρόου ἀποδίδοται Ῥωμαίοις, καὶ περὶ τῆς Σίττα διὰ πυρὸς [30 a] ἀναιρέσεως, καὶ ἑορταστικὴ τοῦ ἐπισκόπου Μελιτηνῆς (Δομετιανὸς ὄνομα αὐτῷ) ἐπὶ τῇ ἀναλήψει τοῦ ἄστεως. Ἐν οἷς καὶ ὁ τέταρτος λόγος.

Ὁ δὲ πέμπτος διέξεισιν ὅπως Χοσρόης, ὁ Περσῶν βασιλεύς, ἀπορίᾳ τὴν ψυχὴν κατατρυχόμενος ἐπρέσβευε τὸν ἐν μάρτυσι Σέργιον, ὃν καὶ τὰ λοιπὰ βάρβαρα πρεσβεύουσιν ἔθνη, λύσιν τῶν δυστυχημάτων εὑρεῖν· καὶ ὡς σταυρῷ χρυσῷ λιθοκολλήτῳ ἐτίμησεν· ἐντεῦθέν τε Ζαδέσπρας διὰ Ῥοσᾶ δολοφονεῖται Βλησχάνους ὑποθήκαις, καὶ τἄλλα θυμήρη Χοσρόῃ συναντᾷ.

Περὶ τοῦ ἐκδανεισθέντος χρυσίου Χοσρόῃ τῷ Περσῶν βασιλεῖ ὑπὸ Μαυρικίου τοῦ αὐτοκράτορος, καὶ ὡς χειρογραφεῖ Χοσρόης τὸ δάνεισμα. Πρεσβεία τε Χοσρόου ἐφ' ᾧ ἀποστῆναι Κομεντίολον τῆς ἡγεμονίας, καὶ χειροτονία Ναρσοῦ ἀντὶ Κομεντιόλου, καὶ συμμαχία Ῥωμαίων κατὰ τοῦ τυράννου Βαράμ. Καὶ περὶ τῶν βασιλικῶν δώρων τῶν σταλέντων Χοσρόῃ ὑπὸ τοῦ αὐτοκράτορος· καὶ ὅπως τὰς κλεῖς τοῦ Δαρὰς ὁ Χοσρόης διὰ τοῦ πρέσβεως Δόλβζα παραδέδωκε τῷ βασιλεῖ. Δημηγορία τοῦ Δομετιανοῦ Μελιτηνῆς προτρέπουσα τὸ Ῥωμαϊκὸν συμμαχεῖν Χοσρόῃ κατὰ Βαράμ· καὶ περὶ τῶν συγκυρησάντων εὐτυχημάτων πρὸ τῆς συμπλοκῆς Ῥωμαίων τε καὶ Περσῶν Χοσρόῃ, καὶ ὅπως οἱ βασιλικοὶ θησαυροὶ τά τε Περσικὰ βασίλεια ἀποκαθίσταται Χοσρόῃ διὰ Βινδόου. Ἕνωσις τῶν Ῥωμαϊκῶν δυνάμεων Ἀρ-

39 συμφραξαμένων *codd.* : συμπραξαμένων *edd.* || **42** Σίττα A : τοῦ Σίττα M.

[30 a] **3** ἐν οἷς — λόγος A : *om.* M || **19** Δόλβζα A : Δόλβα M² *s. v.* *om.* M || **23** βασιλικοὶ A²M : βασικοὶ A.

engagée contre Baram ; la victoire des Romains fut des plus éclatantes. Dans ce combat, où commandait Narsès, on fit prisonniers des Turcs qui portaient sur le front l'emblème de la croix. Ils s'étaient mis à le porter, racontaient-ils, pour écarter une maladie pestilentielle qui s'était abattue sur eux autrefois[1].

L'auteur narre les faits et gestes de Golindouch en Perse et la vie ascétique que mena cette femme*.

Chosroès rentra dans ses domaines royaux. L'historien parle des dons envoyés par Chosroès au martyr Serge ; une ambassade du même Chosroès auprès du même saint alla demander qu'il puisse avoir des enfants de Sirem, qui était chrétienne ; la demande eut une suite favorable et Chosroès fit envoyer des dons d'une grande valeur à l'église du martyr[2].

L'écrivain raconte comment Chosroès fit mettre à mort les complices de l'usurpateur et Bindoès lui-même, accusé de rébellion contre le roi[3]. Il parle des prédictions [30 b] faites par Chosroès quant à la révolte prochaine des Romains asservis à des usurpateurs[4]. Probus, évêque de Chalcédoine, vint en ambassade ; le récit parle de l'image de la Mère de Dieu et de ce qui se passa pendant l'ambassade[5], de la visite de l'empereur à Anchialos, en Europe[6], et du présage qui se manifesta à lui dans un porc* ; on y lit comment il s'en retourna dans son palais à l'arrivée d'une ambassade perse conduite par Zalabzas[7]. Tel est le contenu du cinquième livre.

Le sixième contient ce qui suit : comment, au moment où l'empereur quittait la capitale, une tempête de mer

1. Les Turcs avaient été marqués de ce signe par leurs mères dans leur enfance, à l'instigation de certains chrétiens, et ils avaient été ainsi, disaient-ils, préservés d'une maladie pestilentielle. Cf. V, 5-10.
2. Ces deux envois de cadeaux sont rapportés respectivement en V, 13, p. 229, 17-231, 5, et V, 14, p. 231, 11-233, 15.
3. V, 15, p. 233 b, 20-23.
4. V, 15, p. 234, 3-20. Mais le texte fait plutôt allusion à une domination étrangère qu'à des usurpateurs (τύραννοι).
5. Chosroès avait demandé à vénérer une image miraculeuse de la Vierge et, le lendemain, il raconta à Probus que la Vierge lui était apparue pendant la nuit. Cf. V, 15, p. 234, 10-235, 13.
6. Il y venait pour s'occuper du danger avar. V, 16, p. 236, 1.
7. Cf. V, 16, p. 236, 19-20.

μενίας τε καὶ τῆς Ἑῴας, καὶ μάχη κατὰ Βαράμ, καὶ νίκη Ῥωμαίων περιφανεστάτη· ἐν ᾗ μάχῃ Ναρσοῦ στρατηγοῦντος καὶ Τοῦρκοι συνελήφθησαν οἳ ἐπὶ τῶν μετώπων τὸν τύπον ἔφερον τοῦ σταυροῦ ὃ ἐπέθεντο, ὡς ἐκεῖνοι διηγοῦντο, εἰς ἀπαλλαγὴν τῆς πάλαι προσπεσούσης αὐτοῖς λοιμικῆς νόσου.

Τὰ κατὰ τὴν Γολινδοὺχ ἐν Περσίδι γεγονότα, καὶ οἷον ἐκείνη βίον ἀσκητικὸν ἠγωνίσατο.

Ἐπανάζευξίς τε Χοσρόου εἰς τὰ οἰκεῖα βασίλεια. Καὶ περὶ τῶν σταλέντων δώρων παρὰ Χοσρόου Σεργίῳ τῷ μάρτυρι. Πρεσβεία τε τοῦ αὐτοῦ πρὸς τὸν αὐτὸν ἅγιον, ὥστε ἐκ τῆς Σειρὲμ παιδοποιήσασθαι· χριστιανὴ δὲ ἐτύγχανεν αὕτη. Καὶ ἐπιτυχία τε τῆς αἰτήσεως, καὶ δώρων πολυτελῶν ἀποστολὴ παρ' αὐτοῦ εἰς τὸν νεὼν τοῦ μάρτυρος.

Ὅπως τε Χοσρόης τοὺς κεκοινωνηκότας τῇ τυραννίδι καὶ Βινδόην αὐτὸν ὡς κατὰ βασιλέως χεῖρας ἄραντα, θανάτῳ διώλεσε· περὶ τῶν προαγορευθέντων ὑπὸ Χοσρόου, καὶ ὡς στασιάσει τὰ [30 b] Ῥωμαίων πράγματα τυράννοις δουλεύοντα. Πρεσβεία τε Πρόβου τοῦ Καλχηδόνος προέδρου, καὶ περὶ τῆς εἰκόνος τῆς θεομήτορος, καὶ ὅσα κατὰ τὴν πρεσβείαν ἀπήντησεν. Ἐκδημία τε τοῦ αὐτοκράτορος ἐπὶ τὴν τῆς Εὐρώπης Ἀγχιαλόν, καὶ περὶ τοῦ συναντήσαντος αὐτῷ ἐν ὑῒ φάσματος. Ὅπως τε ὑπέστρεψεν εἰς τὰ βασίλεια ὁ αὐτοκράτωρ, πρεσβείας Περσικῆς ἐπιστάσης διὰ Ζαλαβζάν. Ἐν οἷς καὶ ὁ πέμπτος λόγος.

Ὁ δὲ ἕκτος λόγος περιέχει ὅπως ἀπὸ τῆς πόλεως ἐξιόντι τῷ βασιλεῖ ἐνέσκηψε κλύδων θαλάττιος. Ὅπως

31 Γολινδοὺχ M : Γουλινδοὺχ A ‖ **36** Σειρὲμ A : Ἰρὲμ M.

[30 b] **2/3** τῆς εἰκόνος A : *om.* M ‖ **3/4** καὶ — αὐτοκράτορος A : *om.* M ‖ **7** Ζαλαβζάν A : Ζαλαμβᾶν M ‖ **8** Ἐν οἷς — λόγος A : *om.* M.

fondit sur lui[1]; comment, lors d'un séjour qu'il fit près d'Héraclée, un monstre vit le jour : c'était un bébé sans mains, sans yeux, sans sourcils, sans paupières, une queue de poisson pendait à sa cuisse. L'auteur raconte comment le monstre fut mis à mort[2].

Il parle de trois Slaves porteurs de cithares qu'on disait envoyés des confins de l'océan au chagan et qui parurent aussi devant l'empereur Maurice[3]. Une ambassade franque vint proposer à l'empereur une alliance moyennant un tribut ; la proposition fut rejetée ; les ambassadeurs étaient Bossos et Bettos ; celui qui les avait envoyés était Théodoric[4].

L'écrivain raconte l'histoire du troupeau de cerfs et comment le plus grand d'entre eux, blessé, s'enfuit dans un bois et fut poursuivi par un des gardes de l'empereur et un autre, un Gépide ; comment le garde, à cause des ornements d'or qu'il portait, fut traîtreusement assassiné. Longtemps après, le Gépide, convaincu de ce lâche assassinat, fut livré au feu*.

Les Avars entrèrent en campagne contre les Romains ; le siège fut mis devant la ville de Singèdon. L'auteur expose comment le stratège Priscus fut désigné pour commander dans la guerre d'Europe, comment le chagan, parvenu devant Drizipéra, livra aux flammes le temple du martyr Alexandre et comment les Romains, enfermés dans la ville de Tzouroulon, y furent assiégés par le chagan ; comment aussi Maurice abusa le Barbare et le détourna du siège[5].

Des ambassadeurs avars vinrent chez les Romains[6]. L'auteur rapporte la défaite d'Ardagaste par l'armée romaine[7] et aussi les exploits de Tatimer, la conduite valeureuse de l'officier romain Alexandre*, la bravoure des Ro-

1. L'empereur n'y échappa que par miracle. VI, 1, p. 240, 5-241, 3.
2. VI, 1, p. 241, 13-242, 4.
3. Ils disaient appartenir à un peuple qui ignorait les armes et la guerre. VI, 2, p. 243, 15-244, 18.
4. VI, 3, p. 245, 17-246, 2.
5. Sommaire de VI, 4-5. On fit tomber entre ses mains une lettre qui annonçait un raid de la flotte byzantine chez eux.
6. Chez Priscus, qui les renvoya. VI, 6, p. 251, 15-253, 3.
7. VI, 7, p. 253, 3-20.

τε περὶ Ἡράκλειαν, ἐκεῖσε τοῦ βασιλέως διατρίβοντος, τέρας ἐγεννήθη, παιδίον μήτε χεῖρας μήτε ὄμματα ἔχον μήτε ὀφρῦς μήτε βλέφαρα, πρὸς δὲ τῷ ἰσχίῳ ἰχθύος οὐρὰ ἀπεκρέματο· καὶ ὅπως τὸ τέρας ἀνῄρητο.

Περὶ τῶν τριῶν Σκλαβηνῶν τῶν κιθάρας ἐπιφερομένων, οἳ ἐκ τῶν μερῶν τοῦ Ὠκεανοῦ ἐλέγοντο πρὸς τὸν χαγάνον ἀπεστάλθαι· οἳ καὶ ἐνεφανίσθησαν Μαυρικίῳ τῷ βασιλεῖ. Πρεσβεία τε Φράγγων πρὸς τὸν βασιλέα ἐφ' ᾧ συμμαχεῖν ἐπὶ δώροις, καὶ ἀποστροφὴ τῆς αἰτήσεως. Βόσσος καὶ Βέττος οἱ πρέσβεις, ὁ δὲ ἀποστείλας ὀνόματι Θεοδώριχος.

Περὶ τῆς ἀγέλης τῶν ἐλάφων, καὶ ὅπως ἡ μείζων βάλλεται καὶ εἰς λόχμην τινὰ φεύγει καὶ ὡς ἐπιδιώκεται ὑπό τινος τῶν δορυφόρων καὶ ἑτέρου τινὸς Γήπαιδος, ὅπως τε ὁ δορυφόρος διὰ τὰ περὶ αὐτὸν χρύσεια δολοφονεῖται, καὶ ὡς χρόνῳ μάκρῳ ὕστερον ὁ Γήπαις δολοφονῆσαι φωραθεὶς πυρὶ παραδίδοται.

Στρατεία Ἀβάρων κατὰ Ῥωμαίων καὶ πολιορκία Σιγγιδόνος τῆς πόλεως, χειροτονία τε Πρίσκου τοῦ στρατηγοῦ, καὶ ὅπως τοῦ κατὰ τὴν Εὐρώπην πολέμου τοῦτον προεστήσατο. Καὶ ὅπως ὁ χαγάνος εἰς Δριζίπερα γενόμενος τὸν νεὼν Ἀλεξάνδρου τοῦ μάρτυρος ἐπυρπόλησε. Καὶ ὅπως ἐν Τζουρουλὼν τῇ πόλει Ῥωμαῖοι συγκλεισθέντες ὑπὸ τοῦ χαγάνου πολιορκοῦνται, ὅπως τε δόλῳ φενακίζει τὸν βάρβαρον ὁ Μαυρίκιος καὶ τῆς πολιορκίας ἀπάγει. Πρέσβεις τε Ἀβάρων πρὸς Ῥωμαίους, καὶ ὅσα τῷ Ἀρδαγάστῳ ἐκ τῆς Ῥωμαίων ἀπήντησε δυνάμεως, ἔτι δὲ καὶ τὰ κατὰ τὸν Τατίμερ, ἀνδραγαθία τε τοῦ Ῥωμαίων ταξιάρχου Ἀλεξάνδρου, καὶ ἀνδραγαθία Ῥω-

23 τῶν δορυφόρων A : δορυφόρου M ‖ 24 Γήπαιδος M¹ : γήπεδος AM ‖ 31 ἐπυρπόλησε A : ἐπολιόρκησε M ‖ 32 Τζουρουλὼν A : Τζουρουλῷ M ‖ 35 πρέσβεις A : πρεσβεία M ‖ 37 Τατίμερ A : Τατίμερον M.

mains et le massacre des Slaves, l'attaque des Slaves contre les Romains[1].

Il parle des monstres nés près de la ville impériale : l'un était un bébé à quatre pieds et l'autre avait deux têtes[2]. Il raconte comment Priscus fut relevé de son commandement [31 a] pour avoir donné au chagan du butin pris aux Slaves. Pierre fut nommé à sa place commandant du front d'Europe[3]. Il parle de l'ambassadeur Théodore envoyé au chagan par Priscus, de sa culture et de son habileté[4]. Tel est le contenu du sixième livre.

Le septième traite de l'indiscipline qui se mit dans les forces romaines et des exploits des Romains face aux Slaves ou Gètes (car on les appelait Gètes auparavant)[5].

Il traite aussi des aventures arrivées dans Asimos, ville de Thrace, à Pierre et aux habitants[6] ; il rapporte comment Piragaste, le commandant des troupes slaves, fut tué[7]. Il narre les exploits des Romains, parle de la disette d'eau qui accabla les troupes romaines et raconte comment, après la défaite de Pierre par les Slaves, Priscus redevint commandant en chef[8].

Mort de Jean le Jeûneur de Constantinople ; l'auteur parle des sommes que Maurice lui avait empruntées et de la reconnaissance de la dette ; il raconte comment cet empereur profondément pieux honora les haillons trouvés au patriarche après sa mort*.

Il parle des Maures qui se tournèrent contre la ville de Carthage, et dit comment l'audace de Gennadius étouffa la guerre. Il parle de la comète qui se montra plusieurs jours durant, de la guerre civile qui éclata chez les

1. Confiants dans leur récente victoire, les Byzantins se laissent surprendre par une attaque, mais se tirent d'affaire. VI, 8, p. 257, 1-22 ; VI, 9.

2. VI, 11, p. 263, 18-23. Photius aime visiblement relater de ces faits.

3. Le limogeage de Priscus est rapporté en VI, 11, p. 263, 23-264, 2, mais le motif n'est indiqué qu'en fin de chapitre, p. 266, 23-267, 10.

4. Il était médecin. Son entrevue avec le Chagan est rapportée en VI, 11, p. 264, 16-266, 18.

5. Court sommaire de VII, 1 et 2.

6. Pierre voulait emmener leur garnison avec ses troupes. VII, 3.

7. Il reçut une flèche dans une bataille contre Pierre. VII, 5, p. 278, 16-18.

8. VII, 5, p. 278, 24-279, 22.

μαίων, καὶ Σκλαβηνῶν ἀναίρεσις, ἔφοδός τε Σκλαβηνῶν κατὰ Ῥωμαίων.

Περὶ τῶν τεχθέντων τεράτων πρὸ τοῦ ἄστεως τῆς βασιλίδος, καὶ ὡς τὸ μὲν ἦν τετράπουν παιδίον, τὸ δὲ δικόρυφον. Ὅπως Πρίσκος ἀποχειροτονεῖται [31 a] τῷ δοῦναι τῷ χαγάνῳ ἀπὸ τῆς τῶν Σκλαβηνῶν λείας, καὶ Πέτρος ἀντιχειροτονεῖται στρατηγὸς τῆς κατὰ τὴν Εὐρώπην μάχης · καὶ περὶ Θεοδώρου τοῦ πρέσβεως τοῦ σταλέντος πρὸς τὸν χαγάνον ὑπὸ τοῦ Πρίσκου, τῆς τε περὶ αὐτὸν παιδείας καὶ δεξιότητος. Ἐν οἷς καὶ ὁ ἕκτος λόγος.

Ὁ δὲ ἕβδομος λόγος διαλαμβάνει περὶ τῆς γεγενημένης ἀταξίας ταῖς Ῥωμαίων δυνάμεσιν, ἀριστείαν τε Ῥωμαίων κατὰ Σκλαβηνῶν ἤτοι Γετῶν. Γέται γὰρ τὸ παλαιὸν ἐκαλοῦντο. Καὶ περὶ τῶν ἐν Ἀσίμῳ τῇ Θρᾳκῴᾳ πόλει Πέτρῳ τε καὶ τοῖς πολίταις συμβεβηκότων. Καὶ ὡς Πιράγαστος ὁ τῆς τῶν Σκλαβηνῶν δυνάμεως φύλαρχος ἀνήρηται · καὶ ἀνδραγαθία Ῥωμαίων. Περὶ τῆς ἀνυδρίας τῆς παρακολουθησάσης ταῖς Ῥωμαίων δυνάμεσι. Καὶ ὅπως τοῦ Πέτρου καταπολεμηθέντος ὑπὸ Σκλαβηνῶν, Πρίσκος αὖθις γίνεται στρατηγός.

Θάνατος Ἰωάννου τοῦ νηστευτοῦ Κωνσταντινουπόλεως, καὶ περὶ τῶν ἐκδανεισθέντων αὐτῷ χρημάτων ὑπὸ Μαυρικίου, καὶ περὶ τοῦ ἐν τῇ ὁμολογίᾳ χειρογραφήματος, καὶ ὅπως διὰ τιμῆς ἦγεν ὁ φιλευσεβὴς ὡς ἀληθῶς αὐτοκράτωρ τὰ εὑρεθέντα τῷ ἀρχιερεῖ μετὰ θάνατον ῥάκια.

Περὶ τῶν Μαυρουσίων τῶν συστραφέντων κατὰ Καρχηδόνος τῆς πόλεως, καὶ ὅπως τῇ τοῦ Γενναδίου τόλμῃ ὁ πόλεμος ἔσβεστο. Καὶ περὶ τοῦ κομήτου τοῦ φανέντος ἐπὶ

41 ὡς A² *s. v.* M : *om.* A ‖ ἦν A² *s. v.* M : *om.* A.

[31 a] **1/2** τῷ δοῦναι — ἀντιχειροτονεῖται A : *om.* M ‖ **3** τοῦ σταλέντος A : σταλέντος M ‖ **5** Ἐν οἷς — λόγος A : *om.* M ‖ **14** ὑπὸ A : ὑπὸ τῶν M.

Turcs et il fait un exposé sur l'histoire de l'État turc. Il raconte que, après avoir tué le chef des Abdèles ou Ephthalites, asservi le clan, détruit aussi la tribu des Ogors et des Colches en y faisant jusqu'à trois cent mille victimes, et tué Touroum révolté, le chagan des Turcs envoya un message de victoire à l'empereur Maurice ; il asservit également les Avars.

L'auteur traite aussi des peuplades des environs du Taugas et des Moucri, chez qui les Avars vaincus allèrent se disperser. Il parle encore des clans Ouar et Chouni ; sous Justinien, une branche de ces peuplades s'établit en Europe et se donna le nom d'Avars [1].

Il dit que le pays des Turcs ignore tremblements de terre et pestes [2]. Il parle du mont appelé doré, du Taugas, des vers qui donnent les tissus de soie, et il dit que la [31 b] soie est produite en abondance autour de la ville appelée Choubda et il explique ce qui est habituel à cette industrie [3]. Il parle des Indiens à peau blanche [4].

Il rapporte les propos tenus par le chagan à Priscus sur l'asservissement de Singèdon et la réponse de Priscus et la façon dont celui-ci sauva la ville [5]. Il raconte les faits et gestes des Barbares en Dalmatie, les destructions de villes et comment Goundouïs, envoyé par Priscus contre les Barbares de Dalmatie, s'y distingua [6].

1. Ces deux paragraphes du sommaire résument à très larges traits et en modifiant quelque peu l'ordre des données de l'auteur les chapitres 6, 7 et 8 du livre VII.

2. VII, 9, p. 286, 4-6.

3. VII, 9, p. 286, 19-288, 14. Il s'agit d'endroits situés du côté de la Sogdiane et de la Bactriane.

4. L'auteur n'en dit qu'un mot en VII, 9, p. 286, 6-8. C'était, chez les anciens, un sujet de curiosité en même temps que de discussion. Ctésias, *L'Inde*, p. 46 a 25, prétendait en avoir vu cinq. Cf. *infra*, p. 136 et note 3.

5. L'entretien entre le chagan et le stratège byzantin est relaté par Théophylacte en VII, 11. La fin du même chapitre (p. 291, 1-15) narre rapidement la reprise de Singèdon (Belgrade) par les Byzantins. C'est en 598 que Priscus a sauvé cette place. Cf. Diehl-Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, P. U. F., 1936, p. 133.

6. Goundouïs, dont il est question ici, était un lieutenant de Priscus ; c'est lui qui avait repris Singèdon aux Barbares, mais ce succès avait déclenché leurs entreprises contre la Dalmatie. Les victoires de Goundouïs sont racontées en VII, 12, p. 291, 15-292, 25.

ἡμέρας πολλάς. Περὶ τοῦ ἐμφυλίου πολέμου τοῦ γενομένου τοῖς Τούρκοις, καὶ ἐν ἐκθέσει τὰ περὶ τῆς τῶν Τούρκων πολιτείας. Καὶ ὡς τὸν ἐθνάρχην τῶν Ἀβδελῶν ἤτοι τῶν Ἐφθαλιτῶν ὁ χαγάνος τῶν Τούρκων ἀνελὼν καὶ δουλώσας τὸ ἔθνος, ἔτι δὲ καὶ τοὺς Ὄγωρ τὸ ἔθνος, καὶ δὴ καὶ τοὺς Κόλχους ἄχρι τριάκοντα μυριάδων διαφθείρας, ἀλλὰ καὶ τὸν ἐπαναστάντα αὐτῷ Τουροὺμ ἀνελὼν ἐπινίκιον ἐπιστολὴν Μαυρικίῳ τῷ αὐτοκράτορι ἔστειλεν. Ἐδουλώσατο δὲ καὶ Ἀβάρους.

Διέξεισι δὲ καὶ περὶ τῶν κατὰ τὴν Ταυγὰς ἐθνῶν καὶ περὶ τοῦ Μουκρί, ἐν οἷς οἱ Ἄβαροι ἡττηθέντες διεσπάρησαν. Καὶ περὶ τοῦ Οὐὰρ καὶ Χουνὶ τῶν ἐθνῶν, ἐξ ὧν ἐπὶ Ἰουστινιανοῦ ἀπόμοιρα τῶνδε τῶν ἐθνῶν ἐνδημεῖ τῇ Εὐρώπῃ, οἳ καὶ Ἀβάρους ἑαυτοὺς ἐπεφήμισαν.

Καὶ ὡς ἡ Τούρκων χώρα σεισμοῦ καὶ λοιμοῦ ἀπείρατος. Περί τε τοῦ χρυσοῦ λεγομένου ὄρους, καὶ περὶ τῆς Ταυγάς, περί τε τῶν σκωλήκων τῶν τικτόντων τὴν ἐσθῆτα τὴν σηρικήν, καὶ ὡς πολλή ἐστι περὶ τὴν λεγομένην Χουβδὰν [31 b] ἡ τῆς μετάξεως γένεσις, καὶ τὰ περὶ αὐτὴν νόμιμα. Καὶ τὰ περὶ τῶν Ἰνδῶν τῶν λευκῶν τὸ σῶμα.

Διάλεξις πρὸς τὸν Πρίσκον χαγάνου περὶ ἀνδραποδισμοῦ τῆς Σιγγιδόνος, καὶ ἀντιλογία Πρίσκου πρὸς αὐτόν, καὶ ὅπως ὁ Πρίσκος Σιγγιδόνα σῴζει τὴν πόλιν. Ὅσα τε κατὰ Δαλματίαν οἱ βάρβαροι διεπράξαντο καὶ πόλεις ἐπόρθησαν, ὅπως τε ὁ Γουνδοῦϊς παρὰ Πρίσκου σταλεὶς κατὰ τῶν ἐν Δαλματίᾳ βαρβάρων ἠρίστευσεν.

24 πολέμου M : *om.* A ‖ **26/27** τῶν Ἀβδελῶν ἤτοι τῶν Ἐφθαλιτῶν A : τῶν Ἐφθαλιτῶν M ‖ **27-28** δουλώσας τὸ ἔθνος A : τὸ ἔθνος ἐδουλώσατο M ‖ **28** Ὄγωρ A : Ἄγαρ M ‖ **29** Κόλχους A^{3}M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ διαφθείρας A : διέφθειρεν M ‖ **32** κατὰ τὴν A : *om.* M ‖ **33** Μουκρὶ A : Νουκρὶ M ‖ **34** Χουνὶ τῶν M : Χουνιτῶν A ‖ **37** ἀπείρατος A : ἀπείραστος M.

[31 b] **1** μετάξεως A : μετάξης M ‖ **2** τὰ A : *om.* M ‖ **3** τῆς A : τοῦ M ‖ **6** Δαλματίαν A^{2} : Δελματίαν AM.

Il dit que, la dix-neuvième année du règne de Maurice, un moine prédit la mort de l'empereur et de ses enfants : il avait dégaîné une épée et s'était mis à courir du Forum aux portes du palais en annonçant que Maurice et ses enfants mourraient par l'épée. En outre, un certain Hérodien dévoila l'avenir à l'empereur[1].

L'auteur parle de la famine qui éprouva les armées ; il rapporte que le chagan, avec une générosité étonnante, accorda une trêve de cinq jours aux affamés pour que le ravitaillement des Romains pût être assuré par les Barbares en toute sécurité et comment, après avoir reçu de Priscus des aromates comme cadeau d'honneur, il se retira en Mysie[2]. Il raconte comment le chagan engagea en Mysie une bataille contre Comentiolus, la trahison de Comentiolus qui fit périr l'armée romaine sous les coups des Barbares[3]. Comentiolus s'enfuit et arriva à la ville de Drizipéra, d'où il fut refoulé comme fuyard[4] ; il arriva aux Longs Murs et les Barbares, marchant sur ses traces, prirent d'abord Drizipéra. Ils mirent le feu au temple du martyr Alexandre, retirèrent ses restes du cercueil et les profanèrent[5] ; mais un châtiment divin atteignit les sacrilèges : sept enfants du chagan, en un même jour, furent atteints de tumeurs et moururent[6].

Quant à Comentiolus, au milieu de tous ces désordres, il séjournait à Constantinople et les Barbares s'approchèrent des Longs Murs. Et les gens de Byzance furent pris d'une telle frayeur qu'ils pensèrent à abandonner l'Europe pour passer en Asie. L'empereur envoya néanmoins Armaton en ambassade au chagan ; par des ca-

1. Ces prédictions sont rapportées en VII, 12, p. 292, 26-293, 11. Hérodien, sur lequel Théophylacte ne fournit aucune indication, prétendait tenir ce qu'il annonçait d'une révélation divine.
2. Sommaire de VII, 13, p. 293, 18-294, 17.
3. VII, 13, p. 294, 18-296, 25. Comentiolus avait jeté lui-même le désordre dans son armée par une série de manœuvres inutiles en pleine action ennemie.
4. Les gens de la ville le chassèrent même à coups de pierres. VIII, 14, p. 297, 3.
5. Le sacrilège est raconté en VII, 14, p. 297, 4-12. L'auteur attribue ce geste à l'ivresse de la victoire.
6. L'auteur évoque ce châtiment terrible en VII, 15, p. 297, 13-298, 4. Dans sa brièveté, le sommaire de Photius serre d'assez près certains éléments de l'original.

Ὅτι τῷ ἐννεακαιδεκάτῳ ἔτει τῆς βασιλείας Μαυρικίου προαγορεύει μοναχός τις τὸν αὐτοῦ θάνατον καὶ τῶν τέκνων· ξίφος γὰρ γυμνώσας, ἀπὸ τοῦ φόρου μέχρι τῶν προαυλίων τῶν ἀνακτόρων διαδραμών, αὐτόν τε Μαυρίκιον καὶ τὰ τέκνα ξίφει τεθνάναι προηγόρευσεν. Ἀλλὰ καὶ Ἡρωδιανός τις ὀνόματι τῷ βασιλεῖ διεῖπε τὰ συμβησόμενα.

Περὶ τοῦ συμβάντος λιμοῦ τοῖς στρατεύμασι, καὶ ὡς ὁ χαγάνος παραδόξῳ φιλανθρωπίᾳ πενθημέρους σπονδὰς τοῖς λιμώττουσιν ἔθετο, ὡς ἂν ὁ ἐπισιτισμὸς ἀπὸ τῶν βαρβάρων τοῖς Ῥωμαίοις ἀδεὴς ἔσοιτο· καὶ ὡς ἀρώμασιν ὑπὸ Πρίσκου φιλοτιμηθεὶς ἐπὶ τὰ κατὰ Μυσίαν ἐχώρησεν. Ὡς συνῆψεν ὁ χαγάνος περὶ τὴν Μυσίαν πρὸς Κομεντίολον μάχην, ἐπιβουλῇ δὲ Κομεντιόλου διαφθείρεται ὑπὸ τῶν βαρβάρων τὸ Ῥωμαϊκόν. Καὶ φεύγει Κομεντίολος καὶ πρὸς Δριζίπερα τὴν πόλιν παραγίνεται, καὶ ἀποπέμπεται τῆς πόλεως ὡς φυγάς, καὶ πρὸς τὰ μακρὰ παραγίνεται τείχη. Οἱ δὲ βάρβαροι κατόπιν ἰόντες πρῶτον τὰ Δριζίπερα αἱροῦσι, καὶ τὸν Ἀλεξάνδρου τοῦ μάρτυρος ἐμπρήσαντες νεὼν καὶ τὸ σῶμα τῆς θήκης ἐκσύραντες ὕβρισαν. Θεία δὲ δίκη μετῆλθε τοὺς ὑβριστὰς τοῦ μάρτυρος· ἑπτὰ γὰρ παῖδες τοῦ χαγάνου ἐν ἡμέρᾳ μιᾷ βουβῶσι περιληφθέντες ἐτελεύτησαν.

Κομεντιόλος δὲ μετὰ τῶν θορύβων ἐνδημεῖ τῇ Κωνσταντινουπόλει, οἱ δὲ βάρβαροι τοῖς μακροῖς πλησιάζουσι τείχεσι. Καὶ οἱ τοῦ Βυζαντίου ἐπὶ τοσοῦτον ἔδεισαν, ὡς καὶ καταλιπεῖν Εὐρώπην καὶ πρὸς τὴν Ἀσίαν περαιωθῆναι διεμελέτησαν. Πρεσβεύεται δ' οὖν ὅμως ὁ βασιλεὺς πρὸς τὸν χαγάνον δι' Ἀρμάτωνος, καὶ δώροις λαμπροῖς

14 ὀνόματι A : *om.* M ‖ 15 λιμοῦ A¹ : λοιμοῦ AM ‖ 21 ἐπιβουλῇ M : ἐπιβουλὴ A ‖ 35 διεμελέτησαν A²M : διεμελέτησεν A.

deaux magnifiques, auxquels on ajouta vingt mille pièces d'or, il décida difficilement à la paix le Barbare, qui répétait : « Que Dieu décide entre le chagan et Maurice, entre Romains et Avars[1]. »

[32 a] L'auteur parle des monstres à forme humaine apparus dans les eaux du Nil[2] et il rapporte des opinions diverses sur la crue de ce fleuve. L'historien adopte celle d'Agatharchide de Cnide[3]. Ce dernier dit que, chaque année, dans les régions de l'Éthiopie, tombent d'abondantes pluies qui durent sans arrêt du solstice d'été à l'équinoxe d'automne. Il est donc facile à comprendre que le Nil baisse l'hiver, quand il n'a que le débit provenant de ses seules sources naturelles, et que l'été, à cause des pluies qui se déversent dans son bassin, il ait sa crue[4]. Tel est le septième livre.

Et le huitième expose comment, à cause des incursions des Sarrasins, qui étaient vassaux des Romains, Chosroès entreprit de rompre le traité ; mais on lui envoya Georges et le traité fut maintenu. Georges tomba en disgrâce parce que Chosroès avait déclaré qu'il maintenait le traité par égard pour lui et non pour l'empereur Maurice[5].

L'auteur raconte comment Comentiolus fut jugé pour trahison ; les armées romaines firent cause commune avec lui et il fut à nouveau envoyé comme commandant en chef par l'empereur[6]. Une bataille entre les Romains et les Avars s'engagea sous le commandement de Priscus et de Comentiolus ; Comentiolus resta à l'écart du combat pour de vagues prétextes[7], mais, sous le commandement de Priscus, les Romains se distinguèrent et massa-

1. VII, 15, p. 298, 5-299, 12. Les paroles du chagan sont reprises à peu près mot pour mot à l'auteur par Photius.

2. Un homme, puis une femme de taille gigantesque auraient émergé du Nil sous les yeux du préfet Ménas et de son entourage et seraient demeurés visibles plusieurs heures.

3. A vécu de 181 à 146 ; auteur, notamment, d'un ouvrage *Sur la mer Rouge* auquel Photius consacre le « codex » 213 et le long « codex » 250.

4. Cette discussion sur les crues du Nil occupe VII, 16, p. 301, 14-302, 2, et VII, 17.

5. Dans le texte, c'est Georges lui-même qui se vante d'avoir obtenu cet avantage. VIII, 1, p. 313, 1-314, 18.

6. VIII, 1, p. 314, 24-315, 2.

7. L'auteur dit qu'il était malade. Cf. VIII, 2, p. 315, 24-316, 1.

καὶ προσθήκαις χρυσοῦ χιλιάδων εἴκοσι πείθει μόλις τὴν εἰρήνην δέξασθαι, λέγοντα· « κρίναι ὁ Θεὸς ἀνὰ μέσον χαγάνου καὶ Μαυρικίου καὶ ἀνὰ μέσον Ῥωμαίων [32 a] καὶ Ἀβάρων ».

Περὶ τῶν φανέντων ἀνθρωπομόρφων τεράτων ἐν τοῖς Νειλῴοις ὕδασι, καὶ περὶ τῆς τοῦ Νείλου ἀναβάσεως δόξαι διάφοροι. Ὁ δὲ συγγραφεὺς Ἀγαθαρχίδου τοῦ Κνιδίου τῇ δόξῃ προστίθεται· φησὶ δὲ οὗτος ἀν' ἔτος ἕκαστον ἐν τοῖς κατὰ τὴν Αἰθιοπίαν μεγάλους καὶ συνεχεῖς γίνεσθαι ὄμβρους ἀπὸ θερινῶν τροπῶν μέχρι τῆς ἰσημερίας τῆς ἐν τῷ μετοπώρῳ γινομένης καθ' ἕκαστα· εὐλόγως οὖν τὸν Νεῖλον ἐν μὲν τῷ χειμῶνι συστέλλεσθαι κατὰ φύσιν ἔχοντα ῥύσιν ἀπὸ μόνων τῶν ἑαυτοῦ πηγῶν, κατὰ δὲ τὸ θέρος διὰ τοὺς ἐκεῖθεν ἐκχεομένους εἰς αὐτὸν ὄμβρους λαμβάνειν τὴν αὔξησιν. Ταῦτα μὲν καὶ ὁ ἕβδομος.

Ὁ δὲ ὄγδοος λόγος διαλαμβάνει ὅπως ὁ Χοσρόης, διὰ τὰς ἐπιδρομὰς τῶν Σαρακηνῶν τῶν ὑπὸ Ῥωμαίοις ταττομένων, λῦσαι τὰς σπονδὰς ἐνεχείρησε, Γεωργίου δὲ πρὸς αὐτὸν σταλέντος αἱ σπονδαὶ μεμενήκασι· καὶ Γεώργιος ἀτιμάζεται ὡς εἰπόντος Χοσρόου διὰ Γεώργιον ἀλύτους τηρεῖν τὰς σπονδάς, ἀλλ' οὐ διὰ τὸν βασιλέα Μαυρίκιον.

Ὅπως τε Κομεντίολος προδοσίας κρίνεται καὶ διαλλαγαὶ τῶν Ῥωμαϊκῶν στρατευμάτων πρὸς αὐτόν, καὶ ὅπως αὖθις ὑπὸ τοῦ αὐτοκράτορος στρατηγὸς στέλλεται. Μάχη Ῥωμαίων καὶ Ἀβάρων στρατηγοῦντος Πρίσκου καὶ Κομεντιόλου, καὶ Κομεντιόλου μὲν ἀπομάχου διά τινας προσποιήσεις ὄντος, Πρίσκου δὲ τῷ στρατοπέδῳ παρόντος, ἀριστεία Ῥωμαίων καὶ ἀναίρεσις τῶν Ἀβάρων μέχρι τεσσά-

[32 a] **1** Ἀβάρων A : βαρβάρων M || **4** Ἀγαθαρχίδου Schott : ἀναρχίδου *codd.* || **12** μὲν A : μὲν οὖν M || **16** μεμενήκασι A^2M : μεμνήκασι A || **18** ἀλύτους A : αὐτοὺς M.

crèrent jusqu'à quatre mille Avars. Deuxième engagement où l'on tua jusqu'à neuf mille Avars ; troisième combat où périrent jusqu'à quinze mille ennemis ; quatrième bataille, nouvelle victoire éclatante des Romains et massacre de trente mille Avars et Gépides ; cinquième combat et victoire des Romains ; on massacra les Avars, on en prit trois mille vivants avec quatre mille autres Barbares, deux mille deux cents autres encore et huit mille Slaves[1]. Dans la suite, le chagan trompa l'empereur et reprit les prisonniers avars[2]. L'historien rappelle l'humeur noire de Comentiolus et rapporte comment, par son imprudence, une troupe de Romains qu'il conduisait vers Philippopolis périt de froid[3]. Il raconte que Pierre fut à nouveau choisi comme commandant en chef en Europe par l'empereur[4].

[32 b] Il raconte le mariage de Théodose, fils de Maurice, avec la fille de Germanus, la famine qui sévit dans la ville impériale, la révolte des dèmes qui éclata tandis que l'empereur était en prières, la longanimité du prince, le renvoi des soldats suivi de leur rappel le même jour[5].

Il rapporte comment Maurice envoya à Pierre l'ordre de retenir par tous les moyens les troupes de Thrace au-delà de l'Ister, comment une voix divine se fit entendre à Pierre[6] et comment la révolte se mit dans les troupes romaines. Un usurpateur se dressa contre l'empereur ; l'usurpateur Phocas fut proclamé par la troupe[7]. L'auteur rapporte comment Pierre s'enfuit et comment la mutinerie fut annoncée à l'empereur et comment, dès l'abord, excitée par les démarques Serge et Cosmas, la foule des

1. Ces combats sont racontés en VIII, 2, p. 315, 6-317, 6, et en VIII, 3. Les données numériques sont exactement les mêmes dans le texte et dans le sommaire, ce qui révèle chez Photius une attention précise.
2. Le chagan impressionna Maurice par des menaces qui parvinrent à celui-ci avant l'annonce du succès de ses propres troupes. Cf. VIII, 4, p. 319, 21-320, 2.
3. VIII, 4, p. 320, 3-321, 2.
4. VIII, 4, p. 321, 7-9. Ceci se situe la vingtième année du règne de Maurice.
5. C'étaient les principaux des factieux. Le texte fait mieux apparaître que le sommaire toute la patience de l'empereur.
6. Il rêva qu'il recevait une lettre du Christ. VIII, 7, p. 324, 3-326, 18.
7. En 602. Cf. VIII, 7, p. 326, 15-21.

ρων χιλιάδων. Δευτέρα μάχη, καὶ ἀναίρεσις τῶν αὐτῶν ἄχρι χιλιάδων ἐννέα. Τρίτη μάχη, καὶ ἔτι τῶν αὐτῶν ὄλεθρος μέχρι πεντεκαίδεκα χιλιάδων. Τετάρτη μάχη, καὶ νίκη πάλιν Ῥωμαίων λαμπρὰ καὶ ἀναίρεσις Ἀβάρων ἅμα Γηπαίδων χιλιάδων τριάκοντα. Πέμπτη μάχη, καὶ νίκη Ῥωμαίων, καὶ ἀναίρεσις Ἀβάρων, καὶ ἅλωσις τῶν μὲν ζωγρηθέντων Ἀβάρων τρισχιλίων, ἄλλων δὲ βαρβάρων τετρακισχιλίων, καὶ ἑτέρων δισχιλίων καὶ διακοσίων, καὶ Σαβήνων χιλιάδων ὀκτώ· ἐξ ὧν ὁ χαγάνος ἀπατήσας τὸν αὐτοκράτορα τοὺς ζωγρηθέντας Ἀβάρους ἀνέλαβε. Περὶ τῆς Κομεντιόλου μελαγχολίας, καὶ ὅπως τῇ τούτου ἀβουλίᾳ πλῆθος Ῥωμαίων, πρὸς Φιλιππούπολιν ἀπαίροντος, τῷ κρύει διώλοντο. Ὡς Πέτρος αὖθις στρατηγὸς τῆς Εὐρώπης ὑπὸ τοῦ αὐτοκράτορος προχειρίζεται.

Περί τε [32 b] τοῦ γάμου [τοῦ παιδὸς] Θεοδοσίου τοῦ παιδὸς Μαυρικίου ἐπὶ τῇ θυγατρὶ Γερμανοῦ. Καὶ περὶ τῆς σιτοδείας τῆς γενομένης τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων, καὶ τῆς συμβάσης ἀταξίας τῶν δήμων λιτανεύοντος τοῦ βασιλέως καὶ περὶ τῆς μακροθυμίας αὐτοῦ, καὶ ἐξορίας τῶν στρατιωτῶν καὶ μονοημέρου ἐπανόδου.

Ὅπως Μαυρίκιος ἐπέστελλε Πέτρῳ παντὶ τρόπῳ τὰς Θρᾳκῴας δυνάμεις εἰς τὸ ἀντιπέρας τοῦ Ἴστρου διατρίβειν, ὅπως τε θεία προσέπεσεν ὀμφὴ τῷ Πέτρῳ καὶ ὅπως στάσις ταῖς Ῥωμαϊκαῖς εἰσήρρησε δυνάμεσι, καὶ τυραννὶς συνέστη κατὰ τοῦ αὐτοκράτορος, Φωκᾶ τοῦ τυράννου ὑπὸ τοῦ πλήθους ἀναρρηθέντος. Ὅπως τε φεύγει Πέτρος, καὶ ὅπως ἡ στάσις διαγγέλλεται τῷ βασιλεῖ καὶ ὅπως τὰ πρῶτα διὰ τῶν δημάρχων Σεργίου καὶ Κοσμᾶ πολυπραγμονεῖ

31 Ἀβάρων A : βαρβάρων M ‖ Γηπαίδων M : Γηπέδων A ‖ **36** χαγάνος AM[1] : χάβανος M ‖ **39** ἀπαίροντος AM : ἀπαίροντες A[3].
[32 b] **7** Πέτρῳ A : Πέτρον M[2] *s. v. om.* M.

dèmes s'agita (il s'y trouva quinze cents Verts et neuf cents Bleus), comment l'empereur fit des largesses aux gens des dèmes[1]. Une ambassade de l'empereur aux troupes en révolte fut repoussée. L'écrivain raconte comment l'empereur garnit la ville impériale de troupes de défense. Une ambassade vint des armées trouver Théodose, fils de Maurice ; elle exprima l'avis que lui-même ou son beau-père, Germanus, fût proclamé empereur. Cette démarche vint à la connaissance de Maurice, qui soupçonna Germanus d'être responsable de l'usurpation ; il le menaça et la menace de l'empereur lui fut révélée par son gendre, Théodose. Germanus se réfugia dans l'église de la Mère de Dieu. Cyrus et l'eunuque Stéphane, précepteur des princes impériaux, furent envoyés auprès de Germanus pour l'amener à sortir de l'église, mais ils échouèrent. Théodose fut fouetté par son père à cause de la révélation qu'il avait faite à son beau-père. Germanus passa de l'église de la Mère de Dieu à Sainte-Sophie ; il fut derechef invité à en sortir et refusa ; un certain André, qui fréquentait beaucoup l'église pour ses dévotions, le dissuada de sortir[2]. Des émeutes se produisirent ; on incendia en ville la maison du patrice Constantin, que le peuple surnommait Lardys ; Maurice, en difficulté, s'enfuit. L'historien rapporte comment une tempête s'éleva et fit obstacle à sa fuite[3]. Son fils, Théodose, fut envoyé chez Chosroès. Il revint de Nicée quand il eut montré l'anneau que le père avait [33 a] fait faire pour son fils comme signe de reconnaissance[4].

L'auteur raconte comment les gens de la capitale, parmi lesquels un certain Hédomitès[5], passèrent du côté de l'usurpateur et comment Germanus, qui se préparait à s'empa-

1. Les Verts étaient d'abord favorables à Maurice. VIII, 7, p. 326, 24-327, 22.

2. Sommaire de VIII, 8, et de VIII, 9, p. 330, 13-24. Photius ne dit pas que Germanus était décidé à sortir quand André l'en empêcha.

3. VIII, 9, p. 330, 24-332, 7.

4. Maurice envoyait son fils à Chosroès pour lui demander son aide contre l'usurpateur. VIII, 9, p. 332, 7-16.

5. L'auteur n'en dit pas plus sur ce personnage. Ceux qui passèrent avec lui à l'usurpateur étaient, paraît-il, des partisans des Verts. VIII, 9, p. 322, 17-20.

τὸ πλῆθος τῶν δήμων καὶ εὑρίσκεται Πρασίνων μὲν αφ', Βενέτων δὲ ἐνακοσίων, καὶ ὅπως τοῖς δημοτικοῖς φιλοτιμίας παρέσχετο. Πρεσβεία τε τοῦ αὐτοκράτορος πρὸς τὰς στασιαζούσας δυνάμεις, καὶ ἀποστροφὴ τῆς πρεσβείας· ὅπως τε περιφρουρεῖ τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων. Πρεσβεία τε τῶν στρατευμάτων πρὸς Θεοδόσιον τὸν Μαυρικίου υἱόν, ἀξιοῦσα ἢ αὐτὸν ἢ τὸν πενθερὸν Γερμανὸν βασιλέα σφῶν ἀναρρηθῆναι. Γνῶσίς τε τούτων εἰς Μαυρίκιον ἀφιγμένη, καὶ ὑπόνοια εἰς Γερμανὸν ὡς αἴτιον τῆς τυραννίδος καὶ ἀπειλή, καὶ μήνυσις τῆς βασιλικῆς ἀπειλῆς διὰ τοῦ γαμβροῦ Θεοδοσίου, καὶ καταφυγὴ Γερμανοῦ πρὸς τὸν νεὼν τῆς θεομήτορος. Τῶν Κύρου καὶ Στεφάνου τοῦ εὐνούχου, ὃς ἐπίτροπος ἐτέτακτο τοῖς βασιλέως παισί, πρὸς Γερμανὸν ἀποστολὴ εἰς τὸ ἐξελθεῖν αὐτὸν τοῦ ναοῦ καὶ ἀπραξία· καὶ ἡ διὰ ῥάβδων μαστίγωσις Θεοδοσίου τοῦ παιδὸς ὑπὸ τοῦ πατρὸς ἕνεκα τῆς πρὸς τὸν πενθερὸν καταμηνύσεως. Καὶ μεταφοίτησις Γερμανοῦ ἀπὸ τοῦ νεὼ τῆς θεομήτορος ἐπὶ τὴν ἁγίαν Σοφίαν, καὶ πάλιν πρόσκλησις ἐπὶ τὸ ἐξελθεῖν, καὶ ἀπείθεια, Ἀνδρέα τινὸς συνεχῶς φοιτῶντος ταῖς λιτανείαις τὴν ἔξοδον κεκωλυκότος· θόρυβοί τε καὶ ἐμπρησμὸς τῆς κατὰ τὴν πόλιν οἰκίας Κωνσταντίνου τοῦ πατρικίου, ὃν Λαρδῦν ἐπεκάλει τὰ πλήθη· καὶ ἀπορία Μαυρικίου καὶ ἀπόδρασις. Ὅπως κλύδωνος γεγονότος ἐγκοπὴν πρὸς τὴν ἀπόδρασιν λαμβάνει. Καὶ ἀποστολὴ Θεοδοσίου τοῦ παιδὸς πρὸς Χοσρόην καὶ ὑποστροφὴ πάλιν ἀπὸ Νικαίας τῇ ἐπιδείξει τοῦ δακτυλίου, ὃ ἦν εἰς σύν-[33 a]θημα τῷ παιδὶ παρὰ τοῦ πατρὸς ποιηθέν.

Ὅπως τε πρὸς τὸν τύραννον οἱ τοῦ ἄστεως ἐν οἷς ἦν καὶ ὁ Ἑδομίτης προσεχώρησαν. Ὅπως τε Γερμανὸς κατασκευάζων ἑαυ-

16 ἐνακοσίων] ἐννεακοσίων A : τ' M ‖ **27** εὐνούχου A : ἡμιάρρενος M ‖ **34** Ἀνδρέα A : Ἀνδρέου M.

[33 a] **2** ἦν A : *om.* M ‖ Ἑδομίτης A : Ἑβδομίτης A²M.

rer du trône, échoua : les Verts refusèrent de le proclamer, parce que, selon eux, il était de la faction des Bleus[1].

Ensuite, Phocas fut proclamé dans l'église de saint Jean sur l'Hebdomon. Cyriacus tenait alors les rênes de l'épiscopat dans la ville impériale. Phocas fit son entrée au palais et sa femme, Léontia, fut proclamée[2].

Une querelle s'éleva entre les démarques pour des questions de préséances ; Cosmas, chef des Bleus, refoulé par Alexandre, insulta Alexandre, et on rappela que Maurice n'était pas mort[3], ce qui acheva de décider l'usurpateur à assassiner l'empereur : les enfants de ce dernier furent mis à mort sous les yeux de leur père dans le port d'Eutrope. Dans sa sagesse, l'empereur rendait grâces à Dieu ; lui-même fut tué par Lilius[4].

L'écrivain parle du testament de l'empereur Maurice découvert sous le règne d'Héraclius[5] ; il raconte comment les corps des membres de la famille impériale furent abandonnés aux flots de la mer[6]. Une oraison funèbre fut prononcée en l'honneur de Maurice[7]. L'historien relate comment les troupes romaines furent châtiées de leur parjure envers Maurice par un jugement de la Providence divine : en peu de temps, aucun de ceux qui avaient collaboré à l'usurpation (et ils étaient foule) ne resta vivant, mais l'un mourut de la peste, d'autres furent brûlés par le feu du Ciel, d'autres encore périrent par l'épée, si bien que, quand l'empereur Héraclius voulut faire la guerre au Perse Rhazatès, il ne trouva, quand il fit faire la revue de son armée, que deux survivants de la masse qui avait soutenu l'usurpation[8]. Alors, l'armée romaine commença à faire preuve de plus de valeur face aux Perses, car, tant

1. VIII, 9, p. 332, 20-333, 11. Cet échec détermina Germanus à se rallier à l'usurpateur.
2. VIII, 20, p. 333, 12-334, 22. L'auteur n'est pas flatteur pour Léontia.
3. Cette menace avait été lancée par les Bleus. VIII, 10, p. 335, 15-17.
4. Sommaire de VIII, 11, p. 335, 18-336, 23. Le nom du meurtrier de Maurice ne figure pas ici, mais en VIII, 12, p. 339, 4-5.
5. On sait que Maurice y partageait l'empire entre ses deux fils, Théodose et Tibère. VIII, 11, p. 337, 1-19.
6. VIII, 12, p. 337, 24-338, 14.
7. Mais ce fut après la chute de Phocas. VIII, 12, p. 338, 17-339, 3.
8. VIII, 12, p. 339, 12-340, 4.

τῷ τὴν βασιλείαν ἀποτυγχάνει, τῶν Πρασίνων ἀπειπόντων τὴν ἀνάρρησιν διὰ τὸ τῆς αἱρέσεως αὐτὸν εἶναι, ὡς ἐκεῖνοι ἔφασκον, τῶν Βενέτων.

Εἶτα ἀναγόρευσις ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἐν τῷ ἑβδόμῳ τοῦ Φωκᾶ. Κυριακὸς δὲ τηνικαῦτα τοὺς τῆς βασιλίδος ἀρχιερατικοὺς ἐγκεχείριστο νόμους. Εἴσοδός τε Φωκᾶ πρὸς τὰ βασίλεια καὶ ἀνάρρησις Λεοντίας τῆς γυναικὸς Φωκᾶ.

Καὶ περὶ τὴν τόπων στάσιν τῶν δημάρχων ἔρις, καὶ ὠθισμὸς Κοσμᾶ τοῦ δημάρχου τῶν Βενέτων ὑπὸ Ἀλεξάνδρου καὶ ὕβρις εἰς Ἀλέξανδρον. Καὶ μνήμη Μαυρικίου ὡς οὐκ ἀπέθανε, καὶ διὰ τοῦτο τοῦ τυράννου πρὸς τὸν φόνον τοῦ βασιλέως μᾶλλον ὁρμή. Ἀναίρεσίς τε τῶν τοῦ βασιλέως παίδων ἐνώπιον τοῦ πατρὸς ἐν τοῖς Εὐτροπίου, καὶ φιλοσοφία καὶ εὐχαριστία τοῦ βασιλέως, καὶ αὐτοῦ ἐκείνου διὰ Λιλίου ἀναίρεσις.

Καὶ περὶ τῆς ἐπὶ Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως εὑρεθείσης διαθήκης Μαυρικίου τοῦ αὐτοκράτορος. Ὅπως τε τὰ σώματα τῶν βασιλέων τῷ θαλαττίῳ ῥοθίῳ παρεδόθησαν. Ἐπιτάφιός τε εἰς Μαυρίκιον· καὶ ὅπως τὰς ἀντιδόσεις τῶν παρανομηθέντων αὐταῖς εἰς Μαυρίκιον αἱ Ῥωμαϊκαὶ δυνάμεις κρίσει προνοίας θείας ἐλάμβανον, ὡς ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ μηδένα τῶν κοινωνησάντων τῆς τυραννίδος ἐκ τοσούτου πλήθους ὑπολειφθῆναι, ἀλλ' ὁ μὲν λοιμῷ, οἱ δὲ πυρὶ οὐρανίῳ, οἱ δὲ καὶ στόματι διεφθάρησαν μαχαίρας, ὥστε ἡνίκα Ἡράκλειος ὁ βασιλεὺς πρὸς Ῥαζάτην τὸν Πέρσην πολεμεῖν ἔγνω, ἔκταξιν τῆς στρατείας ποιησάμενος, δύο μόνους εὗρεν ὑπολελειμμένους τῆς φιλοτυράννου πληθύος. Καὶ τότε ἤρξατο τὸ

11 τόπων A : τῶν τόπων M || 14 φόνον A³ *mg* M : *om.* A || 15 μᾶλλον A : πάλιν M || 18 περὶ A : *om.* M || ἐπὶ A¹, A² *s. v.* M : *om.* A || 19 αὐτοκράτορος A : αὐτοκράτορος ἀνάγνωσις M || 28 Ῥαζάτην A : Ῥαξάτην M.

que survécurent les partisans de l'usurpateur, la victoire restait du côté des Perses [1].

L'usurpateur fit tuer par Alexandre le prince Théodose, fils de l'empereur, puis Pierre, Comentiolus et Constantin Lardys ; le bruit courut que Théodose n'avait pas été assassiné. L'auteur rapporte comment, à Alexandrie, les statues quittaient leurs places et annonçaient l'événement à un scribe qui passait dans le quartier du Tychaeon pour rentrer chez lui au retour d'un dîner [2]. Il raconte aussi comment Maurice, à ce qu'on dit, fit remise à ses sujets du tiers de l'impôt et donna trente talents aux Byzantins pour la restauration de l'aqueduc et comment [33 b] il honorait d'une façon éclatante ceux qui aimaient les sciences [3]. Il parle des miracles qui se produisirent avec l'écoulement du sang de la martyre Euphémie ; il dit que Maurice, qui se méfiait, fit l'épreuve du miracle et le confirma [4] ; il rapporte comment l'usurpateur enferma dans une maison privée Constantine, femme de l'empereur Maurice, avec ses filles [5].

L'usurpateur envoya une ambassade à Chosroès, le roi des Perses ; elle échoua. Les traités furent rompus par Chosroès, qui prétexta qu'il voulait poursuivre la vengeance de l'empereur Maurice, et ainsi Lilius (car c'était lui l'ambassadeur) revint sans avoir abouti [6].

Alexandre, associé de Phocas dans sa révolte, fut mis à mort ; il était suspect d'avoir sauvé Théodose, fils de Maurice, qu'il avait assassiné [7].

Ici finit le récit tout entier*.

66.

Lu un *Abrégé d'histoire* de Nicéphore, le saint évêque de

1. VIII, 12, p. 340, 4-6.
2. VIII, 13, p. 340, 12-343, 8.
3. Ces deux dernières données sont ici dans l'ordre inverse de celui où on les rencontre dans le texte. VIII, 13, p. 343, 9-13.
4. VIII, 14, p. 343, 19-345, 7.
5. VIII, 15, p. 345, 11-14.
6. VIII, 15, p. 345, 14-346, 15.
7. VIII, 15, p. 346, 16-24.

Ῥωμαϊκὸν κατὰ Περσῶν ἐνισχύειν· μέχρι γὰρ ἂν ἐκεῖνοι περιῆσαν, ἡ νίκη τοῖς Πέρσαις ἐνηϋλίζετο.

Ἀναίρεσις ὑπὸ τοῦ τυράννου δι' Ἀλεξάνδρου Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως τοῦ αὐτοκράτορος παιδός, καὶ Πέτρου καὶ Κομεντιόλου καὶ Κωνσταντίνου τοῦ Λαρδῦ· πλάνη τε περὶ Θεοδοσίου, ὡς οὐ πεφόνευται. Καὶ ὅπως κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν τὰ ἀγάλματα τῆς οἰκείας ἕδρας ἀποφοιτῶντα προηγόρευον τὰ γεγονότα καλλιγράφῳ τινὶ κατὰ τὸ Τυχαῖον οὕτω καλούμενον, ἀπὸ δείπνου πρὸς τὰ οἴκοι διερχομένῳ. Ὅπως τε ὁ Μαυρίκιος λέγεται τρίτην μοῖραν τῶν φόρων συγχωρῆσαι τοῖς ὑπηκόοις, καὶ τριάκοντα δοῦναι τάλαντα τοῖς Βυζαντίοις εἰς νεουργίαν τοῦ τῶν ὑδάτων ὁλκοῦ· καὶ ὅπως ἐφιλοτι- [33 b] μεῖτο λαμπρῶς τοὺς τῶν μαθημάτων ἐραστάς. Καὶ περὶ τῶν γεγονότων παραδόξων τῆς τῶν αἱμάτων ῥύσεως Εὐφημίας τῆς μάρτυρος, καὶ ὡς Μαυρίκιος, πειράσας μᾶλλον τὸ θαῦμα δι' ἀπιστίας, ἐπίστωσε. Καὶ ὅπως ὁ τύραννος Κωνσταντῖναν τὴν τοῦ βασιλέως Μαυρικίου γυναῖκα ἅμα ταῖς θυγατράσιν ἐν ἰδιωτικῇ οἰκίᾳ ἐνέκλεισε.

Πρεσβεία τοῦ τυράννου πρὸς Χοσρόην τὸν Περσῶν βασιλέα, καὶ ἀποτυχία, κατάλυσίς τε τῶν σπονδῶν προφασιζομένου Χοσρόου τὴν ὁσίαν διεκδικεῖν Μαυρικίου· καὶ οὕτως ὁ Λίλιος (οὗτος γὰρ ὁ πρεσβεύων ἦν) ἀνεχώρησεν ἄπρακτος.

Ἀναίρεσις Ἀλεξάνδρου τοῦ συννεωτερίσαντος τῷ Φωκᾷ, δι' ὑπόνοιαν ὅτι Θεοδόσιον τὸν Μαυρικίου παῖδα, ὃν ἀνεῖλε, περιεποιήσατο. Ἐν οἷς καὶ τῆς ὅλης ἱστορίας τὸ πέρας.

66

Ἀνεγνώσθη ἱστορικὸν σύντομον Νικηφόρου τοῦ

39 διερχομένῳ M : δι (δι *in ras* A²) ερχομένου A.

[33 b] 4 ἐπίστωσε A¹M : ἐπίστευσε A *ut vid.* || 5 Κωνσταντῖναν A : Κωνσαντίαν M || 7 τὸν A : τῶν M.

Constantinople[1]. Il commence son récit à l'assassinat de Maurice et le conduit jusqu'au mariage de Léon et d'Irène. Dans son style, il est sobre et clair grâce à l'usage attentif d'un vocabulaire de choix et d'une construction qui n'est ni relâchée ni non plus serrée à l'excès, mais conforme à celle que devrait employer l'orateur vraiment accompli et parfait : il évite, en effet, l'innovation et ne dédaigne pas le tour ancien et éprouvé par l'usage. En outre, l'agrément se mêle à la grâce dans ses écrits et, au total, il éclipse nombre de ses devanciers par cet ouvrage d'histoire ; pourtant, à cause de sa brièveté excessive, on estimera qu'il n'a pas atteint à une grâce parfaite.

67.

J'ai lu un ouvrage de Serge le Confesseur[2]. Il commence aux faits et gestes de Michel, puis revient aux crimes horribles du Copronyme et repart de là pour une revue continue des événements jusqu'à la huitième année du règne du même Michel ; il expose les actes de ce prince dans l'État et dans l'Église. De plus, ses actions militaires et sa position en matière de croyance font l'objet d'un examen détaillé.

Dans son style, il a, plus que tout autre, les ornements de la clarté et de la simplicité tant dans les mots, dont le sens est net, que dans la construction et les autres détails de l'ordonnance du discours, si bien qu'il semble avoir écrit dans une sorte d'improvisation. En effet, son langage est fleuri d'une grâce naturelle et ne porte l'empreinte d'aucune recherche exagérée. C'est pourquoi son [34 a] style convient surtout à l'histoire ecclésiastique ; c'était d'ailleurs ce qu'il cherchait*.

1. Patriarche de 806 à 815. Cet ouvrage, qui racontait les événements de 602 à 769, est conservé (éd. C. De Boor, Leipzig, Teubner, 1880). C'est l'auteur connu le plus « récent » qui figure dans la *Bibliothèque*. Cf. P. J. Alexander, *The Patriarch Nicephorus of Constantinople*, Oxford, Clarendon Pr., 1958.

2. Le personnage est mal connu et l'œuvre est perdue. Les souverains dont les faits et gestes faisaient la matière de cet écrit sont Constantin V (741-775) et Michel II le Bègue (820-829).

ἐν ἁγίοις Κωνσταντινουπόλεως ἀρχιερέως. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς ἀναιρέσεως Μαυρικίου καὶ κάτεισι μέχρι τῆς εἰς γάμον κοινωνίας Λέοντος καὶ Εἰρήνης.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἀπέριττός τε καὶ σαφής, καλλιλεξίᾳ τε καὶ συνθήκῃ λόγου οὔτε λελυμένῃ οὔτε αὖ πάλιν συμπεπιεσμένῃ περιέργως κεχρημένος, ἀλλ' οἵᾳ ἂν χρήσαιτο ὁ ῥητορικὸς ὡς ἀληθῶς καὶ τέλειος ἀνήρ · τό τε γὰρ νεωτεροποιὸν ἐκκλίνει, καὶ τὸ ἀρχαιότροπον καὶ ἐξησκημένον οὐ παρατρέχει. Ἔτι δὲ καὶ ἡδονὴ κέκραται αὐτοῦ σὺν χάριτι τοῖς λόγοις. Καὶ ὅλως πολλούς ἐστι τῶν πρὸ αὐτοῦ ἀποκρυπτόμενος τῇδε τῆς ἱστορίας τῇ συγγραφῇ, εἰ μή τω, τῷ λίαν συντετμημένῳ, οὐχ ὁλόκληρον δόξει διαπεραίνειν τὴν χάριν.

67

Ἀνεγνώσθη μοι Σεργίου τοῦ ὁμολογητοῦ. Ἄρχεται ἀπὸ τῶν τοῦ Μιχαὴλ πράξεων, καὶ ἀνατρέχει ἐπὶ τὰ τοῦ Κοπρωνύμου ἀθέμιτα καὶ ἐβδελυγμένα ἔργα, καὶ κάτεισιν ἐκεῖθεν ἐφεξῆς διεξιὼν μέχρι τοῦ ὀγδόου ἔτους αὐτοῦ Μιχαήλ, τάς τε κατὰ τὴν πολιτείαν καὶ τὰς κατὰ τὴν ἐκκλησίαν ἀναγραφόμενος αὐτοῦ πράξεις, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἃ κατὰ πόλεμον αὐτῷ ξυνηνέχθη, καὶ οἷος ἐτύγχανε τὴν δόξαν περὶ τοῦ θείου, πάντα λεπτομερῶς διεξιών.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν, εἴ πέρ τις, σαφηνείᾳ καὶ τῷ ἀπεριέργῳ κοσμούμενος ἔν τε τῷ εὐσήμῳ τῶν λέξεων καὶ τῇ συνθήκῃ καὶ τῇ ἄλλῃ τοῦ λόγου οἰκονομίᾳ, ὥστε δοκεῖν καὶ αὐτοσχεδίᾳ πως αὐτῷ συγγεγράφθαι · ἐμφύτῳ γὰρ ὁ λόγος ἀνθῶν χάριτι τὴν ἐκ περιεργίας οὔ τι προσ- [34 a] ήκατο μόρφωσιν. Διὸ καὶ πρέπων ὁ λόγος ἐκκλησιαστικῇ μάλιστα ἱστορίᾳ · ὃ καὶ βούλεται.

27 τῷ A : τὸ M || συντετμημένῳ A : συντετμημένον M || 28 οὐχ ὁλόκληρον A²M : οὐκολόκληρον A || 30 μοι A : *om.* M.

68.

Lu un *Abrégé d'histoire* de Céphalion[1]. Il commence au règne de Ninus et de Sémiramis et poursuit jusqu'au temps du roi Alexandre. Son histoire est comprise en neuf livres qui portent les noms des neuf Muses : Clio, Thalie, Polymnie, Melpomène, Terpsichore, Euterpe, Calliope, Eratô, Uranie ; dans ce dernier, il expose l'histoire d'Alexandre de Macédoine.

Pour s'exprimer, il emploie l'ionien et il abuse de la concision au-delà de toute mesure ; aussi, hormis ce qu'on peut apprendre en histoire, n'offre-t-il rien qui mérite admiration ou imitation.

Son origine, sa patrie, tout comme Homère, dit-il lui-même, il les passe sous silence ; par ailleurs, il révèle que c'est en Sicile, où il vivait exilé, qu'il a composé son récit. Passer sous silence ce qu'il fallait nommer : son pays et son origine, et laisser le souvenir de son exil, voilà qui prouve peu d'élévation de caractère. Et faire étalage du nombre des auteurs dont il a tiré son récit n'est pas précisément le signe d'une âme affranchie d'une vanité puérile et détachée des petits détails.

Il déclare donc que le premier livre de son récit a été compilé de cinq cent soixante-dix ouvrages de trente et un auteurs ; le second, tiré de deux cent et huit ouvrages de vingt-cinq auteurs ; le troisième de six cents ouvrages de vingt et un auteurs ; le quatrième, de huit cent cin-

1. L'ouvrage est connu par cette notice, par des citations d'Eusèbe, par Suidas, Tzètzès, Georges Syncelle et Jean Malalas. Le tout est réuni dans Müller, *F. H. G.*, t. III, p. 625-631. Sur la foi de Suidas, qui le confond avec un autre auteur, on situe celui-ci sous Hadrien (117-138), mais Denys d'Halicarnasse et Strabon le citent. De tous les textes réunis par Müller, *loc. cit.*, il n'y a qu'une phrase de Georges Syncelle qui puisse être rapprochée de la notice de Photius (Müller, p. 626) et qui nous donne peut-être le début de l'œuvre : Ἄρχομαι γράφειν ἀφ' ὧν ἄλλοι τε ἐμνημόνευσαν καὶ τὰ πρῶτα Ἑλλάνικός τε ὁ Λέσβιος καὶ Κτησίης ὁ Κνίδιος, ἔπειτα Ἡρόδοτος ὁ Ἁλικαρνασσεύς. Τὸ παλαιὸν τῆς Ἀσίας ἐβασίλευσαν Ἀσσύριοι, τῶν δὲ ὁ Βήλου Νίνος.

Sur l'auteur, cf. Jacoby, s. v. *Kephalion* (n. 3), in *P. W.*, t. XI (1921), col. 191-192.

68

Ἀνεγνώσθη Κεφαλίωνος σύντομον ἱστορικόν. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς βασιλείας Νίνου καὶ Σεμιράμεως, καὶ κάτεισι μέχρι τῶν τοῦ βασιλέως Ἀλεξάνδρου χρόνων. Συμπεραίνεται δὲ αὐτοῦ ἡ ἱστορία ἐν λόγοις θʹ κατ' ἐπωνυμίαν τῶν θʹ Μουσῶν, Κλειοῦς, Θαλείας, Πολυμνίας, Μελπομένης, Τερψιχόρης, Εὐτέρπης, Καλλιοπῆς, Ἐρατοῦς, Οὐρανίης · ἐν ᾗ καὶ τὰ κατὰ Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα διέξεισιν.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἰωνίζων, καὶ τοῦ προσήκοντος πλέον τῇ συντομίᾳ ἀποχρώμενος, οὐδ' ἄλλο οὐδὲν ἄξιον θαυμάσαι καὶ ζηλῶσαι ἐνδεικνύμενος πλὴν τῆς κατὰ τὴν ἱστορίαν μαθήσεως.

Οὗτος τὸ μὲν γένος αὑτοῦ καὶ πατρίδα, ὡς αὐτὸς ἐκεῖνός φησιν, ὥσπερ Ὅμηρος ἀποσιωπᾷ. Ὅτι δὲ διατρίβων ἐν Σικελίᾳ φυγῆς ἕνεκα τὴν ἱστορίαν συνέταξεν, ἀποφαίνεται, τὸ μὲν ἀναγκαῖον, πατρίδα εἰπεῖν καὶ γένος παρείς, τὸ δὲ καὶ μικροψυχίαν ἐμφαῖνον ἐν μνήμῃ πεποιηκώς. Καὶ τὸ ἐκ τόσων δὲ καὶ τόσων συνειλέχθαι αὐτῷ τὴν ἱστορίαν σεμνύνεσθαι οὐ πάνυ ψυχῆς τὸ μικρόλογόν τε καὶ τὴν παιδαριώδη φιλοτιμίαν ἀποσειομένης ἀπόδειξις.

Φησὶ δ' ὅμως τὸν πρῶτον αὐτῷ τῆς ἱστορίας συνειλέχθαι ἐκ λόγων μὲν φοʹ, ὧν πατέρας λʹ καὶ αʹ ἀπομνημονεύει. Τὸν δὲ δεύτερον ἐκ βιβλίων μὲν σηʹ, συγγραφέων δὲ κεʹ. Καὶ τὸν τρίτον δὲ ἐκ βιβλίων μὲν χʹ συγγραφέων δὲ κʹ · τὸν μέντοι τέταρτον ἐκ βιβλίων μὲν ωνʹ, συγγραφέων δὲ λβʹ · καὶ τὸν πέμπτον ἐκ βιβλίων μὲν σʹ,

[34 a] **9** Τερψιχόρης M : Τερψιγόρης A ‖ **12/13** οὐδ' — ἐνδεικνύμενος A : *om.* M ‖ **14** αὑτοῦ Bekker : αὐτοῦ *cod.* ‖ **19** ἐμφαῖνον A¹M : ἐμφαίνων A ‖ **22** ἀποσειομένης A¹M : ἀποσειμένης A ‖ **23** πρῶτον A : πατέρα M *ut vid.* ‖ αὐτῷ A : *om.* M ‖ **26** μὲν A : *om.* M ‖ **28** μὲν M : *om.* A.

quante ouvrages de trente-six auteurs ; le cinquième, de deux cents ouvrages de vingt-six auteurs ; le sixième, de... ouvrages de... auteurs ; le septième, de... ouvrages de... auteurs ; le huitième, de... ouvrages de... auteurs ; le neuvième, de... ouvrages de trente auteurs. Telle est l'Histoire de Céphalion [1].

69.

J'ai lu un ouvrage d'histoire qui est comme une vue d'ensemble de l'histoire universelle. L'auteur est Hésychius Illustrius [2], fils d'Hésychius et de Philosophia d'après l'intitulé du livre où on trouve *Histoire romaine* et *Histoire générale*.

Il commence au règne de Bel, roi des Assyriens, et va [34 b] jusqu'à la mort d'Anastase, qui a été empereur des Romains.

Il est concis et écrit bien. Il manie, en effet, une langue fleurie et claire et il a mis sa construction en harmonie avec elle. Il aime par-dessus tout le terme propre et si parfois il adopte le tour figuré, la clarté et le caractère très expressif du terme font de l'image un charme pour l'auditeur ; et, loin d'être présenté avec moins de clarté, le sujet en a peut-être plus que si l'auteur n'avait pas employé de figures.

Il s'engage aussi à respecter la vérité.

Son ouvrage est divisé en six sections dont la première contient les événements antérieurs à la guerre de Troie, la deuxième, ceux à partir de la prise de Troie jusqu'à la fondation de Rome, la troisième, ceux qui ont eu lieu

1. La fin de cette notice est embarrassante pour qui veut en tirer une conclusion sur la méthode de Photius. Il y a, en effet, ici assez de précisions pour qu'on ne puisse croire qu'elles ont été reproduites de mémoire ; d'autre part, il en manque, et ce n'est pas la première fois que nous rencontrons de semblables lacunes. A moins qu'elles ne soient imputables à une corruption du texte antérieure à nos manuscrits de la *Bibliothèque*, on se demande comment elles existent si Photius a rédigé cette notice avec le texte de Céphalion sous la main. Il faudrait admettre, dans ce cas, l'idée de lacunes dans le texte même de cet auteur.

2. Cet ouvrage est perdu. L'auteur vivait à l'époque de Justinien ; il avait composé une sorte d'histoire littéraire intitulée Ὀνοματολόγος

συγγραφέων δὲ κα', τὸν δὲ ἕκτον ἐκ βιβλίων μέν... συγγραφέων δέ..., τὸν δὲ ἕβδομον ἐκ βιβλίων μέν..., συγγραφέων δέ..., τὸν δὲ ὄγδοον ἐκ βιβλίων μέν..., συγγραφέων δέ..., καὶ τὸν ἔννατον δὲ ἐκ βιβλίων μέν..., συγγραφέων δὲ τριάκοντα. Ἐν οἷς καὶ ἡ Κεφαλίωνος ἱστορία.

69

Ἀνεγνώσθη μοι βιβλίον ἱστορικὸν ὡς ἐν συνόψει κοσμικῆς ἱστορίας. Ὁ δὲ συγγραφεὺς Ἡσύχιος ὁ Ἰλλούστριος, Μιλήσιος μὲν ἐκ πατρίδος, παῖς δὲ Ἡσυχίου καὶ Φιλοσοφίας, καθ' ὃ καὶ ἡ ἐπιγραφὴ τοῦ βιβλίου μετὰ τοῦ ἱστορίας Ῥωμαϊκῆς τε καὶ παντοδαπῆς τυγχάνει.

Ἄρχεται μὲν οὖν ἀπὸ τῆς τοῦ Βήλου τοῦ [34 b] Ἀσσυρίων βασιλέως βασιλείας, κάτεισι δὲ μέχρι τῆς τελευτῆς Ἀναστασίου, ὃς Ῥωμαίων γέγονεν αὐτοκράτωρ.

Ἔστι δὲ σύντομος καὶ καλλιεπής. Λέξει τε γὰρ ἀνθηρᾷ καὶ εὐσήμῳ κέχρηται, καὶ ἡ συνθήκη τοῦ λόγου κατὰ λόγον αὐτῷ ἡρμοσμένη· κυριολογίᾳ μὲν μάλιστα χαίρων, εἰ δέ που καὶ τρέψοιτο, τῷ τε εὐσήμῳ καὶ ἐμφατικωτάτῳ τῆς λέξεως ἥδυνε μὲν τῇ τροπῇ τὸν ἀκροατήν, οὐδὲν δὲ ἧττον, εἰ μὴ καὶ μᾶλλον σαφῶς τὸ πρᾶγμα, ἢ εἰ μὴ ἐτέτραπτο, παρεστήσατο.

Ὑπισχνεῖται δὲ καὶ ἀληθείας εἶναι φροντιστής. Διαιρεῖται δὲ αὐτῷ τὸ σπούδασμα εἰς τμήματα ἕξ, ὧν τὸ μὲν πρῶτον τμῆμα περιέχει τὰ πρὸ τῶν Τρωϊκῶν, τὸ δὲ δεύτερον τὰ ἀπὸ Ἰλίου ἁλώσεως ἕως τῆς κτίσεως Ῥώμης, τὸ δὲ τρίτον τὰ ἀπὸ τῆς κτίσεως Ῥώμης μέχρις ὅτου Ῥω-

29 κα' A : κς' M ‖ **36** μοι A : *om.* M ‖ **39** καθ' ὃ καὶ A[1]M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **40** μετὰ τοῦ A : μετὰ M ‖ **41** Βήλου A : Βήρου M.

[34 b] **3** γὰρ A[1] *s. v.* M : *om.* A ‖ **8** σαφῶς *edd.* : σοφῶς *codd.* ‖ **14** ὅτου *edd.* : ὅτε *codd.*

entre la fondation de Rome et le moment où le pouvoir consulaire fut instauré chez les Romains après le renversement de la royauté dans la soixante-huitième olympiade ; la quatrième section commence avec le régime des consuls chez les Romains, soit à la soixante-huitième olympiade, jusqu'à la cent quatre-vingt-deuxième, où cette magistrature cessa d'exister avec le pouvoir personnel de Jules César.

La cinquième section embrasse les événements depuis la dictature de Jules César jusqu'au moment où la ville de Byzance atteignit à un grand renom de puissance au début de la deux cent soixante-septième olympiade. La sixième section commence au moment où Constantinople eut le bonheur d'avoir Constantin pour souverain et va jusqu'à la mort d'Anastase, que notre écrivain, je ne sais pourquoi, glorifie pour une douceur et une clémence supérieures à celles de beaucoup d'autres souverains. La mort de cet empereur eut lieu la onzième année de l'indiction, alors que Magnus était consul sans collègue. La période de temps envisagée est de onze cent quatre-vingt-dix ans. Tel est cet ouvrage.

J'ai également lu du même auteur un autre livre qui contenait les faits et gestes de Justin et la façon dont il fut proclamé après la mort d'Anastase ; on peut y lire également l'avènement de Justinien, successeur de Justin, ainsi que ses actions durant quelques années de son règne. Pour la suite, l'auteur a été interrompu par la mort de son fils Jean, qui affecta mortellement son âme et coupa net son élan d'écrivain*.

[35 a] 70.

J'ai lu de Diodore de Sicile un ouvrage d'histoire en

ἢ πίναξ τῶν ἐπὶ παιδείᾳ ὀνομαστῶν, perdue également. Certains passages de Suidas, qui l'a utilisé et cité, et des textes parallèles de Photius portent à croire que ce dernier s'en est servi également (cf. Krumbacher, *op. cit.*, p. 324). C'est là un problème d'importance et qui doit être étudié. Que Photius ait utilisé l'Ὀνοματολόγος comme instrument de travail n'aurait rien d'extraordinaire, mais il ne faut pas en laisser déduire — et c'est une tendance qu'on peut constater dans

μαίοις ἡ τῶν ὑπάτων εἰσήχθη ἡγεμονία καταλύσασι τοὺς βασιλέας κατὰ τὴν ὀγδόην καὶ ἑξηκοστὴν Ὀλυμπιάδα, τὸ δὲ τέταρτον, ἐξ οὗπερ Ῥωμαίων ἡγήσαντο ὕπατοι, ἤτοι ἀπὸ τῆς ὀγδόης καὶ ἑξηκοστῆς ὀλυμπιάδος, μέχρι δευτέρας καὶ ὀγδοηκοστῆς καὶ ἑκατοστῆς ὀλυμπιάδος, οὗ καὶ ἔληξεν ἡ τοιαύτη ἀρχὴ Ἰουλίου τοῦ Καίσαρος μοναρχήσαντος.

Τὸ δὲ πέμπτον τμῆμα περιέχει τὰ ἀπὸ τῆς Ἰουλίου τοῦ Καίσαρος μοναρχίας μέχρις ὅτου Βυζάντιον ἐπὶ μέγα δόξης ἰσχύος ἤρθη, ὀλυμπιάδος ἑβδόμης καὶ ἑβδομηκοστῆς καὶ διακοσιοστῆς ἱσταμένης. Τὸ δὲ ἕκτον, ἐξ οὗ βασιλέα Κωσταντινούπολις εὐτύχησε Κωνσταντῖνον μέχρι τῆς Ἀναστασίου τελευτῆς, ὃν οὗτος ὁ συγγραφεὺς πρᾳότητι καὶ ἡμερότητι οὐκ οἶδ' ὅπως πολλῶν ἀποσεμνύνει διενεγκεῖν· οὗ συνέπεσεν ἡ τελευτὴ κατὰ τὴν ἑνδεκάτην ἰνδικτιῶνα, Μάγνου μόνου ὑπατεύοντος. Ἡ δὲ περιοχὴ τῶν χρόνων χιλίων καὶ ἐνενήκοντα καὶ ἑκατόν. Ἐν οἷς καὶ ἡ συγγραφή.

Ἀνεγνώσθη δέ μοι καὶ ἑτέρα αὐτοῦ βίβλος ἐν ᾗ περιείχετο τά τε Ἰουστίνῳ πραχθέντα, ὅπως τε Ἀναστασίου τελευτήσαντος αὐτὸς ἀνερρήθη. Εἶτα καὶ τὴν Ἰουστινιανοῦ τοῦ μετὰ Ἰουστῖνον ἔστιν ἀνάρρησιν κατιδεῖν, καὶ τὰς ἄλλας πράξεις μέχρις ἐτῶν τινῶν τῆς αὐτοῦ βασιλείας. Καὶ τὸ λοιπὸν ὁ συγγραφεὺς ἐπεσχέθη, θανάτῳ τοῦ παιδὸς Ἰωάννου τὴν ψυχὴν καιρίαν βληθεὶς καὶ τῆς πρὸς τὸ γράφειν ὁρμῆς ἐκκοπείς.

[35 a] 70

Ἀνεγνώσθη μοι Διοδώρου Σικελιώτου βιβλίον ἱστορικὸν ἐν λόγοις μ'. Οἰκουμενικὴν περιέχου-

26 τῆς A : καὶ τῆς M || 31 ἐνενήκοντα A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet.*

[35 a] 2 μοι A : *om.* M || 2/3 Διοδώρου Σικελιώτου βιβλίον A : βιβλίον Διοδώρου Σικελιώτου M.

quarante livres[1] qui contiennent une histoire universelle. Il est beaucoup plus étendu que Céphalion et qu'Hésychius Illustrius dans les passages où il lui arrive de décrire les mêmes époques que ces deux auteurs.

Il manie un style clair et sans parure, qui convient à merveille à l'histoire ; sans rechercher les tours de langage hyperattiques, si on peut ainsi dire, et d'allure ancienne, sans descendre tout à fait non plus jusqu'aux tournures communes, il se complaît dans un style qui est à mi-chemin des deux. Il évite les figures et les autres fantaisies, sauf les fables des Grecs sur les dieux et les héros que rapporte la gent des poètes.

Il commence donc son récit[2] aux temps mythologiques des Grecs et des Barbares et fait une revue continue des événements jusqu'au début de la guerre qui éclata entre les Romains et les Celtes quand Jules César, à qui les Romains, pour ses exploits, donnèrent le surnom de divin, battit la plupart des tribus celtes et les plus belliqueuses.

Durant trente années (c'est lui-même qui le déclare), l'historien travailla à ce récit ; il visita beaucoup de pays pour se documenter et il subit, comme il faut s'y attendre, mille misères.

Il était Sicilien ; sa famille était d'Agyrium. Dans ses rapports avec les Romains, il acquit une grande pratique de leur langue, il recueillit avec soin le souvenir de tous leurs exploits importants et de leurs épreuves.

C'est en quarante livres qu'il a achevé son ouvrage. Dans les six premiers, il expose les événements et les légendes d'avant la guerre de Troie ; dans les onze suivants, on trouvera une relation des événements généraux depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre, roi

certaines histoires de la philologie — que la *Bibliothèque* ne serait qu'un démarquage de cet ouvrage perdu.

1. Diodore était contemporain d'Auguste ; de ses quarante livres, il nous reste les livres I-V et XI-XX (éd. Vogel et Tischer, Leipzig, Teubner, 1888-1906). Photius consacre encore à cet auteur le long « codex » 244.

2. Toutes les données qu'on va lire à partir d'ici jusqu'à la fin de ce « codex » sont empruntées au texte même (I, 4), qui est suivi de très près, preuve évidente du contact direct avec l'œuvre.

σιν ἱστορίαν. Ἔστι δὲ πολλῷ πλατύτερος τοῦ τε Κεφαλίωνος, ἐν οἷς τοὺς αὐτοὺς χρόνους συμβαίνει αὐτοῖς ἀναγράφειν, καὶ τοῦ Ἡσυχίου τοῦ Ἰλλουστρίου.

Κέχρηται δὲ φράσει σαφεῖ τε καὶ ἀκόμψῳ καὶ ἱστορίᾳ μάλιστα πρεπούσῃ, καὶ μήτε τὰς (ὡς ἂν εἴποι τις) λίαν ὑπερηττικισμένας ἢ ἀρχαιοτρόπους διώκων συντάξεις, μήτε πρὸς τὴν καθωμιλημένην νεύων παντελῶς, ἀλλὰ τῷ μέσῳ τῶν λόγων χαρακτῆρι χαίρων, φεύγων τε τροπὰς καὶ τἆλλα, πλὴν τῶν παρ' Ἕλλησι μυθολογουμένων θεῶν τε καὶ ἡρώων, ὅσα τὸ ποιητικὸν ἔθνος νέμεται.

Ἄρχεται μὲν οὖν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῶν μυθολογουμένων παρ' Ἕλλησι καὶ βαρβάροις, ἑξῆς διϊὼν μέχρι τῆς ἀρχῆς τοῦ συστάντος πολέμου Ῥωμαίοις τε καὶ Κελτοῖς, καθ' ὃν χρόνον Γάϊος Ἰούλιος Καῖσαρ, ᾧ διὰ τὰς πράξεις θεὸν ἐπίκλην ἔθεντο Ῥωμαῖοι, κατεπολέμησε τὰ πλεῖστα καὶ μαχιμώτατα τῶν Κελτῶν ἔθνη· ἐν τριάκοντα δὲ ἔτεσιν, ὡς αὐτός φησι, περὶ ταύτην ἐπόνησε τὴν ἱστορίαν, τόπους τε πολλοὺς ἀμείβων χάριν πολυμαθίας, καὶ ταλαιπωρίαις οἷα εἰκὸς ἐντυγχάνων.

Σικελιώτης δὲ ὤν, ἐξ Ἀγυρίου τὸ γένος ἔσχε, καὶ διὰ τὴν ἐπιμιξίαν τῶν Ῥωμαίων πολλὴν ἐμπειρίαν τῆς Ῥωμαίων εἰληφὼς διαλέκτου, πάσας τὰς ἡγεμονικὰς αὐτῆς πράξεις καὶ πάθη ἀκριβῶς ἀνελάβετο.

Ἐν μʹ δὲ βιβλίοις τὴν ὅλην συμπεραινόμενος πραγματείαν, ἐν μὲν ἓξ ταῖς πρώταις τὰς πρὸ τῶν Τρωϊκῶν πράξεις τε καὶ μυθολογίας ἐκτίθεται, ἐν δὲ ταῖς ἐφεξῆς ιαʹ τὰς ἀπὸ τῶν Τρωϊκῶν κοινὰς πράξεις εὑρήσεις ἀναγεγραμμένας ἕως τῆς τελευτῆς Ἀλεξάνδρου τοῦ

5 συμβαίνει A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || **13** ἔθνος A : ἔθος M || **16** τῆς ἀρχῆς A : *om.* M.

de Macédoine. Dans les vingt-trois derniers se trouvent racontés les autres événements jusqu'au moment où la guerre éclata entre les Romains et les Celtes, époque où Jules César, à la tête des armées romaines, maîtrisa par les armes la plupart des tribus belliqueuses de chez les Celtes et étendit l'empire de Rome jusqu'aux îles Britanniques. C'est là que se termine le récit.

71.

Lu un ouvrage de Cassianus Coccianus ou Coccius Dion [1] [35 b] en quatre-vingts livres. Il commence au débarquement du Troyen Énée en Italie et à la fondation d'Albe et de Rome ; il poursuit, dans un récit continu, jusqu'au meurtre d'Antonin, dit Élagabale, surnommé aussi Tiberinus et Sardanapale et le Faux-Antonin et l'Assyrien à cause de ses méfaits.

En outre, il va jusqu'au règne d'Alexandre. Lorsqu'on assassina Antonin, Alexandre, qui partageait le pouvoir auquel Antonin l'avait associé, échappa seul à l'entreprise préparée contre lui et lui succéda.

L'auteur rapporte que cet Alexandre, lors de son second consulat, fut son collègue et que les dépenses entraînées par l'exercice de sa charge furent payées par l'empereur lui-même, qui voulait honorer son collègue.

L'historien [2] a été gouverneur de Pergame et de Smyrne, charge à laquelle l'avait nommé l'empereur Macrin ; dans la suite, il commanda en Afrique, puis en Pannonie. Après sa désignation pour un second consulat, comme on l'a dit, il rentra chez lui libéré de sa charge, parce qu'il souffrait

1. L'auteur a vécu de 155 à 230 environ. Il nous reste de ses quatre-vingts livres les livres 37 à 60 à peu près entiers ; nous devons à Jean Xiphilin (XIe siècle) un épitome des livres 36 à 80 ; Constantin Porphyrogénète en avait fait des extraits au Xe siècle et, au XIe, Zonaras a fait un abrégé des livres 1 à 20. Le tout est réuni dans l'édition Boissevain, Berlin, Weidmann, 1885-1891. Cf. Schwartz, s. v. *cauius* (n. 40), in *P. W.*, t. III (1899), col. 1684-1722.

2. L'origine des renseignements biographiques contenus dans le paragraphe est sans doute bien claire : on sait que Dion Cassius a émaillé son œuvre d'une grande quantité de détails précis sur sa propre personne et sur sa carrière.

Μακεδόνων βασιλέως. Ἐν δὲ ταῖς ὑπολοίποις κγ´ βίβλοις αἱ λοιπαὶ τυγχάνουσι πράξεις ἀναγεγραμμέναι, μέχρις ὅτου Ῥωμαίοις πρὸς Κελτοὺς ὁ πόλεμος συνερράγη, καθ' ὃν ἡγούμενος Γάϊος Ἰούλιος Καῖσαρ ἐκράτησε μὲν τῶν πλείστων καὶ μαχίμων παρὰ Κελτοῖς ἐθνῶν τῷ πολέμῳ, προεβίβασε δὲ τὴν ἡγεμονίαν τῆς Ῥώμης μέχρι τῶν Βρεττανικῶν νήσων· ἐν οἷς καὶ ἡ ἱστορία τελευτᾷ.

71

Ἀνεγνώσθη βιβλίον Κασσιανοῦ Κοκκιανοῦ ἢ Κοκκίου Δίωνος, ἐν λόγοις π´. Ἄρχεται μὲν ἀπὸ τῆς Αἰνείου [35 b] ἐπὶ τὴν Ἰταλίαν ἐκ Τροίας καθόδου καὶ τῆς κτίσεως Ἄλβα πόλεως καὶ Ῥώμης, διέρχεται δὲ καθεξῆς, ἀποπαυόμενος εἰς τὴν τοῦ Ἀντωνίνου, ὃν Ἐλαγάβαλον ἀπεκάλουν, σφαγήν· τοῦτον δὲ καὶ Τιβερῖνον καὶ Σαρδανάπαλον καὶ Ψευδαντωνῖνον καὶ Ἀσσύριον ἀπὸ τῶν αὐτῷ πραττομένων ἐπωνόμαζον.

Οὐ μόνον δὲ ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν ἀρχὴν κάτεισιν Ἀλεξάνδρου, ὃς Ἀντωνίνου σφαγέντος (σὺν αὐτῷ γὰρ τὸ κράτος εἶχεν, ἀναληφθεὶς ὑπ' αὐτοῦ) μόνος τὸν ἐπ' αὐτῷ μελετηθέντα κίνδυνον φυγὼν τὴν βασιλείαν ἐκδέχεται.

Τοῦτόν φησι τὸν Ἀλέξανδρον καὶ συνυπατεῦσαι αὐτῷ ὁ συγγραφεὺς τὸ δεύτερον, καὶ τὸ ὑπὲρ τῆς ἀρχῆς κατὰ τὸ προσῆκον ἀνάλωμα φιλοτιμίᾳ τῇ ἐς τὸν συνύπατον αὐτὸν τὸν αὐτοκράτορα ἀναλῶσαι.

Οὗτος δ' ὁ συγγραφεὺς Περγάμου μὲν καὶ Σμύρνης (Μακρῖνος αὐτῷ τὴν ἀρχὴν ὁ αὐτοκράτωρ ἐγχειρίζει) ἐπεστάτησεν, ἔπειτα τῆς Ἀφρικῆς ἡγεμόνευσεν,

32 ταῖς — βίβλοις A : τοῖς — βιβλίοις M.
[35 b] 1 καθόδου A : κάθοδον M ‖ 11 αὐτῷ Bekker : αὐτῷ *codd.* ‖ δεύτερον A : βιβλίον M.

des pieds ; il passa là le reste de sa vie, comme son Génie lui avait prédit, quand il était en Bithynie, qu'il vivrait

« Loin des meurtres d'humains, du sang et du tumulte[1]. »

Sa ville natale était Nicée de Bithynie, que baigne en partie le lac appelé Ascania.

Dans son style, il a une tendance à la grandeur et à l'emphase parce qu'il développe des pensées relatives à de grands événements. Son langage est plein de tours syntaxiques anciens et de mots appropriés au sujet par leur grandeur. Les périodes sont coupées de parenthèses et il utilise les inversions avec bonheur. Le rythme et les pauses, quoique travaillés avec soin, ne sont pas, tant ils sont clairs, sensibles à une première lecture. Dans les harangues, il excelle et il imite Thucydide, à ceci près qu'il recherche davantage la clarté. Au reste, Thucydide est pour ainsi dire en tout point son modèle*.

72.

Lu un ouvrage de Ctésias de Cnide[2], *La Perse*, en vingt-trois livres*. Les six premiers, toutefois, racontent l'histoire d'Assyrie avec tous les événements antérieurs à ceux de Perse. A partir du septième livre, c'est l'histoire de Perse qu'il expose. Le septième, le huitième, le dixième, le onzième, le douzième et le treizième livre relatent en détail les faits et gestes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius et de Xerxès. Il est à peu près constamment en contradiction avec Hérodote ; bien plus, il l'accuse sou-

1. *Iliade*, XI, 164.

2. Ctésias de Cnide, médecin à la cour d'Artaxerxès Mnémon de 405 à 397 environ, a écrit une *Histoire de Perse* en vingt-trois livres et un ouvrage intitulé *L'Inde*. Diodore de Sicile a suivi les livres 1 à 6 de l'*Histoire de Perse* et Photius en résume ici les livres 7 à 23 ; Nicolas de Damas a gardé le récit de la chute d'Astyage et de l'avènement de Cyrus, morceau qui fournit la soudure entre Diodore et Photius. De nombreux fragments en ont été sauvés par beaucoup d'auteurs ; ils sont édités par C. Muller, *Ctesiae Cnidii fragmenta*, Paris, Didot, 1844 (dans l'Hérodote de Dübner). Sur l'auteur, cf. F. Jacoby, s. v. *Ktesias*, in *P. W.*, t. XI (1922), col. 2032-2073, et les bons articles de G. Goossens, *L'histoire d'Assyrie de Ctésias*, in *L'Antiquité classique*,

εἶτα Παννονίας ἦρξε, καὶ ὑπατεύσας τὸ δεύτερον, ὡς ἐρρήθη, οἴκαδε ἀπῆρε παρειμένος ἐπὶ τῇ τῶν ποδῶν ἀρρωστίᾳ, ἐκεῖ τὸ λοιπόν, ὡς καὶ τὸ δαιμόνιον αὐτῷ φησι, προεῖπεν ἐν Βιθυνίᾳ διατρίβοντι, βιωσόμενος

« ἔκ τ' ἀνδροκτασίης, ἐκ θ' αἵματος ἔκ τε κυδοιμοῦ ».

Ἔσχε δὲ πατρίδα τὴν ἐν Βιθυνίᾳ Νίκαιαν, ἣν κατὰ μέρη ἡ καλουμένη λίμνη Ἀσκανία περιλιμνάζει.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν μεγαλοπρεπῶς τε καὶ εἰς ὄγκον διεσκευασμένος, ὅτι καὶ μεγάλων ἔργων ἐννοίας ἀπαγγέλλει. Ἀρχαϊκῶν τε αὐτῷ συντάξεων ὁ λόγος μεστὸς καὶ λέξεων πρεπουσῶν μεγέθει, περίοδοί τε μετὰ παρενθέσεων παρατεταμέναι καὶ ὑπερβατῶν εὔκαιρος χρῆσις. Ῥυθμός τε καὶ ἀναπαύσεις εἰς ἐπιμέλειαν ἠσκημένα διὰ τὸ σαφὲς οὐκ ἔστι τοῖς ἁπλῶς ἀναγινώσκουσιν ἐμφανῆ. Ἐν δέ γε ταῖς δημηγορίαις, ἄριστος καὶ μιμητὴς Θουκυδίδου, πλὴν εἴ τι πρὸς τὸ σαφέστερον ἀφορᾷ. Σχεδὸν δὲ κἂν τοῖς ἄλλοις Θουκυδίδης ἐστὶν αὐτῷ ὁ κανών.

72

Ἀνεγνώσθη βιβλίον Κτησίου τοῦ Κνιδίου τὰ Περσικὰ ἐν βιβλίοις κγ'. Ἀλλ' ἐν μὲν τοῖς πρώτοις ἕξ, τά τε Ἀσσύρια διαλαμβάνει καὶ ὅσα πρὸ τῶν Περσικῶν. Ἀπὸ μέντοι τοῦ ζ', τὰ Περσικὰ διεξέρχεται · καὶ ἐν μὲν τῷ ζ' καὶ η' καὶ ι' καὶ ια' καὶ ιβ' καὶ ιγ', διέξεσι τὰ περὶ Κύρου καὶ Καμβύσου καὶ τοῦ μάγου, Δαρείου τε καὶ τοῦ Ξέρξου, σχεδὸν ἐν ἅπασιν ἀντικείμενα Ἡροδότῳ ἱστορῶν, ἀλλὰ καὶ ψεύστην αὐτὸν ἀπελέγχων ἐν πολλοῖς καὶ λογοποιὸν ἀπο-

18 τῇ A[1] *s. v.* M : *om.* A ‖ 19 ἐκεῖ το *edd.* : ἔκειτο *codd.* ‖ 27 μεγέθει A : μεγέθη M ‖ 27 παρατεταμέναι A : παρατετραμμέναι M ‖ 29 διὰ A : δι' ἃ M ‖ 30 ἐμφανῆ *edd.* : ἐμφανές *codd.* ‖ 31 *ante* δημηγορίαις : *in* M *fuerat* ἱστορίαις *quod del.* M[x] ‖ ἄριστος καὶ μιμητὴς A : καὶ μιμητὴς ἄριστος M ‖ 40 μάγου A : μάγνου M ‖ 42 ἀπελέγχων A : ἀποκαλῶν M ‖ λογοποιὸν A[1]M : *quid prius praeb.* A *non liquet.*

vent [36 a] de mensonge et le traite de faiseur de contes : il est, en effet, postérieur à cet historien. Il prétend avoir vu de ses propres yeux la plupart des faits qu'il rapporte ou les avoir entendus des Perses eux-mêmes quand il n'en a pas été le témoin direct ; c'est d'après ces sources qu'il aurait construit son histoire [1]. Ce n'est d'ailleurs pas Hérodote seul qu'il contredit dans son récit : il est parfois aussi en désaccord avec Xénophon, fils de Gryllos. Le sommet de sa carrière se situe au temps de Cyrus, fils de Darius et de Parysatis, frère d'Artoxerxès [2], à qui échut le trône de Perse*.

Il commence par déclarer, à propos d'Astyage, que Cyrus n'avait pas le moindre lien de famille avec lui [3]. (Ctésias appelle aussi ce prince Astuïgas). Astuïgas, fuyant devant Cyrus dans Ecbatane, trouve un abri dans les combles du palais royal, où il est caché par sa fille Amytis et son gendre Spitamas. Cyrus survient ; il ordonne qu'Oibaras mette à la question Spitamas avec Amytis et même leurs enfants, Spitakès et Mégabernès, pour se renseigner sur Astuïgas. Ce dernier se livre lui-même pour qu'on ne mette pas les enfants à la question à cause de lui. On s'en saisit ; Oibaras le charge de fortes entraves ; Cyrus lui-même l'en délivre peu de temps après et l'honore comme son père. Amytis, fille d'Astuïgas, reçut d'abord les honneurs qu'on rend à une mère ; elle fut plus tard épousée par Cyrus quand Spitamas, son mari, eut été mis à mort pour avoir menti en déclarant ne rien savoir sur Astuïgas quand on l'avait interrogé. Tel est le récit de Ctésias sur Cyrus et il ne s'accorde pas avec Hérodote [4].

Il raconte aussi la guerre que Cyrus fit aux Bactriens ;

t. IX (1940), p. 25-46, et *Le sommaire des Persica par Photius*, in *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XXVIII (1950), p. 513-522.

1. Ctésias prétend avoir utilisé des archives royales (Diodore, II, 32, 4).

2. J'adopte partout pour ce nom la forme que lui donne Photius A et qui est aussi celle des meilleurs manuscrits d'Hérodote.

3. Il donnait comme parents à Cyrus (l'Ancien) un brigand et une gardeuse de chèvres (fr. 36 ; Müller, III, p. 398).

4. Pour Hérodote, I, 107 et Xénophon, *Cyropédie*, I, 2, Cyrus est fils de Cambyse et de Mandane, fille d'Astyage. Ce qu'on lit ici sur la chute d'Astyage et le destin de sa fille ne concorde ni avec Hérodote ni avec Xénophon.

[36 a] καλῶν · καὶ γὰρ νεώτερος μέν ἐστιν αὐτοῦ. Φησὶ δὲ αὐτὸν τῶν πλειόνων ἃ ἱστορεῖ αὐτόπτην γενόμενον, ἢ παρ' αὐτῶν Περσῶν, ἔνθα τὸ ὁρᾶν μὴ ἐνεχώρει, αὐτήκοον καταστάντα · οὕτω τὴν ἱστορίαν συγγράψαι. Οὐχ Ἡροδότῳ δὲ μόνῳ τἀναντία ἱστορεῖ, ἀλλὰ καὶ πρὸς Ξενοφῶντα τὸν Γρύλλου ἐπ' ἐνίων διαφωνεῖ. Ἤκμασε δὲ ἐν τοῖς χρόνοις Κύρου, τοῦ ἐκ Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος, ὃς ἀδελφὸς Ἀρτοξέρξου, εἰς ὃν ἡ περσικὴ βασιλεία κατῆλθεν, ἐτύγχανεν.

Φησὶν οὖν αὐτίκα περὶ τοῦ Ἀστυάγους, ὡς οὐδὲν αὐτοῦ Κῦρος πρὸς γένος ἐχρημάτιζεν · οὗτος δὲ αὐτὸν καὶ Ἀστυΐγαν καλεῖ · φυγεῖν δὲ ἀπὸ προσώπου Κύρου Ἀστυΐγαν ἐν Ἐκβατάνοις, καὶ κρυφθῆναι ἐν τοῖς κριοκράνοις τῶν βασιλείων οἰκημάτων, κρυψάντων αὐτὸν τῆς τε θυγατρὸς Ἀμύτιος καὶ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς Σπιτάμα · ἐπιστάντα δὲ Κῦρον Οἰβάρᾳ ἐπιτάξαι ἀνακρίνειν διὰ στρεβλώσεων Σπιτάμαν τε καὶ Ἀμύτιν, ἀλλὰ καὶ τοὺς παῖδας αὐτῶν Σπιτάκην τε καὶ Μεγαβέρνην περὶ Ἀστυΐγα, τὸν δὲ ἑαυτὸν προσαγγεῖλαι ἵνα μὴ δι' αὐτὸν στρεβλωθείησαν οἱ παῖδες · ληφθέντα δὲ πέδαις παχείαις ὑπὸ Οἰβάρα δεθῆναι, λυθῆναι δὲ ὑπ' αὐτοῦ Κύρου μετ' οὐ πολὺ καὶ ὡς πατέρα τιμηθῆναι, καὶ τὴν θυγατέρα Ἀμύτιν πρότερον μὲν μητρικῆς ἀπολαῦσαι τιμῆς, ἔπειτα δὲ καὶ εἰς γυναῖκα ἀχθῆναι τῷ Κύρῳ, Σπιτάμα τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς ἀνῃρημένου ὅτι ἐψεύσατο ἀγνοεῖν εἰπὼν ἐρευνώμενον Ἀστυΐγαν.

Ταῦτα λέγει Κτησίας περὶ Κύρου, καὶ οὐχ οἷα Ἡρόδοτος.

Καὶ ὅτι πρὸς Βακτρίους ἐπολέμησε καὶ ἀγχώμαλος ἡ μάχη ἐγένετο · ἐπεὶ δὲ Βάκτριοι Ἀστυΐγαν μὲν πα-

[36 a] 2 αὑτὸν *edd.* : αὐτὸν *codd.* ‖ 6 Γρύλλου AM[1] : *quid prius praeb.* M *non liquet* ‖ 7 Παρυσάτιδος A[1]M : Παρευσάτιδος A ‖ 7 *et plerumque in hoc cod.* 72 Ἀρτοξέρξου A : Ἀρταξέρξου M ‖ 11 ἐν A[2] *s. v.* M : *om.* A ‖ 12 κριοκράνοις A : κρισκράνοις M ‖ 15 Οἰβάρᾳ A : *om.* M ‖ 16, 21, 28 Ἀμύτιν A : Ἀμύντιν M ‖ 19 Οἰβάρα A : Οἰβαρᾶ M[1] Οἰβαροῦ M ‖ 21 πρότερον A : πρῶτον M.

après une rencontre indécise, les Bactriens[1] apprennent qu'Astuïgas est devenu le père de Cyrus et Amytis sa mère et son épouse ; ils se soumettent spontanément à Amytis et à Cyrus.

Il rapporte encore la guerre de Cyrus contre les Sakes. Il fait prisonnier Amorgès, leur roi, époux de Sparéthra[2]. Cette reine, après la capture de son mari, réunit une armée pour lutter contre Cyrus ; avec un corps de trois cent mille hommes et deux cent mille femmes qu'elle conduit contre lui, elle bat Cyrus et fait prisonnier, parmi nombre d'autres, Parmisès, frère d'Amytis, et trois fils de ce prince. C'est à cause d'eux que, plus tard, Amorgès fut libéré parce qu'on les rendit aussi à la liberté.

Il relate aussi l'expédition que Cyrus, avec Amorgès comme allié, fit contre Crésus et Sardes et le stratagème d'Oibaras : des mannequins de bois[3] qui figuraient des soldats [36 b] perses, apparaissant au haut du rempart, jettent la panique parmi les habitants et permettent la prise de la ville. Il dit comment auparavant le fils de Crésus est livré comme otage à cause d'une apparition surnaturelle qui leurra Crésus ; comment, Crésus ayant voulu ruser, son fils est tué sous ses yeux et comment sa mère, témoin de son supplice, se précipite du haut du rempart et se tue*. Il narre comment, après la prise de Sardes, Crésus se réfugie au temple d'Apollon, dans la ville ; trois fois de suite, il est enchaîné dans le temple par Cyrus et, les trois fois, il est délivré d'une manière mystérieuse malgré les scellés apposés sur le temple et malgré Oibaras commis à leur garde. Il rapporte comment les compagnons de fers de Crésus eurent la tête tranchée sous prétexte qu'ils avaient trahi en délivrant Cyrus ; repris dans le palais et entravé plus solidement, Crésus, au milieu d'un déchaînement subit de tonnerre et d'éclairs, est encore délivré ; alors, à contre-cœur, Cyrus lui rend la liberté pour le traiter ensuite avec honneur et lui donner une

1. La Bactriane est la région de l'Asie arrosée par l'Oxus.
2. Les Sakes étaient des nomades qui vivaient à l'est de la Bactriane. Pour Hérodote, V, 121, Amorgès est un chef perse. Jacoby, s. v. *Ktesias*, in *P. W.*, t. XI (1922). Sparéthra est un double de l'Assyrienne Zarinaia.
3. Comparer Hérodote, I, 84, et Xénophon, *Cyrop.*, VII, 2.

τέρα Κύρου γεγενημένον, Ἀμύτιν δὲ μητέρα καὶ γυναῖκα ἔμαθον, ἑαυτοὺς ἑκόντες Ἀμύτι καὶ Κύρῳ παρέδοσαν.

Καὶ ὅτι πρὸς Σάκας ἐπολέμησε Κῦρος καὶ συνέλαβεν Ἀμόργην τῶν Σακῶν μὲν βασιλέα, ἄνδρα δὲ Σπαρέθρης ἥτις καὶ μετὰ τὴν ἅλωσιν τοῦ ἀνδρὸς στρατὸν συλλέξασα, ἐπολέμησε Κύρῳ ἀνδρῶν μὲν στράτευμα λʹ μυριάδας ἐπαγομένη, γυναικῶν δὲ εἴκοσι· καὶ νικᾷ Κῦρον, καὶ συλλαμβάνει ζωγρίαν μετὰ καὶ ἄλλων πλείστων, Παρμίσην τε τὸν Ἀμύτιος ἀδελφὸν καὶ τρεῖς αὐτοῦ παῖδας δι' οὓς ὕστερον καὶ Ἀμόργης ἠφέθη, ἐπεὶ κἀκεῖνοι ἠφέθησαν.

Καὶ ὅτι στρατεύει Κῦρος ἐπὶ Κροῖσον καὶ πόλιν Σάρδεις, σύνεργον ἔχων Ἀμόργην. Ὅπως τε βουλῇ Οἰβάρα, Περσῶν εἴδωλα ξύλινα ἀνὰ τὸ τεῖχος [36 b] φανέντα, εἰς δέος μὲν κατέστησε τοὺς ἐνοικοῦντας, ἥλω δὲ διὰ ταῦτα καὶ αὐτὴ ἡ πόλις. Ὅπως τε πρὸ τῆς ἁλώσεως δίδοται ὁ παῖς Κροίσου ἐν ὁμήρου λόγῳ, δαιμονίου φαντάσματος ἀπατήσαντος Κροῖσον. Ὅπως τε, δολορραφοῦντος Κροίσου, ὁ παῖς κατ' ὀφθαλμοὺς ἀναιρεῖται· καὶ ὅπως ἡ μήτηρ, τὸ πάθος ἰδοῦσα, ἑαυτὴν τοῦ τείχους ἀποκρημνίζει καὶ θνήσκει. Ὅπως τε, ἁλούσης τῆς πόλεως, πρὸς τὸ ἐν τῇ πόλει ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνος καταφεύγει ὁ Κροῖσος, καὶ ὡς τρὶς ἐν τῷ ἱερῷ πεδηθεὶς ὑπὸ Κύρου, λύεται τρίτον ἀοράτως, καίτοι σφραγίδων τῷ ἱερῷ ἐπικειμένων, καὶ τούτων τὴν φυλακὴν Οἰβάρα ἐμπεπιστευμένου. Ὅπως τε οἱ συνδούμενοι Κροίσῳ τὰς κεφαλὰς ἀπετέμνοντο ὡς καταπροδιδόντες λύεσθαι Κροῖσον. Καὶ ὅτι ἀναληφθεὶς ἐν τοῖς βασιλείοις καὶ δεθεὶς ἀσφαλέστερον, βροντῶν καὶ σκηπτῶν ἐπενεχθέντων, λύεται πάλιν καὶ τότε μόλις ὑπὸ Κύρου ἀφίεται. Ἐξ οὗ καὶ περιείπετο καὶ ἔδωκε

29 Ἀμύτι A : Ἀμύντι M || **36** Παρμίσην A²M : Παρμίσον A || Ἀμύτιος A : Ἀμύντιος M || **37** ἠφέθη A : ἀφείθη M || **38** ἠφέθησαν A : ἀφείθησαν M || **39** πόλιν M : πόλεις A.

[36 b] **1** φανέντα A¹M : φάντα A || **7** *ante* θνήσκει : οὐ *add.* M⁶ *s. v.* || **9** ὁ Κροῖσος A : καὶ θνήσκει M.

grande ville, Barènè[1], proche d'Ecbatane, qui avait une garnison de cinq mille cavaliers et dix mille fantassins légers, lanciers et archers.

Il rapporte encore que Cyrus envoie en Perse l'eunuque Pétèsacas, qui jouissait de sa confiance, pour ramener Astuïgas de chez les Barcaniens[2]; lui-même et la fille d'Astuïgas, Amytis, avaient envie de revoir leur père. Oibaras conseille à Pétèsacas d'abandonner Astuïgas dans le désert et de l'y laisser mourir de faim et de soif. Ainsi fait-il[3]. Des songes révèlent le crime et Pétèsacas, sur les instances réitérées d'Amytis, est abandonné par Cyrus à la vengeance de cette princesse; elle lui fait crever les yeux, le fait écorcher, puis mettre en croix[4].

Oibaras, craignant de subir le même supplice, quoique Cyrus eût promis de ne rien permettre de semblable, reste dix jours sans manger et se laisse mourir de faim; Astuïgas, lui, est enterré avec magnificence; dans le désert, son cadavre était resté intact, car des lions, dit l'historien, avaient gardé sa dépouille jusqu'au moment où Pétèsacas revint l'enlever.

Cyrus se met en campagne contre les Derbikes[5], qui avaient pour roi Amoraios. Les Derbikes font surgir des éléphants d'une embuscade et mettent en fuite la cavalerie de Cyrus; lui-même tombe de cheval et un guerrier indien (car des Indiens combattaient aux côtés des Derbikes [37 a] qui recevaient d'eux leurs éléphants), un Indien, dis-je, alors que Cyrus était à terre, l'atteint d'un javelot au bas de la hanche, à la cuisse; Cyrus devait mourir de cette blessure; mais, à ce moment-là, ses fami-

1. Ville inconnue par ailleurs. Comparer, sur le sort de Crésus, les versions d'Hérodote, I, 86 sqq., et de Xénophon, *Cyrop.*, VII, 2.

2. Les Barcaniens étaient les voisins des Hyrcaniens. C'était le pays de ces derniers dont Cyrus avait donné le gouvernement à Astyage. Cf. Justin, *Hist. phil.*, I, 6.

3. Il n'y a aucune trace de cet assassinat chez Hérodote ni chez Xénophon. Seul Isocrate, *Évag.*, 38, dit que Cyrus assassina son grand-père.

4. On aura l'occasion de voir, tout au long de ce récit, que les femmes de la cour royale de Perse exercent leurs vengeances avec des raffinements de cruauté inouïs.

5. Peuple de la Scythie d'Asie, à l'est de la mer Caspienne. Je n'ai retrouvé de trace de cette expédition que chez Diodore, II, 2.

Κῦρος Κροίσῳ πόλιν μεγάλην Βαρήνην, ἐγγὺς Ἐκβατάνων, ἐν ᾗ ἦσαν ἱππεῖς μὲν πεντακισχίλιοι, πελτασταὶ δὲ καὶ ἀκοντισταὶ καὶ τοξόται μύριοι.

Ἔτι διαλαμβάνει ὡς ἀποστέλλει Κῦρος ἐν Περσίδι Πετησάκαν τὸν εὐνοῦχον, μέγα παρ' αὐτῷ δυνάμενον, ἐνέγκαι ἀπὸ Βαρκανίων Ἀστυΐγαν· ἐπόθει γὰρ αὐτός τε καὶ ἡ θυγάτηρ Ἀμύτις τὸν πατέρα ἰδεῖν. Καὶ ὡς Οἰβάρας βουλεύει Πετησάκᾳ ἐν ἐρήμῳ τόπῳ καταλιπόντα Ἀστυΐγαν λιμῷ καὶ δίψει ἀπολέσαι· ὃ καὶ γέγονε. Δι' ἐνυπνίων δὲ τοῦ μιάσματος μηνυθέντος, Πετησάκας, πολλάκις αἰτησαμένης Ἀμύτιος, εἰς τιμωρίαν παρὰ Κύρου ἐκδίδοται· ἡ δέ, τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξορύξασα καὶ τὸ δέρμα περιδείρασα, ἀνεσταύρισεν.

Οἰβάρας δέ, δεδιὼς μὴ τὰ ὅμοια πείσεται, καίτοι Κύρου μηδὲν τοιοῦτον ἰσχυριζομένου παραχωρῆσαι, αὐτὸς μὲν ἀποκαρτερήσας δι' ἡμερῶν δέκα, ἑαυτὸν ἐξήγαγεν. Ἀστυΐγας δὲ μεγαλοπρεπῶς ἐτάφη, καὶ ἐν τῇ ἐρήμῳ δὲ ἄβρωτος αὐτοῦ διέμεινεν ὁ νεκρός· λέοντες γὰρ αὐτοῦ, φησίν, μέχρι Πετησάκαν πάλιν ἐλθεῖν καὶ ἀναλαβεῖν ἐφύλαττον τὸν νεκρόν.

Κῦρος δὲ στρατεύει ἐπὶ Δέρβικας, Ἀμοραίου βασιλεύοντος αὐτῶν. Καὶ ἐξ ἐνέδρας οἱ Δέρβικες ἱστῶσιν ἐλέφαντας, καὶ τοὺς ἱππεῖς Κύρου τρέπουσι, καὶ πίπτει καὶ αὐτὸς Κῦρος ἐκ τοῦ ἵππου, καὶ ἰνδὸς ἀνὴρ (συνεμάχουν γὰρ Ἰνδοὶ τοῖς Δερβίκεσιν, ἐξ ὧν καὶ τοὺς ἐλέφαντας ἔφε- [37 a] ρον) οὗτος ὁ Ἰνδὸς πεπτωκότα Κῦρον βάλλει ἀκοντίῳ ὑπὸ τὸ ἰσχίον εἰς τὸν μηρόν, ἐξ οὗ καὶ τελευτᾷ. Τότε δὲ ζῶντα ἀνελόμενοι αὐτὸν οἱ οἰκεῖοι, ἐπὶ τὸ στρατόπεδον

17 Βαρήνην M : Βαρηύνην A ‖ 20 ἔτι διαλαμβάνει A : ἔτι δὲ καὶ λαμβάνει M ‖ 21 εὐνοῦχον A : ἡμιάρρενα M ‖ 25 ὃ καὶ A : καὶ M ‖ 27 Ἀμύτιος A : Ἀμύντιος M ‖ 29 ἀνεσταύρισεν AM : ἀνεσταύρωσεν A² ‖ 31 μὲν A : ὅμως M ‖ 34 φησίν A : φασίν M ‖ 34 Πετησάκαν A : Πετησακᾶ M.

[37 a] 1 οὗτος A : οὗτος οὖν M.

liers l'avaient emporté vivant en se retirant dans leur camp [1]. Il tomba dans cette bataille un grand nombre de Perses et un nombre égal de Derbikes : ils furent, en effet, dix mille.

Amorgès, informé du sort de Cyrus, arrive en hâte avec vingt mille cavaliers sakes. La bataille s'engage entre Perses et Derbikes ; l'armée des Perses et des Sakes l'emporte de haute lutte. Au nombre des morts se trouva le roi des Derbikes, Amoraios en personne, avec ses deux fils ; il tomba trente mille Derbikes et neuf mille Perses. Le pays se soumit à Cyrus.

Cyrus, sur le point de mourir, élève au trône son fils aîné, Cambyse ; Tanyoxarkès, son cadet, est élu gouverneur des Bactriens et de leur pays, des Choramniens [2], des Parthes et des Carmaniens [3] ; Cyrus avait prescrit qu'il détiendrait ces provinces sans payer de tribut. Quant aux fils de Spitamas, Cyrus fait Spitakès satrape des Derbikes et Mégabernès satrape des Barcaniens [4]. Il leur enjoint d'obéir en toute chose à leur mère ; il voulait les engager vis-à-vis d'Amorgès et entre eux dans un pacte d'amitié scellé par le serrement des mains ; il appelait le bonheur sur ceux qui resteraient fidèles à leurs bons sentiments réciproques et la malédiction sur ceux qui entreprendraient des œuvres iniques. Ces recommandations faites, il meurt trois jours après sa blessure. Il avait régné trente ans [5]. Telles sont les données du onzième livre de Ctésias de Cnide.

Le douzième livre commence au règne de Cambyse [6]. Dès son avènement, celui-ci renvoie le corps de son père en Perse par les soins de l'eunuque Bagapatès pour l'y ensevelir et il règle tout d'après les dernières volontés paternelles. Les personnages les plus influents auprès de lui étaient Artasyras, un Hyrcanien, et, parmi les eu-

1. Selon Hérodote, I, 214, Cyrus est tué en combattant les Massagètes. Il est crucifié en Scythie d'après Diodore, II, 44, 2, et Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 7, raconte qu'il mourut au milieu des siens après avoir été averti par un songe.
2. Vivaient au nord de la Parthie, au sud du lac Oxien.
3. Entre l'Ariane et la mer Érythrée.
4. Version un peu différente chez Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 7.
5. Même chiffre chez Justin, *Hist. phil.*, I, 8, 14 ; vingt-neuf ans chez Hérodote, I, 214.
6. A régné de 329 à 322 a. C.

ἦεσαν. Ἀπέθανον δὲ ἐν τῇ μάχῃ καὶ Περσῶν πολλοί, καὶ Δερβίκων ἴσοι· μύριοι γὰρ αὐτοί.

Ἀμόργης δέ, περὶ Κύρου ἀκούσας, σπουδῇ παραγίνεται ἔχων Σακῶν δισμυρίους ἱππέας, καὶ πολέμου συρραγέντος Περσῶν καὶ Δερβίκων, νικᾷ κατὰ κράτος ὁ Περσῶν καὶ Σακῶν στρατός. Ἀναιρεῖται δὲ καὶ ὁ τῶν Δερβίκων βασιλεὺς Ἀμοραῖος καὶ αὐτὸς καὶ οἱ δύο παῖδες αὐτοῦ· ἀπέθανον δὲ Δερβίκων μὲν τρισμύριοι, Περσῶν δὲ ἐνακισχίλιοι, καὶ προσεχώρησεν ἡ χώρα Κύρῳ.

Κῦρος δέ, μέλλων τελευτᾶν, Καμβύσην μὲν τὸν πρῶτον υἱὸν βασιλέα καθίστη, Τανυοξάρκην δὲ τὸν νεώτερον ἐπέστησε δεσπότην Βακτρίων καὶ τῆς χώρας καὶ Χοραμνίων καὶ Παρθίων καὶ Καρμανίων, ἀτελεῖς ἔχειν τὰς χώρας διορισάμενος· τῶν δὲ Σπιτάμα παίδων, Σπιτάκην μὲν Δερβίκων ἀπέδειξε σατράπην, Μεγαβέρνην δὲ Βαρκανίων· τῇ μητρὶ δὲ πάντα πείθεσθαι προσέταττε, καὶ Ἀμόργην φίλον τούτοις τῶν δεξιῶν ἐμβαλλομένων ἐποιεῖτο καὶ ἀλλήλοις· καὶ τοῖς μὲν ἐμμένουσι ταῖς πρὸς ἀλλήλους εὐνοίαις, ἀγαθὰ ηὔχετο· ἐπηρᾶτο δὲ τοῖς χειρῶν ἄρξουσιν ἀδίκων. Ταῦτα εἰπάς, ἐτελεύτησε τρίτῃ ὕστερον ἀπὸ τοῦ τραύματος ἡμέρᾳ, βασιλεύσας ἔτη λ'. Ἐν οἷς ὁ ἑνδέκατος Κτησίου λόγος τοῦ Κνιδίου.

Ἄρχεται δὲ ὁ δωδέκατος ἀπὸ τῆς Καμβύσου βασιλείας. Οὗτος βασιλεύσας ἀπέστειλε τὸν τοῦ πατρὸς νεκρὸν διὰ Βαγαπάτου τοῦ εὐνούχου εἰς Πέρσας ταφῆναι, καὶ τἄλλα ὡς ὁ πατὴρ ὥρισε διῳκήσατο. Μέγιστον δὲ παρ' αὐτῷ ἠδύνατο Ἀρτασύρας Ὑρκάνιος, τῶν δὲ εὐνούχων, Ἰζαβάτης τε καὶ Ἀσπαδάτης καὶ Βαγαπάτης, ὃς καὶ παρὰ

8 Περσῶν *conieci* : Περσικῶν *codd.* περσικὸς *edd.* ‖ **11** ἐνακισχίλιοι A : ἐννεακισχίλιοι M ‖ **20** ἐμβαλλομένων A : ἐκβαλλομένων M ‖ **21/22** ταῖς — εὐνοίαις A^2M : τὰς — εὐνοίας A ‖ **23** εἰπάς A : εἰπών A^2M ‖ **25** ἑνδέκατος (ια') M : πρῶτος A ‖ **26** δωδέκατος (ιβ') M : δεύτερος A ‖ **27** ἀπέστειλε A^2M : ἀπέστελλε A ‖ νεκρὸν A^2 *s. v.* : *post* ταφῆναι (v. 28) *ponit* M *om.* A ‖ **28** εὐνούχου A : ἡμιάρρενος M ‖ **29** ὥρισεν A : ὡρίσατο M ‖ **30** εὐνούχων A : ἡμιαρρένων M ‖ **30** Ἰζαβάτης *edd.* : Ἰζαλβάτης *codd.*

nuques, Izabatès, Aspadatès et Bagapatès, qui était le favori du père de Cambyse depuis la mort de Pétèsacas[1].

Ce Bagapatès conduit une expédition contre l'Égypte et son roi, Amyrtaios[2] ; il défait Amyrtaios grâce à l'eunuque Combaphis, puissant ministre du Pharaon, qui livra les ponts et trahit tous les intérêts de l'Égypte pour en devenir le gouverneur ; il le devint, car Cambyse, après lui avoir fait conférer cette charge par Izabatès, cousin de Combaphis, la lui confirma lui-même plus tard de vive [37 b] voix. Ayant capturé Amyrtaios, il n'exerça contre lui aucune rigueur ; il se contenta de l'exiler à Suse avec six mille Égyptiens choisis par lui et il annexa toute l'Égypte. Il tomba dans la bataille cinquante mille Égyptiens et sept mille Perses.

Un mage nommé Sphendadatès, coupable d'une faute et fouetté par Tanyoxarkès, vient trouver Cambyse et accuse faussement Tanyoxarkès, frère du roi, de comploter contre celui-ci[3]. Pour prouver l'infidélité de Tanyoxarkès, il assurait que, si on lui mandait de venir, il ne viendrait pas. Cambyse ordonne donc à son frère de venir et celui-ci, retenu par d'autres soins, décide de s'abstenir. Le mage n'en a que plus d'assurance dans ses calomnies. Mais Amytis, mère des princes, qui soupçonnait les desseins du mage, essayait de déterminer son fils Cambyse à ne pas le croire ; Cambyse, tout en promettant de ne pas écouter le personnage, lui accordait pourtant une confiance absolue.

Une troisième fois, Cambyse mande son frère ; celui-ci se présente. Son frère l'embrasse sans pour cela renoncer à son dessein de le faire mourir et il s'efforce d'exécuter son plan à l'insu d'Amytis. Le drame se dénoue. En effet,

1. Aucune autre source ne mentionne ni ces faits ni ces personnages. On verra, au cours du récit, quelle importance Ctésias donne à l'action des eunuques et on ne sera pas sans remarquer l'aversion visible du manuscrit M pour le mot εὐνοῦχος.

2. Cette expédition est relatée par Hérodote, III, 119, mais, pour lui, le Pharaon de l'époque est Amasis et l'Amyrtaios de ce temps-là un roitelet du Delta (III, 15 ; cf. Thucydide, I, 110). L'histoire de l'eunuque Combaphis semble bien une exclusivité de Ctésias.

3. Tout ce récit sur Sphendadatès est le pendant de l'histoire du faux Smerdis (Hérodote, III, 30 sqq.).

τῷ πατρὶ μέγιστος ἦν μετὰ τὸν Πετησάκα θάνατον.

Οὗτος στρατεύει ἐπ' Αἴγυπτον καὶ τῶν Αἰγυπτίων τὸν βασιλέα Ἀμυρταῖον καὶ νικᾷ Ἀμυρταῖον, Κομβάφεως τοῦ εὐνούχου, ὃς ἦν μέγα δυνάμενος παρὰ τῷ Αἰγυπτίων βασιλεῖ, καταπροδόντος τάς τε γεφύρας καὶ τἆλλα τῶν Αἰγυπτίων πράγματα, ἐφ' ᾧ γενέσθαι ὕπαρχος Αἰγύπτου. Καὶ γέγονε· ταῦτα γὰρ αὐτῷ Καμβύσης διὰ Ἰζαβάτου τοῦ Κομβάφεως ἀνεψιοῦ συνέθετο, καὶ αὐτὸς δὲ οἰκειοφώνως ὕστερον· ζωγρίαν δὲ [37 b] λαβὼν τὸν Ἀμυρταῖον, οὐδὲν ἄλλο κακὸν εἰργάσατο ἢ ὅτι εἰς Σοῦσα ἀνάσπαστον σὺν ἑξακισχιλίοις Αἰγυπτίοις, οὓς αὐτὸς ᾑρετίσατο, ἐποιήσατο· καὶ τὴν Αἴγυπτον δὲ πᾶσαν ὑπέταξεν. Ἀπέθανον δὲ ἐν τῇ μάχῃ Αἰγυπτίων μὲν μυριάδες πέντε, Περσῶν δὲ ἑπτακισχίλιοι.

Μάγος δέ τις, Σφενδαδάτης ὄνομα, ἁμαρτήσας καὶ μαστιγωθεὶς ὑπὸ Τανυοξάρκου, ἀφικνεῖται πρὸς Καμβύσην ἐνδιαβάλλων τὸν ἀδελφὸν Τανυοξάρκην ὡς ἐπιβουλεύοντα αὐτῷ· καὶ σημεῖον ἐδίδου τῆς ἀποστάσεως ὡς εἰ κληθείη ἐλθεῖν, οὐκ ἂν ἔλθοι. Δηλοῖ τοίνυν ὁ Καμβύσης ἐλθεῖν τὸν ἀδελφόν· ὁ δέ, χρείας ἄλλης ἀπαιτούσης, μένειν ἀνελάβετο. Παρρησιάζεται ταῖς διαβολαῖς πλέον ὁ μάγος. Ἀμύτις δὲ ἡ μήτηρ, τὰ τοῦ μάγου ὡς ἦν ὑπονοοῦσα, ἐνουθέτει Καμβύσην τὸν υἱὸν μὴ πείθεσθαι· ὁ δὲ ὑπεκρίνετο μὴ πείθεσθαι, ἐπείθετο δὲ μάλιστα.

Διαπεμψαμένου δὲ τρίτον Καμβύσου πρὸς τὸν ἀδελφόν, παραγίνεται καὶ ἀσπάζεται μὲν αὐτὸν ὁ ἀδελφός, οὐδὲν δὲ ἧττον ἀνελεῖν ἐμελέτα, κρύφα δὲ Ἀμύ-

32 ἦν A : *καὶ* M || **33** τῶν A²M : τὸν A || **34** *καὶ* νικᾷ Ἀμυρταῖον AM² *mg* : *om.* M || **35** εὐνούχου A : ἡμιάρρενος M.

[37 b] **2** εἰς Σοῦσα ἀνάσπαστον A² : εἰς σοῦσανάσπαστον M¹ *quid prius praeb.* M *non liquet* εἰ σοῦ ἀνάσπαστον A || ἑξακισχιλίοις A²M : ἑξαχιλίοις A || **5** ἑπτακισχίλιοι A : δύο M || **6** μάγος A : μέγας M || Σφενδαδάτης A : Σφανδαδάτης M || **12** μένειν AM² *s. v.* : *om.* M || ταῖς A : δὲ ταῖς M || **15** ὁ δὲ — πείθεσθαι A¹ *mg* M : *om.* A || **18** οὐδὲν δὲ ἧττον A : ἐπεὶ οὐδὲν M.

le mage, complice des desseins du roi, suggère le plan que voici : lui, le mage, ressemblait fort à Tanyoxarkès ; il conseille donc qu'on publie l'ordre de le décapiter pour avoir calomnié le frère du roi ; on ferait périr Tanyoxarkès en secret ; le mage endosserait les vêtements de ce dernier : l'accoutrement même le ferait prendre pour Tanyoxarkès. Ainsi fait-on. On fait avaler du sang de taureau à Tanyoxarkès, qui en meurt[1] ; le mage endosse ses vêtements et se fait passer pour lui. Pendant longtemps, il abuse tout le monde, sauf Artasyras, Bagapatès et Izabatès, ceux-là seuls à qui Cambyse avait avoué l'affaire[2].

Labyxos, le chef des eunuques de Tanyoxarkès, est mandé avec les autres par Cambyse, qui leur montre le mage siégeant dans l'accoutrement du mort : « L'homme que voilà, leur dit-il, croyez-vous que c'est Tanyoxarkès ? » Labuxos s'étonne : « Et qui d'autre, dit-il, croirions-nous que c'est ? », tant le mage les abusait par sa ressemblance.

Aussi est-il envoyé en Bactriane et il se comporte absolument comme s'il était Tanyoxarkès. Après cinq ans écoulés, Amytis a la révélation du drame grâce à l'eunuque [38 a] Tibetheus que le mage avait frappé[3]. Elle réclame Sphendadatès à Cambyse, qui refuse de le livrer. Amytis le maudit, prend du poison et meurt.

Cambyse offre un sacrifice, mais des victimes égorgées le sang ne coule pas ; il s'inquiète. Voici que Roxane lui donne un enfant sans tête : il s'inquiète davantage. Les

1. On sait que le sang de taureau passait pour un poison. Hérodote, III, 15, rapporte que Psammétique s'en servit pour mettre fin à ses jours et tout le monde se souvient du suicide de Thémistocle à Magnésie (Plutarque, *Thém.*, 56). Ptolémée Héphestion (« codex » 190) attribue ce genre de mort au père de Thémistocle.

2. Chez Hérodote, III, 30, il est question de *deux* mages ; ils n'entrent en scène qu'après la mort du vrai Smerdis.

3. Ctésias produit ici des personnages qui ne figurent dans aucune autre de nos sources. Hérodote, III, 63, rapporte que Cambyse fut mis au courant de la fourberie de Smerdis par Prexaspès. Après la mort du roi, ce fut une de ses femmes qui acheva de démasquer le faux Smerdis (Hérodote, III, 68 sqq. ; Justin, *Hist. phil.*, I, 9).

τιος εἰς πρᾶξιν ἀγαγεῖν τὴν μελέτην ἔσπευδε. Καὶ λαμβάνει πέρας ἡ πρᾶξις · ὁ γάρ τοι μάγος, βουλῆς τῷ βασιλεῖ κοινωνῶν, βουλεύει τοιοῦτον · ὅμοιος ἦν αὐτὸς ὁ μάγος κάρτα τῷ Τανυοξάρκῃ · βουλεύει τοιγαροῦν αὐτὸν μὲν ἐν τῷ φανερῷ, ὡς δῆθεν ἀδελφοῦ βασιλέως κατειπόντα, τὴν κεφαλὴν προστάξαι ἀποτμηθῆναι, ἐν δὲ τῷ κρυπτῷ ἀναιρεθῆναι Τανυοξάρκην, καὶ τὴν ἐκείνου στολὴν ἀμφιασθῆναι τὸν μάγον ὥστε καὶ τῷ ἀμφιάσματι νομίζεσθαι Τανυοξάρκην. Καὶ γίνεται ταῦτα · αἵματι γὰρ ταύρου ὃ ἐξέπιεν, ἀναιρεῖται Τανυοξάρκης, ἀμφιάζεται δὲ ὁ μάγος καὶ νομίζεται Τανυοξάρκης καὶ λανθάνει πάντας ἐπὶ πολὺν χρόνον πλὴν Ἀρτασύρα καὶ Βαγαπάτου καὶ Ἰζαβάτου · τούτοις γὰρ μόνοις Καμβύσης ἐθάρρησε τὴν πρᾶξιν.

Λάβυξον δὲ τῶν εὐνούχων τὸν πρῶτον οἳ ἦσαν Τανυοξάρκεω προσκαλεσάμενος ὁ Καμβύσης καὶ τοὺς ἄλλους, καὶ ὑποδείξας τὸν μάγον ᾧ ἐσχημάτιστο καθεζόμενον · « Τοῦτον, ἔφη, νομίζετε Τανυοξάρκην; » Ὁ δὲ Λάβυξος θαυμάσας · « Καὶ τίνα ἄλλον, ἔφη, νομιοῦμεν; » τοσοῦτον ἐλάνθανε τῇ ὁμοιότητι ὁ μάγος.

Ἐκπέμπεται οὖν εἰς Βακτρίους καὶ πράττει πάντα ὡς Τανυοξάρκης. Πέντε δὲ ἐνιαυτῶν διελθόντων, μηνύεται ἡ Ἀμύτις τὸ δρᾶμα διὰ Τιβέθεως τοῦ εὐνούχου ὃν ὁ [38 a] μάγος τυπτήσας ἐτύγχανε. Καὶ αἰτεῖ τὸν Σφενδαδάτην παρὰ Καμβύσου · ὁ δὲ οὐ δίδωσιν, ἡ δὲ ἐπαρᾶται καὶ πιοῦσα φάρμακον τελευτᾷ.

Θύει ὁ Καμβύσης, καὶ τῶν ἱερείων σφαζομένων, αἷμα οὐκ ἀπορρεῖ, καὶ ἀθυμεῖ. Καὶ τίκτει αὐτῷ ἡ Ῥωξάνη παιδίον ἀκέφαλον, καὶ πλέον

30 πλὴν A²M : πάλιν A *ut vid.* || 32 Λάβυξον A : Λάβυζον M || εὐνούχων A : ἡμιαρρένων M || 34 καὶ *ante* ὑποδείξας M : *om.* A || ᾧ A : ὡς M || 36 Λάβυξος A : Λάβυζος M || ἄλλον A² *mg* M : *om.* A || 40 εὐνούχου A : ἡμιάρρενος M.

[38 a] 1 Σφενδαδάτην A : Σφενδοδάτην M || 3 πιοῦσα A¹M : *quid prius praeb.* A *non liquet.*

mages lui dévoilent le sens des prodiges : il ne laissera pas de successeur pour son trône. Sa mère lui apparaît la nuit et lui adresse des menaces pour le meurtre dont il s'est souillé. Il devient plus inquiet encore. Arrivé à Babylone, il taille une pièce de bois avec son coutelas par passe-temps, s'entaille la cuisse jusqu'au muscle et meurt onze jours plus tard, après un règne de dix-huit ans[1].

Bagapatès et Artasyras, avant la mort de Cambyse, avaient résolu de conférer au mage la dignité royale : ce fut lui qui régna après la mort de Cambyse.

Izabatès prend le corps de Cambyse et le ramène en Perse. Le mage étant devenu roi sous le nom de Tanyoxarkès, Izabatès revient de Perse ; après avoir tout révélé aux troupes et désigné le mage au mépris public, il se réfugie dans un temple ; on l'en arrache et on lui coupe la tête[2].

Après cette exécution, sept nobles Perses conspirent contre le mage[3]. C'étaient Onophas, Idernès, Norondabatès, Mardonios, Barissès, Atapherne et Darius, fils d'Hystape. Ils échangent des gages. On associe aussi au complot Artasyras, puis, plus tard, Bagapatès, qui détenait toutes les clefs du palais. Les sept conjurés, donc, avec la complicité de Bagapatès, pénètrent dans le palais. Ils trouvent le mage couché près d'une courtisane babylonienne. Dès qu'il les voit, il se lève brusquement et, comme il ne trouvait aucune arme (Bagapatès les avait toutes emportées en cachette), il brise un fauteuil d'or et en prend le pied comme arme. Finalement, abattu à coups de javelots par les sept, il tombe ; il avait régné sept mois[4].

Des sept conjurés, Darius devient roi parce que, selon

1. Cambyse, selon Hérodote, III, 60, n'a régné que sept ans et cinq mois. Cet auteur raconte (III, 64, avec Justin, *Hist. phil.*, I, 9) que Cambyse fut blessé par la chute accidentelle de son cimeterre. Il ne dit mot de la mort d'Amytis ni des présages qui troublèrent Cambyse.

2. Chez Hérodote, III, 74, c'est Prexaspès qui dévoile tout, puis se suicide.

3. Cf. Hérodote, III, 70-79 ; Justin, I, 9. La liste des conjurés que donne Hérodote diffère légèrement de celle-ci.

4. Chez Hérodote, Darius pénètre au palais en se disant porteur d'un message (III, 72), mais les conjurés doivent forcer l'entrée les armes à la main (III, 77). Ils surprennent les mages en délibération et ceux-ci tuent deux des agresseurs en se défendant.

ἀθυμεῖ. Καὶ οἱ μάγοι λέγουσιν αὐτῷ τὴν τῶν τεράτων δήλωσιν, ὅτι οὐ καταλείψει τῆς ἀρχῆς διάδοχον. Καὶ ἐφίσταται αὐτῷ ἡ μήτηρ ἐν νυκτὶ ἀπειλοῦσα τῆς μιαιφονίας, καὶ πλέον ἀθυμεῖ. Ἀφικόμενος δὲ εἰς Βαβυλῶνα, καὶ ξέων ξυλάριον μαχαίρᾳ διατριβῆς χάριν, παίει τὸν μηρὸν εἰς τὸν μῦν, καὶ ἑνδεκαταῖος τελευτᾷ, βασιλεύσας δυοῖν δέοντα εἴκοσι.

Βαγαπάτης δὲ καὶ Ἀρτασύρας, πρὶν ἢ Καμβύσης τελευτήσει, ἐβουλεύσαντο βασιλεῦσαι τὸν μάγον· καὶ ἐβασίλευσεν ἐκείνου τελευτήσαντος.

Λαβὼν δὲ τὸ Καμβύσου σῶμα, Ἰζαβάτης ἦγεν εἰς Πέρσας. Τοῦ μάγου δὲ βασιλεύσαντος ἐπ' ὀνόματι τοῦ Τανυοξάρκου, ἧκεν Ἰζαβάτης ἐκ Περσίδος, καὶ κατειπὼν τῇ στρατιᾷ πάντα, καὶ θριαμβεύσας τὸν μάγον, κατέφυγεν εἰς τὸ ἱερόν, ἐκεῖθέν τε συλληφθεὶς ἀπετμήθη.

Ἐντεῦθεν, ἑπτὰ τῶν Περσῶν ἐπίσημοι συνέθεντο ἀλλήλοις κατὰ τοῦ μάγου· Ὀνόφας, Ἰδέρνης, Νορονδαβάτης, Μαρδόνιος, Βαρίσσης, Ἀταφέρνης, καὶ Δαρεῖος Ὑστάπεω. Τούτων ἀλλήλοις πίστεις δόντων, προσλαμβάνεται καὶ ὁ Ἀρτασύρας, εἶτα καὶ ὁ Βαγαπάτης, ὃς τὰς κλεῖς πάσας τῶν βασιλείων εἶχεν· καὶ εἰσελθόντες διὰ Βαγαπάτου οἱ ἑπτὰ εἰς τὰ βασίλεια, εὑρίσκουσι τὸν μάγον παλλακῇ βαβυλωνίᾳ συγκαθεύδοντα. Ὡς δὲ εἶδεν, ἀνεπήδησε καὶ μηδὲν εὑρὼν τῶν πολεμικῶν ὀργάνων (πάντα γὰρ ὁ Βαγαπάτης λάθρᾳ ὑπεξήγαγε) δίφρον χρύσεον συντρίψας καὶ λαβὼν τὸν πόδα, ἐμάχετο· καὶ τέλος κατακεντηθεὶς ὑπὸ τῶν ἑπτά, ἀπέθανε βασιλεύσας μῆνας ἑπτά.

Βά-

7 οὐ καταλείψει A[1] : οὐ καταλήψει A *ut vid.* οὐκ ἐγκαταλήψει M || **15** ἐβασίλευσεν Bekker : ἐβασίλευσαν *codd.* || τὸ A[2]M : τὸν A || **17** Ἰζαβάτης A : Ἰζαβάνης M || **18** κατειπὼν A[1]M : κατειπεῖν A || στρατιᾷ M : στρατείᾳ A || πάντα A : πάσῃ M.

leurs conventions, il sut, par un habile subterfuge, faire hennir son cheval le premier quand le soleil apparut au Levant [1].

On célèbre chez les Perses une solennité, la « Magophonie », à l'anniversaire de l'assassinat du mage Sphendadatès [2].

Darius décide de se faire bâtir un monument funéraire sur la montagne à deux cimes ; on le bâtit donc. L'envie l'ayant pris de le visiter, les Chaldéens et ses parents l'en empêchent ; mais ses proches veulent y monter ; lorsque les prêtres qui [38 b] les hissaient vers le haut les aperçoivent, ils prennent peur ; la peur leur fait lâcher les câbles ; les proches du roi tombent et se tuent. Darius en est fort affligé et fait décapiter les haleurs, qui étaient quarante [3].

L'historien rapporte que Darius enjoint à Ariaramnès, le satrape de Cappadoce, de pénétrer dans le pays des Scythes et d'en ramener captifs hommes et femmes. Le satrape traverse avec trente pentècontores et fait des prisonniers. Il capture même le frère du roi des Scythes, Marsagétès, qu'il avait trouvé enchaîné sur l'ordre de son propre frère pour quelque méfait.

Irrité, Scytharbès, le roi des Scythes, envoie une lettre d'injures à Darius, qui lui répond dans le même style [4]. Darius rassemble une armée de huit cent mille hommes, jette un pont sur le Bosphore et l'Ister, entre chez les Scythes et y avance durant quinze jours [5]. Les deux rois échangent des arcs ; les plus robustes étaient ceux des Scythes [6]. Aussi Darius, prenant la fuite, repasse les ponts et, dans sa hâte, les coupe avant que toute l'armée les ait franchis. Scytharbès massacre ceux qu'on avait abandonnés en Europe ; ils étaient quatre-vingt mille. Après avoir repassé le pont, Darius incendie les maisons et les temples

1. Le stratagème est relaté en détail par Hérodote, III, 85 sqq.
2. Hérodote, III, 73.
3. C'est la seule relation de cet accident.
4. Comparer à ce passage Hérodote, IV, 76 et 126 sqq.
5. On peut lire le récit de ce raid chez Hérodote, IV, 118-144.
6. Ctésias transpose ici un trait de l'histoire de Cambyse en guerre avec les Éthiopiens (Jacoby, *op. cit.*, col. 2051 sqq.). Selon Hérodote, IV, 131 sqq., le roi des Scythes aurait envoyé à Darius une flèche, un oiseau, un rat et une grenouille.

σιλεύει δὲ τῶν ἑπτὰ ὁ Δαρεῖος, τοῦ ἵππου, καθὰ συνέκειτο ἀλλήλοις, πρώτου μηχανῇ τινι καὶ τέχνῃ, ἐπειδὰν ὁ ἥλιος πρὸς ἀνατολὰς ἐγένετο, χρεμετίσαντος.

Ἄγεται τοῖς Πέρσαις ἑορτὴ τῆς μαγοφονίας, καθ' ἣν Σφενδαδάτης ὁ μάγος ἀνῄρηται.

Δαρεῖος προστάσσει τάφον ἑαυτῷ κατασκευασθῆναι ἐν τῷ δισσῷ ὄρει, καὶ κατασκευάζεται. Ἐπιθυμήσας δὲ ἰδεῖν αὐτόν, ὑπό τε τῶν Χαλδαίων καὶ τῶν γονέων κωλύεται. Οἱ δὲ γονεῖς, ἀνελθεῖν βουληθέντες, ἐπεὶ οἱ ἱερεῖς [38 b] εἶδον οἱ ἀνέλκοντες αὐτούς, καὶ ἐφοβήθησαν καὶ φοβηθέντες ἀφῆκαν τὰ σχοινία, ἔπεσον καὶ ἐτελεύτησαν. Καὶ ἐλυπήθη Δαρεῖος λίαν, καὶ ἀπετμήθησαν αἱ κεφαλαὶ μ' ὄντων τῶν ἀνελκόντων.

Ὅτι ἐπιτάσσει Δαρεῖος Ἀριαράμνῃ τῷ σατράπῃ Καππαδοκίας ἐπὶ Σκύθας διαβῆναι καὶ ἄνδρας καὶ γυναῖκας αἰχμαλωτίσαι· ὁ δὲ διαβὰς πεντηκοντόροις λ' ᾐχμαλώτισε. Συνέλαβε δὲ καὶ τὸν ἀδελφὸν τοῦ βασιλέως τῶν Σκυθῶν Μαρσαγέτην, ἐπὶ κακώσει εὑρὼν παρὰ τοῦ οἰκείου ἀδελφοῦ δεδεμένον.

Σκυθάρβης δέ, ὁ Σκυθῶν βασιλεύς, ὀργισθεὶς ἔγραψεν ὑβρίζων Δαρεῖον, καὶ ἀντεγράφη αὐτῷ ὁμοίως. Στράτευμα δὲ ἀγείρας Δαρεῖος π' μυριάδας, καὶ ζεύξας τὸν Βόσπορον καὶ τὸν Ἴστρον, διέβη ἐπὶ Σκύθας, ὁδὸν ἐλάσας ἡμερῶν ιε'. Καὶ ἀντέπεμπον ἀλλήλοις τόξα· ἐπικρατέστερα δ' ἦν τῶν Σκυθῶν.

Διὸ καὶ φεύγων Δαρεῖος διέβη τὰς γεφυρώσεις καὶ ἔλυσε σπεύδων πρὶν ἢ τὸ ὅλον διαβῆναι στράτευμα· καὶ ἀπέθανον ὑπὸ Σκυθάρβεω οἱ καταλειφθέντες ἐν τῇ Εὐρώπῃ μυριάδες η'.

34 πρώτου A : πρῶτον M.

[38 b] **1** εἶδον AM : εἶδον ὄφεις A⁵ || **5** Ἀριαράμνῃ A : Ἀριάμνῃ M || **9** Μαρσαγέτην A : Μασαγέτην M || **10** Σκυθάρβης A : Σκυθάρχης M || **14** ἀντέπεμπον A : ἀνέπεμπον M || **15** ἐπικρατέστερα A : ἐπικρατέστερον M || δ' ἦν A[1] *s. v.* : ἦν τὸ M *om.* A || **18** Σκυθάρβεω A : Σκυθάρχεω M.

des gens de Chalcédoine parce qu'ils avaient tenté de rompre les ponts de leur côté[1] et détruit l'autel que Darius, à son passage, avait élevé en l'honneur de « Zeus Passeur[2] ».

Datis, revenant du Pont à la tête de la flotte perse, ravageait les îles et l'Hellade[3]; mais, à Marathon, Miltiade lui fait face et défait les Barbares. Datis lui-même tombe; on ne rend même pas son corps aux Perses qui le réclament.

Darius, rentré en Perse, offre des sacrifices, puis meurt après une maladie de trente jours. Il avait vécu soixante-douze ans et régné trente et un ans[4]. Artasyras meurt aussi et Bagapatès s'éteint après avoir veillé durant sept ans sur le tombeau de Darius.

Le trône échoit à Xerxès, son fils; Artapan, fils d'Artasyras, acquiert auprès de lui l'influence que son père avait eue auprès du père de Xerxès; Mardonius l'Ancien arrive au même rang; parmi les eunuques, le plus influent était Natakas[5].

Xerxès épouse la fille d'Onophas, Amèstris; elle lui donne un fils, Dariaios, et, deux ans plus tard, un second, Hystape, puis encore deux filles : l'une qui fut nommée Amytis, du nom de son aïeule, et l'autre Rodogune.

Xerxès se met en campagne contre les Grecs parce que [39 a] les gens de Chalcédoine avaient tenté de rompre le pont, ainsi qu'on l'a déjà dit, et détruit l'autel qu'avait dressé Darius et parce que les Athéniens, après avoir tué Datis, n'avaient même pas rendu son corps[6]. Auparavant, il gagne Babylone et manifeste le désir de voir le tombeau

1. Hérodote, IV, 136-142, rapporte que les Ioniens coupèrent le pont du côté des Scythes sur une portée d'arc pour les tromper, mais que le tyran de Milet rétablit l'ouvrage dès l'arrivée de Darius.
2. Allusion à des « rites de passage » bien connus des Grecs. Xerxès en accomplit avant de franchir l'Hellespont et le Strymon (Hérodote, III, 53 et 113).
3. Cf. Hérodote, VI, 94-102.
4. Trente-six, selon Hérodote, VII, 4.
5. De ces personnages on retrouve dans la tradition grecque Artapan (Hérodote, VII, 10) et Mardonius (VII, 5).
6. Selon Hérodote, VII, 8, Xerxès veut punir les Athéniens pour l'appui donné aux cités ioniennes et venger l'échec de Datis. Ctésias donne, sur la fin de Datis, une version toute pareille à celle de la mort de Masistios, maître de cavalerie de Mardonius, qui fut tué peu avant Platées.

. Δαρεῖος δὲ τὴν γέφυραν διαβάς, Χαλκηδονίων οἰκίας καὶ ἱερὰ ἐνέπρησεν ἐπεὶ τὰς πρὸς αὐτοῖς γεφύρας ἐμελέτησαν λῦσαι, καὶ ὅτι τὸν βωμόν, ὃν περῶν Δαρεῖος κατέθετο ἐπ' ὀνόματι διαβατηρίου Διὸς ἠφάνισαν.

Δάτις δὲ ἐπανιὼν ἐκ πόντου καὶ τοῦ μηδικοῦ στόλου ἡγούμενος, ἐπόρθει νήσους καὶ τὴν Ἑλλάδα· ἐν Μαραθῶνι δὲ Μιλτιάδης ὑπαντιάζει καὶ νικᾷ τοὺς βαρβάρους, καὶ πίπτει καὶ αὐτὸς Δάτις καὶ οὐδὲ τὸ σῶμα Πέρσαις αἰτησαμένοις ἐδόθη.

Δαρεῖος δὲ ἐπανελθὼν εἰς Πέρσας καὶ θύσας καὶ ἡμέρας νοσήσας λ' τελευτᾷ, ζήσας μὲν ἔτη οβ', βασιλεύσας δὲ ἔτη λα'. Ἀπέθανε δὲ καὶ Ἀρτασύρας. Καὶ ὁ Βαγαπάτης δὲ τὸ σῆμα Δαρείου παρακαθίσας ἔτη ζ' ἐτελεύτησε.

Βασιλεύει Ξέρξης ὁ υἱός, καὶ Ἀρτάπανος, ὁ Ἀρτασύρα παῖς, γίνεται δυνατὸς παρ' αὐτῷ ὡς ὁ πατὴρ παρὰ τῷ πατρί, καὶ Μαρδόνιος ὁ παλαιός, εὐνούχων δὲ μέγιστον ἠδύνατο Νατάκας.

Γαμεῖ δὲ Ξέρξης Ὀνόφα θυγατέρα Ἀμῆστριν, καὶ γίνεται αὐτῷ παῖς Δαρειαῖος, καὶ ἕτερος μετὰ δύο ἔτη Ὑστάπης, καὶ ἔτι Ἀρτοξέρξης, καὶ θυγατέρες δύο, ὧν ἡ μὲν Ἀμύτις κατὰ τὴν ὀνομασίαν τῆς μάμμης, ἡ δὲ Ῥοδογούνη.

Ὁ δὲ δὴ Ξέρξης στρατεύει ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας ὅτι τε [39 a] Χαλκηδόνιοι λῦσαι τὴν γέφυραν, ὡς ἤδη εἴρηται, ἐπειράθησαν, καὶ ὅτι τὸν βωμόν, ὃν ἔστησε Δαρεῖος καθεῖλον, καὶ ὅτι Δάτιν Ἀθηναῖοι ἀνεῖλον καὶ οὐδὲ τὸν νεκρὸν ἔδοσαν. Πρότερον δὲ εἰς Βαβυλῶνα ἀφί-

20 Χαλκηδονίων A : καρχηδονίων M || 24 μηδικοῦ A : ποντικοῦ M || 29 ἔτη A²M² : ἔτι A || οβ' A : ιβ' πρὸ τῆς βασιλείας M || 31 τὸ A² *s. v.* M : *om.* A || 33 υἱός A : υἱὸς αὐτοῦ M || 35 εὐνούχων A : ἡμιαρρένων M.

[39 a] 1 Χαλκηδόνιοι A¹ : καλχηδόνιοι A καρχηδόνιοι M.

de Bélitanas. Mardonius le lui montre, mais Xerxès ne réussit pas à remplir d'huile le sarcophage comme le prescrivait l'inscription [1].

Il part pour Ecbatane. On lui annonce que les Babyloniens ont fait défection et assassiné leur général, Zopyre [2].

Voilà comment Ctésias raconte ces événements : il ne s'accorde pas avec Hérodote. Ce qu'il dit de Zopyre, à part l'incident de la mule qui mit bas, Ctésias l'impute à Mégabyze, qui était le gendre de Xerxès et mari de la princesse Amytis.

Ainsi, Babylone fut prise grâce à Mégabyze [3]. Xerxès lui fait force cadeaux et notamment une meule d'or pesant six talents ; c'est le cadeau le plus marquant que fasse le roi chez les Perses [4].

Xerxès met sur pied une armée perse qui comptait huit cent mille hommes, sans les chars, et il réunit mille trières pour se lancer contre la Grèce [5] ; il atteint Abydos en jetant un pont. Démarate le Lacédémonien, qui était déjà à sa cour auparavant et l'accompagnait dans la traversée, essayait de le dissuader d'attaquer Sparte [6]. Xerxès, aux Thermopyles, fait attaquer Léonidas, général lacédémonien, par Artapan avec dix mille hommes. La masse des Perses est taillée en pièces, tandis que les Lacédémoniens n'ont que deux ou trois tués. Ensuite, Xerxès ordonne d'attaquer avec vingt mille hommes : c'est la défaite pour ceux-là aussi. Puis il les jette dans la mêlée à coups de fouet, et, malgré le fouet, ils ont encore le dessous. Le lendemain, il fait donner cinquante mille hommes et, devant l'insuccès, il suspend l'attaque.

1. Nous ne savons pas exactement en quoi consistait l'épreuve, mais Élien, *Var. hist.*, XIV, 3, dit que ne pas la réussir était un mauvais présage. Le tombeau est celui de Bel.

2. Cet événement est situé sous le règne de Darius par Hérodote, III, 150 sqq., et par Justin, I, 10.

3. Cf. Hérodote, III, 153-160.

4. Chez Hérodote, III, 160, c'est Zopyre qui jouit de ces faveurs.

5. Sept cent mille hommes et douze cents vaisseaux, d'après Hérodote, VIII, 60 ; plus de douze cents vaisseaux et de huit cent mille hommes pour Diodore, XI, 2.

6. Chez Hérodote, VII, 101-105, Démarate se contente de faire l'éloge de Sparte.

κετο, καὶ ἰδεῖν ἐπεθύμησε τὸν Βελιτανᾶ τάφον· καὶ εἶδε διὰ Μαρδονίου, καὶ τὴν πύελον ἐλαίου οὐκ ἴσχυσεν, ὥσπερ καὶ ἐγέγραπτο, πληρῶσαι.

Ἐξελαύνει Ξέρξης εἰς Ἐκβάτανα, καὶ ἀγγέλλεται αὐτῷ ἀπόστασις Βαβυλωνίων καὶ Ζωπύρου τοῦ στρατηγοῦ αὐτῶν ὑπὸ σφῶν ἀναίρεσις.

Οὕτω καὶ περὶ τούτων φησὶ Κτησίας, καὶ οὐχ ὡς Ἡρόδοτος. Ἃ δὲ περὶ Ζωπύρου ἐκεῖνος λέγει, πλὴν ὅτι ἡμίονος αὐτῷ ἔτεκεν, ἐπεὶ τά γε ἄλλα Μεγάβυζον οὗτος λέγει διαπράξασθαι, ὃς ἦν γαμβρὸς ἐπὶ τῇ θυγατρὶ Ἀμύτι τοῦ Ξέρξου.

Οὕτω μὲν ἥλω διὰ Μεγαβύζου Βαβυλών. Δίδωσιν αὐτῷ Ξέρξης ἄλλα τε πολλὰ καὶ μύλην χρυσῆν ἓξ ἕλκουσαν τάλαντα, ὃ τιμιώτατον τῶν βασιλικῶν δώρων παρὰ Πέρσαις ἐστί.

Ξέρξης δὲ συναγείρας στρατιὰν περσικὴν ἄνευ τῶν ἁρμάτων ὀγδοήκοντα μυριάδας καὶ τριήρεις χιλίας, ἤλαυνεν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα, ζευγνὺς τὴν Ἄβυδον. Δημάρατος δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος παρεγένετο ἤδη πρῶτον, καὶ συνῆν αὐτῷ ἐν τῇ διαβάσει, καὶ ἀπεῖργε τῆς εἰς Λακεδαίμονα ἐφόδου. Ξέρξης δὲ προσβάλλει ἐν Θερμοπύλαις Λεωνίδᾳ τῷ στρατηγῷ τῶν Λακεδαιμονίων δι' Ἀρταπάνου ἔχοντος μυρίους· καὶ κατεκόπη τὸ περσικὸν πλῆθος, τῶν Λακεδαιμονίων δύο ἢ τριῶν ἀναιρεθέντων. Εἶτα προσβαλεῖν κελεύει μετὰ δισμυρίων, καὶ ἧττα γίνεται κἀκείνων. Εἶτα μαστιγοῦνται ἐπὶ τῷ πολεμεῖν, καὶ μαστιγούμενοι ἔτι ἡττῶντο. Τῇ δὲ ὑστεραίᾳ κελεύει μάχεσθαι μετὰ πεντακισμυρίων· καὶ ἐπεὶ οὐδὲν ἤνυεν, ἔλυσε τότε τὸν πόλεμον.

6 ἐλαίου M : ἐλαίας A ‖ **15** Μεγαβύζου A : τοῦ Μεγαβύζου M ‖ αὐτῷ A : δὲ αὐτῷ M ‖ **18** στρατιὰν Estienne : στρατείαν *codd.* ‖ **19** χιλίας A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **26** πλῆθος τῶν A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet.*

Thorax le Thessalien et les chefs des Trachiniens, Calliadès et Timapherne, étaient là avec une armée. Xerxès les fait venir, ainsi que Démarate et Hégias d'Éphèse ; il s'entend dire qu'on ne vaincra les Lacédémoniens qu'en les encerclant. Guidé par les deux Trachiniens à travers un terrain difficile d'accès, un détachement perse trouve passage : il comptait quarante mille hommes. Ils arrivent sur les arrières des Lacédémoniens, qui, cernés, périssent en combattant vaillamment jusqu'au dernier[1].

Xerxès envoie une autre armée contre les Platéens[2] : [39 b] cent vingt mille hommes auxquels il donne comme chef Mardonius. C'étaient les Thébains qui poussaient Xerxès contre les Platéens. Pausanias le Lacédémonien marche contre lui avec trois cents Spartiates, mille Périèques et six mille hommes venus d'autres cités. L'armée perse est vaincue de haute lutte et Mardonius lui-même, blessé, s'enfuit. Ce Mardonius est envoyé par Xerxès piller le temple d'Apollon et là, dit l'auteur, il meurt sous une averse de grêlons énormes[3] ; Xerxès en est très affecté. Il se lance ensuite contre Athènes même ; les Athéniens chargent cent dix trières et fuient vers Salamine ; Xerxès s'empare de la ville abandonnée et la livre aux flammes, sauf l'Acropole, car quelques combattants qu'on y avait laissés résistaient encore. Finalement, ceux-là aussi s'échappent nuitamment et les Perses incendient également l'Acropole[4]. Xerxès part de là vers un détroit de l'At-

1. Chez Hérodote, VII, 210-239, c'est Hydarnès qui commande contre Léonidas et non Artapan ; les Trachiniens jouent ici le rôle d'Éphialtès. Chez Diodore, XI, 6-10, c'est un Trachinien qui guide les Perses ; Léonidas, prévenu, se glisse la nuit dans le camp des Perses, où il est massacré avec ses hommes au lever du jour.

2. Grave perturbation dans l'ordre des faits connus, puisque la bataille de Platées et l'attaque de Delphes ont eu lieu après Salamine.

3. Selon Hérodote, IX, 63, Diodore, XI, 31, 2, et Plutarque, *Aristide*, 19, 1, c'est à Platées que Mardonius est mort. Sur les prodiges qui chassèrent les Perses de Delphes, lire Hérodote, VIII, 35 sqq., et Diodore, IX, 14, 35 sqq.

4. Dans le récit d'Hérodote, VIII, 53, les Perses escaladent l'Acropole et ouvrent les portes. Les Athéniens se jettent du rempart ou cherchent asile dans les temples, où les Perses les massacrent.

Θώραξ δὲ ὁ Θεσσαλὸς καὶ Τραχινίων οἱ δυνατοί, Καλλιάδης καὶ Τιμαφέρνης, παρῆσαν στρατιὰν ἔχοντες· καλέσας δὲ Ξέρξης τούτους τε καὶ τὸν Δημάρατον καὶ τὸν Ἡγίαν τὸν Ἐφέσιον, ἔμαθεν ὡς οὐκ ἂν ἡττηθεῖεν Λακεδαιμόνιοι εἰ μὴ κυκλωθείησαν. Ἡγουμένων δὲ τῶν δύο Τραχινίων διὰ δυσβάτου, στρατὸς περσικὸς διελήλυθε, μυριάδες τέσσαρες, καὶ κατὰ νώτου γίνονται τῶν Λακεδαιμονίων· καὶ κυκλωθέντες ἀπέθανον μαχόμενοι ἀνδρείως ἅπαντες.

Ξέρξης δὲ πάλιν στράτευμα πέμπει κατὰ Πλαταιέων, μυριάδας [39 b] ιβ' ἡγούμενον αὐτοῖς Μαρδόνιον ἐπιστήσας. Θηβαῖοι δ' ἦσαν οἱ κατὰ Πλαταιέων τὸν Ξέρξην κινοῦντες. Ἀντιστρατεύει δὲ Παυσανίας ὁ Λακεδαιμόνιος, τριακοσίους μὲν ἔχων Σπαρτιήτας, χιλίους δὲ τῶν περιοίκων, ἐκ δὲ τῶν ἄλλων πόλεων χιλιάδας ἕξ καὶ νικᾶται κατὰ κράτος ἡ περσικὴ στρατιά· καὶ φεύγει τραυματισθεὶς καὶ Μαρδόνιος.

Οὗτος ὁ Μαρδόνιος πέμπεται συλῆσαι τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερὸν παρὰ Ξέρξου, κἀκεῖ, φησί, θνήσκει, χαλάζης ἐπιπεσούσης παχείας· ἐφ' ᾧ λίαν Ξέρξης ἐλυπήθη.

Ξέρξης δ' ἐπ' αὐτὰς Ἀθήνας ἐλαύνει· καὶ Ἀθηναῖοι, πληρώσαντες ἑκατὸν δέκα τριήρεις, φεύγουσιν εἰς Σαλαμῖνα. Καὶ Ξέρξης τὴν πόλιν κενὴν αἱρεῖ καὶ ἐμπίπρησι πλὴν τῆς ἀκροπόλεως· ἐν αὐτῇ γὰρ ἔτι τινὲς ὑπολειφθέντες ἐμάχοντο. Τέλος, κἀκείνων νυκτὶ φυγόντων, κἀκείνην συνέφλεξαν.

32, 37 Τραχινίων Bekker : Τραχηνίων *codd.* || **33** στρατιὰν A[1] : στρατείαν AM.
[39 b] **6** στρατιά Estienne : στρατεία *codd.* || **10** ἐφ' ᾧ — ἐλυπήθη AM[2] *mg* : *om.* A || **14** ὑπολειφθέντες A : ὑπολῃφθέντες M || **15** συνέφλεξαν A || συνέφλεξεν M.

tique qu'on appelle Héracleion : il veut pousser une jetée en direction de Salamine dans le dessein de gagner l'île à pied[1] ; mais, sur le conseil de Thémistocle l'Athénien et d'Aristide, on mande des archers crétois qui arrivent. Ensuite, une bataille navale s'engage entre Perses et Grecs. Les Perses avaient plus de mille vaisseaux commandés par Onophas ; les Grecs en avaient sept cents. La victoire reste aux Grecs ; on détruit cinq cents vaisseaux perses et Xerxès prend la fuite. C'est encore l'effet des conseils habiles d'Aristide et de Thémistocle.

Dans l'ensemble des autres combats, les Perses avaient perdu cent vingt mille hommes.

Xerxès repasse en Asie et, en se retirant vers Sardes, il envoie Mégabyze piller le temple de Delphes ; Mégabyze s'étant récusé, on envoie l'eunuque Matakas insulter Apollon et piller tout ; cela fait, il rejoint Xerxès[2].

Celui-ci arrive de Babylone en Perse ; Mégabyze proférait contre sa femme légitime, Amytis, qui, comme on l'a dit, était la fille de Xerxès, des accusations d'adultère. Réprimandée par son père, Amytis promet de s'assagir[3].

Artapan, puissant auprès de Xerxès, avec l'eunuque Aspamitrès, qui était, lui aussi, très influent, complotent d'assassiner Xerxès ; ils l'assassinent et font croire à son [40 a] fils, Artoxerxès, que c'est Dariaios, son second fils, qui l'a tué. Amené par Artapan, Dariaios arrive chez

1. Cette entreprise est située après Salamine par Hérodote, VII, 97.

2. Ce serait une deuxième expédition contre Delphes. Hérodote n'en parle pas. Il est question chez lui (VI, 19) d'un temple d'Apollon à Didymes que les Perses détruisent sans doute après Mycale. Reuss, *Ueber die Angriffe der Perser auf Delphi*, in *Rh. Mus.*, t. XL (1905), p. 144 sqq., propose de corriger Δελφοῖς en Διδυμοῖς. A. Solari, *Per la presunta fedeltà storica della biblioteca di Fozio*, in *Riv. di Storia Ant.*, t. IX (1905), p. 456 sqq., accuse Photius d'erreur. L'unité de la tradition manuscrite s'oppose à une correction et la désinvolture bien connue de Ctésias à l'égard des traditions nous autorise, en l'absence de tout parallèle probant, à ne pas imputer l'erreur à Photius.

3. D'autres intrigues de palais auraient eu lieu au retour de Xerxès en Perse. Il eut une liaison avec une de ses belles sœurs. Amèstris sa femme en fut instruite et fit périr sa rivale. Xerxès, de son côté, fit mourir son frère. Cf. Hérodote, IX, 108 sqq.

Ὁ δὲ Ξέρξης, αὐτόθεν ἐλθὼν ἐπὶ στεινότατον τῆς Ἀττικῆς (Ἡράκλειον καλεῖται) ἐχώννυε χῶμα ἐπὶ Σαλαμῖνα, πεζῇ ἐπ' αὐτὴν διαβῆναι διανοούμενος. Βουλῇ δὲ Θεμιστοκλέους Ἀθηναίου καὶ Ἀριστείδου, τοξόται μὲν ἀπὸ Κρήτης προσκαλοῦνται καὶ παραγίνονται. Εἶτα ναυμαχία Περσῶν καὶ Ἑλλήνων γίνεται, Περσῶν μὲν ναῦς ἐχόντων ὑπὲρ τὰς χιλίας, στρατηγοῦντος αὐτοῖς Ὀνόφα, Ἑλλήνων δὲ ἑπτακοσίας. Καὶ νικῶσιν Ἕλληνες καὶ διαφθείρονται περσικαὶ φ' νῆες, καὶ φεύγει Ξέρξης, βουλῇ πάλιν καὶ τέχνῃ Ἀριστείδου καὶ Θεμιστοκλέους. Ἐν δὲ ταῖς λοιπαῖς ἁπάσαις μάχαις, ἀπέθανον Περσῶν δώδεκα μυριάδες.

Ξέρξης δέ, περάσας εἰς τὴν Ἀσίαν, καὶ ἀπελαύνων εἰς Σάρδεις, ἔπεμπε Μεγάβυζον τὸ ἐν Δελφοῖς ἱερὸν συλῆσαι. Ἐπεὶ δὲ ἐκεῖνος παρῃτεῖτο, ἀποστέλλεται Ματάκας ὁ εὐνοῦχος ὕβρεις τε φέρων τῷ Ἀπόλλωνι καὶ πάντα συλήσων. Καὶ δὴ οὕτω ποιήσας, πρὸς Ξέρξην ὑπέστρεψε.

Ξέρξης ἀπὸ Βαβυλῶνος εἰς Πέρσας παραγίνεται· καὶ Μεγάβυζος κατὰ τῆς γυναικὸς τῆς ἰδίας Ἀμύτιος, ἣ θυγάτηρ, ὡς προείρηται, Ξέρξου ἐτύγχανεν, ὡς μεμοιχευμένης λόγους ἐκίνει. Καὶ ἐπιτιμᾶται Ἀμύτις λόγοις ὑπὸ τοῦ πατρὸς καὶ ὑπισχνεῖται σωφρονεῖν.

Ἀρτάπανος δέ, μέγα παρὰ Ξέρξῃ δυνάμενος, μετ' Ἀσπαμίτρου τοῦ εὐνούχου, καὶ αὐτοῦ μέγα δυναμένου, βουλεύονται ἀναιρεῖν Ξέρξην. Καὶ ἀναιροῦσι, καὶ πείθουσιν [40 a] Ἀρτοξέρξην τὸν υἱὸν ὡς Δαρειαῖος αὐτὸν ὁ ἕτερος παῖς ἀνεῖλε. Καὶ παραγίνεται Δαρειαῖος ἀγόμε-

16 στεινότατον A : στενότατον M ‖ **17** Ἡράκλειον A : ὁ Ἡράκλειον M ‖ **25** καὶ τέχνῃ A : *om.* M ‖ **28** περάσας A[1]M : πέρσας A ‖ **31** ὁ εὐνοῦχος A : *om.* M ‖ **34** Ξέρξης A : Ξέρξης δὲ M ‖ **39** Ἀρτάπανος AM : Ἀρτάβανος *v. l.* M[2] ‖ **39/40** μετ' Ἀσπαμίτρου Bekker : μετὰ Σπαμίτρου *codd.* ‖ **40** εὐνούχου A : ἡμιάρρενος M ‖ **41** ἀναιρεῖν A : ἀνελεῖν M.

[40 a] **2** Δαρειαῖος A[2] : Ἀρταξέρξης M *quid prius praeb.* A *non liquet.*

Artoxerxès ; à grands cris, il proteste qu'il n'a pas tué son père et il est mis à mort.

Artoxerxès règne[1] grâce aux artifices d'Artapan, mais devient à son tour l'objet de ses machinations. Artapan associe à son projet Mégabyze, déjà mal disposé à cause de ses soupçons d'adultère sur sa femme légitime, Amytis. Ils se donnent des assurances réciproques sous la foi des serments, mais tout est révélé par Mégabyze et Artapan est mis à mort de la manière qu'il projetait d'assassiner Artoxerxès. Et l'on découvre dans toute son étendue le forfait perpétré contre Xerxès et Dariaios, et l'on fait périr de cruelle et male mort Aspamitrès, qui avait été complice dans l'assassinat de Xerxès et de Dariaios. On lui inflige, en effet, le supplice des auges[2] et il en meurt. Une bataille s'engage après la mort d'Artapan entre ses complices et les autres Perses ; les trois fils d'Artapan tombent au combat. Mégabyze est grièvement blessé ; c'est un grand deuil pour Artoxerxès, Amytis, Rodogune et chez leur mère, Amèstris. Le blessé est à grand'peine sauvé par les soins multipliés d'Apollonidès, médecin de Cos[3].

Bactres avec son satrape, un autre Artapan, se révolte contre Artoxerxès. Une bataille s'engage ; elle reste indécise, mais le combat reprend, le vent s'élève face aux Bactriens et Artoxerxès, victorieux, reçoit la soumission de toute la Bactriane[4].

L'Égypte se soulève. Inaros, un Lydien, et un autre Égyptien ont suscité cette révolte ; on fait des préparatifs de guerre. Les Athéniens eux-mêmes envoient, à la demande d'Inaros, quarante vaisseaux. Artoxerxès se dispose à partir lui-même en guerre, mais des amis le lui déconseillent ; il envoie Achéménidès, son frère, à la tête

1. Il a régné de 464 à 425 a. C.
2. Plutarque, *Artoxerxès*, 18, a laissé une description détaillée de ce supplice affreux qui consistait à laisser le patient pourrir vif entre deux auges retournées l'une sur l'autre.
3. Ce complot, la mort de Xerxès, l'avènement d'Artoxerxès et le châtiment d'Artapan sont rapportés avec quelques variantes par Diodore, XI, 69, et Justin, III, 1.
4. On ne connaît pas d'autre relation de ces faits.

νος ὑπὸ Ἀρταπάνου εἰς τὴν οἰκίαν Ἀρτοξέρξου, πολλὰ βοῶν καὶ ἀπαρνούμενος ὡς οὐκ εἴη φονεὺς τοῦ πατρός, καὶ ἀποθνήσκει.

Καὶ βασιλεύει Ἀρτοξέρξης σπουδῇ Ἀρταπάνου, καὶ ἐπιβουλεύεται πάλιν ὑπ' αὐτοῦ. Καὶ λαμβάνει κοινωνὸν τῆς βουλῆς Ἀρτάπανος Μεγάβυζον ἤδη λελυπημένον ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ γυναικὶ Ἀμύτι διὰ τὴν τῆς μοιχείας ὑπόληψιν. Καὶ ὅρκοις ἀλλήλους ἀσφαλίζονται, ἀλλὰ μηνύει πάντα Μεγάβυζος, καὶ ἀναιρεῖται Ἀρτάπανος ᾧ τρόπῳ ἔμελλεν ἀναιρεῖν Ἀρτοξέρξην. Καὶ γίνεται πάντα δῆλα τὰ εἰργασμένα ἐπὶ Ξέρξῃ καὶ Δαρειαίῳ, καὶ ἀπόλλυται πικρῷ καὶ κακίστῳ θανάτῳ Ἀσπαμίτρης, ὃς ἦν κοινωνὸς ἐπὶ τοῖς φόνοις Ξέρξου καὶ Δαρειαίου· σκαφεύεται γὰρ καὶ οὕτως ἀναιρεῖται. Μάχη δὲ γίνεται μετὰ τὸν θάνατον Ἀρταπάνου τῶν τε συνωμοτῶν αὐτοῦ καὶ τῶν ἄλλων Περσῶν, καὶ πίπτουσιν ἐν τῇ μάχῃ οἱ τρεῖς τοῦ Ἀρταπάνου υἱοί· τραυματίζεται δὲ καὶ Μεγάβυζος ἰσχυρῶς, καὶ θρηνεῖ Ἀρτοξέρξης καὶ ἡ Ἀμύτις καὶ ἡ Ῥοδογούνη καὶ ἡ μήτηρ αὐτῶν, Ἀμῆστρις, καὶ μόλις πολλῇ ἐπιμελείᾳ περισῴζεται Ἀπολλωνίδου ἰατροῦ τοῦ Κῴου.

Ἀφίσταται Ἀρτοξέρξου Βάκτρα καὶ ὁ σατράπης, ἄλλος Ἀρτάπανος· καὶ γίνεται μάχη ἰσοπαλής. Καὶ γίνεται πάλιν ἐκ δευτέρου, καὶ ἀνέμου κατὰ πρόσωπον Βακτρίων πνεύσαντος, νικᾷ Ἀρτοξέρξης καὶ προσχωρεῖ αὐτῷ πᾶσα Βακτρία.

Ἀφίσταται Αἴγυπτος, Ἰνάρου Λυδίου ἀνδρὸς καὶ ἑτέρου Αἰγυπτίου τὴν ἀπόστασιν μελετήσαντος, καὶ εὐτρεπίζεται τὰ πρὸς πόλεμον. Πέμπουσι καὶ Ἀθηναῖοι, αἰτησαμένου αὐτοῦ, τεσσαράκοντα νῆας· καὶ μελετᾷ αὐτὸς Ἀρτοξέρξης ἐκστρατεῦσαι, καὶ τῶν φίλων οὐ συμβουλευόντων, πέμπει

3 Ἀρτοξέρξου A^2 : Δαρειαίου M *quid prius praeb.* A *non liquet* || 4 ἀπαρνούμενος A : παραινούμενος M || τοῦ πατρὸς A : *om.* M || 10 Ἀρτάπανος A^2M : Ἀρτάβανος A || 21 Ἀπολλωνίδου Estienne : Ἀπολλωνίου *codd.*

d'une armée de quatre cent mille fantassins et de quatre-vingts vaisseaux. Inaros engage le combat contre Achéménidès et la victoire reste aux Égyptiens. Achéménidès, blessé par Inaros, meurt ; sa dépouille est renvoyée à Artoxerxès. Inaros l'emporte aussi dans un combat naval où se distingua Charitimidès, qui commandait les quarante vaisseaux venus d'Athènes. Cinquante bâtiments perses furent perdus : vingt capturés avec leurs équipages et trente coulés.

[40 b] On envoie ensuite contre Inaros Mégabyze à la tête d'une autre armée qui ajoutait aux restes de la précédente deux cent mille soldats et trois cents navires commandés par Oriscus. Ainsi, sans compter la flotte, les effectifs s'élevaient à cinq cent mille hommes. En effet, quand Achéménidès tomba, cent mille hommes des quatre cent mille qu'il commandait périrent avec lui. Une rude bataille s'engage donc, avec de grosses pertes de part et d'autre, mais surtout du côté des Égyptiens. Mégabyze blesse Inaros à la cuisse et le met en fuite ; les Perses l'emportent de haute lutte [1]. Inaros se sauve à Byblos (c'est une ville forte d'Égypte) avec tous ceux de ses Grecs qui n'étaient pas morts au combat et avec Charitimidès [2]. L'Égypte, hormis Byblos, se soumet à Mégabyze et, comme la place semblait imprenable, Mégabyze traite avec Inaros et les Grecs, qui étaient plus de six mille : aucun mal ne leur serait fait par les gens du roi et les Grecs s'en retourneraient chez eux quand ils le voudraient.

Il établit Sarsamas satrape d'Égypte et, emmenant avec lui Inaros et les Grecs, il arrive auprès d'Artoxerxès,

1. Cf. Hérodote, III, 60 ; Thucydide, I, 109 ; Diodore, XI, 74.

2. Sur les événements d'Égypte, lire Hérodote, VII, 7. Xerxès envoie son frère Achéménès rétablir l'ordre en Égypte l'année qui suivit la mort de Darius. Achéménès est tué *plus tard* par Inaros. Thucydide, I, 105, relate qu'Inaros souleva l'Égypte *contre Artoxerxès* et qu'une flotte athénienne vint à l'aide du rebelle. Diodore, XI, 71 et 74, dit que le soulèvement éclata à la mort de Xerxès. Inaros eut l'appui de *deux cents* vaisseaux athéniens et Achéménès fut mis à la tête d'une armée de *plus de trois cent mille hommes*. Cf. Capart et Contenau, *Hist. de l'Orient ancien*, Paris, Hachette, 1926, p. 112 sq.

Ἀχαιμενίδην τὸν ἀδελφὸν τεσσαράκοντα μὲν μυριάδας ἐπαγόμενον στράτευμα πεζικόν, νῆας δὲ π'. Συμβάλλει πόλεμον Ἴναρος πρὸς Ἀχαιμενίδην. καὶ νικῶσιν Αἰγύπτιοι, καὶ βάλλεται Ἀχαιμενίδης ὑπὸ Ἰνάρου, καὶ θνῄσκει, καὶ ἀποπέμπεται ὁ νεκρὸς αὐτοῦ εἰς Ἀρτοξέρξην. Ἐνίκησεν Ἴναρος καὶ κατὰ θάλατταν, Χαριτιμίδου εὐδοκιμήσαντος, ὃς τῶν ἐξ Ἀθηνῶν μ' νεῶν ἐχρημάτιζε ναύαρχος, καὶ πεντήκοντα Περσῶν νῆες, αἱ μὲν κ' αὐτοῖς ἀνδράσιν ἐλήφθησαν, αἱ δὲ τριάκοντα διεφθάρησαν.

[40 b] Εἶτα πέμπεται κατὰ Ἰνάρου Μεγάβυζος, ἐπαγόμενος ἄλλο στράτευμα πρὸς τῷ ὑπολειφθέντι μυριάδας εἴκοσι καὶ νῆας τ', καὶ ἐπιστάτην αὐτοῖς Ὀρίσκον, ὡς εἶναι χωρὶς τῶν νεῶν τὸ ἄλλο πλῆθος ν' μυριάδας. Ἀχαιμενίδης γάρ, ὅτε ἔπεσε, δέκα μυριάδες αὐτῷ, ἐξ ὧν ἦγε μ' συνδιεφθάρησαν. Γίνεται οὖν μάχη κρατερὰ καὶ πίπτουσιν ἀμφοτέρωθεν πολλοί, πλείους δὲ Αἰγύπτιοι. Καὶ βάλλει Μεγάβυζος εἰς τὸν μηρὸν Ἴναρον, καὶ τρέπεται, καὶ νικῶσι Πέρσαι κατὰ κράτος. Φεύγει δὲ πρὸς τὴν Βύβλον Ἴναρος (πόλις ἰσχυρὰ ἐν Αἰγύπτῳ αὕτη), καὶ οἱ Ἕλληνες δὲ μετ' αὐτοῦ, ὅσοι μὴ ἐν τῇ μάχῃ καὶ μετὰ Χαριτιμίδου ἀπέθανον, προσχωρεῖ δὲ Αἴγυπτος πλὴν Βύβλου πρὸς Μεγάβυζον. Ἐπεὶ δὲ ἐκείνη ἀνάλωτος ἐδόκει, σπένδεται πρὸς Ἴναρον καὶ τοὺς Ἕλληνας, ἑξακισχιλίους ὄντας καὶ ἔτι πρός, ὁ Μεγάβυζος, ἐφ' ᾧ μηδὲν κακὸν παρὰ βασιλέως λαβεῖν, καὶ τοὺς Ἕλληνας, ὅτε βούλοιντο, πρὸς τὰ οἰκεῖα ἐπανελθεῖν.

Καθίστησι δὲ τῆς Αἰγύπτου σατράπην Σαρσάμαν καὶ λαβὼν Ἴναρον καὶ τοὺς Ἕλληνας, παραγίνεται πρὸς Ἀρτοξέρξην, καὶ εὑρίσκει λίαν

37 Χαριτιμίδου M *et infra* (b. 11) A : Χαριστιμίδου *hic* A.
[40 b] **8** Ἴναρον M : Ἰνάρῳ A ‖ **10** πόλις A : πόλις δὲ M ‖ **19** Σαρσάμαν A : Σαρτάμαν M ‖ **20** Ἀρτοξέρξην *conieci* : Ξέρξην *codd.*

qu'il trouve dans une grande colère contre Inaros parce qu'il avait tué son frère Achéménidès. Mégabyze expose ce qui s'est passé, il dit qu'il a pris Byblos grâce aux garanties données à Inaros et aux Grecs ; il supplie le roi de les laisser saufs et il l'obtient ; finalement, on annonce à l'armée qu'Inaros et les Grecs ne subiront aucun mal.

Mais Amytis s'étonnait que, pour son fils Achéménidès, on ne punît pas Inaros et les Grecs ; elle le demande au roi, qui refuse, puis ensuite à Mégabyze, mais celui-ci la repousse. Ensuite, comme elle ne cessait d'importuner son fils, elle arrive à ses fins. Après cinq ans passés, le roi lui livre Inaros et les Grecs. Elle fait crucifier Inaros sur trois croix [1] et, aux cinquante Grecs qui tombent en son pouvoir, elle fait couper la tête.

Une profonde affliction s'empare de Mégabyze [2] ; il prend le deuil et demande sa retraite en Syrie, sa province, où, préalablement, il avait envoyé en secret les autres Grecs. Il se retire et rompt avec le roi. Il rassemble des forces considérables allant jusqu'à cent cinquante mille hommes, [41 a] fantassins et cavaliers comptés séparément. On envoie contre lui Ousiris avec deux cent mille hommes. La lutte s'engage ; Mégabyze et Ousiris se blessent l'un l'autre : Ousiris atteint Mégabyze d'un coup de javelot à la cuisse et lui fait une blessure profonde de deux doigts. Mégabyze atteint aussi Ousiris d'un javelot à la cuisse, puis il le frappe à l'épaule ; Ousiris tombe de cheval et Mégabyze, le couvrant de sa protection, ordonne qu'on le relève et qu'on le laisse en vie. Les Perses tombaient en

1. Plutarque, *Artoxerxès*, 21, rapporte le même supplice ordonné par la reine mère, Parysatis, mais la victime est un autre personnage, Mésabatès, un eunuque, qui avait coupé la tête et la main au cadavre de Cyrus. « Elle le bailla à des bourreaux et leur commanda qu'ils l'écorchassent tout vif, et puis qu'ils crucifiassent et attachassent son corps en travers à trois croix, et qu'ils étendissent sa peau sur une autre pièce de bois à part » (trad. Amyot). Thucydide, I, 110, raconte aussi qu'Inaros fut crucifié.

2. Dans sa relation des affaires d'Égypte, Hérodote ne donne pas tous ces détails, mais dit seulement que Mégabyze « commanda en Égypte contre les Athéniens et leurs alliés » (III, 160). Ce n'est pas à Byblos, mais dans l'île de Prosopitis, que les Grecs ont capitulé.

κατὰ Ἰνάρου τεθυμωμένον, ὅτι τὸν ἀδελφὸν Ἀχαιμενίδην ἀπεκτονὼς εἴη. Διηγεῖται τὰ γεγονότα Μεγάβυζος, καὶ ὡς πίστεις δοὺς Ἰνάρῳ καὶ τοῖς Ἕλλησι Βύβλον εἴληφε, καὶ ἐξαιτεῖται λιπαρῶς βασιλέα περὶ τῆς αὐτῶν σωτηρίας, καὶ λαμβάνει· καὶ ἐξάγεται τέλος τῇ στρατιᾷ ὡς Ἴναρος καὶ οἱ Ἕλληνες οὐδὲν κακὸν πείσονται.

Ἀμύτις δὲ ὑπὲρ τοῦ παιδὸς Ἀχαιμενίδου δεινὰ ἐποιεῖτο εἰ μὴ τιμωρήσαιτο Ἴναρον καὶ τοὺς Ἕλληνας· καὶ αἰτεῖται ταῦτα βασιλεῖ, ὁ δὲ οὐκ ἐνδίδωσιν· εἶτα Μεγαβύζῳ, ὁ δὲ ἀποπέμπεται· εἶτα, ἐπεὶ διώχλει τὸν υἱόν, κατειργάσατο, καὶ πέντε παρελθόντων ἐτῶν, λαμβάνει τὸν Ἴναρον παρὰ βασιλέως καὶ τοὺς Ἕλληνας καὶ ἀνεσταύρισε μὲν ἐπὶ τρισὶ σταυροῖς· πεντήκοντα δὲ Ἑλλήνων, ὅσους λαβεῖν ἴσχυσε, τούτων ἔτεμε τὰς κεφαλάς.

Καὶ ἐλυπήθη λύπην σφοδρὰν Μεγάβυζος, καὶ ἐπένθησε καὶ ᾐτήσατο ἐπὶ Συρίαν τὴν ἑαυτοῦ χώραν ἀπιέναι· ἐνταῦθα λάθρᾳ καὶ τοὺς ἄλλους τῶν Ἑλλήνων προέπεμπε, καὶ ἀπῄει, καὶ ἀπέστη βασιλέως καὶ ἀθροίζει μεγάλην δύναμιν ἄχρι πεντεκαίδεκα μυριάδων, χωρὶς τῶν ἱππέων καὶ τῶν πε-[41 a]ζῶν. Καὶ πέμπεται Οὔσιρις κατ' αὐτοῦ σὺν κ' μυριάσι καὶ συνάπτεται πόλεμος, καὶ βάλλουσιν ἀλλήλους Μεγάβυζος καὶ Οὔσιρις, ὁ μὲν ἀκοντίῳ, καὶ τυγχάνει Μεγαβύζου εἰς τὸν μηρὸν καὶ τιτρώσκει ἄχρι δακτύλων δύο· ὁ δὲ ὡσαύτως ἀκοντίῳ τὸν τοῦ Οὐσίριος μηρόν, εἶτα βάλλει εἰς τὸν ὦμον· κἀκεῖνος πίπτει ἐκ τοῦ ἵππου, καὶ περισχὼν Μεγάβυζος προστάσσει ἀναλαβεῖν καὶ περισῶσαι. Ἔπιπτον δὲ πολλοὶ τῶν Περσῶν καὶ

22 γεγονότα A : γεγονότα *πάντα* M || **26** στρατιᾷ Bekker : στρατείᾳ *cum codd.* Hoeschel || **27** Ἀχαιμενίδου M : Ἀχαιμενίδους A || **30** εἶτα — ἀποπέμπεται A : εἶτα Μεγάβυζον, ὁ δὲ ἀποπέμπεται *mg* M² : *om.* M || **33** ἀνεσταύρισεν AM : ἀνεσταύρωσεν A².

[41 a] **1, 3** Οὔσιρις A : Ὄσιρις M.

masse et les fils de Mégabyze, Zopyre et Artyphe[1], combattaient avec courage. Mégabyze remporte une victoire durement acquise. Il s'empresse d'assurer la vie sauve à Ousiris et, sur sa demande, il le renvoie à Artoxerxès.

On dépêche contre lui une autre expédition avec Ménostatès, fils d'Artarius ; Artarius était satrape de Babylone et frère d'Artoxerxès. Ils se livrent bataille ; l'armée perse fuit et Ménostatès est blessé à l'épaule par Mégabyze, puis il est atteint d'une flèche à la tête, mais sans être mortellement touché ; cependant, il s'enfuit avec ses compagnons et une victoire éclatante échoit à Mégabyze. Artarius envoie des émissaires à Mégabyze et l'engage à traiter avec le roi.

Mégabyze laisse voir qu'il est disposé à traiter, mais non à se rendre auprès du roi : la condition qu'il y met est de rester dans ses territoires. Le roi est informé. Artoxarès, l'eunuque paphlagonien, et Amèstris lui conseillent de traiter sans tarder. On lui envoie donc Artarius en personne avec Amytis, sa femme, et Artoxarès, déjà âgé de vingt ans, et Pétèsas, fils d'Ousiris et père de Spitamas. Avec force serments et discours, ils donnent des assurances à Mégabyze et le déterminent, non sans peine, à se présenter au roi ; à son arrivée, le roi lui garantit enfin son pardon pour les fautes commises.

Le roi part pour la chasse et un lion l'attaque. Tandis que le fauve s'élance, Mégabyze le frappe d'un javelot et l'abat. Colère du roi parce que Mégabyze a frappé la bête avant qu'il l'ait touchée lui-même ; il donne l'ordre qu'on coupe la tête à Mégabyze, mais, sur les instances d'Amèstris, d'Amytis et des autres, Mégabyze échappe à la mort pour être exilé au bord de la mer Rouge dans une ville

1. De Zopyre, fils de Mégabyze, il sera question plus longuement ci-dessous (p. 41 b 24). Quant à Artyphe, il est inconnu par ailleurs. Le personnage de ce nom qui apparaît chez Hérodote, III, 66, est un fils d'Artaban. Au reste, on constate que la plupart des personnages cités ici sont totalement inconnus d'Hérodote, qui ne raconte rien de toute cette rébellion de Mégabyze.

ἐμάχοντο ἀνδρείως οἱ τοῦ Μεγαβύζου παῖδες Ζώπυρος καὶ Ἀρτύφιος· καὶ νίκη γίνεται Μεγαβύζῳ κραταία. Περιποιεῖται Οὔσιριν ἐπιμελῶς καὶ ἀποπέμπει τοῦτον αἰτησάμενον πρὸς Ἀρτοξέρξην.

Πέμπεται δὲ κατ' αὐτοῦ ἑτέρα στρατεία καὶ Μενοστάτης ὁ τοῦ Ἀρταρίου παῖς· ὁ δὲ Ἀρτάριος σατράπης μὲν ἦν Βαβυλῶνος, Ἀρτοξέρξου δὲ ἀδελφός. Καὶ συμβάλλουσιν ἀλλήλοις καὶ φεύγει ἡ περσικὴ στρατιά· καὶ Μενοστάτης βάλλεται εἰς τὸν ὦμον ὑπὸ Μεγαβύζου, εἶτα εἰς τὴν κεφαλὴν τοξεύεται, οὐ καιρίαν· φεύγει δὲ ὅμως καὶ οἱ μετ' αὐτοῦ, καὶ νίκη λαμπρὰ γίνεται Μεγαβύζῳ. Ἀρτάριος δὲ πέμπει πρὸς Μεγάβυζον καὶ παραινεῖ σπείσασθαι βασιλεῖ.

Ὁ δὲ δηλοῖ σπείσασθαι μὲν βούλεσθαι καὶ αὐτὸν οὐ μέντοι παραγενέσθαι πρὸς βασιλέα, ἀλλ' ἐφ' ᾧ μένειν ἐν τῇ ἑαυτοῦ. Ἀπαγγέλλεται ταῦτα βασιλεῖ, καὶ συμβουλεύουσιν Ἀρτοξάρης τε ὁ Παφλαγὼν εὐνοῦχος ἀλλὰ καὶ ἡ Ἀμῆστρις σπουδῇ σπείσασθαι. Πέμπεται οὖν Ἀρτάριός τε αὐτὸς καὶ Ἀμύτις ἡ γυνὴ καὶ Ἀρτοξάρης ἐτῶν ἤδη ὢν κ', καὶ Πετήσας ὁ Οὐσίριος καὶ Σπιτάμα πατήρ. Πολλοῖς οὖν ὅρκοις καὶ λόγοις πληροφορήσαντες Μεγάβυζον, μόλις ὅμως πείθουσι πρὸς βασιλέα παραγενέσθαι, καὶ βασιλεὺς τέλος ἔπεμπε παραγενομένῳ συγγνώμην ἔχειν τῶν ἡμαρτημένων.

Ἐξέρχεται βασιλεὺς ἐπὶ θήραν, καὶ λέων ἐπέρχεται αὐτῷ· μετεώρου δὲ φερομένου τοῦ θηρίου, βάλλει ἀκοντίῳ Μεγάβυζος καὶ ἀναιρεῖ· καὶ ὀργίζεται Ἀρτοξέρξης ὅτι πρὶν ἢ αὐτὸς τύχῃ Μεγάβυζος ἔβαλε· καὶ προστάσσει

11 Οὔσιριν A : Ὄσιριν M || **12** τοῦτον A : τοῦτο M || **13** στρατεία A : στρατιὰ M || **16** στρατιὰ A¹M : στρατεία A *ut vid.* || **23** ἑαυτοῦ A : αὐτοῦ M || **24** εὐνοῦχος A : *om.* M || **27** Οὐσίριος AM : Ὀσίριος Mˣ || **35** ἔβαλεν M : ἔβαλλεν A.

nommée Cyrta[1] ; l'exil est aussi prononcé contre l'eunuque Artoxarès, qui est envoyé en Arménie pour avoir souvent parlé librement au roi en faveur de Mégabyze.

Ce dernier, après avoir passé cinq ans en exil, s'enfuit en prenant l'aspect d'un lépreux (πισάγας) ; c'est ce mot [41 b] qui désigne le lépreux chez les Perses et personne ne peut s'en approcher[2].

Il s'enfuit donc et parvient auprès d'Amytis et chez lui : c'est à peine si on le reconnaît. Grâce à Amytis, le roi lui rend sa faveur et fait de lui comme auparavant son commensal. Il meurt à soixante-seize ans et le roi en est très affecté.

Depuis la mort de Mégabyze, Amytis s'était mise à rechercher la compagnie des hommes, comme l'avait déjà fait sa mère, Amèstris. Amytis étant tombée malade, mais d'un mal sans gravité, Apollonidès, le médecin de Cos, qui était lui-même épris d'elle, lui déclare qu'elle retrouvera la santé en ayant commerce avec des hommes, vu qu'elle souffrait de la matrice. Son subterfuge réussit et il devient son amant mais, la femme s'affaiblissant, il s'abstient de tout rapport avec elle. Mourante, elle recommande à sa mère de faire punir Apollonidès. La mère dévoile tout au roi Artoxerxès : les relations d'Apollonidès avec la princesse, la façon dont il l'avait abandonnée après l'avoir déshonorée et le vœu de sa fille qu'Apollonidès soit châtié. Le roi donne carte blanche à sa mère. Celle-ci s'empare d'Apollonidès et le garde aux fers deux mois au milieu des supplices, ensuite elle le fait enterrer vivant à la mort d'Amytis[3].

1. Cette ville ne nous est connue que par une glose d'Étienne de Byzance, s. v. Κυρταία, « ville au bord de la mer Rouge où Artoxerxès relégua Mégabyze ». La source de cette glose est sans doute Ctésias.
2. Hérodote, I, 138, ne cite pas le mot perse, mais il connaît le sort fait aux lépreux. « Si un de leurs concitoyens a la lèpre ou la maladie blanche, il ne vient pas en ville et n'a pas de commerce avec les autres Perses ; c'est, disent-ils, pour avoir commis une faute contre le soleil qu'il souffre de ces maux : tout étranger atteint des maladies en question est renvoyé hors du pays et ils (détruisent?) les pigeons blancs, alléguant le même grief » (trad. Legrand).
3. Ces épisodes ne sont pas attestés ailleurs.

τὴν κεφαλὴν τὸν Μεγάβυζον ἀποτμηθῆναι. Ἀμήστριος δὲ καὶ Ἀμύτιος καὶ τῶν ἄλλων τῇ παραιτήσει, τοῦ μὲν θανάτου ῥύεται, ἀνάσπαστος δὲ γίνεται εἰς τὴν ἐρυθρὰν ἔν τινι πόλει ὀνόματι Κύρτᾳ. Ἐξορίζεται δὲ καὶ Ἀρτοξάρης ὁ εὐνοῦχος εἰς Ἀρμενίαν, ὅτι πολλάκις ὑπὲρ Μεγαβύζου βασιλεῖ ἐπαρρησιάσατο.

Ὁ δὲ Μεγάβυζος, πέντε διατρίψας τῇ ἐξορίᾳ ἔτη, ἀποδιδράσκει ὑπο- [41 b] κριθεὶς τὸν πισάγαν· πισάγας δὲ λέγεται παρὰ Πέρσαις ὁ λεπρὸς καὶ ἔστι πᾶσιν ἀπρόσιτος. Ἀποδρὰς οὖν παραγίνεται πρὸς Ἀμύτιν καὶ τὸν οἶκον, καὶ μόλις ἐπιγινώσκεται, καὶ δι' Ἀμήστριος καὶ Ἀμύτιος καταλλάσσεται ὁ βασιλεὺς καὶ ποιεῖ αὐτόν, ὡς τὸ πρόσθεν, ὁμοτράπεζον. Ζήσας δὲ ἓξ καὶ ἑβδομήκοντα ἔτη ἀπέθανε καὶ κάρτα ἠχθέσθη βασιλεύς.

Τελευτήσαντος δὲ Μεγαβύζου, κάρτα ἦν Ἀμύτις ἀνδράσιν ὁμιλοῦσα, καὶ πρό γε ταύτης καὶ ἡ μήτηρ Ἀμῆστρις ὁμοίως. Ὁ δὲ Ἀπολλωνίδης ὁ ἰατρὸς ὁ Κῷος, ἐπεὶ ἀσθενῶς εἶχεν Ἀμύτις, εἰ καὶ βληχρῶς καὶ οὐκ ἰσχυρῶς, ἐκεῖνος δὲ ἠράσθη αὐτῆς, ἔφη εἰς τὴν ὑγείαν αὐτὴν ἐπανελθεῖν ἐὰν ἀνδράσιν ὁμιλήσῃ· τῆς γὰρ ὑστέρης εἶναι τὸ νόσημα. Ἐπεὶ δὲ αὐτῷ ἐξεγένετο τὸ ἐπιτήδευμα καὶ ὡμίλει αὐτῇ, ἡ δὲ ἄνθρωπος ἐμαραίνετο, ἀπέστη τῆς συνουσίας. Τελευτῶσα δὴ οὖν ἐπήγγειλε τῇ μητρὶ ἀμύνασθαι Ἀπολλωνίδην, ἡ δὲ ἀπήγγειλε πάντα Ἀρτοξέρξῃ τῷ βασιλεῖ, ὅπως τε ὡμίλει καὶ ὅπως ἀπέστη ὑβρίσας, καὶ ὅπως ἡ θυγάτηρ ἐπήγγειλεν Ἀπολλωνίδην ἀμύνασθαι. Ἐκεῖνος δὲ τῇ μητρὶ τὸ παριστάμενον αὐτῇ πράττειν ἐπιτρέπει. Ἡ δὲ λαβοῦσα ἔδησε τὸν Ἀπολλωνίδην δυσὶ μησὶ κολάζουσα, ἔπειτα ζῶντα κατώρυξεν ὅτε καὶ Ἀμύτις ἀπέθανε.

40 ὁ εὐνοῦχος A : *om.* M.

[41 b] 4 ἐπιγινώσκεται A^1M : ἐπιγνώσκεται A ‖ 11 βληχρῶς A : ἀβληχρῶς M ‖ 15 ὡμίλει A^2M : ἃ μέλει A *ut vid.* ‖ 18 τῷ A^5M : *om.* A.

Zopyre, fils de Mégabyze et d'Amytis, après la mort de ses parents, quitte le roi et s'en vient à Athènes, dont sa mère avait été la bienfaitrice[1] ; avec sa suite, il fait voile vers Caunos[2] et exige qu'on lui rende la ville. Les gens de Caunos répondaient qu'ils lui rendraient la ville à lui, mais non aux Athéniens de sa suite. Au moment où Zopyre prend pied sur le rempart, Alcide, un Caunien, lui lance une pierre à la tête et c'est ainsi que Zopyre trouve la mort. Amèstris, sa grand'mère, fit crucifier le Caunien.

Amèstris meurt à son tour à un âge très avancé et Artoxerxès meurt après un règne de quarante-deux ans.

Ici finit le dix-septième livre et commence le dix-huitième.

Après la mort d'Artoxerxès, c'est Xerxès, son fils, qui règne[3] ; c'était le seul fils légitime qu'il eût de Damaspia, qui trépassa le jour même où Artoxerxès mourut. Bagorazos conduisit en Perse les dépouilles du père et de la mère.

Artoxerxès avait eu par ailleurs dix-sept bâtards, parmi [42 a] lesquels Secyndianus, né d'Alogune, une Babylonienne, Ochus et Arsitès, nés de Cosmartidène, une Babylonienne elle aussi. Ochus devait régner à son tour plus tard. Au nombre des enfants d'Artoxerxès, outre les précédents, il y avait encore Bagapaios et Parysatis, nés d'Andia, une Babylonienne elle aussi[4].

Cette Parysatis fut la mère d'Artoxerxès et de Cyrus. Quant à Ochus, son père, avant de mourir, l'avait fait satrape d'Hyrcanie et lui avait fait épouser une princesse nommée Parysatis, fille de Xerxès et propre sœur d'Ochus.

1. Hérodote, III, 160, rapporte que ce personnage était très apprécié de Darius et qu'il « vint à Athènes comme transfuge de chez les Perses ». Ph.-E. Legrand, dont j'emprunte la traduction, dit, en note à ce passage (t. III, p. 185, note 3), que « la date et les circonstances de la défection de Zopyre ne sont pas certaines : le plus probable me paraît être qu'elle se produisit lors de la guerre de Samos ».

2. Ville du sud de la Carie.

3. Il s'agit des règnes d'Artoxerxès Ier, dit « Longue-Main » (464-425), et de Xerxès II, qui n'a occupé le trône que quelques mois, en 425.

4. De toute cette descendance, Secyndianus, Ochus et Parysatis sont seuls connus par ailleurs.

Ζώπυρος δὲ ὁ Μεγαβύζου καὶ Ἀμύτιος παῖς, ἐπεὶ αὐτῷ ὅ τε πατὴρ καὶ ἡ μήτηρ ἐτελεύτησεν, ἀπέστη βασιλέως καὶ εἰς Ἀθήνας ἀφίκετο κατὰ τὴν τῆς μητρὸς εἰς αὐτοὺς εὐεργεσίαν. Εἰς Καῦνον δὲ ἅμα τῶν ἑπομένων εἰσέπλευσε, καὶ ἐκέλευσε παραδιδόναι τὴν πόλιν. Καύνιοι δὲ αὐτῷ μὲν παραδιδόναι τὴν πόλιν ἔφασκον, Ἀθηναίοις δὲ τοῖς συνεπομένοις οὐκέτι. Εἰσίοντι δὲ Ζωπύρῳ εἰς τὸ τεῖχος, λίθον Ἀλκίδης Καύνιος ἐμβάλλει εἰς τὴν κεφαλὴν καὶ οὕτω Ζώπυρος ἀποθνήσκει. Ἀμῆστρις δὲ ἡ μάμμη τὸν Καύνιον ἀνεσταύρισεν. Ἀποθνήσκει δὲ καὶ ἡ Ἀμῆστρις κάρτα γραῦς γενομένη, καὶ Ἀρτοξέρξης ἀποθνήσκει μ′ καὶ β′ ἔτεα βασιλεύσας.

Τέλος ἱστορίας ιζ′, ἄρχεται ιη′.

Ἀρτοξέρξου τελευτήσαντος, Ξέρξης ὁ υἱὸς βασιλεύει, ὃς μόνος ἦν γνήσιος ἐκ Δαμασπίας, ᾗ ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ, ἐν ᾗ καὶ Ἀρτοξέρξης ἐτελεύτησεν ἀπεβίω. Βαγόραζος δὲ τὸν νεκρὸν τοῦ πατρὸς καὶ τῆς μητρὸς ἀπήγαγεν εἰς Πέρσας. Ἑπτακαίδεκα δὲ νόθους [42 a] υἱοὺς ἔσχεν ὁ Ἀρτοξέρξης, ἐξ ὧν ἔστι καὶ Σεκυνδιανὸς ὁ ἐξ Ἀλογούνης τῆς Βαβυλωνίας, καὶ Ὦχος καὶ Ἀρίστης ὁ ἐκ Κοσμαρτιδηνῆς καὶ αὐτῆς Βαβυλωνίας· ὁ δὲ Ὦχος ὕστερον καὶ βασιλεύει. Ἔτι δὲ παῖδες αὐτοῦ πρὸς τοῖς εἰρημένοις καὶ Βαγαπαῖος καὶ Παρύσατις ἐξ Ἀνδίας καὶ αὐτῆς Βαβυλωνίας.

Αὕτη ἡ Παρύσατις Ἀρτοξέρξου καὶ Κύρου μήτηρ ἐγένετο· τὸν δὲ Ὦχον ζῶν ὁ πατὴρ Ὑρκανίων σατράπην ἐποίησε δοὺς αὐτῷ καὶ γυναῖκα Παρύσατιν ὄνομα, ἥτις ἦν Ξέρξου μὲν θυγάτηρ, ἀδελφὴ δὲ οἰκεία.

28 τῶν ἑπομένων A : τοῖς ἑπομένοις M ‖ 30 τοῖς M : *om.* A ‖ 34 ἀνεσταύρισεν M : ἀνεσταύρωσεν A ‖ ἡ A : *om.* M ‖ 35 Ἀρτοξέρξης A : Ἀρτοξέρξης δὲ M ‖ 36/37 Τέλος — ιη′ AM² *mg* : *om.* M ‖ 40 Ἀρτοξέρξης *conieci* : Ξέρξης *codd.*

[42 a] 3 Κοσμαρτιδηνῆς A : γυναικὸς μαρτιδήνης M ‖ 7 ἡ M : *om.* A.

Mais Secyndianus gagne à sa cause l'eunuque Pharnacyas, qui avait rang après Bagorazos et Ménostanès et quelques autres. Un jour de fête que Xerxès, ivre, s'était endormi dans le palais, ils pénètrent auprès de lui et l'assassinent le quarante-cinquième jour après la mort de son père [1].

Il advint donc que tous deux furent transportés en Perse ensemble. En effet, les mules qui tiraient le char funèbre, comme si elles avaient aussi attendu la dépouille du fils, refusaient d'avancer; mais, quand le corps de Xerxès fut arrivé, elles marchèrent avec ardeur.

Secyndianus [2] monte sur le trône et Ménostanès devient son premier ministre [3]. Bagorazos était donc parti, puis revenu auprès de Secyndianus; mais une vieille inimitié couvait entre eux et, sous prétexte qu'il avait, sans l'assentiment du roi, abandonné le corps de son père, il est lapidé sur son ordre. L'armée s'en afflige fort; Secyndianus avait beau lui faire des largesses, les soldats le détestaient parce qu'il avait fait assassiner son frère, Xerxès, ainsi que Bagorazos.

Secyndianus mande Ochus, qui promet sa visite, mais ne se présente pas. Les ordres lui sont réitérés plusieurs fois. Finalement, Ochus s'entoure d'une nombreuse armée et le bruit court qu'il prétend au trône. Arbarius, commandant de la cavalerie de Secyndianus, se révolte et passe à Ochus, puis c'est Arxanès, le satrape d'Égypte; l'eunuque Artoxarès arrive d'Arménie auprès d'Ochus; ils lui imposent la couronne malgré lui.

Ochus monte sur le trône et se fait appeler Dariaios [4]. A force de ruses et de serments, il vient à bout de Secyn-

1. Selon Diodore, XVII, 71, il a régné un an et deux mois.
2. Mieux connu sous le nom de Sogdianus, il a eu un règne très court entre ceux de Xerxès II et d'Ochus.
3. Je donne cette traduction du mot ἀζαβαρίτης sous toute réserve. Voici quelques données qui permettent de la préciser : H. Estienne, *Thes. gr.*, s. v. « Nostrum ἀζαβαρίτης et Hesychii ἀζαραπάτης unam eandemque vocem esse primus statuit Hemstershius et post eum alii »; Hésychius, s. v. ἀζαραπάτης· οἱ εἰσαγγελεῖς παρὰ Πέρσαις; H. Estienne, s. v. εἰσαγγελεῖς « qui deferunt ad regem novos rumores aut crimina ».
4. Darius II Ochus a régné de 422 à 404 a. C. Ochus est aussi le surnom d'Artoxerxès III.

Ὁ δὲ Σεκυνδιανὸς προσποιησάμενος Φαρνακύαν τὸν εὐνοῦχον, ὃς ἦν μετὰ Βαγόραζον καὶ Μενοστάνη, καὶ ἑτέρους τινάς, μεθύοντος ἐν ἑορτῇ τινι τοῦ Ξέρξου καὶ καθεύδοντος ἐν τοῖς βασιλείοις, εἰσελθόντες ἀποκτέννουσιν αὐτὸν τεσσαρακοστῆς καὶ πέμπτης ἡμέρας διαγομένης ἀπὸ τῆς τοῦ πατρὸς τελευτῆς.

Συνέβη οὖν ἀμφοτέρους ἅμα εἰς Πέρσας ἀποκομισθῆναι· αἱ γὰρ ἄγουσαι τὴν ἁρμάμαξαν ἡμίονοι, ὥσπερ ἀναμένουσαι καὶ τὸν τοῦ παιδὸς νεκρόν, οὐκ ἤθελον πορεύεσθαι· ὅτε δὲ κατέλαβε, σὺν προθυμίᾳ ἀπῄεσαν.

Βασιλεύει δὲ Σεκυνδιανὸς καὶ γίνεται ἀζαβαρίτης αὐτῷ Μενοστάνης. Ἀπιὼν δὲ Βαγόραζος καὶ ὑποστρέψας πρὸς Σεκυνδιανόν, ἐπεὶ παλαιὰ αὐτοῖς ἔχθρα ὑπετύφετο, ὡς δῆθεν ἄνευ τῆς ἑαυτοῦ γνώμης τοῦ πατρὸς λιπὼν τὸν νεκρὸν αὐτοῦ, προστάξει βασιλέως λιθόλευστος ἐγεγόνει· ἐφ' ᾧ ἡ στρατιὰ εἰς λύπην κατηνέχθη· ὁ δὲ δῶρα αὐτῇ ἐδίδου· αὐτοὶ δὲ ἐμίσουν αὐτὸν ὅτι τε τὸν ἀδελφὸν Ξέρξην ἀπεκτόνει καὶ ὅτι Βαγόραζον.

Διαπέμπεται Σεκυδιανὸς προσκαλούμενος Ὦχον· ὁ δὲ ὑπισχνεῖται μέν, οὐ παραγίνεται δέ. Καὶ γίνεται τοῦτο πολλάκις. Τέλος περιβάλλει Ὦχος πολλὴν στρατιὰν καὶ ἐπίδοξος ἦν βασιλεύειν. Ἀφίσταται Ἀρβάριος ὁ τῶν ἱππέων Σεκυδιανοῦ ἄρχων πρὸς Ὦρχον, εἶτα Ἀρξάνης ὁ Αἰγύπτου σατράπης· καὶ Ἀρτοξάρης δὲ ὁ εὐνοῦχος ἐξ Ἀρμενίας ἧκε πρὸς Ὦχον, καὶ ἐπέθεντο αὐτῷ τὴν κίταριν οὔτι ἑκόντος.

Βασιλεύει Ὦχος καὶ μετονομάζεται Δαρειαῖος, καὶ μετέρχεται ἀπάτῃ καὶ ὅρκοις,

11/12 τὸν εὐνοῦχον A : *om.* M ‖ **14** ἀποκτέννουσιν A[3] : ἀποκτένουσιν A ἀποκτείνουσιν M ‖ **15/16** τεσσαρακοστῆς — τελευτῆς A[1] *mg* M : *om.* A ‖ **26** στρατιὰ M : στρατεία A ‖ **27** αὐτοὶ A : οἱ M ‖ **31** στρατιὰν M : στρατείαν A ‖ **34** ὁ εὐνοῦχος A : *om.* M ‖ **36** ἑκόντος A : ἑκόντι M.

dianus, grâce aux conseils de Parysatis, malgré Ménostanès, qui, maintes fois, avait exhorté Secyndianus à ne pas se fier aux serments et à ne pas traiter avec des gens qui voulaient le tromper. Il se laisse néanmoins convaincre ; [42 b] il est pris, jeté dans la cendre[1] et meurt après avoir régné six mois et quinze jours[2].

Ochus, appelé aussi Dariaios, est donc seul roi. Trois eunuques jouissaient de sa plus grande faveur : Artoxarès était le plus influent, après lui, Artibarzanès et après celui-ci, Athoos. Mais il consultait surtout sa femme, dont il avait eu deux enfants, avant d'accéder au trône : une fille, Amèstris, et un fils, Arsace, qui plus tard changea son nom pour celui d'Artoxerxès. Elle lui donna un autre fils quand elle fut reine et ce fils reçut un nom tiré de celui du soleil : Cyrus. Elle mit ensuite au monde Artostès et d'autres enfants encore : treize en tout ; notre historien prétend tenir ces faits de Parysatis elle-même.

Mais tous ces enfants moururent prématurément ; ceux qui ont survécu sont ceux qu'on a cités, avec un quatrième fils nommé Oxendras[3].

Le roi voit se révolter contre lui Arsitès, son propre frère, né du même père et de la même mère, et Artyphe, fils de Mégabyze. On envoie Artasyras contre eux et il guerroie contre Artyphe ; dans deux batailles, Artasyras a le dessous ; plus tard, il engage à nouveau le combat et défait Artyphe ; il soudoie par des présents les Grecs de son armée et il ne reste à Artyphe que trois Milésiens. Finalement, après avoir reçu serments et gages d'Artasyras, Arsitès ne se montrant pas, Artyphe fait sa soumission au roi.

Le roi avait fort envie de mettre Artyphe à mort ; Pa-

1. Nous connaissons par Valère Maxime, IX, 27, le détail de cet autre raffinement de cruauté en usage à la cour royale : on enivrait la victime et on la faisait sortir du palais par une porte dérobée qui donnait sur un trou rempli de cendres chaudes ; la victime y tombait et mourait d'étouffement.

2. Sept mois, d'après Diodore, XII, 71.

3. Tout le monde a en mémoire le début de l'*Anabase* (I, 1, 1) : « Darius et Parysatis eurent deux fils. » Plutarque, *Artoxerxès*, 1, cite quatre enfants mâles : Artoxerxès, Cyrus, Ostanès et Oxarthrès. Le second nom d'Artoxerxès n'était pas, selon lui, Arsace, mais Arsicas.

ὑποθήκῃ Παρυσάτιδος, τὸν Σεκυδιανόν, πολλὰ Μενοστάνους παραινοῦντος Σεκυδιανὸν μὴ πιστεύειν τοῖς ὅρκοις μηδὲ σπένδεσθαι τοῖς ἐξαπατῶσι. Πείθεται δ' οὖν ὅμως καὶ ἁλίσκεται καὶ εἰς τὴν σποδὸν ἐμ- [42 b] βάλλεται καὶ ἀπόλλυται βασιλεύσας μῆνας ἕξ, ἡμέρας δεκάπεντε.

Βασιλεύει οὖν μόνος Ὦχος, ὁ καὶ Δαρειαῖος. Εὐνοῦχοι δὲ τρεῖς ἠδύναντο παρ' αὐτῷ, μέγιστον μὲν Ἀρτοξάρης, δεύτερος δὲ Ἀρτιβαρζάνης, καὶ τρίτος Ἀθῷος. Ἐχρῆτο δὲ συμβούλῳ μάλιστα τῇ γυναικὶ ἐξ ἧς πρὸ τῆς βασιλείας δύο ἔσχε τέκνα· Ἀμῆστριν θυγατέρα, καὶ Ἀρσάκαν υἱόν, ὃς ὕστερον μετωνομάσθη Ἀρτοξέρξης. Τίκτει δὲ αὐτῷ ἕτερον υἱὸν βασιλεύουσα, καὶ τίθεται τὸ ὄνομα αὐτῷ ἀπὸ τοῦ ἡλίου Κῦρον· εἶτα τίκτει Ἀρτόστην, καὶ ἐφεξῆς μέχρι παίδων δεκατριῶν· καί φησιν ὁ συγγραφεὺς αὐτὸς παρ' αὐτῆς ἐκείνης τῆς Παρυσάτιδος ταῦτα ἀκοῦσαι.

Ἀλλὰ τὰ μὲν ἄλλα τῶν τέκνων ταχὺ ἀπεβίω· οἱ δὲ περιγεγονότες οἵ τε προρρηθέντες τυγχάνουσι, καὶ ἔτι τέταρτος υἱὸς Ὀξένδρας ὠνομασμένος.

Ἀφίστανται βασιλέως Ἀρσίτης ὁ οἰκεῖος ἀδελφὸς ὁμοπάτριος καὶ ὁμομήτριος, καὶ Ἀρτύφιος ὁ Μεγαβύζου. Πέμπεται Ἀρτασύρας κατ' αὐτῶν, καὶ πολεμεῖ Ἀρτύφιον, καὶ δυσὶ μάχαις Ἀρτασύρας ἡττᾶται. Εἶτα πάλιν συμβαλών, νικᾷ Ἀρτύφιον καὶ ὑπάγεται τοὺς σὺν αὐτῷ Ἕλληνας δώροις, καὶ καταλιμπάνονται αὐτῷ Μιλήσιοι μόνοι τρεῖς. Τέλος ὅρκους καὶ πίστεις λαβὼν παρὰ Ἀρτασύρα, ἐπεὶ ὁ Ἀρσίτης οὐκ ἐφαίνετο, προσεχώρησε βασιλεῖ.

Παρύσατις δὲ βουλεύεται βασιλεῖ

41 τὴν A : τὸν M.

[42 b] 1/2 βασιλεύσας — δεκάπεντε *hic* A : *post* Δαρειαῖος *v. 3 perperam* M ‖ 3/5 εὐνοῦχοι — Ἀθῷος AM² *mg* : *om.* M ‖ 6 συμβούλῳ μάλιστα τῇ γυναικὶ A : τῇ γυναικὶ μάλιστα συμβούλῳ M ‖ 10 τίκτει A : *om.* M.

rysatis lui suggère de ne pas le faire mourir tout de suite : ce serait là un artifice pour s'assurer également la soumission d'Arsitès ; quand celui-ci, pris à cette ruse, serait prisonnier, ce serait le moment de les faire mourir tous les deux. C'est ce qui arriva, car le conseil fut suivi avec succès ; on jette dans la cendre Artyphe et Arsitès ; pourtant, le roi ne voulait pas faire périr Arsitès, mais Parysatis, tant par persuasion que par contrainte, provoqua sa perte. On lapida aussi Pharnacyas, complice de Secyndianus dans l'assassinat de Xerxès. Ménostanès se tua au moment d'être arrêté pour aller au supplice.

Pisouthnès[1] entre en dissidence et on envoie contre lui Tissapherne, Spithradatès et Parmisès. Pour se mettre en campagne contre eux, Pisouthnès avait avec lui Lycon l'Athénien et ses Grecs. Les généraux du roi, à force d'argent, attirent Lycon et les Grecs dans leur parti et les enlèvent à Pisouthnès. Ensuite, après avoir donné des [43 a] gages à celui-ci, ils s'en saisissent pour l'emmener devant le roi. Celui-ci le fait jeter dans la cendre après avoir donné à Tissapherne[2] la satrapie de Pisouthnès. Lycon reçoit aussi des villes et des territoires pour prix de sa trahison.

L'eunuque Artoxarès, puissant favori du roi, conspire contre lui dans le dessein de régner lui-même. Il se fait confectionner par une femme une barbe et des moustaches pour avoir l'apparence d'un homme. Dénoncé par cette femme, il est arrêté, livré à Parysatis[3] et mis à mort.

Arsace, le fils du roi, qu'on appellera plus tard Artoxerxès, épousa la fille d'Idernès, Stateira ; quant à la

1. Thucydide (I, 115) mentionne un personnage de ce nom qui gouvernait Sardes pendant les guerres du Péloponnèse et qui a été mêlé à la révolte des Samiens contre Athènes.

2. C'est le même personnage que celui dont parle Xénophon ; il « héritera » aussi de la satrapie de Cyrus (*Anabase*, II, 5, 11).

3. On a vu plus haut quels sévices une reine précédente, Amytis, a su exercer contre ses ennemis ; la suite du récit montrera en Parysatis une digne émule d'Amytis dans les raffinements cruels.

ὁρμῶντι πρὸς τὸν Ἀρτυφίου θάνατον, μὴ ἀνελεῖν τέως· ἔσεσθαι γὰρ τοῦτο ἀπάτην καὶ εἰς τὴν προσχώρησιν τοῦ Ἀρσίτου· ἐπειδὰν δὲ κἀκεῖνος ἀπατηθεὶς ἁλῷ, δεῖ τότε ἄμφω διαχρήσασθαι. Καὶ γέγονεν οὕτως, εὐοδωθείσης τῆς συμβουλῆς, καὶ ἐμβάλλεται εἰς τὴν σποδὸν Ἀρτύφιος καὶ Ἀρσίτης, καίτοι Ἀρσίτην ὁ βασιλεὺς οὐκ ἐβούλετο ἀπολέσαι, ἀλλ' ἡ Παρύσατις, τὰ μὲν πείθουσα, τὰ δὲ βιαζομένη, ἀπώλεσεν. Κατελεύσθη δὲ καὶ Φαρνακῦας ὁ συνανελὼν Σεκυνδιανῷ Ξέρξην. Ἀνῃρέθη δὲ καὶ Μενοστάνης ὑφ' ἑαυτοῦ ἤδη πρὸς θάνατον συλλαμβανόμενος.

Ἀφίσταται Πισούθνης, καὶ ἀποστέλλεται κατ' αὐτοῦ Τισσαφέρνης καὶ Σπιθραδάτης καὶ Παρμίσης· ἀντεπεξῄει δὲ Πισούθνης ἔχων καὶ Λύκωνα τὸν Ἀθηναῖον ἅμα Ἑλλήνων ὧν ἐκεῖνος ἦρχε. Λαμβάνουσι δὲ οἱ τοῦ βασιλέως στρατηγοὶ χρήμασι Λύκωνα καὶ τοὺς Ἕλληνας, καὶ ἀφιστῶσι Πισούθνου. Εἶτα, δόντες αὐτῷ πίστεις [43 a] καὶ λαβόντες, ἄγουσι παρὰ βασιλέα, ὁ δὲ εἰς τὴν σποδὸν ἐνέβαλε, Τισσαφέρνει δοὺς τὴν Πισούθνου σατραπείαν. Ἔλαβε δὲ Λύκων καὶ πόλεις καὶ χώρας ὑπὲρ τῆς προδοσίας.

Ἀρτοξάρης ὁ εὐνοῦχος, ὃς μέγα ἠδύνατο παρὰ βασιλεῖ, ἐπιβουλεύει βασιλέα θέλων αὐτὸς βασιλεῦσαι. Πώγωνα γὰρ καὶ ὑπόρρινα προσέταξεν αὐτῷ γυναικὶ κατασκευάσαι, ἵνα ὡς ἀνὴρ φαίνοιτο, δι' ἧς καὶ καταμηνύεται· καὶ συλλαμβάνεται καὶ παραδίδοται Παρυσάτιδι, καὶ ἀναιρεῖται.

Ἀρσάκης, ὁ τοῦ βασιλέως παῖς, ὁ καὶ ὕστερον με-

31 ἀπολέσαι A : ἀπολέσθαι M ‖ **33** Φαρνακῦας M : Φαρνακυΐας A ‖ **34** *post* ἤδη *in* A, *ras. lit.* 7/8 ‖ **37** Σπιθραδάτης A : Σπιθαραδάτης M ‖ **39** Ἑλλήνων A : Ἕλλησιν M.

[43 a] **2/3** Τισσαφέρνει — σατραπείαν A : Τισσαφερνίδης τὴν Πισούθνου σατραπείαν M² *mg om.* M ‖ **5** Ἀρτοξάρης A²M : Ἀρτοξάρξης A ‖ ὁ εὐνοῦχος A : δὲ M ‖ **6** *post* βασιλεῦσαι : *verba* ἐκτομίας ὑπάρχων *add.* M ‖ **7** αὐτῷ *edd.* : αὑτῷ *codd.* ‖ **11** Ἀρσάκης A : Ἀρσάκης δὲ M.

fille du roi, on la maria au fils d'Idernès. Cette fille était Amèstris et son mari s'appelait Téritouchmès; après la mort de son père, il fut nommé satrape à sa place.

Il avait une sœur née du même père que lui, Roxane; elle était très belle et des plus adroites à l'arc et au javelot. Téritouchmès s'éprend d'elle, devient son amant et prend en aversion Amèstris. En fin de compte, il décide de l'enfermer dans un sac pour la faire tuer à coups de javelots par trois cents hommes avec lesquels il trame une rébellion. Mais un certain Udiastès, influent auprès de Téritouchmès, reçoit du roi des lettres pleines de promesses en échange du salut de sa fille. Il attaque et tue Téritouchmès, qui se défend vaillamment au cours de l'émeute et tue nombre d'adversaires. On dit, en effet, qu'il en tua jusqu'à trente-sept.

Le fils d'Udiastès, Mitradatès, écuyer de Téritoúchmès, absent au moment de l'action, apprenant ce qui s'était passé, maudit longuement son père et s'empare de la ville de Zaris[1], qu'il voulait garder pour le fils de Téritouchmès. Parysatis ordonne d'enterrer vivants la mère de Téritouchmès, ses frères, Mitrostès et Hélicos, et ses deux sœurs (elles étaient deux en plus de Stateira). Quant à Roxane, elle la fait dépecer vive. Ces supplices sont consommés.

Le roi dit à la reine Parysatis de traiter de même Stateira, femme de son fils Arsace, mais Arsace réussit par ses pleurs et ses lamentations à fléchir sa mère et son

1. C'est là un nom de ville inconnu par ailleurs. Il est aussi à remarquer que bien des personnages mentionnés par Ctésias (on en a déjà vu) portent des noms inconnus par ailleurs. D'autre part, plusieurs d'entre eux ont des noms qu'on retrouve chez Hérodote ou chez d'autres auteurs, mais les personnages de Ctésias ne sont pas identiques à ceux-là. C'est le moment de rappeler ce qu'a écrit F. Jacoby, s. v. *Ktesias*, in *P. W.*, t. XI (1922), col. 2041 sqq. Ctésias est beaucoup moins bien documenté qu'il ne le prétend. Pour son histoire de la Perse, il n'a guère eu d'autre guide qu'Hérodote et, tout en l'accusant de mensonge, il l'a suivi, en expliquant les faits à sa manière ou en substituant aux personnages historiques des acteurs de son choix pris parmi les satellites de la vie de cour et en donnant le pas à la « petite histoire » ou même au roman historique sur l'histoire.

τονομασθεὶς Ἀρτοξέρξης, γαμεῖ τὴν Ἰδέρνεω θυγατέρα Στάτειραν, τὴν δὲ τοῦ βασιλέως θυγατέρα, ὁ τοῦ Ἰδέρνεω υἱός· Ἀμῆστρις ἦν ἡ θυγάτηρ· τῷ δὲ ταύτης νυμφίῳ ὄνομα Τεριτούχμης, ὃς καὶ τοῦ πατρὸς τελευτήσαντος, ἀντ' αὐτοῦ σατράπης κατέστη.

Ἦν δὲ ὁμοπατρία αὐτῷ ἀδελφὴ Ῥωξάνη, καλὴ τῷ εἴδει, καὶ τοξεύειν καὶ ἀκοντίζειν ἐμπειροτάτη. Ἐρῶν δὲ ταύτης ὁ Τεριτούχμης καὶ συγγινόμενος, ἐμίσει Ἀμῆστριν· καὶ τέλος ἐμβαλεῖν αὐτὴν εἰς σάκκον καὶ κατακεντηθῆναι ὑπὸ τριακοσίων ἀνδρῶν, μεθ' ὧν καὶ τὴν ἀπόστασιν ἐμελέτησεν, ἐβουλεύσατο. Ἀλλά τις Οὐδιάστης ὄνομα, ἰσχὺν ἔχων παρὰ Τεριτούχμῃ καὶ γράμματα παρὰ βασιλέως πολλὰς ὑποσχέσεις ἔχοντα εἰ περισωθείη αὐτῷ ἡ θυγάτηρ δεξάμενος, ἐπιτίθεται καὶ ἀναιρεῖ Τεριτούχμην γενναίως ἐν τῇ ἐπαναστάσει ἀνδρισάμενον καὶ πολλοὺς ἀποκτείναντα· μέχρι γὰρ λ' καὶ ζ' φασὶν αὐτὸν ἀποκτεῖναι.

Ὁ δὲ υἱὸς τοῦ Οὐδιάστου Μιτραδάτης, ὑπασπιστὴς ὢν Τεριτούχμου, καὶ μὴ παρών, ἐπεὶ ἔμαθε, πολλὰ τῷ πατρὶ κατηράσατο, καὶ πόλιν Ζάριν καταλαβών, ἐφύλασσε ταύτην τῷ παιδὶ τοῦ Τεριτούχμεω. Ἡ δὲ Παρύσατις τήν τε μητέρα τοῦ Τεριτούχμεω καὶ τοὺς ἀδελφοὺς Μιτρώστην καὶ Ἥλικον, καὶ τὰς ἀδελφάς, δύο οὔσας χωρὶς τῆς Στατείρας, ζώσας ἐκέλευσε καταχῶσαι, τὴν δὲ Ῥωξάνην ζῶσαν κατατεμεῖν· καὶ ἐγένετο.

Ὁ δὲ βασιλεὺς εἶπε τῇ γυναικὶ Παρυσάτιδι ποιῆσαι ὁμοίως καὶ Στάτειραν τὴν Ἀρσάκου γυναῖκα τοῦ παιδός. Ἀλλ' ὅ γε Ἀρσάκης, πολλὰ τὴν μητέρα καὶ τὸν πατέρα δά-

14 Ἰδέρνεω A²M : Ἰδέρνεως A ‖ 15 ὄνομα A² *s. v.* : *om.* AM ‖ 27 ἀποκτείναντα A² : ἀποκτείνοντα AM ‖ 28 Μιτραδάτης *ex consensu codd. infra* 43 b 8 : Μιστράδατις A Μιθραδάτης M ‖ 34 Στατείρας M : στρατείας A ‖ 35 ἐγένετο A *ut vid.* : ἐγένοντο A²M.

père ; quand Parysatis se fut laissé fléchir, Ochus Dariaios céda, lui aussi, mais avertit Parysatis [43 b] qu'elle aurait à s'en repentir.

Fin du dix-huitième livre.

Dans le dix-neuvième, Ctésias rapporte la fin d'Ochus Dariaios : il mourut de maladie dans Babylone après avoir régné trente-cinq ans [1].

Le trône échoit à Arsace, qui avait pris le nom d'Artoxerxès [2]. On coupe la langue à Udiastès, on la lui enlève par derrière et il meurt [3]. Son fils, Mitradatès, est nommé satrape à sa place ; tout cela se fait sur les instances de Stateira, à la grande douleur de Parysatis.

Cyrus est calomnié par Tissapherne auprès d'Artoxerxès son frère ; il se réfugie auprès de sa mère, Parysatis, et est justifié de cette calomnie. Cyrus, outragé par son frère, s'en retourne dans sa satrapie et médite sa rébellion [4]. Satibarzane accuse faussement Orondès d'avoir des rapports avec Parysatis, dont la conduite était irréprochable, et Orondès est mis à mort, à la grande colère de la reine mère contre le roi.

L'auteur rapporte que Parysatis fit périr par le poison le fils de Teritouchmès. Il raconte l'histoire de l'homme qui ensevelit son père par le feu, contrairement à l'usage [5]. A ce propos, il prétend convaincre de mensonge Hellanicos et Hérodote.

Défection de Cyrus vis-à-vis de son frère ; on rassemble les armées grecque et barbare [6] ; Cléarque commande les Grecs. L'historien montre comment Suennesis, roi des

1. Dix-neuf ans, d'après Diodore, XII, 71.
2. Cf. *supra*, p. 216.
3. J'avoue que, ici, le sens du texte ne m'est pas tout à fait clair. Une autre interprétation en est donnée dans Müller, *F. H. G.*, t. III, p. 70, et c'est celle-ci : le bourreau se place derrière le patient et lui tire la langue vers le haut et en arrière pour mieux la lui couper à la racine. Qu'on s'arrête à n'importe quelle traduction, on est toujours dans la même note cruelle et orientale.
4. Ce sont les faits bien connus par Xénophon, *Anabase*, I, 1, 3-4. Dans Plutarque, *Artoxerxès*, 3, on trouvera des précisions supplémentaires sur la façon dont Tissapherne accusa Cyrus.
5. Brûler un mort était un sacrilège, un cadavre étant une proie indigne du feu divin. Cf. Hérodote, III, 16 ; Strabon, XV, p. 1096.
6. Xénophon, *Anab.*, I, 1, 6 ; Plutarque, *Artox.*, 6, 1 ; Diodore, XIV, 96.

κρυσι καὶ κοπετοῖς ἐξιλεωσάμενος, ἐπεὶ ἡ Παρύσατις ἐπεκάμφθη, συνεχώρησε καὶ Ὦχος ὁ Δαρειαῖος, εἰ- [43 b] πὼν Παρυσάτιδι πολλὰ μεταμελήσειν αὐτῇ.

Τέλος τῆς ιη' ἱστορίας.

Ἐν δὲ τῇ ιθ' ἱστορίᾳ, διαλαμβάνει ὡς Ὦχος ὁ Δαρειαῖος ἀπέθανεν ἀσθενήσας ἐν Βαβυλῶνι, ἔτη βασιλεύσας τριάκοντα πέντε.

Βασιλεύει δὲ Ἀρσάκης ὁ μετονομασθεὶς Ἀρτοξέρξης, καὶ ἐκτέμνεται Οὐδιάστης τὴν γλῶτταν καὶ ἐξελκύεται ταύτην ἐξόπισθεν, καὶ θνήσκει. Ὁ δὲ παῖς αὐτοῦ Μιτραδάτης ἀντὶ τοῦ πατρὸς καθίσταται σατράπης. Ἐπράχθη δὲ ταῦτα σπουδῇ Σταπείρας, καὶ ἠνιᾶτο Παρύσατις.

Διαβάλλεται Κῦρος ὑπὸ Τισσαφέρνους πρὸς Ἀρτοξέρξην τὸν ἀδελφόν, καὶ καταφεύγει Παρυσάτιδι τῇ μητρί, καὶ ἀπολύεται τῆς διαβολῆς. Ἀπελαύνει Κῦρος ἠτιμωμένος παρὰ τοῦ ἀδελφοῦ πρὸς τὴν οἰκείαν σατραπείαν, καὶ μελετᾷ ἐπανάστασιν. Διαβάλλει Σατιβαρζάνης Ὀρόνδην ὡς Παρυσάτιδι μίγνυται, καίτοι λίαν αὐτῆς σωφρονούσης· καὶ ἀναιρεῖται Ὀρόνδης, καὶ ὀργίζεται ἡ μήτηρ τῷ βασιλεῖ.

Ὅτι Παρύσατις φαρμάκῳ διαφθείρει τὸν Τεριτούχμεω υἱόν. Καὶ περὶ τοῦ θάψαντος τὸν πατέρα διὰ τοῦ πυρὸς παρὰ τὸν νόμον· ἐξ οὗ καὶ ἔλεγχος Ἑλλανίκου καὶ Ἡροδότου, ὡς ψεύδονται.

Ἀπόστασις Κύρου ἀπὸ τοῦ ἀδελφοῦ καὶ συναγωγὴ ἑλληνικοῦ στρατεύματος καὶ βαρβαρικοῦ, καὶ στρατηγῶν Κλέαρχος Ἑλλήνων. Ὅπως

39 ἐξιλεωσάμενος A^1 : ἐξιλεώμενος A ἐξιλεούμενος M || ἐπεὶ A : ἐπεὶ δὲ M.

[43 b] 1 αὐτῇ A^1 : αὐτὴν AM || 1/2 τέλος — ἱστορίας M^2 : *om.* M τέλος A || ιη' A^1 *mg* || 6 Οὐδιάστης A : ὁ Οὐδιάστης M.

Ciliciens, était à la fois du parti de Cyrus et du parti d'Artoxerxès[1]; il rapporte en quels termes Cyrus et Artoxerxès haranguèrent chacun leurs troupes. Cléarque le Lacédémonien, commandant des Grecs, et Ménon le Thessalien étaient en perpétuel désaccord parce que, en toute occasion, Cyrus prenait conseil de Cléarque et négligeait Ménon[2].

Beaucoup de transfuges passaient d'Artoxerxès à Cyrus, mais personne ne passait de Cyrus à Artoxerxès; c'est pourquoi Arbarius, qui tentait de se rallier à Cyrus et fut dénoncé, subit le supplice de la cendre.

Cyrus attaque l'armée royale; il est victorieux[3], mais se fait tuer faute d'avoir écouté Cléarque[4]. Le cadavre de Cyrus est outragé par son frère, Artoxerxès. Sa tête et la main dont il avait blessé Artoxerxès sont tranchées par le roi et exposées en trophée[5].

Cléarque le Lacédémonien et ses Grecs s'éloignent nuitamment [44 a] et occupent par surprise une ville qui appartenait à Parysatis[6]. Le roi traite avec les Grecs[7].

L'auteur rapporte que Parysatis arriva à Babylone, pleurant Cyrus; elle obtint difficilement d'emporter sa tête et sa main pour les ensevelir et les envoyer à Suse.

Il raconte l'histoire de Bagapatès, qui, sur l'ordre du roi, avait tranché la tête au cadavre de Cyrus; il dit comment la reine mère convint d'une partie de dés avec le roi, gagna et s'empara de Bagapatès; il dit de quelle

1. Xénophon, *Anabase*, I, 44, dit que ce roi envoya un tribut important à Cyrus par sa femme, tandis que lui-même tenait les portes de Cilicie. Selon Diodore, XIV, 20, il avait envoyé un de ses fils à Cyrus avec des troupes et dépêché l'autre au roi pour l'avertir.

2. Chez Xénophon, *Anabase*, I, 5, 11 sqq., la cause de ce désaccord entre les deux chefs aurait été une rixe entre leurs hommes.

3. Xénophon, *Anabase*, I, 8 et 10; Diodore, XIV, 221 sqq.; Plutarque, *Artox.*, 6 sqq.

4. Comparer Xénophon, *Anabase*, I, 8, Plutarque, *Artoxerxès*, 9-11, et Diodore, XIV, 23.

5. Détails chez Plutarque, *Artoxerxès*, 12 sqq. Ce récit de Ctésias était cité comme un modèle de narration par Démétrius de Phalère, *De eloc.*, 222 sqq., et Longin, *De Inv.* (= Walz, *Rhet. gr.*, IX, p. 589).

6. Tissapherne livra aux Grecs les villages appartenant à Parysatis pour outrager la mémoire de Cyrus. Cf. Xénophon, *Anabase*, II, 4, 27.

7. Xénophon, *Anabase*, II, 13 sqq.; Plutarque, *Artox.*, 18, 1; Diodore, XIV, 26.

τε Συέννεσις, ὁ Κιλίκων βασιλεύς, ἄμφω συνεμάχει Κύρῳ τε καὶ Ἀρτοξέρξῃ. Ὅπως τε Κῦρος τῇ ἰδίᾳ στρατιᾷ καὶ Ἀρτοξέρξης πάλιν τῇ οἰκείᾳ παρῄνεσαν. Κλέαρχος δὲ ὁ Λακεδαιμόνιος, ὃς ἦρχε τῶν Ἑλλήνων, καὶ Μένων ὁ Θετταλός, οἳ μετὰ Κύρου ἦσαν, ἀεὶ διάφοροι ἀλλήλοις ἐτύγχανον διότι τῷ μὲν Κλεάρχῳ ἅπαντα ὁ Κῦρος συνεβούλευε, τοῦ δὲ Μένωνος λόγος οὐδεὶς ἦν.

Ηὐτομόλουν δὲ ἀπὸ μὲν Ἀρτοξέρξου πρὸς Κῦρον πολλοί, πρὸς δὲ Ἀρτοξέρξην ἀπὸ Κύρου οὐδείς· διὸ καὶ Ἀρβάριος, προσχωρῆσαι Κύρῳ μελετήσας καὶ διαβληθείς, εἰς τὴν σποδὸν ἐνεβλήθη.

Προσβολὴ Κύρου πρὸς τὴν βασιλέως στρατιὰν καὶ νίκη Κύρου, ἀλλὰ καὶ θάνατος Κύρου ἀπειθοῦντος Κλεάρχῳ, καὶ αἰκισμὸς τοῦ σώματος Κύρου ὑπὸ τοῦ ἀδελφοῦ Ἀρτοξέρξου· τήν τε γὰρ κεφαλὴν καὶ τὴν χεῖρα, μεθ' ἧς τὸν Ἀρτοξέρξην ἔβαλεν, αὐτὸς ἀπέτεμε καὶ ἐθριάμβευσεν.

Ἀναχώρησις Κλεάρχου τοῦ Λακεδαιμονίου ἅμα τῶν σὺν αὐτῷ [44 a] Ἑλλήνων τῆς νυκτός, καὶ τῶν τῆς Παρυσάτιδος πόλεως μιᾶς κατάληψις. Εἶτα σπονδαὶ βασιλέως πρὸς τοὺς Ἕλληνας.

Ὡς Παρύσατις εἰς Βαβυλῶνα ἀφίκετο πενθοῦσα Κῦρον, καὶ μόλις ἐκομίσατο τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ καὶ τὴν χεῖρα, καὶ ἔθαψε καὶ ἀπέστειλεν εἰς Σοῦσα.

Τὰ περὶ Βαγαπάτου, τοῦ ἀποτεμόντος προστάξει βασιλέως τὴν κεφαλὴν ἀπὸ τοῦ σώματος Κύρου· ὅπως ἡ μήτηρ, μετὰ βασιλέως κύβοις ἐπὶ συνθήκαις παί-

25 στρατιᾷ M : στρατείᾳ A || **30** συνεβούλευε A²M : συνεβούλευσε A || **33** Ἀρβάριος M : ὁ βάρβαρος A || **37** ὑπὸ A : ἀπὸ M || τοῦ ἀδελφοῦ A²M : τἀδελφοῦ A || **39** ἐθριάμβευσεν A : ἐθριάμβευεν M || **40**/[44 a] **1** τῶν — Ἑλλήνων A : τοῖς — Ἕλλησι M.

[44 a] **1** τῆς νυκτός A : *om.* M || τῶν A : τοῖς M.

manière celui-ci fut écorché et mis en croix sur l'ordre de Parysatis ; c'est alors qu'elle quitta le grand deuil de Cyrus sur les instances d'Artoxerxès [1]. L'historien raconte qu'Artoxerxès récompensa celui qui avait rapporté la housse de cheval de Cyrus et combla d'honneurs le Carien qui passait pour avoir frappé Cyrus, mais que Parysatis fit torturer et tuer ce Carien qu'on avait couvert d'honneurs [2].

Il dit qu'Artoxerxès livra à Parysatis, sur sa demande, Mitradatès, qui s'était vanté à table d'avoir tué Cyrus ; la reine s'empara de lui et le fit mourir avec cruauté.

Tels sont le dix-neuvième et le vingtième livre.

Le vingt et unième livre, le vingt-deuxième et le vingt-troisième, qui termine l'ouvrage, contiennent les faits qu'on va lire. Tissapherne tend des embûches aux Grecs ; il gagne l'amitié de Ménon le Thessalien, grâce auquel il parvient, par tromperies et serments, à s'emparer de Cléarque et des autres généraux grecs. Cléarque avait prévu la traîtrise et tâchait d'y parer, mais la troupe, leurrée par Ménon, força Cléarque à se rendre, bien malgré lui, chez Tissapherne, tandis que Proxène le Béotien, gagné, lui aussi, d'avance par ruse, l'y engageait de son côté [3].

Tissapherne envoya à Babylone, auprès d'Artoxerxès, Cléarque et les autres généraux grecs ; pour voir Cléarque, tous se précipitaient. Ctésias lui-même, qui était médecin de Parysatis, fit beaucoup, grâce à elle, pour soulager et soigner Cléarque dans sa prison. Parysatis l'aurait délivré et laissé partir si Stateira n'avait poussé son mari, Ar-

1. Plutarque, *Artoxerxès*, 17, relate tout ceci *in extenso*, mais la victime de Parysatis s'appelle chez lui Masabatès.

2. Plutarque, *op. cit.*, 11, rapporte l'affaire de la housse de cheval (ἐφίππειον πῖλον) d'après Ctésias. D'autre part, le Carien de notre récit est le même personnage que le Caunien dont parle Plutarque. Le roi l'aurait récompensé pour acheter son silence parce qu'il voulait faire croire qu'il avait tué lui-même Cyrus, mais le soldat, mécontent, se vanta de cet exploit et Artoxerxès le livra à la vengeance de Parysatis pour s'en débarrasser.

3. Chez Xénophon, *Anabase*, II, 5, 16 sqq., Ménon n'est pour rien dans la décision. Diodore, XIV, 26, rapporte que Tissapherne attira les généraux et les fit prisonniers pendant qu'on massacrait les autres chefs.

ξασα καὶ νικήσασα, ἔλαβε Βαγαπάτην· καὶ ὃν τρόπον τὸ δέρμα περιαιρεθεὶς ἀνεσταυρίσθη ὑπὸ Παρυσάτιδος, ὅτε καὶ τὸ πολὺ ἐπὶ Κύρῳ πένθος αὐτῇ ἐπαύσατο διὰ τὴν πολλὴν τοῦ Ἀρτοξέρξου δέησιν. Ὡς Ἀρτοξέρξης δῶρα ἔδωκε τῷ ἐνέγκαντι τὸν Κύρου πῖλον, καὶ ὡς τὸν Κάρα τὸν δοκέοντα Κῦρον βαλεῖν, Ἀρτοξέρξης ἐτίμησε, καὶ ὡς Παρύσατις τὸν τιμηθέντα Κάρα αἰκισαμένη ἀπέκτεινεν.

Ὡς Ἀρτοξέρξης παρέδωκεν αἰτησαμένῃ Μιτραδάτην Παρυσάτιδι ἐπὶ τραπέζης μεγαλαυχήσαντα ἀποκτεῖναι Κῦρον· κἀκείνη λαβοῦσα, πικρῶς ἀνεῖλεν.

Ταῦτα ἡ ιθ′ καὶ ἡ κ′ ἱστορία.

Ἐν δὲ τῇ κα′ καὶ β′ καὶ γ′, ἥτις καὶ τῆς ὅλης πέρας ἱστορίας, τάδε περιείληπται· ὡς Τισσαφέρνης ἐπιβουλεύει τοῖς Ἕλλησι, καὶ προσεταιρισάμενος Μένωνα τὸν Θεσσαλόν, δι' αὐτοῦ Κλέαρχον καὶ τοὺς ἄλλους στρατηγοὺς ἀπάτῃ καὶ ὅρκοις ἐχειρώσατο, τοῦ Κλεάρχου καὶ προειδομένου καὶ ἀποκρουομένου τὴν ἐπιβουλήν. Ἀλλά τό τε πλῆθος διὰ Μένωνος ἀπατηθὲν κατηνάγκασε καὶ ἄκοντα Κλέαρχον πρὸς Τισσαφέρνην παραγενέσθαι, καὶ Πρόξενος ὁ Βοιώτιος, αὐτὸς ἤδη προαλοὺς ἀπάτῃ συμπαρῄνει.

Ὡς εἰς Βαβυλῶνα πρὸς Ἀρτοξέρξην Κλέαρχον καὶ τοὺς ἄλλους ἀπέστειλεν ἐν πέδαις, καὶ ὡς ἐπὶ θέαν Κλεάρχου ἅπαντες συνερρύησαν· ὡς Κτησίας αὐτός, ἰατρὸς ὢν Παρυσάτιδος, πολλὰ Κλεάρχῳ ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ ὄντι πρὸς ἡδονὴν καὶ θεραπείαν δι' αὐτῆς ἔπραξε. Καὶ τῶν δεσμῶν ἂν Παρύσατις ἔλυσε καὶ ἀφῆκεν εἰ μὴ Στάτειρα τὸν ἄνδρα Ἀρτοξέρξην ἀνέπεισε

11 καὶ A : *om.* M ‖ **13/14** τὸν Κάρα τὸν δοκέοντα Κῦρον βαλεῖν A : τὸν δοκέοντα κάρα Κύρου βαλεῖν M ‖ **19** ταῦτα A : ταῦτα καὶ M ‖ **20** δὲ A¹ *s. v.* M : *om.* A ‖ **21** περιείληπται A : διείληπται M ‖ **25** ἀποκρουομένου A¹M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ τό τε AM : τότε τὸ A² ‖ **28** συμπαρῄνει A : *om.* M ‖ **34** ἔλυσε A : ἔλαβε M.

toxerxès, à le faire mourir[1]. Cléarque est mis à mort et un prodige se manifeste auprès de son corps. En effet, sans que personne intervienne, un tertre très haut s'élève sur son cadavre au souffle d'un grand vent[2]. On met aussi à mort les Grecs qui avaient été envoyés avec lui, sauf Ménon[3].

Parysatis outrage Stateira et l'assassine au moyen d'un poison qu'elle lui administre de la façon que voici : Stateira se tenait étroitement sur ses gardes pour éviter ce [44 b] qui lui arriva ; une lame de couteau est enduite de poison sur une de ses faces sans que l'autre côté en soit frotté ; avec ce couteau, on partage un oiselet de la grosseur d'un œuf (un oiselet que les Perses appellent « rhyndakè »). On le coupe donc en deux ; Parysatis prend elle-même et mange la moitié qui n'était pas empoisonnée et tend à Stateira celle que le poison avait touchée. Stateira, en voyant manger celle qui lui avait offert le morceau, n'a plus aucun soupçon et avale le poison mortel. A cette nouvelle, le roi s'emporte contre sa mère ; il fait saisir, torturer et mettre à mort ses eunuques ; il fait saisir aussi Gingè, confidente de Parysatis ; on la juge, elle est acquittée par le tribunal, mais condamnée par le roi. Colère de Parysatis contre son fils à cause de cette condamnation et colère du roi contre sa mère[4].

La tombe de Cléarque, au bout de huit ans, apparut toute couverte de palmiers que Parysatis, au moment où Cléarque était mort, avait fait planter en secret par ses eunuques[5].

L'auteur expose pourquoi Évagoras, roi de Salamine, et le roi Artoxerxès se brouillèrent ; des messagers d'Éva-

1. Plutarque, *Artoxerxès*, 18, estime que Ctésias a tort de voir dans ce conflit à propos de Cléarque la cause de la haine de Parysatis pour sa bru. Il donne aussi des détails sur les services rendus à Cléarque par Ctésias.
2. Prodige rapporté également par Plutarque, *loc. cit.*
3. Diodore, XII, 27, dit que Ménon fut épargné parce qu'il s'était montré disposé à trahir les Grecs.
4. Plutarque raconte la mort de Stateira d'après Ctésias, mais il se refuse à y voir une vengeance de Parysatis pour la mort de Cléarque.
5. Selon Plutarque, *loc. cit.*, c'est la croissance des palmiers qui parut prodigieuse ; c'est le vent, dit-il, qui en avait apporté les graines.

τοῦτον ἀναιρεθῆναι. Καὶ ἀνῃρέθη Κλέαρχος, καὶ τέρας ἐπὶ τῷ σώματι συνέστη· αὐτομάτως γὰρ ἐπ' αὐτῷ τάφος, μεγίστου πνεύσαντος ἀνέμου, ἐπὶ μέγα ἠρμένος ἐπισυνέστη. Ἀνῃρέθησαν δὲ καὶ οἱ σὺν αὐτῷ ἀναπεμφθέντες Ἕλληνες πλὴν Μένωνος.

Λοιδορία Παρυσάτιδος πρὸς Στάτειραν, καὶ ἀναίρεσις διὰ φαρμάκου τοῦτον διασκευασθέντος τὸν τρόπον (ἐφυλάττετο γὰρ Στάτειρα λίαν μὴ [44 b] παθεῖν ὃ πέπονθε)· μαχαιρίου τὸ ἓν μέρος ἐπαλείφεται τῷ φαρμάκῳ, τὸ δὲ λοιπὸν οὐ μετεῖχε. Τούτῳ τέμνεται ὀρνίθιον μικρόν, μέγεθος ἴσον ᾠοῦ (ῥυνδάκκην Πέρσαι τὸ ὀρνίθιον καλοῦσι)· τέμνεται δὲ δίχα, καὶ τὸ μὲν καθαρεῦον τοῦ ἰοῦ ἥμισυ αὐτὴ λαβοῦσα Παρύσατις ἐσθίει, τὸ δὲ προσομιλῆσαν τῷ φαρμάκῳ ὀρέγει Στατείρᾳ· ἡ δέ, ἐπειδὴ ἐσθίουσαν τὴν ἐπιδοῦσαν ἑώρα τὸ ἥμισυ, μηδὲν συνιδεῖν δυνηθεῖσα, καὶ αὐτὴ συνεσθίει τοῦ θανάτου τὸ φάρμακον. Ὀργὴ διὰ ταῦτα τοῦ βασιλέως πρὸς τὴν μητέρα, καὶ σύλληψις τῶν εὐνούχων αὐτῆς καὶ αἰκισμὸς καὶ ἀναίρεσις· καὶ ἔτι σύλληψις Γίγγης ἣ ᾠκείωτο Παρυσάτιδι, καὶ κρίσις ἐπ' αὐτῇ, καὶ ἀθώωσις μὲν παρὰ τῶν κριτῶν, καταδίκη δὲ παρὰ βασιλέως καὶ αἰκισμὸς Γίγγης καὶ ἀναίρεσις. Καὶ ὀργὴ διὰ τοῦτο Παρυσάτιδος πρὸς τὸν υἱόν, κἀκείνου πρὸς τὴν μητέρα.

Καὶ τὸ χῶμα δὲ τοῦ Κλεάρχου, δι' ἐτῶν ὀκτώ, μεστὸν ἐφάνη φοινίκων οὓς ἦν κρύφα Παρύσατις, καθ' ὃν καιρὸν ἐκεῖνος ἐτελεύτησε, δι' εὐνούχων καταχώσασα.

Αἰτίαι δι' ἃς Εὐαγόρᾳ βασιλεῖ Σαλαμῖνος βασιλεὺς Ἀρτοξέρξης διηνέχθη· καὶ ἄγγελοι Εὐαγόρα

38 ἠρμένος A²M : ἠρμένως A *ut vid.*
[44 b] 5 αὐτὴ A : αὕτη M ‖ 7 ἐπειδὴ A : ἐπεὶ M ‖ 10 εὐνούχων αὐτῆς A : ὑπηρετούντων αὐτῇ M ‖ 18 δι' εὐνούχων A : διὰ τῶν ὑπηρετούντων αὐτῇ M.

goras viennent auprès de Ctésias pour recevoir des lettres d'Aboulétès ; et Ctésias lui écrit une lettre pour le réconcilier avec Anaxagoras, roi de Chypre ; les envoyés d'Évagoras arrivent à Chypre et les lettres de Ctésias sont remises à Évagoras. Conon discute avec Évagoras pour l'engager à venir chez le roi ; lettre d'Évagoras sur les honneurs qu'il a reçus de lui ; Conon écrit à Ctésias, Évagoras paye tribut au roi ; les lettres sont remises à Ctésias. Ctésias parle de Conon au roi ; il écrit à Conon. Les présents d'Évagoras sont remis à Satibarzane et les ambassadeurs qu'on envoyait à Chypre arrivent. Conon écrit au roi et à Ctésias. L'auteur dit qu'on retint prisonniers les ambassadeurs envoyés par les Lacédémoniens au roi ; le roi écrit à Conon et aux Lacédémoniens des lettres que porte Ctésias lui-même. Il raconte que Conon fut nommé amiral par Pharnabaze[1].

Ctésias arrive à Cnide, sa patrie, et à Lacédémone ; il a un différend avec les ambassadeurs lacédémoniens à Rhodes ; il est tenu quitte.

[45 a] Il fait le compte des relais, des journées et des distances entre Éphèse et Bactres, en Inde. Il énumère les rois depuis Ninus et Sémiramis jusqu'à Artoxerxès. Ainsi finit l'ouvrage.

Cet auteur[2] est très clair et très simple ; aussi son style est-il plein d'agrément. Il s'est servi du dialecte ionien, non pas constamment, comme Hérodote, mais dans cer-

1. Sur les causes de ces événements, cf. Diodore, XIV, 98, et Théopompe de Chios, fr. 111. Plutarque, *Artoxerxès*, 21, dit que Conon se serait mis lui-même en avant pour diriger cette campagne et qu'il aurait indiqué Ctésias à ses émissaires comme un intermédiaire possible. Il a été pourvu de ce commandement sous l'archontat d'Aristocrate, soit en 399 a. C. (Diodore, XIV, 39). L'achèvement du récit coïncide avec le retour de Ctésias à Cnide (Ibid., XIV, 96).

2. Il est curieux de remarquer que ce jugement est énoncé avant le sommaire sur *L'Inde*, mais les deux ouvrages ont été lus d'une seule venue (cf. *infra*, p. 45 a 11-12). Comparé aux appréciations portées par les Anciens sur Ctésias, ce jugement reste personnel. On n'a pas attendu Photius pour souligner le caractère fantaisiste de ce récit, mais aucune analyse du style n'est aussi détaillée et nuancée que celle-ci ; le fait peut être contrôlé grâce à E. Orth, *Die Stilkritik des Photios*, Leipzig, 1929, p. 39.

πρὸς Κτησίαν ὑπὲρ τοῦ λαβεῖν παρὰ Ἀβουλήτου τὰς ἐπιστολάς, καὶ Κτησίου πρὸς αὐτὸν ἐπιστολὴ περὶ τοῦ διαλλαγῆναι αὐτὸν Ἀναξαγόρᾳ τῷ Κυπρίων βασιλεῖ. Τῶν παρὰ Εὐαγόρα ἀγγέλων εἰς Κύπρον ἄφιξις, καὶ τῶν παρὰ Κτησίου γραμμάτων ἀπόδοσις Εὐαγόρᾳ, καὶ Κόνωνος πρὸς Εὐαγόραν λόγος ὑπὲρ τοῦ πρὸς βασιλέα ἀναβῆναι· καὶ Εὐαγόρα ἐπιστολὴ περὶ ὧν ἠξιώθη ὑπ' αὐτοῦ· καὶ Κόνωνος πρὸς Κτησίαν ἐπιστολὴ καὶ βασιλεῖ παρὰ Εὐαγόρα φόρος, καὶ τῶν ἐπιστολῶν Κτησίᾳ ἀπόδοσις. Κτησίου λόγος πρὸς βασιλέα περὶ Κόνωνος, καὶ ἐπιστολὴ πρὸς αὐτόν. Τῶν παρὰ Εὐαγόρου δώρων ἐπίδοσις Σατιβαρζάνῃ, καὶ τῶν ἀγγέλων τῶν εἰς Κύπρον ἄφιξις. Καὶ Κόνωνος ἐπιστολὴ πρὸς βασιλέα καὶ Κτησίαν. Ὡς ἐτηρήθησαν οἱ παρὰ Λακεδαιμονίων ἄγγελοι πεμφθέντες πρὸς βασιλέα. Βασιλέως ἐπιστολὴ πρὸς Κόνωνα καὶ πρὸς Λακεδαιμονίους ἃς Κτησίας αὐτὸς ἐκόμισεν. Ὡς ὑπὸ Φαρναβάζου ναύαρχος Κόνων ἐγένετο.

Κτησίου εἰς Κνίδον τὴν πατρίδα ἄφιξις καὶ εἰς Λακεδαίμονα, καὶ κρίσις πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίων ἀγγέλους ἐν Ῥόδῳ καὶ ἄφεσις.

[45 a] Ἀπὸ Ἐφέσου μέχρι Βάκτρων καὶ Ἰνδικῆς ἀριθμὸς σταθμῶν, ἡμερῶν, παρασάγγων. Κατάλογος βασιλέων ἀπὸ Νίνου καὶ Σεμιράμεως μέχρι Ἀρτοξέρξου. Ἐν οἷς καὶ τὸ τέλος.

Ἔστι δὲ οὗτος ὁ συγγραφεὺς σαφής τε καὶ ἀφελὴς λίαν· διὸ καὶ ἡδονῇ αὐτῷ σύγκρατός ἐστιν ὁ λόγος. Κέχρηται δὲ τῇ ἰωνικῇ διαλέκτῳ, εἰ καὶ μὴ διόλου, κα-

29 αὐτοῦ A³M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **30** βασιλεῖ A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **33** Σατιβαρζάνῃ A² : σαριβαζάνῃ A σατιβαρξάνῃ M ‖ **37** καὶ πρὸς A³M : καὶ A ‖ **41** Ῥόδῳ A : λόγῳ M.

[45 a] **2** σταθμῶν, ἡμερῶν, παρασάγγων A : παρασάγγων, σταθμῶν, ἡμερῶν M² *mg om.* M.

taines tournures. Rien non plus chez lui de ces digressions sans raison, à la manière de l'autre, pour détourner le cours de son récit. Toutefois, les fables (à propos desquelles il blâme violemment Hérodote) ne manquent pas chez lui, surtout dans le livre intitulé *L'Inde*. L'agrément de son récit provient surtout de sa façon de construire les narrations : elles suscitent de l'émotion, offrent beaucoup d'inattendu et des embellissements variés qui les portent aux confins du récit légendaire. Par ailleurs, le décousu de son style passe les limites permises, jusqu'à donner dans le vulgaire. Le style d'Hérodote, lui, par cette même qualité et les autres vertus de sa langue et de son art, est le modèle du dialecte ionien [1].

Lu, du même auteur aussi, *L'Inde*, en un seul livre. Il y fait un usage plus constant de l'ionien. Il dit que l'Indus, à la partie la plus étroite de son cours, a quarante stades de largeur et, à la partie la plus large, deux cents [2]. Des Indiens eux-mêmes, il dit qu'ils sont, ou peu s'en faut, les plus nombreux de tous les hommes [3]. Il signale le ver du fleuve, le seul animal qui vive dans ses eaux. Il n'y a pas d'habitat humain au delà du pays des Indiens [4].

Il dit qu'il ne pleut pas aux Indes, mais que le fleuve irrigue le pays [5].

Il parle de la gemme appelée « pantarbè » : quatre cent soixante-dix gemmes et autres pierres précieuses jetées dans le fleuve (elles appartenaient à un marchand de Bactres) auraient été attirées hors de l'eau par cette pierre en une grappe [6].

Il parle des éléphants briseurs de murailles, des petits singes à queue de quatre coudées [7], des coqs de très grande

1. Qualité déjà attribuée à Hérodote au « codex » 60.
2. Arrien, *Anabase*, V, 4, 2, fait des réserves sur ces données.
3. Le même Arrien, *L'Inde*, 3, 6, rejette cette assertion. Cf., sur ce point, Philostrate, *Vie d'Apoll. de Tyane*, VI, 1, 1, et Strabon, II, 5, 32.
4. Même donnée chez Hérodote, III, 98, et VI, 40.
5. Donnée contredite par Strabon, XV, 1, 13, et XV, 17, 18 ; Arrien, *L'Inde*, 6, 4 sqq. ; Diodore, II, 36 ; Philostrate, *op. cit.*, II, 19, 1.
6. Philostrate, *op. cit.*, III, 46, énumère les propriétés de cette pierre. Selon Héliodore, *Les Éthiopiques*, VIII, 11, elle éteint le feu.
7. Élien, *De natura animalium*, XVII, 39 ; Strabon, XV, 2.

θάπερ Ἡρόδοτος, ἀλλὰ κατ' ἐνίας τινὰς λέξεις. Οὐδὲ πρὸς ἐκτροπὰς δέ τινας ἀκαίρους, ὥσπερ ἐκεῖνος, ἀπάγει τὸν λόγον. Τῶν μέντοι γε μύθων, ἐν οἷς ἐκείνῳ λοιδορεῖται, οὐδ' οὗτος ἀφίσταται, καὶ μάλιστα ἐν τοῖς ἐπιγραφομένοις αὐτῷ Ἰνδικά. Ἡ δὲ ἡδονὴ τῆς ἱστορίας αὐτοῦ τὸ πλεῖστον ἐν τῇ τῶν διηγημάτων αὐτοῦ γίνεται διασκευῇ τὸ παθητικὸν καὶ ἀπροσδόκητον ἐχούσῃ πολύ, καὶ τὸ ἐγγὺς τοῦ μυθώδους αὐτὴν διαποικίλλειν. Καὶ διαλελυμένος δέ ἐστι πλέον τι τοῦ δέοντος αὐτῷ ὁ λόγος, ὡς καὶ εἰς ἰδιωτισμὸν ἐκπίπτειν. Ὁ δὲ τοῦ Ἡροδότου λόγος, ταύτῃ τε καὶ τῇ ἄλλῃ τοῦ ἔπους δυνάμει καὶ τέχνῃ, κανών ἐστιν ἰωνικῆς διαλέκτου.

Ἀνεγνώσθη δὲ αὐτοῦ καὶ τὰ Ἰνδικὰ ἐν ἑνὶ βιβλίῳ, ἐν οἷς μᾶλλον ἰωνίζει.

Λέγει περὶ τοῦ Ἰνδοῦ ποταμοῦ τὸ μὲν στενὸν αὐτοῦ τὸ εὖρος μ' σταδίων εἶναι, τὸ δὲ πλατύτατον, καὶ διακοσίων. Λέγει περὶ αὐτῶν τῶν Ἰνδῶν ὅτι πλείους σχεδὸν συμπάντων ἀνθρώπων. Περὶ τοῦ σκώληκος τοῦ ἐν τῷ ποταμῷ, ὃ καὶ μόνον τῶν ἄλλων θηρίων ἐν αὐτῷ γίνεται. Περὶ τοῦ μὴ οἰκεῖν ἐπέκεινα αὐτῶν ἀνθρώπους.

Ὅτι οὐχ ὕει, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ ποταμοῦ ποτίζεται ἡ Ἰνδική.

Περὶ παντάρβας τῆς σφραγῖδος, καὶ ὡς υοζ' σφραγῖδας ἀπορριφείσας καὶ τιμίους λίθους εἰς τὸν ποταμόν, ἅτινα ἦν τοῦ Βακτρίων καπήλου, αὐτὴ ἀνείλκυσεν ἐχομένας ἀλλήλων.

Περὶ τῶν τειχοκαταλύτων ἐλεφάντων. Περὶ τῶν μικρῶν πιθήκων τῶν ἐχόντων οὐρὰς τετραπήχεις, καὶ περὶ

8 κατ' ἐνίας τινὰς A^1M : κατά τινας A *ut vid.* || 22 τὸ εὖρος AM : τὸ *del.* A^1 || 23 πλατύτατον A^1 : πλατύτερον A *ut vid. et* M || 27 οὐχ ὕει M : οὐχ ὕει M^1 οὐ χύει A || 29 υοζ' A : οζ' M || 31 αὐτὴ A : αὕτη M || 33 καὶ A : *om.* M.

taille[1] et du perroquet ; il est doué, dit-il, de la parole et d'une voix humaine ; sa taille est celle d'un épervier ; le devant de sa tête est pourpre ; il a une barbe noire, son corps même est de couleur sombre comme du cinabre jusqu'à sa gorge ; il parle l'indien comme un homme et le grec si on le lui apprend[2].

L'historien décrit la fontaine qui se remplit chaque année [45 b] d'or liquide ; on en tire tous les ans cent cruches ; les cruches dont on se sert doivent être en terre cuite, parce que l'or se solidifie quand on le puise et il faut briser le vase pour retirer l'or. La fontaine elle-même est carrée et a seize coudées de pourtour ; sa profondeur est d'une brasse ; chaque cruche ramène la valeur d'un talent[3]. Il parle du fer qu'on trouve au fond de la fontaine : Ctésias prétend avoir possédé deux épées faites de ce métal : l'une était un cadeau du roi, l'autre un don de la reine mère Parysatis.

A propos de ce fer, il dit que, si on le fiche en terre, il détourne nuées, grêle et ouragans ; il prétend que le roi aurait par deux fois réalisé cette merveille sous ses yeux.

Il dit que les chiens indiens sont d'une taille gigantesque et capables de lutter même contre un lion[4].

Il parle des montagnes très élevées d'où l'on extrait la sardoine, l'onyx et les autres gemmes.

Il dit que la chaleur est extrême dans ce pays et que le soleil y paraît deux fois plus grand qu'ailleurs : beaucoup de gens y meurent d'étouffement.

1. Élien, *De nat. anim.*, XVI, 2, en décrit.
2. Cf. Élien, *op. cit.*, VI, 29 ; XVI, 2 et 15 ; XII, 18 ; Athénée, IX, 38, p. 387 D ; Arrien, *L'Inde*, 15, 18.
3. Selon Hérodote, III, 102, les Indiens tirent de l'or non seulement du sous-sol et des cours d'eau, mais aussi de terrains sablonneux gardés par des fourmis venimeuses. Cf. Lucien, *Le coq*, 16. Chez Philostrate, *Vie d'Apoll.*, III, 15, un Indien déclare ignorer ces merveilles. Ctésias, *infra*, p. 46 b 27, parle de gisements d'or gardés par des griffons.
4. Les chiens d'Inde étaient renommés pour leur taille et leur force. Cf. Élien, *op. cit.*, IV, 19, et VIII, 1 ; Diodore, XVII, 92. Sur la tribu des κυναμολγοί (litt. = « qui traient les chiennes »), cf. Élien, *op. cit.*, XVI, 32 ; Diodore, III, 31, 1 ; Strabon, XV, 1, 7 ; Pline, *Hist. nat.*, VII, 2, 13 ; Agatharchide de Cnide, *Sur la mer Rouge* (Photius, « codex » 250, p. 435 b 27 sqq.).

τῶν ἀλεκτρυόνων τῶν μεγίστων, καὶ περὶ τοῦ ὀρνέου τοῦ βυττάκου, ὅτι γλῶσσαν ἀνθρωπίνην ἔχει καὶ φωνήν, μέγεθος μὲν ὅσον ἱέραξ, πορφύρεον δὲ πρόσωπον, καὶ πώγωνα φέρει μέλανα. Αὐτὸ δὲ κυάνεόν ἐστιν ὡς τὸν τράχηλον ὥσπερ κιννάβαρι. Διαλέγεσθαι δὲ αὐτὸ ὥσπερ ἄνθρωπον ἰνδιστί, ἂν δὲ ἑλληνιστὶ μάθῃ, καὶ ἑλληνιστί.

Περὶ τῆς κρήνης πληρουμένης ἀν' ἔτος ὑγροῦ [45 b] χρυσίου, ἐξ ἧς ἑκατὸν πρόχοι ὀστράκινοι ἀν' ἔτος ἀρύονται. Ὀστρακίνους δὲ δεῖ εἶναι ἐπεὶ πήγνυται ὁ χρυσὸς ἀπαρυόμενος, καὶ ἀνάγκη τὸ ἀγγεῖον θλᾶν, καὶ οὕτως ἐξαγαγεῖν αὐτόν. Ἡ δὲ κρήνη τετράγωνός ἐστιν, ἐκκαίδεκα μὲν πηχῶν ἡ περίμετρος, τὸ δὲ βάθος ὀργυϊά· ἑκάστη δὲ προχόη τάλαντον ἕλκει. Καὶ περὶ τοῦ ἐν τῷ πυθμένι τῆς κρήνης σιδήρου, ἐξ οὗ καὶ δύο ξίφη Κτησίας φησὶν ἐσχηκέναι, ἓν παρὰ βασιλέως, καὶ τὸ ἄλλο παρὰ τῆς τοῦ βασιλέως μητρὸς Παρυσάτιδος.

Φησὶ δὲ περὶ αὐτοῦ ὅτι πηγνύμενος ἐν τῇ γῇ, νέφους καὶ χαλάζης καὶ πρηστήρων ἐστὶν ἀποτρόπαιον· καὶ ἰδεῖν αὑτὸν ταῦτά φησι, βασιλέως δὶς ποιήσαντος.

Περὶ τῶν κυνῶν τῶν Ἰνδικῶν, ὅτι μέγιστοί εἰσιν ὡς καὶ λέοντι μάχεσθαι. Περὶ τῶν ὀρῶν τῶν μεγάλων ἐξ ὧν ἥ τε σαρδὼ ὀρύσσεται καὶ οἱ ὄνυχες καὶ αἱ ἄλλαι σφραγῖδες.

Ὅτι ἀλέα πολλὴ καὶ ὅτι ὁ ἥλιος δεκαπλασίων τὸ μέγεθος ἢ ἐν ταῖς ἄλλαις χώραις αὐτὸς ἑαυτοῦ φαίνεται, καὶ πολλοὶ ἐνταῦθα τῷ πνίγει φθείρονται.

34 καὶ A : *om.* M ‖ **35** ὅτι A²M : ὅ *ut vid.* A ‖ **38** κιννάβαρι M : κιννάβαριν A ‖ **39** ἰνδιστί A²M : ἰνδικόν A.

[45 b] **1** πρόχοι A : προχοαὶ M ‖ **2** ὀστρακίνους A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **4** τετράγωνος A : *om.* M ‖ **5** ἐκκαίδεκα A : ια' M ‖ ὀργυϊά A : ὀργύα M ‖ **8/9** τὸ ἄλλο A : ἓν M ‖ **12** αὑτὸν Estienne : αὐτὸν *codd.* ‖ **15** σαρδὼ A : ἀρδὼ M ‖ **17** χώραις A¹ *s. v.* M : *om.* A ‖ **18** φθείρονται A¹M : φέρονται A.

La mer qui baigne ce pays n'est pas moins agitée, dit-il, que celle de Grèce ; l'eau de sa surface, sur une profondeur de quatre doigts, est si chaude qu'aucun poisson ne peut vivre dans le rayon de cette chaleur, mais ils se tiennent plus bas.

Il dit qu'au long de son cours, l'Indus traverse des plaines et des montagnes où croît la plante dénommée « roseau d'Inde ». Sa grosseur est telle que, pour l'enlacer, deux hommes doivent étendre les bras ; sa hauteur égale celle du mât d'un gros cargo ; il y en a de tailles différentes, comme c'est naturel sur une montagne aussi étendue. Parmi ces roseaux, il y a des mâles et des femelles. Le mâle n'a pas de moelle et est très fort, la femelle a une moelle [1].

L'auteur parle du « Martichora », une bête qui vit dans ces régions [2]. Sa face ressemble à un visage humain ; il a la taille d'un lion ; sa couleur est un rouge semblable au cinabre. Il a trois rangées de dents, ses oreilles ressemblent à celles de l'homme et il a des yeux pers pareils à ceux des humains. Il a la même queue que le scorpion de terre ; elle est munie d'un dard et a plus d'une coudée. Il porte aussi des dards plantés obliquement de part et d'autre de la queue et il en a encore un au sommet de la tête, comme le scorpion. C'est de ce dard qu'il frappe quand on l'approche et celui qui en est atteint meurt irrémédiablement. Si on l'attaque à distance et de face, il dresse sa queue pour lancer ses dards comme avec un arc et, par derrière, [46 a] il la tend toute droite. Il frappe à une portée de cent pieds et tue net tout ce qu'il atteint, sauf l'éléphant. Ses dards ont environ un pied de long et l'épaisseur d'un jonc très mince. Cet animal est appelé en grec « anthropophage », parce que, la plupart du temps, il dévore les

1. Les éléments de cette description se retrouvent à peu près tels quels chez Théophraste, *Hist. plant.*, IX, 11 ; Strabon, XVII, 3, 5 ; Pline, *Hist. nat.*, VII, 2 ; Tzetzès, *Chiliades*, VII, 739.

2. Cette description fantastique a fait fortune chez les Anciens. Cf. Aristote, *Hist. anim.*, II, 1, p. 772 b ; Élien, *De nat. anim.*, XV, 21 ; Philostrate, *Vie d'Apoll.*, III, 45 ; Pline, *op. cit.*, VIII, 30. Pausanias, IX, 21, 4, croit à une description du tigre déformée par la peur. On pourrait penser aussi à l'évocation d'un singe anthropophage, plus justement, peut-être, à un animal fabuleux dont Ctésias aurait vu l'image inventée.

Καὶ θάλασσάν φησιν αὐτόθι οὐδὲν ἔλαττον τῆς ἑλληνικῆς, τὸ δὲ ἄνω αὐτῆς ἕως τεσσάρων δακτύλων θερμὸν εἶναι, ὥστε μὴ ἰχθῦν ζῆν προσπελάσαντα τῷ θερμῷ, ἀλλὰ κάτωθεν διαιτᾶσθαι.

Ὅτι ὁ Ἰνδὸς ποταμὸς ῥέων διὰ πεδίων καὶ δι' ὀρέων ῥεῖ ἐν οἷς καὶ ὁ λεγόμενος ἰνδικὸς κάλαμος φύεται, πάχος μὲν ὅσον δύω ἄνδρε περιωργυιώμενοι περιλάβοιεν, τὸ δὲ ὕψος ὅσον μυριοφόρου νεὼς ἱστός · εἰσὶ καὶ ἔτι μείζους καὶ ἐλάττους, οἵους εἰκὸς ἐν ὄρει μεγάλῳ. Εἶναι δὲ τῶν καλάμων καὶ ἄρρενας καὶ θηλείας. Ὁ μὲν οὖν ἄρρην ἐντεριώνην οὐκ ἔχει καὶ ἔστι κάρτα ἰσχυρός · ἡ δὲ θήλεια ἔχει.

Καὶ περὶ τοῦ μαρτιχόρα τοῦ ἐν αὐτοῖς ὄντος θηρίου, ὡς τὸ πρόσωπον ἐοικὼς ἀνθρώπῳ · μέγεθος μέν ἐστιν ὥσπερ λέων, καὶ χροὰν ἐρυθρὸς ὡς κιννάβαρι. Τρίστιχοι δὲ ὀδόντες, ὦτα δὲ ὥσπερ ἀνθρώπου, καὶ ὀφθαλμοὺς γλαύκους ὁμοίους ἀνθρώπῳ. Τὴν δὲ κέρκον ἔχει οἵανπερ σκορπίος ὁ ἠπειρώτης, ἐν ᾗ καὶ τὸ κέντρον ἔχει, μείζω ὑπάρχουσαν πήχεος. Ἔχει δὲ καὶ ἐκ πλαγίου τῆς κέρκου ἔνθα καὶ ἔνθα κέντρα, ἔχει δὲ καὶ ἐπ' ἄκρῳ, ὥσπερ σκορπίος, κέντρον. Καὶ τούτῳ μέν, ἐὰν προσέλθῃ τις, κεντεῖ τῷ κέντρῳ, καὶ πάντως ὁ κεντηθεὶς ἀποθνήσκει. Ἐὰν δέ τις πόρρωθεν μάχηται πρὸς αὐτόν, καὶ [46 a] ἔμπροσθεν, ἱστὰς τὴν οὐράν, ὥσπερ ἀπὸ τόξου βάλλει τοῖς κέντροις, καὶ ὄπισθεν, ἐπ' εὐθείας ἀποτείνων. Βαλλει δὲ ὅσον πλέθρον εἰς μῆκος, καὶ πάντα, οἷς ἂν βάλῃ, πάντως ἀποκτείνει πλὴν ἐλέφαντος. Τὰ δὲ κέντρα αὐτοῦ ἐστι τὸ μὲν μῆκος ὅσον ποδιαῖα, τὸ δὲ πλάτος ὅσον σχοῖνος λεπτότατος. Μαρτιχόρα δὲ ἑλληνιστὶ ἀνθρωπο-

25 δύω ἄνδρε A : δύο ἄνδρες M ‖ **32** ἐοικὼς A : *om.* M ‖ **33** τρίστιχοι A¹M : τρίστοιχοι A ‖ **36** μείζω A : μείζων M ‖ **39** τούτῳ A¹M : τούτων A.

[46 a] **3** πάντα οἷς ἂν βάλῃ A : πάντας οὓς ἂν βάλλῃ M ‖ **5** τὸ μὲν μῆκος ὅσον A¹ *mg* M : *om.* A.

hommes qu'il tue ; il mange aussi les autres êtres vivants ; il combat des ongles aussi bien que des dards. Les dards, dit encore l'auteur, repoussent après qu'il les a lancés. Il y a beaucoup de ces bêtes aux Indes ; pour les tuer, des hommes montent sur des éléphants et les abattent du haut de ces montures.

Les Indiens, dit-il, sont les plus justes des hommes[1] ; il parle de leurs us et coutumes et de ce territoire consacré en plein désert qu'ils honorent sous le nom du Soleil et de la Lune ; on y parvient en quinze journées à partir du mont Sardo.

Il dit que le soleil tempère sa chaleur dans cette région durant trente-cinq jours l'an, à cause de sa fête, afin qu'on puisse la célébrer et s'en retourner sans souffrir de ses brûlures.

Il rapporte qu'il n'y a ni coups de tonnerre ni éclairs ni pluies en Inde, mais les vents y soufflent fréquemment et les ouragans y sont nombreux : ils emportent tout ce qui tombe dans leurs tourbillons. Le soleil, à son lever, laisse régner la fraîcheur pendant la première moitié du jour, mais l'autre demi-journée est excessivement chaude dans la plupart des contrées de l'Inde[2].

Il prétend que ce n'est pas à cause du soleil que les Indiens sont noirs, mais par nature, car il y a parmi eux, dit-il, des hommes et des femmes plus blancs que n'importe qui, mais en petit nombre : il aurait vu lui-même deux femmes indiennes de cette sorte et cinq hommes[3].

Dans son désir de rendre croyable son propos sur le soleil, qui, dans l'Inde, se refroidirait trente-cinq jours durant, il dit que même les laves de l'Etna laissent intact tout le milieu de la région, parce que ses habitants sont des justes, et qu'elles ravagent tout le reste du pays[4] ; que, à Zacynthe, il y a des fontaines poissonneuses d'où l'on tire de la poix et, à Naxos, une source d'où coule par inter-

1. Cf. Arrien, *L'Inde*, 9, 13 ; Diodore, II, 36.
2. La matinée est torride, le midi tempéré, le soir frais, d'après Hérodote, III, 104.
3. Cf. Hérodote, III, 101 ; Arrien, *op. cit.*, 1, 2 ; Strabon, XV, 1, 24.
4. Allusion à l'histoire souvent citée d'Anapias et Amphinomos, que les dieux avaient épargnés pour leur piété filiale.

φάγον, ὅτι πλεῖστα ἐσθίει ἀναιρῶν ἀνθρώπους· ἐσθίει δὲ καὶ τὰ ἄλλα ζῷα· μάχεται δὲ καὶ τοῖς ὄνυξι καὶ τοῖς κέντροις. Τὰ δὲ κέντρα πάλιν, φησίν, ἐπειδὰν ἐκτοξευθῇ, ἀναφύεσθαι. Ἔστι δὲ πολλὰ ἐν τῇ Ἰνδικῇ. Ἀποκτείνουσι δὲ αὐτὰ τοῖς ἐλέφασιν ἐποχούμενοι ἄνθρωποι κἀκεῖθεν βάλλοντες.

Περὶ τῶν Ἰνδῶν, ὅτι δικαιότατοι· καὶ περὶ τῶν ἐθῶν καὶ νομίμων αὐτῶν. Περὶ τοῦ ἱεροῦ χωρίου τοῦ ἐν τῇ ἀοικήτῳ, ὃ ἐπ' ὀνόματι τιμῶσιν ἡλίου καὶ σελήνης, ἐν ᾧ διὰ ιε' ἡμερῶν ἀπὸ τῆς Σαρδοῦς τοῦ ὄρους τις παραγίνεται, καὶ ὅτι λε' ἡμέρας ὁ ἥλιος ψύχει ἐκεῖσε τοῦ ἐνιαυτοῦ διὰ τὴν ἑορτὴν ἵνα ἄφλεκτοι αὐτὴν τελέσωσι καὶ ὑποστρέψωσιν.

Ὅτι βρονταὶ καὶ ἀστραπαὶ καὶ ὑετοὶ οὐκ εἴσιν ἐν τῇ Ἰνδικῇ· ἄνεμοι δὲ πολλοὶ καὶ πρηστῆρες πολλοί, καὶ ἁρπάζουσιν ὅ τι ἂν λάβωσιν. Ὁ δὲ ἥλιος ἀνίσχων, τὸ ἥμισυ τῆς ἡμέρας ψῦχος ποιεῖ, τὸ δὲ ἄλλο λίαν ἀλεεινὸν ἐν τοῖς πλείστοις τῶν τῆς Ἰνδικῆς τόπων.

Ὅτι οἱ Ἰνδοὶ οὐχ ὑπὸ τοῦ ἡλίου εἰσὶ μέλανες ἀλλὰ φύσει· εἶναι γάρ φησιν ἐν αὐτοῖς καὶ ἄνδρας καὶ γυναῖκας λευκοτάτους πάντων, εἰ καὶ ἐπ' ἔλαττον· ἰδεῖν δὲ καὶ αὐτὸν τοιαύτας ἰνδὰς δύο γυναῖκας καὶ πέντε ἄνδρας.

Ὅτι πιστῶσαι τὰ περὶ τοῦ ἡλίου βουλόμενος, ὡς ἐν λε' ἡμέραις ἐν Ἰνδίᾳ ψύχει, λέγει ὅτι καὶ τὸ πῦρ ἐκ τῆς Αἴτνης ῥέον τὸν μέσον χῶρον, ἅτε δικαίων ἀνδρῶν ὄντων, οὐ φθείρει, φθεῖρον τὰ ἄλλα. Καὶ ἐν Ζακύνθῳ κρηνῖδας ἰχθυοφόρους εἶναι ἐξ ὧν αἵρεται πίσσα, καὶ ἐν Νάξῳ κρήνην ἐξ ἧς οἶνος ἐνιότε ῥεῖ

15 τιμῶσιν A[1] *mg* M : *om.* A ‖ 16 τῆς Σαρδοῦς τοῦ ὄρους *edd.* : τῆς Σαρδοῦς τὸ ὄρος A τοῦ ὄρους τῆς Σαρδοῦς M ‖ 17 ἡμέρας A : ἡμέραις M ‖ 19 καὶ ὑποστρέψωσιν A[1] *mg* M : *om.* A ‖ 24 οἱ A : *om.* M ‖ 26 εἰ A : ἢ M ‖ 27/28 πέντε ἄνδρας A : ἄνδρας πέντε M ‖ 28 περὶ A[1] *mg* M : *om.* A ‖ 29 καὶ A[2] *s. v.* M : *om.* A ‖ 31 ὄντων A : ὄντα M.

mittence un vin très agréable[1]; que, près du Phasélis, en Lycie, il y a un feu qui ne s'éteint jamais : il brûle sans arrêt sur un rocher, nuit et jour; l'eau ne l'éteint pas, mais l'attise, et on ne l'éteint qu'avec du fumier[2].

Il rapporte qu'au centre de l'Inde il y a des hommes noirs qu'on appelle Pygmées; ils parlent la même langue que les autres Indiens. Ils sont très petits : les plus grands d'entre eux ont deux coudées, mais la plupart mesurent une coudée et demie. Leur chevelure est très longue; elle [46 b] leur descend jusqu'aux genoux et même plus bas, et leur barbe est plus longue que chez nulle espèce humaine. Quand ils l'ont laissé pousser bien longue, ils ne mettent plus le moindre vêtement, mais ils laissent descendre leurs cheveux par derrière fort au-dessous de leurs genoux et les poils de leur barbe traînent par devant jusqu'à leurs pieds; ensuite, ils disposent en touffes épaisses leur toison autour de leur corps et s'en entourent en guise de manteau. Leur membre viril est long au point de leur pendre jusqu'aux chevilles; il est épais; eux-mêmes sont camards et laids.

Leurs moutons ont la taille des agneaux et leurs ânes et leurs vaches à peu près celle des béliers. Leurs chevaux, leurs mules et toutes leurs autres bêtes de somme ne dépassent pas la taille des béliers. Dans la suite du roi des Indiens, il y a trois mille de ces Pygmées, car ce sont d'excellents archers. Ils ont un sens très élevé de la justice et ils ont des lois, tout comme les Indiens. Ils chassent le lièvre et le renard non pas avec des chiens, mais avec des corbeaux, des milans, des corneilles et des aigles*.

L'historien rapporte qu'il y a chez eux un lac d'un périmètre de huit cents stades; quand le vent n'y souffle pas, de l'huile affleure à la surface de l'eau; ils montent alors

1. Les fontaines sont connues de Vitruve, *De archit.*, VIII, 3. Antigone de Carystos, *Nar. Mir.*, 179, Philostrate, *Imagines*, II, 24 (25), 1. Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 51, connaissent la source de Naxos. Hérodote, IV, 195, a vu retirer de la poix du lac de Zacynthe. Cf. Ibid., VI, 119; Pline, *op. cit.*, II, 103.

2. Ce feu est, paraît-il, encore connu des voyageurs modernes. Cf. L. Malten, s. v. *Hephaistos*, in *P. W.*, t. VIII (1913), col. 319. Photius connaît encore ce phénomène par Diodore de Tarse (« codex » 223, p. 212 b 9-12) et saint Méthode (« codex » 234, p. 298 b 23).

καὶ μάλα ἡδύς. Καὶ ὅτι πῦρ ἐστιν ἐγγὺς Φασήλιδος ἐν Λυκίᾳ ἀθάνατον, καὶ ὅτι ἀεὶ καίεται ἐπὶ πέτρας καὶ νύκτα καὶ ἡμέραν, καὶ ὕδατι μὲν οὐ σβέννυται, ἀλλὰ ἀναφλέγει, φορυτῷ δὲ σβέννυται.

Ὅτι μέσῃ τῇ Ἰνδικῇ ἄνθρωποί εἰσι μέλανες (καλοῦνται Πυγμαῖοι) ὁμόγλωσσοι τοῖς ἄλλοις Ἰνδοῖς. Μικροὶ δέ εἰσι λίαν· οἱ μακρότατοι αὐτῶν πηχέων δύο, οἱ δὲ πλεῖστοι, ἑνὸς ἡμίσεος πήχεος. Κόμην δὲ [46 b] ἔχουσι μακροτάτην μέχρις ἐπὶ τὰ γόνατα καὶ ἔτι κατώτερον, καὶ πώγωνα μέγιστον πάντων ἀνθρώπων. Ἐπειδὰν οὖν τὸν πώγονα μέγα φύσωσιν, οὐκέτι ἀμφιέννυνται οὐδὲν ἱμάτιον, ἀλλὰ τὰς τρίχας, τὰς μὲν ἐκ τῆς κεφαλῆς ὄπισθεν καθίενται πολὺ κάτω τῶν γονάτων, τὰς δὲ ἐκ τοῦ πώγωνος ἔμπροσθεν μέχρι ποδῶν ἑλκομένας, ἔπειτα περιπυκασάμενοι τὰς τρίχας περὶ ἅπαν τὸ σῶμα, ζώννυνται χρώμενοι αὐταῖς ἀντὶ ἱματίου. Αἰδοῖον δὲ μέγα ἔχουσιν ὥστε ψαύειν τῶν σφυρῶν αὐτῶν, καὶ παχύ. Αὐτοὶ δὲ σιμοί τε καὶ αἰσχροί. Τὰ δὲ πρόβατα αὐτῶν ὡς ἄρνες, καὶ οἱ ὄνοι καὶ αἱ βόες σχεδὸν ὅσον κριοί. Καὶ οἱ ἵπποι αὐτῶν καὶ ἡμίονοι καὶ τὰ ἄλλα κτήνη πάντα οὐδὲν μείζω κριῶν. Ἕπονται δὲ τῷ βασιλεῖ τῶν Ἰνδῶν τούτων τῶν Πυγμαίων ἄνδρες τρισχίλιοι· σφόδρα γάρ εἰσι τοξόται. Δικαιότατοι δέ εἰσι καὶ νόμοισι χρῶνται ὥσπερ καὶ οἱ Ἰνδοί. Λαγοὺς δὲ καὶ ἀλώπεκας θηρεύουσιν οὐ τοῖς κυσὶν ἀλλὰ κόραξι καὶ ἰκτίσι καὶ κορώναις καὶ ἀετοῖς.

Ὅτι λίμνη ἐστὶν ἐν αὐτοῖς (σταδίων ὀκτακοσίων ἡ περίμετρος) ἐν ᾗ ἀνέμου μὴ πνέοντος, ἐπάνω τῆς λίμνης ἔλαιον ἐφίσταται· καὶ

39/40 ὁμόγλωσσοι — Ἰνδοῖς A : τοῖς ἄλλοις ὁμόγλωσσοι Ἰνδοῖς M.

[46 b] 1 μέχρις A^1 : μέχρ A μέχρι καὶ M ‖ 3 μέγα AM : μέγαν A^5 ‖ 6 ἔμπροσθεν A^1 *s. v.* M : *om.* A ‖ 8 ζώννυνται A^1M : ζώννυται A ‖ ἱματίου A^2M : ἱματίων A *ut vid.* ‖ 11 καὶ οἱ ὄνοι καὶ αἱ βόες A : καὶ αἱ βόες καὶ οἱ ὄνοι M ‖ 12 ἡμίονοι A : οἱ ἡμίονοι M ‖ 13 κτήνη πάντα A : πάντα ζῷα M ‖ 16 λαγοὺς A : λαγώους M.

en barque, traversent le lac et, en son milieu, ils puisent avec des cuvettes l'huile dont ils font usage[1]; ils utilisent aussi l'huile de sésame. Le lac nourrit aussi des poissons. Ils emploient également l'huile de noix, mais celle qu'on puise au lac vaut mieux.

Dans ce pays, l'argent abonde et les mines d'argent aussi; elles n'ont pas grande profondeur, mais, dit-on, celles de Bactres sont plus profondes.

Il y a aussi de l'or en Inde; ce n'est pas de l'or qu'on trouve lavé par les eaux comme dans le Pactole, mais sur beaucoup de grandes montagnes qu'habitent des griffons. Ce sont des oiseaux quadrupèdes de la taille d'un loup; leurs pattes et leurs griffes sont pareilles à celles des lions; au dos, ils ont des plumes noires; celles qu'ils ont à la poitrine sont rouges; leur présence rend difficile la conquête de l'or qui abonde dans les montagnes[2].

L'auteur dit que chez les Indiens les moutons et les chèvres sont plus grands que des ânes et mettent bas leurs petits par quatre et souvent par six. Ces bêtes ont de longues queues qu'il faut couper aux femelles pour les faire saillir.

Le porc n'existe ni à l'état domestique ni à l'état sauvage aux Indes[3].

Les palmiers d'Inde et leurs noix sont trois fois plus considérables qu'à Babylone[4]. Et l'historien dit qu'un fleuve sort d'un rocher en flots de miel.

[47 a] Ctésias parle longuement de la justice des Indiens, de leur dévouement envers leur souverain et de leur mépris de la mort.

Il dit qu'il existe une source dont l'eau, quand on la puise, se caille comme du fromage. Quand on prend de cette eau caillée environ le poids de trois oboles et qu'après l'avoir pilée et mêlée à de l'eau, on la donne à boire à quelqu'un, celui-ci dévoile tous ses actes, car il perd la raison et délire tout le jour. Le roi en fait usage contre les accusés pour découvrir la vérité; si l'accusé avoue, il est

1. Cf. Antigone, *Hist. Mir.*, 165.
2. Élien, *De nat. anim.*, IV, 27, reproduit Ctésias avec plus de détails.
3. Contredit par Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 28, 3.
4. Cf. Palladius (= Ctésias, fr. 71 de Müller).

πλοαρίοις πλέοντες δι' αὐτῆς, ἐκ μέσης αὐτῆς σκαφίοις τοῦ ἐλαίου ἀπαρύονται καὶ χρῶνται. Χρῶνται δὲ καὶ σησαμίνῳ. Ἔχει δὲ ἡ λίμνη καὶ ἰχθύας. Καὶ τῷ καρυΐνῳ δὲ χρῶνται· κρεῖσσον δὲ τὸ λιμναῖον.

Ἔστι δὲ αὐτόθι ἄργυρος πολὺς καὶ ἀργύρεα μέταλλα, οὐ βαθέα, ἀλλὰ βαθύτερα εἶναί φασι τὰ ἐν Βάκτροις. Ἔστι δὲ καὶ χρυσὸς ἐν τῇ Ἰνδικῇ χώρᾳ, οὐκ ἐν τοῖς ποταμοῖς εὑρισκόμενος καὶ πλυνόμενος ὥσπερ ἐν τῷ Πακτωλῷ ποταμῷ, ἀλλ' ὄρη πολλὰ καὶ μεγάλα ἐν οἷς οἰκοῦσι γρῦπες, ὄρνεα τετράποδα, μέγεθος ὅσον λύκος, σκέλη καὶ ὄνυχες οἷά περ λέων· τὰ ἐν τῷ ἄλλῳ σώματι πτερὰ μέλανα, ἐρυθρὰ δὲ τὰ ἐν τῷ στήθει. Δι' αὐτοὺς δὲ ὁ ἐν τοῖς ὄρεσι χρυσὸς πολὺς ὢν γίνεται δυσπόριστος.

Ὅτι τὰ πρόβατα τῶν Ἰνδῶν καὶ αἱ αἶγες μείζους ὄνων εἰσί· καὶ τίκτουσιν ἀνὰ τεσσάρων καὶ ἕξ, ὡς ἐπὶ τὸ πολύ. Ἔχουσι δὲ οὐρὰς μεγάλας· διὸ τῶν τοκάδων ἀποτέμνουσιν ἵνα δύνωνται ὀχεύεσθαι. Ὗς δὲ οὔτε ἥμερος οὔτε ἄγριός ἐστιν ἐν τῇ Ἰνδικῇ.

Οἱ δὲ φοίνικες, οἱ ἐν Ἰνδοῖς, καὶ οἱ τούτων βάλανοι, τριπλάσιοι τῶν ἐν Βαβυλῶνι. Καὶ ποταμόν φησιν ἐκ πέτρας ῥέοντα μέλι.

[47 a] Πολλὰ δὲ λέγει περὶ τῆς δικαιοσύνης αὐτῶν καὶ τῆς περὶ τὸν σφῶν βασιλέα εὐνοίας καὶ τῆς τοῦ θανάτου καταφρονήσεως.

Λέγει δὲ ὅτι πηγή ἐστι, καὶ ἐπειδάν τις ἀρύσῃ τὸ ὕδωρ αὐτῆς, πήγνυται ὥσπερ τυρός. Τούτου οὖν τοῦ πηκτοῦ ὅσον τρεῖς ὀβολοὺς ἐὰν τρίψας δῷς ἐν ὕδατι πιεῖν, ἐξαγγέλλει πάντα ὅσα ἔπραξε· παραφρονεῖ γὰρ καὶ μαίνεται ταύτην τὴν ἡμέραν. Χρᾶται δὲ αὐτῷ ὁ βασιλεὺς ἐφ' ὧν κατηγορουμένων τἀληθὲς εὑ-

22 σησαμίνῳ A : σισάμῳ M || 25 ἀργύρεα M : ἀργύρια A.
[47 a] 2 τὸν A²M : τῶν A.

condamné à se laisser mourir de faim ; s'il n'est convaincu de rien, on le relâche [1].

L'auteur prétend qu'aucun Indien ne souffre de la tête ni des yeux ni des dents ni d'ulcères à la bouche et ne fait jamais d'abcès purulent ; chez eux, la vie dure cent vingt, cent trente, cent quarante ans et deux cents chez ceux qui vivent le plus vieux [2].

Il existe chez eux un reptile long d'un empan. Son aspect est celui de la plus belle pourpre ; sa tête est toute blanche et il n'a pas de dents. On le chasse sur ces montagnes si chaudes d'où on extrait la sardoine. Ce reptile ne mord pas, mais, quand il bave sur quelqu'un, la région atteinte pourrit sans remède. Il rend, quand on le suspend par la queue, deux sortes de venin : l'un a l'aspect de l'ambre, l'autre est noir. Le premier s'écoule du serpent vivant et le noir du serpent mort. Le premier poison, celui qui a coulé du serpent vivant, administré à la dose d'un grain de sésame, cause une mort instantanée : la cervelle de celui qui en a bu s'écoule par ses narines. Absorbe-t-on de l'autre, c'est la consomption, et la mort n'arrive qu'après un an [3].

L'oiseau surnommé « dicairos », ce qui en grec veut dire « juste », a, dit-il, la grosseur d'un œuf de perdrix. Cet oiseau enterre ses excréments pour qu'on ne les trouve pas ; si on les trouve et qu'on en absorbe la valeur d'un grain de sésame, on est pris de sommeil dès le matin, on dort privé de sentiment pour mourir au coucher du soleil [4].

Et il existe un arbre appelé « parèbos » ; grand comme un olivier, on ne le trouve que dans les parcs royaux. Il ne porte ni fleur ni fruit ; il n'a que quinze racines et elles sont épaisses sous terre : leur grosseur à l'endroit le plus mince est celle d'un bras. Un morceau de cette racine long d'un empan attire à lui tout corps dont on l'approche,

1. Sémiramis aurait découvert une « eau de vérité » semblable dans une source éthiopienne. Cf. Diodore, II, 14, 4 = Ctésias, fr. 12 Müller.

2. Sur la longévité des Indiens, cf. Pline, *Hist. nat.*, XVII, 2.

3. Strabon, XV, 1, 37, compare ce reptile ailé à une chauve-souris. Élien, *De nat. anim.*, XVI, 41, dit qu'il vole la nuit en répandant son venin.

4. Les Indiens l'appréciaient pour cette mort douce qu'il donnait. Ils l'utilisaient par ailleurs en médecine. Cf. Élien, *op. cit.*, IV, 41.

ρεῖν ἐθελήσει· κἂν μὲν ἐξείπῃ, προστάσσεται ἀποκαρτερῆσαι, ἂν δὲ μηδὲν ἐλεγχθῇ, ἀφίεται.

Ὅτι φησὶν ὡς Ἰνδῶν οὐδεὶς κεφαλαλγεῖ, οὐδὲ ὀφθαλμιᾷ οὐδὲ ὀδονταλγεῖ, οὐδὲ ἑλκοῦται τὸ στόμα, οὐδὲ σηπεδόνα οὐδεμίαν ἴσχει· ἡ δὲ ζωὴ αὐτῶν ρκ' καὶ λ' καὶ ν' καὶ σ' οἱ τὰ πλεῖστα βιοῦντες.

Ἔστιν ὄφις σπιθαμαῖος ἐν αὐτοῖς. Τὸ δὲ εἶδος αὐτοῦ ὡς ἡ καλλίστη πορφύρα, ἡ κεφαλὴ λευκοτάτη. Ὀδόντας δὲ οὐδ' ὅλως ἔχει. Θηρεύεται ἐκ τῶν καυματωδεστάτων ὀρέων ὅθεν ἡ σαρδὼ ὀρύσσεται. Οὗτος δάκνει μὲν οὔ· ὅτου δ' ἂν κατεμέσῃ, τοῦτο τὸ χωρίον πάντως σήπεται. Ποιεῖ δὲ φάρμακον διττὸν ἀπὸ τῆς οὐρᾶς κρεμάμενος, ἠλεκτροειδὲς καὶ μέλαν. Καὶ τὸ μὲν ζῶντος ἀπορρεῖ, τὸ δὲ μέλαν, θανόντος· καὶ τὸ μὲν ὅσον σήσαμον διδόμενον, ὃ ζῶντος ἔρρευσεν, αὐτίκα φθείρει, τοῦ ἐγκεφάλου τοῦ πιόντος διὰ τῶν ῥινῶν ἀπορρεύσαντος· τὸ δὲ ἄλλο διδόμενον εἰς φθίσιν ἀπάγει καὶ δι' ἐνιαυτοῦ μόλις ἀπόλλυσιν.

Καὶ ὄρνεόν, φησιν, ἐπικαλούμενον δίκαιρον, ὅπερ ἑλληνιστὶ δίκαιον σημαίνει, τὸ μέγεθος ὅσον πέρδικος ᾠόν. Τοῦτο τὸν ἀπόπατον κατορύσσει ἵνα μὴ εὑρεθῇ, εὑρισκόμενον δὲ ἂν ποθῇ αὐτοῦ ὅσον σησάμου, ἕωθεν ὕπνος ἐπιλαμβάνει καὶ καθεύδει μηδὲν αἰσθανόμενος, καὶ δύνοντος τοῦ ἡλίου τελευτᾷ.

Καὶ ξύλον ἐστὶ πάρηβον καλούμενον, τὸ μέγεθος ὅσον ἐλαία· ἐν τοῖς βασιλείοις μόνοις εὑρίσκεται κήποις. Οὔτε ἄνθος φέρει οὔτε καρπόν· δεκάπεντε δὲ μόνας ῥίζας ἔχει, καὶ ταύτας παχείας κατὰ γῆς· ἔστι δὲ τὸ πάχος αὐτῆς ὅσον βραχίων τὸ λεπτότατον. Αὕτη ἡ ῥίζα ὅσον σπιθαμὴ λαμβανομένη, οὗ ἂν προσαχθῇ, ἅπαντα ἕλ-

11 ὡς A : τῶν M ‖ **16** ἡ κεφάλη A : ἡ δὲ κεφάλη M ‖ **19** κατεμέσῃ *post* A^1A^2 : καταμέσῃ AM ‖ **34** μόνοις A : μόνον M ‖ **38** ἅπαντα A : πάντα M.

or, argent, bronze, pierres et toute autre substance, sauf l'ambre. Si l'on prend un morceau long d'une coudée, il attire même les agneaux et les oiseaux ; c'est, en effet, à l'aide de cette racine que les Indiens prennent à la chasse [47 b] la plupart des volatiles[1]. Si on veut coaguler une conge d'eau, il suffit d'y jeter un morceau de racine gros comme une obole ; il en va de même pour le vin et l'on peut prendre ce liquide coagulé en main comme de la cire, mais le lendemain il se liquéfie ; on l'administre comme remède contre la colique.

Il est aussi un fleuve qui traverse l'Inde ; il n'est pas très long, mais a environ deux stades de large. Le nom du fleuve est en indien « Hyparchos » et en grec « porteur de tous les biens ». Ce fleuve, trente jours l'an, charrie de l'ambre ; les Indiens disent, en effet, que, dans les montagnes, il y a des arbres qui surplombent ses eaux (car elles ruissellent des montagnes) et il vient un moment où les arbres laissent tomber des larmes comme l'amandier ou le pin ou un autre arbre et cela se produit surtout trente jours l'an. Ces larmes tombent dans le fleuve et s'y durcissent. Cet arbre s'appelle en indien « siptachora », ce qui, en grec, signifie « doux, agréable »[2]. C'est ainsi que les Indiens recueillent l'ambre. On dit que ces arbres portent un fruit en grappes comme la vigne ; ses baies ont la grosseur des noix du Pont.

Dans ces montagnes vivent, dit-on, des hommes à tête de chien ; ils s'habillent de peaux de bêtes ; ils ne parlent aucune langue, mais ils aboient comme des chiens et se comprennent par ces cris. Leurs dents sont plus fortes que celles des chiens et ils ont des ongles pareils aux leurs, mais plus longs et plus crochus. Ils peuplent les montagnes jusqu'à l'Indus ; ils sont noirs de peau et ont un grand sens de la justice, comme les autres Indiens, avec qui ils sont, d'ailleurs, en relations ; ils comprennent

1. On retrouve ces données chez Apollonius, *Hist. Mir.*, 17.

2. Pline, *Hist. nat.*, XXXVIII, 2, connaît ce fleuve par Ctésias et il l'appelle *Hypobarus*. Ce fleuve serait le Gange selon Kiessling, s. v. *Hypobaros*, in *P. W.*, t. IX (1916), col. 399 sqq. Photius connaît le même phénomène pour l'Hyphase par la *Vie d'Apoll.* (« codex » 241, p. 325 a 12).

κει πρὸς ἑαυτήν· χρυσόν, ἄργυρον, χαλκόν, λίθους καὶ τἄλλα πάντα πλὴν ἠλέκτρου. Εἰ δὲ ὅσον πήχεος ἡ ῥίζα ληφθῇ, ἕλκει καὶ ἄρνας καὶ ὄρνεα. ταύτῃ γὰρ καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ὀρνέων θηρεύουσι. Καὶ ἐὰν βούλῃ [47 b] ὕδωρ πῆξαι ὅσον χόα, τῆς ῥίζης ἐμβαλὼν ὅσον ὀβολόν, πήξεις αὐτό· καὶ ἐὰν οἶνον, ὡσαύτως, καὶ ἕξεις τῇ χειρὶ αὐτὸ ὥσπερ κηρόν, τῇ δὲ ὑστεραίᾳ διαχεῖται. Δίδοται δὲ κοιλιακοῖς βοήθημα.

Ἔστι δὲ καὶ ποταμὸς διαρρέων διὰ τῆς Ἰνδικῆς, οὐ μέγας μέν, ἀλλ' ὡς ἐπὶ δύο σταδίους τὸ εὖρος. Ὄνομα δὲ τῷ ποταμῷ ἰνδιστὶ μὲν Ὕπαρχος, ἑλληνιστὶ δέ, φέρων πάντα τὰ ἀγαθά. Οὗτος τοῦ ἐνιαυτοῦ λ' ἡμέρας ἤλεκτρον καταρρεῖ· φασὶ γὰρ ἐν τοῖς ὄρεσι δένδρα εἶναι ὑπερέχοντα τοῦ ὕδατος· ὕδατι γὰρ ῥεῖται τὰ ὄρη· εἶτα ὥρα ἐστὶν ὅτε δάκρυα φέρει, ὥσπερ ἀμυγδαλῆ ἢ πίτυς ἢ ἄλλο τι δένδρον, μάλιστα δὲ εἰς λ' ἡμέρας τοῦ ἐνιαυτοῦ. Εἶτα ἀποπίπτει τὰ δάκρυα ταῦτα εἰς τὸν ποταμὸν καὶ πήγνυται. Τῷ δενδρέῳ δὲ τούτῳ ὄνομά ἐστιν ἰνδιστὶ σιπταχόρα, ἑλληνιστὶ σημαίνει γλυκύ, ἡδύ, κἀκεῖθεν οἱ Ἰνδοὶ συλλέγουσι τὸ ἤλεκτρον. Φέρειν δὲ καὶ καρπὸν τὰ δένδρα βότρυς, ὥσπερ ἄμπελος, ἔχει δὲ τὰς ῥώγας ὥσπερ κάρυα τὰ ποντικά.

Ἐν τοῖσδε τοῖς ὄρεσί φασιν ἀνθρώπους βιοτεύειν κυνὸς ἔχοντας κεφαλήν· ἐσθῆτας δὲ φοροῦσιν ἐκ τῶν ἀγρίων θηρίων, φωνὴν δὲ διαλέγονται οὐδεμίαν, ἀλλ' ὠρύονται, ὥσπερ κύνες, καὶ οὕτω συνιᾶσιν αὐτῶν τὴν φωνήν. Ὀδόντας δὲ μείζους ἔχουσι κυνός, καὶ τοὺς ὄνυχας ὁμοίους κυνός, μακροτέρους δὲ καὶ στρογγυλωτέρους. Οἰκοῦσι δὲ ἐν τοῖς ὄρεσι μέχρι τοῦ Ἰνδοῦ ποταμοῦ, μέλανες δέ εἰσι καὶ δίκαιοι πάνυ, ὥσπερ καὶ οἱ ἄλλοι

41 ληφθῇ A^2M : ληθῇ A || **42** βούλῃ A^1M : βούλει A.

[47 b] **15** σιπταχόρα A : σιπαχόρα M || **16** οἱ M : *om.* A || **17** βότρυς — ἄμπελος A : ὥσπερ ἄμπελος βότρυς M || **22** αὐτῶν Bekker : αὑτῶν *codd.* || **24** κυνός A : κυνῶν M.

le langage des Indiens, mais ne peuvent leur parler : c'est par des cris, des gestes de mains, des mouvements de doigts qu'ils se font comprendre, à la manière des muets ; les Indiens les appellent « Calystres », ce qui veut dire en grec « Têtes de chiens ». Ce peuple compte cent et vingt mille âmes.

Auprès des sources de ce fleuve pousse une fleur pourpre d'où l'on tire une teinture qui ne le cède en rien à la pourpre de Grèce ; elle est même d'une couleur beaucoup plus éclatante.

L'historien rapporte qu'il naît dans ce pays des animaux gros comme un scarabée et rouges comme le cinabre ; l'insecte a de très longues pattes et il est mou comme un ver de terre : ils naissent sur les arbres qui portent l'ambre et ils en mangent et en font périr les fruits comme les charançons s'attaquent aux vignes en Grèce. Ces insectes, les Indiens les écrasent pour en teindre leurs [48 a] étoffes de pourpre, leurs tuniques et tout ce qu'ils veulent, et leurs teintures sont supérieures à celles de Perse[1].

Ctésias raconte que les « Têtes de chiens » qui habitent les montagnes ne se livrent à aucun travail ; ils vivent de la chasse et, quand ils ont tué du gibier, ils le font sécher au soleil ; ils élèvent aussi beaucoup de moutons, de chèvres et d'ânes. Ils boivent le lait et le lait caillé de leurs moutons ; ils mangent aussi le fruit du « Siptachora » qui donne l'ambre[2], car il est sucré ; ils font sécher ces fruits et en font des corbeilles comme on en fait en Grèce avec le raisin sec.

Les « Têtes de chiens » fabriquent un radeau ; ils y placent pour l'emmener une charge de ces fruits secs, de

1. Élien, *De nat. anim.*, IV, 16, mélange dans un même chapitre les données sur ces étranges scarabées et celles sur les Cynocéphales. Le mélange que nous constatons dans le sommaire de Photius est donc bien imputable à l'original et non à un désordre introduit chez l'auteur par l'abréviateur. Dans le même passage où il signale les arbres à parfum qui poussent sur les bords de l'Hyphase, Photius découvre, dans la *Vie d'Apollonius*, un animal pareil à un ver dont on tire non pas de la teinture, mais une huile incendiaire (« codex » 241, p. 325 a 19-25).

2. L'arbre à ambre est connu de Pline et de Tzetzès, *Chiliades*, VII, 714.

Ἰνδοί, οἷς καὶ ἐπιμίγνυνται καὶ συνιᾶσι μὲν τὰ παρ' ἐκείνων λεγόμενα, αὐτοὶ δὲ οὐ δύνανται διαλέγεσθαι, ἀλλὰ τῇ ὠρυγῇ καὶ ταῖς χερσὶ καὶ τοῖς δακτύλοις σημαίνουσιν, ὥσπερ οἱ κωφοί· καλοῦνται δὲ ὑπὸ τῶν Ἰνδῶν Καλύστριοι, ὅπερ ἑλληνιστὶ Κυνοκέφαλοι· τὸ δὲ ἔθνος ἐστὶν ἕως δώδεκα μυριάδων.

Παρὰ δὲ τὰς πηγὰς τοῦ ποταμοῦ τούτου, ἔστι πεφυκὸς ἄνθος πορφυροῦν ἐξ οὗ πορφύρα βάπτεται οὐδὲν ἧττων τῆς ἑλληνικῆς, ἀλλὰ καὶ πολὺ εὐανθεστέρα.

Ὅτι αὐτόθι ἔστι γινόμενα θηρία τὸ μέγεθος ὅσον κάνθαρος, ἐρυθρὰ δὲ ὥσπερ κιννάβαρι· πόδας δὲ ἔχει μακροὺς σφόδρα, μαλακὸν δέ ἐστιν ὥσπερ σκώληξ καὶ γίνεται ταῦτα ἐπὶ τῶν δένδρων τῶν τὸ ἤλεκτρον φερόντων καὶ τὸν καρπὸν κατεσθίει αὐτῶν καὶ διαφθείρει ὥσπερ ἐν τοῖς Ἕλλησιν οἱ φθεῖρες τὰς ἀμπέλους. Ταῦτα οὖν τὰ θηρία τρίβοντες οἱ Ἰνδοί, βάπτουσι [48 a] τὰς φοινικίδας καὶ τοὺς χιτῶνας καὶ ἄλλο ὅ τι ἂν βούλωνται, καὶ εἴσι βελτίω τῶν παρὰ Πέρσαις βαμμάτων.

Ὅτι οἱ Κυνοκέφαλοι οἰκοῦντες ἐν τοῖς ὄρεσιν οὐκ ἐργάζονται, ἀπὸ θήρας δὲ ζῶσιν· ὅταν δ' ἀποκτείνωσιν αὐτά, ὀπτῶσι πρὸς τὸν ἥλιον. Τρέφουσι δὲ καὶ πρόβατα πολλὰ καὶ αἶγας καὶ ὄνους. Πίνουσι δὲ γάλα καὶ ὀξύγαλα τῶν προβάτων, ἐσθίουσι δὲ καὶ τὸν καρπὸν τοῦ σιπταχόρου, ἀφ' οὗ τὸ ἤλεκτρον (γλυκὺς γάρ), καὶ ξηραίνοντες αὐτούς, σπυρίδας συσσάσσουσιν ὥσπερ ἐν τοῖς Ἕλλησι τὴν ἀσταφίδα. Οἱ δὲ Κυνοκέφαλοι, σχεδίαν ποιησάμενοι καὶ ἐπιθέντες, ἀπάγουσι

27 οἷς καὶ A : οἷς M || **30** κωφοὶ A : κωφοὶ καὶ ἄλαλοι M || **31** καλύστριοι A²M : καλύπτριοι A || **33** τοῦ ποταμοῦ τούτου A : τούτου τοῦ ποταμοῦ M || **34** ἧττων M : ἧττον A || **37** ἐρυθρὰ δὲ A : ἐρυθρὰ M.

[48 a] **1** τὰς φοινικίδας A : τοὺς φοίνικας M || **2** καὶ εἴσι A : εἰσι δὲ καὶ M || **5** δ' A : *om.* M || **7** ὄνους A : ὄϊς M || **9** σιπταχόρου A : σιπαχόρου M || **10** συσσάσσου(-ασου- M) σιν AM : συρράπτουσιν A² || **12** ἀπάγουσι M : ἐπάγουσι A.

fleur de pourpre nettoyée et d'ambre pour une valeur de deux cent cinquante talents chaque année et pour une valeur égale du produit dont on tire la pourpre et pour mille talents d'ambre ; le tout est conduit chaque année au roi des Indiens. Ils emportent aussi d'autres produits qu'ils échangent avec les Indiens contre des pains, de la farine et des vêtements de coton[1] ; ils achètent aussi des épées qui leur servent à chasser les fauves, ainsi que des arcs et des javelots, car ils sont d'une grande adresse à l'arc et au javelot ; ils sont invincibles à la guerre, parce qu'ils habitent de hautes montagnes d'un accès difficile. Tous les cinq ans, le roi leur fait cadeau de trois cent mille flèches, trois cent mille javelots, cent vingt mille boucliers légers et cinquante mille épées.

Ces « Têtes de chiens » n'ont pas de maisons, mais vivent dans des grottes ; ils chassent les fauves à l'arc et au javelot ; ils les forcent à la course tant ils sont agiles.

Leurs femmes se baignent une fois par mois, quand viennent leurs époques, et jamais en autre temps. Les hommes, eux, ne se baignent pas, mais se lavent les mains ; ils se frottent trois fois par mois d'une huile tirée du lait* et s'essuyent avec des peaux. Ils portent un vêtement léger de peaux rasées et les plus minces possible, hommes comme femmes. Les plus riches d'entre eux portent des vêtements de lin, mais ceux-là sont peu nombreux. Ils n'ont pas de lits, mais ils se font des litières de feuillage. On tient pour le plus riche parmi eux celui qui a le plus de moutons ; les biens d'autre sorte sont assez également répartis. Tous, hommes et femmes, ont une queue qui leur pend de la croupe, comme aux chiens,

1. Cf. le passage si discuté d'Hérodote, III, 47, où il est question de l'ἐρίον ἀπὸ ξύλου, un produit de l'Inde (cf. Ibid., III, 106, et VII, 65). Cf. Varron (cité par Servius, *ad Aen.*, I, 653 = Ctésias, fr. 78, Müller). Pline, *Hist. nat.*, XIX, 2, 6, situe cette production en Haute-Égypte. Théophraste, *Hist. plant.*, IV, 4, 8, parle d'arbres dont on tire des tissus aux Indes. Strabon, XV, 1, 22, cite des arbres à laine et Arrien, *L'Inde*, XVI, 1, des arbres à lin. Au « codex » 241, p. 324 b 37-41, Photius s'est attardé à rapporter ce que Philostrate dit du βυσσός et de l'arbre dont on le tire.

φόρτον τούτου, καὶ τῆς πορφύρας τὸ ἄνθος καθαρὸν ποιήσαντες, καὶ τοῦ ἠλέκτρου ξ' καὶ σ' τάλαντα τοῦ ἐνιαυτοῦ, καὶ ὅτῳ τὸ φοινίκιον βάπτεται τοῦ φαρμάκου ἕτερα τοσαῦτα, καὶ ἠλέκτρου χίλια τάλαντα, ἀπάγουσι κατ' ἐνιαυτὸν τῷ Ἰνδῶν βασιλεῖ. Καὶ ἕτερα δὲ κατάγοντες πωλοῦσι τοῖς Ἰνδοῖς πρὸς ἄρτους καὶ ἄλφιτα καὶ ξύλινα ἱμάτια· πωλοῦσι δὲ καὶ ξίφη οἷς χρῶνται πρὸς τὴν τῶν θηρίων ἄγραν, καὶ τόξα καὶ ἀκόντια· πάνυ γὰρ καὶ δεινοί εἰσιν ἀκοντίζειν καὶ τοξεύειν· ἀπολέμητοι δ' εἰσὶ διὰ τὸ οἰκεῖν αὐτοὺς ὄρεα ἄβατα καὶ ὑψηλά. Δίδωσι δὲ αὐτοῖς διὰ πέμπτου ἔτους δῶρα ὁ βασιλεὺς λ' μὲν μυριάδας τόξων, καὶ ἀκοντίων τοσαύτας, πελτῶν δὲ δώδεκα, καὶ ξίφη δὲ πεντακισμύρια.

Τούτοις τοῖς κυνοκεφάλοις οὐκ εἴσιν οἰκίαι, ἀλλ' ἐν σπηλαίοις διαιτῶνται. Θηρεύουσι δὲ τὰ θηρία τοξεύοντες, ἀκοντίζοντες, καὶ διώκοντες καταλαμβάνουσι· ταχὺ γὰρ τρέχουσι.

Λούονται δὲ αἱ γυναῖκες αὐτῶν ἅπαξ τοῦ μηνός, ὅταν τὰ καταμήνια αὐταῖς ἔλθῃ, ἄλλοτε δ' οὔ· οἱ δὲ ἄνδρες οὐ λούονται μέν, τὰς δὲ χεῖρας ἀπονίζονται, ἐλαίῳ δὲ χρίονται τρὶς τοῦ μηνὸς τῷ ἀπὸ τοῦ γάλακτος γινομένῳ, καὶ ἐκτρίβονται δέρμασι. Τὴν δὲ ἐσθῆτα ἔχουσιν οὐ δασείαν, ἀλλὰ ψιλῶν τῶν μασθλημάτων ὡς λεπτοτάτων καὶ αὐτοὶ καὶ αἱ γυναῖκες αὐτῶν· οἱ δὲ πλουσιώτατοι αὐτῶν λίνα φοροῦσιν. Οὗτοι δ' εἰσὶν ὀλίγοι. Κλῖναι δὲ αὐτοῖς οὐκ εἴσιν, ἀλλὰ στιβάδας ποιοῦνται. Οὗτος δ' αὐτῶν πλουσιώτατος νομίζεται εἶναι ᾧ ἂν πλεῖστα πρόβατα ᾖ· ἡ δὲ ἄλλη οὐσία παραπλησία. Οὐρὰν δὲ ἔχουσι πάντες καὶ ἄνδρες καὶ γυναῖκες ὑπὲρ τῶν ἰσχίων οἷαν-

14 ἠλέκτρου A^1 *mg* M : *om.* A || **17** κατ' A^2M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || **20** θηρίων A^2M : θηρῶν A *ut vid.* || **30** τὰ A^1 *s. v.* M : *om.* A || **32** χρίονται A : χρῶνται M || τρὶς τοῦ AM : τρίτου τοῦ A^2.

mais elle est plus longue et plus velue. Ils s'unissent à [48 b] leurs femmes à quatre pattes, comme les chiens; s'en approcher autrement est chez eux du vice. Ils sont justes et vivent plus longtemps qu'aucune race humaine, car ils vivent cent soixante-dix ans et certains d'entre eux deux cents ans[1].

Au delà de leur habitat, plus haut que les sources du fleuve, il y a, dit-on, d'autres habitants; ils ne se livrent à aucun travail, ne mangent aucun aliment et ne boivent pas d'eau, mais ils élèvent beaucoup de bétail, vaches, chèvres et brebis. Ils en boivent le lait et ne prennent rien d'autre. Quand un enfant naît chez eux, il n'a pas d'anus et ne rejette pas d'excréments; il a des fesses, mais l'anus est soudé; c'est pourquoi ils ne rejettent pas d'excréments, mais on dit qu'ils urinent un liquide semblable à du lait caillé; il n'est pas épais, mais trouble. Quand ils boivent du lait le matin et de nouveau vers le milieu du jour, ils ont, dit-on, chez eux une racine douce qui empêche le lait de se cailler dans leur estomac; ils la mangent et, vers le soir, ils ont un vomissement et ils rejettent sans mal ce qu'ils ont pris.

Ctésias dit qu'il existe aux Indes des ânes sauvages aussi gros que des chevaux et même plus gros; ils ont le corps blanc, la tête pourpre, les yeux d'un bleu sombre. Cet animal porte une corne au milieu du front; elle mesure une coudée; la base de la corne, vers le front, est toute blanche sur environ deux pouces; la partie supérieure, la pointe de la corne, est pourpre d'une teinte vive; la partie intermédiaire est noire. Ceux qui ont bu dans ces cornes (car on en fait des vases à boire) ne sont sujets, dit-on, ni aux convulsions ni au haut mal et les poisons mêmes ne peuvent leur nuire pourvu qu'avant ou après

1. Les « Têtes de chien » que Marco Polo situe encore dans l'île d'Adaman ont suscité une vive curiosité chez les Anciens. Hérodote, IV, 191, les situe en Libye. Aristote, *Hist. anim.*, II, dit que ce sont de grands singes à face et à denture de chien. Diodore, II, 35, 5, les compare à des hommes très laids. Élien, *De nat. anim.*, IV, 46, les met au rang d'animaux parce qu'ils n'ont pas de langage articulé. Photius connaît encore, par la *Vie d'Apollonius de Tyane*, des hommes qui aboient. Enfin, Pline, *Hist. nat.*, VII, 2, les considère comme des hommes.

περ κύων, μείζονα δὲ καὶ δασυτέραν· καὶ μίσγονται [48 b] ταῖς γυναιξὶ τετραποδιστί, ὥσπερ οἱ κύνες· ἄλλως δὲ μιγῆναι αὐτοῖς ἐστιν αἰσχρόν. Δίκαιοι δέ εἰσι καὶ μακροβιώτατοι πάντων ἀνθρώπων· ζῶσι γὰρ ἔτη ρʹ καὶ οʹ, ἔνιοι δὲ αὐτῶν καὶ διακόσια.

Ὑπὲρ δὲ τούτων ἑτέρους φασὶ βιοτεύειν ἄνω τῶν πηγῶν τοῦ ποταμοῦ. Οὗτοι δὲ οἱ ἄνθρωποι μέλανες μέν εἰσιν ὥσπερ οἱ ἄλλοι Ἰνδοί· ἐργάζονται δὲ οὐδέν, οὐδὲ ἐσθίουσι σῖτον, οὐδὲ πίνουσιν ὕδωρ· πρόβατα δὲ πολλὰ τρέφουσι, καὶ βοῦς καὶ αἶγας καὶ ὄϊς. Πίνουσι δὲ τὸ γάλα ἄλλο δὲ οὐδέν. Ὅταν δὲ γένηταί τινι αὐτῶν παιδίον, οὐ τέτρηται τὴν πυγήν, οὐδ' ἀποπατεῖ, ἀλλὰ τὰ μὲν ἰσχία ἔχει, τὸ δὲ τρῆμα συμπέφυκε· διὸ ἀποπατοῦσι μὲν οὔ· οὐρεῖν δὲ ὥσπερ τυρὸν αὐτούς φασιν οὐ πάνυ παχὺν ἀλλὰ θολερόν. Ἐπὰν δὲ πρωῒ πίωσι τοῦ γάλακτος, καὶ εἰς μέσον ἡμέρας αὖθις πιόντες, ῥίζαν φασὶ παρ' αὐτοῖς εἶναι γλυκεῖαν ἥτις οὐκ ἐᾷ τὸ γάλα πήγνυσθαι ἐν τῇ κοιλίᾳ· ταύτην οὖν τρώγοντες, εἰς ἑσπέραν ἔμετον ποιοῦνται, καὶ ἐξεμοῦσιν ἅπαντα εὐκόλως.

Ὅτι εἰσὶν ὄνοι ἄγριοι ἐν τοῖς Ἰνδοῖς, ἴσοι ἵπποις καὶ μείζους· λευκοὶ δέ εἰσι τὸ σῶμα, τὴν κεφαλὴν πορφυροῖ, ὀφθαλμοὺς ἔχουσι κυανέους. Κέρας δὲ ἔχει ἐν τῷ μετώπῳ ἑνὸς πήχεος τὸ μέγεθος· καὶ ἔστι τὸ μὲν κάτω τοῦ κέρατος, ὅσον ἐπὶ δύο παλαιστὰς πρὸς τὸ μέτωπον, πάνυ λευκόν· τὸ δὲ ἐπάνω, ὀξύ ἐστι τοῦ κέρατος, τοῦτο δὲ φοινικοῦν ἐστιν ἐρυθρὸν πάνυ· τὸ δὲ ἄλλο, τὸ ἐν τῷ μέσῳ, μέλαν. Ἐκ τούτων οἱ πιόντες (κατασκευάζουσι γὰρ ἐκπώματα) σπασμῷ, φασίν, οὐ λαμβάνονται, οὔτε τῇ ἱερᾷ νόσῳ, ἀλλ' οὐδὲ φαρμάκοις ἁλίσκονται, οὔτ' ἂν προπίωσιν, οὔτ' ἂν τοῦ φαρμάκου ἐπι-

[48 b] **5** τούτων A : τούτους M ‖ **6** οὗτοι A : αὐτοὶ M ‖ **7** οἱ A : καὶ οἱ M ‖ **9** ὄϊς A[1]M : ὄνους A ‖ **11** τέτρηται A[1]M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **13** παχὺν A : παχὺ M ‖ **15** αὖθις A[2]M : ἄν τις A ‖ **21** ὀφθαλμοὺς A : καὶ ὀφθαλμοὺς M ‖ ἔχουσι M : *om.* A ‖ **26** πιόντες A : πίνοντες M ‖ **29** τοῦ φαρμάκου A : τῷ φαρμάκῳ M.

l'absorption du poison, ils aient bu du vin, de l'eau ou n'importe quelle autre boisson dans ces vases.

Les autres ânes, apprivoisés ou sauvages, et tous les autres solipèdes n'ont ni astragale ni fiel au foie, mais ceux dont il est question ont un astragale et un fiel au foie ; leur astragale est le plus beau que j'ai vu[1] ; il a la grosseur et la forme de celui du bœuf, la lourdeur du plomb et la couleur du cinabre dans toute son épaisseur. Cet animal est plus rapide et plus robuste que nul autre ; il n'en est pas, cheval ou autre, qui puisse le joindre à la poursuite. Sa mise en train est plutôt lente, mais, à mesure que la course s'allonge, sa vigueur s'accroît merveilleusement et il court toujours plus longtemps et plus vite.

Il n'y a pas d'autre moyen de s'en emparer à la chasse [49 a] que celui-ci : quand ils conduisent leurs petits au pâturage, s'ils sont cernés par de nombreux cavaliers, ils se refusent à fuir en abandonnant leur progéniture et ils se battent à coups de corne, ruent, mordent, mettent à mal force chevaux et chasseurs ; eux-mêmes succombent sous les flèches et les javelots, car vous n'en pourriez capturer un vivant. La chair de cet animal est amère au point de n'être pas comestible ; on le chasse pour ses cornes et ses astragales[2].

Ctésias rapporte que dans l'Indus vit un reptile ayant l'aspect du ver qu'on voit communément se développer dans les figuiers, mais sa taille est de sept coudées, parfois plus, parfois moins ; quant à sa grosseur, un enfant de dix ans aurait peine, dit-on, à l'entourer de ses deux bras. Ces monstres ont deux défenses, une à chaque mâchoire, et tout ce qu'ils saisissent avec ces défenses, ils

1. Ἐγώ désigne, évidemment, Ctésias et non Photius.

2. Élien, *De nat. anim.*, IV, 52, décrit un animal « unicorne » assez différent de celui-ci. Aristote, *Hist. anim.*, II, 2, 9, et *De part. anim.*, III, 2, cite l'âne des Indes comme un des rares animaux à une seule corne et à sabot non fendu. Élien a retenu cette histoire de vases à boire faits avec la corne de cet animal et doués de vertus préservatrices. Philostrate, *Vie d'Apoll.*, III, 2 (repris par Photius au « codex » 241, p. 325 a 25-36), la connaît également, mais il la rejette comme une fable : en effet, les rois des Indes, bien qu'ils s'en servent pour boire, connaissent aussi la maladie et la mort.

πίωσιν ἢ οἶνον, ἢ ὕδωρ ἢ ἄλλο τι ἐκ τῶν ἐκπωμάτων.

Οἱ μὲν οὖν ἄλλοι ὄνοι καὶ ἥμεροι καὶ ἄγριοι καὶ τὰ ἄλλα μώνυχα θηρία πάντα ἀστραγάλους οὐδὲ χολὴν ἐπὶ τοῦ ἥπατος ἔχουσιν. Οὗτοι δὲ καὶ ἀστράγαλον ἔχουσι καὶ χολὴν ἐπὶ τοῦ ἥπατος · τὸν δὲ ἀστράγαλον, κάλλιστον ὧν ἐγὼ ἑώρακα, οἷόν περ βοὸς καὶ τὸ εἶδος καὶ τὸ μέγεθος · βαρὺς δ' ὡς μόλιβδος, τὴν δὲ χρόαν ὥσπερ κιννάβαρι καὶ διὰ βάθους. Ταχύτατον δέ ἐστι τὸ ζῷον τοῦτο καὶ ἀλκιμώτατον · οὐδὲν δὲ οὔτε ἵππος οὔτε ἄλλο τι διωκόμενον καταλαμβάνει. Ἄρχεται δὲ τρέχον βραδύτερον · ὅσον δ' ἂν πλέον χρόνον τρέχῃ, ἐντείνεται δαιμονίως, καὶ μᾶλλον καὶ θᾶσσον τρέχει.

Ἄλλως μὲν ἀθήρατόν ἐστι τὸ ζῷον τοῦτο · ὅταν δὲ τὰ τέκνα μικρὰ ὄντα [49 a] περιάγωσιν ἐπὶ τὴν βοτάνην, καὶ ὑπὸ ἱππείας πολλῆς περιληφθῶσιν, οὐ βούλονται φεύγειν καταλιπόντες τοὺς πώλους, ἀλλὰ μάχονται καὶ κέρατι καὶ λακτίσμασι καὶ δήγμασι, καὶ πολλοὺς καὶ ἵππους καὶ ἄνδρας ἀπολλύουσιν. Ἁλίσκονται δὲ καὶ αὐτοὶ τοξευόμενοι καὶ ἀκοντιζόμενοι · ζῶντα γὰρ οὐκ ἂν λάβοις. Τὰ δὲ κρέα, διὰ τὴν πικρότητα ἄβρωτά ἐστιν. Θηρεύεται δὲ τῶν κεράτων καὶ τῶν ἀστραγάλων ἕνεκεν.

Ὅτι ἐν τῷ ποταμῷ τῶν Ἰνδῶν σκώληξ γίνεται τὸ μὲν εἶδος οἷόν περ ἐν ταῖς συκαῖς εἴωθε γίνεσθαι, τὸ δὲ μῆκος πήχεις ζ', καὶ μείζους δὲ καὶ ἐλάττους, τὸ δὲ πάχος, δεκαετέα παῖδα μόλις φασί ταῖς χερσὶ περιλαβεῖν. Ἔχουσι δὲ ὀδόντας δύο, ἕνα ἄνω καὶ ἕνα κάτω, καὶ ὅ τι ἂν λάβωσι τοῖς ὀδοῦσι, κατεσθίουσι. Καὶ τὴν μὲν ἡμέραν ἐν τῇ ἰλύϊ τοῦ ποταμοῦ διαιτῶνται, τῇ δὲ

30 ἐκπωμάτων M *et post* A¹A² : πωμάτων A ‖ **32** *post* ἀστραγάλους *edd.* : οὐκ ἔχουσιν A³ *mg* ‖ **33** ἥπατος ἔχουσιν M : ἥπατος A ‖ οὗτοι A : αὐτοὶ M ‖ ἀστράγαλον ἔχουσι A : ἀστράγαλον M ‖ **34** ἥπατος A : ἥπατος ἔχουσι M ‖ **36** μόλιβδος M : μόλιμβδος A ‖ **41** μὲν A : μὲν οὖν M.

[49 a] **2** καταλιπόντες A¹ : καταλείποντες AM.

le dévorent. Le jour, ils vivent dans la vase du fleuve ; à la nuit, ils en sortent et celui qui rencontre à terre un bœuf ou un chameau et réussit à le mordre s'en saisit, l'entraîne au fleuve et le dévore tout entier à l'exception des intestins. On le capture à l'aide d'un énorme hameçon auquel on attache un chevreau ou un agneau et auquel on ajuste des chaînes de fer. Quand on l'a pris, on le suspend pendant trente jours en mettant sous lui des cuvelles et il s'écoule de son corps environ dix cotyles attiques de liquide. Après les trente jours, on jette la bête et on garde l'huile pour la porter au seul roi des Indes ; lui seul a le droit d'en posséder. Sur quoi qu'on répande cette huile, elle y met le feu et consume bois et êtres vivants ; on ne l'éteint qu'au moyen d'une grande quantité de boue épaisse[1].

Il dit que dans l'Inde poussent des arbres de la hauteur du cèdre ou du cyprès ; leurs feuilles ressemblent à celles des palmiers, mais sont un peu plus larges ; ils n'ont pas de fourches ; ils fleurissent comme le laurier mâle et ne portent pas de fruits. On appelle cet arbre en indien « carpios » et en grec « rose-myrrhe » ; il est rare. Il s'en écoule des gouttes d'huile qu'on essuie de l'arbre avec de la laine qu'on tord ensuite dans des vases de pierre. Cette huile tire sur le rouge et est un peu épaisse ; elle a un parfum des plus agréables qui se fait sentir, dit-on, jusqu'à cinq stades de distance. Seul le roi peut en acquérir, ainsi que ses proches. Le roi des Indes a coutume d'en envoyer au roi de Perse, et Ctésias prétend en avoir vu et avoir senti son parfum, un parfum dont nul mot ne [49 b] peut donner une idée et auquel rien n'est comparable.

Le fromage et le vin sont, dit-il, des plus agréables ; il prétend le savoir par expérience, en ayant goûté lui-même.

1. Élien, *De nat. anim.*, V, 3, nous fournit aussi une version de cette curiosité. Il y ajoute que l'huile tirée de cette espèce de serpent d'eau est utilisée par les armées perses dans des projectiles incendiaires. J'ai déjà cité ci-dessus (p. 141, note 1), à cause de son voisinage avec les arbres à parfum, le « ver » dont parle Philostrate et qui produit, lui aussi, de l'huile qui brûle tout.

νυκτὶ ἐξέρχονται, καὶ ἐάν τινι ἐντυχῇ ἐν τῇ γῇ βοΐ ἢ καμήλῳ καὶ δάκῃ, συλλαβὼν ἕλκει εἰς τὸν ποταμὸν καὶ πάντα κατεσθίει πλὴν τῆς κοιλίας. Ἀγρεύεται δὲ ἀγκίστρῳ μεγάλῳ, ἔριφον ἢ ἄρνα ἐνδησάντων καὶ ἁλύσεσι σιδηραῖς ἐναρμοσάντων. Ἀγρεύσαντες δὲ τριάκοντα ἡμέρας κρεμῶσιν αὐτὸν καὶ ἀγγεῖα ὑποτιθέασι, καὶ ῥεῖ ἐξ αὐτοῦ ὅσον δέκα κοτύλας ἀττικὰς τὸ πλῆθος. Ὅταν δὲ παρέλθωσιν αἱ τριάκοντα ἡμέραι, ἀπορρίπτουσι τὸν σκώληκα, καὶ τὸ ἔλαιον ἀσφαλισάμενοι, ἄγουσι τῷ βασιλεῖ μόνῳ τῶν Ἰνδῶν· ἄλλῳ δὲ οὐκ ἔξεστιν ἐξ αὐτοῦ ἔχειν. Τοῦτο τὸ ἔλαιον, ἐφ' ὃ ἂν ἐπιχυθῇ, ἀνάπτει καὶ καταφλέγει ξύλα καὶ ζῷα καὶ ἄλλως οὐ σβέννυται εἰ μὴ πηλῷ πολλῷ τε καὶ παχεῖ.

Ὅτι ἔστι δένδρα ἐν Ἰνδοῖς ὑψηλὰ ὥσπερ κέδρος ἢ κυπάριττος, τὰ δὲ φύλλα, ὥσπερ φοῖνιξ, ὀλίγον πλατύτερα· καὶ μασχαλίδας οὐκ ἔχει, ἀνθεῖ δὲ ὥσπερ ἡ ἄρσην δάφνη, καρπὸν δ' οὐκ ἔχει. Ὀνομάζεται δὲ ἰνδιστὶ μὲν κάρπιον, ἑλληνιστὶ δὲ μυρορόδα· ἔστι δὲ σπάνια. Ῥέουσι δὲ ἐξ αὐτοῦ ἐλαίου σταγόνες οὓς ἐρίῳ ἀναψῶντες ἀπὸ τοῦ δένδρου ἀποπιέζουσιν εἰς ἀλαβάστρους λιθίνους. Ἔστι δὲ τὸ μὲν χρῶμα ἀτρέμας ὑπέρυθρον καὶ ὑπόπαχυ· ὄζει δὲ πάντων ἥδιστον, ὄζειν δέ φασιν αὐτὸ καὶ ἐπὶ πέντε σταδίους· μόνῳ δὲ βασιλεῖ κτητόν ἐστι τοῦτο καὶ τοῖς συγγενέσιν αὐτοῦ. Καὶ ἔπεμψεν ὁ Ἰνδῶν τῷ Περσῶν βασιλεῖ, καί φησιν ἰδεῖν αὐτὸ [49 b] Κτησίας, καὶ ὀσφρανθῆναι ὀσμῆς οἵας οὔτε εἰπεῖν ἦν οὔτε εἰκάσαι.

Ὅτι τὸν τυρὸν καὶ τὸν οἶνον πάντων, φησί, γλυκύτατον, ὡς αὐτός, φησί, φαγὼν διὰ πείρας ἔμαθεν.

16 ἐάν τινι ἐντύχῃ A : τούτων ὃς ἂν ἐντύχῃ M ‖ **19** ἐνδησάντων A : ἐνδησάντων τῷ ἀγχίστρῳ M ‖ **26** ὃ M : ᾧ A ‖ **28** πηλῷ A^{1}M : πλῷ A ‖ **34** ἀναψῶντες A^{3} : ἀνατῶντες A ἀνάψαντες M ‖ **39** καὶ ἔπεμψεν A : ἔπεμψε δὲ ἐξ αὐτοῦ M ‖ **40** φησιν A : φασιν M.

[49 b] **1** Κτησίας A : Κτησίαν M ‖ **3** πάντων AM^{2} *s. v.* : *om.* M.

Il dit qu'il existe aux Indes une fontaine d'environ cinq brasses de pourtour et carrée : son eau est au creux d'un roc ; son niveau est à trois coudées plus bas que le bord et elle est profonde elle-même de trois brasses. Dans cette eau se baigne l'élite de la noblesse indienne, hommes, enfants et femmes ; ils sautent les pieds en avant et, à chaque plongeon, l'eau les rejette en l'air ; ce ne sont pas seulement les hommes qu'elle rejette, mais n'importe quel animal est rejeté sur la terre mort ou vif ; il en va ainsi, d'ailleurs, de tout ce qu'on y jette, sauf pour le fer, l'argent, l'or et le bronze que la fontaine laisse couler à pic. Cette eau est glacée et agréable à boire ; elle fait un grand bruit semblable à celui d'une eau qui déborde d'un chaudron en bouillant ; elle guérit la dartre blanche et la gale ; en indien, on l'appelle « balladè » et en grec « bienfaisante »[1].

Dans les montagnes de l'Inde où pousse leur roseau vivent des hommes qui sont bien trente mille. Leurs femmes n'enfantent qu'une fois de toute leur vie ; les enfants ont en naissant des dents très belles aux deux mâchoires ; cheveux et sourcils sont tout blancs à la naissance chez les filles comme chez les garçons ; jusqu'à trente ans, chacun de ces hommes est blanc de cheveux et de poil sur tout le corps ; à cet âge, ils commencent à foncer ; quand ils ont atteint soixante ans, on les voit devenus tout noirs de poil. Ces gens ont huit doigts à chaque main, huit orteils à chaque pied, hommes et femmes ; ils sont très belliqueux et le roi des Indiens a dans sa suite cinq mille archers et lanciers venus de chez

1. Antigone, *Hist. Mir.*, 165 (= Ctésias, fr. 80, Müller), reproduit les mêmes données. Cette curiosité est également signalée par Aristote, *De mirabilibus auscultationibus*, 122, et par Sotion, *Sur les lacs*, 3. Pline, *Hist. nat.*, XXXI, 26, connaît en Espagne deux sources voisines l'une de l'autre et dont l'une rejette tout, tandis que l'autre engloutit tout. Ctésias connaissait aussi une source qui noyait tout. Cf. Pline, *loc. cit.* ; Antigone, *op. cit.*, 161 ; Arrien, *L'Inde*, VI, 2 sqq. ; Diodore, II, 37. Ce dernier connaît, de son côté, l'existence d'une fontaine où vivaient des poissons noirs dont on ne pouvait manger sans en mourir. Cf. Antigone, *op. cit.*, 181 ; Pline, *op. cit.*, XXI, 2 ; Sénèque, *Quaest. nat.*, III, 29.

Ὅτι κρήνην ἐν Ἰνδοῖς φησιν, ὅσον πέντε ὀργυιῶν ἡ περίμετρος, τετράγωνος δέ· ἔστι δὲ τὸ ὕδωρ ἐν πέτρᾳ, βάθος δὲ εἶναι μέχρι τοῦ ὕδατος τριῶν πηχῶν, τὸ δὲ καθ' ὕδατος τριῶν ὀργυιῶν. Λούονται δὲ ἐν αὐτῷ οἱ ἐπισημότατοι τῶν Ἰνδῶν, καὶ ἄνδρες καὶ παῖδες καὶ γυναῖκες· κολυμβῶσι δὲ ἐπὶ πόδας ῥίπτοντες ἑαυτούς· ὅταν δὲ εἰσπηδῶσιν ἐκβάλλει αὐτοὺς τὸ ὕδωρ ἄνω· οὐκ ἀνθρώπους δὲ μόνον ἀναρρίπτει, ἀλλὰ καὶ ἄλλο ὅ τι ἂν ᾖ ζῷον ἐκρίπτει εἰς τὸ ξηρὸν καὶ ζῶν καὶ τεθνηκός, καὶ ἁπλῶς πάντα τὰ ἐμβαλλόμενα πλὴν σιδήρου καὶ ἀργύρου καὶ χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ· ταῦτα δὲ δέχεται κάτω. Ἔστι δὲ τὸ ὕδωρ πάνυ ψυχρὸν καὶ ἡδὺ πιεῖν· ψόφον δὲ παρέχει μέγαν, ὥσπερ ὕδωρ ζέον ἐκ λέβητος· καθαίρει δὲ τὸ ὕδωρ τοῦτο ἀλφοὺς καὶ ψωριῶντας, καλεῖται δὲ ἰνδιστὶ βαλλάδη, ἑλληνιστὶ δὲ ὠφελίμη.

Ἔστιν ἐν τοῖς ὄρεσι τοῖς ἰνδικοῖς, ὅπου ὁ κάλαμος αὐτῶν φύεται, ἄνθρωποι· τὸ πλῆθος αὐτῶν ἄχρι καὶ τριῶν μυριάδων. Τούτων αἱ γυναῖκες ἅπαξ τίκτουσιν ἐν τῷ βίῳ, καὶ τὰ τικτόμενα ὀδόντας ἔχει καὶ τὰ ἄνω καὶ τὰ κάτω πάνυ καλούς· καὶ τὰς τρίχας, τάς τε ἐν τῇ κεφαλῇ καὶ ταῖς ὀφρύσι, πολιὰς ἔχει πάντα ἐκ γενετῆς, καὶ τὰ θήλεα καὶ τὰ ἄρρενα· μέχρι μὲν οὖν τριάκοντα ἐτῶν, λευκὰς ἔχει ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων ἐκείνων τὰς τρίχας καθ' ὅλου τοῦ σώματος, ἄρχονται δὲ ἐκεῖθεν μελαίνεσθαι· ξ' δὲ ἐτῶν γενομένους, ἔστιν ἰδεῖν αὐτοὺς πάσας ἔχοντας μελαίνας. Ἔχουσι δὲ οὗτοι οἱ ἄνθρωποι ἀνὰ ὀκτὼ δακτύλους ἐφ' ἑκατέρᾳ χειρί, ὡσαύτως ἀνὰ ὀκτὼ καὶ ἐπὶ τοῖς ποσὶ καὶ ἄνδρες καὶ γυναῖκες ὡσαύτως· εἰσὶ δὲ σφόδρα πολεμισταί, καὶ βασιλεῖ τῶν Ἰνδῶν ἕπονται τοξόται τούτων πεντακισχίλιοι καὶ ἀκοντισταί.

13/14 ἐκρίπτει — τεθνηκός A[1] *mg* M : *om.* A || **14/15** σιδήρου — χαλκοῦ (καὶ χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ A[1] *s. v.*) A : σιδήρου καὶ χρυσοῦ καὶ χαλκοῦ καὶ ἀργύρου M || **24** τὰς τρίχας, τάς τε ἐν A : τρίχας ἔν τε M || **25** πολιὰς A : πεπολιωμένας M || **28** καθ' Bekker : καὶ A δι' M || **29** γενομένους A : γινομένους M.

eux[1]. Leurs oreilles, dit Ctésias, sont si grandes qu'ils en couvrent leurs épaules, leurs bras jusqu'au coude et leur dos et qu'elles-mêmes peuvent se joindre[2].

Tout en écrivant ces fables, Ctésias prétend raconter la stricte vérité ; il ajoute qu'il décrit ce qu'il a vu ou appris [50 a] de témoins oculaires et que, s'il a omis bien d'autres données, c'est pour ne pas avoir l'air de raconter des choses incroyables pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Ainsi finit cet ouvrage.

73.

Lu d'Héliodore[3] l'*Éthiopique*. L'ouvrage est un roman qui est d'un style approprié au sujet, car il est plein de simplicité et de douceur. Et des péripéties en cours ou attendues ou même inespérées émaillent le récit ainsi que des délivrances inattendues en plein malheur. Ses mots sont clairs et purs et si, en quelque endroit, ce qui est normal, il peut user en abondance de termes qui font figure, ceux-ci sont expressifs et présentent leur objet avec clarté. Les périodes sont normales avec une tendance à être un peu courtes tant elles sont ramassées. La construction et les autres éléments conviennent au récit.

Il tisse l'aventure amoureuse d'un homme et d'une femme, tout en nous mettant sous les yeux le spectacle d'une chasteté voulue et strictement observée*. Le sujet de son roman, c'est le chaste amour réciproque de Théagène et de Chariclée, leur course errante, leurs diverses captures et leur observance de la chasteté. Voici donc rapportés leurs noms et, en résumé, leurs épreuves et leurs actions*.

Une fête a lieu à Athènes ; Chariclée y paraît en prêtresse et Théagène en coureur du stade. Leur amour réci-

1. Cf. Tzetzès, *Chiliades*, VII, 639 (= Ctésias, fr. 84, Müller).
2. Pline, *Hist. nat.*, VII, 2, et IV, 13 ; Strabon, XV, 1, 57, parlent de la peuplade des ἐνωτοκοιτοί « qui se couchent dans leurs oreilles ».
3. Ce romancier vivait au IIIe siècle p. C. L'œuvre nous est conservée sous le titre *Les Éthiopiques*, *Théagène et Chariclée*, éd. Rattenbury, Lumb et Maillon, Paris, Les Belles-Lettres, 1935-1943, 3 vol.

Τὰ δὲ ὦτά φησι τηλικαῦτα ἔχειν ὥστε τοὺς βραχίονας αὐτῶν ὑπ' αὐτῶν καλύπτεσθαι μέχρι τῶν ἀγκώνων, καὶ ὄπισθεν τὸν νῶτον ὑπ' αὐτὰ συγκαλύπτειν· τὸ δὲ οὖς τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου θιγγάνει.

Ταῦτα γράφων καὶ μυθολογῶν Κτησίας λέγει τὰ ληθέστατα γράφειν, ἐπάγων ὡς τὰ μὲν αὐτὸς ἰδὼν γρά- [50 a] φει, τὰ δὲ παρ' αὐτῶν μαθὼν τῶν ἰδόντων, πολλὰ δὲ τούτων καὶ ἄλλα θαυμασιώτερα παραλιπεῖν διὰ τὸ μὴ δόξαι τοῖς μὴ τεθεαμένοις ἄπιστα συγγράφειν. Ἐν οἷς καὶ ταῦτα.

73

Ἀνεγνώσθη Ἡλιοδώρου Αἰθιοπικόν. Ἔστι δὲ τὸ σύνταγμα δραματικόν, φράσει δὲ πρεπούσῃ τῇ ὑποθέσει κέχρηται· καὶ γὰρ ἀφελείᾳ καὶ γλυκύτητι πλεονάζει. Καὶ πάθεσι δὲ τὰ μὲν παροῦσι τὰ δὲ ἐλπιζομένοις, τὰ δὲ καὶ ἀνελπίστοις διαποικίλλεται ἡ διήγησις, καὶ παραδόξοις ἐκ συμφορῶν σωτηρίαις, λέξεσί τε εὐσήμοις καὶ καθαραῖς. Καὶ εἴ που, ὡς εἰκός, καὶ ταῖς εἰς τροπὴν κλινούσαις ἀποχρήσαιτο, εὔσημοί τέ εἰσι καὶ ἐναργῶς παριστῶσαι τὸ προκείμενον. Περίοδοι σύμμετροι καὶ πρὸς τὸ βραχύτερον οἷα δὴ συστελλόμεναι. Καὶ ἡ συνθήκη δὲ καὶ τἆλλα τῷ λόγῳ ἀνάλογα.

Ἔρωτα μὲν ἀνδρὸς ὑφαίνει καὶ γυναικός, σωφροσύνης δὲ δείκνυσι πόθον καὶ φυλακὴν ἀκριβῆ. Καὶ ἔστιν αὐτῷ ἡ τοῦ δράματος ὑπόθεσις Χαρίκλεια καὶ Θεαγένης σώφρονες ἀλλήλων ἐρασταί, καὶ πλάνη τούτων καὶ αἰχμαλωσία παντοδαπὴ καὶ φυλακὴ τῆς σωφροσύνης. Τὰ δὲ ἐμφερόμενα ὀνόματα καὶ ὡς ἐν κεφαλαίῳ τὰ

35 ὥστε A : ὡς M ‖ **37** ὑπ' αὐτὰ A[1] : ἐπ' αὐτὰ A *ut vid.* ἅπαντα M.
[50 a] **1** ἰδόντων A : εἰδότων M ‖ **3** τεθεαμένοις A : ταῦτα θεασαμένοις M ‖ **2/3** ἐν — ταῦτα A : *om.* M ‖ **10** τὰ δὲ καὶ A : τὰ δὲ M ‖ **10** παραδόξοις A : παραδόξοις δὲ M ‖ **15** πρὸς A : εἰς M ‖ οἷα δὴ A : *om.* M.

proque naît dès qu'ils se voient ; et Chariclée tombe malade d'amour ; elle se laisse enlever de chez Chariclès, qui passait pour son père ; c'était Théagène le ravisseur, avec l'entremise de Calasiris[1].

Ils fuient en bateau et débarquent à Zacynthe ; le capitaine du bateau s'éprend de Chariclée et une fausse promesse de mariage est faite par Calasiris. On héberge sur le rivage les compagnons de Chariclée ; par le pêcheur qui les a reçus, il leur est révélé que Trachinus, le chef des brigands, projette d'enlever la jeune fille ; à cette nouvelle, Calasiris et les compagnons de Chariclée embarquent[2].

Trachinus les poursuit et capture leur bateau. Trachinus tombe amoureux et Chariclée feint d'agréer ses sentiments ; elle est réclamée par Théagène, qui se dit son frère, et par Calasiris, qui se dit son père. Leur requête réussit ; il y a une tempête en mer et ils échappent au naufrage ; [50 b] ils abordent dans quelque région d'Égypte et Trachinus pense à nouveau à son mariage avec Chariclée et Calasiris, son soi-disant père, le lui promet ; on l'abuse en donnant un repas de noces. Pélor, instigué par Calasiris, tombe amoureux et une querelle éclate entre Trachinus et Pélor pour Chariclée ; finalement, les brigands s'entretuent et périssent l'un par l'autre et Chariclée aide à leur perte à coups de flèches[3] ; lamentations de Chariclée sur Théagène blessé et gisant[4].

Nouvelle attaque par d'autres brigands ; eux aussi, devant Chariclée, sont saisis d'étonnement ; on s'empare d'elle et de Théagène pour les mener chez Thyamis[5], qui commandait aux « pâtres-brigands »[6] (car tel était le nom

1. Dans l'original, ceci se trouve en III, 3-19, et en IV dans le récit que Calasiris fait à Cnémon des aventures qui l'ont amené en Afrique.
2. C'est la suite du récit de Calasiris, V, 17-22.
3. Héliodore, V, 22-33.
4. Le roman s'ouvre sur le tableau des suites de cette bataille entre les brigands. Au milieu des traces de ce carnage, l'auteur montre Chariclée guettant les progrès de Théagène blessé qui se ranime : I, 1-2.
5. I, 3-4. Dans le roman, la troupe de brigands qui surprend Théagène et Chariclée est commandée par Thyamis en personne.
6. Ce nom n'est pas dans le roman, mais chez Strabon, XVII, 1, 18 sqq.

πάθη καὶ αἱ πράξεις. Ἑορτὴ Ἀθηναίων καὶ Χαρίκλεια ἱερατεύουσα καὶ Θεαγένης σταδιοδρόμος, καὶ πρὸς ἀλλήλους ἔρως ἀπὸ τῆς ὄψεως, καὶ νόσος Χαρικλείας ἀπὸ τοῦ ἔρωτος, καὶ ἁρπαγὴ ταύτης ἑκούσης ἀπὸ Χαρικλέους, ὃς ἐνομίζετο αὐτῇ πατήρ. Θεαγένης δ' ἦν ὁ ἡρπακὼς διὰ Καλασίριδος.

Ἀπόπλους καὶ κατάπλους ἐπὶ Ζάκυνθον, καὶ ἔρως τοῦ ναυάρχου πρὸς Χαρίκλειαν, καὶ πεπλασμένη παρὰ Καλασίριδος τοῦ γάμου ὑπόσχεσις, καὶ κατάλυσις παρὰ τὸν αἰγιαλὸν τῶν περὶ Χαρίκλειαν, καὶ μήνυσις παρὰ τοῦ ὑποδεξαμένου ἁλιέως ὅτι Τραχινὸς ὁ λῄσταρχος ἁρπαγὴν τῆς κόρης βουλεύεται, καὶ ἀπόπλους διὰ τοῦτο Καλασίριδος καὶ τῶν περὶ Χαρίκλειαν, καὶ ἐπιδίωξις Τραχινοῦ, καὶ κατάληψις τῆς νεώς, καὶ ἔρως Τραχινοῦ, καὶ ὑπόκρισις εἰς συγκατάθεσιν Χαρικλείας, καὶ ἐξαίτησις Θεαγένους ὡς ἀδελφοῦ, ὡς δὲ πατρὸς Καλασίριδος, καὶ ἐκπλήρωσις τῆς αἰτήσεως, καὶ τρικυμία θαλάσσης, καὶ διαφυγὴ ναυαγίων [50 b] καὶ προσόρμησις μέρεσί τισι τῆς Αἰγύπτου, καὶ Τραχινὸς τοῦ γάμου Χαρικλείας μιμνῃσκόμενος, καὶ Καλάσιρις ὁ δῆθεν πατὴρ ὑπισχνούμενος, καὶ ἀπάτη, καὶ γαμήλιος εὐωχία, καὶ Πέλωρος ἔρως Καλασίριδος παροτρύνοντος, καὶ ἔρις Τραχινοῦ καὶ Πέλωρος περὶ Χαρικλείας, καὶ τέλος σφαγὴ καὶ ἀπώλεια παρ' ἀλλήλων τῶν λῃστῶν συνεργούσης καὶ Χαρικλείας τῇ ἐκείνων ἀπωλείᾳ τοῖς τοξεύμασι, καὶ θρῆνος Χαρικλείας ἐπὶ Θεαγένην τραύμασι κείμενον.

Λῃστῶν πάλιν ἄλλων ἔφοδος, καὶ τούτων ἐπὶ Χαρικλείᾳ ἔκπληξις, εἶτα σύλληψις αὐτῆς καὶ Θεαγένους, καὶ ἀπαγωγὴ πρὸς Θύαμιν, ὃς ἐπῆρχε τῶν βουκόλων λῃστῶν· τοῦτο γὰρ αὐτοῖς ὄνομα, ὅσοι τὴν

28, 30 Καλασίριδος A¹M : Κλασίριδος A || 32 παρὰ AM² *mg* : *om.* M.
[50 b] 4 Καλασίριδος M *et alibi* A : Καλασίριος *hic* A.

de ceux qui habitaient l'île). Thyamis, à son tour, s'éprend de Chariclée[1] et Théagène passe pour son frère. Une attaque surprend les pâtres; il y a bataille et ils sont massacrés; fuite de Thyamis et fuite d'Hermouthis[2].

Épisode de Cnémon et Théagène. Chariclée est dans la grotte et Thisbé a été égorgée à l'entrée de la caverne, où elle gît morte. Et Théagène, s'imaginant que c'est Chariclée, tombe dans une douleur insupportable jusqu'au moment où, de l'intérieur de la grotte, Chariclée se met à crier. On est dans le mystère quant au meurtre de Thisbé et Hermouthis se lamente sur elle[3]; départ de Cnémon et d'Hermouthis et, par un autre chemin, de Théagène et de Chariclée; Cnémon se sépare d'Hermouthis[4]. Rencontre de Calasiris et de Cnémon, qui se racontent leurs aventures respectives. Cnémon parle de Thisbé et de Démainétè, sa marâtre, de son bannissement et de ses autres infortunes. Calasiris parle de Chariclès, de Chariclée et de Théagène et se lamente à leur sujet*; ensuite, Cnémon lui annonce cette bonne nouvelle que Chariclée est sauve et Théagène aussi et il lui dit que Thyamis l'avait gardé lui-même prisonnier en même temps qu'eux.

Nausiclès, chez qui Calasiris vivait, lui aussi, amène Chariclée sous le nom de Thisbé et, à cause de Thisbé, le trouble gagne Cnémon, car il la savait morte, et il se réjouit à cause de Chariclée. On recherche une première fois Théagène et on célèbre les noces de Cnémon et de Nausiclée; Calasiris et Chariclée partent à la recherche de Théagène[5]. On trouve une vieille en train de se lamenter sur son fils mort à la guerre et d'interroger avec des
[51 a] rites de sorcellerie le cadavre de son enfant. Chari-

1. Héliodore, I, 20. Thyamis explique qu'il veut épouser Chariclée non par passion, mais pour se faire une postérité.

2. Cf. I, 27-33. Mais, dans le roman, Thyamis est capturé et l'écuyer s'appelle Thermouthis.

3. Cnémon est un prisonnier grec qui avait fui son pays à la suite d'aventures fort semblables à celles d'Hippolyte, et Thisbé est une esclave qui a été mêlée, en Grèce, à ces événements. Cf. I, 9-17. Thyamis, au moment d'une attaque, a caché Chariclée dans une caverne (I, 18-29) et il y est venu pendant le combat pour la tuer, mais il a tué Thisbé (I, 30-31).

4. II, 18, 3 et 19, 6-7.

5. Il était prisonnier des soldats qui avaient vendu Chariclée (V, 9).

νῆσον ᾤκουν. Ἐρᾷ πάλιν Θύαμις Χαρικλείας, καὶ ὁ Θεαγένης εἰς ἀδελφὸν ὀνομάζεται. Ἐπιδρομὴ κατὰ τῶν βουκόλων καὶ πόλεμος, καὶ σφαγὴ τῶν βουκόλων, καὶ φυγὴ Θυάμιδος, καὶ φυγὴ Ἑρμούθιος.

Κνήμων καὶ Θεαγένης· καὶ ἐν τῷ σπηλαίῳ Χαρίκλεια, καὶ Θίσβη κατὰ τὰς εἰσόδους τοῦ σπηλαίου ἐσφαγμένη καὶ κειμένη νεκρά, καὶ Θεαγένους ὡς ἐπὶ Χαρικλείᾳ πένθος ἀφόρητον, ἕως ἔνδοθεν Χαρίκλεια ἀνεβόησε. Καὶ ἀπορία ἐπὶ τῆς Θίσβης τῇ σφαγῇ, καὶ Ἕρμουθις ἐπ' αὐτῇ ὀδυρόμενος. Καὶ ἀποπορεία Κνήμωνος καὶ Ἑρμούθιος, καὶ δι' ἑτέρας Χαρικλείας καὶ Θεαγένους, καὶ Κνήμων ἀπολιμπάνων Ἕρμουθιν. Καὶ συνάντησις Καλασίριδος καὶ Κνήμωνος, καὶ διήγησις τῶν συμπεσόντων ἀλλήλοις, Κνήμων μὲν περὶ Θίσβης καὶ Δημαινέτης τῆς μητρυιᾶς καὶ τοῦ ἐξοστρακισμοῦ καὶ τῆς ἄλλης δυστυχίας, Καλάσιρις δὲ περὶ Χαρικλέους καὶ περὶ Χαρικλείας καὶ Θεαγένους, καὶ θρῆνος ἐπὶ τούτοις. Εἶτα Κνήμων εὐαγγελιζόμενος ὅτι σῴζοιτο Χαρίκλεια καὶ Θεαγένης, καὶ ὅτι Θύαμις αὐτόν τε κἀκείνους εἶχε.

Ναυσικλῆς ἄγων Χαρίκλειαν, παρ' ᾧ καὶ Καλάσιρις ᾤκει, ἐν ὀνόματι Θίσβης· καὶ ταραχὴ διὰ Θίσβην Κνήμωνος (ᾔδει γὰρ αὐτὴν τεθνηκυῖαν) καὶ χαρὰ ἐπὶ Χαρίκλειαν. Ἐπιζήτησις πρώτη Θεαγένους καὶ γάμος Κνήμωνος καὶ Ναυσικλείας. Καὶ ἀποδημία Καλασίριδος σὺν Χαρικλείᾳ ἐπὶ τὴν Θεαγένους ζήτησιν. Καὶ γραῦς καταλαμβανομένη ἐπὶ παιδὶ κατὰ πόλεμον πεσόντι κωκύουσα καὶ μαγγανείαις τὸν τοῦ παιδὸς ἐπερωτῶσα νεκρόν. Καὶ Χαρίκλεια
[51 a] καὶ Καλάσιρις ὁρῶντες τὰ ποιούμενα. Ἐρώτησις

13 ὁ A : *om.* M || **16/17** Κνήμων καὶ Θεαγένης A : Κνήμωνος καὶ Θεαγένους M || **18** καὶ A : *om.* M || **19** ὡς M : *del.* Ax || **24, 36** Καλασίριδος M : Καλασίριος A || **38** παιδὶ A1 : παιδίῳ AM || [50 b] **39**/[51 a] **2** καὶ — νεκρόν A1 *mg* M : *om.* A.

clée et Calasiris sont témoins de la scène. De nouvelles questions sont adressées au mort avec violence pour savoir si l'autre fils est sauf. Le mort maudit sa mère pour ses violences et pratiques impies : son autre fils sera tué et elle-même avant lui en punition de l'impiété commise envers le mort ; la vieille se tue en tombant par mégarde sur un morceau de bois[1].

Thyamis et Théagène et toute la bande des brigands vont vers une ville d'Égypte, Memphis, pour réclamer le sacerdoce qu'occupait, après l'avoir enlevé à Thyamis, son frère cadet Pétosiris[2]. Du désordre s'élève autour de la ville ; Arsacè, qui y commandait, entreprend de mettre une fin au conflit ; elle ordonne un combat singulier aux deux frères et décide d'attribuer le sacerdoce au vainqueur. Les deux frères se battent, malgré Pétosiris, car il n'avait aucune expérience guerrière, tandis que Thyamis en avait une très grande. Aussi met-il son frère en fuite ; celui-ci jette tout et se sauve, poursuivi par Thyamis ; ils contournent plusieurs fois la ville dans leur course ; Théagène suit Thyamis et, dès qu'elle l'a vu, Arsacè, la femme d'Oroondatès, s'éprend de lui[3]. Surviennent Calasiris et Chariclée, et lui, voyant ses fils occupés à s'entretuer (car Thyamis et Pétosiris étaient les enfants de Calasiris), s'élance, s'écrie ; il pare à grand'peine le coup mortel, car ses fils le reconnaissent malaisément. Et Chariclée retrouve par hasard Théagène ; la guerre prend fin, Thyamis reçoit le sacerdoce de son père qui lui-même meurt*.

Une nouvelle embûche est suscitée aux jeunes Théagène et Chariclée par Arsacè ; Cybèle, sa suivante, lui apporte en tout une aide empressée. On les fait venir chez Arsacè, dont l'amour pour Théagène ne supporte aucune retenue ; on épuise toutes les machinations, tous les moyens pour nuire ou pour plaire ; Cybèle s'attaque à

1. Cf. VI, 12-15.
2. Les éditeurs d'Héliodore (t. I, p. 30, note 2) se demandent si on ne peut voir dans l'aventure de ce prêtre exilé et devenu brigand un lointain souvenir des luttes intestines que connut la Haute-Égypte.
3. Les méfaits de cette reine licencieuse sont rapportés en VII, 2-3 ; IV, 2 ; VI, 1 et VII, 9-29.

πάλιν βιαία πρὸς τὸν νεκρόν, εἰ περισωθείη αὐτῇ ὁ ἕτερος υἱός. Καὶ ἀρὰ κατὰ τῆς μητρὸς ὅτι βιάζεται καὶ ὅτι πράττει ἀθέμιτα καὶ ὅτι καὶ ὁ ἕτερος υἱὸς σφαγήσεται, αὐτὴ δὲ πρὸ ἐκείνου ἀνθ' ὧν ἀθέμιτα εἰς τὸν νεκρὸν ἔδρασε. Καὶ σφαγὴ τῆς γραός, κλάσματι δορατίου ἀκούσης περιπεσούσης.

Θύαμις καὶ Θεαγένης καὶ τὸ ἄλλο ληστρικὸν σύνταγμα ἐπὶ πόλιν Αἰγυπτίων Μέμφιν, ἐπὶ ἀναζητήσει τῆς ἱερωσύνης, ἣν αὐτὸν ἀφελὼν ὁ νεώτερος εἶχεν ἀδελφὸς Πετόσιρις· καὶ θόρυβος περὶ τὴν πόλιν. Καὶ Ἀρσάκη προκαθημένη καὶ παύειν ἐπιχειροῦσα τὸν πόλεμον, καὶ μονομαχεῖν ἀλλήλοιν τοῖν ἀδελφοῖν ἐπιτρέπουσα, καὶ τῷ νικῶντι τὴν ἱερωσύνην ἁρμόζειν δικάζουσα. Μάχη τῶν ἀδελφῶν καὶ ἄκοντος Πετοσίριος· ἄπειρος γὰρ οὗτος ἦν τοῦ πολέμου, Θύαμις δὲ ἐγεγόνει ἐμπειρότατος. Διὸ καὶ τρέπεται τὸν ἀδελφόν· ὁ δὲ πάντα ῥίψας φεύγει, καὶ ἐπιδιώκει Θύαμις, καὶ κυκλοῦται πολλάκις ἡ πόλις ὑπὸ τοῦ δρόμου. Καὶ παρέπεται Θεαγένης Θυάμιδι, καὶ ἐρᾷ τοῦτον ἰδοῦσα Ἀρσάκη ἡ Ὀροονδάτου γυνή. Καὶ καταλαμβάνει Καλάσιρις καὶ Χαρίκλεια. Καὶ ὁ μὲν ἰδὼν τοὺς παῖδας κατ' ἀλλήλων φονῶντας (παῖδες γὰρ Καλασίριδι Θύαμις καὶ Πετόσιρις) προστρέχει, ἀναβοᾷ, μόλις ἐπέσχε τὸν θάνατον, μόλις τῶν παίδων αὐτὸν ἐπεγνωκότων, ἡ δὲ Χαρίκλεια ἐπιπίπτει Θεαγένει. Καὶ τοῦ πολέμου συσταλέντος δέχεται Θύαμις τὴν ἱερωσύνην παρὰ πατρός, αὐτὸς δὲ τελευτᾷ.

Ἄλλη πάλιν ἐπιβουλὴ Ἀρσάκης κατὰ τῶν νεανιῶν Θεαγένους καὶ Χαρικλείας, καὶ Κυβέλης τῆς θεραπαινίδος αὐτῆς πρόθυμος εἰς πάντα ὑπουργία, καὶ πρόσκλησις αὐτῶν ἐπὶ τὴν οἰκίαν Ἀρσάκης, καὶ ἔρως αὐτῆς πρὸς Θεαγένην ἀκατάσχετος, καὶ μηχαναὶ πᾶσαι καὶ μέθοδοι κακώσεών τε καὶ θεραπειῶν, καὶ ἐπιβουλὴ Κυβέλης

[51 a] 4 καὶ ὅτι καὶ A : καὶ ὅτι M || 22 Καλασίριδι AM : Καλασίριδος A² || 25 συσταλέντος A : συστάντος M.

Chariclée par le poison ; Chariclée est sauvée et Cybèle est assassinée par les moyens qu'elle avait essayés pour tuer[1]. On torture et on maltraite Chariclée et Théagène parce que celui-ci ne se rend pas à l'amour d'Arsacè. Chariclée est condamnée au bûcher mais le feu est éteint par la pierre « pantarbè »[2] et Chariclée est enfin délivrée. Arsacè en colère prépare pour le lendemain le trépas de Chariclée.

On éloigne Oroondatès, mari d'Arsacè ; il enlève de nuit les jeunes gens[3] ; c'est, en effet, l'ordre qu'il donna quand [51 b] le fils de Cybèle, qui avait échoué dans son dessein d'épouser Chariclée, vint trouver son maître et lui dévoila tout ce qu'avait fait Arsacè.

Attaque des Éthiopiens[4] ; Théagène et Chariclée sont enlevés et envoyés chez Hydaspès, roi des Éthiopiens. Ils sont voués à être sacrifiés, elle à la Lune, lui au Soleil. On célèbre des jeux et des sacrifices en présence de Sisimithrès, le premier des Gymnosophistes[5]. Théagène et Chariclée eux-mêmes y assistent, ainsi que Persinè, l'épouse du roi. Chariclée demande à plaider sa cause devant Hydaspès ; elle plaide et Sisimithrès juge ; des témoignages prouvent que Chariclée est la fille d'Hydaspès et de Persinè ; Hydaspès est difficile à convaincre[6] ; néanmoins, même dans ces conditions, il allait les conduire au sacrifice pour faire honneur à la coutume ancestrale, mais le peuple s'y opposa[7]. Chariclée est libre et tous se réjouissent de sa libération. Mais voici encore une autre épreuve pour Chariclée : Théagène est toujours aux fers et voué au sacrifice ; pour lui, elle tient force discours divers à son père, qui refuse la grâce de Théagène[8]. Tour-

1. Elle est empoisonnée avec le breuvage destiné à Chariclée (VIII, 7, 7).
2. Cf. VIII, 11, 8. On a déjà rencontré la mention de cette pierre merveilleuse dans le sommaire de Ctésias (« codex » 72).
3. VIII, 12, 2.
4. Tout le livre IX est consacré aux conquêtes de leur roi, Hydaspès.
5. Les Gymnosophistes sont ici les conseillers du roi (X, 2, 1) et Sisimithrès est leur président (X, 4, 2 ; X, 11, 1).
6. Cf. X, 10-16, 2.
7. Cf. X, 16, 4-17.
8. Cf. X, 18-22.

διὰ φαρμάκου κατὰ Χαρικλείας. Σωτηρία Χαρικλείας καὶ ἀναίρεσις δι' ὧν ἀναιρεῖν ἐμελέτησε Κυβέλης. Στρέβλωσις καὶ κάκωσις Χαρικλείας καὶ Θεαγένους, ὅτι μὴ συντίθεται πρὸς τὸν Ἀρσάκης ἔρωτα ὁ Θεαγένης· καὶ Χαρικλείας εἰς πῦρ καταδίκη, καὶ τοῦ πυρὸς διὰ τῆς παντάρβης τοῦ λίθου κατάσβεσις, καὶ τῆς Χαρικλείας τέως ἄφεσις, καὶ Ἀρσάκη μαινομένη καὶ θάνατον ἐς αὔριον Χαρικλείᾳ εὐτρεπίζουσα.

Ἀποστολὴ Ὀροονδάτου τοῦ τῆς Ἀρσάκης ἀνδρός, καὶ ἀνάληψις διὰ τῆς νυκτὸς τῶν νεανιῶν· τοῦτο γὰρ προσετέ- [51 b] τακτο, ἐπεὶ ὁ παῖς τῆς Κυβέλης, ἀποτυχὼν τοῦ πρὸς Χαρίκλειαν γάμου, πάντα ὅσα τῇ Ἀρσάκῃ διεπέπρακτο, πρὸς τὸν δεσπότην ἀπάρας ἀπήγγειλεν.

Ἐπίθεσις τῶν Αἰθιόπων, καὶ ἁρπαγὴ Θεαγένους καὶ Χαρικλείας, καὶ πρὸς Ὑδάσπην τὸν βασιλέα τῶν Αἰθιόπων ἀπαγωγή. Εἶτα ἀφιέρωσις τούτων εἰς τὸ τυθῆναι, τὴν μὲν τῇ σελήνῃ, τὸν δὲ τῷ ἡλίῳ. Εἶτα ἀγῶνες καὶ θυσίαι, καὶ Σισιμίθρου τοῦ πρώτου τῶν γυμνοσοφιστῶν καὶ αὐτῶν παρουσία, καὶ Περσίνης τῆς γυναικὸς τοῦ βασιλέως. Καὶ αἴτησις Χαρικλείας ἵνα δικαιολογηθῇ Ὑδάσπῃ, καὶ δικαιολογία, καὶ κρίσις Σισιμίθρου καὶ μαρτυρία ὅτι Χαρίκλεια παῖς εἴη Ὑδάσπου καὶ Περσίνης. Πείθεται μόλις Ὑδάσπης. Ἀλλὰ καὶ οὕτως ἄγειν ἔμελλεν εἰς θυσίαν, τιμῶν τὸν πάτριον νόμον. Ὁ δὲ δῆμος ἀπηγόρευε, καὶ ἀφιέται Χαρίκλεια, καὶ χαρὰ πάντων ἐπὶ τῇ ἀφέσει. Ἀγὼν πάλιν ἄλλος Χαρικλείᾳ, Θεαγένης ἔτι δέσμιος ἐπὶ τῇ θυσίᾳ, καὶ λόγοι περὶ αὐτοῦ πρὸς τὸν πατέρα πολλοὶ καὶ ποικίλοι, τοῦ δὲ πατρὸς ἀπόνευσις ἐπὶ τῇ ἀθωώσει Θεαγένους, καὶ ἀδημονία Χαρικλείας, καὶ πρὸς

[51 b] 1 τῆς Κυβέλης A : *om.* M ‖ 2 διεπέπρακτο *ego* : διαπέπρακτο *codd.* ‖ 5 Αἰθιόπων A²M : αἰπιόπων A *ut vid.* ‖ 6 εἶτα ἀφιέρωσις A² : εἶτ' ἀφιέρωσις M εἶτα ἐφιέρωσις *fort.* A ‖ 17 περὶ — πατέρα A : πρὸς τὸν πατέρα περὶ αὐτοῦ M.

ment de Chariclée, qui raconte à sa mère tout ce qui leur est arrivé à elle et à Théagène[1].

Exploit de Théagène contre un taureau[2]; le peuple en est charmé; autre exploit dans la lutte contre le plus grand des Éthiopiens, où il l'emporte brillamment, et le peuple applaudit, mais Théagène est encore conduit au supplice même après ses triomphes[3].

Chariclès, venu d'Athènes, paraît au stade même et réclame au roi celle qu'il croit sa fille et le roi accepte de la lui donner à condition qu'il la trouve lui-même; et Chariclès ne la trouvait pas, mais il se saisit de Théagène, qu'il injurie en criant : « C'est lui qui a enlevé ma fille d'Athènes ». On juge et, finalement, Théagène est aussi gracié par le verdict de Sisimithrès, qui a décidé qu'il n'y aura plus de sacrifice avec mort d'homme[4].

C'est grande joie et liesse pour tous. Et Théagène et Chariclée, après mille dangers, se retrouvent tous deux; ils reçoivent des sacerdoces, succédant, elle à sa mère, lui à son beau-père; ils sacrifient et se préparent au mariage[5].

Tel est le récit de ce Phénicien d'Émèse, Héliodore, fils de Théodose, et c'est ainsi qu'il se termine[6]. Cet Héliodore accéda plus tard, dit-on, à la dignité épiscopale*.

[52 a] 74.

Lu de Thémistius[7] des *Discours politiques*. Ils sont trente-six et, parmi eux, ceux adressés à l'empereur Cons-

1. Elle supplie sa mère de l'aider à sauver Théagène. X, 28, 2-29.
2. Le héros capture et dompte un des taureaux du sacrifice qui s'était échappé. X, 28 et 30.
3. X, 30, 7-33.
4. On peut lire les faits condensés dans cette partie du sommaire en X, 34-39.
5. Le dénouement est raconté en X, 40-41.
6. Le sommaire de Photius, en fin de compte, n'est pas tout à fait clair, mais le roman qu'il résume ne l'est pas davantage.
7. Orateur et érudit célèbre du IVe siècle p. C., auteur de trente-six discours, dont trente-quatre sont conservés (éd. G. Dindorf, Leipzig, 1832) et d'études sur Aristote que nous avons en grande partie (éd. Spengel, Leipzig, Teubner, 1886) et sur Platon qui sont perdues.

τὴν μητέρα ἐξαγόρευσις πάντων ὅσα αὐτῇ συνηνέχθη καὶ Θεαγένει.

Καὶ ἀριστεία Θεαγένους ἐπὶ τῷ ταύρῳ, καὶ τοῦ δήμου τέρψις. Ἔτι ἀριστεία ἐν τῇ πρὸς τὸν Αἰθίοπα τὸν μέγιστον πάλῃ, καὶ νίκη λαμπρά, καὶ κρότος τοῦ δήμου· ἀλλ' ἔτι πρὸς τὴν θυσίαν καὶ μετὰ τοὺς στεφάνους Θεαγένης ἀγόμενος.

Χαρικλῆς ἀπὸ Ἀθηνῶν πρὸς αὐτὸ τὸ στάδιον ἐφιστάμενος, καὶ τὸν βασιλέα τὴν νομιζομένην αὐτῷ θυγατέρα αἰτούμενος. Καὶ συγκατάθεσις βασιλέως διδόναι, ἂν αὐτὸς εὕρῃ· ὁ δὲ οὐχ ηὕρισκεν. Ἁρπαγή τε ὑπ' αὐτοῦ καὶ συρμὸς Θεαγένους, καὶ βοὴ ὡς οὗτός ἐστιν ὁ τὴν ἐμὴν ἁρπάσας ἐξ Ἀθηνῶν θυγατέρα, καὶ κρίσις, καὶ τέλος ἀθώωσις καὶ Θεαγένους Σισιμίθρου ἐπικρίναντος καὶ μηκέτι τὴν ἐπ' ἀνθρώπων ὀλέθρῳ θυσίαν γίνεσθαι διατυπώσαντος.

Εὐφροσύνη ἁπάντων καὶ θυμηδία πολλή, καὶ Θεαγένης καὶ Χαρίκλεια μετὰ μυρίους κινδύνους ἀλλήλους ἀπολαμβάνοντες, καὶ τὰς ἱερωσύνας ἡ μὲν παρὰ τῆς μητρὸς ὁ δὲ παρὰ τοῦ κηδεστοῦ ἐκδεχόμενοι, καὶ θύοντες, καὶ πρὸς τοὺς γάμους εὐτρεπιζόμενοι.

Ταῦτα δὲ συνέγραψε Φοῖνιξ ἀνὴρ Ἐμισηνὸς Θεοδοσίου παῖς Ἡλιόδωρος· ἐν οἷς καὶ τὸ τέλος. Τοῦτον δὲ καὶ ἐπισκοπικοῦ τυχεῖν ἀξιώματος ὕστερόν φασιν.

[52 a] 74

Ἀνεγνώσθη Θεμιστίου λόγοι πολιτικοὶ λϛ', ὧν εἰσι καὶ οἱ πρὸς Κωνστάντιον τὸν βασιλέα καὶ εἰς

26 ἐφιστάμενος A : ἀφιστάμενος M ‖ 29 ὑπ' A : *om.* M ‖ 34 Θεαγένης καὶ Χαρίκλεια A : Χαρικλείας M ‖ 35 ἀλλήλους A¹M : ἄλλους A ‖ 38 Ἐμισηνὸς *codd Hel.* : αἱμεσινὸς A ἐμεσηνὸς A² ἀμισηνός M.

tance et ceux adressés à Valens et à Valentinien le Jeune et à Théodose, les empereurs, dont ils contiennent les éloges et les panégyriques.

Dans son style, il est clair et sobre et fleuri ; il se sert de termes reconnus par l'usage et qui ont une tendance à une certaine majesté.

Le sommet de sa carrière doit se situer surtout à l'époque de Valens, comme le montrent ses discours. Sous Constance, il était encore jeune ; c'est de lui qu'il obtint le rang de sénateur romain, comme l'atteste la lettre envoyée à son sujet par l'empereur au Sénat même de Rome. Le père de Thémistius était Eugène ; il s'occupa, lui aussi, de philosophie.

De ce Thémistius nous sont parvenus des commentaires sur tous les écrits d'Aristote et, outre les commentaires, nous avons de lui des paraphrases qui sont d'utiles abrégés des *Analytiques*, des livres *Sur l'Ame* et de la *Métaphysique* et d'autres écrits du même genre. Il existe aussi de lui des travaux d'exégèse sur les écrits de Platon et, en un mot, c'est un amateur zélé de philosophie.

Lu aussi de Lesbonax[1] des *Discours politiques* au nombre de dix-sept. Ce Lesbonax...

75.

Lu de Jean Philopon[2] un petit livre contre les doctrines d'inspiration divine sur la Sainte Trinité qu'exposa saint Jean le Scholastique[3], archevêque de Constantinople, dans le discours catéchétique qu'il prononça durant la première indiction sous le règne de Justin.

1. Lesbonax est un sophiste de date incertaine, peut-être du Ier siècle p. C. Il nous reste trois de ses seize déclamations (cf. Kiehr, *Lesbonactis sophistae quae supersunt*, Leipzig, 1907). Aréthas, l'élève de Photius, fait mention de ce personnage dans une scolie au Ps. Lucien, *De saltatione*, 19, mais ce qu'il en dit n'est pas de nature à compléter la fin du « codex » 74, dont la lacune aura été perdue de vue par Photius. Cf. sur ce petit problème E. Orth, *Photiana*, p. 47-48 (en note).
2. Sur Philopon, cf. *supra*, p. 13, n. 3.
3. Confusion de Photius, car ce personnage a vécu vers 565. Cf. W. Kroll, s. v. *Ioannes* (n. 21), in *P. W.*, t. IX (1916), col. 1792.

Οὐάλεντα καὶ Οὐαλεντινιανὸν τὸν νέον, ἀλλὰ καὶ εἰς Θεοδόσιον, τοὺς βασιλεῖς, ἐπαίνους αὐτῶν καὶ ἐγκώμια περιέχοντες.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν σαφὴς καὶ ἀπέριττος καὶ ἀνθηρός, καὶ λέξεσι πολιτικαῖς καὶ εἰς τὸ σεμνόν τι ἐπικλινούσαις χρώμενος.

Ἤκμαζε δὲ μάλιστα ἐν τοῖς Οὐάλεντος χρόνοις, ὡς κἀκ τῶν αὐτοῦ λόγων δῆλον· ἐπὶ δὲ Κωνσταντίου ἔτι νέος ἦν, ὑφ' οὗ καὶ ἐνετάγη τῇ τῶν Ῥωμαίων γερουσίᾳ, ὡς καὶ ἡ πρὸς αὐτὴν τὴν ἐν Ῥώμῃ γερουσίαν ὑπὲρ αὐτοῦ παρὰ τοῦ βασιλέως ἐπιστολὴ ἀποσταλεῖσα δηλοῖ. Πατὴρ δὲ ἦν Θεμιστίου Εὐγένιος καὶ αὐτὸς φιλοσοφήσας.

Τούτου τοῦ Θεμιστίου εἰς πάντα τὰ Ἀριστοτελικὰ φέρονται ὑπομνήματα· οὐ μόνον δὲ ἀλλὰ καὶ μεταφράσεις αὐτοῦ εἴδομεν, εἰς τὸ χρήσιμον ἐπιτετμημένας τῶν τε ἀναλυτικῶν καὶ τῶν περὶ ψυχῆς βιβλίων καὶ τῶν τῆς φυσικῆς ἀκροάσεως καὶ ἑτέρων τοιούτων. Εἰσὶ δὲ καὶ εἰς τὰ Πλατωνικὰ αὐτοῦ ἐξηγητικοὶ πόνοι, καὶ ἁπλῶς ἐραστὴς ἐστι καὶ σπουδαστὴς φιλοσοφίας.

Ἀνεγνώσθη δὲ καὶ Λεσβώνακτος λόγοι πολιτικοὶ δεκαέξ. Οὗτος δὲ ὁ Λεσβῶναξ...

75

Ἀνεγνώσθη Ἰωάννου τοῦ Φιλοπόνου βιβλιδάριον κατὰ τῶν ἐνθέως δογματισθέντων περὶ τῆς ἁγίας καὶ ὁμοουσίου τριάδος ὑπὸ τοῦ ἐν ἁγίοις Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως, τοῦ ἀπὸ σχολαστικῶν, ἐν τῷ κατηχητικῷ λόγῳ, ὃν εἶπεν ἐπὶ τῆς πρώτης ἐπινεμήσεως βασιλεύοντος Ἰουστίνου.

Ἔστι δὲ

[52 a] **12/13** ἐπιστολὴ ἀποσταλεῖσα A : ἀποσταλεῖσα ἐπιστολὴ M || **19** εἰσὶ M : ἔστι A || **23** *post* Λεσβῶναξ v. 2 *vac. in cod.* A, 1 *in cod.* M.

Dans son style, il est égal à lui-même : en effet, il est clair, sans nulle vigueur ni majesté. Dans ses démonstrations, il n'est pas seulement impie, mais il est aussi tout à fait médiocre et sans force, et il n'est même pas capable de teinter d'une apparence superficielle de vérité ses avocasseries contre la vraie foi. En effet, après avoir imaginé des natures, des essences, des divinités, il en fait son point de départ pour déverser à pleine bouche toutes sortes de blasphèmes contre la foi chrétienne, chicanant sur « Le Un, combien signifie-t-il? » et fort, croit-il, de l'artifice de ses vains discours, ou plutôt de sa puérile platitude, il s'est cru en état de jeter le discrédit sur les mystères de notre théologie.

Ce n'est pas seulement dans les démonstrations qu'il [52 b] est faible et dépourvu de sens, mais c'est aussi le cas dans tous les autres traités dont il est l'auteur et, quand il n'a pas dérobé ailleurs les inventions qu'il présente comme siennes, il est très au-dessous de ceux qui sont à même de distinguer le faux et le vrai et de saisir des pensées empreintes d'une certaine profondeur.

Les éléments qui, chez lui, sont usurpés, conservent la marque de leurs auteurs, sauf que certains, à cause du mauvais traitement qu'il leur fait subir et de l'arrangement de son discours, ont perdu la noblesse virile de ceux qui les avaient créés ; et ils sont pareils à des organismes dont le naturel est excellent, mais chez qui la nourriture et le régime de vie font apparaître l'abâtardissement qui les avilit. Pourtant, dans le présent discours, il cite même des paroles des Pères, de Grégoire le Théologien, de Basile le Grand, d'Athanase l'éprouvé et de saint Cyrille, mais ces citations elles-mêmes ne concourent en rien au but impie qu'il s'était proposé[1].

1. Photius a déjà donné plus haut deux appréciations sur Philopon (« codices » 43, p. 9 b 11, et 55, p. 15 a 33), mais c'est ici la critique la plus étendue. Sur le style de cet auteur, Photius est constant dans son jugement : Philopon a le mérite de la clarté. Bien que l'ouvrage critiqué ici ne nous soit connu que par cette notice, nous pouvons savoir pourquoi Photius est sévère : sur la Trinité, Philopon ne devait pas avoir des vues très orthodoxes, comme le prouvent les fragments et la version syriaque de son *Arbitre*, ouvrage qui défend des thèses monophysites et trithéistes.

τὴν φράσιν ὅμοιος ἑαυτῷ · σαφής τε γὰρ καὶ οὐδὲν μετέχων τόνου ἢ σεμνότητος. Τοῖς ἐπιχειρήμασι δὲ οὐ μόνον ἀσεβής, ἀλλὰ καὶ λίαν σαθρὸς καὶ ἀνίσχυρος καὶ μηδ' ἐπιπολαίῳ φαντασίᾳ τῆς ἀληθείας τὰ οἰκεῖα δυνηθεὶς ἐπιχρῶσαι κατὰ τῆς εὐσεβείας σοφίσματα · φύσεις γὰρ καὶ οὐσίας καὶ θεότητας καὶ θεοὺς πλασάμενος, ἐντεῦθεν ἀθυροστόμως πᾶσαν βλασφημίαν τῆς Χριστιανῶν καταχέει πίστεως, τὸ ἓν πόσα σημαίνει σμικρολογῶν · κἀκ τῆς τεχνικῆς αὑτοῦ, ὡς οἴεται, ματαιολογίας, μᾶλλον δὲ παιδαριώδους ἀπειροκαλίας, τὴν θεολογικὴν ἡμῶν ἐξουθενεῖν ἐφρυάξατο μυσταγωγίαν.

Οὐ μόνον δ' ἐν τούτοις ἐστὶ τοῖς [52 b] ἐπιχειρήμασιν ἀσθενὴς καὶ ἀνόητος, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις ἅπασιν αὐτοῦ συντάγμασιν, ὧν ἐστιν αὐτὸς πατήρ, ἀλλὰ μὴ ἀλλαχόθεν ἐκκλέψας τὰς εὑρέσεις ὑπεβάλετο, λίαν ἐστὶν ἀπῳκισμένος τῶν συνιδεῖν ἐχόντων τὸ ψεῦδος ἢ τἀληθὲς καὶ τῶν εἰς δριμύτητα τεινόντων νοημάτων ἐφάψασθαι.

Ἃ δ' ἐστὶν αὐτῷ ὑποβολιμαῖα, σῴζει μὲν τῶν φύντων τὸν χαρακτῆρα, πλὴν ἔστι καὶ ἃ τῇ μοχθηρᾷ παρ' αὐτοῦ διαίτῃ καὶ διασκευῇ τοῦ λόγου τὸ γενναῖον καὶ ἀρρενωπὸν τῶν γεννησαμένων ἀπεβάλετο, καὶ ἔστιν ὥσπερ σύνθετα, φυὴν μὲν ἄριστα, τροφῇ δὲ καὶ διαίτῃ τὸ νόθον καὶ μοχθηρὸν ὑποφαίνοντα. Πλὴν ἀλλ' ἔν γε τούτῳ τῷ λόγῳ καὶ πατέρων ῥήσεις παραφέρει, τοῦ τε θεολόγου Γρηγορίου καὶ τοῦ μεγάλου Βασιλείου, Ἀθανασίου τε τοῦ πολυάθλου καὶ τοῦ ἐν ἁγίοις Κυρίλλου · ἀλλ' οὐδὲν αὐτῷ συντελοῦσιν οὐδ' αὗται εἰς τὸν προκείμενον καὶ ἠσεβημένον σκοπόν.

37 *καταχέει* A : *καταχέεται* M ‖ **39** αὑτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.* ‖ **41** δ' ἐν A : δὲ M ‖ ἐστὶ *hic* A : *post* ἀσθενὴς 51 b v. **1** *ponit* M.

[52 b] **4** λίαν A : λίαν δὲ M ‖ **7** φύντων A²M : φύτων A ‖ **8** παρ' αὐτοῦ A : *om.* M

76.

Lu de Flavius Josèphe l'*Antiquité juive*[1] en vingt livres. Il commence à la cosmogonie mosaïque, en accord, la plupart du temps, avec l'œuvre de Moïse, mais avec, en certains endroits, une version divergente. Il conduit son récit jusqu'au début de la guerre des Juifs contre les Romains[2].

Le roi des Juifs, à l'époque, était Agrippa, fils du grand Agrippa qui enleva à Jésus, fils de Gamaliel, la charge de grand prêtre pour la donner à Mathias, fils de Théophile[3]. Antiochus fut le premier, avec son général Lysias, depuis que les Juifs connaissent la dignité de grand prêtre, à réaliser un coup de force aussi audacieux. En effet, Onias, surnommé Ménélas, fut dépouillé par eux du sacerdoce suprême et mis à mort, après quoi ils écartèrent aussi son fils de la succession pour y établir Joachim, qui était de la tribu d'Aaron, mais non de sa famille[4]; auparavant, depuis Aaron, c'était la coutume d'exercer à vie la charge de grand prêtre et le fils succédait dans la charge à son père. Après la mort de Joachim, qui avait été grand prêtre durant trois années, la ville resta sept ans sans grand prêtre. Et les descendants des enfants d'Asamon, Mathias et ses fils, qui s'étaient vu confier la conduite du peuple et firent la guerre aux Macédoniens, établirent Jonathas grand prêtre. C'est de cette famille qu'était également Judas, surnommé Aristobule, qui fut [53 a] le premier à se ceindre du diadème pour exercer lui-même à la fois le souverain sacerdoce et la royauté;

1. Sur l'auteur, cf. *supra*, p. 32, n. 2, et «codices» 47 et 48 et *infra*, «codex» 236. Pour le texte, éd. Niese, à la note citée.
2. Ces données sur les limites de l'ouvrage ont dû être prises par Photius en I, 1, et XX, 11.
3. Le second Agrippa (30-100) a déposé toute une série de grands prêtres. Josèphe relate ces agissements en XX, 9. Jésus, fils de Gamaliel, a été la dernière de ses victimes.
4. En XX, 20, Josèphe retrace sommairement l'histoire des grands prêtres d'Israël et le coup de force d'Antiochus contre Onias y est relaté à sa place dans l'ordre chronologique. Ici, Photius le déplace dans son résumé et on voit pourquoi : c'est le précédent auquel sont liés les agissements du même genre accomplis par Agrippa.

76

Ἀνεγνώσθη Φλαβίου Ἰωσήπου Ἰουδαϊκῆς ἀρχαιολογίας, ἐν λόγοις κʹ. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς Μωϋσέως κοσμογονίας, τὰ πολλὰ συνᾴδων τῇ Μωϋσέως συγγραφῇ, ἔστι δὲ ἔνθα ἀλλοιότερον συγγραφόμενος· κάτεισι δὲ μέχρι τῆς ἀρχῆς τοῦ πρὸς Ῥωμαίους Ἰουδαίων πολέμου.

Ἐβασίλευε δὲ τότε τῶν Ἰουδαίων Ἀγρίππας ὁ τοῦ Ἀγρίππα τοῦ μεγάλου παῖς, ὃς Ἰησοῦν τὸν τοῦ Γαμαλιὴλ τὴν ἀρχιερωσύνην ἀφελόμενος δίδωσι Ματθίᾳ τῷ Θεοφίλου. Πρῶτος δὲ Ἀντιόχος καὶ ὁ στρατηγὸς αὐτοῦ Λυσίας, ἀφ' οὗ τοῖς Ἰουδαίοις ἀρχιερωσύνης ἐγνώσθη ἀξίωμα, εἰς ταύτην τὴν τολμηρὰν κατέστη ἐγχείρησιν· τὸν γὰρ Ὀνίαν, ᾧ Μενέλαος ἐπίκλην, τὴν ἀρχιερωσύνην ἀφελόμενοι καὶ ἀνελόντες, εἶτα καὶ τὸν παῖδα τῆς διαδοχῆς ἀπελάσαντες, καθιστᾶσιν Ἰάκιμον, γένους μὲν τοῦ Ἀαρῶνος, οὐκ ὄντα δὲ τῆς οἰκίας ταύτης. Πρὸ δὲ τούτου διὰ βίου ἀρχιερατεύειν νενόμιστο ἀπὸ Ἀαρῶνος ἀρξάμενοι, καὶ παῖς παρὰ πατρὸς τὴν τιμὴν διεδέχετο. Τελευτήσαντος δὲ Ἰακίμου, τρισὶν ἐνιαυτοῖς ἀρχιερατεύσαντος, ἔμεινεν ἡ πόλις ἐνιαυτοὺς ἑπτὰ χωρὶς ἀρχιερέως. Οἱ δὲ τῶν Ἀσαμωναίου παίδων ἔγγονοι Ματθίας καὶ οἱ τούτου παῖδες, τὴν προστασίαν τοῦ ἔθνους πιστευθέντες καὶ πολεμήσαντες Μακεδόσιν, Ἰωνάθην ἀρχιερέα καθιστῶσιν. Ἐξ ἧς γενεᾶς ἦν καὶ Ἰούδας ὁ ἐπικληθεὶς Ἀριστόβουλος, ὃς καὶ πρῶτος διά- [53 a] δημα περιέθετο, ἀρχιερεὺς ὁ αὐτὸς ἅμα καὶ βασιλεὺς χρηματίσας. Καὶ ἐπιβιοὺς ἐνιαυτὸν ἕνα, διάδοχον

19 Μωϋσέως A : Μωσέως A²M ‖ **20** συγγραφῇ A : γραφῇ M ‖ **31** καθιστᾶσιν A : καθιστῶσιν M ‖ **32, 34** Ἀαρῶνος A : Ἀαρὼν M ‖ **33** νενόμιστο A⁵ : *om.* AM ‖ **34** ἀρξάμενοι A : ἀρξάμενος M ‖ **37/38** οἱ δὲ — ἔκγονοι A : ὁ δὲ παίδων ἔκγονος M τοῦ Ἀσαμωναίου *add.* M¹ *mg.*

[53 a] **1** *post* ἀρχιερεὺς : δὲ M¹ *s. v.* ‖ **1/2** ἅμα καὶ βασιλεὺς A¹ *s. v.* M : *om.* A.

il y vécut un an et eut comme successeur dans sa charge royale et sacerdotale son frère, appelé Alexandre, qui vécut vingt-sept ans dans ses fonctions. Et la royauté unie au sacerdoce, sauvée par les descendants d'Aaron, subsista jusqu'à Hyrcan, que Pompée, le général romain, après la destruction de Jérusalem, dépouilla de son pouvoir royal en le laissant grand prêtre du peuple. Après avoir exercé sa charge en tout durant trente-trois ans, il fut fait prisonnier par Pharnabaze et Pacorus, chefs des Parthes, qui établirent le neveu d'Aristobule, Antigone, sur le trône royal ; celui-ci, après avoir régné trois ans et trois mois, fut battu par Sossius, général romain, et par Hérode Ier, fils d'Antipater, un prêtre d'Ascalon, et de Cypris l'Arabienne. Antoine l'emmena à Antioche et le mit à mort ; ce fut la fin de la descendance d'Asamon ; la royauté juive fut donnée par les Romains à Hérode, qui attribua la charge de grand prêtre aux premiers venus et, pour ses successeurs [1], ce fut un précédent et un exemple [2].

L'auteur, on l'a dit, mène donc, dans ses vingt livres, son récit, commencé à la Création, jusqu'au début de la dernière guerre entre les Juifs et les Romains, époque où régnait sur les Juifs, installé par les Romains, Agrippa, fils d'Agrippa, et où le gouverneur de la Syrie et de la Judée était Gésius Florus, successeur d'Albinus. Sa méchanceté et sa cruauté étaient insupportables au peuple juif ; il se révolta, estimant préférable de succomber tout d'un coup dans la liberté que de mourir à petit feu dans l'esclavage [3]. On était dans la deuxième année du gouver-

1. C'est-à-dire pour les Romains.

2. Toute cette partie du « codex » ne fait que résumer *Ant. juive*, XX, 10, qui conte, je l'ai déjà signalé, l'histoire des grands prêtres juifs. Nous sommes loin d'avoir, dans cette notice, un sommaire complet de l'ouvrage considéré. C'est une des « manières » de Photius. Au lieu de résumer tout un ouvrage, il en indique le contenu au moyen d'une brève notation, puis il traite plus particulièrement un point qui a attiré son attention. Il n'est pas toujours possible de trouver à ces préférences une raison précise. Ici, si l'on peut risquer une conjecture, on songera sans doute à l'analogie entre ces dépositions de grands prêtres et celles de patriarches à Byzance, une coutume dont Photius devait faire son profit avant d'en être lui-même victime.

3. Données empruntées à XX, 11. Ici, comme partout dans ce « codex », Photius suit de très près le texte de son modèle.

ἔσχε καὶ τῆς βασιλικῆς καὶ τῆς ἱερατικῆς ἀρχῆς τὸν ἀδελφόν, Ἀλέξανδρος αὐτῷ ὄνομα, ὃς ἐπεβίω τῇ ἀρχῇ ἔτη κζ'. Καὶ διέδραμεν ἡ βασιλεία μετὰ τῆς ἀρχιερωσύνης τοῖς ἀπὸ Ἀσαμωναίου σῳζομένη μέχρις Ὑρκανοῦ, ὃν Πομπήϊος ὁ Ῥωμαίων στρατηγός, πορθήσας τὰ Ἱεροσόλυμα, τὴν μὲν βασιλείαν ἀφείλατο, ἀρχιερατεύειν δὲ τοῦ ἔθνους κατέλιπεν · ἄρξας δὲ τὰ πάντα ἔτη τριάκοντα καὶ τρία, αἰχμάλωτος ὑπὸ Φαρναβάζου καὶ Πακόρου τῆς Παρθυηνῆς δυναστῶν γίνεται, καὶ καθίσταται ὑπ' αὐτῶν ὁ τοῦ Ἀριστοβούλου ἀδελφοῦ υἱὸς Ἀντίγονος βασιλεύς. Ὃν τρεῖς μῆνας καὶ τρία ἔτη ἄρξαντα Σόσσιος ὁ Ῥωμαίων στρατηγὸς καὶ Ἡρῴδης ὁ πρῶτος, ὁ τοῦ Ἀντιπάτρου τοῦ Ἀσκαλωνίτου τοῦ ἱεροδούλου καὶ τῆς Κύπριδος τῆς Ἀραβισσῆς παῖς, ἐξεπολιόρκησαν, Ἀντώνιος δὲ εἰς Ἀντιοχείαν ἀναχθέντα ἀνεῖλε. Καὶ παύεται τὸ Ἀσαμωναίων γένος, καὶ λαμβάνει τὴν τῶν Ἰουδαίων βασιλείαν παρὰ Ῥωμαίων Ἡρῴδης · ὃς τοῖς τυχοῦσι νέμων τὴν ἀρχιερωσύνην καὶ τοῖς διαδόχοις αὐτοῦ τὸ αὐτὸ τοῦτο ἀρχὴ γέγονε καὶ παράδειγμα.

Κάτεισιν οὖν, ὥσπερ εἴρηται, ὁ συγγραφεὺς ἐν τοῖς εἴκοσι βιβλίοις, ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς κοσμογονίας, μέχρι τῆς ἀρχῆς τοῦ τελευταίου πρὸς Ῥωμαίους Ἰουδαίων πολέμου, καθ' ὃν καιρὸν Ἰουδαίων μὲν ἐβασίλευεν ὑπὸ Ῥωμαίων καταστὰς Ἀγρίππας ὁ τοῦ Ἀγρίππα, ἐπετρόπευε δὲ τῆς Συρίας καὶ Ἰουδαίας Γέσιος Φλῶρος, Ἀλβίνου διάδοχος · οὗ τὴν κακουργίαν καὶ ὠμότητα τὸ Ἰουδαίων ἔθνος οὐ φέροντες ἐστασίασαν, κρεῖσσον ἡγησάμενοι ἀθρόον καὶ σὺν ἐλευθερίᾳ ἢ κατ' ὀλίγον καὶ σὺν δουλείᾳ ἀπολέσθαι. Δεύτερον δ' ἦν ἔτος τῆς Φλώρου ἐπι-

3 βασιλικῆς A : βασιλείας M ‖ **5** κζ' AM *et* M[2] *mg* : κα' M[1] ‖ **7** στρατηγός A : *om.* M ‖ **8** ἀφείλατο A : ἀφείλετο A[x]M ‖ **10** ἔτη M : *om.* A ‖ **11** δυναστῶν A : δυνατῶν M ‖ **14** Σόσσιος A : Σώσσιος A[1] Σούσιος M ‖ **20** αὐτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.* ‖ **21** τοῦτο A : τοῦτο ποιεῖν καταλιπών M.

nement de Florus et dans la douzième du règne de Néron[1] au moment où la guerre commençait. C'est là que se termine le récit.

La valeur de son style a été définie plus haut[2].

Josèphe est de race juive[3] ; prêtre et descendant par son père d'une longue lignée de prêtres ; il est de tribu royale par sa mère, car c'est des enfants d'Asamon, qui furent très longtemps prêtres et rois de leurs concitoyens, que sa mère descendait.

Josèphe naquit d'elle et de Mathias la première année [53 b] du règne de l'empereur romain Caligula ; dès sa jeunesse, il fut appliqué à l'étude et, arrivé vers sa seizième année, il s'intéressa aussi aux sectes juives (il y en avait trois) ; il fit de chacune un examen approfondi dans le but de les éprouver toutes pour choisir la meilleure. Ces sectes sont les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens. Après cet examen, il se retira dans le désert et partagea durant trois ans l'existence d'un homme qui vivait en ermite ; cet homme était vêtu de feuillage, il se nourrissait des plantes et se baignait souvent dans l'eau froide, le jour et la nuit, pour se purifier. Ensuite, vers sa dix-neuvième année, Josèphe revint à la ville et s'attacha à la secte des Pharisiens, qui, dit-on, ressemble à la secte stoïque grecque. Plus tard, vers sa trentième année, il fut envoyé par les gens de Jérusalem pour s'occuper des affaires de Galilée, car la situation chez les Juifs commençait à se troubler et à subir des changements sous l'effet de nombreux désordres. Puis il fut nommé com-

1. Soit 66 p. C. Donnée chronologique exacte.

2. Au « codex » 47, consacré aux *Guerres des Juifs*. Ce renvoi est une occasion de plus de constater qu'en avançant dans ses résumés Photius se souvient parfois de ce qu'il a écrit auparavant.

3. Tout ce qui suit, excepté l'indication de l'âge auquel Josèphe a achevé l'*Antiquité juive*, donnée empruntée à XX, 11, provient de l'*Autobiographie* de l'auteur. Josèphe annonçait cet écrit à la fin de l'*Antiquité juive*, à laquelle on pense bien qu'il a été ajouté très tôt. On peut croire que Photius a lu ces deux textes l'un à la suite de l'autre (on se rappellera que le « codex » 47 ne contient aucune donnée autobiographique), bien qu'il ne le dise pas explicitement. Tout en étant très large, ce sommaire de l'*Autobiographie* retient plusieurs termes de l'original.

τροπῆς, δωδέκατον δὲ τῆς Νέρωνος ἀρχῆς, ὅτε ὁ πόλεμος ἐλάμβανε κίνησιν · ἐν οἷς καὶ τῆς ἱστορίας τὸ πέρας.

Οἷος δὲ τὴν φράσιν ἐστίν, ἔμπροσθεν εἴρηται. Ἔστι δὲ ὁ Ἰώσηπος γένος μὲν Ἰουδαῖος, ἱερεὺς καὶ ἐξ ἱερέων τὰ πρὸς πατρὸς ἄνωθεν καταγόμενος, ἐκ βασιλείου δὲ φυλῆς ἀπὸ τῆς μητρός · τῶν γὰρ Ἀσαμωναίου παίδων, οἳ ἐπὶ μακρότατον τῶν ὁμοφύλων ἱεράτευσάν τε καὶ ἐβασίλευσαν, ἡ γεννησαμένη ἀπόγονος.

Γίνεται δὴ ἐξ αὐτῆς καὶ Ματθίου κατὰ τὸ πρῶ-
[53 b] τον ἔτος τῆς Γαΐου Ῥωμαίων ἡγεμονίας Ἰώσηπος, ἐκ νέας μὲν φιλολογῶν · περὶ δὲ τὸ ἑκκαιδέκατον ἔτος γεγονὼς ἐπέβαλε καὶ ταῖς παρὰ Ἰουδαίοις αἱρέσεσι (τρεῖς δ' εἰσί) καὶ πάσας εὐτόνως μετῄει ὑπὲρ τοῦ πασῶν πεῖραν εἰληφότα ἑλέσθαι τὴν ἀμείνω. Εἰσὶ δ' αἱ αἱρέσεις Φαρισαῖοι, Σαδδουκαῖοι καὶ Ἐσσηνοί · ἃς διελθὼν ἔξεισιν ἐπὶ τὴν ἔρημον, κἀκεῖ συνδιατρίβει ἀνθρώπῳ τινὶ τὸν ἐρημικὸν ἀθλοῦντι βίον ἐπὶ ἔτη τρία. Ἦν δὲ τῷ ἀνθρώπῳ ἐσθὴς μὲν ἐκ δένδρων, καὶ τροφὴ τῶν αὐτοφυῶν αἱ βοτάναι καὶ ψυχροῦ ὕδατος λουτρὸν πολλάκις καὶ τῆς ἡμέρας καὶ τῆς νυκτὸς πρὸς ἁγνείαν. Ἐκεῖθεν περὶ τὸ ἐννεακαιδέκατον ἔτος ἐπάνεισι πρὸς τὴν πόλιν, τὴν Φαρισαίων αἵρεσιν στέργων, ἣν καὶ τῇ παρ' Ἕλλησί φασιν ἐοικέναι ἐπιλεγομένῃ Στωϊκῇ.

Εἶτα περὶ τὸ τριακοστὸν ἔτος, πέμπεται παρὰ τῶν Ἱεροσολυμιτῶν τῶν ἐν Γαλιλαίᾳ προνοήσων · ἀρχὴν γὰρ ταραχῆς ἐδέχετο τὰ Ἰουδαίων, πολλαῖς ἀταξίαις ἤδη συναλλοιουμένων. Εἶτα καὶ στρατηγὸς τῶν

35 ὁ A : *om.* M || **36-37** ἐκ βασιλείου δὲ A : καὶ ἐκ βασιλείου M || **40** δὴ A : δὴ οὖν M.

[53 b] **4** μετῄει AM : μετίει A² || **16** προνοήσων A : προνοησόμενος M || **18/32** στρατηγὸς — τρισκαιδέκατον A : *om.* M *supra*, p. 53 a 7 *rest. mg* M².

mandant pour la Galilée et dirigea bien le peuple et, après avoir affronté mille embûches diverses tendues par ses adversaires politiques, il les évita toutes et, tout en usant de modération envers ses ennemis, il les réduisit souvent à sa merci. Il entreprit malgré lui la guerre contre les Romains, mais la soutint avec courage ; à Iotapata, il fut néanmoins fait prisonnier par Vespasien, qui commandait alors les Romains. Après quoi il trouva en lui beaucoup de bienveillance dès ce moment-là et davantage quand Vespasien fut devenu empereur des Romains. Il n'en trouva pas seulement en lui, mais aussi chez ses fils, Titus et Domitien, qui se succédèrent sur le trône ; il obtint même la condition de citoyen romain et fut comblé de toutes sortes de biens.

Il acheva son ouvrage à l'âge de cinquante-six ans, dans la treizième année du règne de Domitien sur Rome.

77.

Lu d'Eunape la *Chronique*[1] qui fait suite à celle de Dexippe[2] dans sa nouvelle édition en quatorze livres.

Il commence son récit au règne de Claude, là où s'arrête celui de Dexippe, et il le termine au règne d'Honorius et d'Arcadius, les fils de Théodose. L'époque qu'il assigne comme terme à son histoire est celle où Arsace, [54 a] après la déposition de Jean Chrysostome, fut élevé au trône épiscopal, tandis que la femme de l'empereur Arcadius, qui était enceinte, mourut d'une fausse couche[3].

Cet Eunape est d'origine sarde, car il eut pour patrie Sardes, en Lydie. Impie dans ses opinions, car il honorait les croyances païennes, il maltraite et décrie de toute ma-

1. Érudit originaire de Sardes qui a vécu de 345 à 420 environ. Cf. W. Schmid, s. v. *Eunapios*, in *P. W.*, t. VI (1907), col. 1121-1127. Des fragments de la *Chronique* ont été sauvés par Constantin Porphyrogénète (cf. C. Müller, *F. H. G.*, t. IV, p. 11). Nous avons la *Vie des sophistes* (éd. Boissonade, Paris, Didot. A la suite des Philostrate).

2. Sur Dexippe, cf. *infra*, « codex » 82.

3. Soit de 270 (règne de Claude II) à 404. Il a sans doute été une source de Zosime. Cf. A. Piganiol, *L'empire chrétien*, P. U. F., 1947, p. VII et 387.

περὶ τὴν Γαλιλαίαν χειροτονηθεὶς εὖ τε προὔστη τοῦ ἔθνους, καὶ μυρίας καὶ ποικιλωτάτας ὑπὸ τῶν ἀντιπολιτευομένων ἐπιβουλὰς ὑποστὰς πάσας ἐξέφυγε, καὶ μέτριον τοῖς ἐχθροῖς ἔχων ὑπεξουσίως πολλάκις ἐχρήσατο. Καὶ τὸν πρὸς Ῥωμαίους πόλεμον ἄκων ἀναδεξάμενος καὶ ἀνδρείως διενεγκών, ἐν Ἰωταπάτοις ὅμως ζωγρείᾳ Οὐεσπασιανῷ Ῥωμαίων τότε στρατηγοῦντι ἁλίσκεται. Εἶτα τυγχάνει λίαν εὐμενοῦς αὐτοῦ τότε τε καὶ ἐπὶ πλέον Ῥωμαίων ἄρξαντος, οὐκ αὐτοῦ δὲ μόνου ἀλλὰ καὶ τῶν παίδων Τίτου καὶ Δομετιανοῦ ἐκ διαδοχῆς βεβασιλευκότων, ὡς καὶ τῆς Ῥωμαϊκῆς τυχεῖν πολιτείας καὶ πάντων ἐν ἀφθονίᾳ καταστῆναι. Ἀπηρτίσθη ἡ ἱστορία νϛ' ἄγοντι ἐνιαυτόν, Ῥωμαίων Δομετιανοῦ ἔτος τῆς ἀρχῆς ἄγοντος τρισκαιδέκατον.

77

Ἀνεγνώσθη Εὐναπίου χρονικῆς ἱστορίας τῆς μετὰ Δέξιππον, νέας ἐκδόσεως, ἐν βιβλίοις τεσσαρεσκαίδεκα.

Ἄρχεται μὲν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῆς Κλαυδίου βασιλείας, ἐς ὃν Δεξίππῳ ἡ ἱστορία καταλήγει, ἀποτελευτᾷ δὲ εἰς τὴν Ὀνωρίου καὶ Ἀρκαδίου τῶν Θεοδοσίου παίδων βασιλείαν, ἐκεῖνον τὸν χρόνον τέλος τῆς ἱστορίας ποιησάμενος ὃν Ἀρσάκιος μὲν τοῦ χρυσοῦ τῆς ἐκκλησίας στόματος [54 a] Ἰωάννου ἀπελαθέντος εἰς τὸν ἀρχιερατικὸν θρόνον ἀνηγμένος ἱεράτευεν, ἡ δὲ τοῦ βασιλεύοντος Ἀρκαδίου γυνὴ κατὰ γαστρὸς ἔχουσα καὶ ἀμβλώσασα τὸν βίον ἀπέλιπεν.

Οὗτος ὁ Εὐνάπιος Σαρδιανὸς μὲν γένος ἐστί (τὰς γὰρ ἐν Λυδίᾳ Σάρδεις ἔσχε πατρίδα), δυσσεβὴς δὲ τὴν θρησκείαν ὢν (τὰ Ἑλλήνων γὰρ ἐτίμα),

22 μέτριον A : μετρίως M ‖ 25 ζωγρείᾳ A²M² : *quid prius praeb.* AM *non liquet* ‖ 26 τότε τε A² : τε τότε AM ‖ 28 ἐκ διαδοχῆς A : κατὰ διαδοχὴν M ‖ 29 τῆς M² : *om.* AM ‖ 32 ἄγοντος A : ἔχοντος M ‖ 37 Δεξίππῳ A : Δέξιππον M.

nière et sans réserve ceux dont la piété fut l'ornement du trône, et surtout le grand Constantin[1]. Il exalte les impies, et plus que tous les autres Julien l'Apostat, et on dirait que son récit a été élaboré pour composer l'éloge de ce prince[2].

Il est élégant dans son style, à condition qu'on élimine de ses écrits le « pareil-au-coq » et « plutôt-cervin » et « plutôt-porcin » et les dix « pareils-au-milan » et « pareils-au-corbeau » et « pareils-au-singe » et le « pleurant-en-fleuve » et d'autres expressions semblables, car, par elles, il corrompt et abâtardit le bon aloi des autres termes qu'il emploie. Il exagère dans l'usage des tours figurés, ce à quoi répugnent les lois du genre historique ; d'autre part, ce qu'il a de pénible est effacé en grande partie par l'expressivité de son vocabulaire et sa distinction. Par sa construction, sa clarté, ses périodes, il est dans la juste mesure et dans la note qui convient à l'histoire, excepté que, parfois, d'une manière qui est plus celle d'un avocat que celle d'un historien, il étoffe et charge son discours ; il a des innovations nombreuses dans les tours syntaxiques, mais pas au point de devenir désagréable et de donner prise à la critique par ses façons de faire*.

Il a composé deux traités qui embrassent la même période d'histoire, un premier et un second ; et, dans le premier, il se répand en abondants blasphèmes contre notre pure croyance à nous chrétiens, il glorifie la superstition des païens et attaque fort nos pieux empereurs. Du second, qu'il intitule aussi « nouvelle édition », la haute insolence et la grossièreté qu'il répandait contre la vraie foi sont élaguées ; il a ramené à l'unité le reste de la matière de son ouvrage et l'intitule, comme nous l'avons dit, nouvelle édition, laquelle laisse encore percer de nombreuses traces de l'erreur ancienne*.

Nous avons trouvé ces deux éditions dans de vieux

1. Le fr. 7 a de Müller (IV, p. 15) donne un texte qui accuse Constantin de manœuvres et d'intrigues contre Julien.

2. Dans le long fr. 1 (Müller, IV, p. 13), l'auteur annonce qu'il va traiter de Julien, dont il dit qu'il a été adoré comme une divinité. Les fr. 8-27 appartiennent à l'histoire de ce prince et sont, la plupart du temps, tout à son éloge.

τοὺς μὲν εὐσεβείᾳ τὴν βασιλείαν κοσμήσαντας παντὶ τρόπῳ καὶ ἀνέδην κακίζων διασύρει, καὶ μάλιστά γε τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον, ἐξαίρει δὲ τοὺς δυσσεβεῖς, καὶ τῶν ἄλλων πλέον Ἰουλιανὸν τὸν παραβάτην, καὶ σχεδόν τι τὸ τῆς ἱστορίας αὐτῷ εἰς τὸ ἐκείνου ἐγκώμιον συντεθὲν ἐξεπονήθη.

Ἔστι δὲ καλλιεπὴς τὴν φράσιν, εἰ περιέλοι τις αὐτοῦ τῶν λόγων τὸ ἀλεκτρυονῶδες καὶ ἐλαφωδέστερον καὶ συωδέστερον καὶ δέκα τοὺς ἱερακώδεις καὶ κορακώδεις καὶ πιθηκώδεις, καὶ τὸ ποταμῶδες δάκρυον, καὶ τὰ ὅμοια· τούτοις γὰρ καὶ τὴν ἄλλην τῶν ὀνομάτων περιλυμαίνεται καὶ διανοθεύει εὐγένειαν. Καὶ τροπαῖς μὲν κέχρηται παραβόλως, ὅπερ ὁ τῆς ἱστορίας οὐκ ἐθέλει νόμος· ἀφαιρεῖται δὲ τὸ λυποῦν ἡ τῆς λέξεως ἔμφασις τὰ πολλὰ καὶ ἀστειότης. Τῇ συνθήκῃ δὲ καὶ τῷ σαφεῖ πρὸς ἱστορίαν καὶ ταῖς περιόδοις συμμέτρως καὶ οἰκείως ἔχει· πλὴν ἐνιαχοῦ δικανικώτερον μᾶλλον ἢ ἱστορικώτερον μεστοῖ καὶ περιβάλλει τὸν λόγον. Νεωτερίζει δ' οὐκ ὀλίγα καὶ περὶ τὰς συντάξεις, πλὴν οὐκ εἰς τὸ ἄχαρι οὐδ' εἰς τὸ ταῖς μεθόδοις λαβὴν ἐπιδοῦναι.

Δύο δὲ πραγματείας τὴν αὐτὴν περιέχουσας ἱστορίαν συνεγράψατο, πρώτην καὶ δευτέραν. Καὶ ἐν μὲν τῇ πρώτῃ πολλὴν κατὰ τῆς καθαρᾶς ἡμῶν τῶν Χριστιανῶν πίστεως κατασπείρει βλασφημίαν, καὶ τὴν Ἑλληνικὴν ἀποσεμνύνει δεισιδαιμονίαν, πολλὰ τῶν εὐσεβῶν βασιλέων καθαπτόμενος· ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ, ἣν καὶ νέαν ἔκδοσιν ἐπιγράφει, τὴν μὲν πολλὴν ὕβριν καὶ ἀσέλγειαν, ἣν κατὰ τῆς εὐσεβείας ἐσκέδαζεν, ὑποτέμνεται, τὸ δὲ λοιπὸν τῆς συγγραφῆς σῶμα συνείρας νέαν ἔκδοσιν, ὡς ἔφημεν, ἐπιγράφει, ἔτι πολλὰ τῆς ἐκεῖσε λύσσης ὑποφαίνουσαν.

Ἀμφοῖν δὲ ταῖς ἐκδόσεσιν ἐν παλαιοῖς ἐνε-

[54 a] 14 δέκα M : ι' A *del.* A[x] || 18/19 οὐκ ἐθέλει A : οὐ θέλει M || 26 ἱστορίαν A[2]M : ἱστορία A.

exemplaires ; dans l'un, chacune des deux était à part ; dans l'autre, elles étaient combinées. C'est d'après ces éditions mêmes que nous avons, à la lecture, constaté la différence entre elles.

Il arrive donc, dans la nouvelle édition, que beaucoup de passages, à cause des coupures dans le texte, apparaissent [54 b] obscurs, et pourtant il a le souci de la clarté ; mais, sans que je puisse dire comment, faute d'avoir réajusté son discours aux coupures, dans sa deuxième édition, il dénature l'esprit de ce qu'on y lit. C'est fini.

78.

Lu de Malchus[1] le sophiste l'*Histoire byzantine* en sept livres.

Il commence son récit au moment où la maladie accablait l'empereur Léon ; ce souverain atteignait la dix-septième année de son règne[2]. Il raconte la proclamation de Zénon et sa vie quand il fut écarté du pouvoir impérial, la proclamation de Basiliscus et sa renonciation à la pourpre, le retour sur le trône de Zénon et la mise à mort par l'épée du susdit Basiliscus, dont la femme et les enfants, par un jugement inique, partagèrent le sort[3]. Et il rapporte qu'Armatus[4], qui avait ramené Zénon, jouit, en échange, d'une juste récompense : il fut mis à mort par Onulphe. Il relate aussi la révolte de Théodoric, fils d'Otriarius, et l'amitié de Théodoric, fils de Malameir, et la guerre contre Théodoric, fils d'Otriarius[5], la seconde révolte contre Zénon et la rébellion de Marcien (et, avant

1. Historien de date inconnue ; son ouvrage, qui se terminait à l'année 480 p. C., est perdu. Les fragments qui en ont été sauvés par Suidas et Constantin Porphyrogénète sont dans Müller, *F. H. G.*, t. IV, p. 111. Cf., sur l'auteur, R. Laqueur, s. v. *Malchos*, in *P. W.*, t. XIV (1930), col. 851 sqq.
2. C'est-à-dire en 474.
3. Le règne de Basiliscus a interrompu celui de Zénon pendant deux ans (475-476). Il est question de Basiliscus dans les fr. 7 et 10 de Müller.
4. Le fr. 8 donne quelques renseignements sur ce personnage.
5. Sur les rapports des deux Théodoric entre eux et avec Zénon, cf. les fr. 10-18.

τύχομεν βιβλίοις, ἰδίως ἑκατέραν ἐν ἑτέρῳ τεύχει καὶ ἑτέρῳ συντεταγμένην · ἐξ ὧν αὐτῶν καὶ τὴν διαφορὰν ἀναλεξάμενοι ἔγνωμεν.

Συμβαίνει οὖν ἐν τῇ νέᾳ ἐκδόσει πολλὰ τῶν χωρίων διὰ τὰς γεγενημένας τῶν ῥητῶν περικοπὰς ἀσαφῶς ἐκκεῖσθαι, καίτοι φροντιστής ἐστι τοῦ [54 b] σαφοῦς · ἀλλ'ὅτῳ τρόπῳ λέγειν οὐκ ἔχω, μὴ καλῶς κατὰ τὰς περικοπὰς ἁρμόσας τοὺς λόγους ἐν τῇ δευτέρᾳ ἐκδόσει τὸν νοῦν λυμαίνεται τῶν ἀναγινωσκομένων · ἐν οἷς καὶ τὸ τέλος.

78

Ἀνεγνώσθη Μάλχου σοφιστοῦ Βυζαντιακὰ ἐν βιβλίοις ἑπτά.

Ἄρχεται μὲν ἐξ οὗ Λέοντα τὸν βασιλέα ἡ νόσος ἐπίεζε, τούτῳ δὲ τῆς βασιλείας ἔτος ἑπτακαιδέκατον παρετείνετο. Διέρχεται δὲ τήν τε Ζήνωνος ἀνάρρησιν, καὶ τὴν ὑπερόριον τῆς βασιλείου δόξης διατριβήν, καὶ τὴν Βασιλίσκου ἀνάρρησιν, καὶ τὴν τῆς ἁλουργίδος ἀπόθεσιν καὶ τὴν ἐπὶ τῇ βασιλείᾳ πάλιν κάθοδον Ζήνωνος, τήν τε τοῦ προειρημένου Βασιλίσκου διὰ ξίφους ἀναίρεσιν, ἧς καὶ γυνὴ καὶ τέκνα παρανόμῳ κρίσει ἐκοινώνησαν. Καὶ ὅτι Ἀρμάτος, ὁ Ζήνωνα κατάγων, τοιαύτης ἀντιμισθίας ἀπώνατο διὰ Ὀνούλφου δεξάμενος τὴν σφαγήν.

Διαλαμβάνει δὲ καὶ τὴν Θευδερίχου τοῦ Ὀτριαρίου στάσιν, καὶ τὴν Θευδερίχου τοῦ Μαλαμείρου φιλίαν, καὶ τὸν πρὸς τὸν τοῦ Ὀτριαρίου Θευδέριχον πόλεμον, καὶ τὴν κατὰ Ζήνωνος πάλιν στάσιν καὶ τὴν Μαρκιανοῦ ἐπανάστασιν, καὶ πρό γε τούτου τὴν

[54 b] 3 τὸν νοῦν λυμαίνεται A : τὸν γὰρ νοῦν ἐκλαμβάνεται M || **12** ἀπόθεσιν A²M : ὑπόθεσιν A *ut vid.* || ἐπὶ A : ἐν M || **15** ἐκοινώνησαν A¹M : ἐκοίνησαν A || Ἀρμάτος AM : Ἀρμάτιος A² || **16** Ὀνούλφου A² : Ὀνοούλφου M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || **19** τοῦ A : *om.* M || **20** πάλιν στάσιν A : πάλην M.

celle-ci, le complot de sa belle-mère, Vérine)[1] et son bannissement à perpétuité, à cause de ce délit, et le complot machiné auparavant contre Illous par Vérine et la façon dont Théodoric, fils de Malameir, s'empara d'Épidamne par ruse[2].

Au cours de ce récit, il expose aussi les affaires romaines et achève son septième livre avec la mort de Népos, qui chassa Glycerius[3] du pouvoir, s'empara du trône romain, fit tondre Glycerius comme un clerc, fit de lui un évêque au lieu d'un empereur, puis fut tué dans un complot tramé par lui.

Ces sept livres d'histoire laissent à entendre qu'il en a composé d'autres qui les précédaient, et le début du premier des sept livres le démontre ; bien plus, l'auteur, s'il avait vécu, en aurait composé d'autres qui en auraient été la suite, ainsi qu'en témoigne la fin du septième livre.

L'auteur est de Philadelphie ; plus que tout autre, il excelle à écrire l'histoire : il est pur, sobre, net et use d'un vocabulaire des plus fleuris, clair, avec une légère note d'emphase. Et les termes d'aspect nouveau, pour autant qu'ils soient expressifs, harmonieux, et qu'ils aient de l'allure, ne sont pas dédaignés : exemple, le... et quelques-uns du même genre. En un mot, il est le modèle [55 a] du genre historique. C'était un sophiste de métier qui a atteint au sommet de l'art oratoire ; en religion, il n'est pas étranger à notre foi chrétienne*.

79.

Lu de Candidus[4] trois livres d'histoire. Il commence son récit à la proclamation de Léon, qui était originaire de la Dacie illyrienne ; il avait été tribun militaire et avait

1. Sur la rébellion de ce Marcien et le complot de Vérine contre Illous (chef d'une révolte des Isauriens en 484), cf. les fr. 19 et 20.
2. En 481. Cf. le fr. 18.
3. Roi de Ravenne sous Olybrius en 473, chassé par Népos en 474.
4. Cet ouvrage et son auteur ne nous sont connus que par ce « codex » et une courte notice de Suidas, s. v. χειρίζω. Les événements racontés sont ceux des années 457 à 491. Cf. Müller, *F. H. G.*, t. IV, p. 135-137 ; Hartmann, s. v. *Candidus* (n. 9), in *P. W.*, t. III (1899), col. 1474.

τῆς πενθερᾶς Βηρίνης ἐπιβουλήν, καὶ τὴν διὰ τοῦτο φυγαδείαν τὴν ἀΐδιον, καὶ τὴν κατὰ Ἴλλου πρότερον ἐπιβουλὴν Βηρίνῃ συσκευασθεῖσαν, καὶ τὴν Ἐπιδάμνου ὑπὸ Θευδερίχου τοῦ Μαλαμείρου ἐν δόλῳ κατάσχεσιν.

Ταῦτα διεξιών, διέξεισι καὶ τὰ ἐπὶ Ῥώμης καὶ τέλος τοῦ ἑβδόμου λόγου ποιεῖται τὸν Νέπωτος θάνατον, ὃς ἐκβαλὼν τῆς ἀρχῆς Γλυκέριον τήν τε Ῥωμαϊκὴν ἰσχὺν περιεβάλετο, καὶ εἰς σχῆμα κείρας κληρικοῦ ἀντὶ βασιλέως ἀρχιερέα κατέστησεν· ὑφ' οὗ καὶ ἐπιβουλευθεὶς ἀνῄρηται.

Οὗτοι οἱ ζ' τῆς ἱστορίας λόγοι καὶ προηγουμένους ὑποφαίνουσιν αὐτῷ λόγους ἄλλους διαπεπονῆσθαι· καὶ ἡ ἀπαρχὴ δὲ τῶν ἑπτὰ τοῦ πρώτου λόγου τοῦτο παραδηλοῖ· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἑπομένους, εἰ τὸ ζῆν προσῆν τῷ συγγραφεῖ, ὡς τοῦ ἑβδόμου λόγου τὸ πέρας ἐνδείκνυσιν.

Ἔστι δὲ ὁ συγγραφεὺς Φιλαδελφεύς, εἴ τις ἄλλος κατὰ συγγραφὴν ἱστορίας ἄριστος, καθαρός, ἀπέριττος, εὐκρινής, λέξεων ταῖς ἀνθηροτάταις καὶ εὐσήμοις καὶ εἰς ὄγκον τινὰ ἀνηγμέναις χρώμενος· οὐδὲ αἱ καινοπρεπεῖς αὐτῷ, ὅσαι τὸ ἐμφατικὸν καὶ εὔηχον καὶ μεγαλεῖον ἔχουσι, παραβλέπονται ὥσπερ τὸ... καὶ τοιαῦτ' ἔνια

καὶ ὅλως κανών ἐστιν ἱστορικοῦ λόγου. Σοφιστὴς [55 a] δ' ἦν τὸ ἐπιτήδευμα, καὶ ῥητορικῆς εἰς ἄκρον ἐληλακώς, καὶ τὴν θρησκείαν οὐκ ἔξω τοῦ χριστιανικοῦ θειασμοῦ.

79

Ἀνεγνώσθη Κ α ν δ ί δ ο υ ἱστορίας λόγοι τρεῖς.

Ἄρχεται μὲν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῆς Λέοντος ἀναρρήσεως, ὃς ἦν ἐκ Δακίας μὲν τῆς ἐν Ἰλλυριοῖς στρατιω-

22 ἐπιβουλὴν A^2M : ἐπιβολὴν A ‖ τοῦτο A^1M : τοῦ A ‖ **24** Ἐπιδάμνου A : Ἐπιδαύνου M ‖ **27** τὸν Νέπωτος A^1 *mg* M : *om.* A ‖ **28** τε A : τότε M ‖ **31** προηγουμένους A : προηγουμένως M ‖ **39** οὐδὲ A : καὶ οὐδὲ M ‖ καινοπρεπεῖς A^2M : κενοπρεπεῖς A ‖ **40** ἐμφατικὸν AM : ἐμφαντικὸν A^2 ‖ **41** ὥσπερ — ἔνια A (*cum lac. lit.* 8 *post* τὸ) : *om.* M ‖ **41** *bis* ὅλως A : ὅλος M.

[55 a] **6** τῆς A^2M : τοῖς A.

commandé la garnison de Sélymbria[1] ; il s'empara du trône grâce à l'appui d'Aspar. Celui-ci était un Alain qui, dès son jeune âge, avait exercé le métier des armes ; il avait eu des enfants de trois mariages : Ardabur, Patrice, Erménérich et deux filles.

L'écrivain, ainsi qu'on l'a dit, prend comme point de départ pour son récit le début du règne de Léon et le termine à la proclamation d'Anastase[2]. Il est, il le dit lui-même, originaire d'Isaurie, de Trachia. Il exerça la profession de secrétaire chez les Isauriens les plus influents ; sa religion était le christianisme orthodoxe, car il tresse des couronnes de louanges pour le quatrième synode et il prend justement à partie les novateurs qui y ont fait opposition[3].

Il n'a pas un style approprié au genre historique, car il use des termes poétiques avec un manque de goût digne d'un débutant ; sa construction a une pompe enflée qui la rend très dure et désagréable à l'oreille tout comme, ailleurs, elle tombe jusque dans l'inconsistance et le laisser-aller. Il innove aussi dans les tournures syntaxiques et ce n'est pas pour aboutir, comme d'autres, à plus de finesse et de charme, mais au point de se rendre pénible à l'oreille et de se dépouiller de tout agrément. Mis à part le fait que son style s'améliore de-ci de-là, on le surprend à arranger un récit composite à l'aide des éléments les plus disparates*. Il prétend que l'Isaurie tient son nom de celui d'Ésaü.

Il traite dans son premier livre de l'influence d'Aspar[4] et de ses enfants, de la proclamation de Léon grâce à Aspar, de l'incendie qui éclata dans la capitale et de toutes les mesures d'utilité publique prises en cette occa-

1. Sur la côte méridionale de Thrace, au nord-est de Périnthe. Léon Ier, qui a été surnommé le Grand, a régné de 457 à 474.

2. 491-518. Cf. Vasiliev, I, p. 139 ; Diehl et Marçais, p. 42-46 ; Bréhier, I, p. 19-20 ; Ostrogorsky, p. 95-98.

3. L'attitude de quelqu'un devant les décisions des grands synodes, et, notamment, ceux de Nicée et de Chalcédoine, est, pour Photius, un critère habituel et assuré de son orthodoxie.

4. Aspar aurait été empereur s'il avait voulu accepter la foi de Nicée. Sur son influence et celle de ses enfants, cf. Gibbon, ch. XXXVI ; Diehl et Marçais, p. 10-11 ; Bréhier, I, p. 12-14 ; Ostrogorsky, p. 90-91.

τικῷ παραγγείλας τάγματι καὶ τελῶν ἄρξας τῶν ἐν Σηλυμβρίᾳ, τὴν βασιλείαν σπουδῇ Ἄσπαρος ἐγχειρισθείς, ὃς ἦν Ἀλανὸς μὲν γένος, ἐκ νεαρᾶς δὲ στρατευσάμενος ἡλικίας, καὶ παιδοποιησάμενος ἐκ τριῶν γάμων Ἀρδαβούριον, Πατρίκιον, Ἐρμενάριχον, καὶ θηλείας δύο.

Ποιεῖται μὲν ὁ συγγραφεύς, ὡς εἴρηται, ἀρχὴν τῆς ἱστορίας τὴν ἀρχὴν τῆς Λέοντος βασιλείας, τελευτᾷ δὲ εἰς τὴν ἀναγόρευσιν Ἀναστασίου. Ἔστι δὲ πατρίδος μὲν Ἰσαυρίας, ὥς αὐτός φησι, τῆς Τραχείας, ἐπιτήδευμα δὲ ἔσχεν ὑπογραφεὺς τῶν ἐν Ἰσαύροις πλεῖστον ἰσχυσάντων. Τὴν δὲ θρησκείαν χριστιανὸς ἦν καὶ ὀρθόδοξος· τήν τε γὰρ τετάρτην σύνοδον ἐπαίνοις στέφει, καὶ τοὺς κατ' αὐτῆς καινοτομοῦντας καθάπτεται δικαίως.

Τὴν δὲ φράσιν οὐκ ἔχει πρέπουσαν λόγῳ ἱστορικῷ· ταῖς τε γὰρ ποιητικαῖς λέξεσιν ἀπειροκάλως τε κέχρηται καὶ μειρακιωδῶς, καὶ ἡ συνθήκη αὐτῷ εἰς τὸ τραχύτερον καὶ δύσηχον ἐκδιθυραμβοῦται, ὥσπερ αὖ πάλιν εἰς τὸ ἐκλελυμένον τε καὶ ἐκμελὲς ὑπτιάζει. Νεωτερίζει δὲ καὶ ταῖς συντάξεσιν, οὐκ εἰς τὸ γλαφυρὸν μᾶλλον καὶ ἐπαφρόδιτον, ὥσπερ ἕτεροι, ἀλλ' ὥστε δυσχερὴς ἀκοῦσαι καὶ τοῦ ἡδέος ὑπερόριος. Πλὴν αὐτὸς ἑαυτοῦ πολὺ βελτίων ἐνιαχοῦ τοῖς λόγοις πάντα γενόμενος, συμμιγῆ τὴν ἱστορίαν καὶ ἐξ ἀνομοιοτάτων ἁρμόζων ἁλίσκεται. Οὗτος ἰσχυρίζεται τὴν Ἰσαυρίαν ἀπὸ τοῦ Ἡσαῦ λαβεῖν τὴν ἐπωνυμίαν.

Διέρχεται δὲ ἐν μὲν τῷ πρώτῳ λόγῳ τὴν Ἄσπαρος καὶ τῶν παίδων αὐτοῦ δυναστείαν, τὴν ἀνάρρησιν διὰ τοῦ Ἄσπαρος Λέοντος, τὸν συμβάντα τῇ πόλει ἐμπρησμόν, καὶ ὅσα Ἄσπαρι περὶ τούτου ἐπὶ τὸ κοινῇ

8 βασιλείαν A : βασιλείαν δὲ M || 9 γένος A : τὸ γένος M || 18 στέφει A²M : στρέφει A || 19 τοὺς — καινοτομοῦντας A : τῶν — καινοτομούντων M || 21 κέχρηται A¹ *mg* M : *om.* A || 23/24 ὥσπερ — ὑπτιάζει A : *om.* M.

sion par Aspar. Il mentionne Titien et Vivien, le différend qui s'éleva à leur sujet entre Aspar et l'empereur, les propos qu'ils échangèrent[1]. Il rapporte que, dans cette querelle, l'empereur s'assura l'alliance du peuple des Isauriens[2] par l'entremise de Tarasicodissa, fils de Rousoumbladéotès, auquel il donna le nom de Zénon et dont il fit son gendre quand celui-ci eut perdu sa première femme. Il raconte qu'Ardabour, pour faire échec à l'empereur, pensa, [55 b] de son côté, s'allier les Isauriens et que Martin, un familier d'Ardabour, dévoila à Tarasicodissa ce qu'Ardabour tramait contre l'empereur; il s'ensuivit que leurs soupçons mutuels s'aggravèrent et l'empereur Léon fit mettre à mort Aspar et ses fils, Ardabour et le César Patrice; mais le César, qui avait miraculeusement supporté ses blessures, en réchappa et survécut; de plus, l'autre fils, Erménérich, qui n'était pas aux côtés de son père, échappa à ce moment au massacre[3].

Et l'empereur Léon prit Tarasicodissa pour sa fille, Ariane, et en fit son gendre; il lui donna un nouveau nom, Zénon, et le nomma stratège du Levant. En Afrique, succès et revers de Basiliscus[4]. L'auteur raconte que Léon avait grande envie de proclamer empereur son gendre, Zénon, et s'y employait; devant la résistance de ses sujets, il n'y put réussir. Avant de mourir, il proclama son petit-fils qu'Ariane avait eu de Zénon et, après la mort de Léon, le jeune Léon, avec l'assentiment du Sénat, couronna son père Zénon empereur[5].

L'écrivain expose en détail la généalogie des Isauriens;

1. Sur Titianus ou Tatianus (Labbé corrigeait en Τατιανοῦ), cf. Ensslin, *Tatianus* (n. 4), in *P. W.*, 2e sér., t. IV (1932), col. 2467-2468. Il était en désaccord avec Aspar sur la politique à l'égard des Vandales, qu'Aspar ménageait pour des raisons religieuses. Une querelle entre l'empereur et Aspar à propos de la nomination d'un préfet de la ville est rapportée par Cedrenus (Migne, *P. G.*, t. CCXXI, p. 660 D).

2. Ceux-ci allaient s'agiter jusqu'à la fin du règne d'Anastase (Bréhier, I, p. 13-14).

3. Ce drame est de 471 et il éclata au cours d'un festin. Il valut à Léon le surnom de Μακέλλης (Cedrenus, *loc. cit.*). Cf. Diehl et Marçais, p. 10-11; Bréhier, I, p. 13; Levtchenko, p. 97; Ostrogorsky, p. 91.

4. Ostrogorsky, *loc. cit.*

5. Zénon (474-491) fut d'abord associé à son jeune fils, qui lui laissa bientôt la place en mourant. Cf. Ostrogorsky, *loc. cit.*

συμφέρον διαπέπρακται. Καὶ περὶ Τιτιανοῦ καὶ Βιβιανοῦ καὶ ὡς περὶ αὐτῶν διηνέχθη Ἄσπαρ καὶ ὁ βασιλεύς, καὶ οἷα εἰς ἀλλήλους ἀπεφθέγξαντο. Καὶ ὡς ὁ βασιλεὺς διὰ τοῦτο ἡταιρίσατο τὸ Ἰσαύρων γένος διὰ Ταρασικοδίσσα Ῥουσουμβλαδεώτου, ὃν καὶ Ζήνωνα μετονομάσας γαμβρὸν ἐποιήσατο, τὴν προτέραν γυναῖκα θανάτου νόμῳ ἀποβαλόντα. Καὶ ὡς Ἀρδαβούριος ἐς τὸ ἐναν- [55 b] τίον μελετῶν τῷ βασιλεῖ, καὶ αὐτὸς οἰκειοποιήσασθαι τοὺς Ἰσαύρους διενοήθη· καὶ ὅτι Μαρτῖνος, οἰκεῖος ὢν Ἀρδαβουρίου, μηνύει Ταρασικοδίσσᾳ ἅπερ Ἀρδαβουρίῳ κατὰ βασιλέως ἐτυρεύετο· καὶ ὡς ἐντεῦθεν εἰς τὸ τραχύτερον τῆς ἐς ἀλλήλους ἐπινοίας προϊούσης ἀναιρεῖ Λέων ὁ βασιλεὺς Ἄσπαρα καὶ τοὺς παῖδας Ἀρδαβούριον καὶ Πατρίκιον τὸν Καίσαρα. Ἀλλ' ὁ μὲν Καῖσαρ τῶν πληγῶν ἀνενεγκὼν παραδόξως διεσώθη καὶ διέζησεν. Ἀλλὰ καὶ ὁ ἕτερος τῶν παίδων Ἀρμενέριχος οὐ συμπαρὼν τῷ φύντι τὸν φόνον τότε διέφυγε.

Ταρασικοδίσσαν δὲ γαμβρὸν ἐπὶ θυγατρὶ Ἀριάδνῃ Λέων ὁ βασιλεὺς ποιεῖται, καὶ μετονομάζει Ζήνωνα, στρατηγὸν τῆς Ἕω χειροτονήσας. Καὶ τὰ κατὰ Ἀφρικὴν Βασιλίσκου εὐτυχήματα καὶ δυστυχήματα. Καὶ ὡς Λέων πολλὰ βουληθεὶς καὶ διαμηχανησάμενος Ζήνωνα τὸν γαμβρὸν ἀνειπεῖν βασιλέα, τῶν ὑπηκόων μὴ παραδεχομένων οὐκ ἴσχυσε, καὶ ὡς πρὸ τελευτῆς αὐτοῦ τὸν ἔγγονον μὲν αὐτοῦ ἐκ Ζήνωνος φύντα τῇ Ἀριάδνῃ· καὶ ὡς μετὰ τελευτὴν Λέοντος ὁ παῖς Λέων Ζήνωνα τὸν πατέρα, συναινέσει τῆς βουλῆς, βασιλέα ἔστεψε.

Λεπτομερής τε τῆς Ἰσαύρων γενεαλογίας ἀφήγησις· καὶ ὡς

39 τὸ A : τὸ τῶν M.

[55 b] **1** τῷ AM[1] *s. v.* : *om.* M ‖ **4** εἰς A : ἐς M ‖ **5** ἐπινοίας A : ὑπονοίας M ‖ **11** Λέων M : Λέων λαβὼν A ‖ **17** ὡς A[2]M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ *post* αὐτοῦ : *in* A *ras.* 3 *lit.* ‖ **18** φύντα M : φύντι A φύντας A[2].

il met beaucoup de soin à expliquer qu'ils étaient les descendants d'Ésaü[1]. Il rapporte comment Zénon, trompé par Vérine, abandonna la ville et le trône, avec sa femme et sa mère, et que Vérine, dans l'espoir que Patrice le Magistre l'épouserait et serait empereur, chassa son gendre par ruse et fut elle-même déçue dans son espérance ; car les magistrats proclamèrent son frère Basiliscus[2]. Il parle de l'horrible massacre qu'on fit des Isauriens à Constantinople et dit qu'après Népos, empereur de Rome, Augustule fut fait empereur romain par son père, Oreste. C'est là le premier livre.

Le deuxième relate comment Patrice le Magistre, qui était l'amant de Vérine, périt par la colère de Basiliscus ; Vérine en conçut de la haine contre son frère et, par son appui financier, favorisa les efforts de Zénon pour reprendre le pouvoir ; en butte aux dernières rigueurs de son frère, sans Armatus[3] qui l'enleva de l'église, elle aussi eût sans doute été mise à mort.

L'auteur rapporte qu'Armatus, devenu l'amant de la femme de Basiliscus, atteignit à un haut degré d'influence ; plus tard, quand on lui eut confié la guerre contre Zénon, [56 a] il inclina à traiter avec lui par le truchement d'Illous[4] ; il fut en honneur sous Zénon au point de voir son propre fils, Basiliscus, au rang de César ; plus tard, il fut haché en morceaux et son fils tomba du rang de César à celui de lecteur aux Blachernes.

Il dit qu'avant ces événements Basiliscus avait élevé son propre fils, Marc, au rang de César, puis d'empereur, et qu'Illous se lia d'amitié avec Zénon et prépara son retour sur le trône et que, aux prises avec un soulèvement, l'empereur, avec sa femme Zénonis et ses enfants, se

1. Cette étymologie est sans doute propre à l'auteur. Elle paraît telle, en tout cas, quand on lui compare les notices de Du Cange, *Glossarium*, et d'Estienne, *Thes. gr.*, s. v. Ἰσαυρικά.

2. On sait que, en 475-476, le règne de Zénon fut interrompu pendant vingt mois par l'usurpation de Basiliscus. Cf. Ostrogorsky, p. 92. Sur Vérine, cf. Ensslin, s. v. *Verina*, in *P. W.*, 2e sér., t. VIII (1958), col. 1546-1548.

3. Sur cet Armatus, cf. Hartmann, s. v. *Armatus*, in *P. W.*, t. II (1896), col. 1179.

4. Sur ce personnage, cf. *infra*, p. 164 et note 4.

εἴησαν ἀπόγονοι τοῦ Ἠσαῦ, πολλὴ σπουδὴ καὶ διήγησις. Ὅπως τε Ζήνων ὑπὸ Βηρίνης ἀπατηθεὶς φεύγει γυναικὶ ἅμα καὶ μητρὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς βασιλείας· καὶ ὡς Βηρῖνα, ἐλπίδι τοῦ συναφθῆναι Πατρικίῳ τῷ μαγίστρῳ καὶ βασιλεύειν αὐτόν, τὸν γαμβρὸν αὐτῆς φυγαδεύσασα ἐξ ἀπάτης, καὶ αὐτὴ τῆς ἐλπίδος ἐσφάλη, τῶν ἐν τέλει Βασιλίσκον τὸν αὐτῆς ἀδελφὸν ἀνειπόντων βασιλέα. Περί τε τῆς Ἰσαύρων ἐν Κωνσταντινουπόλει ἀμυθήτου σφαγῆς. Καὶ ὡς μετὰ Νέπωτα βασιλέα Ῥώμης Αὐγούστουλον ὁ πατὴρ Ὀρέστης Ῥώμης κατεπράξατο βασιλεύειν. Ταῦτα ὁ πρῶτος λόγος.

Ὁ δὲ δεύτερος, ὅπως Πατρίκιος ὁ μάγιστρος, ὁ Βηρίνῃ συμφθειρόμενος, ἐπαγανακτήσαντος αὐτῷ Βασιλίσκου ἀπεβίω, καὶ διὰ τοῦτο Βηρῖνα δι' ἔχθρας πρὸς τὸν ἀδελφὸν καταστᾶσα καὶ Ζήνωνι διὰ χρημάτων τὴν τῆς βασιλείας ἀνάληψιν συμπράττουσα, τὰ ἔσχατα ἔπασχεν ὑπὸ τοῦ ἀδελφοῦ, καὶ εἰ μὴ διέκλεψεν αὐτὴν Ἀρμάτος ἐκ τοῦ ναοῦ, τάχα ἂν καὶ διεφθάρη.

Ὡς Ἀρμάτος τῇ γαμετῇ συνδιαφθειρόμενος Βασιλίσκου ἐπὶ μέγα δυναστείας ἤρθη, καὶ ὡς ὕστερον τὸν κατὰ Ζήνωνος πιστευθεὶς πόλεμον, ἀπέκλινεν ἐπὶ συνθήκαις δι' [56 a] Ἴλλου πρὸς αὐτόν, καὶ εὐδοκιμῶν ἐπὶ Ζήνωνος, ὡς καὶ τὸν υἱὸν Βασιλίσκον Καίσαρα ἰδεῖν, ὕστερον ἐκρεουργήθη, καὶ ὁ παῖς ἐκ τοῦ Καίσαρος εἰς τοὺς ἐν Βλαχέρναις ἀναγνώστας ἐτέλεσεν.

Ὡς πρὸ τούτων Βασιλίσκος Μάρκον τὸν ἴδιον υἱὸν Καίσαρα ἀνεῖπεν, εἶτα καὶ βασιλέα. Καὶ ὡς Ἴλλους συνέβη Ζήνωνι εἰς φιλίαν, καὶ πάλιν ἀναλαβεῖν παρεσκεύασε τὴν βασιλείαν· καὶ ὡς καταστασιασθεὶς βασιλεὺς σὺν τῇ γυναικὶ Ζηνωνίδι καὶ

26 αὐτὸν A[1] : αὐτῶν AM ‖ **27** αὐτὴ A : αὐτῆς M ‖ **38** ὑπὸ A : ὑπὲρ M ‖ **39** Ἀρμάτος AM : Ἀρμάτιος A[2] ‖ **40** γαμετῇ A : γυναικὶ M.

[56 a] **3** ἐκ τοῦ A : ἀπὸ M ‖ **5** ἀνεῖπεν M : εἶπεν A ‖ **8** βασιλεὺς AM : βασιλίσκος A[2].

réfugia à l'église ; chassé de cet asile par une ruse d'Armatus, il fut exilé en Cappadoce, puis égorgé avec tous les siens.

L'auteur raconte que, devant les troubles suscités dans les églises du Levant par Pierre l'hérétique[1], l'empereur Zénon envoya Calandion occuper le siège patriarcal d'Antioche et que, dans ses besoins d'argent, il en trouva, grâce à des dénonciations, et beaucoup de gens qui avaient voulu se révolter contre lui furent arrêtés et punis. Il dit qu'Illous rendit de grands services à l'État romain tant par ses exploits à la guerre que par ses actes de zèle et de justice dans la ville.

Après l'assassinat de l'empereur romain Népos et l'expulsion de son successeur, Augustule, Odoacre se rendit maître de l'Italie et de la ville de Rome elle-même ; les Gaulois d'Occident se révoltèrent contre lui et envoyèrent en même temps qu'Odoacre une ambassade à Zénon ; c'est du côté d'Odoacre que Zénon penchait le plus[2].

L'auteur rapporte qu'un Alain voulut tuer Illous ; après l'avoir frappé, il dénonça Épinicius, un familier de Vérine, comme l'instigateur du meurtre ; Épinicius fut livré à Illous et, en échange d'une promesse de pardon et de récompense, Épinicius dévoila tout ce que Vérine machinait contre Illous ; Zénon, à cette révélation, abandonna Vérine ; Illous l'exila dans une forteresse de Cilicie et assura ainsi sa sécurité[3].

Il raconte qu'Illous se lia d'amitié, grâce à Marsus, avec l'hérétique Pamprépius[4] et ruina peu à peu sa situation ; une guerre civile éclata contre Zénon, conduite par Mar-

1. Mieux connu sous le nom de Pierre le Foulon, ce personnage avait suivi Zénon en Orient quand Léon l'y avait envoyé comme stratège, et il avait réussi à supplanter l'évêque légitime d'Antioche, Martyrius. Calandion y avait été envoyé en 481 non par Zénon, mais par Acace. Cf. Opitz, s. v. *Petros* (n. 4), in *P. W.*, t. XIX (1938), col. 1295-1296 ; Fritz, s. v. *Pierre le Foulon*, in Vacant, t. XII, 2, p. 1933-1935.

2. Événements bien connus de l'année 476. L'ambassade eut du succès parce qu'elle apportait à l'empereur l'hommage symbolique d'Odoacre, qui fut nommé *magister militum* pour l'Italie. Cf. Ostrogorsky, p. 92.

3. Cf. Ensslin, *op. cit.*

4. Sur les accointances diverses d'Illous, cf. Levtchenko, p. 52.

τέκνοις καταφεύγει εἰς τὴν ἐκκλησίαν, κἀκεῖθεν ἀπάτῃ Ἀρμάτου ἐκβληθεὶς ἐξορίζεται εἰς Καππαδοκίαν, εἶτα παγγενεὶ κατασφάζεται.

Ὡς Πέτρου τοῦ δυσσεβοῦς τὰς τῆς ἀνατολῆς ταράσσοντος ἐκκλησίας Καλανδίωνα Ζήνων ὁ βασιλεὺς εἰς τὸ ἱερᾶσθαι Ἀντιοχείας ἀπέστειλε, καὶ δεόμενος χρημάτων ἐκ μηνυμάτων ἐπέτυχε, καὶ πολλοὶ νεωτερίσαντες κατ' αὐτοῦ καὶ ἑαλωκότες δίκην ἔδοσαν. Ὡς Ἴλλους πολλὰ τῇ Ῥωμαίων συνήνεγκε πολιτείᾳ ταῖς τε κατὰ πόλεμον ἀνδραγαθίαις καὶ ταῖς κατὰ πόλιν φιλοτιμίαις τε καὶ δικαιοπραγίαις.

Ὡς μετὰ τὴν ἀναίρεσιν τοῦ βασιλέως Νέπωτος Ῥώμης καὶ τὸν διωγμὸν τοῦ μετ' αὐτὸν Αὐγουστούλου Ὀδόακρος Ἰταλίας καὶ αὐτῆς ἐκράτησε Ῥώμης· καὶ στασιασάντων αὐτῷ τῶν δυσμικῶν Γαλατῶν, διαπρεσβευσαμένων τε αὐτῶν καὶ Ὀδοάκρου πρὸς Ζήνωνα, Ὀδοάκρῳ μᾶλλον ὁ Ζήνων ἀπέκλινεν.

Ὡς Ἀλανός τις Ἴλλουν ἀνελεῖν βουληθεὶς καὶ πλήξας Ἐπινίκιον εἶπεν, ὃς ἦν οἰκεῖος Βηρίνῃ, τὴν ἀναίρεσιν ὑποθέσθαι· καὶ ὡς ἐξεδόθη Ἐπινίκιος Ἴλλῳ καὶ ὡς ὑποσχέσει καὶ ἀμνηστίας καὶ εὐεργεσιῶν ἐξεῖπε πάντα Ἐπινίκιος ὅσα ἐπεβούλευε Βηρῖνα κατὰ Ἴλλου καὶ ὡς Ζήνων διὰ τοῦτο Βηρῖναν ἐκδίδωσιν, ὁ δὲ αὐτὴν εἰς φρούριον Κιλικίας ὑπερορίσας ἠσφαλίσατο.

Ὡς Παμπρεπίῳ τῷ δυσσεβεῖ διὰ Μάρσου Ἴλλους φιλωθεὶς ἅπαντα κατὰ μικρὸν συνέχει τὰ αὐτοῦ. Ὡς ἐμφύλιος συνέστη Ζήνωνι πόλεμος ἐξάρχοντος Μαρκιανοῦ καὶ Προκοπίου υἱῶν τοῦ βασιλεύσαντος Ῥώ-

10 Ἀρμάτου *edd.* : Ἀρματίου A² Ἀρμάτος A *et ut vid.* M || **11** παγγενεὶ *edd.* : παγγενῆ *codd.* || **12** ἀνατολῆς AM : ἀνατολικῆς A² || **13** ἀπέστειλε A : ἀπέσταλκε M || **17** *post* πόλιν ἀνδραγα *inc.* A *exp.* A¹ || **22** δυσμικῶν A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || **26** Ἴλλῳ A² : Ἴλλου AM || **28** Ἐπινίκιος A² : Ἐπινίκιος AM || **29** διὰ τοῦτο Βηρῖναν A : Βηρῖναν διὰ τοῦτο M || **32** φιλωθεὶς AM : φιλιωθεὶς A² || **33** Ζήνωνι A : τῷ Ζήνωνι M.

cien et Procope, les fils de l'ancien empereur romain Anthime ; quand Zénon l'eut emporté, grâce à Illous, l'aîné des deux frères, Marcien, fut fait prêtre et Procope s'enfuit auprès de Théodoric en Thrace. Banni en Cappadoce, Marcien s'en fut faire de l'agitation en Galatie, aux environs d'Ancyre ; ensuite, il fut arrêté et relégué en Isaurie. Il raconte que l'empereur se mit à haïr Illous d'une haine toujours plus vive. Tel est le deuxième livre.

[56 b] Le troisième contient, notamment, le récit de la révolte ouverte d'Illous contre Zénon[1] ; Illous proclama Léonce empereur avec l'appui de Vérine. L'auteur raconte comment, après des opérations malheureuses, ils furent assiégés, pris et décapités. Le récit continue jusqu'à la mort de Zénon.

80.

Lu d'Olympiodore[2] un ouvrage d'histoire en vingt-deux livres. Il commence au septième consulat d'Honorius, empereur des Romains, et au second de Théodose et il conduit son récit jusqu'à l'époque où Valentinien, fils de Placidia et de Constantin, fut proclamé empereur des Romains*.

Cet écrivain est Thébain, originaire de Thèbes, en Égypte, poète de métier, à ce qu'il dit lui-même, et de religion païenne. Il est clair dans son style, mais sans vigueur ni tenue, et enclin à une prolixité vulgaire, à telles enseignes que son livre ne mérite pas d'être mis au rang des livres d'histoire. C'est ce qu'il a sans doute bien vu lui-même, car il déclare qu'il n'a pas composé un ouvrage d'histoire, mais fourni les matériaux pour une histoire, tant le style de son livre lui apparaissait nettement à lui-même sans allure et sans forme ; en effet, il ne tient de

1. La guerre que Zénon mena contre Illous dura six ans (482-488). Cf. Diehl et Marçais, p. 11 ; Levtchenko, *loc. cit.* ; Ostrogorsky, p. 93.

2. Auteur du v[e] siècle p. C. En dehors de Photius, son œuvre nous est connue par Zosime et Sozomène, qui l'ont utilisée. Cf. Haedicke, s. v. *Olympiodoros* (n. 11), in *P. W.*, t. XVIII (1942), col. 201-202. Son *Histoire* racontait les événements de 407 à 425. Cette longue notice ne semble pas avoir pu être rédigée de mémoire.

μης Ἀνθεμίου· καὶ κρατήσαντος Ζήνωνος δι' Ἴλλου πρεσβύτερος μὲν Μαρκιανὸς ἐχειροτονήθη, ὁ δὲ Προκόπιος πρὸς Θεοδώριχον τὸν ἐν Θρᾴκῃ διέφυγε. Καὶ ὡς ὑπεροριςθεὶς Μαρκιανὸς ἐν Καππαδοκίᾳ καὶ διαφυγὼν ἐτάραξε τὴν κατὰ Ἄγκυραν Γαλατίαν, εἶτα συλληφθεὶς εἰς Ἰσαυρίαν διῳκίσθη. Καὶ ὡς ἡ πρὸς Ἴλλουν ἔχθρα τῷ βασιλεῖ συνέστη καὶ ηὐξήθη. Οὕτω καὶ ὁ δεύτερος.

[56 b] Ὁ δὲ τρίτος ἄλλα τε περιέχει καὶ ὡς εἰς τὸ ἐμφανὲς Ἴλλους ἐπαναστὰς Ζήνωνι βασιλέα Λεόντιον σὺν Βηρίνῃ ἀνεῖπεν, ὅπως τε δυσπραγήσαντες ἐπολιορκήθησαν καὶ ἁλόντες ἀπετμήθησαν, καὶ τἆλλα ἕως τῆς Ζήνωνος τελευτῆς.

80

Ἀνεγνώσθη Ὀλυμπιοδώρου ἱστορικοὶ λόγοι κβʹ. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς Ὀνωρίου τοῦ βασιλέως Ῥώμης τῆς ὑπατείας τὸ ἕβδομον καὶ Θεοδοσίου τὸ δεύτερον, κατέρχεται δὲ μέχρις ὅτου Βαλεντινιανὸς ὁ Πλακιδίας καὶ Κωνσταντίνου παῖς εἰς τὴν βασίλειον τῆς Ῥώμης ἀνερρήθη ἀρχήν.

Οὗτος ὁ συγγραφεὺς Θηβαῖος μέν ἐστιν, ἐκ τῶν πρὸς Αἴγυπτον Θηβῶν τὸ γένος ἔχων, ποιητής, ὡς αὐτός φησι, τὸ ἐπιτήδευμα, Ἕλλην τὴν θρησκείαν, σαφὴς μὲν τὴν φράσιν, ἄτονος δὲ καὶ ἐκλελυμένος καὶ πρὸς τὴν πεπατημένην κατενηνεγμένος χυδαιολογίαν, ὥστε μήδ' ἄξιος εἰς συγγραφὴν ἀναγράφεσθαι ὁ λόγος. Ὃ καὶ αὐτὸς ἴσως συνιδὼν οὐ συγγραφὴν αὑτῷ ταῦτα κατασκευασθῆναι, ἀλλὰ ὕλην συγγραφῆς ἐκπορισθῆναι διαβεβαιοῦται· οὕτως ἄμορφος καὶ ἀνίδεος καὶ αὑτῷ τοῦ λόγου ὁ χαρακτὴρ κατεφαίνετο. Καὶ γὰρ οὐδεμίᾳ τῶν

38 Μαρκιανὸς A[1] *mg* M : *om.* A || 42 καὶ A : μὲν οὖν καὶ M.
[56 b] 18 αὑτῷ Bekker : αὐτῷ *codd.*

beauté d'aucune des espèces de style, à moins qu'on n'estime qu'il approche, en certains passages, de la simplicité, car, dans sa bassesse excessive et dans son dédain des règles, il perd jusqu'à cette qualité même pour tomber dans une vulgarité complète. Tout en traitant cet assemblage de matériaux pour l'histoire, il le divise néanmoins en livres et fait l'effort de l'orner d'un discours préliminaire. C'est à l'empereur Théodose, neveu d'Honorius et de Placidia et fils d'Arcadius, qu'il a dédié son ouvrage[1].

Il raconte donc l'histoire de Stilicon ; devenu maître d'une puissance considérable, il fut institué tuteur des jeunes Arcadius et Honorius par leur propre père, Théodose le Grand ; il épousa Séréna, qui lui fut donnée en mariage par Théodose encore. Ensuite, Stilicon, par le mariage de sa propre fille, Thermantia, fit de l'empereur Honorius son gendre, et il fut élevé à un degré de puissance plus grand encore. Il mena à bien beaucoup de guerres pour le peuple romain contre de nombreuses peuplades barbares et, par l'intervention cruelle et inhumaine d'Olympius, qu'il avait lui-même fait entrer dans l'entourage de l'empereur, Stilicon périt par l'épée[2].

Alaric, chef des Goths, que Stilicon avait fait appeler [57 a] pour garder l'Illyricum à Honorius (car cette région avait été rattachée à sa part d'empire par son père, Théodose), Alaric, donc, à cause de l'assassinat de Stilicon, et parce qu'on ne lui donnait pas ce qui avait été convenu, assiégea Rome et la mit à sac. Il en emporta des richesses innombrables et captura la sœur d'Honorius, Placidia, qui séjournait dans la ville. Avant la prise de Rome, il proclama empereur un Romain en vue, nommé Attale, qui exerçait à ce moment la préfecture*.

1. C'est-à-dire Théodose II (408-450). Nous n'avons aucun terme de référence pour apprécier le jugement de Photius sur l'auteur. Sur les discussions suscitées par le titre ὕλη, cf. Haedicke, *op. cit.*, col. 202-203.

2. Comparer à ce passage du sommaire les récits de Zosime, V, 31-34 (éd. Niebuhr, Bonn, 1837, p. 289-296) et de Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 4, Migne, *P. G.*, t. LXVII, p. 1604 B-1605 B. Sur les personnages et les événements, cf. Lot, Pfister et Ganshof, *Les destinées de l'empire d'Occident de 395 à 768*, Paris, P. U. F., 1940, p. 32, et les articles de Seeck, s. v. *Serena* (n. 2), in *P. W.*, 2e sér., t. II (1923), col. 1672-1673, et de Ensslin, s. v. *Thermantia* (n. 1), in *P. W.*, 2e sér., t. V (1934), col. 2390.

ἰδεῶν καλλωπίζεται, πλὴν εἴ τις ἔν τισι τῇ ἀφελείᾳ πλησιάζειν ἐκβιάσοιτο · τῷ γὰρ λίαν ταπεινῷ καὶ ἐξημυτελισμένῳ καὶ ταύτης ἐκπίπτων εἰς ἰδιωτισμὸν ὅλως ὑπενήνεκται. Ὕλην δὲ αὐτὸς ἱστορίας ταῦτα καλῶν, ὅμως καὶ λόγοις διαιρεῖ καὶ προοιμίοις πειρᾶται κοσμεῖν, καὶ πρὸς Θεοδόσιον τὸν βασιλέα, ὃς ἀνεψιὸς ἐχρημάτιζεν Ὀνωρίου καὶ Πλακιδίας, Ἀρκαδίου δὲ παῖς, πρὸς τοῦτον τὴν ἱστορίαν ἀναφωνεῖ.

Διαλαμβάνει τοίνυν περὶ Στελίχωνος, ὅσην τε περιεβέβλητο δύναμιν, καταστὰς ἐπίτροπος τῶν παίδων Ἀρκαδίου καὶ Ὀνωρίου ὑπ' αὐτοῦ τοῦ πατρὸς αὐτῶν Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου, καὶ ὡς Σερῆναν νόμῳ γάμου ἠγάγετο, Θεοδοσίου καὶ ταύτην αὐτῷ κατεγγυήσαντος. Ὅτι τε μετὰ ταῦτα Στελίχων εἰς τὴν ἑαυτοῦ θυγατέρα Θερμαντίαν τὸν βασιλέα Ὀνώριον γαμβρὸν ἐποιήσατο, καὶ ὡς ἐπὶ πλεῖστον ἔτι μᾶλλον ἤρθη δυνάμεως, καὶ πολλοὺς πολέμους ὑπὲρ Ῥωμαίων πρὸς πολλὰ τῶν ἐθνῶν κατώρθωσε · καὶ ὅτι μιαιφόνῳ καὶ ἀπανθρώπῳ σπουδῇ Ὀλυμπίου, ὃν αὐτὸς τῷ βασιλεῖ προσῳκείωσε, τὸν διὰ ξίφους ὑπέμεινε θάνατον.

Ὅτι Ἀλάριχος ὁ τῶν Γότθων φύλαρχος, ὃν Στε-[57 a]λίχων μετεκαλέσατο ἐπὶ τῷ φυλάξαι Ὀνωρίῳ τὸ Ἰλλυρικὸν (τῇ γὰρ αὐτοῦ ἦν παρὰ Θεοδοσίου τοῦ πατρὸς ἐκνενεμημένον βασιλείᾳ), οὗτος ὁ Ἀλάριχος διά τε τὸν φόνον Στελίχωνος, καὶ ὅτι ἃ συνέκειτο αὐτῷ οὐκ ἐλάμβανε, πολιορκεῖ καὶ ἐκπορθεῖ τὴν Ῥώμην · ἐξ ἧς χρήματά τε ἄπειρα ἐξεκόμισε, καὶ τὴν ἀδελφὴν Ὀνωρίου Πλακιδίαν ἐν Ῥώμῃ διάγουσαν ᾐχμαλώτισε, καὶ πρὸ τῆς ἁλώσεως δὲ ἕνα τινὰ τῶν κατὰ τὴν Ῥώμην ἐπιδόξων (Ἄτταλος ἦν ὄνομα αὐτῷ) τὴν ἐπαρχότητα τότε διέποντα εἰς βασιλέα ἀνηγόρευσεν.

22 ἰδεῶν M : εἰδεῶν A ‖ 31 ἐπίτροπος A : *om.* M ‖ 37 ἔτι A : *om.* M ‖ 42 Ἀλάριχος A^1M : ὁ Ἀλάριχος A.

[57 a] 3 ἐκνενεμημένον A^3M : ἐκνεμημένον A ‖ οὗτος A : οὗτος οὖν M ‖ 5 *ante* Ῥώμην *in* A πόλιν *exp.* A^1 ‖ 8 ἐπιδόξων A^1 *mg* M : *om.* A ‖ 10 εἰς A : *om.* M.

Ces actes furent accomplis pour les raisons qu'on vient de dire et aussi à cause de Sarus[1]; c'était un Goth, lui aussi; il commandait à un clan d'hommes peu important (il comptait, en effet, deux ou trois cents hommes environ); par ailleurs, il était vaillant et invincible au combat. Ce chef, les Romains en avaient sollicité l'alliance à cause de son inimitié pour Alaric et ils s'étaient fait de ce dernier un ennemi irréductible.

Au cours du siège, les habitants se livrèrent au cannibalisme[2]. Alaric, du vivant de Stilicon, reçut un tribut de quatre mille livres pour retirer ses troupes[3]. Après la mort de Stilicon, on fit périr en l'étouffant Séréna, sa veuve, qu'on rendait responsable de l'expédition d'Alaric contre Rome. On fit périr, entre sa mort à elle et l'assassinat de Stilicon, leur fils à tous deux, Euchérius[4].

Le nom de « Bucellaire »[5], au temps de l'empereur Honorius, n'était pas porté que par des soldats romains, mais aussi par certains Goths; de même, le nom de « fédérés »[6] était porté par une foule mêlée de gens de toute sorte.

Olympius, qui avait comploté contre Stilicon, devint maître des offices, puis fut démis de ses fonctions; il les reprit ensuite pour les perdre à nouveau et, quelque temps après qu'il les eut perdues, Constance, qui avait épousé Placidia, le fit mourir sous la bastonnade après l'avoir fait essoriller, et la justice ne laissa pas jusqu'au bout le scélérat impuni.

Les chefs goths qui entouraient Radagaise étaient appelés « optimates »; leur nombre atteignait douze mille; Stilicon les battit et s'assura l'alliance de Radagaise.

Alaric mourut de maladie et Ataulf, son beau-frère, lui succéda.

1. Cf. Seeck, s. v. (n. 1), in *P. W.*, 2e sér., t. II (1923), col. 54.
2. Au cours du siège de 408.
3. Cf. Lot, Pfister et Ganshof, *op. cit.*, p. 31.
4. C'est probablement parce qu'il rêvait de l'empire pour ce fils que Stilicon fut assassiné. Cf. F. Lot, *op. cit.*, p. 236, et Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 4 (Migne, LXVII, p. 1604, B-C). Comparer à ce passage Zosime, V, 34 (p. 295), 35 (p. 297) et 37 (p. 300).
5. Cf. Bréhier, t. II, p. 337-338.
6. Cf. Benjamin, s. v. *Foederati* (n. 2), in *P. W.*, t. VI (1907), col. 2817-2818.

Ἐπράχθη δὲ αὐτῷ ταῦτα διά τε τὰς προειρημένας αἰτίας, καὶ ὅτι Σάρον, καὶ αὐτὸν Γότθον ὄντα, καὶ πλήθους μὲν ὀλίγου ἐπάρχοντα (ἄχρι γὰρ σ' ἢ καὶ τ' αὐτῷ ὁ λαὸς ἐξετείνετο) ἄλλως δὲ ἡρωϊκόν τινα καὶ ἐν μάχαις ἀκαταγώνιστον, τοῦτον ὅτι Ῥωμαῖοι ἡταιρίσαντο δι' ἔχθρας Ἀλαρίχῳ ὄντα, ἄσπονδον ἐχθρὸν Ἀλάριχον ἐποιήσαντο.

Ὅτι ἐν τῇ πολιορκίᾳ τῆς Ῥώμης ἀλληλοφαγία τῶν ἐνοικούντων ἐγίνετο.

Ὅτι Ἀλάριχος, ἔτι ζῶντος Στελίχωνος, μ' κεντηνάρια μισθὸν ἔλαβε τῆς ἐκστρατείας.

Ὅτι μετὰ θάνατον Στελίχωνος ἀναιρεῖται ἐναποπνιγεῖσα καὶ Σερῆνα ἡ τούτου γυνή, αἰτία νομισθεῖσα τῆς ἐπὶ Ῥώμην ἐφόδου Ἀλαρίχου· ἀναιρεῖται δὲ πρότερον μετὰ τὴν ἀναίρεσιν Στελίχωνος ὁ ταύτης κἀκείνου παῖς Εὐχέριος.

Ὅτι τὸ Βουκελλάριος ὄνομα ἐν ταῖς ἡμέραις Ὁνωρίου ἐφέρετο κατὰ στρατιωτῶν οὐ μόνον Ῥωμαίων ἀλλὰ καὶ Γότθων τινῶν· ὡς δ' αὔτως καὶ τὸ φοιδεράτων κατὰ διαφόρου καὶ συμμιγοῦς ἐφέρετο πλήθους.

Ὅτι Ὀλύμπιος, ὁ ἐπιβουλεύσας Στελίχωνα, μάγιστρος τῶν ὀφφικίων γέγονεν, εἶτα ἐξέπεσε τῆς ἀρχῆς, εἶτα πάλιν ἐπέβη ταύτης, ἔπειτα ἐξέπεσεν, εἶτα ἐκπεσὼν ῥοπάλοις ὕστερον ὑπὸ Κωνσταντίου, ὃς ἠγάγετο Πλακιδίαν, παιόμενος ἀναιρεῖται, τὰς ἀκοὰς πρότερον ἐκκοπείς· καὶ ἡ δίκη τὸν ἀνοσιουργὸν εἰς τέλος οὐκ ἀφῆκεν ἀτιμώρητον.

Ὅτι τῶν μετὰ Ῥοδογάϊσον Γότθων οἱ κεφαλαιῶται ὀπτίματοι ἐκαλοῦντο, εἰς δώδεκα συντείνοντες χιλιάδας, οὓς καταπολεμήσας Στελίχων Ῥοδογάϊσον προσηταιρίσατο.

Ὅτι Ἀλαρίχου νόσῳ τελευτήσαντος, διάδοχος αὐτοῦ

16 ἄσπονδον A[1]M : ἄσπον A ‖ **17** ἀλληλοφαγιά M : ἀλληλοσφαγία A ‖ **20** ἐκστρατείας AM[1] : στρατείας M ‖ **22** Σερῆνα A : Σαρίνα M ‖ **28** ὡς δ' αὔτως M : ὡς δ' αὐτὸς A ὡσαύτως A[2].

[57 b] Le pain sec est appelé, d'après l'auteur, « bucellaton » et il se moque du titre qui était porté par les soldats en disant que leur nom de « bucellaires » vient de là[1].

Constantin, après s'être élevé au pouvoir, envoya une ambassade chez Honorius[2]; il alléguait pour sa défense qu'il avait pris le commandement malgré lui, sous la pression des troupes ; il demandait l'indulgence et proposait le partage du pouvoir impérial ; l'empereur, devant les difficultés qui surgissaient alors, accepta le partage du pouvoir. C'est en Bretagne que Constantin avait été proclamé par les armées mutinées de cette région. Dans cette Bretagne, avant le septième consulat d'Honorius[3], les soldats en rébellion avaient proclamé empereur un certain Marc, qu'ils mirent à mort pour élever Gratien à sa place, et, quand celui-ci, à son tour, au bout de quatre mois, leur fut devenu odieux, il fut égorgé. Constantin fut alors élevé au titre d'empereur.

Celui-ci nomma généraux Justin et Néobigaste et quitta la Bretagne pour passer, avec son entourage, à Bologne ; c'était le nom d'une ville côtière, la première qui était établie sur le littoral de la Gaule. Il y séjourna et s'assura l'alliance de toutes les forces de Gaule et d'Aquitaine et fut maître de toutes les provinces gauloises jusqu'aux Alpes, qui séparent la Gaule et l'Italie[4].

Il avait deux fils : Constant et Julien ; Constant fut élu

1. Sur cette étymologie, cf. Bréhier, *loc. cit.*
2. Comparer Zosime, V, 43 (p. 308).
3. En 407. Il s'agit de l'usurpateur Constantin III (407-411).
4. Comparer à cette partie du sommaire Zosime, VI, 2-5 (p. 318-322) et en particulier VI, 2 (p. 318), où le texte de Zosime et celui de Photius se tiennent d'assez près. Cf. aussi Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 15 (Migne, LXVII, p. 1617 B-1625 B). Sur ces événements et ces personnages, cf. Lot, Pfister et Ganshof, *op. cit.*, p. 30-31 et 40-41, et les articles de Seeck, s. v. *Constantinus* (n. 5), in *P. W.*, t. III (1900), col. 1028-1031 ; s. v. *Gratianus* (n. 4), t. VII (1940), col. 1840 ; s. v. *Justinianus* (n. 4), t. X (1917), col. 1313 ; s. v. *Constans* (n. 6), t. IV (1900), col. 952 ; de Ensslin, s. v. *Marcus* (n. 10), t. XIV (1928), col. 1644-1645 ; s. v. *Neobigastes*, in *P. W.*, Suppl., t. VII (1940), col. 549, et de Hähnle, s. v. *Iulianos* (n. 54), t. X (1917), col. 96.

Ἀδαοῦλφος καθίσταται, ὁ τῆς γυναικὸς ἀδελφός. [57 b] Ὅτι τὸν ξηρὸν ἄρτον βουκελλάτον ὁ συγγραφεὺς καλεῖσθαί φησι, καὶ χλευάζει τὴν τῶν στρατιωτῶν ἐπωνυμίαν, ὡς ἐκ τούτου βουκελλαρίων ἐπικληθέντων.

Ὅτι Κωνσταντῖνος εἰς τυραννίδα ἀρθεὶς πρεσβεύεται πρὸς Ὁνώριον, ἄκων μὲν καὶ ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν βιασθεὶς ἀπολογούμενος ἄρξαι, συγγνώμην δὲ αἰτῶν καὶ τὴν τῆς βασιλείας ἀξιῶν κοινωνίαν· καὶ βασιλεὺς διὰ τὰ ἐνεστηκότα δυσχερῆ τέως καταδέχεται τὴν τῆς βασιλείας κοινωνίαν. Κατὰ τὰς Βρεττανίας δὲ ὁ Κωνσταντῖνος ἐτύγχανεν ἀνηγορευμένος, στάσει τῶν ἐκεῖσε στρατιωτῶν εἰς ταύτην ἀνηγμένος τὴν ἀρχήν. Καὶ γὰρ ἐν ταύταις ταῖς Βρεττανίαις, πρὶν ἢ Ὁνώριον τὸ ἕβδομον ὑπατεῦσαι, εἰς στάσιν ὁρμῆσαν τὸ ἐν αὐταῖς στρατιωτικὸν Μάρκον τινὰ ἀνεῖπον αὐτοκράτορα· τοῦ δὲ ὑπ' αὐτῶν ἀναιρεθέντος, Γρατιανὸς αὐτοῖς ἀντικαθίσταται· ἐπεὶ δὲ καὶ οὗτος εἰς τετράμηνον αὐτοῖς προσκορὴς γεγονὼς ἀπεσφάγη, Κωνσταντῖνος τότε εἰς τὸ τοῦ αὐτοκράτορος ἀναβιβάζεται ὄνομα.

Οὗτος Ἰουστῖνον καὶ Νεοβιγάστην στρατηγοὺς προβαλόμενος, καὶ τὰς Βρεττανίας ἐάσας, περαιοῦται ἅμα τῶν αὐτοῦ ἐπὶ Βονωνίαν πόλιν οὕτω καλουμένην, παραθαλασσίαν καὶ πρώτην ἐν τοῖς τῶν Γαλλιῶν ὁρίοις κειμένην. Ἔνθα διατρίψας, καὶ ὅλον τὸν Γάλλον καὶ Ἀκύτανον στρατιώτην ἰδιοποιησάμενος, κρατεῖ πάντων τῶν μερῶν τῆς Γαλατίας μέχρι τῶν Ἄλπεων τῶν μεταξὺ Ἰταλίας τε καὶ Γαλατίας.

Οὗτος δύο παῖδας ἔσχε, Κώνσταντα καὶ Ἰουλιανόν, ὧν τὸν μὲν Κών-

[57 b] 1 τὸν A²M : τοι A ‖ 12 τὸ ἕβδομον A¹ *mg* M : *om.* A ‖ 15 ἀναιρεθέντος A¹ *mg* M : *om.* A ‖ 19 προβαλόμενος A¹M : προβαλλόμενος A ‖ 20 τῶν A : τοῖς M ‖ 21/22 Γαλλιῶν ὁρίοις A : Γαλατῶν ὅροις M ‖ 23 Ἀκύτανον Schott : ἀκύταρον A¹M ἀκύταλλον A ‖ 24/25 Γαλατίας A : Γαλλίας M.

César, puis, plus tard, vers le même moment, Julien fut fait « nobilissime ».

Attale, devenu empereur[1], entre en campagne contre Honorius et marche sur Ravenne, et Honorius lui envoie une ambassade comme de souverain à souverain : Jovien[2], préfet et patrice, Valens, chef de toutes les armes, Potamius, le questeur, et Julien, chef de la chancellerie ; ils voulurent faire entendre à Attale qu'ils étaient envoyés par Honorius pour régler le partage de l'empire. Attale déclara qu'il refusait, mais consentait qu'Honorius allât vivre dans une île ou dans quelque autre endroit de son choix sans subir de dommage. Jovien répondit avec empressement, en offrant même de mutiler l'empereur Honorius ; à quoi Attale fit remarquer à Jovien qu'il n'entrait nullement dans les coutumes de mutiler un souverain qui abdique spontanément ; mais Jovien, après plusieurs missions [58 a] infructueuses, resta auprès d'Attale avec le titre de patrice d'Attale. A Ravenne, le pouvoir passa au grand chambellan, Eusèbe ; celui-ci, après un terme assez long, à cause des manœuvres et des conseils d'Allobich, fut tué à coups de bâton en public, sous les yeux de l'empereur[3].

Un certain temps passa ; Attale n'était pas docile à Alaric et, principalement sous l'influence de Jovien (celui qui avait trahi quand il était l'ambassadeur d'Honorius), il fut déposé et resta auprès d'Alaric, résigné à la condition de simple particulier, puis, quelque temps après, il remonta sur le trône et fut à nouveau déposé ; après quoi, plus tard, il arriva à Ravenne, et on lui coupa les doigts de la main droite et on l'exila[4].

Par après, Allobich* fut châtié pour avoir fait mettre

1. Il a déjà été question d'Attale précédemment. Il avait été « choisi » par le Sénat sous la pression d'Alaric pendant le second siège de Rome. Cf. Lot, Pfister et Ganshof, *op. cit.*, p. 35-37.

2. On remarquera qu'il y a un flottement à propos de ce nom dans les manuscrits. Mais le témoignage de A¹ (en 58 a 8), c'est-à-dire du copiste de A qui revoit le manuscrit sur son modèle, peut donner tout apaisement au lecteur. Cf., sur le personnage, Seeck, s. v. *Iovius* (n. 3), in *P. W.*, t. IX (1914), col. 2015-2016.

3. Lire parallèlement Zosime, V, 47-48 (p. 313-315).

4. L'aventure d'Attale est racontée par Zosime, VI, 6-12 (p. 322-328), et Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 8 (Migne, LXVII, p. 1612 B-1615 C).

σταντα Καίσαρα χειροτονεῖ, εἶτα ὕστερον κατὰ τὰς αὐτὰς ἡμέρας καὶ τὸν Ἰουλιανὸν νωβελίσσιμον.

Ὅτι Ἄτταλος βασιλεύσας κατὰ Ὀνωρίου ἐπὶ Ῥάβενναν ἐκστρατεύεται, καὶ πέμπεται πρὸς αὐτόν, ὡς ἐκ βασιλέως Ὀνωρίου πρὸς βασιλέα, Ἰοβιανὸς ἔπαρχος καὶ πατρίκιος, καὶ Οὐάλης στρατηγὸς ἑκατέρας δυνάμεως, καὶ Ποτάμιος ὁ κυαίστωρ, καὶ Ἰουλιανὸς πριμικήριος τῶν νοταρίων· οἳ ἐδήλουν Ἀττάλῳ ἐπὶ κοινωνίᾳ τῆς βασιλείας ἀπεστάλθαι παρὰ Ὀνωρίου. Ὁ δὲ ἀπένευσεν, ἀλλὰ νῆσον οἰκεῖν ἢ ἕτερόν τινα τόπον, ὃν ἂν βούλοιτο, συγχωρεῖν Ὀνώριον κακῶν ἀπαθῆ. Ἀποκρίνεται δὲ Ἰοβιανὸς ἡσθείς, ἐπαγγελλόμενος καὶ σινῶσαι καθ' ἑνὸς μέλους τὸν βασιλέα Ὀνώριον. Ἐφ' ᾧ ἐπετίμησεν Ἄτταλος Ἰοβιανῷ, ὡς οὐθενὸς ἔθους ὄντος σινοῦσθαι βασιλέα ἑκοντὶ τὴν βασιλείαν ἀποτιθέμενον. Ἀλλὰ Ἰοβιανὸς [58 a] μὲν πολλάκις πρεσβεύσας καὶ μηδὲν ἀνύσας καταμένει πρὸς Ἄτταλον, πατρίκιος Ἀττάλου ὀνομασθείς, μετέρχεται δὲ κατὰ τὴν Ῥάβενναν ἐπὶ τὸν πραιπόσιτον Εὐσέβιον ἡ δυναστεία, ὃς μετὰ ἱκανὸν χρόνον Ἀλλοβίχου ἐπηρείᾳ καὶ ὑποθήκῃ δημοσίᾳ καὶ ἐπ' ὄψεσι τοῦ βασιλέως ῥάβδοις ἀναιρεῖται.

Χρόνος ἔρρευσεν ἱκανός, καὶ μὴ πειθόμενος Ἄτταλος Ἀλαρίχῳ, σπουδῇ δὲ μάλιστα Ἰοβιανοῦ, ὃς ἦν τὴν Ὀνωρίου πρεσβείαν προδεδωκώς, καθαιρεῖται τῆς βασιλείας, καὶ μένει τὸν ἰδιώτην παρὰ Ἀλαρίχῳ βίον ἀνθῃρημένος. Ἔπειτα, μετὰ χρόνον τινὰ βασιλεύει, εἶτα καθαιρεῖται. Καὶ μετὰ ταῦτα ὕστερον ἐπὶ Ῥάβενναν παραγεγονὼς καὶ τοὺς τῆς δεξιᾶς χειρὸς δακτύλους ἀκρωτηριασθεὶς ἐξορίᾳ παραπέμπεται.

Ὅτι Ἀλλόβιχος μετὰ βραχὺ τὴν ἐφ' ᾧ τὸν πραι-

27 χειροτονεῖ A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ ὕστερον A : *om.* M ‖ **38** Ἰοβιανὸς A² : ἰώβιος M *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **40** Ἰοβιανῷ A³ : ἰο(ω M) βίῳ AM ‖ **41** Ἰοβιανὸς A¹ : ἰούβιος A *ut vid.* ἰώβιος M.

[58 a] **4** ὃς A¹M : ὁ A ‖ **8** Ἰοβιανοῦ A¹ : ἰουβίου A ἰωβίου M.

à mort le grand chambellan, Eusèbe : il fut tué sur l'ordre de l'empereur et sous ses yeux. Et Constantin, l'usurpateur, quand il apprit la mort d'Allobich, marcha en hâte sur Ravenne pour traiter avec Honorius, mais la peur lui fit rebrousser chemin.

Rhegium est la capitale du Bruttium ; c'est de là, dit l'auteur, qu'Alaric voulait passer en Sicile ; il en fut empêché. En effet, dit-il, une statue sacrée se dressait là barrant le passage ; cette statue avait été consacrée, raconte-t-il, par les gens d'autrefois pour détourner les laves de l'Etna et interdire aux Barbares le passage par mer. A l'un de ses pieds, un feu brûlait sans jamais s'éteindre[1] ; de l'autre, une source jaillissait sans jamais se tarir. Quand, plus tard, ce monument fut abattu, la Sicile pâtit et de l'Etna en éruption et des Barbares. La statue avait été renversée par Asclépius[2] quand il fut désigné pour administrer les biens de Constantin et de Placidia en Sicile.

Quand l'usurpateur, Constantin, et son fils, Constant (proclamé d'abord César, puis empereur), furent vaincus et mis en fuite, le stratège Gérontius[3] conclut une paix avantageuse avec les Barbares et proclama empereur son propre fils, Maxime, qui avait rang de « domestique »[4] ; ensuite, il poursuivit Constant, réussit à le mettre à mort et entreprit aussi une poursuite serrée de son père, Constantin.

Pendant que se déroulaient ces événements, Constance et Ulphilas[5] étaient envoyés par Honorius contre Constantin ; [58 b] ils gagnèrent Arles, où Constantin séjournait

1. Ces feux apparaissent dans d'assez nombreuses traditions anciennes, où ils sont d'ordinaire rattachés au culte d'Héphaistos. Cf. L. Malten, s. v. *Hephaistos*, in *P. W.*, t. VIII (1913), col. 311-366.

2. Aucun des personnages de ce nom passés en revue dans *P. W.*, t. II (1896), col. 1697-1698, ne peut être identifié à celui-ci.

3. Sur Gérontius, cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 13 (Migne, t. LXVII, p. 1621 B-1624 B), et l'article de Seeck, s. v. *Gerontius* (n. 6), in *P. W.*, t. VII (1910), col. 1270, où il est également question de Maxime. Ici, l'histoire du personnage est morcelée ; on en lira la fin ci-dessous, p. 172.

4. Nom d'une haute dignité militaire, plus tard dans l'empire byzantin. Ici, c'est vraisemblablement le commandant de la cavalerie.

5. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 14 (Migne, t. LXVII, p. 1624 B-1625 A).

πόσιτον Εὐσέβιον ἀνεῖλε δίκην τιννύς, γνώμῃ τοῦ βασιλέως κατὰ πρόσωπον αὐτοῦ ἀναιρεῖται · καὶ Κωνσταντῖνος ὁ τύραννος τὸν Ἀλλοβίχου θάνατον μαθών, ἐπειγόμενος πρὸς Ῥάβενναν ὥστε σπείσασθαι Ὀνωρίῳ, φοβηθεὶς ὑποστρέφει.

Ὅτι τὸ Ῥήγιον μητρόπολίς ἐστι τῆς Βρεττίας, ἐξ οὗ φησὶν ὁ ἱστορικὸς Ἀλάριχον ἐπὶ Σικελίαν βουλόμενον περαιωθῆναι ἐπισχεθῆναι · ἄγαλμα γάρ, φησί, τετελεσμένον ἱστάμενον ἐκώλυσε τὴν περαίωσιν. Τετέλεστο δέ, ὡς μυθολογεῖ, παρὰ τῶν ἀρχαίων ἀποτρόπαιόν τε τοῦ ἀπὸ τῆς Αἴτνης πυρὸς καὶ πρὸς κώλυσιν παρόδου διὰ θαλάσσης βαρβάρων · ἐν γὰρ τῷ ἑνὶ ποδὶ πῦρ ἀκοίμητον ἐτύγχανε, καὶ ἐν τῷ ἑτέρῳ ὕδωρ ἀδιάφθορον. Οὗ καταλυθέντος, ὕστερον ἔκ τε τοῦ Αἰτναίου πυρὸς καὶ ἐκ τῶν βαρβάρων βλάβας ἡ Σικελία ἐδέξατο. Κατέστρεψε δὲ τὸ ἄγαλμα Ἀσκληπιὸς ὁ τῶν ἐν Σικελίᾳ κτημάτων Κωνσταντίνου καὶ Πλακιδίας διοικητὴς καταστάς.

Ὅτι Κωνσταντίνου τοῦ τυράννου καὶ Κώνσταντος τοῦ παιδός, ὃς πρότερον μὲν Καῖσαρ ἔπειτα δὲ καὶ βασιλεὺς ἐκεχειροτόνητο, τούτων ἡττηθέντων καὶ πεφευγότων, Γερόντιος ὁ στρατηγός, τὴν πρὸς τοὺς βαρβάρους ἀσμενίσας εἰρήνην, Μάξιμον τὸν ἑαυτοῦ παῖδα, εἰς τὴν τῶν δομεστίκων τάξιν τελοῦντα, βασιλέα ἀναγορεύει · εἶτα ἐπιδιώξας Κώνσταντα κατεπράξατο ἀναιρεθῆναι, καὶ κατὰ πόδας εἵπετο διώκων καὶ τὸν πατέρα Κωνσταντῖνον.

Ἐν ᾧ δὲ ταῦτα ἐγίνετο, Κωνστάντιος καὶ Οὐλφιλᾶς ἀποστέλλονται παρὰ Ὀνωρίου κατὰ Κωνσταντίνου, καὶ καταλαβόντες τὴν Ἀρήλατον, ἔνθα τὰς διατριβὰς [58 b] ἐποιεῖτο Κωνσταντῖνος σὺν Ἰουλιανῷ τῷ παιδί, ταύ-

20 τὸ A² *s. v.* M : *om.* A ‖ Βρεττίας A : βρεττανίας M ‖ 23 ἐκώλυσε A : ἐκώλυε A³M ‖ 26 ἀκοίμητον A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ 30 δὲ A²M : *om.* A ‖ 32 Κώνσταντος M : Κωνσταντίνου A Κωνσταντίου A².

avec son fils, Julien, et ils assiégèrent cette ville. Constantin, réfugié dans un oratoire, fut ordonné prêtre[1] et on lui promit la vie sauve sous serment ; les portes de la ville furent ouvertes aux assiégeants et, avec son fils, Constantin fut envoyé à Honorius. Celui-ci, plein de rancune envers eux à cause de ses cousins que Constantin avait assassinés, ordonna, au mépris des engagements pris, de les exécuter à trente milles de Ravenne. Gérontius, à l'arrivée d'Ulphilas et de Constantin, s'enfuit. On l'arrêta, à cause de la dureté dont il usait pour commander à ses troupes qui s'en prirent elles-mêmes à lui ; on mit, en effet, le feu à sa maison, mais il se défendit avec énergie contre les mutins, avec pour seul compagnon de combat un Alain qui était parmi ses esclaves. Finalement, il tua l'Alain et sa femme, qui avaient choisi cette façon de mourir, puis il se suicida. Son fils Maxime, à cette nouvelle, s'enfuit chez ses alliés barbares.

Dans Montzen[2], ville de Germanie seconde, Jovin, grâce à l'appui de l'Alain Goar et de Guntiar, chef des Burgondes, fut proclamé empereur. Attale exhorta Ataulf à se joindre à lui et il le rejoignit avec ses troupes. Et Jovin, importuné par la présence d'Ataulf, critiqua en termes voilés Attale, qui lui avait conseillé de venir. Sarus était sur le point de se joindre à Jovin, mais Ataulf, en l'apprenant, emmena dix mille hommes à la rencontre d'Asarus[3], qui, pour toute armée, n'avait autour de lui que dix-huit ou vingt hommes ; il donna le spectacle d'un héroïsme digne d'admiration : on eut grand mal à le maîtriser en lui jetant un sac sur la tête. Plus tard, on

1. Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 15 (Migne, t. LXVII, p. 1625 B).

2. Sur cette identification, cf. H. Grégoire, *La patrie des Niebelungen*, in *Byzantion*, t. IX (1934), p. 1-39, et *Où en est la question des Niebelungen?*, même revue, t. X (1935), p. 215-245. C'est du commentaire de ce passage de Photius que sont parties les brillantes recherches de mon savant compatriote sur le vrai berceau de la célèbre épopée. L'événement se situe en 412. Cf. Seeck, s. v. *Iovinus* (n. 5), in *P. W.*, t. IX (1916), col. 2012-2013.

3. Malgré l'obscurité du style de Photius dans ce passage, il semble bien qu'il ne s'agit que d'un seul personnage et qu'il faudrait plutôt lire Sarus ; mais il n'y a pas la moindre trace de correction ni d'hésitation sur ce mot dans les manuscrits ; c'est pourquoi je m'en tiens à leur texte.

τὴν πολιορκοῦσι. Καὶ Κωνσταντῖνος καταφυγὼν εἰς εὐκτήριον πρεσβύτερος τότε χειροτονεῖται, ὅρκων αὐτῷ ὑπὲρ σωτηρίας δοθέντων· καὶ τοῖς πολιορκοῦσιν αἱ πύλαι τῆς πόλεως ἀναπετάννυνται. Καὶ πέμπεται σὺν τῷ υἱῷ Κωνσταντῖνος πρὸς Ὀνώριον· ὁ δὲ μνησικακῶν αὐτοῖς ὑπὲρ τῶν ἀνεψιῶν αὑτοῦ, οὓς ἐτύγχανε Κωνσταντῖνος ἀνελών, πρὸ τριάκοντα τῆς Ῥαβέννης μιλίων παρὰ τοὺς ὅρκους προστάττει τούτους ἀναιρεθῆναι· Γερόντιος δέ, παραγενομένων Οὐλφιλᾶ καὶ Κωνσταντίνου φεύγει, καὶ καταληφθείς, ὅτι ἐγκρατῶς ἦρχε τοῦ οἰκείου στρατοῦ, ὑπ' αὐτῶν ἐκείνων ἐπιβουλεύεται· πῦρ γὰρ κατὰ τῆς οἰκίας αὐτοῦ ἀνῆψαν. Ὁ δὲ πρὸς τοὺς ἐπαναστάντας κρατερῶς ἐμάχετο, ἕνα συναγωνιστὴν ἔχων Ἀλανὸν τὸ γένος, εἰς δούλους αὐτοῦ ἀριθμούμενον. Τέλος τόν τε Ἀλανὸν καὶ τὴν γυναῖκα, τοῦτο προθυμουμένους, ἀναιρεῖ, ἐπικατασφάζει δὲ καὶ ἑαυτόν. Μάξιμος δὲ ὁ παῖς ταῦτα μαθὼν πρὸς τοὺς ὑποσπόνδους φεύγει βαρβάρους.

Ὅτι Ἰοβῖνος ἐν Μουνδιακῷ τῆς ἑτέρας Γερμανίας κατὰ σπουδὴν Γώαρ τοῦ Ἀλανοῦ καὶ Γυντιαρίου, ὃς φύλαρχος ἐχρημάτιζε τῶν Βουργουντιόνων, τύραννος ἀνηγορεύθη. Πρὸς ὃν παραγενέσθαι Ἄτταλος Ἀδαοῦλφον παραινεῖ· καὶ παραγίνεται ἅμα τοῦ πλήθους. Καὶ Ἰοβῖνος ἀνιᾶται ἐπὶ τῇ Ἀδαούλφου παρουσίᾳ καὶ μέμφεται δι' αἰνιγμάτων τῷ παραινέσαντι Ἀττάλῳ τὴν ἄφιξιν. Καὶ Σάρος δὲ ἔμελλε πρὸς Ἰοβῖνον παραγενέσθαι· ἀλλ' Ἀδαοῦλφος τοῦτο μαθὼν προϋπαντιάζει χιλιάδας δέκα συνεπαγόμενος στρατιώτην, ἔχοντι ἄνδρας περὶ αὐτὸν Ἀσάρῳ ὀκτωκαίδεκα ἢ καὶ εἴκοσιν. Ὃν ἔργα ἡρωϊκὰ καὶ θαυμάσαι ἄξια ἐπιδειξάμενον μόλις σόκκοις ἐζώγρησαν,

[58 b] **7** αὑτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.* ‖ **16** προθυμουμένους A^{1}M: προθυμούμενος A ‖ **20** Γυντιαρίου M : Γουντιαρίου A^1 γουντιανοῦ A ‖ **21** Βουργουντιόνων A^{1}M : γουργουντιόνων A ‖ **22** ὃν M : οὓς A^2 *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **23** τοῦ πλήθους A : τῷ πλήθει M ‖ **26** Ἰοβῖνον A^{1}M : ἰουβῖνον A ‖ **28** στρατιώτην AM : στρατιώτηι M^1 ‖ αὐτὸν A : αὑτὸν M ‖ Ἀσάρῳ A^1 *mg* M : *om.* A ‖ **30** σόκκοις A : σάκκοις M.

le mit à mort. Sarus s'était séparé d'Honorius parce que, après l'assassinat de Belléridès, un membre de sa suite, l'empereur n'avait accordé aucune attention à ce meurtre et n'avait pas veillé à le châtier.

L'auteur parle de Donat et des Huns et de l'adresse extrême de leurs chefs à l'arc ; l'historien lui-même est allé en ambassade chez eux et auprès de Donat[1]. Il fait un récit dramatique de sa course errante sur mer et du danger qu'il courut, et il rapporte comment on trompa Donat par un serment pour le mettre à mort, au mépris de toute loi, et comment Charaton, le premier des rois, s'emporta à cause de ce meurtre, mais comment, grâce aux largesses impériales, il se radoucit et se tint tranquille. Ainsi [59 a] s'achève le premier groupe de dix livres de l'ouvrage[2].

Le deuxième débute comme il suit.

Jovin, pour avoir, contre la volonté d'Ataulf, proclamé empereur son frère, Sébastien, devint l'objet de l'inimitié d'Ataulf, qui envoya des ambassadeurs à Honorius pour lui promettre la tête des usurpateurs et un traité de paix. Après le retour des ambassadeurs et l'échange des serments, la tête de Sébastien fut envoyée à l'empereur. Jovin, lui, assiégé par Ataulf, se rendit et il fut, lui aussi, envoyé à l'empereur, et le préfet Dardanus[3] le tua de sa propre main. Les têtes des deux princes furent exposées hors de Carthage, au même endroit où on avait coupé auparavant la tête à Constantin et à Julien, ainsi qu'à Maximin* et à Eugénius[4], qui, sous Théodose le Grand, avaient voulu s'emparer du pouvoir et avaient connu la même fin.

Ataulf se voyait réclamer Placidia, surtout sur les instances de Constantin qui l'épousa d'ailleurs plus tard ;

1. Cette ambassade, qui date de 412, fournit le premier repère chronologique connaissable dans la vie d'Olympiodore. Par ailleurs, cette mission dont il fut chargé atteste qu'il était en relations avec la cour de Ravenne. Cf. Haedicke, *op. cit.*, col. 201.

2. Belléridès, Donat et Charaton ne sont connus que par ce texte. Cf. Seeck, s. v. *Belleridus*, in *P. W.*, t. III (1899), col. 241 ; *Donatus* (n. 5), t. V (1905), col. 1545 ; *Charato*, t. III (1899), col. 2121.

3. Cf. Seeck, s. v. *Dardanos* (n. 10), in *P. W.*, t. IV (1910), col. 2179-2180.

4. 392-394. Cf. Seeck, s. v. *Eugenius* (n. 5), in *P. W.*, t. VI (1907), col. 986 ; Sozomène, *loc. cit.*

καὶ ὕστερον ἀναιροῦσι. Σάρος δ' ἦν ἀποστὰς Ὀνωρίου ὅτι Βελλερίδου, ὃς ἦν αὐτῷ δομέστικος, ἀναιρεθέντος οὐδεὶς λόγος τῷ βασιλεῖ τῆς ἀναιρέσεως οὐδὲ τοῦ φόνου γίνεται εἴσπραξις.

Ὅτι διαλαμβάνει περὶ Δονάτου καὶ περὶ τῶν Οὔννων, καὶ περὶ τῶν ῥηγῶν αὐτῶν τῆς εὐφυεστάτης τοξείας, καὶ ὡς πρὸς αὐτοὺς καὶ Δόνατον ὁ ἱστορικὸς ἐπρέσβευσε. Καὶ τὴν διὰ θαλάσσης αὐτοῦ πλάνην ἐκτραγῳδεῖ καὶ τὸν κίνδυνον. Καὶ ὅπως ὅρκῳ Δόνατος ἀπατηθεὶς ἐκθέσμως ἀποσφάζεται, καὶ ὅπως Χαράτων, ὁ τῶν ῥηγῶν πρῶτος, ἐπὶ τῷ φόνῳ εἰς θυμὸν ἀνάπτεται, ὅπως τε πάλιν βασιλικοῖς δώροις διαπραΰνεται καὶ [59 a] ἡσυχάζει· ἐν οἷς καὶ ἡ πρώτη τῆς ἱστορίας δεκάλογος.

Ἄρχεται δὲ ἡ δευτέρα ὧδε, ὅτι Ἰοβῖνος, παρὰ γνώμην Ἀδαούλφου τὸν ἴδιον ἀδελφὸν Σεβαστιανὸν βασιλέα χειροτονήσας, εἰς ἔχθραν Ἀδαούλφῳ κατέστη· καὶ πέμπει Ἀδάουλφος πρὸς Ὀνώριον πρέσβεις ὑποσχόμενος τάς τε τῶν τυράννων κεφαλὰς καὶ εἰρήνην ἄγειν. Ὧν ὑποστρεψάντων καὶ ὅρκων μεσιτευσάντων Σεβαστιανοῦ μὲν πέμπεται τῷ βασιλεῖ ἡ κεφαλή, Ἰοβῖνος δὲ ὑπὸ Ἀδαούλφου πολιορκούμενος ἑαυτὸν ἐκδίδωσι. Καὶ πέμπεται κἀκεῖνος τῷ βασιλεῖ, ὃν αὐθεντήσας Δάρδανος ὁ ἔπαρχος ἀναιρεῖ· καὶ ἀποτίθενται ἄμφω αἱ κεφαλαὶ Καρθαγένης ἔξωθεν, ἔνθα καὶ ἡ Κωνσταντίνου καὶ ἡ Ἰουλιανοῦ ἀπετμήθησαν πρότερον, ἥ τε Μαξιμίνου καὶ ἡ Εὐγενίου, οἳ ἐπὶ Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου τυραννίδι ἐπιθέμενοι, εἰς τοῦτο τέλους κατέστρεψαν.

Ἀδαοῦλφος δὲ Πλακιδίαν ἀπῃτεῖτο κατὰ σπουδὴν μάλιστα Κωνστανίνου, ὃς ὕστερον αὐτῇ καὶ

32 ἦν A[1] *s. v.* M : *om.* A ‖ **34** γίνεται A : ἐγίνετο M ‖ **38** αὑτοῦ Bekker : αὐτοῦ *codd.* ‖ **42** δώροις A[2]M : δώρῳ A.

[59 a] **3** Ἰοβῖνος A[1] : ἰωβῖνος M ἰώβιος A ‖ **4** Σεβαστιανὸν M *et infra* v. 8 A : Σεβαστῖνον *hic* A ‖ **12** Καρθαγένης A[2]M : χαρθαγένης A ‖ **17** Κωνσταντίνου ὃς AM : Κωνσαντίου ὃν A[2].

mais, comme les promesses faites à Ataulf, notamment celle d'envoyer des vivres, restaient sans suite, au lieu de rendre la princesse, il projetait de rompre le traité et d'entreprendre la guerre.

Ataulf, à qui on réclamait Placidia, exigeait, en retour, le blé qu'on lui avait promis. Malgré leur incapacité à tenir leurs engagements, les auteurs de la promesse ne s'en déclaraient pas moins prêts à s'exécuter si on leur rendait Placidia ; le Barbare rusait de la même façon et, parvenu aux abords de la ville, qu'on nomme Massalia, il espérait s'en emparer par ruse. Là, il fut frappé d'un trait par le vaillant Boniface et, après avoir échappé de peu à la mort, il se retira dans ses quartiers en laissant la ville, pleine d'allégresse, louer et féliciter Boniface[1].

Ataulf méditait d'épouser Placidia et il présentait à Constantin, qui la lui réclamait, des exigences exagérées, pour se donner l'air de l'avoir gardée à bon droit devant les refus opposés à ses demandes.

Constantin, consul désigné depuis longtemps, accéda au consulat à Ravenne ; en même temps, à Constantinople, Constant devenait consul. On trouva une somme d'or modeste, mais suffisante pour les frais d'un consulat, dans les biens d'Héraclianus, qui avait été mis à mort pour avoir tenté de prendre le pouvoir[2]. Toutefois, on ne trouva [59 b] pas tout ce qu'on espérait, car, en fait d'or, on ne trouva même pas deux mille livres et sa fortune immobilière elle-même ne faisait que deux mille livres. Et tous ces biens, Constantin les avait obtenus sur une simple demande à Honorius.

Constantin, quand il sortait, était d'un extérieur morne

1. Ceci se passe en 413. Ce personnage, auquel le sommaire revient *infra*, p. 184, pour louer son héroïsme, commandait des troupes en Afrique et périt dans une bataille à laquelle le conduisit sa rivalité avec Aétius. Cf. F. Lot, *La fin du monde antique...*, p. 239-240, et Seeck, s. v. *Bonifatius* (n. 1), in *P. W.*, t. III (1899), col. 698-699.

2. C'est en Afrique qu'il avait tenté de prendre le pouvoir. Il avait été nommé *comes Africae* en récompense du service qu'il avait rendu en assassinant Stilicon. Cf. Seeck, s. v. *Heraclianus* (n. 6), in *P. W.*, t. VIII (1913), col. 405-406. En arrêtant les convois destinés à l'Italie, il mit Rome, affamée, à la discrétion d'Alaric. Cf. Lot, *op. cit.*, p. 237.

εἰς γάμον ἔζευξεν. Ἀλλὰ τῶν πρὸς Ἀδαοῦλφον ὑποσχέσεων μὴ περαιουμένων, καὶ μάλιστα τῆς σιτοπομπίας, οὔτε ταύτην ἀπεδίδου καὶ εἰς μάχην ἐμελετᾶτο τὰ τῆς εἰρήνης διαλύεσθαι.

Ὅτι Ἀδαοῦλφος ἀπαιτούμενος Πλακιδίαν ἀνταπῄτει τὸν ὁρισθέντα σῖτον. Ἀπόρων δ' ὄντων τῶν ὑποσχομένων εἰς τὸ δοῦναι, οὐδὲν δὲ ἧττον ὁμολογούντων, εἰ λάβοιεν Πλακιδίαν παρασχεῖν, καὶ ὁ βάρβαρος τὰ ὅμοια ὑπεκρίνετο, καὶ πρὸς Μασσαλίαν, πόλιν οὕτω καλουμένην, παραγενόμενος δόλῳ ταύτην λαβεῖν ἤλπιζεν. Ἔνθα πληγεὶς Βονηφατίου τοῦ γενναιοτάτου βαλόντος, καὶ μόλις τὸν θάνατον διαφυγών, εἰς τὰς οἰκείας ὑπεχώρησε σκηνάς, τὴν πόλιν ἐν εὐθυμίᾳ λιπὼν καὶ δι' ἐπαίνων καὶ εὐφημίας ποιουμένην Βονηφάτιον.

Ὅτι Ἀδαοῦλφος τὸν γάμον μελετῶν Πλακιδίας, Κωνσταντίου ταύτην ἀπαιτοῦντος βαρυτέρας προὔτεινεν αἰτήσεις, ἵνα διὰ τὴν ἀποτυχίαν τῶν αἰτήσεων εὔλογον δόξῃ τὴν κατάσχεσιν αὐτῆς πεποιηκέναι.

Ὅτι Κωνστάντιος δισίγνατος πάλαι γεγονὼς ὕπατος κατὰ τὴν Ῥάβενναν προέρχεται, μεθ' οὗ κατὰ τὴν Κωνσταντινούπολιν ὑπατεύει Κώνστας· καὶ χρυσίον μὲν σύμμετρον καὶ ἱκανὸν πρὸς τὸ τῆς ὑπατείας ἀνάλωμα εὕρηται ἐκ τῶν τοῦ Ἡρακλειανοῦ ὃς τυραννίδα μελετῶν ἀνῄρητο, οὐ μήν γε τοσοῦτον εὑρέθη ὅσον καὶ ἠλπίζετο· [59 b] χρυσίον μὲν γὰρ οὐδὲ μέχρι κεντηναρίων κʹ εὕρηται, ἡ δὲ ἀκίνητος αὐτοῦ οὐσία καὶ αὐτὴ εἰς δισχιλίας λίτρας συνέτεινε. Καὶ ταύτην ἅπασαν τὴν ὑπόστασιν Κωνστάντιος ἐκ μιᾶς αἰτήσεως παρὰ Ὀνωρίου εἰλήφει.

Ἦν δὲ Κωνστάντιος ἐν μὲν ταῖς προόδοις κατηφὴς καὶ σκυθρωπός,

18 γάμον A : γάμους M ‖ **20** ἐμελετᾶτο A : ἀπεδίδου M ‖ **28** βαλόντος A^2M : λαβόντος A ‖ **32** Ἀδαοῦλφος A^1M : Ἀδαοῦλφος ἀπαιτούμενος A ‖ **32** Κωνσταντίου A^1 : Κωνσταντίῳ AM ‖ ἀπαιτοῦντος A : ἀπαιτοῦντι M ‖ **36** Κωνστάντιος δισίγνατος A : δισίγνατος Κωνστάντιος M.

et sombre ; il avait de grands yeux, le cou haut, la tête massive. Toujours penché sur l'encolure du cheval qui le portait, il jetait, dans cette attitude, un regard de côté çà et là, en sorte, comme on dit, qu'il offrait « l'apparence qui convient au pouvoir ». Aux repas et dans les banquets, il était charmant et sociable au point de rivaliser avec les mimes qui jouaient souvent devant la table[1].

Ataulf, grâce à l'aide et aux conseils de Candidianus, réussit son mariage avec Placidia[2]. C'était au début de janvier, dans la ville de Narbonne, dans la maison d'Ingénius, un des premiers citoyens de la ville. Là, Placidia fut d'abord installée dans une chambre nuptiale, ornée à la romaine et avec les attributs souverains. On installa auprès d'elle Ataulf, revêtu d'un manteau et des autres pièces du costume romain. Alors, parmi les autres cadeaux de noce, Ataulf offrit cinquante beaux jeunes gens vêtus de soie ; chacun d'eux portait deux très grands plateaux dont l'un était rempli d'or, l'autre de pierres précieuses ou, plus exactement, de pierres sans prix, fruit du pillage de Rome lors de sa prise par les Goths. On chanta ensuite les poèmes nuptiaux ; Attale préluda, suivi par Rusticius et Phoebadius, et la fête s'acheva dans des amusements et des réjouissances où se mêlaient les Barbares et les Romains de l'endroit[3].

Après la prise de Rome par les Goths, Albin[4], préfet de Rome, alors que la ville était déjà revenue à une situation normale, écrivit que le contingent alloué à la population ne suffirait pas, vu que celle-ci augmentait déjà. Il écrivit, en effet, qu'en un seul jour, on avait recensé quatorze mille personnes.

1. Ce portrait de Constance semble bien propre à notre auteur. Cf. Seeck, s. v. *Constantius* (n. 9), in *P. W.*, t. IV (1900), col. 1099-1102.

2. Cf. Lot, Pfister et Ganshof, p. 44-45 ; Seeck, s. v. *Candidianus* (n. 3), in *P. W.*, t. III (1899), col. 1472-1473 ; Ensslin, s. v. *Placidia* (n. 1), in *P. W.*, t. XX (1941), col. 1910-1931.

3. Attale est le personnage qu'on a rencontré plus haut. Rusticius est peut-être le poète de ce nom dont on a quelques vers sur saint Augustin. Cf. Seeck, s. v. *Rusticius*, in *P. W.*, 2e sér., t. I (1920), col. 1240. Phoebadius n'est connu que par ce texte. Cf. Ensslin, s. v. *Phoebadius*, in *P. W.*, t. XX (1941), col. 322.

4. Identité impossible à préciser. C'est un nom très répandu aux IVe-Ve siècles, écrit Seeck, s. v. *Albinus* (n. 6), in *P. W.*, t. I (1894), col. 1315.

μεγαλόφθαλμός τε καὶ μεγαλαύχην καὶ πλατυκέφαλος, νεύων διόλου ἐπὶ τὸν τράχηλον τοῦ φέροντος αὐτὸν ἵππου, καὶ οὕτω τῇδε κἀκεῖσε λοξὸν ἐκπέμπων τὸ ὄμμα, ὡς (τὸ τοῦ λόγου) πᾶσι φαίνεσθαι εἶδος ἄξιον τυραννίδος. Ἐν δὲ δείπνοις καὶ συμποσίοις τερπνὸς καὶ πολιτικός, ὡς καὶ ἐρίζειν τοῖς μίμοις πολλάκις παίζουσι πρὸ τῆς τραπέζης.

Ὅτι Ἀδαούλφῳ σπουδῇ καὶ ὑποθήκῃ Κανδιδιανοῦ ὁ πρὸς Πλακιδίαν συντελεῖται γάμος · μὴν ὁ Ἰαννουάριος ἐνειστήκει, ἐπὶ δὲ τῆς πόλεως Νάρβωνος, ἐν οἰκίᾳ Ἰγγενίου τινὸς πρώτου τῶν ἐν τῇ πόλει · ἔνθα προκαθεσθείσης Πλακιδίας ἐν παστάδι τε Ῥωμαϊκῶς ἐσκευασμένῃ καὶ σχήματι βασιλικῷ, συγκαθέζεται αὐτῇ καὶ Ἀδαοῦλφος ἐνδεδυμένος χλανίδα καὶ τὴν ἄλλην Ῥωμαίων ἐσθῆτα. Ἐν οἷς μετὰ τῶν ἄλλων γαμικῶν δώρων δωρεῖται Ἀδαοῦλφος καὶ ν' εὐειδεῖς νεανίας σηρικὴν ἐνδεδυμένους ἐσθῆτα, φέροντος ἑκάστου ταῖς χερσὶν ἀνὰ δύο μεγίστων δίσκων, ὧν ὁ μὲν χρυσίου πλήρης, ὁ δὲ τιμίων λίθων, μᾶλλον δὲ ἀτιμήτων ἐτύγχανεν · ἃ τῆς Ῥώμης ὑπῆρχε κατὰ τὴν ἅλωσιν τοῖς Γότθοις ἀποσυληθέντα. Εἶτα λέγονται καὶ ἐπιθαλάμιοι, Ἀττάλου πρῶτον εἰπόντος, εἶτα Ῥουστικίου καὶ Φοιβαδίου · καὶ συντελεῖται ὁ γάμος παιζόντων καὶ χαιρόντων ὁμοῦ τῶν τε βαρβάρων καὶ τῶν ἐν αὐτοῖς Ῥωμαίων.

Ὅτι μετὰ τὴν ὑπὸ Γότθων ἅλωσιν τῆς Ῥώμης Ἀλβῖνος ὁ τῆς Ῥώμης ἔπαρχος, ἤδη ταύτης πάλιν ἀποκαθισταμένης, ἔγραψε μὴ ἐξαρκεῖν τὸ χορηγούμενον μέρος τῷ δήμῳ εἰς πλῆθος ἤδη τῆς πόλεως ἐπιδιδούσης · ἔγραψε γὰρ καὶ ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ τετάχθαι ἀριθμὸν χιλιάδων δεκατεσσάρων.

[59 b] **6** τε A : *om.* M ‖ **8** οὕτω Bekker : οὔπω *codd.* ‖ **16** *post* πρώτου *del.* τινὸς A[x] ‖ ἔνθα A : *om.* M ‖ **17** παστάδι M : σπαστάδι A ‖ **19** Ῥωμαίων M : ῥωμαίαν A ‖ **23** μεγίστων δίσκων A : μεγίστους δίσκους M ‖ **26** *post* ἐπιθαλάμιοι *ras. lit.* 4 *in* A ‖ **27** Ῥουστικίου A : ῥουστακίου M ‖ **32 /33** ἔγραψε — ἐπιδιδούσης M : *bis habet* A *exp.* A[1] ‖ **32** τὸ A[1]M : τῷ A *ut vid.* ‖ **34** γὰρ A : δὲ M ‖ τετάχθαι M : τετέχθαι A.

Ataulf, quand il eut de Placidia un fils qu'on appela Théodose, se mit à rechercher davantage l'amitié des Romains ; mais, devant l'opposition de Constance et de son entourage, ses efforts et ceux de Placidia demeurèrent sans succès. Leur enfant mourut et leur deuil fut grand ; ils l'enterrèrent, enseveli dans un cercueil d'argent, près [60 a] de Barcelone, dans une église[1]. Dans la suite, Ataulf fut lui-même assassiné alors qu'il était occupé, selon son habitude, à observer ses chevaux dans son écurie. L'assassin était un Goth de son entourage nommé Doubius qui avait guetté l'occasion d'assouvir une vieille rancune ; il y avait longtemps, en effet, que son maître, un « roi » d'un clan goth, avait été assassiné par Ataulf, qui, depuis lors, avait pris Doubius à son service ; celui-ci vengea son premier maître en tuant le second[2].

En mourant, Ataulf ordonna à son propre frère de rendre Placidia et, s'il le pouvait, de s'assurer l'amitié des Romains ; mais sa succession échut à Singérich, frère de Sarus, par intrigue et abus d'influence plus que par voie d'héritage légal[3]. Il assassina les enfants qu'Ataulf avait eus de sa première femme, après les avoir arrachés à la protection de l'évêque Sigesar[4] ; quant à la reine Placidia, pour outrager la mémoire d'Ataulf, il la contraignit à marcher à pied devant son cheval avec d'autres captifs, et le parcours de ce cortège s'étendait depuis la ville jusqu'à la douzième borne. Il régna sept jours et fut assassiné, puis Valia[5] fut élu chef des Goths.

1. C'est à la fin de 414 que se situe la naissance de ce fils. Sur cette tendance pro-romaine d'Ataulf, sur les propos que lui prête Orose (VII, 43) dans ce sens et sur l'opposition irréductible de Constance au chef goth, cf. Lot, Pfister et Ganshof, *op. cit.*, p. 44-45.

2. Ataulf a été assassiné en 415. Doubius, son meurtrier, serait l'ancien écuyer de Sarus, qui avait été l'ennemi mortel d'Ataulf. Cf. Seeck, s. v. *Dubius*, in *P. W.*, t. V (1905), col. 1751 ; Lot, Pfister et Ganshof, *loc. cit.*

3. Sur Sigerich, cf. Lot, *La fin du monde antique...*, p. 238, et Seeck, s. v. *Sigericus*, in *P. W.*, 2e sér., t. II (1921), col. 2055.

4. Seeck, s. v. *Sigesarius*, in *P. W.*, même vol., col. 2278.

5. Valia ou Wallia. Cf. Lot, Pfister et Ganshof, *op. cit.*, p. 46.

Ὅτι Ἀδαοῦλφος τεχθέντος αὐτῷ ἐκ τῆς Πλακιδίας παιδός, ᾧ ἐπέθετο κλῆσιν Θεοδόσιον, πλέον ἠσπάζετο τὴν πρὸς Ῥωμαίους φιλίαν· Κωνσταντίου δὲ καὶ τῶν περὶ Κωνστάντιον ἀντιπραττόντων ἔμενεν ἄπρακτος ἡ τούτου καὶ Πλακιδίας ὁρμή. Τελευτήσαντος δὲ τοῦ παιδός, πένθος μέγα ποιοῦσιν ἐπ' αὐτῷ καὶ θάπτουσιν ἐν λάρνακι [60 a] καταθέντες ἀργυρᾷ πρὸ τῆς Βαρκέλλωνος ἔν τινι εὐκτηρίῳ. Εἶτα ἀναιρεῖται καὶ Ἀδαοῦλφος, εἰς ἐπιτήρησιν τῶν οἰκείων ἵππων, ὡς εἴθιστο αὐτῷ, διατρίβων ἐν τῷ ἱππῶνι. Ἀναιρεῖ δὲ αὐτὸν εἷς τῶν οἰκείων Γότθων Δούβιος τοὔνομα, ἔχθραν παλαιὰν καιροφυλακήσας· πάλαι γὰρ ἦν ὁ τούτου δεσπότης, μοίρας Γοτθικῆς ῥήξ, ὑπὸ Ἀδαούλφου ἀνῃρημένος, ἐξ οὗ καὶ τὸν Δούβιον λαβὼν Ἀδαοῦλφος ᾠκειώσατο· ὁ δὲ τῷ πρώτῳ δεσπότῃ ἀμύνων τὸν δεύτερον διεχρήσατο.

Τελευτῶν δὲ Ἀδαοῦλφος προσέταττε τῷ ἰδίῳ ἀδελφῷ ἀποδοθῆναι τὴν Πλακιδίαν, καί, εἴ τι δύναιντο, τὴν Ῥωμαίων φιλίαν ἑαυτοῖς περιποιήσασθαι. Διάδοχος δὲ ὁ τοῦ Σάρου ἀδελφὸς Σιγγέριχος σπουδῇ μᾶλλον καὶ δυναστείᾳ ἢ ἀκολουθίᾳ καὶ νόμῳ γίνεται· ὃς τά τε παιδία, ἃ ἐκ τῆς προτέρας γυναικὸς ἐτύγχανεν Ἀδαούλφῳ γεγενημένα, ἀνεῖλε βίᾳ τῶν τοῦ ἐπισκόπου Σιγησάρου κόλπων ἀποσπάσας, καὶ τὴν βασιλίδα Πλακιδίαν εἰς ὕβριν Ἀδαούλφου ἐκ ποδὸς προηγήσασθαι τοῦ ἵππου ἅμα λοιπῶν αἰχμαλώτων ἐπέταξε· καὶ τὸ διάστημα ἦν τῆς προπομπῆς ἐκ τῆς πόλεως μέχρι δωδεκάτου σημείου. Ἑπτὰ δὲ ἡμέρας ἄρξας ἀναιρεῖται, ἡγεμὼν δὲ τῶν Γότθων Οὐαλίας καθίσταται.

37 ᾧ A¹M : ὡς A ‖ ἐπέθετο A : ἐπέθηκε M ‖ **38** Κωνσταντίου A¹M : Κωνσταντίνου A.

[60 a] **4** ἀναιρεῖ M : ἀναιρεῖται A ‖ εἷς M : *om.* A ‖ **4** Δούβιος A : Δόββιος M ‖ **6** ὁ M : *om.* A ‖ **7** Δούβιον A : Δόββιον M ‖ **9** διεχρήσατο A : διεχειρίσατο M ‖ **10** ἀποδοθῆναι (ἀπο- A² : *quid prius praeb. A non liquet*) A : ἀποδοῦναι M ‖ **18** λοιπῶν αἰχμαλώτων A : λοιποῖς αἰχμαλώτοις M ‖ **19** καὶ τὸ διάστημα A : τὸ διάστημα δὲ M.

L'historien prétend avoir entendu un notable romain, Valère, parler de statues d'argent consacrées qui étaient destinées à arrêter les Barbares. Au temps de l'empereur Constance, dit l'auteur, en Thrace, où Valère commandait[1], on annonça la découverte d'un trésor. Valère se rendit sur les lieux, apprit des habitants de la région que cet endroit était sacré et que des statues y avaient été consacrées suivant un rite ancien ; il en référa à l'empereur et reçut par écrit l'ordre de s'emparer des objets dont on lui avait révélé l'existence.

On fouilla l'endroit et on trouva trois statues faites d'argent massif ; elles étaient sculptées d'après le type barbare, avec les deux mains aux hanches ; leur vêtement bigarré était de mode barbare ; elles avaient la chevelure longue et elles faisaient face au nord, c'est-à-dire aux pays barbares. Du moment qu'on eut enlevé ces statues, peu de jours après, toute la peuplade des Goths se [60 b] répandit sur la Thrace tout entière. Peu après, les Huns et les Sarmates allaient envahir l'Illyricum et la Thrace même, car c'était entre l'Illyricum et la Thrace que se trouvait l'endroit sacré ; les trois statues semblaient, à cause de leur nombre, avoir été consacrées contre toutes les peuplades barbares*.

L'auteur, en racontant son propre voyage par mer, prétend avoir enduré beaucoup de souffrances et de malheurs. Il dit être allé à Athènes[2] et que, par son zèle et ses soins, il fit accéder à la chaire des sophistes Léontius[3], qui n'en voulait pas. Au sujet du manteau de sophiste[4], il dit qu'il

1. Ce personnage a été préfet de Thrace en 421. Le fait qu'Olympiodore peut le citer comme témoin pour un événement qu'il rapporte atteste, lui aussi, les hautes relations de notre historien. Cf. Haedicke, *op. cit.*, col. 202.

2. Haedicke, *op. cit.*, col. 201, situe ce voyage en 415.

3. Haedicke, *loc. cit.* ; Diehl, *Fig. byz.*, I, p. 26.

4. Sur le τρίβων, vêtement des philosophes, cf. M. Brillant, s. v. *Tribôn*, in Daremberg, Saglio et Potier, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. V, p. 415 ; Schuppe, s. v. *Tribôn*, in *P. W.*, 2e sér., t. VI a (1937), col. 2415-2419, étudie également ce terme. Il cite (col. 2417) les textes où le mot est pris dans le même sens que dans le présent passage, mais il ne semble pas l'avoir connu.

Ὅτι ὁ ἱστορικός φησι παρὰ Οὐαλερίου τινὸς τῶν ἐπισήμων ἀκοῦσαι περὶ ἀνδριάντων ἀργυρῶν τετελεσμένων εἰς βαρβάρων ἀποκώλυσιν. Ἐν γὰρ ταῖς ἡμέραις, φησί, Κωνσταντίου τοῦ βασιλέως, ἐν τῇ Θρᾴκῃ Οὐαλερίου ἄρχοντος, μήνυσις γέγονεν ὡς θησαυρὸς εὑρεθείη. Οὐαλέριος δὲ παρὰ τὸν τόπον παραγενόμενος μανθάνει παρὰ τῶν ἐπιχωρίων ἱερὸν εἶναι τὸν τόπον, καὶ ἐξ ἀρχαίας τελετῆς ἀνδριάντας ἐν αὐτῷ ἀφιερῶσθαι. Εἶτα ἀναφέρει ταῦτα τῷ βασιλεῖ, καὶ δέχεται γράμμα ἐπιτρέπον αὐτῷ ἀναλαβεῖν τὰ μηνυθέντα.

Ἀνορυχθέντος τοίνυν τοῦ τόπου εὑρίσκονται τρεῖς ἀνδρίαντες δι' ὅλου ἐξ ἀργύρου πεποιημένοι, ἐν σχήματι βαρβαρικῷ κατακείμενοι καὶ ἐξηγκωνισμένοι κατ' ἀμφοῖν ταῖν χεροῖν, ἐνδεδυμένοι δὲ βάρβαρον πεποικιλμένην ἐσθῆτα, καὶ κομῶντες τὰς κεφαλάς, νεύοντες ἐπὶ τὸ ἀρκτῷον μέρος, τουτέστι κατὰ τοῦ βαρβαρικοῦ χώρου. Ὧν ἀνδριάντων ἀναληφθέντων πάραυτα καὶ μετ' ὀλίγας ἡμέρας πρῶτον μὲν τὸ Γότθων ἔθνος πᾶσαν ἐπιτρέχει τὴν Θρᾴκην, ἔμελλε δὲ μικρὸν ὕστε- [60 b] ρον καὶ τὸ τῶν Οὔννων καὶ τὸ τῶν Σαρματῶν καταδραμεῖσθαι τό τε Ἰλλυρικὸν καὶ αὐτὴν τὴν Θρᾴκην· ἐν μέσῳ γὰρ αὐτῆς τε Θρᾴκης καὶ τοῦ Ἰλλυρικοῦ κατέκειτο τὰ τῆς τελετῆς, καὶ ἐῴκει τῶν τριῶν ἀνδριάντων ὁ ἀριθμὸς κατὰ παντὸς τετελέσθαι βαρβάρου.

Ὅτι ὁ ἱστορικὸς περὶ τοῦ οἰκείου διαλαμβάνων διάπλου πολλὰ παθεῖν καὶ δυστυχῆσαί φησι. Λέγει δὲ καὶ εἰς τὰς Ἀθήνας καταραι, καὶ τῇ αὐτοῦ σπουδῇ καὶ ἐπιμελείᾳ εἰς τὸν σοφιστικὸν θρόνον ἀναχθῆναι Λεόντιον οὔπω ἐθέλοντα. Λέγει δὲ καὶ περὶ τοῦ τρίβωνος,

23 ὁ ἱστορικὸς — παρὰ A[1] *mg* M : *om.* A || **24** *post* ἀκοῦσαι *ras lit.* **5** *vel* **6** *in* A || **29/30** εἶναι τὸν τόπον A : τὸν τόπον εἶναι M || **30** τελετῆς A : τελευτῆς M || ἐν M : *om.* A || *post* τὸ : τῶν *add.* A[2] *s. v.* || ἔθνος A : μέρος M || **41** ὕστερον A : *om.* M.

[60 b] **5** παντὸς A : παντὸς ἔθνους M || τετελέσθαι A : τελεῖσθαι M || **9** εἰς A : καὶ εἰς M.

n'était permis à personne, à Athènes, surtout à un étranger, de s'en revêtir sans que la décision des sophistes ne le lui eût accordé et si les rites d'initiation conformes aux usages des sophistes ne lui avaient confirmé cette dignité.

Les rites d'initiation se déroulaient comme ceci. D'abord, tous les novices étaient conduits au bain public, qu'ils fussent jeunes ou vieux ; parmi eux, ceux qui étaient aptes à recevoir le manteau, parce qu'ils en avaient l'âge, étaient poussés en avant par les maîtres qui les conduisaient ; puis des gens accouraient au-devant d'eux pour les arrêter, d'autres les poussaient et les retenaient et tous ceux qui voulaient les arrêter criaient : « Halte, halte ! Pas de bain ! » Dans cette lutte étaient censés l'emporter ceux qui résistaient en l'honneur du maître qui les amenait. Celui qui, après un long temps et quand s'était déroulée une longue dispute en termes rituels, était introduit dans la chambre chauffée et baigné, se rhabillait ensuite et recevait l'autorisation de porter le manteau ; après quoi, vêtu de celui-ci, entouré d'une escorte de gens honorés et illustres, il quittait la maison de bains, après avoir consenti à payer des sommes considérables aux chefs de l'école appelés « Acromites »[1]*.

L'écrivain rapporte que les Vandales appellent les Goths « Trules », parce que, pressés par la famine, ils avaient acheté aux Vandales la « trule » de blé pour une pièce d'or. La « trule » ne contient même pas un tiers de setier[2].

Il dit que, quand les Vandales eurent envahi l'Espagne et que les Romains se furent réfugiés dans les villes fortifiées, une telle famine les éprouva qu'ils en furent réduits au cannibalisme[3] ; une femme qui avait quatre enfants les mangea tous, en prétextant à propos de chacun d'eux

1. Indication vague sur le sens de ce mot chez Hésychius, s. v. Ἀκρομίται, qui le glose οἱ μείζονες. Himérius, *Or.*, XXII, 7, fait allusion à une cérémonie qui donnait accès à l'école.

2. Du Cange, qui a relevé ce texte (s. v. Τροῦλα), ne donne aucune indication sur la valeur de cette étymologie. Notre auteur semble avoir un certain goût pour ce genre d'explications.

3. Dans Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 12, Migne, *P. G.*, t. LXVII, p. 1520 B-1521 B, qui mentionne cette invasion de l'Espagne (414), il n'y a pas de trace des horreurs relatées ici.

ὡς οὐκ ἐξῆν κατὰ τὰς Ἀθήνας περιβαλέσθαι αὐτόν τινα, καὶ μάλιστα ξένον, ᾧ μὴ τῶν σοφιστῶν ἡ γνώμη ἐπέτρεπε καὶ αἱ κατὰ τοὺς σοφιστικοὺς νόμους τελεταὶ ἐβεβαίουν τὸ ἀξίωμα.

Ἦν δὲ τὰ τελούμενα τοιαῦτα· πρῶτον μὲν κατήγοντο ἐπὶ τὸ δημόσιον βαλανεῖον ὅσοι νεήλυδες, ἄν τε μικροὶ ἄν τε μεγάλοι. Ἐξ ὧν καὶ οἱ πρὸς τὸν τρίβωνα ἐπιτήδειοι, ἡλικίας ἤδη καιροῦ γεγονότες, οὓς εἰς μέσον ἔβαλλον οἱ κατάγοντες σχολαστικοί. Εἶτα τῶν μὲν ἔμπροσθεν τρεχόντων καὶ κωλυόντων, τῶν δὲ ὠθούντων καὶ ἐπεχόντων, πάντων δὲ τῶν κωλυόντων ταῦτα βοώντων· « Στᾶ, στᾶ, οὐ λούει », κατακρατεῖν δῆθεν τοῦ ἀγῶνος ἐδόκουν οἱ ἀντωθοῦντες εἰς τιμὴν τοῦ καταγομένου σχολαστικοῦ· ὅστις μετὰ πολλὴν ὥραν, στάσεως πολλῆς ἐπὶ τοῖς προαχθεῖσιν ἐθίμοις ῥήμασι προγενομένης, εἰσάγεται εἰς τὸν θερμὸν οἶκον καὶ ἀπολούεται, εἶτα ἐνδυσάμενος ἐδέχετο τὴν τοῦ τρίβωνος ἐξουσίαν, καὶ αὐτόθεν μετὰ τοῦ τρίβωνος ἐκ τοῦ βαλανείου ἐντίμῳ καὶ περιδόξῳ δορυφορούμενος πομπῇ ἀπῄει, δαπάνας ἐπιγνοὺς φανερὰς εἰς τοὺς τῶν διατριβῶν προστάτας τοὺς λεγομένους Ἀκρωμίτας.

Ὅτι οἱ Οὐάνδαλοι τοὺς Γότθους Τρούλους καλοῦσι διὰ τὸ λιμῷ πιεζομένους αὐτοὺς τροῦλαν σίτου παρὰ τῶν Οὐανδάλων ἀγοράζειν ἑνὸς χρυσίνου· ἡ δὲ τροῦλα οὐδὲ τρίτον ξέστου χωρεῖ.

Ὅτι κατὰ τὰς Ἱσπανίας τῶν Οὐανδάλων καταδραμόντων, καὶ τῶν Ῥωμαίων εἰς τὰς τετειχισμένας πόλεις καταφυγόντων, τοσοῦτος αὐτῶν λιμὸς κατεκράτησεν ὡς εἰς ἀλληλοφαγίαν ἐκβιασθῆναι· καὶ γυνὴ τέσσαρα τέκνα ἔχουσα πάντα κατέφαγε, πρόφασιν ἐφ' ἑκάστου

21 λούει AM : λούῃ A^2 *var. l.* || κατακρατεῖν A^2M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || 27 ἐξουσίαν A : ἀξίαν M || 29 ἀπῄει A^2M : *quid prius praeb.* A *non liquet* || 31 Οὐάνδαλοι A^2M : ἄνδαλοι A || 33 χρυσίνου A : χρυσίου M || 37 κατεκράτησεν M *et* A^2 *post* A^1 : κάτησεν A.

qu'elle voulait nourrir et sauver ceux qui restaient, jusqu'au moment où, quand elle les eut mangés tous, elle fut [61 a] tuée à coups de pierres par le peuple. Il dit qu'Euploutius le Magistre[1] fut envoyé auprès de Valia[2], le chef des Goths, pour conclure un traité de paix et reprendre Placidia. Valia le reçut bien et, après un envoi de six cent mille mesures de blé, Placidia fut libérée et rendue à Euploutius pour qu'il la ramenât à son frère, Honorius.

Des recherches avaient été entreprises à Athènes au sujet des livres assemblés à la colle, et on se demandait quelle quantité de ce produit employer ; ce fut Philtatius, un compagnon de notre historien, versé en tout ce qui regardait les livres, qui le leur enseigna. Le renom qu'il y gagna lui valut l'érection d'une statue par les gens d'Athènes[3].

L'auteur rapporte beaucoup d'incroyables merveilles sur l'Oasis et sur son heureux climat : non seulement le haut mal n'atteint personne de l'endroit, mais les épileptiques venus d'ailleurs sont, par la vertu du climat, délivrés de leur mal. Il parle du sable qui abonde là-bas et des puits qu'on y fore jusqu'à deux cents, trois cents et parfois cinq cents coudées ; quand ils sont percés, ils font jaillir l'eau qui s'épanche de l'orifice même ; alors, les paysans qui ont participé au forage viennent l'un après l'autre y puiser l'eau pour arroser leurs champs. Il y a toujours des fruits aux arbres, le blé y est meilleur que nul autre et plus blanc que neige ; il arrive qu'on y fasse deux semailles d'orge par an et il y en a toujours deux de millet. Les gens arrosent leurs petits champs l'été tous

1. N'est connu que par ce texte. Cf. Seeck, s. v. *Euplutios*, in *P. W.*, t. VI (1907), col. 1224.

2. Sur Valia (ou Wallia), cf. *supra*, p. 176, note 5.

3. Haedicke, *op. cit.*, col. 201-202, signale la correction proposée pour ce passage par Dindorf : περὶ τῶν κεκωλισμένων βιβλίων... τὸ μέτρον τοῦ κώλου. Je laisse aux spécialistes de l'histoire du livre le soin d'en discuter et m'en tiens aux données de la tradition manuscrite. Le modèle du manuscrit A ne devait pas porter κεκωλισμένων, puisque A[1], c'est-à-dire le copiste qui se corrige d'après son modèle, a retouché le mot pour nous donner le fautif κεκωλωμένων. D'autre part, il est étonnant que le savant correcteur qui est responsable de la famille M n'ait pas gardé ou introduit cette variante savante que Haedicke appelle le « texte exact ». Philtatius est inconnu par ailleurs.

ποιουμένη τὴν τῶν ὑπολοίπων τροφὴν καὶ σωτηρίαν, ἕως ἂν πάντα καταφαγοῦσα λίθοις ὑπὸ τοῦ δήμου ἀνῃρέθη. [61 a] Ὅτι Εὐπλούτιος ὁ μαγιστριανὸς πρὸς Οὐάλιον, ὃς τῶν Γότθων ἐχρημάτιζε φύλαρχος, ἀποστέλλεται ἐφ' ᾧ σπονδάς τε θέσθαι εἰρηνικὰς καὶ ἀπολαβεῖν τὴν Πλακιδίαν · ὁ δὲ ἑτοίμως δέχεται καὶ ἀποσταλέντος αὐτῷ σίτου ἐν μυριάσιν ἑξήκοντα, ἀπολύεται Πλακιδία παραδοθεῖσα Εὐπλουτίῳ πρὸς Ὁνώριον τὸν οἰκεῖον αὐτῆς ἀδελφόν.

Ὅτι ζητήματος ἐν ταῖς Ἀθήναις ἀνακύψαντος περὶ τῶν κεκολλημένων βιβλίων μαθεῖν τοῖς ἐπιζητοῦσι τὸ μέτρον τοῦ κόλλου, Φιλτάτιος ὁ τοῦ ἱστορικοῦ ἑταῖρος εὐφυῶς περὶ γραμματικὴν ἔχων, τοῦτο ἐπέδειξε καὶ εὐδοκιμήσας τυγχάνει παρὰ τῶν πολιτῶν εἰκόνος.

Ὅτι περὶ τῆς Ὀάσεως ὁ συγγραφεὺς πολλὰ παραδοξολογεῖ, περί τε τῆς εὐκρασίας αὐτῆς καὶ ὅτι οἱ τὴν ἱερὰν νόσον ἔχοντες οὐ μόνον ἐκεῖσε οὐ γίνονται, ἀλλὰ καὶ ἀλλαχόθεν παραγινόμενοι ἀπαλλάττονται διὰ τὴν τοῦ ἀέρος εὐκρασίαν τοῦ νοσήματος.

Καὶ περὶ τῆς ψάμμου τῆς πολλῆς ἐκείνης καὶ τῶν ὀρυσσομένων φρεάτων, ὡς εἰς διακοσίους καὶ τριακοσίους, ἔσθ' ὅτε δὲ καὶ εἰς πεντακοσίους πήχεις ὀρυσσόμενα ἀναβλύζουσι τὸ ῥεῖθρον αὐτοῦ τοῦ στομίου προχεόμενον · ἐξ οὗ κατὰ διαδοχὴν ἀρυόμενοι, ὅσοις κοινὸν γέγονε τὸ ἔργον, τὰς οἰκείας ἀρούρας ποτίζουσιν οἱ γεωργοί. Καὶ ὅτι αἱ ὀπῶραι ἀεὶ τοῖς δένδρεσι φέρονται, καὶ ὅτι ὁ σῖτος παντὸς κρείττων σίτου καὶ χιόνος λευκότερος, καὶ ὅτι ἔσθ' ὅτε δὶς τοῦ ἔτους σπείρεται ἡ κριθή, τρὶς δὲ ἀεὶ ἡ κέγχρος. Ἀρδεύουσι δὲ τὰ γήδια αὐτῶν ἐν θέρει μὲν διὰ τρίτης

[61 a] **5** ἀπολύεται A : ἀποστέλλεται M ‖ **8** κεκολλημένων M : κεκωλωμένων *alt.* ω *corr.* A ‖ τοῖς M : *om.* A ‖ **9** κόλλου M : κώλου A ‖ **10** γραμματικὴν A : γραμματικῆς M ‖ ἐπέδειξε A : ἀπέδειξε M ‖ **14** γίνονται A[1]M : γίνωνται A ‖ **16** τοῦ νοσήματος *hic* A : *post* ἀπαλλάττονται v. 15 *ponit* M ‖ **21** τὰς A : καὶ τὰς M ‖ **23** παντὸς κρείττων A : κρείσσων παντὸς M ‖ **25** ἡ *ante* κέγχρος A[1] *s. v.* : *om.* AM ‖ **26** ἀρδεύουσι A[1]M : ἀρδέουσι A ‖ αὐτῶν Bekker : αὐτῶν *codd.*

les trois jours et l'hiver tous les six jours ; de là vient leur fertilité. Jamais le ciel n'est nuageux. Il parle des cadrans solaires que construisent ces gens-là.

Il dit que ce pays était autrefois une île, qu'elle avait été détachée du continent et qu'Hérodote l'appelle l'île des Bienheureux[1]. Hérodore[2], qui a écrit l'histoire d'Orphée et de Musée, l'appelle Phéacide. Il conjecture que ce pays a été une île du fait qu'on trouve des écailles marines et des coquillages soudés aux rochers de la chaîne de montagnes qui mène à l'Oasis en venant de la Thébaïde[3] ; en second lieu, parce qu'une épaisse couche de sable y est toujours répandue et recouvre trois oasis — car l'auteur, lui aussi, prétend qu'il y a trois oasis ; deux sont étendues, l'une est plus en dehors, l'autre plus fort à l'intérieur des terres ; elles se font face, séparées par une distance d'environ [61 b] cent milles. Il en existe encore une troisième, qui est petite et séparée des deux autres par une longue distance. A l'appui de l'idée que l'Oasis a été une île, il dit encore qu'il arrive souvent qu'on y voie des poissons emportés par des oiseaux et parfois des restes de poissons, de sorte qu'on peut en conclure que la mer n'est pas loin. Il dit aussi qu'Homère est originaire de la Thébaïde, proche de l'Oasis.

Il rapporte que l'empereur Honorius, dans son onzième consulat[4], et avec lui Constance, consul pour la deuxième fois, conclurent le mariage de Placidia ; ses refus violents, en cette circonstance, mirent Constantin en colère contre ses serviteurs à elle. Finalement, le jour de leur entrée en charge, le roi Honorius, son frère, lui prit la main malgré elle et la mit dans celle de Constance, auquel il la donnait, et le mariage fut célébré avec la plus grande magnificence.

1. Hérodote, III, 26 (t. III, p. 57, éd. Legrand).
2. Écrivain d'une époque impossible à déterminer. Il est l'auteur d'un ouvrage sur les *Argonautiques* qui est souvent cité dans les scolies à Apollonius de Rhodes. Cf. Gudeman, s. v. *Herodoros* (n. 5), in *P. W.*, t. VIII (1913), col. 988.
3. Cette donnée nous permet d'identifier notre oasis avec l'*Oasis major* ou oasis d'El Khargeh. Sur les trois oasis, cf. Besnier, *Lexique de géographie ancienne*, s. v.
4. C'est-à-dire en 417.

ἡμέρας, ἐν χειμῶνι δὲ διὰ ἕκτης, ἐξ οὗ καὶ ἡ εὐφορία γίνεται. Καὶ ὅτι οὐδέποτε συννεφία γίνεται. Καὶ περὶ τῶν ποιουμένων αὐτοῖς ὡρολογίων.

Λέγει δὲ ὅτι νῆσος τὸ παλαιὸν ἦν καὶ ἀπεχερσώθη, καὶ ὅτι ταύτην καλεῖ Ἡρόδοτος μακάρων νήσους· Ἡρόδωρος δέ, ὁ τὴν Ὀρφέως καὶ Μουσαίου συγγράψας ἱστορίαν, Φαιακίδα ταύτην καλεῖ. Τεκμηριοῖ δὲ νῆσον αὐτὴν γεγονέναι ἔκ τε τοῦ ὄστρακα θαλάσσια καὶ ὀστρέα λίθοις τοῦ ὄρους προσπεπλασμένα εὑρίσκεσθαι τοῦ ἐπὶ τὴν Ὄασιν ἀπὸ τῆς Θηβαΐδος φέροντος, δεύτερον ὅτι ψάμαθος πολλὴ ἐπεκχεῖται ἀεὶ καὶ τὰς τρεῖς ἀναπληροῖ Ὀάσεις. Τρεῖς γάρ φησιν Ὀάσεις καὶ αὐτὸς εἶναι, δύο μεγάλας, τὴν μὲν ἐξωτέρω, τὴν δὲ ἐσωτέρω, καταντικρὺ κειμένας ἀλλήλαις, συντείνοντος εἰς ἑκατὸν σημεῖα τοῦ μεταξὺ [61 b] διαστήματος. Ἔστι δὲ καὶ ἄλλη τρίτη μικρά, πολλῷ διαστήματι τῶν δύο κεχωρισμένη. Λέγει δὲ εἰς πίστιν τοῦ νῆσον γενέσθαι ὅτι καὶ ὑπὸ ὀρνέων ὁρᾶσθαι συμβαίνει πολλάκις ἰχθῦς φερομένους καὶ ἰχθύων ἄλλοτε λείψανα, ὡς ἐντεῦθεν εἰκάζεσθαι μὴ πολὺ πόρρω εἶναι τὴν θάλασσαν. Φησὶ δὲ καὶ Ὅμηρον ἐκ τῆς πρὸς ταύτῃ Θηβαΐδος ἕλκειν τὸ γένος.

Ὅτι ὕπατος ὁ βασιλεὺς Ὀνώριος προελθὼν τὸ ἑνδέκατον, καὶ σὺν αὐτῷ Κωνστάντιος τὸ δεύτερον, τὸν Πλακιδίας γάμον ἐπιτελοῦσιν· ἐφ' ᾧ πολλὰ μὲν αὐτὴ ἀνανεύουσα Κωνστάντιον παρεσκεύασε κατὰ τῶν αὐτῆς ὀργίζεσθαι θεραπόντων. Τέλος ἐν τῇ τῆς ὑπατείας ἡμέρᾳ ἀπὸ χειρὸς ταύτην ὁ βασιλεὺς καὶ ἀδελφὸς Ὀνώριος ἄκουσαν λαβὼν ἐγχειρίζει παραδιδοὺς Κωνσταντίῳ, καὶ ἐπιτελεῖται εἰς τὸ λαμπρότατον ὁ γάμος. Εἶτα καὶ

28 καὶ περὶ M : καὶ ὅτι οὐ περὶ A ‖ 35 προσπεπλασμένα A : πεπλασμένα M.

[61 b] 6 φησὶ A : φασὶ M ‖ ταύτῃ A²M : ταύτης A ‖ 10 γάμον A : νόμον M ‖ 13 καὶ ἀδελφὸς A³ *mg* M : *om.* A.

Plus tard, il leur naquit une fille qu'ils appelèrent Honoria, ensuite un autre enfant à qui ils donnèrent le nom de Valentinien[1] ; celui-ci, du vivant d'Honorius, devint nobilissime grâce à la contrainte exercée par Placidia sur son frère, Honorius ; puis, après la mort de l'empereur et le renversement de l'usurpateur, Jean[2], il fut aussi désigné comme empereur de Rome[3].

Constance, lui, partagea le pouvoir avec Honorius, qui l'avait choisi lui-même, mais presque malgré lui. Placidia, de son côté, reçut le titre d'Augusta de son propre frère et de son propre époux[4]. On envoya ensuite à Théodose, neveu d'Honorius, qui régnait sur l'empire d'Orient, l'annonce de la proclamation de Constance ; le messager ne fut pas reçu.

Constance tomba malade ; et le pouvoir lui pesait parce qu'il n'était plus libre, comme auparavant, de sortir, de s'en aller où et comme il voulait et parce qu'il n'était pas permis à un souverain d'user des amusements dont il était coutumier. En fin de compte, après sept mois de règne, ainsi, d'ailleurs, que le lui avait annoncé le songe :

« Six sont déjà accomplis, le septième commence »,

il mourut d'une pleurésie ; avec lui disparurent sa colère contre l'empire d'Orient et le projet d'expédition qu'il méditait parce qu'on n'avait pas accepté la nouvelle de sa proclamation à l'empire.

L'auteur dit qu'après la mort du chef Valia[5], Théodoric lui succéda au commandement.

[62 a] Il rapporte qu'après avoir beaucoup souffert sur mer, il en réchappa à grand'peine. A ce propos, il raconte l'histoire merveilleuse d'un astre qui vint peser sur le mât de l'embarcation et menaça de les faire sombrer ; le météore était appelé Uranie par les matelots[6]. Il parle du per-

1. En 419.
2. Sur ce personnage, cf. *infra*, p. 184 et note 4.
3. Règne de 425 à 455.
4. En 421.
5. En 418. Son successeur, c'est Théodoric Ier, fils d'Alaric (418-451).
6. Relevons au passage cette preuve de l'intérêt que Photius accorde aux histoires merveilleuses, intérêt attesté ailleurs par des notices entières consacrées à des auteurs de *mirabilia*.

παῖς αὐτοῖς τίκτεται, ἣν ὀνομάζουσιν Ὀνωρίαν, καὶ ἕτερος πάλιν, ᾧ κλῆσιν ἔθεντο Οὐαλεντινιανόν· ὃς ζῶντος μὲν Ὀνωρίου νοβελίσσιμος γίνεται βιασαμένης τῆς Πλακιδίας τὸν ἀδελφόν, μετὰ δὲ τὸν θάνατον τοῦ βασιλέως, καὶ ἔτι μετὰ τὴν κατάλυσιν τοῦ τυραννήσαντος Ἰωάννου, καὶ Ῥώμης βασιλεὺς ἀποδείκνυται.

Ὁ δὲ Κωνστάντιος συμβασιλεύει τῷ Ὀνωρίῳ, αὐτοῦ μὲν χειροτονοῦντος, ἀλλὰ σχεδόν τι ἄκοντος. Χειροτονεῖται δὲ καὶ ἡ Πλακιδία Αὐγοῦστα, τοῦ τε ἰδίου ἀδελφοῦ καὶ τοῦ ἰδίου ἀνδρὸς χειροτονησάντων· εἶτα πέμπεται πρὸς Θεοδόσιον, ὃς ἀδελφιδοῦς ὢν Ὀνωρίου τῶν πρὸς Ἕω μερῶν ἐβασίλευεν, ἡ ἀνάρρησις μηνυομένη τῆς τοῦ Κωνσταντίου βασιλείας, καὶ μένει ἀπαράδεκτος.

Ἐφίσταται νόσος Κωνσταντίῳ, καὶ μετέμελεν αὐτῷ ἡ βασιλεία, ὅτι οὐκέτι ἦν αὐτῷ ἐπ' ἀδείας ὥσπερ πρότερον ἐξιέναι τε καὶ ἀπιέναι ὅπῃ καὶ ὅπως βούλοιτο, καὶ ὅτι οὐκ ἐξῆν χρῆσθαι βασιλεύοντι οἷς ἔθος εἶχε χρῆσθαι παιγνίοις. Τέλος ἑπτὰ βασιλεύσας μῆνας, ὥσπερ αὐτῷ καὶ ὁ ὄνειρος εἶπεν « ἓξ ἤδη πεπλήρωνται καὶ ἄρχονται ἑπτά », πλευριτικῇ νόσῳ τελευτᾷ, συντελευτησάσης αὐτῷ καὶ τῆς κατὰ τὴν ἀνατολὴν ὀργῆς καὶ ὁρμῆς ἣν ὤδινεν, ὅτι τὴν ἀναγόρευσιν αὐτοῦ τῆς βασιλείας οὐ προσήκαντο.

Ὅτι Οὐαλίου τοῦ φυλάρχου τελευτήσαντος, Θευδέριχος τὴν ἀρχὴν διαδέχεται.

[62 a] Ὅτι κατὰ θάλασσαν πολλὰ παθὼν ὁ συγγραφεὺς μόλις διασῴζεται. Ἐν ᾧ καὶ περὶ ἀστέρος τινὸς τερατολογεῖ ἐπιβρίσαντος τῷ ἱστίῳ τοῦ πλοίου μέλλειν αὐτοὺς βυθίζεσθαι. Οὐρανίαν δὲ τὸ φανὲν παρὰ τῶν ναυτῶν κα-

17 Οὐαλεντινιανόν Bekker *in app. crit.* : Οὐαλεντινιανός *codd.* || 19 τὸν θάνατον A : θάνατον M || 21 ἀποδείκνυται A : ἀναδείκνυται M || 23 τι A : *om.* M || 27 τοῦ A : *om.* M || 32 ἐξῆν A : ἐξῆν αὐτῷ M || 36 τὴν M : *om.* A || 37/38 αὐτοῦ τῆς βασιλείας A : τῆς βασιλείας αὐτοῦ M || 39 Οὐαλίου A : Οὐάλη M.

roquet qu'il eut pour compagnon pendant vingt ans ; il ne laissait d'imiter presque aucune action des hommes : il dansait, en effet, chantait, appelait les gens par leur nom et faisait d'autres tours encore[1].

L'historien dit que, lors de son voyage d'enquête aux environs de Thèbes et de Soènè[2], les chefs et devins des Barbares voisins de Talmis, les Blemmyes[3], manifestèrent le désir de le rencontrer ; c'était sa réputation qui les attirait. Et ils m'emmenèrent, dit-il, jusqu'à Talmis même, de sorte que j'ai pu explorer même ces régions-là, qui sont à cinq journées de Philae, jusqu'à une ville appelée Prima qui, autrefois, se trouvait être la première ville de Thébaïde du côté des Barbares et que, pour cela, les Romains appelèrent en latin « Prima », c'est-à-dire *première* ; maintenant encore, elle porte ce nom, bien qu'elle soit depuis longtemps propriété des Barbares avec quatre autres villes : Phoenicon, Chiris, Thapis et Talmis[4].

Dans ces régions, dit-il, il apprit qu'il y avait des mines d'émeraude d'où les souverains d'Égypte tiraient en abondance cette matière précieuse. Et ces mines, dit-il, les devins barbares m'invitaient à les aller voir, mais ce n'était pas possible sans une autorisation du roi[5].

Il raconte l'histoire merveilleuse d'un certain Libanius[6], originaire d'Asie, qui, sous le règne d'Honorius et de Constance, s'en vint à Ravenne ; il connaissait à fond les mystères ; il se fit fort et promit même, dit-il, d'agir sur les Barbares sans le secours d'hommes d'armes. Ensuite, il fit, dit l'auteur, l'épreuve de sa promesse. Le bruit s'en

1. Dans le sommaire de Ctésias (« codex » 72, *supra*, p. 134), Photius s'est déjà attardé à parler de certaines performances de ce volatile.

2. Ou Syènè-Assouan. Ce voyage est de 423. Cf. Haedicke, *op. cit.*, col. 201.

3. Ou Blemyes. Peuple de pillards nomades qui vivaient aux confins de l'Égypte, entre le Nil et le golfe d'Arabie, et sur lequel ont couru dans l'antiquité de nombreux récits extraordinaires. Cf. Sethe, s. v. *Blemyes*, in *P. W.*, t. III (1899), col. 566-568.

4. Toutes ces villes se situent dans les parages de la Thébaïde et de la Dodécaschène. Cf. les articles de Besnier, s. v.

5. Sans doute s'agit-il de la région du mont Émeraude non loin de Bérénice, en Égypte, où se trouvaient des mines importantes. Cf. Kees et Honigmann, s. v. *Smaragdus Mons*, in *P. W.* 2e sér., t. III (1929), col. 706-709.

6. Inconnu par ailleurs.

λεῖσθαι. Λέγει δὲ περὶ ψιττακοῦ, ᾧ εἴκοσιν ἔτεσι συνδιῆγεν, ὡς σχεδόν τι οὐδὲν τῶν ἀνθρώπῳ πραττομένων ἀμίμητον κατελίμπανεν · ὠρχεῖτό τε γὰρ καὶ ᾖδε καὶ ἐκάλει ἐξ ὀνόματος καὶ τἆλλα ἔπραττεν.

Ὅτι ὁ ἱστορικός φησι διάγοντος αὐτοῦ κατὰ τὰς Θήβας καὶ τὴν Σοήνην ἱστορίας ἕνεκα, ἐν ἐπιθυμίᾳ γενέσθαι τοὺς φυλάρχους καὶ προφήτας τῶν κατὰ τὴν Τάλμιν βαρβάρων, ἤτοι τῶν Βλεμμύων, τῆς ἐντυχίας αὐτοῦ · ἐκίνει γὰρ αὐτοὺς ἐπὶ τοῦτο ἡ φήμη. Καὶ ἔλαβόν με, φησί, μέχρι αὐτῆς τῆς Τάλμεως, ὥστε κἀκείνους τοὺς χώρους ἱστορῆσαι διέχοντας ἀπὸ τῶν Φιλῶν διάστημα ἡμερῶν πέντε, μέχρι πόλεως τῆς λεγομένης Πρῖμα, ἥτις τὸ παλαιὸν πρώτη πόλις τῆς Θηβαΐδος ἀπὸ τοῦ βαρβαρικοῦ ἐτύγχανε · διὸ παρὰ τῶν Ῥωμαίων ῥωμαίᾳ φωνῇ Πρῖμα ἤτοι πρώτη ὠνομάσθη, καὶ νῦν οὕτω καλεῖται καίτοι ἐκ πολλοῦ οἰκειωθεῖσα τοῖς βαρβάροις μεθ' ἑτέρων τεσσάρων πόλεων, Φοινικῶνος, Χίριδος, Θάπιδος, Τάλμιδος.

Παρὰ τούτους τοὺς χώρους φησὶ καὶ σμαράγδου μέταλλα εἶναι μαθεῖν, ἐξ ὧν τοῖς Αἰγυπτίων βασιλεῦσιν ἡ σμάραγδος ἐπλεόναζε. Καὶ ταῦτα, φησίν, οἱ προφῆται τῶν βαρβάρων προὔτρεπόν με θεάσασθαι · ἀλλ' οὐκ ἦν τοῦτο δυνατὸν γενέσθαι χωρὶς βασιλικῆς προστάξεως.

Ὅτι Λιβάνιόν τινα τερατολογεῖ, Ἀσιανὸν τὸ γένος, κατὰ τὴν βασιλείαν Ὀνωρίου καὶ Κωνσταντίου ἐπὶ Ῥάβενναν παραγενέσθαι. Ἄκρον δὲ τοῦτον εἶναι τελεστικόν. Καὶ δύνασθαι δέ, φησί, καὶ ὑπισχνεῖσθαι αὐτὸν χωρὶς ὁπλιτῶν καὶ κατὰ βαρβάρων ἐνεργεῖν. Εἶτα πεῖραν δούς, φησίν, οὗτος τῆς ὑποσχέσεως καὶ τῆς φήμης δραμούσης ὥστε καὶ Πλακιδίαν τὴν βασιλίδα μαθεῖν, ἀναιρεῖται ὁ τελεστής ·

[62 a] **9** αὐτοῦ M : *om.* A || τὰς A : *om.* M || **10** Σοήνην A : Σοίνην M || **14** μέχρι A : μέχρις M || **15** διέχοντας A : διέχοντος M || Φιλῶν A : φίλων M || **18** ἐτύγχανε A : διετύγχανε M || **29** παραγενέσθαι AM^1 : γενέσθαι M.

répandit jusqu'à l'impératrice Placidia et le magicien fut mis à mort, car, dit-il, Placidia menaçait Constance de se séparer de lui si on laissait vivre Libanius, un mage et un infidèle.

L'auteur rapporte que Constance était d'origine illyrienne, de Panaïsos, ville de Cadie ; après avoir pris part, dès le temps de Théodose le Grand, à de multiples entreprises militaires, il fut plus tard investi, comme on l'a dit, du pouvoir impérial. Ce fut, au total, un homme digne d'éloges et dédaigneux des biens matériels avant son union [62 b] avec Placidia ; mais quand il l'eut épousée, il tomba dans l'amour des richesses. Après sa mort, des requêtes contre lui vinrent de gens auxquels il avait fait tort dans leurs biens ; elles affluèrent à Ravenne, mais la légèreté de Théodose et sa parenté avec Placidia réduisirent à rien les effets de ces réclamations et la force du bon droit.

L'historien écrit que l'attitude d'Honorius envers sa propre sœur depuis la mort de son mari, Constance, devint telle que leur attachement immodéré et leurs continuels baisers sur la bouche firent naître à leur égard des soupçons infamants chez la plupart des gens[1]. Mais, en revanche, une inimitié aussi vive que cette affection se mit entre eux à cause de Spadousa[2] et d'Elpidia, nourrice de Placidia, qui avait pour elles les plus grands égards ; elles étaient soutenues par Léontée[3], le maître de sa maison. Cette inimitié alla jusqu'à provoquer de fréquentes émeutes dans Ravenne, car Placidia avait autour d'elle une foule de Barbares depuis son union avec Ataulf et son mariage avec Constance. Des coups furent échangés entre les partis et, finalement, à cause de l'inimitié ainsi allumée et de cette haine qui avait remplacé l'affection

1. Ce trait de la vie d'Honorius et de Placidia n'est attesté que par ce passage. Cf. Seeck s. v. *Honorius* (n. 3), in *P. W.*, t. VIII (1913), col. 2291.

2. Cf. Seeck, s. v. *Spadusa*, in *P. W.*, 2e sér., t. III (1929), col. 1259. C'est vers 422 que cette brouille s'est produite.

3. Elpidia et Léontée ne sont pas connus par ailleurs.

ἠπείλει γάρ, φησίν, ἡ Πλακιδία Κωνσταντίῳ χωρισμὸν τοῦ γάμου εἰ τοῖς ζῶσι Λιβάνιος περιλείποιτο, ἀνὴρ γόης καὶ ἄπιστος.

Ὅτι Κωνστάντιος Ἰλλυριὸς ἦν τὸ γένος, ἀπὸ Ναϊσου πόλεως τῆς Καδίας, καὶ πολλὰς στρατείας ἀπὸ τῶν Θεοδοσίου χρόνων τοῦ μεγάλου διελθών, ὕστερον καὶ τὴν βασίλειον ἀρχήν, ὡς ἐρρήθη, ὑπέδυ. Ἦν δὲ τἆλλα μὲν ἐπαινετός, καὶ χρημάτων δὲ κρείττων πρὶν ἢ συν-
[62 b] αφθῆναι Πλακιδίᾳ· ἐπεὶ δὲ αὐτῇ συνέζευκτο, εἰς φιλοχρηματίαν ἐξώκειλε. Μετὰ μέντοι τὸν αὐτοῦ θάνατον δεήσεις κατ' αὐτοῦ τῶν εἰς χρήματα ἀδικηθέντων ἐπὶ Ῥάβενναν πανταχόθεν συνέρρεον· ἀλλ' ἡ τοῦ Ὀνωρίου, φησί, κουφότης καὶ ἡ τῆς Πλακιδίας πρὸς αὐτὸν οἰκειότης ἀπράκτους αὐτῶν τὰς αἰτήσεις καὶ τὴν ἰσχὺν τοῦ δικαίου ἀπέφηνεν.

Ὅτι τοσαύτη διάθεσις Ὀνωρίῳ πρὸς τὴν οἰκείαν ἀδελφήν, ἐξ οὗπερ ὁ ταύτης ἀνὴρ Κωνστάντιος ἀπεβίω παρεμπεφύκει, ὡς τὴν ἄμετρον ἀγάπην αὐτῶν καὶ τὰ συνεχῆ κατὰ στόμα φιλήματα εἰς ὑπόληψιν αἰσχρὰν αὐτῶν τοὺς πολλοὺς ἐμβαλεῖν. Ἀλλὰ τοσαύτη πάλιν αὐτοῖς ἐναπετέχθη ἔχθρα σπουδῇ Σπαδούσης καὶ Ἐλπιδίας (τροφὸς δ' ἦν αὕτη Πλακιδίας), αἷς καὶ τὰ πολλὰ προσεῖχε, συμπράττοντος αὐταῖς καὶ Λεοντέως τοῦ ταύτης κουράτωρος, ὥστε στάσεις μὲν πολλάκις ἐν τῇ Ῥαβέννῃ συστῆναι (περιῆν γὰρ κἀκείνῃ πλῆθος βαρβάρων ἐκ τῆς πρὸς Ἀδαοῦλφον συναφείας καὶ ἐκ τῆς πρὸς Κωνστάντιον συζυγίας) καὶ πληγὰς δὲ προελθεῖν ἐξ ἑκατέρου μέρους. Τέλος ἐκ τῆς ἀναφθείσης ἐκείνης ἔχθρας καὶ τοῦ ἀντιρρόπου τῆς πρὶν φιλίας μίσους εἰς Βυζάντιον

35 τοῖς ζῶσι Λιβάνιος περιλείποιτο A : Λιβάνιος περιλείποιτο τοῖς ζῶσιν M || 40 τὴν A : εἰς τὴν M.

[62 b] 10 ἀγάπην αὐτῶν A : αὐτῶν ἀγάπην M || 11 φιλήματα M : φίλημα A || 12 αὐτῶν τοὺς πολλοὺς A : αὐτοὺς τοῖς πολλοῖς M || 13 Σπαδούσης καὶ A : σπουδαζούσης M || 17 βαρβάρων A : βάρβαρον M.

d'auparavant, Placidia vit son frère l'emporter et elle fut exilée à Byzance avec ses enfants[1]. Seul Boniface[2] lui conserva sa fidélité ; d'Afrique, où il commandait, il lui envoyait de l'argent dans la mesure de ses moyens et il s'évertuait à lui rendre toutes sortes d'autres services. Plus tard, il lui fournit tout son concours pour reprendre le pouvoir[3].

L'historien rapporte qu'Honorius, atteint d'hydropisie, mourut le sixième jour des calendes de septembre. Des lettres furent envoyées en Orient pour annoncer la mort de l'empereur. Dans le temps qu'on envoyait ces lettres, un certain Jean prit de son initiative le pouvoir[4]. Au moment de sa proclamation, on entendit une voix qui semblait venir de quelque oracle : « Il tombe et ne se dresse pas ». Et la foule, comme pour conjurer la parole, répondit : « Il se dresse et ne tombe pas ».

Il dit que Boniface fut un soldat héroïque qui se distingua souvent contre beaucoup de Barbares, qu'il affrontait tantôt avec une poignée d'hommes, tantôt avec des troupes nombreuses, parfois même en combat singulier ; bref, en s'y prenant de toute manière, il débarrassa l'Afrique d'une foule de Barbares de tribus diverses. Il [63 a] était épris de justice et méprisait les richesses.

Il mit à son actif le trait qu'on va lire. Un homme des champs qui avait une femme d'une beauté florissante était trompé par un confédéré barbare. Il s'adressa donc à Boniface pour se plaindre de cet outrage. Boniface s'enquit de la distance à laquelle se trouvait l'endroit et du nom du champ où se commettait l'adultère ; il renvoya alors le plaignant et lui enjoignit de revenir chez lui le lendemain. Le soir, à l'insu de tous, il courut au champ,

1. En 423.
2. Sur Boniface, cf. *supra*, p. 174 et note 1.
3. Dans la même année 423.
4. A régné en Occident de 423 à 425. Il avait été désigné par le Sénat et reconnu par l'armée après la mort d'Honorius, mais Théodose II refusa de le reconnaître et lui déclara la guerre. Cf. Seeck, s. v. *Ioannes* (n. 8), in *P. W.*, t. IX (1916), col. 1745-1746.

Πλακιδία, τοῦ ἀδελφοῦ ὑπερισχύσαντος, σὺν τοῖς οἰκείοις παισὶν ἐξορίζεται. Καὶ μόνος αὐτῇ Βονηφάτιος τὰ πιστὰ φυλάττων ἀπὸ τῆς Ἀφρικῆς, ἧς ἦρχε, καὶ χρήματα ὡς ἐδύνατο ἔπεμπε καὶ πρὸς τὴν ἄλλην αὐτὸς ἔσπευδε θεραπείαν, ὕστερον δὲ καὶ εἰς τὴν τῆς βασιλείας ἀνάληψιν ἅπαντα συνεβάλετο.

Ὅτι Ὁνώριος ὑδερικῷ νοσήματι ἁλοὺς πρὸ ἓξ καλανδῶν Σεπτεμβρίων τελευτᾷ· καὶ πέμπονται γράμματα πρὸς τὴν ἀνατολὴν τὸν βασιλέως θάνατον μηνύοντα. Ἐν ᾧ δὲ ταῦτα ἐπέμποντο, Ἰωάννης τις αὐθεντήσας τυραννεῖ. Ἐφ' οὗ καὶ τῆς ἀναρρήσεως γινομένης ἐρρήθη ὥσπερ ἀπό τινος προρρήσεως προαχθέν· « Πίπτει, οὐ στήκει », καὶ τὸ πλῆθος ὥσπερ ἀναλύοντες ἐπὶ τὸ ῥηθὲν ἀναφωνοῦσι· « Στήκει, οὐ πίπτει ».

Ὅτι Βονηφάτιος ἀνὴρ ἦν ἡρωϊκός, καὶ κατὰ πολλῶν πολλάκις βαρβάρων ἠρίστευσεν, ἄλλοτε μὲν σὺν ὀλίγοις ἐπερχόμενος, ἄλλοτε δὲ καὶ σὺν πλείοσιν, ἐνιότε δὲ καὶ μονομαχῶν. Καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν, παντὶ τρόπῳ πολλῶν βαρβάρων καὶ διαφόρων ἐθνῶν ἀπήλλαξε τὴν Ἀφρικήν. Ἦν δὲ καὶ δικαιοσύνης ἐραστὴς καὶ χρημάτων κρείτ- [63 a] των.

Ἐπράχθη δὲ αὐτῷ καί τι τοιοῦτον. Ἀνήρ τις ἄγροικος ἔχων ἀνθοῦσαν γυναῖκα τὴν ὥραν, ὑπό τινος τῶν συμμάχων βαρβάρων ἐμοιχεύετο. Δεῖται τοιγαροῦν Βονηφατίου τὴν ὕβριν ὀλοφυρόμενος. Ὁ δὲ Βονηφάτιος μαθὼν τὸ διάστημα τοῦ τόπου καὶ τὸ ὄνομα τοῦ ἀγροῦ ἐν ᾧ τὰ τῆς μοιχείας ἐπράττετο, τὸν μὲν ἱκέτην τέως ἀπέπεμπε, προστάξας πάλιν τῇ ἑξῆς αὐτῷ προσελθεῖν, ὀψίας δέ, λαθὼν ἅπαντας, καὶ ἐπὶ τὸν ἀγρὸν

25 ἔσπευδε A : ἔπεμπε M || **30** πρὸς A : εἰς M || **33** προαχθὲν A : πραχθὲν M || **34** ἐπὶ A : *om.* M || ῥηθὲν A : ῥῆμα M || **39** μονομαχῶν AM[2] : μομαχῶν M.

[63 a] **2** τῶν A[1] *s. v.* M : *om.* A || **3** ἐμοιχεύετο A : ἔγνω αὐτὴν μοιχευομένην M || **6** ἱκέτην AM[1] : οἰκέτην M.

qui était à soixante-dix stades de distance, trouva le Barbare couché auprès de la femme adultère, lui trancha la tête et s'en retourna la nuit même. Quand, selon l'ordre reçu, l'homme revint le lendemain, Boniface lui donna la tête du Barbare en demandant s'il la reconnaissait. Et l'autre, frappé de ce spectacle, en demeura stupide, puis il comprit, se confondit en actions de grâces devant cet acte de justice et s'en alla plein de joie.

Chacune des grandes demeures de Rome, dit l'auteur, comportait en elle seule tout ce que pouvait contenir une petite cité : un champ de courses, des places publiques, des temples, des fontaines et plusieurs bâtiments de bains. D'où l'exclamation de l'auteur : « Une seule maison est une ville ! Chaque cité cache mille cités ! » Il existait aussi des bains publics colossaux. Ceux qu'on appelait, les thermes d'Antonin avaient, à l'usage des baigneurs, seize cents sièges alignés faits de marbre poli[1]. Ceux de Dioclétien en avaient à peu près le double. Quant au rempart qui ceignait Rome, le géomètre Ammon, qui le mesura à l'époque où les Goths dirigèrent leur première attaque contre la ville, révéla qu'il avait un pourtour de vingt et un milles[2].

Il dit que beaucoup de familles romaines tiraient annuellement de leurs propriétés un revenu d'environ quatre mille livres d'or, sans compter le blé, le vin et toutes les autres sortes de produits dont la vente rendait le triple des rentrées en or. Pour les familles d'un rang immédiatement inférieur à celles-là, leur revenu était de quinze cents ou de mille livres. Il rapporte que Probus[3], fils

1. Sur l'aspect de la ville à cette époque, cf. L. Homo, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'Antiquité*, Paris, Albin Michel, 1951 (*Évol. de l'humanité*, 18 *bis*).

2. Le géomètre Ammon n'est connu que par ce texte. Le travail en question doit avoir été effectué en 403 et le chiffre donné ici serait trop élevé. Cf. Hultsch, s. v. *Ammon* (n. 2), in *P. W.*, t. I (1894), col. 1857-1858.

3. Personnage non identifié. Son père, Olympius, est sans doute celui dont il est question *supra*, p. 168.

ἐλάσας ἑβδομήκοντα διϊστάμενον σταδίοις, καὶ εὑρὼν τὸν βάρβαρον τῇ μοιχευομένῃ συγκαθεύδοντα, τέμνει τε αὐτοῦ τὴν κεφαλὴν καὶ δι' αὐτῆς ὑποστρέφει νυκτός. Προσελθόντι δὲ κατὰ τὸ πρόσταγμα εἰς τὴν αὔριον τῷ ἀνδρὶ ἐπιδίδωσι τοῦ βαρβάρου τὴν κεφαλὴν διαπυνθανόμενος εἰ ἐπιγινώσκοι αὐτήν. Ὁ δὲ τοῖς παροῦσιν ἅμα καταπλαγεὶς καὶ ἀμηχανήσας, ἔπειτα ἐπιγνοὺς καὶ πολλὰ τῆς δικαιοσύνης εὐχαριστήσας, σὺν χαρᾷ ἀπῄει.

Ὅτι ἕκαστος τῶν μεγάλων οἴκων τῆς Ῥώμης, ὥς φησιν, ἅπαντα εἶχεν ἐν ἑαυτῷ ὁπόσα πόλις σύμμετρος ἠδύνατο ἔχειν, ἱππόδρομον καὶ φόρους καὶ ναοὺς καὶ πηγὰς καὶ λουτρὰ διάφορα. Διὸ καὶ ὁ συγγραφεὺς ἀπεφθέγξατο·

Εἷς δόμος ἄστυ πέλει· πόλις ἄστεα μυρία κεύθει.

Ἦσαν δὲ καὶ λουτρὰ δημόσια παμμεγέθη. Αἱ δὲ Ἀντωνιαναὶ οὕτω καλούμεναι εἰς χρείαν τῶν λουομένων καθέδρας εἶχον παρακειμένας χιλίας ἑξακοσίας, ἐκ μαρμάρου κατεσκευασμένας ξεστοῦ. Αἱ δὲ Διοκλητιαναὶ ἐγγὺς διπλασίους. Τό τε τεῖχος τῆς Ῥώμης μετρηθὲν παρὰ Ἄμμωνος τοῦ γεωμέτρου, καθ' ὃν καιρὸν Γότθοι τὴν προτέραν κατ' αὐτῆς ἐπιδρομὴν ἐποιήσαντο, εἴκοσι καὶ ἑνὸς μιλίου διάστημα ἔχον ἀπεδείχθη.

Ὅτι πολλοὶ οἶκοι Ῥωμαίων προσόδους κατ' ἐνιαυτὸν ἐδέχοντο ἀπὸ τῶν κτημάτων αὐτῶν ἀνὰ μ' χρυσοῦ κεντηνάρια, χωρὶς τοῦ σίτου καὶ τοῦ οἴνου καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων εἰδῶν, ἃ εἰς τρίτον συνέτεινεν, εἰ ἐπιπράσκετο, τοῦ εἰσφερομένου χρυσίου. Τῶν δὲ μετὰ τοὺς πρώτους δευτέρων οἴκων τῆς Ῥώμης πεντεκαίδεκα καὶ δέκα κεντηναρίων ἡ πρόσοδος ἦν. Καὶ ὅτι Πρόβος ὁ παῖς

16 πολλὰ A : *om.* M ‖ εὐχαριστήσας A : ἀπευχαριστήσας M ‖ **25** εἶχον A : εἶχε M ‖ **26** κατεσκευασμένας M : κατασκευασμένας A ‖ **27** τό τε τεῖχος τῆς Ῥώμης A : τὸ δὲ τῆς Ῥώμης τεῖχος M ‖ **29** προτέραν AM² *mg* : *om.* M ‖ ἐπιδρομὴν A : καταδρομὴν M ‖ **33** κεντηνάρια M : κεντηναρίων A.

d'Olympius, qui exerça sa préture au moment de l'usurpation de Jean, dépensa douze cents livres d'or. L'orateur Symmaque[1], sénateur de condition modeste, avant que Rome fût prise, dépensa deux mille livres durant la préture [63 b] de son fils, Symmaque[2]. Maxime, un riche, usa quatre mille livres pour la préture du sien. Les préteurs donnaient des jeux publics durant sept jours[3].

L'auteur prétend que la course errante d'Ulysse n'eut pas pour théâtre la Sicile, mais la région la plus éloignée du rivage italien, et que sa descente aux Enfers eut lieu au bord de l'Océan, où il erra si longtemps. Il polémique pour établir cette thèse par de multiples moyens. Pour nous, nous avons lu divers auteurs qui s'accordent avec lui là-dessus[4].

Il relate que Théodose renvoya Placidia de Constantinople avec ses enfants pour s'opposer à l'usurpateur[5]. Elle reprit son rang d'Augusta et Valentinien celui de nobilissime. Avec eux, Théodose envoya une armée qui avait pour commandant des deux armes Ardabour, accompagné de son fils, Aspar, et un troisième personnage, Candidianus.

A Thessalonique, Hélion, le maître des offices, envoyé par Théodose, revêtit Valentinien, à Thessalonique même, du manteau de César ; il avait cinq ans. A leur descente en Italie, Ardabour fut fait prisonnier par les soldats de l'usurpateur et on le lui envoya. Il pactisa avec lui. Son fils et Placidia tombèrent dans le découragement et le chagrin. Candidianus, en prenant quantité de villes et en accomplissant de brillants exploits, essayait de dissi-

1. C'est l'orateur bien connu Quintus Aurelius Symmachus Eusebius.

2. Quintus Fabius Memmius Symmachus a été préfet en 406. Cf. Seeck, s. v. *Symmachus* (n. 27), in *P. W.*, 2e sér., t. IV (1931), col. 1159. Les préparatifs de cette préture nous sont bien connus par plusieurs lettres de l'orateur. Cf. Seeck, s. v. *Symmachus* (n. 18), col. 1151.

3. Sur les préteurs au Bas-Empire, cf. Lécrivain, s. v., in Daremberg..., t. IV, 1, p. 631-632.

4. Dans la *Bibliothèque*, je ne connais qu'un passage, dans le sommaire de Ptolémée Héphestion (« codex » 190, p. 150 b 10), où il est question des pérégrinations d'Ulysse. La présente allusion vise donc des lectures dont la recension ne figure pas dans la *Bibliothèque*. On ne peut que regretter que Photius ne soit pas plus explicite sur ce sujet.

5. C'est Jean, dont il est question *supra*, p. 184 et note 4.

Ὀλυμπίου τελέσας τὴν οἰκείαν πραιτοῦραν κατὰ τὸν καιρὸν τῆς Ἰωάννου τυραννίδος, δώδεκα κεντηνάρια χρυσίου ἀνήλωσε. Σύμμαχος δὲ ὁ λογογράφος, συγκλητικὸς ὢν τῶν μετρίων, πρὶν ἢ τὴν Ῥώμην ἁλῶναι, τοῦ [63 b] παιδὸς Συμμάχου πραιτοῦραν τελοῦντος κʹ κεντηνάρια ἐδαπάνησε· Μάξιμος δέ, εἷς τῶν εὐπόρων, εἰς τὴν τοῦ υἱοῦ πραιτοῦραν μʹ κατεβάλετο κεντηνάρια. Ἑπτὰ δὲ ἡμέρας οἱ πραίτωρες τὰς πανηγύρεις ἐτέλουν.

Ὅτι ὁ συγγραφεὺς τῷ Ὀδυσσεῖ τὴν πλάνην οὐ κατὰ Σικελίαν φησὶ γεγενῆσθαι, ἀλλὰ κατὰ τὰ πέρατα τῆς Ἰταλίας· καὶ τὴν εἰς Ἅιδου κάθοδον παρὰ τὸν Ὠκεανὸν γεγενῆσθαι, ἐν ᾧ καὶ ἡ πολλὴ πλάνη. Ἀγωνίζεται δὲ διὰ πολλῶν τοῦτο παραστῆσαι. Ἡμεῖς δὲ καὶ ἄλλους διαφόρους ἀνέγνωμεν ἐν τούτοις αὐτῷ συμφωνοῦντας.

Ὅτι ἀποστέλλεται ἀπὸ Κωνσταντινουπόλεως παρὰ Θεοδοσίου Πλακιδία ἅμα παισὶ κατὰ τοῦ τυράννου καὶ ἐπαναλαμβάνει αὐτὴ μὲν τὸ τῆς Αὐγούστης, ὁ δὲ Οὐαλεντινιανὸς τὸ τοῦ νωβελισσίμου ἀξίωμα· συνεκπέμπεται δὲ αὐτοῖς καὶ στρατὸς καὶ στρατοπεδάρχης ἑκατέρας δυνάμεως Ἀρδαβούριος ἅμα τῷ παιδὶ Ἄσπαρι, καὶ τρίτος Κανδιδιανός.

Κατὰ δὲ τὴν Θεσσαλονίκην, Ἡλίων ὁ τῶν ὀφφικίων μάγιστρος παρὰ Θεοδοσίου ἀποσταλεὶς ἐνδύει Βαλεντινιανὸν ἐπ' αὐτῆς Θεσσαλονίκης τὴν τοῦ Καίσαρος ἐσθῆτα, πέμπτον ἔτος ἄγοντα τῆς ἡλικίας. Κατιόντων δὲ αὐτῶν, Ἀρδαβούριος μὲν ἁλίσκεται παρὰ τῶν τοῦ τυράννου καὶ ἀναπέμπεται πρὸς αὐτόν, καὶ φιλιάζει αὐτῷ. Ὁ δὲ τούτου παῖς ἅμα Πλακιδίᾳ ἐν ἀθυμίᾳ καὶ λύπῃ ἦσαν· Κανδιδιανὸς δὲ πολλὰς πόλεις αἱρῶν καὶ εὐδοκιμῶν λαμπρῶς τὸ λυποῦν διεσκέδαζε

38 Ὀλυμπίου A : ἀλυπίου M || **40** χρυσίου ἀνήλωσεν A : χρυσοῦ ἀνάλωσε M || **41** Ῥώμην A : πόλιν M.

[63 b] **4** ἡμέρας A : ἡμέραις M || **10** συμφωνοῦντας A : συμφρονοῦντας M.

per leur chagrin et de les calmer[1]. Dans la suite, l'usurpateur Jean fut assassiné et Placidia, avec le César son fils, fit son entrée à Ravenne. Hélion[2], le magistre et patrice, s'empara de Rome ; tous y coururent et il revêtit Valentinien, qui avait sept ans, du manteau impérial. Ainsi finit ce récit*.

81.

Lu un petit livre de Théodore *Sur la magie en Perse et sur ce qui la distingue de la vraie religion*[3], en trois livres. Il les dédie à Mastoubius, venu d'Arménie et évêque suffragant. Et, dans le premier livre, il expose la doctrine maudite des Perses que Zaradès a enseignée, c'est-à-dire la doctrine sur Zoroam qu'il présente comme le principe de tout et qu'il appelle aussi « Fortune ». Il dit que celui-ci offrit une libation pour faire naître Hormisdas et l'engendra en même temps que Satan. Il parle de leur mélange [64 a] du sang et, en un mot, il expose leur impie et honteuse doctrine à la lettre, puis la réfute dans son premier livre. Dans les deux autres, il expose en détail les articles de la vraie foi en commençant à la création du monde ; il traite de la grâce elle-même de la même façon et dans un exposé sommaire.

Ce Théodore me semble être celui de Mopsueste. En effet, dans son troisième livre surtout, il cite, en la défendant, l'hérésie de Nestorius et, en outre, il donne dans les invraisemblances du pécheur revenant à l'innocence.

1. Sur Candidianus, cf. *supra*, p. 175 et note 2.
2. Personnage qui, d'après Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 20, Migne, *P. G.*, t. LXVII, p. 780 A, était en grande faveur auprès de Théodose II. Cf. Seeck, s. v. *Helion*, in *P. W.*, t. VIII (1913), col. 46-47.
3. Ce texte ne nous est connu que par le sommaire de Photius. Sur l'auteur, cf. *supra*, p. 7, note 2. Il ne s'agissait pas ici d'un ouvrage sur la magie, mais d'un exposé sur la doctrine des mages persans, adorateurs du feu, à laquelle Théodore opposait les vues de l'Église sur les origines du monde. Cf. E. Amann, s. v. *Théodore de Mopsueste*, in Vacant, t. XIV, 1, p. 240.

καὶ ἐψυχαγώγει. Εἶτα σφάζεται ὁ τύραννος Ἰωάννης, καὶ Πλακιδία ἅμα Καίσαρι τῷ παιδὶ εἰσέρχεται εἰς τὴν Ῥάβενναν. Ἡλίων δὲ ὁ μάγιστρος καὶ πατρίκιος καταλαβὼν τὴν Ῥώμην, καὶ πάντων ἐκεῖσε συνδραμόντων, τὴν βασιλικὴν ἐσθῆτα ἑπταετηρὸν ὄντα ἐνδύει Βαλεντινιανόν. Ἐν οἷς καὶ τὰ τῆς ἱστορίας.

81

Ἀνεγνώσθη βιβλιδάριον Θεοδώρου περὶ τῆς ἐν Περσίδι μαγικῆς, καὶ τίς ἡ τῆς εὐσεβείας διαφορά, ἐν λόγοις τρισί. Προσφωνεῖ δὲ αὐτοὺς πρὸς Μαστούβιον ἐξ Ἀρμενίας ὁρμώμενον, χωρεπίσκοπον δὲ τυγχάνοντα.

Καὶ ἐν μὲν τῷ πρώτῳ λόγῳ προτίθεται τὸ μιαρὸν Περσῶν δόγμα ὃ Ζαράδης εἰσηγήσατο, ἤτοι περὶ τοῦ Ζουρουάμ, ὃν ἀρχηγὸν πάντων εἰσάγει, ὃν καὶ τύχην καλεῖ· καὶ ὅτι σπένδων ἵνα τέκῃ τὸν Ὁρμίσδαν, ἔτεκεν ἐκεῖνον καὶ τὸν Σατανᾶν· καὶ περὶ τῆς αὐτῶν αἱμο- [64 a] μιξίας. Καὶ ἁπλῶς τὸ δυσσεβὲς καὶ ὑπέραισχρον δόγμα κατὰ λέξιν ἐκθεὶς ἀνασκευάζει ἐν τῷ πρώτῳ λόγῳ. Ἐν δὲ τοῖς λοιποῖς δυσὶ λόγοις τὰ περὶ τῆς εὐσεβοῦς διέρχεται πίστεως, ἀπὸ τῆς κοσμογονίας ἀρξάμενος, καὶ περὶ αὐτῆς τῆς χάριτος ὁμοίως καὶ ἐπιτροχάδην διελθών.

Οὗτος ὁ Θεόδωρος ὁ Μοψουεστίας εἶναι δοκεῖ· τήν τε γὰρ Νεστορίου αἵρεσιν, καὶ μάλιστα ἐν τῷ τρίτῳ λόγῳ, κρατύνων προαναφωνεῖ, ἀλλὰ καὶ τὴν τῶν ἁμαρτωλῶν ἀποκατάστασιν τερατεύεται.

34 ἡ τῆς εὐσεβείας διαφορά A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **37** προτίθεται A : ἐκτίθεται M ‖ μιαρὸν A¹M : μιαρῶν A ‖ Περσῶν A : τῶν Περσῶν M ‖ **38** Ζαράδης A : Ζασράδης M ‖ Ζουρουὰμ A : Ζαρουάμ M.

[64 a] **3** τοῖς A²M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **6** οὗτος ὁ A¹ : οὗτος δ' ὁ AM ‖ **8** προαναφωνεῖ A : προσαναφωνεῖ M.

82.

Lu de Dexippe[1] l'*Histoire des événements après Alexandre*, en quatre livres. Lu, d'autre part, du même, un second *Abrégé d'histoire* qui relate en bref les faits principaux jusqu'au règne de Claude. Lu encore, du même, l'*Histoire des Scythes*, dans laquelle il raconte les combats entre les Romains et les Scythes et leurs exploits mémorables[2].

Dans son style, il est sobre ; il aime l'emphase et la dignité ; c'est comme qui dirait un autre Thucydide, avec une certaine clarté en plus, surtout dans son *Histoire des Scythes*.

Il commence aux temps qui ont suivi la mort d'Alexandre, à partir de la mort même du roi, et il raconte comment ce fut au frère d'Alexandre, Aridée, que Philippe avait eu de Philinè de Larisse, qu'échut la royauté en Macédoine et, en même temps qu'à lui, à l'enfant d'Alexandre qui allait naître de Roxane (car il l'avait laissée enceinte) et aux compagnons de Perdiccas que le choix des Macédoniens avait désignés pour exercer la régence en leur nom.

Il expose aussi comment l'empire d'Alexandre fut partagé. Les possessions d'Asie furent réparties comme il suit : Ptolémée, fils de Lagos, fut investi du commandement dans toute l'Égypte, en Libye et dans le territoire qui est au delà et qui touche à l'Égypte ; et celui que le roi Alexandre avait mis à la tête de cette satrapie, Cléomène, fut replacé au rang de lieutenant de Ptolémée. Laomédon de Mitylène fut désigné pour commander en

1. Herennius Dexippe est un écrivain du IIIe siècle de notre ère ; des ouvrages que Photius cite ici, nous n'avons que des fragments. On les trouvera dans Jacoby, *F. G. H.*, t. II A, p. 452-480. Sur l'auteur, cf. Schwartz, s. v. *Dexippos* (n. 5), in *P. W.*, t. V (1905), col. 288.

2. Jacoby, *op. cit.*, t. II C (*Kommentar*), p. 306-307, écrit que l'histoire des successeurs d'Alexandre n'est qu'un abrégé de l'ouvrage d'Arrien et que Photius ne s'est intéressé qu'à une partie du premier livre. Le sommaire ne traite, en effet, que du partage fait par Perdiccas au lendemain de la mort d'Alexandre. Sur les faits, cf. G. Glotz,

82

Ἀνεγνώσθη Δεξίππου τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον ἐν λόγοις τέσσαρσιν. Ἀνεγνώσθη δὲ αὐτοῦ καὶ ἕτερον σύντομον ἱστορικὸν μέχρι τῆς Κλαυδίου ἐπιτρέχον τὰς κεφαλαιώδεις πράξεις βασιλείας. Ἀνεγνώσθη δὲ αὐτοῦ καὶ τὰ Σκυθικά, ἐν οἷς αἱ Ῥωμαίων αὐτῷ καὶ Σκυθῶν ἀναγράφονται πρὸς ἀλλήλους μάχαι τε καὶ ἀξιόλογοι πράξεις.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἀπέριττός τε καὶ ὄγκῳ καὶ ἀξιώματι χαίρων, καὶ (ὡς ἂν τις εἴποι) ἄλλος μετά τινος σαφηνείας Θουκυδίδης, μάλιστά γε ἐν ταῖς σκυθικαῖς ἱστορίαις.

Ἄρχεται δὲ ἐν τοῖς μετὰ Ἀλέξανδρον ἀπ' αὐτῆς τῆς τοῦ βασιλέως τελευτῆς, καὶ διέξεισιν ὅπως εἰς τὸν ἀδελφὸν Ἀλεξάνδρου, τὸν Ἀριδαῖον, ὃς ἦν ἐκ Φιλίνης τῆς Λαρισαίας τῷ Φιλίππῳ γεγενημένος, ἡ τῶν Μακεδόνων ἀρχὴ περιέστη, εἰς αὐτόν τε καὶ εἰς τὸν μέλλοντα Ἀλεξάνδρου παῖδα τίκτεσθαι ἐκ Ῥωξάνης (ἐν γαστρὶ γὰρ ἔχουσα κατελέλειπτο) καὶ εἰς τοὺς ἀμφὶ Περδίκκαν, οἳ κρίσει τῶν Μακεδόνων ἐπετρόπευον αὐτοῖς τὴν ἀρχήν.

Διέξεισι καὶ ὅπως ἡ τοῦ Ἀλεξάνδρου διενεμήθη ἀρχή. Τὰ μὲν οὖν τῆς Ἀσίας οὕτω· Πτολεμαῖος ὁ Λάγου Αἰγύπτου πάσης καὶ Λιβύης καὶ τῆς ἐπέκεινα γῆς, ὁπόση Αἰγύπτῳ συνάπτει, ἄρχειν ἐτάχθη. Ὁ δὲ τῷ βασιλεῖ Ἀλεξάνδρῳ ἐπὶ τῇ σατραπείᾳ ταύτῃ τεταγμένος Κλεομένης ὕπαρχος Πτολεμαίῳ ἀποκατέστη. Λαομέδων δὲ ὁ Μιτυληναῖος Σύρων ἡγεῖσθαι ἀπεφάνθη, καὶ Φιλώτας μὲν Κιλικίας Πίθων δὲ

15 Ῥωμαίων A : τῶν Ῥωμαίων M ‖ 25 μέλλοντα A[1] *mg* M : *om.* A ‖ 27 γὰρ A : *om.* M ‖ κατελέλειπτο *ego* : καταλέλειπτο *codd.* ‖ 33 σατραπείᾳ A[2]M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ 34 ἀποκατέστη A[1]M : ἀπεκατέστη A ‖ 36 Πίθων M : Πείθων A Πύθων A[2].

Syrie, Philotas en Cilicie, Pithon en Médie, Eumène en Cappadoce, en Paphlagonie et dans toutes les régions qui s'étendent vers le Pont-Euxin jusqu'à Trapézonte; Antigone fut désigné pour commander aux Pamphyliens et aux Ciliciens jusqu'à la Phrygie; Asandros pour commander aux Cariens, Ménandre aux Lydiens et Léonnatos [64 b] à la Phrygie qui borde l'Hellespont.

Ainsi en alla-t-il pour l'Asie. En Europe, la Thrace et la Chersonèse eurent pour chef Lysimaque; Antipater commanda à tous les Macédoniens, aux Grecs, aux Illyriens, aux Triballes, aux Agrianes et à toutes les parties du continent dont il avait été fait le chef absolu encore par Alexandre. La surveillance et tout ce qui regardait la tutèle du pouvoir royal furent confiés à Crateros; c'est là le rang le plus élevé dans les honneurs chez les Macédoniens. Perdiccas se vit confier le haut commandement d'Héphestion.

Les chefs de l'ensemble des Indiens étaient Porus et Taxile, mais Porus administrait ceux qui vivent entre l'Indus et l'Hydaspe et Taxile les autres. Un certain Pithon commandait aux peuplades voisines, à l'exception des Paramisades. Quant aux peuplades voisines des Indiens qui habitent au pied du Caucase, elles avaient été placées sous le commandement du Bactrien Oxyarte, père de Roxane, de qui un enfant naquit après la mort d'Alexandre son père. A cet enfant, le peuple macédonien donna le nom de son père, Alexandre. Les Arachosiens et les Gédrosiens avaient pour chef Siburtius; Stasanor de Soli commandait aux Arées et aux Dranges. L'autorité de Philippe s'exerçait sur les Sogdiens, celle de Rhadapherne sur les Hyrcaniens, celle de Néoptolème sur la

P. Roussel et R. Cohen, *Alexandre et le démembrement de son empire*, Paris, P. U. F., 1946, p. 257-265. Les fragments de l'histoire des Diadoques sont dans Jacoby, *op. cit.*, II A, p. 475-479. L'*Abrégé* est la Χρονικὴ ἱστορία, à laquelle fait suite celle d'Eunape (« codex » 77), qui, par ailleurs, cite l'ouvrage de Dexippe sous ce titre dans ses *Vies des Sophistes*, p. 457, éd. Boissonade. L'*Histoire des Scythes* est l'œuvre dont nous avons le plus de fragments et les plus étendus (cf. Jacoby, *op. cit.*, p. 456-461 et 466-475). Leur lecture justifie le jugement de Photius sur le style de l'auteur, mais non tout de même, à mon avis, une comparaison avec Thucydide.

Μηδίας, Εὐμένης δὲ Καππαδοκίας τε καὶ Παφλαγονίας καὶ τῶν ἐπὶ τὸν Εὔξεινον πόντον κατιόντων μέχρι καὶ ἐς Τραπεζοῦντα, Ἀντίγονος δὲ Παμφύλων καὶ Κιλίκων μέχρι Φρυγίας, Καρῶν δὲ Ἄσανδρος, Μένανδρος δὲ Λυδῶν, Λεόννατος δὲ τῆς ἐφ' Ἑλλησ- [64 b] πόντῳ Φρυγίας.

Καὶ τῶν μὲν Ἀσιανῶν οὕτω, τῶν δ' Εὐρωπαίων Θρᾴκης μὲν καὶ Χερρονήσου Λυσίμαχος, Ἀντίπατρος δὲ ἐπὶ πᾶσι Μακεδόσι καὶ Ἕλλησι καὶ Ἰλλυριοῖς καὶ Τριβαλλοῖς καὶ Ἀγριᾶσι καὶ ὅσα τῆς ἠπείρου ἐξέτι Ἀλεξάνδρου στρατηγὸς αὐτοκράτωρ ἐτέτακτο. Τὴν δὲ κηδεμονίαν καὶ ὅση προστασία τῆς βασιλείας, Κρατερὸς ἐπετράπη, ὃ δὴ πρώτιστον τιμῆς τέλος παρὰ Μακεδόσι. Περδίκκας δὲ τὴν Ἡφαιστίωνος χιλιαρχίαν.

Ἦσαν δὲ ἄρχοντες Ἰνδῶν μὲν ἁπάντων Πῶρος καὶ Ταξίλης· ἀλλ' ὁ μὲν Πῶρος οἳ ἐν μέσῳ Ἰνδοῦ ποταμοῦ καὶ Ὑδάσπου νέμονται, Ταξίλης δὲ τῶν λοιπῶν. Πίθων δέ τις τῶν τούτοις ὁμόρων ἡγεῖτο πλὴν Παραμισάδων. Οἱ δὲ συνάπτοντες Ἰνδοῖς, ὅσοι ὑπὸ τοῖς Καυκασίοις ὄρεσι νέμονται, Ὀξυάρτῃ τῷ Βακτρίῳ, ὃς ἦν Ῥωξάνης πατήρ, εἰς ἀρχὴν ἀπενεμήθησαν· ἧς ἐτέχθη παῖς μετὰ τὸν τοῦ πατρὸς Ἀλεξάνδρου θάνατον, ᾧ τὸ Μακεδόνων πλῆθος τοῦ πατρὸς τὴν προσηγορίαν Ἀλέξανδρον ἔθεντο· Ἀραχωσίων δὲ καὶ Γεδρωσίων ἐπῆρχε Σιβύρτιος, καὶ Στασάνωρ ὁ Σόλιος Ἀρείων καὶ Δράγγων ἡγεῖτο. Φιλίππου δὲ ἦν ἀρχὴ Σογδιανοὶ καὶ Ῥαδαφέρνους Ὑρκάνιοι καὶ Νεοπτολέμου Καρμανία. Πέρσαι δὲ

38 τῶν A¹M : τὸν A ‖ τὸν A¹M : τῶν A ‖ **39** Τραπεζοῦντα M : Τραπεζοῦντος A ‖ **41** Ἑλλησπόντῳ AM : Ἑλλησπόντου A².

[64 b] **10** οἳ A : οἵων M οἷον M¹ ‖ **12** Πίθων AM : Πύθων A² ‖ τις A¹M : *quid prius praeb.* A *non liquet* ‖ **13/14** τοῖς Καυκασίοις ὄρεσι A : τὰ Καυκάσια ὄρη M ‖ **18** Γεδρωσίων A : Γαδρωσίων M ‖ **21** Ὑρκάνιοι A : Ὑρκανίαι M.

Carmanie. Les Perses étaient placés sous les ordres de Peukestès ; la royauté de Sogdiane était aux mains d'Oropius, qui ne tenait pas le pouvoir de son père, mais qui l'avait reçu d'Alexandre ; puis, quand il lui arriva d'être accusé de sédition et privé de son commandement, il le partagea. Quant aux Babyloniens et aux peuplades d'entre Tigre et Euphrate, ils avaient pour chefs les premiers Séleucus et ceux de Mésopotamie, Archelaüs.

Tel était le nombre des peuples et de leurs chefs lorsque, après la mort d'Alexandre, Perdiccas distribua les commandements. Et l'historien expose les autres événements, la plupart du temps en accord dans son récit, comme pour ce qui précède, avec Arrien*.

83.

Lu de Denys d'Halicarnasse, fils d'Alexandre, vingt livres d'histoire[1]. Il commence à l'arrivée d'Énée en Italie, après la prise de Troie ; il passe en revue avec force détails inutiles la fondation de Rome et la naissance de Rémus et de Romulus — en un mot, toute la succession des événements jusqu'au moment où éclata chez les Romains la guerre contre Pyrrhus d'Épire. Il expose en détail l'histoire de celui-ci et termine à la troisième année [65 a] de la cent vingt-huitième olympiade, à partir de laquelle, dit-il, Polybe de Mégalopolis a commencé son récit.

Le sommet de la carrière de cet auteur se situe au temps d'Auguste. Il débarqua en Italie au moment où cessa la guerre civile que se livrèrent Auguste et Antoine. Il y

1. Rhéteur bien connu qui vivait au temps d'Auguste et dont les écrits de critique tiennent une grande place dans l'histoire des théories littéraires anciennes (cf. S. F. Bonner, *The Literary Treatises of Dionysius of Halicarnassus. A Study in the Development of Critical Method*, Cambridge Univ. Press, 1939). De son *Histoire romaine*, nous avons les livres I à XI (éd. Kiessling, Leipzig, Teubner, 1860-1870, reproduite dans la collection Didot). Nous n'avons plus l'abrégé mentionné par Photius au « codex » 84. L'édition Didot a reproduit aux p. 685-742 des fragments des livres XII à XX retrouvés et publiés d'abord par Angelo Mai, mais il ne s'agit pas de l'Abrégé, comme on

ὑπὸ Πευκέστῃ ἐτάχθησαν. Τὴν δὲ Σογδιανῶν βασιλείαν Ὀρώπιος εἶχεν, οὐ πάτριον ἔχων ἀρχὴν ἀλλὰ δόντος αὐτοῦ Ἀλεξάνδρου· ἐπεὶ δὲ τύχη τις αὐτῷ συνέπεσεν, ἐπαναστάσεως αἰτίαν φεύγοντι παραλυθῆναι τῆς ἀρχῆς, τότε κοινῶς αὐτῶν τὴν ἀρχὴν εἶχε. Βαβυλωνίων δὲ καὶ τῆς μέσης τῶν ποταμῶν Τίγρητος καὶ Εὐφράτου, τῶν μὲν Σέλευκος, τῆς δὲ Μεσοποταμίας Ἀρχέλαος ἦρχε. Τοσόσδε ἀριθμὸς ἐθνῶν τε καὶ ἔθνεσιν ἀρχόντων ἦν ὅτε Περδίκκας μετὰ τὴν Ἀλεξάνδρου τελευτὴν τὰς ἀρχὰς ἔνειμε. Καὶ τὰ ἄλλα διέξεισιν ἐν πολλοῖς, ὡς κἂν τούτοις, Ἀρριανῷ κατὰ τὸ πλεῖστον σύμφωνα γράφων.

83

Ἀνεγνώσθη Διονυσίου Ἀλικαρνασσέως τοῦ Ἀλεξάνδρου βιβλία ἱστορικῶν λόγων εἴκοσιν. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς Αἰνείου μετὰ Τροίας ἅλωσιν ἐπὶ τὴν Ἰταλίαν ἀφίξεως, καὶ διέξεισιν ἐν πολλῇ λεπτολογίᾳ τήν τε τῆς Ῥώμης οἴκισιν καὶ τὴν Ῥέμου καὶ Ῥωμύλου γέννησιν καὶ ἁπλῶς ἐφεξῆς ἅπαντα μέχρις ὅτου Ῥωμαίοις ὁ πρὸς Πύρρον τὸν ἠπειρώτην πόλεμος συνέστη. Διέρχεται δὲ καὶ αὐτὸν ἐκεῖνον, καὶ τελευτᾷ εἰς τὴν ρʹ καὶ κηʹ Ὀλυμπιάδα, [65 a] ἔτους αὐτῆς ἐνεστηκότος τρίτου· ἀφ' ἧς καί φησιν ἀπάρξασθαι τὸν Μεγαλοπολίτην Πολύβιον τῆς ἱστορίας.

Ἤκμασε δὲ οὗτος ἐπὶ τῶν Αὐγούστου χρόνων καταπλεύσας εἰς Ἰταλίαν ἅμα τῷ καταλυθῆναι τὸν ἐμφύλιον πόλεμον, ὃς αὐτῷ τε Αὐγούστῳ καὶ Ἀντωνίῳ ἐπολεμήθη.

23 Ὀρώπιος M : ὁ ῥώπιος A ‖ **24** αὐτοῦ M : *bis habet* A *alterum del.* A^{2} ‖ **26** κοινῶς A^{2}M : κοινὸς A ‖ **27** Τίγρητος A^{2}M : πίγρητος A ‖ **30** Ἀλεξάνδρου A^{1} *mg* M : *om.* A ‖ **32** σύμφωνα γράφων A^{1}M : συγγράφων A *post haec verba in cod.* A *versus 22 vacui* ‖ **36** μετὰ A : μετὰ τὴν τῆς M ‖ **37** τε A^{1} *s. v.* M : *om.* A ‖ **38** οἴκισιν Bekker : οἴκησιν *codd.* ‖ Ῥέμου *edd.* : Ῥώμου *codd.* ‖ **40** καὶ A : *om.* M.

[65 a] **1** αὐτῆς ἐνεστηκότος A : ἐνεστηκότος αὐτῆς M.

vécut, à ce qu'il dit, vingt-deux ans, apprit à fond la langue des Romains et fit de toutes leurs antiquités une étude approfondie et, après s'être préparé dans tout ce qui touche à leur histoire, il commença son ouvrage[1].

Dans son style et son vocabulaire, il est porté aux innovations et il contraint son langage à des détours éloignés du commun. La narration détaillée lui donne de la simplicité dans la pensée et ne le laisse pas entraîner vers une sécheresse privée d'agrément. Il a aussi usé avec abondance de la digression, qui repose et remet le lecteur de la lassitude engendrée par le récit, et, pour le dire en un mot, l'élégance de son langage, dissimulée parmi les narrations de détail et les digressions, amende un style qui avait une tendance à trop de rudesse.

pourrait le croire en lisant A et M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, t. V, p. 332. Ces fragments avaient été reproduits déjà dans le tome IV de l'édition Tauchnitz à la suite du texte de Reiske (p. 202-299).

1. Ces renseignements, Photius les doit à l'auteur même qu'il résume. On sait, en effet, que Denys d'Halicarnasse a parlé de lui-même assez complètement au début de cette histoire romaine. Il n'est pas sans intérêt, je crois, de faire remarquer par ailleurs que, comme je l'ai indiqué dans mes notes aux sommaires de ces deux auteurs, c'était également le cas pour Appien (« codex » 57) et pour Dion Cassius (« codex » 71), deux écrivains que Photius va précisément rappeler au « codex » 84. On voit clairement comment il peut dire que Denys est plus ancien qu'eux et ce rappel est une des caractéristiques de la méthode de Photius, à qui un texte en remet un autre en mémoire.

Διατρίψας δέ, ὥς φησιν, ἔτη δύο καὶ εἴκοσι καὶ τήν τε Ῥωμαϊκὴν ἐξακριβώσας διάλεκτον, καὶ τὰ παρ' αὐτοῖς ἀρχαῖα ἐκμαθών, καὶ πάντα ὅσα πρὸς τὴν ἱστορίαν τείνει παρασκευασάμενος, οὕτως ἄρχεται τῆς πραγματείας.

Ἔστι δὲ τὴν φράσιν καὶ τὴν λέξιν καινοπρεπὴς καὶ ἐς τὸ ἀνακεχωρηκὸς τῶν πολλῶν τὸν λόγον ἐκβιαζόμενος · ἡ δὲ κατὰ μέρος διήγησις μετέχειν τε τῆς κατὰ διάνοιαν ἀφελείας ποιεῖ, καὶ οὐδ' εἰς τὸ ἄχαρι καὶ σκληρὸν ἐπιτρέπει παρασυρῆναι. Κέχρηται δὲ καὶ παρεκβάσει οὐκ ὀλίγῃ, τὸν ἀκροατὴν ἀπὸ τοῦ περὶ τὴν ἱστορίαν κόρου διαλαμβάνων ταύτῃ καὶ ἀναπαύων καὶ ἀνακτώμενος. Εἰπεῖν δὲ συντόμως, ὅτι καὶ τὸ κομψὸν τοῦ λόγου τῇ τε κατὰ μέρος ἀφηγήσει καὶ τῇ παρεκβάσει κεκρυμμένον, τὴν ἐπὶ τὸ τραχύτερον ῥέπουσαν θεραπεύει συνέπειαν.

7 τε A : *om.* M || 11 τὸν A²M : τῶν A || 19 κεκρυμμένον A : κεκραμένον M.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page x, *n.* 4 :

C'est en 860 que les Russes étaient apparus pour la première fois devant Constantinople. Leurs expéditions ont donné lieu à des discussions sur lesquelles on lira : H. Grégoire, *La légende d'Oleg*, in *Byzantion*, t. XI (1936), p. 601-604 ; *La légende d'Oleg et l'expédition d'Igor*, in *B. A. B.*, t. XIII (1937), p. 80-94 ; *L'histoire et la légende d'Oleg, prince de Kiev*, in *Nouvelle Clio*, t. IV (1952), p. 281-287 ; R. H. Dolley, *Oleg's Mythical Campaign against Constantinople*, in *B. A. B.*, t. XXXV (1949), p. 106-130 ; A. A. Vasiliev, *The Second Russian Attack on Constantinople*, in *Dumb. Oaks Pap.*, t. VI (1951), p. 163-225.

Page xix, *n.* 3 :

Orth croit pouvoir distinguer dans l'ensemble des lectures le travail collectif de celui qui est personnel à Photius au moyen des formules qui introduisent les sommaires. Ἀνεγνώσθη et ἀνεγνώσθησαν signaleraient le travail des membres du groupe et celui de Photius serait annoncé par une formule à la première personne. Que penser de ces distinctions quand, dans un même « codex » (158), on trouve ἀνεγνώσθησαν (p. 100 a 33) repris par un ἀνέγνωμεν (p. 100 b 15)? Au « codex » 40, un ἀνεγνώσθη (p. 8 a 31) est repris par un μοι... ἀνέγνωστο (p. 8 b 24). Au « codex » 172, un ἀνεγνώσθησαν (p. 118 b 15) est repris par un ἀνέγνων (p. 118 b 24). Ces exemples, dont je suis loin d'avoir épuisé la liste, montrent que toutes ces formules ont la même valeur et que leur diversité n'est qu'*oratio variata*.

Page xxiii, *ligne* 5 :

Orth, *Photiana*, p. 40-42, étudie les rapports entre Photius et Denys d'Halicarnasse. Il impute à la tradition courante la communauté de beaucoup de termes de rhétorique entre les deux savants. Il est, évidemment, difficile de reconstituer une filière entre deux critiques que séparent des générations de compilateurs. M. Orth lui-même sait bien que l'histoire de la rhétorique à Byzance est encore confuse (*op. cit.*, p. 100 sqq.). Il me semble pourtant que Photius doit avoir connu certaines théories stylistiques de Denys ; cf. mon article *Proclos et le vocabulaire technique de Photius*, in *Rev. belge de Philol. et d'Hist.*, t. XIII (1934), p. 615-627.

Page 1, *ligne* 19 :

Ce chiffre 279 est le nombre des « codices ». Il correspond exac-

tement à celui de la tradition A. La tradition M offre en plus une longue notice sur Helladius de Byzance (« codex » 279). Un « codex » analyse parfois plusieurs ouvrages.

Page 1, *ligne* 24 :

Cette affaire de secrétaire trouvé par hasard (τυχόντες) est une question capitale dans la recherche des origines de la *Bibliothèque*.

Page 1, *ligne* 29 :

Pris à la lettre, ceci signifierait que la *Bibliothèque* est la reconstitution de souvenirs de lectures. Comme on pourra le voir par la teneur de bien des « codices », il s'en faut que cette déclaration paraisse acceptable en tout cas.

Page 3, *ligne* 2 :

Ἀνεγνώσθη. Telle est l'introduction habituelle des « codices » et cette forme est employée aussi bien avec un sujet au pluriel qu'avec un sujet au singulier. Ἀνεγνώσθησαν est assez rare et Bekker l'a imprimé plus d'une fois indûment. Je ne crois pas qu'il faille, dans cet emploi du singulier et du pluriel, voir, comme le veut E. Orth, *Photiana*, p. 15 sqq., un critère pour répartir les lectures entre Photius et les membres de son « cercle ». Cf. *supra*, p. 233.

Sur la valeur du ὅτι explétif que je ne traduis pas, cf. le *Thes. gr.*, s. v.

Page 4, *ligne* 8 :

Les Amérites ou Homérites ou Himyarites peuplaient le Yémen actuel. Les Saracènes sont les Sarrasins qui vivaient à l'époque dans le nord-ouest de l'Arabie. La suzeraineté éthiopienne s'était, on le sait, étendue sur ces peuples lors du développement du grand empire d'Axoum. Homérites et Axoumites avaient reçu, dès le ɪvᵉ siècle p. C., des missionnaires venus d'Alexandrie et Constance avait essayé de propager l'arianisme chez eux. Ce même empereur leur avait adressé des ambassades et, chez les Homérites, son envoyé avait été Théophile l'Indien. Cf. A. Piganiol, *L'empire chrétien*, Paris, P. U. F., 1947, p. 101 et note 60 et p. 382 ; J. Doresse, *L'empire du prêtre Jean*, Paris, Plon, 1957, t. I, p. 43, 141 et 151.

Page 5, *ligne* 24 :

Phoenicon est le nom de plusieurs localités de l'ancien Orient. Sans doute s'agit-il ici de Φοινίκων κώμη, en Arabie. Cf. Grohmann, s. v., in *P. W.*, t. XX (1941), col. 382-383, qui cite Agatharchide de Cnide (Photius, « codex » 250) ; J. Hubaux et M. Leroy, *Le mythe du Phénix dans les littératures grecque et latine*, Paris-Liège, 1939, p. 106 ; Procope, *Guerres de Justinien*, I, 19 (t. I, p. 99, éd. Bonn). Pour les monts Tauréniens, seul, à ma connaissance, H. Estienne, s. v. Ταυρηνὰ ὄρη, leur a prêté attention, mais il ne renvoie qu'à ce passage-ci.

Page 8, *ligne* 11 :

Il n'est pas sûr que cet auteur soit le personnage du même nom qui

vivait au ɪvᵉ siècle p. C. et qui a traduit en grec divers opuscules de saint Jérôme, lequel parle de lui dans son *De viris*. Cf. A. Puech, t. III, p. 549. Le « codex » 231 est consacré à Sophronius de Jérusalem.

Page 12, *ligne* 26 :

L'hérésie dite des *Trois Chapitres* tient son nom de la condamnation qui, à ce concile, frappa les écrits de Théodore de Mopsueste, la lettre d'Ibas au Perse Maris et les écrits de Théodoret en faveur de Nestorius.

Page 13, *ligne* 20 :

La série des conciles est ici incomplète ; Photius a refait l'histoire des huit grands conciles dans une lettre au pape au début de son patriarcat : *Lettres*, I, 8 = Migne, *P. G.*, t. CII, p. 632 A. Tous ces *Actes* ont été nous conservés, sauf ceux du cinquième synode, que nous ne pouvons lire qu'en latin. Pour la plupart d'entre eux, on en est encore réduit à consulter la vieille édition de Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Florence, 1759. Pour ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, cf. E. Schwartz, *Acta conciliorum oecumenicarum*, Berlin, 1922-1938.

Page 14, *ligne* 20 :

Le trithéisme, propagé vers 557 à Constantinople par un Syrien, Jean Ascunagès, voyait trois dieux dans les trois personnes de la Trinité. Les Hésitants tenaient leur nom du fait qu'ils acceptaient certaines décisions du concile de Chalcédoine et rejetaient les autres. Remarquons que les notices 20-23 sont consacrées à des ouvrages qui se rapportent au même sujet.

Page 22, *ligne* 4 :

Sur ce mot, cf. *Thes. gr.*, s. v. κλίμα ; Kubitschek, s. v. *Klima*, in *P. W.*, t. XI (1922), col. 838-843. Il désigne soit une mesure de surface de soixante pieds carrés, soit un parallèle, soit une « région » de la terre comprise entre deux parallèles. C'est ce dernier sens qu'il a ici. Cf. Cosmas, VI, 265 (Migne, *P. G.*, t. LXXXVIII, p. 321).

Page 22, *ligne* 9 :

Nonobstant ce jugement des Byzantins, l'ouvrage a trouvé une large audience chez les Slaves.

Page 22, *ligne* 20 :

Ménas et Thomas sont peut-être des juristes qui ont travaillé au Code Justinien. Cf. Barker, *op. cit.*, p. 64, note 1. Le référendaire était chargé de transmettre les requêtes à l'empereur et de remettre les réponses de celui-ci.

Page 22, *ligne* 24 :

Je crois que ce mot est un « hapax » et n'a rien à voir avec Dicéarque. Cf. Barker, *op. cit.*, p. 64, note 2.

Page 33, *ligne* 15 :

Ces prodiges, présages de la chute de Jérusalem, sont rapportés dans le texte de la *Guerre des Juifs*, VI, 31.

Page 37, *ligne* 21 :

On trouvera dans le corps du volume des renseignements sur Amphilochius d'Iconium et sur Flavien d'Antioche. Parmi les autres personnages dont les noms apparaissent ici, Bizos de Séleucie, Samus, Sabas, Dadoès et Syméon me sont inconnus.

Marouthas de Sufarène, mort vers 420, a été évêque de Martyropolis et a pris part au concile du Chêne dans le parti de saint Jean Chrysostome ; il a exercé une grande influence en Perse (cf. cardinal Tisserant, in Vacant, t. X, 1, p. 142-149).

L'identification d'Adelphius et d'Eustathe est peu sûre. On connaît un Adelphius évêque d'Onuphis, en Égypte, et banni pour arianisme qui a assisté au concile d'Alexandrie en 362 (cf. Kirsch, in Buchberger, t. I, p. 99) et, à l'époque où nous sommes ici, vivait un hérétique nommé Eustathe, mais qu'on appelait couramment Eustathe de Sébaste, et non d'Édesse. Cf. Salaville, in Vacant, t. V, p. 1565-1571.

Page 38, *ligne* 26 :

Un évêque de Sélinous, en Isaurie, portait ce nom et assistait au concile de Constantinople, en 381. Cf. Ensslin, s. v. *Neon* (n. 10), in *P. W.*, t. XVI (1935), col. 2430. Litoïus m'est inconnu. Sur Vérinianus, cf. Ensslin, s. v. *Verinianus* (n. 3), in *P. W.*, 2e sér., t. VIII (1958), col. 1549.

Page 41, *ligne* 7 :

La Byzacène est une ancienne province du nord de l'Afrique.

Page 41, *ligne* 28 :

Le premier évêque de Rome qui ait porté ce nom est saint Léon Ier, pape de 440 à 466. Cf. Batiffol, in Vacant, t. IX, 1, p. 218-301.

Page 52, *ligne* 23 :

Antiochus de Ptolémaïs, qui vivait vers 400, passe pour avoir été un brillant prédicateur. Cf. Jülicher, s. v. *Antiochos* (n. 59), in *P. W.*, t. I (1894), col. 2492.

Sévérien de Gabala (Gabala est une ville de la côte syrienne) était un ami de saint Jean Chrysostome. Il se mit du côté de ses accusateurs dans son dépit de n'avoir pu le supplanter. Cf. Bardy, in Vacant, t. XIV, 2, p. 2000-2006. Cyrin de Chalcédoine m'est inconnu.

A ce procès, la tâche des accusateurs fut facilitée par l'hostilité que saint Jean avait soulevée par son franc-parler et par la campagne qu'il avait entamée contre les abus tolérés par le vieux patriarche Nectaire, son prédécesseur. Cf. Bardy, *op. cit.*, t. VIII, 1, p. 664.

Page 53, *ligne* 34 :

Ce grief était celui qui avait le plus affecté Jean Chrysostome. De son exil, il écrivait à son ami Cyriaque quel mal lui avait fait cette suspicion jetée sur ses mœurs. Cf. Héfelé-Leclercq, t. II, 1, p. 142-143 et note 2.

Page 54, *ligne* 20 :

Le « codex » 96, qu'on lira au tome II de la présente édition, résume longuement, ai-je dit, une biographie de saint Jean Chrysostome par un certain Georges, évêque d'Alexandrie, dont Photius lui-même connaît mal l'identité. Il y aurait intérêt à confronter ces deux textes. Georges explique les repas solitaires, attribués ici à la gloutonnerie, par les ennuis de santé de saint Jean et son mauvais appétit.

Page 57, *ligne* 27 :

Sur l'issue de tous ces événements, cf. Héfelé-Leclercq, t. II, 1, p. 149-154. J'ai souvent renvoyé à cet ouvrage dans mes notes à ce « codex » 59 et il est précieux à consulter ; toutefois, la traduction de la notice de Photius qu'il donne aux pages 143-149 est à tout le moins très libre.

Page 61, *ligne* 21 :

On reconnaît dans ces lignes l'état du pouvoir dans l'empire romain durant la tétrarchie établie par Dioclétien en 293. Cf. E. Albertini, *L'empire romain*, Paris, Alcan, 1929, p. 323. Le personnage que notre sommaire appelle « l'autre Maximin », c'est Galère.

Page 64, *ligne* 2 :

Procope de Césarée (VIe siècle p. C.) est le premier grand auteur byzantin que nous rencontrons dans la *Bibliothèque*. L'écrivain et l'œuvre sont bien connus. Cf. Krumbacher, p. 230-237. Ses écrits sont publiés dans le *Corpus* de Bonn, éd. Dindorf, 1833-1838, 3 vol. Pour la période dont il traite, on se reportera aux ouvrages généraux d'histoire byzantine cités dans l'introduction (*supra*, p. XI, note 2), à Diehl, *Justinien...*, et à E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, publié par J.-R. Palanque, Desclée de Brouwer, 1949.

Page 71, *ligne* 10 :

Photius passe entièrement sous silence les chapitres I, 19-21, qui traitent des relations avec l'Éthiopie et des ambassades que Justinien y envoya. Cette omission est due sans doute au fait que Bélisaire, qui est visiblement le centre d'intérêt dans ce sommaire, n'est pas en scène dans ces événements-là. Par ailleurs, il est étonnant que Photius n'ait pas songé ici à un rapprochement entre les récits d'ambassades que fait Procope et celui de Nonnosos analysé au « codex » 3. Procope, ainsi que je l'ai signalé à propos du sommaire de Nonnosos (*supra*, p. 5, note 1), ne semble pas connaître ce personnage ni ses missions.

Page 76, *ligne* 24 :

Avec la fin du sommaire, nous sommes au bout de II, 19. Photius est donc loin de nous avoir résumé les huit livres qu'il annonce et qui composent réellement l'ouvrage de Procope. Au fil du résumé, la

raison en apparaît assez clairement : il s'est surtout intéressé à l'Orient et à la personnalité de Bélisaire. Les nombreux emprunts littéraux au texte portent à croire que Photius travaillait avec son auteur sous les yeux.

Page 81, *ligne* 26 :

Sommaire de II, 11, p. 54, 4-57, 4. L'auteur raconte qu'un onguent miraculeux s'écoulait des ossements de la martyre. L'évêque d'Héraclée le recueillait dans un vase de bronze. Un jour, il voulut substituer à ce vase un autre qui était en argent et qu'il avait acheté à Constantinople. Le miracle cessa aussitôt et l'enquête qui suivit révéla que le vase d'argent avait été utilisé auparavant à des maléfices par le magicien Paulin, qui fut ainsi découvert et livré au supplice.

Page 88, *ligne* 8 :

Ces faits sont racontés en IV, 15, p. 194, 5-195, 18. Martyropolis fut recouvrée parce que Chosroès détermina la garnison à céder la place. Sittas fut livré au supplice pour avoir rendu la ville auparavant (cf. p. 87, note 7). Le sermon de l'évêque Domitian est rapporté en IV, 16. Celui dont il est question plus bas (p. 30 a 20) est également repris par Théophylacte, V, 4.

Page 89, *ligne* 8 :

L'auteur rapporte la vie et les aventures de cette femme en V, 12. Originaire d'une famille de mages, elle mourut en odeur de sainteté, après avoir souffert pour sa foi. Elle avait fait plusieurs prophéties et la protection céleste l'avait manifestement favorisée. La vie de cette sainte est également connue par des sources orientales. Cf., par exemple, G. Garitte, *La passion géorgienne de sainte Golindouch*, in *Analecta Boll.*, t. LXXIV, p. 405-440.

Page 89, *ligne* 25 :

Dans le récit, nous sommes ici en V, 16 et l'auteur parle d'ouragans et d'une éclipse. Photius joint à ces prodiges celui-ci, qui n'est raconté qu'à la fin du livre : un porc de taille monstrueuse charge l'empereur pendant qu'il range son armée en bataille. Photius avait donc lu tout le cinquième livre avant d'écrire cette partie du sommaire.

Page 90, *ligne* 19 :

Ce paragraphe du sommaire appelle deux remarques. D'abord, dans le texte, cet épisode précède immédiatement celui des trois Slaves : il est en VI, 2, p. 242, 12-243, 17. Je ne vois pas d'explication à cette transposition. Ensuite, et ceci est plus normal, la relation du châtiment ne figure pas dans le présent passage, mais elle est prise à VI, 10, p. 260, 24-263, 17.

Page 90, *ligne* 31 :

Officier chargé de convoyer du butin à Byzance. Il se tira brillamment d'une rencontre avec les Slaves.

Page 91, *ligne* 25 :

Jean, dit le Jeûneur, a été patriarche de Constantinople de 582 à 595. Théophylacte évoque avec éloquence sa vie et ses vertus en VI, 6, p. 279, 13-280, 19.

Page 98, *ligne* 28 :

La fin de l'ouvrage est aussi abrupte que celle du sommaire. La longueur de cette notice ne permet guère de croire qu'elle ait été rédigée de mémoire. Je croirais encore moins qu'un pareil « article » ait été écrit par quelqu'un qui n'aurait pas lu l'ouvrage ; Photius en a pourtant été accusé par Pontano, selon Fabricius-Harles, *Bibl. gr.*, t. X, p. 701. Il suit le texte de trop près.

Page 99, *ligne* 30 :

J'attire l'attention sur le fait que, avec ce « codex » 67, se termine une série de notices (62-67) consacrées à des ouvrages qui traitent d'histoire byzantine et dont chacun est, à très peu près, la suite du précédent.

Page 102, *ligne* 29.

Ce dernier ouvrage est complètement perdu. Ce qui nous reste de la grande *Histoire universelle* est dans Müller, *F. H. G.*, t. IV, p. 143-177.

Page 105, *ligne* 16 :

Cette critique sur Dion Cassius est très appréciée de Saintsbury, *A History of Criticism and Literary Taste in Europe*, Édimbourg, 1900, t. I, p. 180. Remarquons que la notice sur cet auteur est la dernière d'une série de quatre « codices » consacrés à des ouvrages d'histoire générale.

Page 106, *ligne* 11 :

Je renvoie, pour un commentaire plus complet de ce « codex » 72, à mon édition *Ctésias, la Perse, l'Inde. Les sommaires de Photius*, Bruxelles, Off. de Publicité, 1947 (coll. Lebègue, n. 84). Ce petit livre est sorti de presse fort imparfait à cause des circonstances difficiles où il a été achevé et publié. M. J. Meunier, professeur à l'Université de Louvain, m'a très obligeamment communiqué les judicieuses observations qu'il a faites en lisant mon opuscule. Je lui adresse mes plus vifs remerciements, car c'est à lui que la présente réédition du « codex » 72 doit ce qu'elle a de meilleur.

Page 107, *ligne* 24 :

Données inédites. On retrouve évoquée autrement chez Hérodote, I, 43 et 85, et chez Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 2, l'histoire des enfants de Crésus.

Page 137, *ligne* 29 :

Beaucoup de textes mentionnent ces nains. Une tradition très ancienne, puisqu'elle remonte à Homère, *Iliade*, III, 6 sqq., atteste l'existence d'une inimitié implacable entre ces petits hommes et les grues. Aristote, *Hist. anim.*, VIII, 12, garantit la réalité du fait. Élien, *De nat. anim.*, XV, 29, en rappelle l'origine légendaire, et Stra-

bon, XV, 1, 57, et Pline, *Hist. nat.*, VII, 2, 19, rapportent que les Pygmées détruisent les œufs des grues. Athénée, 390 b, dit qu'ils se servent de perdrix comme montures pour leur donner la chasse. Rutilius Namatianus, I, 291 sqq., évoque aussi cette guerre.

Philostrate, *Vie d'Apoll.*, III, 47, et Aulu-Gelle, *Noct. att.*, IX, 4, connaissent aussi les Pygmées des Indes. Ceux d'Afrique ont fait l'étonnement de Nonnosos, ambassadeur de Justinien en Éthiopie (cf. « codex » 3, p. 3 b 21).

Élien, *op. cit.*, XV, 29, connaît une faune analogue à celle du pays des Pygmées, mais il la situe chez les Psylles indiens. Le même auteur, *op. cit.*, IV, 26, a gardé la description du dressage des rapaces de chasse par les Pygmées.

Page 142, *ligne* 22 :

Peut-être s'agit-il du beurre fondu, qui, comme en font foi de nombreux passages du *Livre de la Loi de Manou*, était d'un usage très répandu aux Indes, notamment, il est vrai, dans des rites. (Je dois ce renseignement à l'obligeance de mon collègue M. V. Scaff.)

Page 147, *ligne* 26 :

Sur cet idéal de chasteté, qui semble avoir été une loi du genre, cf. Rattenbury, p. XXI. Plus loin (« codex » 94), Photius critiquera sévèrement la moralité de Jamblique et d'Achille Tatius en la comparant au sérieux d'Héliodore.

Page 147, *ligne* 29 :

Le lecteur qui voudra bien prêter son attention aux références à l'œuvre complète verra que le sommaire de Photius n'en suit pas strictement le développement. Héliodore, après avoir jeté ses lecteurs « in medias res », entremêle les épisodes de son roman, tandis que le sommaire restitue un scénario chronologique de l'aventure. Il laisse de côté les descriptions et les récits de batailles pour ne relater que les aventures personnelles aux deux protagonistes de cette histoire.

Page 149, *ligne* 18 :

La rencontre de Cnémon et de Calasiris est rapportée en II, 21, 2, et c'est là que commence le long récit de Calasiris, qui reprend à leur début les aventures de Théagène et de Chariclée. Cnémon, lui, fait de ses aventures et des amours funestes de sa marâtre, Démainété, un bref récit qui reprend en la résumant la longue narration qu'il en a faite à Théagène en I, 18-29.

Page 149, *ligne* 22 :

Nausiclès est un marchand grec avec qui Thisbé s'est enfuie de son pays ; il a réussi à enlever Chariclée des mains des brigands. Nausiclée, qui épousera Cnémon (VI, 8), est sa fille.

Page 150, *ligne* 28 :

Les « retrouvailles » des deux protagonistes sont racontées en VII, 7, 3 ; le dénouement de la lutte des deux frères est en VII, 8, 7 ; la mort du vieux Calsiris en VII, 11, 4.

Page 152, *ligne* 23 :

Cette donnée n'est pas tirée du roman lui-même, mais on la trouve chez Socrate, *Hist. eccl.*, V, 22. La tradition qui représente Héliodore forcé d'opter entre la littérature et sa dignité épiscopale n'est attestée qu'au XIVe siècle par Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, XIII, 34, et elle est douteuse. Sur ce point, cf. Rattenbury, p. VII-XIII. Sur le succès du roman (notamment auprès de Racine), cf. Ibid., p. XXII-XXIII.

Page 159, *ligne* 23 :

Dans la mesure où il est possible de contrôler le jugement d'un critique sur les fragments d'un auteur, il faut reconnaître de l'exactitude à l'appréciation de Photius. Parmi les termes bizarres qu'il relève, on retrouvera κορακώδης et ἀλεκτρυώδης (Photius donne ἀλεκτρυονῶδες) dans le fr. 83.

Page 159, *ligne* 34 :

D'après ceci, il s'agirait plus exactement de deux rédactions du même ouvrage et non de deux éditions au sens où nous l'entendons. Cf., sur ce point, W. Schmid, *op. cit.*, col. 1123-1125.

Page 161, *ligne* 26 :

Suidas, s. v. *Malchos*, l'appelle un « sophiste byzantin ». Il dit de son ouvrage qu'il allait du règne de Constantin à celui d'Anastase et qu'il traitait de l'histoire de Zénon et de Basiliscus. Il note qu'il a relaté avec des accents tragiques un incendie qui avait ravagé, notamment, la bibliothèque publique.

Page 162, *ligne* 26 :

Ce jugement, qui paraît sévère, est incontrôlable, vu la perte du texte considéré et l'absence de toute critique antérieure connue sur la méthode et le style de cet auteur.

Page 166, *ligne* 21 :

Soit en 425. Cette donnée fournit un *terminus post quem* pour la date où l'auteur est mort. Sur les conjectures émises quant à cette date, cf. Haedicke, *op. cit.*, col. 201. La date où le récit commence est 407 (*Ibid.*, col. 202).

Page 167, *ligne* 31 :

On sait que Rome a subi trois sièges successifs par Alaric en 408, 409 et 410. Zosime, V, 36-48 (p. 298-315), et Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 6-9 (Migne, t. LXVII, p. 1608 C-1616 C), ont laissé (Zosime surtout) des récits plus complets de ces événements. Sur ceux-ci, cf. Lot, Pfister et Ganshof, *op. cit.*, p. 36-38, et Seeck, s. v. *Attalos* (n. 19), in *P. W.*, t. II (1896), col. 934-939.

Page 168, *ligne* 26 :

Sur les succès et la fin d'Olympius, cf. Zosime, V, 44-46 (p. 308-311), où la mort du personnage n'est pas relatée, et Ensslin, s. v. *Olympius* (n. 22), in *P. W.*, t. XVIII (1942), col. 246-247.

Page 168, *ligne* 29 :

Comparer le récit de Zosime, V, 26 (p. 283-284).

Page 171, *ligne* 3 :

Sur Allobich (Ellebich chez Zosime, V, 47, p. 313 ; Edobich chez Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 14, Migne, LXVII, p. 1624 B-1625 A), cf. Seeck, s. v. *Allobichus*, in *P. W.*, t. I (1894), col. 1587. Sur les autres personnages qui sont en scène ici, voir les articles suivants : Seeck, s. v. *Eusebios* (n. 21), t. VI (1907), col. 1370 ; Ensslin, s. v. *Potamius* (n. 2), t. XXII (1953), col. 1022.

Page 173, *ligne* 27 :

C'est le personnage bien connu sous le nom de *Maximus Magnus* (383-388). Cf. Ensslin, s. v. *Maximus* (n. 33), in *P. W.*, t. XIV (1930), col. 2546-2555.

Page 177, *ligne* 23 :

Cf. une histoire analogue racontée à propos de la région de Rhegium, *supra*, p. 271.

Page 178, *ligne* 28 :

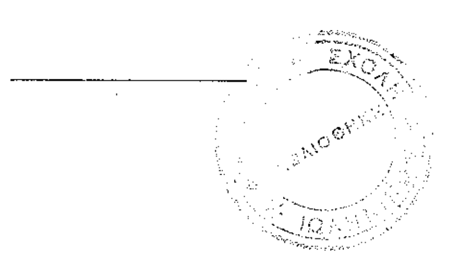
Dans tout ce passage, l'auteur semble bien prendre au sérieux des usages d'étudiants qui étaient des brimades plus que des rites. Cf. Grégoire de Nazianze, *Or.*, XLIII, 15-16 (Migne, *P. G.*, t. XXXV, p. 513 C-517 A) ; Eunape, Vie de *Proérésius*, 190 ; Petit de Julleville, *Hist. de l'École d'Athènes au IV*e *siècle*, Paris, Thorin, 1868, p. 117.

Page 187, *ligne* 6 :

Ce sommaire se caractérise par un grand désordre dans les faits rapportés. Il est sans doute le reflet exact du désordre qui, selon Photius, régnait dans l'ouvrage résumé, ouvrage « sans allure et sans forme » (cf. *supra*, p. 166). S'il y a plus de cohérence que chez Photius dans les données qu'on retrouve chez Zosime et Sozomène, c'est que ceux-ci ont utilisé leurs emprunts à Olympiodore dans des ouvrages « composés ».

Page 190, *ligne* 13 :

Notons cette comparaison avec un auteur dont l'œuvre similaire à celle de Dexippe n'est recensée qu'au « codex » 92, ce qui porterait à croire que Photius avait lu Arrien avant de résumer Dexippe.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 1959
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR
A NOGENT-LE-ROTROU

VÉLIN TEINTÉ
DES PAPETERIES DE GUYENNE

3173 — 3 - 1959
Dépôt légal :
éditeur, n° 692
impr., 1er trim. 1959. — 888